UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01926574 3

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TRANSFERRED

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sujetsdexamenspa00fpb

SUJETS
D'EXAMENS
PARTICULIERS

A L'USAGE

DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

PAR

LE TR.-H. FR. PHILIPPE

LEUR SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL

Troisième édition.

VERSAILLES

BEAU IMPRIMEUR-LIBRAIRE

Rue de l'Orangerie, 36.

1869

APPROBATION DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

JOSEPH-HIPPOLYTE GUIBERT, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Archevêque de Tours;

Après avoir fait examiner avec soin l'ouvrage intitulé : *Sujets d'Examens particuliers à l'usage des Frères des Écoles chrétiennes*, par le Tr.-H. Fr. Philippe, leur Supérieur-Général, et imprimé chez MM. A. Mame et Cie, à Tours;

Vu le rapport favorable qui nous a été adressé;

Nous approuvons ce livre et en autorisons la publication. La lecture de ce volume sera fort utile, suivant le dessein de l'auteur, en plaçant sous les yeux le tableau des obligations générales de la vie chrétienne et des devoirs particuliers de la vie religieuse. L'enseignement de l'Église et celui de l'expérience apprennent que la méditation habituelle des vertus que doivent pratiquer spécialement les personnes consacrées à Dieu, est le moyen le plus efficace pour faire de constants progrès dans la perfection chrétienne.

Donné à Tours, dans notre palais archiépiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing du Secrétaire général de notre Archevêché, le 18 février 1859.

✝ JOSEPH-HIPPOLYTE,
ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Par mandement
de Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime
Archevêque de Tours,

A. BONNAUD, *Chan. Secrét.*

NOV 2 5 1958

APPROBATION DE LA SECONDE ÉDITION.

Il est impossible que les Frères des Écoles chrétiennes fassent usage de ces *Examens particuliers*, sans atteindre le double but que s'est proposé leur vénérable Fondateur, savoir, de former de bons et saints religieux et d'excellents instituteurs. Ce livre suit le religieux pas à pas, et lui retrace ses devoirs dans toutes les circonstances où il peut se trouver. Cette seconde édition est enrichie d'additions précieuses qui complètent l'exposé des devoirs, ou qui fournissent de nouvelles considérations pour les accomplir fidèlement.

Versailles, le 27 mai 1863,

BERTRAND,
Chanoine de la Cathédrale.

Nous, Évêque de Versailles,

Vu le rapport très-favorable ci-dessus de M. l'abbé BERTRAND, Chanoine titulaire de notre Cathédrale, sur le livre intitulé : *Sujets d'Examens particuliers à l'usage des Frères des Écoles chrétiennes*, par le Très-Honoré Fr. Philippe, leur supérieur-Général,

Approuvons très-volontiers la réimpression qui a été faite de cet ouvrage par M. Beau, imprimeur en notre ville.

Donné à Versailles, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Pro-Secrétaire de notre Évêché, le 1er juin 1863.

✝ PIERRE,
ÉVÊQUE DE VERSAILLES.

Par mandement de Monseigneur,

LANCIEN,
Pro-Secrétaire.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de la signature ci-dessous sera réputé contrefait.

PRÉFACE

Rien n'est plus important, pour quiconque veut assurer son salut, que de se connaître soi-même, c'est-à-dire de savoir, au moins autant qu'il est possible, dans quel état se trouve sa conscience.

C'est par des examens fréquents et sérieux qu'on peut parvenir à cette connaissance.

On distingue plusieurs sortes d'examens :

1° L'examen qu'on doit faire pour se préparer à la confession;

2° L'examen journalier qui doit avoir lieu, chaque soir, avant de se coucher, pour reconnaître les fautes dont on s'est rendu coupable pendant le jour, et pour en demander pardon;

3° Enfin l'examen particulier, ainsi nommé parce qu'il ne doit tomber que sur un seul défaut qu'on a pris à cœur de détruire en soi, ou sur une vertu que l'on veut acquérir.

C'est afin de faciliter la pratique de cette dernière sorte d'examen que les sujets que nous donnons dans cet ouvrage ont été composés.

Pour faire avec fruit un exercice aussi important, il

faut, de l'avis de son directeur, choisir le sujet sur lequel on veut s'examiner pendant un certain nombre de jours, de semaines, et même plus longtemps, s'il le juge à propos.

Si l'examen a pour objet un défaut dont on veut se corriger, il doit tomber sur celui qui est le plus habituel, sur le *défaut dominant*, le défaut qui est la cause des fautes que l'on porte le plus souvent à la confession, celui qui met le plus grand obstacle à l'avancement dans le chemin de la perfection.

Si, au contraire, l'examen a pour but de faire acquérir une vertu, ce doit être une de celles qui sont le plus nécessaires dans l'état qu'on a embrassé et dans l'emploi que l'on exerce, la vertu dont la pratique coûte le plus à la nature et lui répugne davantage, enfin celle qui aide à marcher d'un pas ferme dans la voie du salut, et qui donne le mérite aux bonnes œuvres propres à la profession où l'on est appelé à se sanctifier.

Ce sujet une fois arrêté, il faut :

1° Prendre, chaque jour, un temps fixe et déterminé pour cet exercice;

2° Lire soi-même, et avec attention, le sujet que l'on a choisi;

3° S'interroger sérieusement sur la conduite que l'on a tenue, à l'égard de ce défaut ou de cette vertu, depuis le dernier examen;

4° Enfin, prendre une ferme résolution de travailler à se corriger de ce défaut, ou de pratiquer cette vertu, et le faire par l'emploi de moyens qu'il faut exactement déterminer.

Il ne suffit pas même de connaître son défaut dominant, de compter et de peser les fautes dont on s'est rendu coupable à ce sujet; il faut, de plus, rechercher quelles en sont les causes afin de pouvoir les attaquer coura-

geusement, sans quoi on n'obtiendra jamais de résultats satisfaisants. Une tuile s'est déplacée sur le toit, et l'eau tombe dans l'appartement : si l'on se borne à essuyer la place, on sera obligé de recommencer chaque jour ; mais qu'on remonte au principe, qu'on replace la tuile, et bientôt l'eau cessera de couler. Une épine est entrée dans la main ; il faut l'en arracher, sans quoi tous les pansements seront inutiles. Il en est de même du défaut dominant : si l'on n'en détruit pas la cause, les effets subsisteront toujours.

Il est bon, il est avantageux, il est même très-important de ne pas changer trop souvent le sujet de son examen : quand on veut tuer un monstre, un animal venimeux, on le frappe sans relâche, jusqu'à ce que l'on soit bien certain de sa mort. La Vie des Saints nous apprend que plusieurs se sont examinés, sur le même défaut, pendant des années entières. Il faudrait au moins ne pas changer d'une reddition, d'une confession à l'autre.

Quant aux résolutions, il faut qu'elles soient prises par une volonté bien déterminée ; qu'on fixe le temps, le lieu et la manière de les mettre à exécution, et qu'on s'en rende exactement compte à soi-même. C'est à cette fin que plusieurs saints personnages ont imaginé divers moyens dont on peut se servir avec grand profit : c'est, entre autres, un *Bernard*, c'est-à-dire un certain nombre de grains de chapelet, enfilés de manière à pouvoir être levés ou baissés isolément, à mesure qu'on s'aperçoit qu'on a commis une faute ou qu'on a fait un sacrifice, remporté une victoire. C'est, pour chaque mois, un livret divisé en colonnes, et, pour chaque jour, ces colonnes en carrés sur lesquels on marque, au moyen de signes convenus en son particulier, le progrès ou le relâchement que l'on reconnaît en soi-même, depuis le dernier examen. Ce sont encore, pour chaque jour de la semaine, des lignes

tracées, sur lesquelles on marque également les avantages remportés, ou les pertes que l'on a à déplorer.

Chacun peut prendre les mesures qui lui semblent être les plus convenables à sa position ; la bonne volonté ne manque jamais de les trouver ; c'est à quoi celui qui désire véritablement se sanctifier, parvient toujours, avec la grâce de Dieu.

Nous prions le Seigneur de daigner répandre ses plus abondantes bénédictions sur ceux d'entre nous qui, pour arriver à la perfection, s'efforceront, chaque jour, de mettre à profit les moyens donnés dans cet ouvrage, afin qu'après avoir travaillé avec zèle et persévérance à se corriger de leurs défauts, et à pratiquer les vertus propres à leur vocation, ils puissent aller jouir, dans le ciel, du fruit de leurs peines et de leurs sacrifices.

N.-B. — Dans cette édition, comme dans la précédente, nous avons conservé à chacun des sujets le même numéro qu'il portait dans celle de Tours, afin qu'on puisse se servir également de l'une ou de l'autre pour les résumés indiqués à la fin de plusieurs méditations.

Les sujets que nous avons ajoutés ont des numéros *bis*.

Cette troisième édition ayant la même pagination que celle de 1863, la Table des matières est commune à l'une et à l'autre.

SUJETS
D'EXAMENS PARTICULIERS

1er SUJET.

LA CRÉATION.

Il a dit, et tout a été fait; il a ordonné et tout a été créé.
(Ps. CXLVIII, 5.)

C'est Dieu qui nous a créés; c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes : notre corps et tous ses sens, notre âme et toutes ses facultés. C'est lui qui a créé la terre qui nous porte, la lumière qui nous éclaire, l'air que nous respirons, les aliments qui nous nourrissent, les vêtements qui nous couvrent; c'est de lui, en un mot, que nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons.

Mais, puisqu'il en est ainsi, n'est-il pas juste que tout soit consacré à sa gloire et à son service; ne doit-il pas en jouir comme un ouvrier jouit du fruit de son travail? Cependant n'avons-nous pas très souvent trompé ses espérancs à cet égard? Quel usage avons-nous fait de nos sens, de nos yeux, de notre langue, de nos mains, de nos pieds? A quoi ont tendu les pensées de notre esprit, les sentiments de notre cœur, les actes de notre volonté? Quel usage avons-nous fait des objets que Dieu a mis à notre disposition? Est-ce à le servir, à procurer sa gloire, à reconnaître son souverain domaine sur nous, à nous affermir dans son saint amour?

Hélas! n'avons-nous pas à rougir de notre conduite; n'avons-nous pas à déplorer une multitude d'abus à ce sujet? Interrogeons notre conscience, interrogeons nos actes, et disons à Dieu, avec le saint roi Ézéchias : Seigneur, *je repasserai en votre présence, toutes mes années dans l'amertume de mon âme.* (Isaïe, XXXVIII, 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez donné l'être et la vie; c'est vous qui m'avez donné le libre usage de mes sens et des facultés de mon âme; c'est

vous qui avez mis, pour ainsi dire, à ma disposition toutes les créatures, et, au lieu de tout employer, de tout faire servir à procurer votre gloire, trop souvent je ne m'en suis servi que pour satisfaire mes inclinations. Hélas! j'en suis pénétré de la plus vive douleur! Daignez, Seigneur, me pardonner; je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, le refuge assuré des pécheurs repentants.

Je prends la résolution de...

2e SUJET.

LA DIGNITÉ DE L'HOMME.

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.
(Gen., I, 26.)

Non content de nous avoir tirés du néant, comme le reste des créatures, Dieu a bien voulu nous former à son image et à sa ressemblance, afin que la pensée de cette sublime dignité nous fût un puissant motif de l'aimer et de le servir de toutes nos forces.

Oui, c'est une vérité de foi : mon âme est l'image de Dieu, et mon corps est son temple vivant! Oh! que ces prérogatives sont sublimes, qu'elles sont honorables et avantageuses pour moi! Mais, hélas! comment les ai-je appréciées? Jusqu'à quel point les ai-je respectées? Dieu, en me regardant, peut-il reconnaître en moi l'enfant de son amour? Peut-il y trouver l'image de son Fils? Peut-il y rencontrer les vertus de ce divin modèle? Peut-il y trouver la bonté, la douceur, l'humilité, l'innocence de cet aimable Sauveur? Mon corps est-il saint? Mon cœur est-il pur? Mon âme est-elle innocente? Dieu ne peut-il pas, au contraire, me reprocher d'avoir souillé son temple, d'avoir défiguré son image, de l'avoir même effacée par une multitude de péchés?

Ah! je frémirais, sans doute, si je voyais un impie insulter un crucifix, le briser, le traîner dans la boue; et cependant n'est-ce pas ce que je fais en souillant mon âme par le péché, puisqu'il efface en elle l'image de Dieu pour lui imprimer celle du démon! Quel sacrilège de profaner un corps qui a été

consacré par le baptême, et, en quelque sorte, divinisé tant de fois par la sainte communion! Hélas! disait le prophète, *Comment l'or s'est il obscurci, comment son éclat s'est-il changé* (1)?... *Les Nazaréens étaient plus blancs que la neige,... et leur visage est devenu plus noir que le charbon.* (Lament., IV, 7 et 8.)

Pause.....

Acte de contrition.— Vous avez bien voulu, ô mon Dieu, graver votre image dans mon âme; mais je suis obligé de convenir que je ne l'ai pas respectée comme je l'aurais dû; peut-être même l'ai-je souillée par une multitude de péchés! Ah! daignez me pardonner cette injure cruelle faite à votre auguste Majesté; accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et par la médiation de Marie, la grâce de me conduire désormais d'une manière plus digne de vous et de ma haute destinée. Pour y parvenir,

Je prends la résolution de...

3e SUJET.

BIENFAIT DE LA CONSERVATION.

Ne détournez pas de moi votre visage, Seigneur, de peur que je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans le tombeau. (Ps. CXLII, 7.)

Un architecte construit une maison, puis il l'abandonne pour s'occuper d'une autre affaire; mais il n'en est pas ainsi du Seigneur à notre égard; car non seulement il nous a créés, mais il nous conserve continuellement, et, s'il nous abandonnait, ne fût-ce qu'un seul instant, nous tomberions en cet instant même dans l'abîme du néant. Il nous conserve, le jour; il nous conserve durant la nuit. Il nous conserve lorsque nous le servons, il nous conserve même lorsque nous l'offensons! Il a sans cesse l'œil sur nous, comme une tendre mère sur son enfant, et il nous assure que *tous les cheveux de notre tête sont comptés* (2), *et* qu'*il de s'en perdra pas un seul* (3).

Mais, ne nous y trompons pas : comme il ne nous a créés que pour sa gloire et notre salut, il ne nous conserve aussi

(1) Lament., IV, 1. — (2) S. Matth., X, 30. — (3) S. Luc, XXI, 18.

que pour cette double fin; car toute autre fin serait indigne de lui et de nous.

Avons-nous bien compris cette vérité, et l'avons-nous prise pour la règle de notre conduite? Est-ce pour Dieu que nous avons vécu? Est-ce pour la fin de le posséder que nous avons employé le temps, et que nous avons usé des créatures? Nous pénétrons-nous bien de ces paroles de saint Paul : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur?* (Rom., XIV, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — C'est pour vous que vous me conservez, ô mon Dieu, c'est pour que je m'efforce de procurer votre gloire, d'accomplir votre volonté et de travailler à mon salut et à celui de mon prochain; et, au lieu de répondre à vos vues, je ne cesse de vous offenser et d'abuser de vos dons, malgré les avertissements de ma conscience. Ah! daignez, je vous prie, me pardonner le passé et m'accorder la grâce de mieux vivre à l'avenir; je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ, et par la médiation de Marie.

Je prends la résolution de...

4e SUJET.

FIN DE L'HOMME.

Craignez Dieu, et observez ses commandements : car c'est là tout l'homme. (Ecclés., XII, 13.)

Nous venons de Dieu, et nous devons retourner à Dieu, parce que lui seul est notre fin, comme il est notre principe. Il s'ensuit que tout ce que nous sommes doit être pour Dieu et employé à son service : c'est-à-dire, que nous ne devons vivre que pour Dieu, n'agir que pour Dieu ; n'avoir de pensées, de désirs, d'affections que pour Dieu et pour ce qui conduit à Dieu. Ainsi, tout ce que nous avons : le corps et tous ses sens, l'âme et toutes ses facultés, doit être employé à nous porter vers Dieu, à nous unir à lui, à nous faire accomplir ses adorables volontés.

Les créatures insensibles et sans raison tendent, à leur manière, à la fin de la création, et nous, hommes créés à l'i-

mage de Dieu et consacrés à lui par le baptême, abusant de notre raison, nous refusons de répondre à ses vues à notre égard; nous oublions qu'un homme qui ne sert pas Dieu, qui ne s'occupe que des choses du temps, est un être inutile et en tout semblable à un soleil qui serait sans lumière, à un feu sans chaleur, à un arbre sans fruit, ou plutôt à un enfant méchant et ingrat qui, non seulement méconnaît son père, mais qui, de plus, l'outrage sans cesse!

Rentrons donc en nous-mêmes, devenons plus raisonnables et plus sages; sachons que si nous ne répondons pas aux vues de Dieu sur nous, si nous ne le servons pas en ce monde, il ne pourra nous récompenser en l'autre, et que sa justice le forcera de nous punir. Disons donc, avec le saint homme Job, à ce Dieu grand et puissant : Seigneur, *ce sont vos mains qui m'ont fait, et qui m'ont formé* (1), et c'est pour cette raison que *je me suis attaché à vos commandements.* (Ps. CXVIII, 31.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Les créatures sans raison répondent à leur fin, ô mon Dieu, elles font ce que vous voulez qu'elles fassent; et moi, j'ai passé une partie de ma vie occupé des choses de ce monde; je me suis attaché à la terre et aux misérables satisfactions qu'elle offre à la nature, sans penser que j'étais fait pour le ciel! Seigneur, pardonnez-moi cet oubli, cette ingratitude : je vous en prie par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

5e SUJET.

FIN DU CHRÉTIEN.

Non, Dieu n'a pas fait à tous la même grâce de les appeler à la connaissance de son nom et de ses adorables mystères. (Ps. CXLVII, 20.)

Dieu ne s'est pas contenté de nous avoir créés à son image et à sa ressemblance, de nous avoir donné l'intelligence et la raison; il a bien voulu encore nous appeler à la connaissance

(1) Job, X, 8.

des divins mystères de la foi : il nous a purifiés par les eaux du baptême, nous a fait devenir ses enfants adoptifs, les membres de Jésus-Christ son Fils, et les temples du Saint-Esprit. En un mot, il nous a choisis pour être à lui d'une manière toute spéciale, afin de nous mettre à même de le mieux servir et de mériter une plus grande récompense.

Voyons, maintenant, comment nous avons répondu à tant de faveurs.

Répondons-nous aux attentions infinies de notre Père céleste? Jésus-Christ voit-il en nous de fidèles imitateurs de ses vertus; l'Église, des enfants dociles et soumis? Le prochain se sauverait-il en nous imitant?

Qu'est devenue la robe d'innocence que nous avons reçue au saint baptême? Est-elle blanche? Est-elle pure? Hélas! ne l'avons-nous pas souillée par le péché? N'avons-nous pas livré à l'iniquité nos membres qui font partie du corps mystique de Jésus-Christ? N'avons-nous pas profané le temple du Saint-Esprit.

Ah! rentrons donc aujourd'hui sérieusement en nous-mêmes, et tâchons de voir ce que nous sommes, et ce que nous devons penser de notre conduite. Interrogeons notre conscience, et voyons ce qu'elle pourra répondre au souverain Juge. Que répondrait-elle même à un homme qui la connaîtrait à fond?

Suivons-nous le conseil que saint Paul donnait aux fidèles : *Conduisez-vous, mes frères, d'une manière digne de Dieu,... portant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, croissant dans la connaissance de Dieu* (1), *et soyez remplis de force et de courage par sa vertu toute-puissante?* (Ephés., VI, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je suis chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus-Christ, et, au lieu d'imiter mon bon Maître, de marcher sur ses traces, je me suis conduit, pour ainsi dire, en ennemi de sa croix! Je vous en demande pardon, ô mon Dieu. Daignez me faire miséricorde et m'accorder la grâce de changer de vie. Je vous en supplie par les mérites de ce

(1) Coloss., I, 10.

divin Sauveur, et par la médiation de Marie, ma bonne et tendre mère.

Je prends la résolution de...

6e SUJET.

BON USAGE DES CRÉATURES.

Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies, et qui suivent la loi du Seigneur. (Ps. CXVIII, 1.)

L'intention de Dieu, son désir bien sincère, est de nous voir opérer notre sanctification par le bon usage des créatures qu'il a mises à notre disposition. Ces créatures ne sont pas seulement le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, ainsi que les hommes avec qui nous vivons, mais encore tout ce qu'on appelle manière d'être, comme la santé et la maladie, la vie longue et la vie courte, la prospérité et les disgrâces, l'abondance et la pauvreté, l'élévation et l'abaissement, la protection et l'abandon des hommes, etc.

Toutes ces choses devant servir à la gloire de Dieu et à notre salut, il faut que, par l'usage que nous en faisons, nous nous efforcions d'entrer dans ces sentiments :

Éviter toute superfluité dans l'usage des choses nécessaires à la vie, comme la nourriture, le vêtement, le logement, le travail, le repos;

Dans celles qui ne vont qu'à contenter les sens, nous en priver pour l'amour de Dieu, et en esprit d'expiation pour nos péchés;

Dans celles qui nous peinent, comme la maladie, les afflictions, les persécutions, les humiliations, les épreuves, etc., les supporter avec résignation à la volonté de Dieu.

Est-ce ainsi que nous avons usé des créatures, des choses que la divine Providence a mises à notre disposition? Hélas! ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que, si chacune de ces créatures pouvait nous adresser la parole, elle nous reprocherait l'abus que nous en avons fait, et nous dirait : A quoi m'avez-vous fait servir, à quoi m'avez-vous employée? *Car*, dit saint Paul, *il n'y a pas jusqu'aux créatures insensibles qui ne gémissent, et qui ne demandent instamment leur*

délivrance, se voyant condamnées à servir contre la fin de leur création. (Rom., VIII, 20-22.)

Pause.....

Acte de contrition. — Tout ce que je vois, tout ce qui est en moi et hors de moi, tout ce qui m'entoure devait servir à votre gloire, ô mon Dieu, et à mon salut, et cependant ne m'en suis-je pas souvent servi pour contenter mes inclinations; n'en ai-je pas souvent abusé pour vous offenser et pour me perdre? Seigneur, daignez me pardonner le passé, et m'accorder, par les mérites de Jésus-Christ, mon adorable Sauveur, et par la médiation de l'auguste Marie, la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

7e SUJET.

LE RÉVEIL.

Dès l'aurore, je m'éveillerai pour vous chercher ô mon Dieu, par mon esprit et par mon cœur. (Isaïe XXVI, 9.)

Notre Seigneur, pour nous servir de modèle et pour nous mériter la grâce de pouvoir sanctifier chacune de nos actions, a bien voulu s'assujettir à toutes les misères de notre humanité. Il a dormi, il s'est réveillé, il s'est levé comme nous. mais avec quelles saintes dispositions!

Que faisons-nous pour imiter ce divin Sauveur dans ces diverses actions? Sommes-nous fidèles, dès notre réveil, à offrir notre cœur à Dieu? Adorons-nous le Père qui nous a créés, le Fils qui nous a rachetés, le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés par la communication de ses grâces? Avons-nous soin d'envoyer vers le ciel quelques-uns de ces élans du cœur qui montent jusqu'au trône de Dieu, de ces sentiments affectueux qui pénètrent jusqu'au cœur de Jésus, et qui laissent dans l'âme des impressions capables de la soutenir pendant la journée?

Saluons-nous Marie, notre tendre mère, et nous mettons-nous sous sa puissante protection? Avons-nous recours à saint Joseph, notre saint patron, et lui recommandons-nous les actions de la journée, notre vie, notre mort, nos parents, nos amis, nos confrères, nos élèves? Pensons-nous à remer-

cier notre bon ange qui a veillé sur nous pendant que nous dormions? Nous pénétrons-nous de ces paroles de saint Paul : *Réveillez-vous, vous qui dormez ; levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera* (1)? Et pouvons-nous dire avec le prophète : *Je me suis endormi,... et je me suis réveillé* (2), ô mon Dieu, pour vous rendre mes actions de grâces, et vous chercher dans toute la sincérité de mon âme? *Je vous cherche dès l'aurore, ô mon Dieu, parce que mon âme a soif de vous?* (Ps. LXII. 2.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Chaque matin, vous me donnez en quelque sorte une vie nouvelle, ô mon Dieu, et je ne pense pas à vous en remercier. Combien de fois n'ai-je pas oublié de vous donner mon cœur! C'est, sans doute, à cause de cette négligence que je fais si lâchement les autres actions de la journée. Pardonnez-moi, Seigneur, et daignez m'accorder, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, ma bonne et tendre mère, de saint Joseph et de mon saint ange, la grâce de m'exciter, dès mon réveil, à de salutaires pensées qui me disposent à passer saintement la journée.

Je prends la résolution de...

8e SUJET.

SUR LE LEVER.

Je me lèverai,... et je chercherai celui que j'aime. (Cant., III, 2.)

Notre-Seigneur nous apprend, par son exemple, à bien faire toutes choses, et par conséquent à nous lever dès que la volonté de Dieu nous est manifestée par le son de la cloche, nonobstant toutes les prétendues raisons que la nature pourrait nous suggérer pour nous retenir au lit.

Considérons combien nous serions coupables, si nous commencions la journée par un acte de paresse et par un mauvais exemple donné à toute une communauté, en restant au lit pendant que les autres se rendent à leur devoir avec un empressement digne d'éloges!

Pour éviter ce défaut et ses mauvaises suites, sommes-nous

(1) Ephés., V, 14. — (2) Ps. III, 6.

fidèles à obéir au premier signal donné pour le réveil, dans la vue que c'est Dieu lui-même qui nous appelle, qui nous demande ce premier sacrifice?

Quels sont nos premiers sentiments en nous habillant? Faisons-nous cette action en la présence de Dieu? La faisons-nous avec modestie, avec respect pour nous-mêmes, pensant que nous revêtons un corps qui est le temple du Saint-Esprit; un corps dont tous les sens doivent être employés au service de Dieu, à notre salut et à l'édification du prochain.

Avons-nous soin, pendant ce temps, d'offrir quelques prières à l'adorable Trinité, à Jésus notre divin Sauveur, notre aimable modèle, à Marie notre tendre mère, à saint Joseph, à notre saint ange gardien et à nos saints patrons? Pensons-nous à cet avis que nous donne saint Paul: *Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ* (1), *comme étant ses chers et bien-aimés* (2); et pouvons-nous dire avec David: O mon Dieu, *dès le matin je me présente à vous, et je préviens le lever de l'aurore, pour vous adresser mes prières et mes supplications, parce que j'ai mis en vous toute mon espérance?* (Ps. CXVII, 147 et 148.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Chaque matin j'aurais dû, ô mon Dieu, vous offrir le sacrifice de ma volonté, et vous dire avec le prophète: *Me voici, car vous m'avez appelé* (3); cependant combien de reproches n'ai-je pas à me faire à ce sujet! Pardonnez-moi et ma négligence et mon oubli de votre présence, et accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et par la médiation de Marie, la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

9e SUJET.

OFFRANDE DE LA JOURNÉE.

Offrez-vous à Dieu comme une victime vivante, sainte et agréable à ses yeux. (Rom., XII, 1.)

Adorons notre divin Sauveur s'offrant à son Père, dès son entrée dans le monde, pour accomplir toutes ses volontés,

(1) Rom., XIII, 14.— (2) Coloss., III, 12.— (3) I. Rois, III, 5, 6 et 9.

et voyons si, pour imiter ce beau modèle, nous avons soin, dès que nous sommes habillés, de prendre de l'eau bénite avec respect, en nous souvenant de notre consécration à Dieu par le saint baptême; de nous mettre à genoux, pour adorer Dieu, le remercier des grâces qu'il nous a accordées pendant la nuit, et spécialement de nous avoir conservé la vie, tandis que beaucoup d'autres, pendant ce temps, ont été cités à son tribunal, et peut-être précipités dans les abîmes de l'enfer.

Prévoyant bien que nous ne penserons peut-être pas à offrir à Dieu chacune de nos actions avant de les commencer, avons-nous eu soin de les lui offrir dès le matin, afin de leur donner au moins le mérite d'une intention virtuelle? Les avons-nous unies à celles de Jésus-Christ notre divin modèle? Lui avons-nous consacré notre corps et ses sens, notre âme et ses facultés? Avons-nous pris la ferme résolution de remplir fidèlement, pendant ce jour, les devoirs de notre professsion et d'éviter non seulement tout péché, mais encore tout ce qui peut y conduire? Sommes-nous entrés dans les sentiments de David, lorsqu'il disait: *Je suis à vous*, ô mon Dieu, *sauvez-moi* (1). *Gardez-moi comme la prunelle de vos yeux, protégez-moi à l'ombre de vos ailes* (2), *et faites que je marche dans la voie de vos commandements*? (Ps. CXVIII, 35.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'aurais dû, chaque matin, vous offrir mes actions, ô mon Dieu, et je ne l'ai pas fait, ou je ne l'ai fait qu'avec négligence et avec des réserves qui vous sont toujours injurieuses. Accordez-moi Seigneur, le pardon du passé et la grâce de mieux faire à l'avenir: je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ mon divin Sauveur, et par la médiation de Marie ma bonne et tendre mère.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. CXVIII, 94. — (2) *Ibid.*, XVI, 8.

10e SUJET.

EXERCICE DE PROPRETÉ.

Mon Dieu, créez en moi un cœur pur... et ne retirez pas de moi votre Esprit saint. (Ps. L, 12 et 13.)

Jésus notre divin modèle *a bien fait toutes choses* (1), même les plus indifférentes en apparence : voyons si nous l'avons imité.

Pour bien commencer nos actions de la journée, nous sommes-nous rendus au lieu marqué pour l'exercice de propreté, dès que le signal en a été donné ?

L'avons-nous fait, cet exercice, par esprit de foi et en présence de Dieu qui nous voit, pensant, par exemple, à ces paroles de Jésus-Christ : *Vous nettoyez le dehors, tandis qu'au deduns vous êtes pleins de souillures. Vous êtes comme des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au dehors, mais dont le dedans est plein de pourriture et d'ossements de morts* (2) ?

Au lieu de nous en tenir strictement aux prescriptions de la règle touchant la tenue extérieure et la propreté des vêtements, n'avons-nous pas cherché à imiter les gens du monde dans le soin affecté des cheveux, des habits, de la chaussure, etc. ?

Avons-nous respecté l'ordre, évitant tout ce qui pourrait le troubler, comme serait d'avoir un extérieur volage et dissipé, d'ouvrir ou de fermer les portes avec bruit, de nous permettre des signes, ou même quelques paroles dans ce temps de rigoureux silence ?

Ménageons-nous quelque temps pour la lecture prescrite dans l'*Imitation de Jésus-Christ* ? Pensons-nous aux sentiments du prophète, lorsqu'il disait : *Comme les serviteurs tiennent leurs yeux attachés sur les mains de leurs maîtres*, pour leur obéir au premier signe, *de même nous tenons nos yeux attachés sur le Seigneur notre Dieu*, pour faire ses volontés et exécuter ses ordres ? (Ps. CXXII, 2.)

(1) S. Marc, VII, 37. — (2) S. Matth., XXIII, 25 et 27.

Pause.....

Acte de contrition. — C'est vous, ô mon Dieu, qui me commandez l'exercice de propreté : je dois donc m'en acquitter pour vous plaire, et cependant je le fais quelquefois sans attention à votre présence. Daignez me pardonner cet oubli, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par la médiation de la très sainte Vierge, ma bonne et tendre mère.

Je prends la résolution de...

11e SUJET.

EXERCICES JOURNALIERS DE PIÉTÉ.

Exercez-vous à la piété,... car elle est utile à tout. (I. Tim. IV, 7 et 8.)

Adorons Notre-Seigneur nous apprenant, par la bouche du grand apôtre, avec quelle application nous devons vaquer aux exercices de piété, afin de nous entretenir dans la ferveur. Sommes-nous persuadés que l'âme n'a pas moins besoin d'aliments spirituels que le corps de mets matériels, et que comme le corps périrait si on le privait de la nourriture dont il a besoin, il en serait de même de l'âme si on la privait des exercices de la prière, de l'oraison, de la lecture spirituelle, des sacrements, etc., qui sont ses aliments naturels?

Avons-nous considéré que David, malgré ses occupations royales, s'unissait à Dieu sept fois le jour, par les exercices de piété (1), et que Daniel aima mieux s'exposer à être jeté dans la fosse aux lions (2), que d'omettre un seul jour les exercices de piété qu'il s'était prescrits?

Sommes-nous convaincus que faire nos exercices, les faire tous, les faire dignement, c'est un devoir imposé à toute personne consacrée à Dieu, qui veut persévérer dans sa vocation ; qu'en omettre même un seul par négligence ou parce qu'on s'est ménagé une autre occupation, une visite, une démarche quelconque, est une faute qui peut avoir de funestes suites?

Pensons-nous qu'en omettant ses exercices de piété, outre qu'on se prive des grâces qui y sont attachées, on s'expose à une seconde omission, puis à une troisième, etc. ; que peu à peu l'habitude se forme, les remords de la conscience se font

(1) Ps. CXVIII, 164. — (2) Dan., VI, 10.

moins sentir, et que l'on tombe bientôt dans la négligence et la tiédeur?

Hélas! de quoi seraient capables des âmes qui, par exemple, se priveraient de l'assistance à la sainte messe, de l'oraison, du chapelet, de la lecture spirituelle, et, pendant ce temps, s'occuperaient de choses temporelles ou profanes, sous le faux prétexte de la nécessité? Peut-il y avoir quelque occupation nécessaire, dès que Dieu ne la demande pas, et, à plus forte raison, lorsqu'il la défend? Au contraire, tout n'est-il pas pressé, dès que Dieu le veut, dès qu'il le demande? *Je suis tombé dans la défaillance,* disait David, *parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture* (1). Pensons-y donc, et pensons-y sérieusement, car, selon le grand apôtre, *chacun* ne *recueillera* que *ce qu'il aura semé.* (Gal., VI, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu! que de reproches n'ai-je pas à me faire pour l'omission de tant d'exercices, et, par suite, pour la perte de tant de grâces que j'y aurais reçues! Pardon pour le passé, et donnez-moi votre assistance spéciale pour l'avenir. Je vous demande cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ, et par la médiation de Marie, ma bonne et tendre mère.

Je prends la résolution de...

12e SUJET.

LE TRAVAIL.

Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. (Gen., III, 19.)

Adorons la suprême justice qui, dans la personne de notre premier père et en punition de sa désobéissance, nous a condamnés au travail et aux peines de cette vie, et voyons si nous avons rempli ce devoir avec exactitude et en vue de Dieu.

Conformément à l'avis du pieux auteur de l'*Imitation* (2), avons-nous toujours été occupés à prier, à lire, à écrire ou à travailler, selon que nos règlements le prescrivent?

Avons-nous supporté avec résignation, et en esprit de pénitence, ce que le travail dont nous avons été chargés, pou-

(1) Ps. CI, 5. — (2) Liv. I, ch. XIX, 4.

vait avoir de pénible ou d'humiliant, et nous y sommes-nous appliqués avec autant d'exactitude qu'à celui qui nous plaisait le plus?

Avons-nous considéré combien il est édifiant de voir des religieux, qui, malgré leur âge, leurs infirmités et les services qu'ils ont déjà rendus, veulent utiliser leurs forces jusqu'à la fin, et se font un bonheur de prendre part aux occupations même les plus basses en apparence, se prêtant à tout, s'offrant à qui voudra les employer?

Et nous, au contraire, pour nous dispenser de tout travail, ne nous est-il pas arrivé d'alléguer certaines fatigues, ou certaines infirmités et autres raisons futiles, ne considérant point que, dans le monde, plusieurs personnes, plus souffrantes, plus infirmes, plus empêchées que nous, s'occupent toujours à quelque chose d'utile, et que notre conduite devient un sujet de scandale pour ceux qui nous voient d'ailleurs assez bien portants pour manger, boire, nous promener et bien dormir?

Enfin avons-nous considéré cette parole de saint Paul : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger* (1) ; maxime qu'il mettait si bien en pratique lui-même, car, après avoir prêché pendant le jour, *il travaillait la nuit, afin de n'être à charge à personne* (2) ? *Ces mains que vous voyez,* disait-il, *ont travaillé pour gagner ce qui m'était nécessaire, à moi et à ceux qui étaient avec moi.* (Act., xx, 34.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que j'ai sujet de me confondre, ô mon divin Sauveur, en voyant de combien de fautes j'ai accompagné mon travail, et combien je l'ai rendu infructueux ! Ne permettez pas qu'il en soit ainsi à l'avenir ; mais faites, par votre grâce, qu'il devienne désormais pour moi un moyen efficace de sanctification, par le soin que je veux prendre d'unir mes intentions à celles que vous aviez, ô doux Jésus, lorsque vous travailliez dans la maison de Nazareth, en la compagnie de votre très sainte mère et du glorieux saint Joseph.

Je prends la résolution de...

(1) II. Thess., III, 10. — (2) I. Thess., II, 9.

13e SUJET.

SANCTIFICATION DU TRAVAIL.

Je suis dans les travaux dès ma jeunesse. (Ps. LXXXVII, 16.)

Adorons notre divin Sauveur dans la maison de Nazareth, se livrant, avec Marie et Joseph, aux travaux les plus pénibles, pour nous apprendre à sanctifier les nôtres et nous en mériter la grâce.

Avons-nous souvent, dans nos occupations, un si beau modèle devant les yeux, et tâchons-nous d'entrer dans ses vues, dans ses dispositions? Unissons-nous nos travaux aux siens, nos peines et nos répugnances aux siennes?

Un ouvrier probe et laborieux peut, chaque soir, se présenter devant celui qui l'a employé et lui demander son salaire : en est-il de même de nous? Si, le soir, nous rentrions sérieusement en nous-mêmes, pour nous faire rendre compte de nos occupations et de la manière dont nous nous en sommes acquittés, tant intérieurement qu'extérieurement, oserions-nous dire à Dieu que nous avons bien mérité de sa part? que nous avons travaillé avec zèle, en union avec Jésus-Christ, uniquement pour lui plaire?

Que dirions-nous nous-mêmes à un serviteur, à un ouvrier, à un élève qui, pendant la journée, ne serait pas plus entré dans nos vues que nous n'entrons dans celles de Dieu, qui n'aurait pas plus cherché à nous contenter, que nous avons nous-mêmes cherché à contenter Dieu?

Pensons-y donc sérieusement, et ne nous faisons pas illusion; rappelons-nous que nous ne recueillerons que ce que nous aurons semé (1), et qu'un jour nos actions ne seront pas seulement comptées, mais qu'elles seront pesées.

De saints personnages ont désiré qu'il fût établi une fête pour honorer le travail de Jésus dans la maison de Nazareth : formons le même vœu, et, en attendant, célébrons nous-mêmes cette fête en suivant l'avis que nous donne saint Paul par ces paroles : *Quelque chose que vous fassiez, soit en par-*

(1) Gal., VI, 8.

lant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. (Coloss., III, 17.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que mon travail vous aurait été agréable, ô mon Dieu, si je l'avais fait avec esprit de foi et en union avec celui de Jésus-Christ, lorsqu'il était sur la terre! Mais, hélas! je ne l'ai accompli, le plus souvent, que par habitude et sans motif surnaturel. Pardon, Seigneur, pour le passé, et secours spécial pour l'avenir, par les mérites du même Jésus-Christ, et par la médiation de Marie et de Joseph.

Je prends la résolution de...

14e SUJET.

L'OISIVETÉ.

J'ai passé par le champ du paresseux et dans la vigne de l'insensé; et j'ai vu que tout était plein d'orties; les épines en couvraient la surface, et la muraille de pierres était renversée. (Prov., XXIV, 30 et 31.)

Parmi les vices qui affligent l'humanité, il n'y en a pas de plus dangereux que la paresse, car elle est le principe de beaucoup de fautes. En effet, de quoi n'est pas capable, en fait de mal, celui qui ne s'occupe ni de Dieu ni des devoirs de son état; celui qui, selon l'Esprit saint, *se tourne dans son lit comme une porte qui roule sur ses gonds, et qui cache sa main sous son aisselle et ressent de la fatigue pour la porter à sa bouche* (1)? Le démon, le trouvant ainsi désœuvré, n'éprouve aucune difficulté à lui faire subir toutes ses mauvaises impulsions.

N'ayant rien qui l'occupe sérieusement, son imagination le transporte d'objets en objets, tous plus dangereux les uns que les autres. Ses pensées n'ont aucune fixité pour les choses sérieuses, son cœur s'affadit et se dégoûte de Dieu, son corps même s'énerve et l'entraîne sans cesse vers les satisfactions des sens! Aussi, que de fautes, que de faux pas dans la pratique de ses devoirs! Il a quelquefois cer-

(1) Prov., XXVI, 14 et 15.

tains désirs de sortir de cet état; mais il n'en fait rien, car *les désirs tuent le paresseux* (1).

Le paresseux, ne correspondant presque à aucune grâce, endurcit peu à peu son cœur et ne tarde pas à tomber dans une sorte d'apathie, qui, pour l'ordinaire, conduit jusque dans l'abîme de l'aveuglement et de l'insensibilité. Comme la rouille ronge et dévore le fer, de même la paresse ronge le corps et l'âme, et les dénature imperceptiblement.

Puisque ce vice est si dangereux, examinons sérieusement notre conscience, et voyons si nous n'avons pas quelque chose à nous reprocher à ce sujet.

Sommes-nous toujours occupés; accomplissons-nous les devoirs de notre vocation? Avons-nous le courage de faire toutes nos actions aux heures et aux lieux prescrits? Employons-nous convenablement le temps? Ne cachons-nous pas quelquefois notre paresse, notre dégoût pour le travail et les occupations utiles, sous le faux prétexte d'infirmité, d'impossibilité, qui n'a d'autres fondements que l'amour du repos et la crainte de toute fatigue? Ne craignons-nous pas qu'on nous attribue ces paroles du Sage : *Le paresseux cache sa main sous son aisselle, de peur du froid, et il ne peut pas même la porter à sa bouche* (2). *Il ne laboure point à cause du froid; il mendiera aux jours de la moisson, et il ne lui sera rien donné* (3). *Aussi sera-t-il toujours pauvre* et dénué des biens temporels et spirituels? (Prov., XXVIII, 19.)

Pause... .

Acte de contrition. — Je vois bien, ô mon Dieu, qu'un grand nombre de fautes que j'ai commises ont pris naissance dans ma paresse et ma négligence. Le démon, me trouvant désœuvré et vide de vous, est entré dans mon cœur et l'a rempli de ses fatales illusions. Pardonnez-moi, et accordez-moi, par les mérites de la vie pénible et laborieuse de mon Sauveur et par l'intercession de Marie, la grâce de mieux employer, pour votre gloire et mon salut, le temps que vous voudrez bien me donner encore.

Je prends la résolution de...

(1) Prov., XXI, 25. — (2) *Ibid.*, XIX, 24. — (3) *Ibid.*, XX, 4.

15e SUJET.

EMPLOI DU TEMPS.

Le temps est court. (I. Cor., VII, 29.)

Considérons combien il importe de faire un bon emploi du temps, puisqu'il s'écoule avec une telle rapidité que le Sage le compare à un *courrier qui va à toute bride, à un vaisseau qui fend les ondes, à un oiseau qui traverse les airs* (1) et qui ne laissent aucune trace de leur passage.

Avons-nous considéré qu'un seul moment peut nous sauver ou nous perdre ; que celui qui nous a donné le passé, et qui nous accorde le présent, ne nous a pas promis le lendemain ; que le prince des apôtres, au contraire, nous avertit que *le jour du Seigneur viendra comme un voleur* (2) qui, pour entrer et dérober, choisit le moment où tout le monde est endormi ?

Avons-nous cherché à connaître le prix du temps ; l'avons-nous demandé aux mourants qui n'en ont pas profité pour se convertir, aux saints qui ont su l'utiliser, aux réprouvés qui en ont abusé ?

Loin de tirer avantage de ce temps si précieux, qui ne nous est donné que pour gagner le ciel, ne l'avons-nous pas perdu en plusieurs manières ?

Ne l'avons-nous pas perdu à ne rien faire ou à faire des riens ; à des bagatelles, à des entretiens inutiles, à contenter notre curiosité ?

Ne l'avons-nous pas perdu à mal faire, à médire, à faire des rapports, à entretenir des pensées de murmure ou de rancune ?

Ne l'avons-nous pas perdu dans des visites inutiles, reçues, rendues, provoquées, ou dans d'autres démarches dangereuses pour notre position ?

Ne l'avons-nous pas perdu à faire un grand nombre d'actions sans les rapporter à Dieu, et sans les relever par des motifs de foi, comme notre règle nous y oblige ?

(1) Sag., V, 9-11. — (2) II. S. Pierre, III, 10.

Ne l'avons-nous pas perdu, même à faire de bonnes choses, mais qui nous détournaient des devoirs prescrits par la règle ?

Ne l'avons-nous pas perdu, même en faisant de bonnes choses que Dieu demande de nous ; parce qu'elles n'ont pas été faites avec pureté d'intention, mais seulement par vanité ou par hypocrisie, ou hors de l'heure et du lieu qui leur sont destinés ?

Enfin, sommes-nous résolus de faire tout notre possible pour *racheter le temps* (1) ? Suivons-nous cet enseignement de l'Evangile : *Marchez pendant que vous avez de la lumière?* (Saint Jean, XII, 35.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Hélas ! Seigneur, que de jours, de mois, d'années, nuls pour le ciel, pour l'éternité ! que de mérites perdus, que de bois et de paille amassés pour le feu ! Ah ! ne m'ôtez pas le temps de mieux faire et de réparer le passé. Je suis résolu, avec le secours de votre grâce, de bien employer celui que je vous prie de m'accorder.

Je prends la résolution de...

16e SUJET.

LES REPAS.

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,... faites tout pour la gloire de Dieu (I. Cor., X, 31.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu éprouver, pour l'amour de nous, tous les besoins de l'humanité : il a pris ses repas comme nous ; c'est ainsi qu'il a voulu se faire notre modèle et nous rendre participants des dispositions toutes saintes dont il accompagnait cette action.

Maintenant, faisons un retour sur nous-mêmes, pour examiner les défauts que nous commettons en prenant notre repas.

Sommes-nous persuadés que cette action, qui est agréable à la nature, peut être dangereuse pour l'âme, si nous ne veillons beaucoup sur nous-mêmes pendant ce temps ?

Avons-nous dit avec attention et piété les prières qui précèdent et celles qui suivent le repas ?

Sommes-nous entrés dans les sentiments des saints, qui

gémissaient d'être obligés de s'assujettir à une action qui nous est commune avec les animaux ?

Avons-nous considéré les maux que cause l'intempérance, et avons-nous eu soin de sortir toujours de table sans être entièrement rassasiés ?

Nous sommes-nous contentés de ce qu'on nous a servi, sans désirer autre chose, ni être jaloux de ceux qui nous ont paru être mieux traités que nous ?

N'avons-nous jamais mangé hors des repas communs, sans une évidente nécessité ?

Avons-nous eu soin de nous rendre attentifs à la lecture de table, et nous sommes-nous souvent rappelé ce passage du saint Évangile : *Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ?* (S. Luc, XIV, 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas ! Seigneur, je me reconnais coupable, en votre présence, de bien des fautes contre les vertus que j'aurais dû pratiquer pendant mes repas. Je m'y suis laissé aller bien souvent à l'immortification, parce que j'a trop écouté les inclinations de la nature. Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je vous supplie, par l'intercession de votre divine Mère, de bénir la résolution que je prends de me mettre, en entrant au réfectoire, dans les dispositions avec lesquelles la sainte Famille prenait ses repas à Nazareth.

Je prends la résolution de...

17e SUJET.

RÉCRÉATIONS.

Prenez un peu de repos. (S. Marc, VI, 31.)

Considérons combien il importe de bien passer le temps de la récréation, puisque notre vénérable Fondateur nous présente ce devoir comme l'un des soutiens extérieurs de notre Institut.

Pénétrés de cette importance, avons-nous observé avec exactitude, et par des motifs de foi, tout ce que nos saintes règles nous prescrivent à ce sujet ?

(1) Ephés., V, 16.

Ne nous y sommes-nous pas portés avec trop d'épanchement ou trop de laisser-aller ?

N'y avons-nous pas souvent perdu la présence de Dieu ; et ne nous y sommes-nous pas livrés à la dissipation, à l'enfantillage ?

Ne nous y sommes-nous pas rendus importuns aux autres, soit en y parlant trop souvent et à tout propos, soit en les interrompant pour dire notre sentiment, soit en y paraissant avec un air sombre, taciturne, mélancolique, boudeur, ne disant presque rien ou ne parlant qu'à demi mot ?

N'y avons-nous pas fait quelques médisances ? N'y avons-nous pas tourné le prochain en ridicule ? N'y avons-nous pas contrefait les autres ?

Ne nous y sommes-nous pas entretenus des bagatelles et des frivolités qui occupent le plus souvent les personnes du monde, non plus que des choses dont la règle défend de parler ?

Avons-nous eu soin de rendre nos récréations utiles, à nous et aux autres, en nous entretenant de matières propres à édifier, à inspirer de la ferveur et de l'affection pour nos devoirs ? Avons-nous mis en pratique ces paroles du grand apôtre : *Si vous parlez, dites des choses qui donnent de l'édification ?* (Éphés., IV, 29.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas ! loin de me conformer à ce que prescrit sur ce point ma sainte règle, je n'ai qu'à me confondre des torts que ma langue a faits à ma conscience, pendant le temps des récréations. Mes discours auraient dû être aussi différents de ceux des mondains, que mes habits le sont des leurs, et cependant, si des gens du dehors les eussent entendus sans me voir, n'auraient-ils pas pu me prendre plusieurs fois pour un homme du siècle ? Pardon, mon Dieu, d'une telle conduite ; faites que j'en sente tout le danger, et que je prenne courageusement tous les moyens que vous me fournissez pour rendre mes récréations saintes et édifiantes. Je vous demande instamment cette grâce par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de.....

18e SUJET.

LE COUCHER.

Soyez touchés de componction dans le repos de vos lits. (Ps. IV, 5.)

Examinons si, en allant au dortoir pour prendre notre repos, nous sommes entrés dans les dispositions avec lesquelles notre divin Sauveur allait prendre le sien.

Avons-nous soin, après la prière du soir, de nous retirer en silence, au lieu de notre repos? Y étant arrivés, prénons-nous de l'eau bénite avec foi et avec respect, nous mettons-nous à genoux pour adorer Dieu et lui rendre nos humbles devoirs? Suppléons-nous à ce qui aurait pu manquer à l'examen de conscience que nous avons dû faire pendant la prière du soir?

Nous sommes-nous mis au lit à l'heure prescrite, et l'avons-nous fait avec la modestie que demande de nous la sainte présence de Dieu, et comme si toute la communauté était présente à cette action? Enfin sommes-nous entrés dans les sentiments de David, lorsque, pensant aux jours anciens et ayant dans l'esprit les années éternelles (1), il s'écriait : *Seigneur, ne vous souvenez point de nos iniquités passées; que vos miséricordes se hâtent de nous prévenir, car nous sommes réduits à une extrême misère..., et pardonnez-nous nos péchés à cause de votre nom?* (Ps. LXXVIII, 8 et 9.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION, — Chaque jour, je ne devais me rendre au lieu du repos que comme à un tombeau, puisqu'il est possible, en effet, que la mort m'y surprenne; cependant ne m'est-il jamais arrivé d'avoir été plus occupé de mon corps que de mon âme? Pardonnez-le moi, ô mon Dieu, et accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie ma bonne mère, la grâce de me corriger.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. LXXVI, 6.

19e SUJET.

LE SOMMEIL.

Je m'endormirai, et je me reposerai dans la paix. (Ps. IV, 9.)

Chaque soir, lorsque nous quittons nos vêtements pour prendre notre repos, ne manquons pas de regarder notre lit comme étant la figure du tombeau, et le sommeil comme l'image de la mort; n'oublions pas que bientôt ces figures deviendront pour nous des réalités. En effet, il viendra un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, où nous serons étendus dans un cercueil, puis dans le tombeau, comme nous le sommes sur notre lit : notre corps sera sans mouvement, sans action, et, de plus, sans respiration et sans vie! Mais notre âme, où sera-t-elle? quelle sentence le souverain Juge aura-t-il prononcée sur elle?

Que de personnes ont passé du sommeil dans la mort, du lit dans l'éternité, et peut-être du repos dans les tourments! Qui sait s'il n'en sera pas de même à notre égard pendant cette nuit? Y pensons-nous en nous mettant au lit, et nous demandons-nous à nous-mêmes si un pareil sort ne nous inspirerait pas quelques craintes? Faisons-nous en sorte de nous mettre dans la disposition de paraître devant Dieu, supposé que nous fussions surpris par une mort subite? Remettons-nous notre âme entre les mains de Dieu? Nous recommandons-nous à Jésus notre aimable Sauveur, à Marie notre tendre mère, à saint Joseph patron de la bonne mort, à notre saint ange, et tâchons-nous de nous endormir avec une humble confiance, avec la volonté de mieux faire, ayant la prière sur les lèvres, et disant avec le prophète : Seigneur, *je remets mon esprit entre vos mains?* (Ps. XXX, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Le sommeil étant l'image de la mort, chaque soir, en me mettant au lit, j'aurais dû penser à ce grand événement, afin de m'y préparer, et d'éloigner ainsi de mon esprit et de mon cœur tout sentiment de sensualité, et je ne l'ai pas fait! J'aurais dû penser à ma méditation du lendemain, et je l'ai négligé! Je vous en demande

pardon, ô mon Dieu, et je vous prie de m'accorder, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie, la grâce de me coucher, à l'avenir, dans de plus saintes dispositions.

Je prends la résolution de...

20e SUJET.

VOCATION RELIGIEUSE.

Le Seigneur vous a choisis pour être son peuple particulier.
(Deut., XXVI, 18.)

Adorons le Saint-Esprit inspirant à plusieurs de ses serviteurs la pensée d'établir des Ordres religieux, pour être comme autant d'asiles destinés aux âmes qui veulent parvenir à une plus haute perfection.

Dieu, il est vrai, *veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité* (1); mais, tandis que le plus grand nombre des fidèles est appelé à se sauver dans le monde, quelques autres sont appelés à se sanctifier dans la religion, par une vie plus recueillie, plus parfaite et plus semblable à celle de Jésus-Christ, le modèle de tous. Pour cet effet, il leur inspire quelques bonnes pensées, il fait naître certaines circonstances, il suscite tels événements, afin de leur préparer les voies à cette sainte profession.

C'est ainsi que ce bon maître en a usé à mon égard : voyant les dangers que courait mon salut au milieu du monde, il a eu pitié de ma faiblesse, et, pour m'appeler à lui, il m'a inspiré une pensée, m'a offert un exemple frappant, m'a mis en face d'un événement providentiel, d'une espérance sur l'avenir d'une crainte salutaire; en un mot, il m'a appelé à lui, préférablement à une infinité d'autres qui auraient mieux profité de cette grâce que moi. En m'appelant en religion, Dieu m'a éloigné du monde et de ses dangers, il m'a procuré une infinité de moyens de salut : prières, méditations, avis, lectures, conseils, sacrements, bons exemples...

(1) I. Tim., II, 4.

La vocation à la vie religieuse est donc une preuve que Dieu s'est occupé spécialement de moi, et que, par conséquent, il veut mon salut d'une manière toute particulière, puisqu'il me conduit, comme par la main, dans la voie la plus sûre et la plus facile pour y arriver.

Cette vocation, à laquelle j'ai répondu, cet habit que je porte, ces engagements que j'ai contractés sont comme des arrhes, comme un gage de ma prédestination.

Est-ce ainsi que j'ai envisagé ma vocation? L'ai-je estimée? l'ai-je regardée comme venant de Dieu? Ai-je compris cette parole de Jésus-Christ : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous ai établis afin que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que ce fruit demeure* (1) pour la vie éternelle; et suis-je porté à dire avec David : *Oh! que mon héritage m'est avantageux, et que la part qui m'est échue m'est précieuse!* (Ps. xv, 6.)

Pause...

Acte de contrition. — Par un effet tout particulier de votre bonté pour moi, ô mon Dieu, vous m'avez appelé à la vie religieuse; car, hélas, à cause de ma faiblesse, je me serais peut-être perdu dans le monde! Souvent je n'ai pas correspondu à vos faveurs, comme je l'aurais dû : je n'ai été ni reconnaissant, ni fidèle; je n'ai su apprécier ni vos bienfaits envers moi, ni les moyens que vous m'aviez ménagés. Daignez, Seigneur, me pardonner le passé et me rendre plus fidèle à l'avenir, par les mérites de Jésus-Christ et par la médiation de Marie.

Je prends la résolution de...

20e SUJET *bis*.

DANS QUELLE INTENTION ON DOIT EMBRASSER L'ÉTAT RELIGIEUX.

Seigneur, où demeurez-vous?... Venez, et voyez. (S. Jean, I, 38 et 39.)

Notre-Seigneur est venu en ce monde pour travailler à la gloire de son Père, au salut des âmes, et nous apprendre

(1) S. Jean, xv, 16.

que toutes nos actions et toutes nos démarches doivent tendre à cette double fin.

C'est par de semblables motifs qu'on doit entrer en religion, c'est-à-dire pour servir Dieu avec une plus grande fidélité, lui procurer plus de gloire, lui être plus agréable et assurer plus efficacement son propre salut, par la fuite du mal et la pratique du bien.

On doit y entrer pour travailler plus fructueusement au salut du prochain, par le moyen de la prière et de l'enseignement religieux.

On doit y entrer pour consoler l'Eglise de la perte de tant d'autres de ses enfants, qui violent ses saintes lois.

On doit y entrer pour perpétuer sur la terre le souvenir des vertus dont Jésus-Christ nous a donné de si beaux exemples.

On doit y entrer pour faire l'œuvre de Dieu, selon la fin que s'est proposé le fondateur, et qu'il a exprimé par ses règles.

Voyons si ce sont là les motifs qui nous ont fait entrer au service de Dieu, ou du moins, maintenant que nous sommes plus éclairés, voyons si c'est d'après ces principes et ces sentiments que nous y persévérons, et si nous pourrions dire avec David : *Un jour dans votre maison, Seigneur, vaut mieux que mille partout ailleurs* (1). *Aussi que désiré-je au ciel, et que veux-je sur la terre sinon vous... ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour toujours ?* (Ps. LXXII, 25 et 26.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je ne devais chercher que votre gloire, mon salut et celui du prochain, en entrant en religion ; je devais y persévérer et faire mes actions dans cette double intention ; mais, hélas ! que d'infidélités n'ai-je pas à me reprocher ! Pardonnez-moi, ô mon Dieu, et accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. LXXXIII, 11.

21e SUJET.

AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE.

Pour vous, qui m'avez suivi,... vous serez assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. (S. Matth., XIX, 28.)

Saint Bernard, parlant des avantages de la vie religieuse, s'exprime ainsi : « L'homme en la sainte religion, passe sa vie plus saintement, par la pratique des bonnes œuvres ; il tombe plus rarement, par les secours qu'il y trouve ; il se relève plus promptement, par les avis et les conseils qu'il y reçoit, et par les sacrements auxquels il participe très souvent ; il marche plus prudemment, parce que l'obéissance le dirige ; il est arrosé plus fréquemment, par les exercices de piété ; il repose plus sûrement, parce que sa vocation lui donne une grande espérance de salut ; il meurt avec plus de confiance, parce que, pendant toute sa vie, il a été consacré à Dieu ; il est purifié plus promptement, dans le purgatoire, d'où il est délivré par les prières de ses frères ; il est récompensé plus abondamment, puisqu'il est destiné à *suivre l'Agneau partout ou il va* (1), et à chanter le cantique des vierges (2). »

Avons-nous compris ces précieux avantages de la vie religieuse ? les avons-nous estimés à leur juste valeur, et avons-nous agi de manière à nous en faire l'application ? Ah ! s'il en était ainsi, avec quel bonheur nous répéterions ces paroles de David : Non, non, *le Seigneur n'a pas traité de la sorte toutes les nations, et il ne leur a pas ainsi manifesté ses ordonnances* (3), comme il me l'a fait, à moi ; ce qui doit me remplir de reconnaissance envers lui et de fidélité à ma sainte vocation ; et ces autres : *Que rendrai je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé?* (Ps. CXV, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — En me donnant une multitude de moyens de salut, vous vouliez, ô mon Dieu, me faire parvenir à une haute sainteté ; et, malgré tous ces secours, je suis presque toujours le même ! Oh ! que je suis coupable ! mais vous êtes infiniment bon ; c'est pourquoi je viens au nom des mé-

(1) Apoc., XIV, 4. — (2) *Ibid.*, 3. — (3) Ps. CXLVII, 20.

rites de Jésus-Christ votre Fils, et par la médiation de Marie, vous demander pardon du passé, et la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

22e SUJET.

SUR L'AMOUR ET L'ESTIME QU'UN RELIGIEUX DOIT AVOIR DE SON ÉTAT.

La part qui m'est échue m'est bien avantageuse, et mon héritage m'est très précieux. (Ps. xv, 6.)

Un véritable religieux aime son état, parce que c'est Dieu lui-même qui le lui a donné, par un effet de sa bonté toute miséricordieuse; il l'estime, parce qu'il y trouve tous les moyens qu'il peut désirer pour assurer son salut et sa perfection.

Pour prouver qu'il l'aime, il s'y attache comme à sa famille adoptive; il lui consacre toutes les facultés de son âme, toute la force de son intelligence, toutes les affections de son cœur; il lui donne tout son temps et tous ses travaux, et il ne cesse de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour lui avoir accordé une telle faveur.

Pour prouver qu'il estime sincèrement son état, il en parle toujours avec respect et avec une sorte de vénération, soit au dedans soit au dehors; il sait à l'occasion, faire ressortir le bien qui s'y opère, les vertus qu'on y pratique; il sait à propos préconiser la vertu de ses confrères, leur bon esprit, le zèle qui les anime pour la gloire de Dieu, leur propre salut et celui du prochain. Il fait tout ce qui dépend de lui pour que son Ordre forme un corps digne de la protection de l'Église, de l'État et de l'estime du public.

Sachant bien que tous les états ont leurs peines et leurs difficultés, et que, pour aller au ciel, il faut porter sa croix, il reçoit avec résignation tout ce qui pourrait le peiner et le contrarier, de quelque part que cela lui arrive. Il se garde bien de se plaindre, de murmurer, de se rebuter, parce qu'il sait très bien qu'il offenserait Dieu, et qu'il nuirait à son Institut, en y introduisant le désordre et l'insubordination.

Il évite, dans ses paroles et dans ses actes, tout ce qui pourrait nuire à la réputation de son Ordre, ou a quelques-uns de ses frères.

Comprenant parfaitement qu'un corps religieux n'est jamais plus digne d'estime que lorsque les règles y sont fidèlement observées, il remplit tous ses devoirs avec exactitude, et se sert de tous les moyens que sa sagesse et sa position peuvent lui suggérer, pour que tous ses confrères fassent de même.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Interrogeons nos sentiments et notre conduite, et voyons si nous pouvons dire avec David : *Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des vertus* (1) ! *Un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille partout ailleurs* (2); *c'est pourquoi je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'habiter éternellement dans votre sainte maison.* (Ps. XXVI, 4.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Mon Dieu, combien de reproches n'ai-je pas à me faire, pour avoir jusqu'à présent montré si peu d'amour et si peu d'estime pour le saint état auquel il vous a plu de m'appeler ! Je vous demande très humblement pardon du peu de cas que j'ai fait de cette faveur spéciale. Daignez renouveller en moi l'attachement et la fidélité à ma sainte vocation, afin que j'y persévère jusqu'à la mort; c'est ce que j'espère obtenir par les mérites de Jésus mon Sauveur, et par la médiation de Marie sa très sainte mère.

Je prends la résolution de...

23e SUJET.

DEVOIRS QU'IMPOSE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait moi-même. (S. Jean, XIII, 15.)

Notre-Seigneur s'est rendu, par sa vie retirée et séparée du monde, le modèle des âmes pieuses : remercions-le de la faveur qu'il nous a faite en nous appelant à marcher sur ses traces, dans la vie religieuse. *Non*, disait David, *Dieu n'a pas*

(1) Ps. LXXXIII, 2. — (2) *Ibid.*, 11.

fait à tous la même faveur, de les appeler à la connaissance de son nom et *de ses adorables volontés* (1). Mais, il ne faut pas nous le dissimuler : *on exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné, et plus on aura confié à quelqu'un, plus on lui redemandera* (2).

Eh ! n'est-il pas juste et convenable que Dieu demande plus de vertu, exige plus de perfection de nous qu'il a choisis pour être à lui d'une manière toute spéciale, et qu'il comble chaque jour de nouvelles faveurs? En effet, que de grâces, que de lumières, que de moyens de salut ne trouvons-nous pas dans la vie religieuse! et combien, par conséquent, ne serions-nous pas coupables si nous y manquions de fidélité !

Bernard, Bernard, pourquoi es-tu venu en religion? N'est-ce pas pour être plus fervent, plus humble, plus zélé pour la gloire de Dieu, pour ton salut et celui du prochain? N'est-ce pas pour être plus fidèle à la grâce et plus soigneux d'imiter Jésus-Christ? Tels doivent être, en effet, les sentiments d'un religieux qui veut répondre à la grâce de sa vocation : il doit s'occuper sérieusement de ses devoirs, de l'observance de sa règle, de sa perfection; il doit veiller sur son esprit, sur son cœur, sur ses yeux, sur sa langue, sur tous ses sens, afin que tout en lui tende à Dieu, et, par suite, au salut de son âme.

Est-ce ainsi que nous avons compris nos obligations? Ces sentiments ont-ils fait la règle de notre conduite? Sommes-nous reconnaissants de la grâce de notre vocation? Profitons-nous des avantages qu'elle nous procure? Remplissons-nous fidèlement les devoirs qu'elle nous impose : devoirs envers Dieu, tendant à nous le faire aimer plus sincèrement, et à le servir plus fidèlement; devoirs envers le prochain, qui nous portent à lui être plus utiles que nous ne l'aurions été dans le monde; devoirs envers nous-mêmes, pour assurer plus efficacement notre salut? S'il en est ainsi, nous dirons volontiers avec David : *Seigneur, je vous servirai désormais avec fidélité, dans toute la sincérité de mon cœur, parce que vous m'avez fait connaître votre volonté* (3) ; et *c'est aujourd'hui que je commence.* (Ps. LXXVI, 11.)

(1) Ps. CXLVII, 20. — (2) S. Luc, XII, 48. — (3) Ps. CXVIII, 7.

Pause.....

Acte de contrition. — Non, ô mon Dieu, ma conscience ne me dit pas que je suis entré dans vos vues, que je me sois comporté comme je l'aurais dû, comme je vous l'avais promis; loin de là, elle me dit que, par mes infidélités habituelles, j'ai beaucoup affligé votre tendre cœur. Daignez, Seigneur, oublier le passé, et accordez-moi la grâce de mieux faire à l'avenir; c'est ce que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie, la vierge fidèle.

Je prends la résolution de...

24e SUJET.

SUR L'OBLIGATION QUE NOUS IMPOSE LA VIE RELIGIEUSE DE TRAVAILLER AU SALUT DE NOTRE AME.

Que celui qui est saint se sanctifie encore. (Apoc., xxii, 11.)

Considérons qu'en entrant en religion, nous contractons l'obligation de mener une vie plus sainte que si nous étions restés dans le monde, et que, par conséquent, nous devons travailler sans cesse à notre sanctification, c'est-à-dire nous corriger de nos défauts, nous efforcer d'acquérir les vertus qui nous manquent, et, dans cette vue, employer tous les moyens que nous offre notre profession.

Voyons si nous nous acquittons de cette obligation : observons-nous exactement nos règles; faisons-nous bien nos exercices, nous y préparons-nous?

Profitons-nous des exemples de vertu dont nous sommes témoins, des avis qui nous sont donnés, des grâces que Dieu nous accorde sans cesse?

Quel profit retirons-nous des sacrements que nous recevons si souvent et depuis si longtemps? Après tant de confessions, sommes-nous plus pieux, plus saints? avons-nous plus d'horreur du péché, et de tout ce qui, en nous, peut déplaire à Dieu? Après tant de communions, sommes-nous plus forts dans la pratique de la vertu, plus unis à Jésus-Christ, et plus désireux de lui ressembler?

Quel empire avons-nous sur notre esprit, sur notre cœur,

sur nos sens? En un mot, travaillons-nous sérieusement à notre perfection? Sommes-nous plus avancés, c'est-à-dire plus humbles, plus modestes, plus silencieux, plus mortifiés, qu'au sortir de notre noviciat, et pouvons-nous dire avec saint Paul : *J'oublie ce qui est derrière moi, pour ne penser qu'à m'avancer de plus en plus* dans les vertus de ma sainte profession? (Philipp., III, 13.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous m'avez retiré du monde, ô mon Dieu, pour m'appeler à la perfection, et bien loin de profiter de cette grâce, comme je l'aurais dû, pour devenir plus parfait, j'ai souvent abusé de vos dons, j'ai méconnu vos faveurs, et je les ai fait ainsi tourner à ma condamnation. Je vous en demande pardon, ô mon doux Sauveur, et je vous prie de m'accorder la grâce de mener désormais une conduite tout opposée.

Je prends la résolution de...

25e SUJET.

DE LA PERFECTION A LAQUELLE NOUS OBLIGE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.
(S. Matth., v, 48.)

Jamais la sainteté d'aucune créature, quelque grande qu'elle soit, n'aura de proportion avec la sainteté, la perfection de Dieu, laquelle est infinie; aussi ne demande-t-il pas de nous une sainteté semblable; mais ce qu'il veut, ce qu'il demande, c'est que nous désirions une perfection aussi grande que nous pouvons l'avoir, et que, avec le secours de la grâce, nous travaillions à l'acquérir. Il veut que nous nous efforcions constamment pour y parvenir. Il veut que nous employions, pour cela, les moyens que lui-même nous a donnés.

Pour entrer dans les vues de ce divin Maître à notre égard, et pour assurer notre bonheur en ce monde et en l'autre, examinons si notre conduite, sur ce point, répond à nos devoirs.

Désirons-nous la perfection? Ce désir est-il ardent et proportionné au bien que nous recherchons? Est-il sincère, venant du cœur et d'une volonté bien déterminée? Est-il continuel, ne se démentant jamais?

Ce désir est-il pratique, et nous porte-t-il à éviter tout ce qui serait en nous un obstacle à la perfection? Nous fait-il prendre les moyens qui y conduisent le plus sûrement, tels que la mortification des sens, la fidélité aux petites choses, la fuite du monde, l'abnégation de nous-mêmes, l'union intime avec Jésus-Christ, la fervente réception des sacrements, la dévotion envers Marie?

Tâchons-nous de mettre en pratique le conseil que nous donne le Saint-Esprit par ces paroles : *Maintenant craignez le Seigneur, et servez-le avec un cœur sincère et parfait* (1) ; ainsi que celui de saint Paul : *Retenez ce qui est bon; abstenez-vous de toute apparence de mal. Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même par tous les moyens, afin que tout votre esprit, votre âme et votre corps se conservent sans reproche à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ?* (I. Thess., v, 21-23.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous voulez que je sois parfait, ô mon Dieu, vous m'en avez donné tous les moyens, mais je n'en ai pas profité comme je l'aurais dû! Pardon, Seigneur, pardon, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, pardon pour le passé; et, pour l'avenir, donnez-moi votre secours; car je veux résolûment vaincre ma paresse, ma lâcheté, ma tiédeur, et vous être tout dévoué, sous la protection de Marie, la plus parfaite des créatures.

Je prends la résolution de...

(1) Jos., xxiv, 14.

26e SUJET.

MOYENS A EMPLOYER POUR ÊTRE HEUREUX EN COMMUNAUTÉ, ET POUR Y CONTRIBUER AU BONHEUR DES AUTRES.

Efforcez-vous de plus en plus de joindre la vertu à la foi, la foi à l'abstinence des satisfactions, l'abstinence des satisfactions à la piété, la piété à l'amour de vos frères, l'amour de vos frères à la charité. (II. S. Pierre, I, 5-7.)

Considérons que pour être heureux en communauté, il faut être vertueux, ou, au moins, avoir un grand désir de le devenir; il faut surtout être mort à soi-même, sourd, muet et aveugle.

Il faut être mort à soi-même, à son propre esprit, à sa volonté, à son jugement, à ses sens.

Il faut être sourd, afin de ne jamais écouter les cris de la nature corrompue, laquelle nous porte toujours aux satisfactions des sens et au sentiment de l'amour-propre; il faut être sourd, afin de ne jamais écouter, même une parole contre la charité.

Il faut être muet, ne disant rien qui puisse flatter notre amour-propre, favoriser nos inclinations, ou blesser la réputation du prochain.

Il faut être aveugle, afin de ne voir que Dieu et ce que nous devons faire ou éviter, pour assurer le salut de notre âme.

Celui qui croit trouver le bonheur hors de là est un insensé et un présomptueux : c'est un insensé, parce qu'il veut élever l'édifice de sa félicité sur un sable mouvant; c'est un présomptueux, parce qu'il prétend pouvoir, par lui-même, se procurer le vrai bonheur et le procurer aux autres, sans employer les moyens que Dieu a établis pour obtenir un semblable résultat.

Ne suis-je pas un insensé, un présomptueux? Ne suis-je pas un religieux dont les oreilles sont toujours ouvertes, et toujours remplies de nouvelles, d'affaires, de tracas qui ne me regardent pas?

Ne suis-je pas un religieux qui veut tout voir, et même des choses ou des objets pernicieux au salut de son âme?

Ne suis-je pas un religieux qui a rendu sa vocation vaine,

parce qu'il n'a pas voulu mettre un frein à sa langue ni une garde à ses yeux?

Ne suis-je pas un religieux encore tout plein de lui-même, difficile, exigeant, ombrageux, égoïste, ne voulant rien souffrir des autres, et voulant que les autres souffrent tout de lui?

Ah! s'il en était ainsi, je ne serais jamais heureux en ce monde; car ces misérables inclinations me tyranniseraient sans cesse, et je serais obligé de m'appliquer ces paroles de l'Écriture : *D'où viennent vos procès, vos querelles, vos dissensions? N'est ce pas de vos passions qui combattent dans votre chair?* (S. Jacques, IV, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — En vous remerciant des lumières que vous me communiquez aujourd'hui, Seigneur, je vous demande pardon des fautes que j'ai commises contre votre gloire, mon bonheur et celui des autres. Daignez m'accorder la grâce de m'en corriger à l'avenir. Je vous demande ce pardon et cette grâce par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie et de Joseph.

Je prends la résolution de...

27e SUJET.

SUR L'ESPRIT QUI DOIT ANIMER UN BON RELIGIEUX.

Vous ne vivez pas selon la chair..... si toutefois l'esprit de Dieu habite en vous. (Rom., VIII, 9.)

Notre-Seigneur, par les vertus dont il nous a donné l'exemple, nous fournit le moyen de faire un sérieux examen pour découvrir, autant qu'il est en nous, si nous possédons celles qui conviennent à notre état. Voyons en particulier si nous avons :

1° L'esprit de foi qui nous unit à Dieu, qui nous fait tout voir, tout désirer, tout entreprendre, tout aimer en lui et pour lui;

2° L'esprit d'ordre et de régularité, qui nous fait agir d'après les principes établis, pour le temps, le lieu, et de la manière prescrite;

3° L'esprit de paix et de calme, qui règle tout sans rien précipiter ;

4° L'esprit de sagesse et de prudence, qui sait profiter du passé pour prévoir l'avenir ;

5° L'esprit de silence et de réserve, qui nous apprend ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire ;

6° L'esprit de recueillement qui nous sépare du bruit, de la dissipation, des affaires inutiles, pour unir notre âme à Dieu, et la préparer aux exercices spirituels ;

7° L'esprit d'humilité, qui nous rend indifférents pour le mépris ou l'élévation, et qui nous fait abandonner volontiers nos propres intérêts pour ceux des autres ;

8° L'esprit de zèle pour la gloire de Dieu, notre salut et celui du prochain ;

9° L'esprit de pénitence et de mortification, qui nous porte à souffrir avec résignation et même avec joie les peines, les privations, les infirmités, les maladies, etc., en vue de Dieu et pour l'expiation de nos fautes ;

10° L'esprit de confiance et d'abandon envers nos supérieurs, qui nous rend francs et sincères envers eux, et parfaitement soumis à leurs volontés ;

11° L'esprit d'union et de concorde, qui nous rend sociables envers nos confrères, et qui nous fait supporter leurs défauts en vue de Dieu ;

12° L'esprit de charité, qui nous fait aimer et respecter tous ceux avec qui nous vivons, et éviter les plaintes, les jalousies, les paroles indiscrètes, les médisances ;

13° L'esprit de grandeur d'âme, qui, aidé de la grâce, élève nos sentiments au-dessus des forces de la nature, et nous porte à surmonter en vue de Dieu, les peines et les difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de nos emplois, ou dans nos rapports avec le prochain ;

14° L'esprit de courage et d'énergie, qui ne trouve rien de difficile, dès que le devoir le demande ;

15° L'esprit de générosité et de sacrifice, qui, quoiqu'il fasse beaucoup, ne croit jamais faire assez ;

16° L'esprit de prière et de méditation, qui unit si bien l'âme à Dieu.

Voyons maintenant si nous sommes animés de ces bons

sentiments. Nous étudions-nous à les acquérir? Les cultivons-nous? Suivons-nous l'avis que saint Paul nous donne par ces paroles : *Revêtez-vous du nouvel homme qui a été créé à la ressemblance de Dieu, dans la vraie justice et dans la vraie sainteté* (1) ? et par ces autres : *Rejetez ce qui est mauvais, et portez-vous à ce qui est de la justice, de la piété, de la foi, de la charité, de la patience, de la douceur ?* (I. Tim., VI, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai été bien éloigné de ces saintes dispositions, ô mon Dieu, parce que je n'ai pas correspondu à vos grâces; daignez me pardonner, s'il vous plaît, par les mérites de Jésus-Christ mon divin Maître, et par l'intercession de Marie. Faites qu'à l'avenir je sois plus fidèle à me conduire par l'esprit de mon état, et à m'acquitter des devoirs qu'il m'impose.

Je prends la résolution de...

28e SUJET.

SUR LES ESPRITS INCOMPATIBLES AVEC LA RELIGION.

Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, n'est point à lui. (Rom., VIII, 9.)

Adorons Notre-Seigneur, nous prescrivant par la bouche de son disciple bien-aimé, *de ne pas croire à tout esprit ; mais d'éprouver les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu* (2) ; apprenons de là quels sont ceux dont nous devons nous donner de garde :

1° Esprit de dissipation et de badinerie, qui n'est propre qu'à troubler l'ordre et le recueillement que réclame une communauté religieuse ;

2° Esprit de babil, qui, aux dépens de la charité, parle de ce qu'il sait, et le plus souvent de ce qu'il ne sait pas ;

3° Esprit de critique et de murmure, qui se plaint de tout, qui ne trouve rien de bien, et qui, ordinairement, n'est pas plus content de soi que des autres;

(1) Ephés., IV, 24. — (2) I. S. Jean, IV, 1.

4° Esprit de raillerie, qui veut bien s'amuser aux dépens des autres, mais dont la susceptibilité ne peut rien souffrir sans se fâcher;

5° Esprit d'inconstance et de variation, qui s'ennuie de tout, et qui ne veut plus aujourd'hui ce qu'il recherchait hier avec ardeur;

6° Esprit de lâcheté et de mollesse, qui ne sait ni commander, ni obéir, et qui fait presque toujours mal ce qu'il ne néglige pas entièrement:

7° Esprit de caprice et d'humeur, dont la seûle inclination naturelle est presque toujours le mobile;

8° Esprit de bouderie et de mécontentement, qui rend sombre, morose, insupportable à soi-même et aux autres;

9° Esprit de sensualité et d'immortification, qui porte à contenter ses goûts, ses appétits, ses inclinations dans l'usage de ses sens;

10° Esprit de vanité et d'orgueil, qui inspire le mépris des autres, la suffisance, la présomption, la hardiesse, l'opiniâtreté;

11° Esprit de jalousie et d'envie, esprit de brouillerie et de discorde, dont le propre est de troubler la paix et la charité entre les meilleurs amis;

12° Esprit de mensonge et de duplicité, qui se plaît à blesser la vérité ou à en détourner le sens;

13° Esprit de curiosité et d'indiscrétion, qui veut tout voir, tout savoir, tout connaître;

14° Esprit de singularité et d'affectation, qui porte à se distinguer des autres, sans motif et sans raison;

15° Esprit de bassesse et de déguisement, qui inspire des démarches rampantes pour arriver à des fins souvent peu légitimes;

16° Esprit d'enthousiasme et d'exaltation, qui, souvent même sans réflexion, s'enflamme de tout, et embrasse tout ce qui lui paraît extraordinaire;

17° Esprit de sympathie ou d'antipathie, qui a toujours quelque chose de déréglé dans ses affections ou ses répugnances à l'égard du prochain;

18° Esprit d'indépendance et de propre volonté, qui porte à l'insoumission et à la désobéissance;

19° Esprit séculier, qui porte à aimer le monde, à le voir, à le fréquenter, à prendre ses manières.

Examinons si nous ne sommes pas dominés par quelques-uns de ces mauvais esprits. Écoutons le conseil que nous donne saint Paul : *Défaites-vous du vieux levain* (du vieil homme) *pour devenir une pâte nouvelle* (1), *et revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Rom., XIII, 14.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Oh! que j'ai fait de fautes contre les devoirs de mon état, ô mon Dieu, et cela parce que je ne me laisse pas conduire par les mouvements de votre Saint-Esprit! Daignez me faire miséricorde par les mérites de Jésus-Christ et par la médiation de Marie.

Je prends la résolution de...

29e SUJET.

TENTATIONS CONTRE SA VOCATION.

Que chacun demeure dans l'état où Dieu l'a appelé. (I. Cor., VII, 20.)

Les religieux tentés contre leur vocation sont de trois sortes : les premiers sont attaqués, mais ils prennent les moyens qui leur sont proposés pour résister, et ils triomphent avec la grâce de Dieu; les seconds sont ceux qui, par suite de fautes et de manquements à leurs devoirs, se dégoûtent du service de Dieu, et prennent peu à peu la résolution de rentrer dans le monde pour y vivre avec plus de liberté; les troisièmes sont ceux qui prétendent être appelés à un état soi-disant plus saint et plus parfait, faire plus de bien, prêcher, attirer beaucoup d'âmes à Dieu.

Au lieu de nous laisser ainsi tromper par l'ennemi de notre salut, avons-nous bien pensé qu'étant entrés de bonne foi dans la religion, ayant pris l'habit et fait notre noviciat avec bonheur; qu'ayant persévéré pendant plusieurs années, et peut-être contracté des engagements, en quittant notre vocation, nous quitterons la voie de Dieu, parce que dans Dieu, il n'y a pas successivement le *oui* et le *non* (2)?

(1) I. Cor., V, 7. — (2) II. Cor., I, 19.

D'après ces principes, examinons comment nous nous comportons dans les tentations contraire à notre vocation.

Avons-nous pensé que *Satan lui-même prend l'apparence d'ange de lumière* (1) pour nous tromper et nous perdre? Avons-nous alors consulté nos supérieurs, et non ceux qui seraient dans le cas de penser comme nous, et de favoriser nos idées de dégoût, de découragement, d'orgueil et d'amour-propre?

Quand nous avons éprouvé quelque dégoût, quelque tentation, au lieu de prier, de veiller sur nous, de fuir les occasions, et de faire connaître le tout à ceux qui nous dirigent, n'avons-nous pas favorisé ces dégoûts, ces tentations, en négligeant la prière, cachant à nos supérieurs nos pensées, nos projets, nos démarches, en nous mettant, pour ainsi dire, pieds et mains liés, à la disposition de l'ennemi du salut?

Pour être préservé d'un tel malheur, pensons souvent à ces paroles de saint Paul, et tirons-en les conséquences : *Démas,* mon disciple, *m'a quitté par attachement au siècle, et s'en est allé* (2). Pour éviter toute illusion, pensons aussi à ce que nous dit le Sage : *Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, mais dont la fin conduit à la mort.* (Prov., XIV, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si j'avais bien connu la grâce de ma vocation, ô mon Dieu, je ne serais pas aussi souvent exposé à la perdre par mes négligences et mon peu de ferveur, je me serais mieux fait connaître et j'aurais évité bien des fautes. Pardonnez-moi, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de la très sainte Vierge.

Je prends la résolution de...

30e SUJET.

LES RÈGLES EN GÉNÉRAL.

La voie de la vie est de garder la discipline. (Prov., X, 17.)

Les règles sont le recueil des lois et des constitutions selon lesquelles doivent vivre les membres d'un Ordre religieux;

(1) II. Cor., XI, 14. — (2) II. Tim., IV, 9.

c'est le détail des devoirs qu'ils ont à remplir pour tendre à la fin spéciale de leur vocation; c'est aussi comme le contrat par lequel les membres d'un Institut s'unissent entre eux pour assurer plus efficacement leur salut, rendre à Dieu un culte plus parfait, et devenir plus utiles à l'Église et au prochain.

Les principaux points de ces règles, approuvés par l'Église, acquièrent un nouveau degré de mérite et de dignité, et imposent par conséquent des obligations plus strictes, surtout lorsqu'on s'y oblige par vœu.

Avons-nous bien compris jusqu'à présent la nature de nos règles, les avons-nous considérées avec les yeux de la foi? Les avons-nous regardées comme le contrat inviolable par lequel nous sommes unis à nos frères, et liés à l'Institut qui nous a adoptés pour ses enfants?

Avons-nous regardé ces règles comme nous venant de Dieu, par l'intermédiaire de l'un de ses plus fidèles serviteurs? Avons-nous pensé à ce qu'elles lui ont coûté de peines, de veilles, de mortifications? Ne les avons-nous pas regardées comme des choses de peu d'importance, peut-être comme des minuties?

Avons-nous pensé que les règles étant la voie que Dieu même nous a tracée, par l'intermédiaire de notre pieux Fondateur, nous ne pouvons nous en écarter sans danger?

Pour entrer dans ces vues, pensons que Dieu nous adresse ces paroles : *Ecrivez-les sur le seuil et sur les poteaux de votre porte* (1), *et mettez-les comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras.* (Cant., VIII, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Les règles de mon Institut sont votre ouvrage, ô mon Dieu; elles me font connaître votre sainte volonté, et cependant je ne les ai pas toujours observées! Daignez me pardonner, s'il vous plaît, par les mérites de Jésus-Christ, et par la médiation de Marie, et faites que désormais je les observe avec une inviolable fidélité.

Je prends la résolution de...

(1) Deut., XI, 20.

31e SUJET.

L'AVANTAGE DES RÈGLES.

Il y aura un sentier et une voie, cette voie sera appelée sainte..... ce sera pour vous une voie droite. (Isaïe, xxxv, 8.)

Adorons l'esprit de Notre-Seigneur nous donnant des règles sages, par lesquelles nous connaissons ce que Dieu demande de nous, et persuadons-nous bien qu'en les observant, nous faisons sa sainte et adorable volonté. Oui, en observant nos règles, nous sommes toujours où il veut que nous soyons ; nous faisons toujours ce qu'il veut que nous fassions ; nous faisons tout le bien qu'il demande de nous ; nous le faisons dans le temps, dans le lieu et de la manière qu'il le veut ; nous prions, nous méditons, nous travaillons autant qu'il le veut et qu'il le demande.

En gardant nos règles, nous rendons nos actions plus saintes, plus méritoires devant Dieu, à cause de l'esprit d'obéissance, qui en est le mobile.

En gardant nos règles, nous imitons Jésus-Christ, et nous renouvelons, autant qu'il est en notre pouvoir, la pratique des sublimes vertus dont il nous a donné l'exemple pendant sa vie mortelle. Dieu voit donc dans un bon religieux l'imitateur de son Fils, dans la pratique de l'humilité, de l'obéissance, de la pauvreté, du zèle pour sa gloire et pour le salut du prochain.

En gardant nos règles, nous ne violerons jamais ni les commandements de Dieu, ni ceux de l'Eglise ; nous assurerons donc notre salut, puisque *celui qui garde la loi garde son âme*, c'est-à-dire la sauve (1).

Avons-nous compris combien sont précieux les avantages que nos règles nous procurent ? Avons-nous remercié la bonté divine de nous avoir donné un moyen si facile pour assurer notre salut ? Nous sommes-nous fait l'application de ces belles paroles que Moïse adressait à son peuple : *Vous êtes heureux, ô Israël ! Qui est semblable à vous, peuple sauvé par le Seigneur* (2) ? Nous félicitons-nous de notre bonheur,

(1) Prov., xix, 16. — (2) Deut., xxxiii, 29.

disant avec David : Dieu *n'a pas fait la même faveur à tous, et il ne leur a pas manifesté ses décrets ?* (Ps. CXLVII, 20.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Savoir qu'on peut à chaque instant faire votre volonté, ô mon Dieu, et ne pas s'en donner la peine, c'est vous traiter bien indignement ; et c'est cependant ce que je n'ai fait que trop souvent, hélas ! en manquant à mes règles, en les transgressant par ma faute et malgré vos saintes inspirations. Oh ! daignez, je vous en prie, me pardonner par les mérites de Jésus-Christ, et par la médiation de Marie, et accordez-moi la grâce de vous être plus fidèle à l'avenir.

Je prends la résolution de...

32e SUJET.

L'OBSERVATION DES RÈGLES.

Voilà le chemin ; marchez-y sans vous détourner. (Isaïe, XXX, 21.)

Notre-Seigneur, comme il le dit lui-même, *est venu pour faire non sa volonté, mais la volonté de son Père qui l'a envoyé* (1). Examinons en quoi nous avons imité notre divin modèle, par rapport à l'observance de nos règles..

Avons-nous pensé que, pour être religieux, il ne suffit pas d'entrer dans un Ordre, d'en revêtir l'habit, d'en faire les vœux et même d'y persévérer, mais qu'il faut surtout en prendre l'esprit, en observer les règles ?

Sommes-nous persuadés qu'un novice régulier est plus religieux devant Dieu qu'un vieillard irrégulier ? Avons-nous compris que c'est l'observation des règles, et non l'ancienneté, qui fait le religieux ?

Songeons-nous que c'est pour que les règles fussent observées, que Dieu les a inspirées, que les instituteurs d'Ordres les ont écrites, et que l'Eglise les a approuvées ?

Avons-nous soin de nous rappeler que nous sommes obligés d'observer les règles, parce que nous l'avons promis à Dieu et aux hommes dès notre entrée en religion, à notre prise d'habit, à l'émission de nos vœux, etc. ?

(1) S. Jean, VI, 38.

N'avons-nous pas perdu de vue que nos règles nous viennent de Dieu, qu'elles nous conduisent à Dieu, quels sont les moyens les plus sûrs que nous ayons pour nous sanctifier?

Avons-nous observé nos règles sans distinction, petites ou grandes : celles pour lesquelles nous sentons de la répugnance, comme celles qui nous plaisent le plus?

Avons-nous pensé au scandale que nous donnerions à nos frères, à nos élèves, et même aux personnes du dehors, et au tort que nous causerions à l'Institut tout entier, si nous n'observions pas nos règles?

Avons-nous aimé nos règles. et pouvons-nous dire avec David : *J'ai aimé vos saintes ordonnances plus que l'or et la topaze* (1), ô mon Dieu ; mais *daignez affermir mes pas dans le chemin qui conduit jusqu'à vous?* (Ps. XVI, 5.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Par mes règles, je connais votre volonté, ô mon Dieu ; je serais donc bien coupable si je ne les observais pas, et cependant combien d'infractions n'ai-je pas à me reprocher! Je vous en demande sincèrement pardon, et je vous supplie de m'accorder, par les mérites de Jésus-Christ et par la médiation de Marie, la grâce d'être plus fidèle à l'avenir.

Je prends la résolution de...

33e SUJET.

PRINCIPES RELATIFS A L'OBSERVATION DES RÈGLES.

Celui qui garde son âme se tient dans la voie. (Prov., XVI, 17.)

Adorons Notre-Seigneur s'assujettissant à toutes les observances de la loi, et voyons si, à son exemple, nous sommes fidèles à observer nos règles; voyons si nous les observons en vue de Dieu et pour accomplir sa sainte volonté, si nous les observons exactement et suivant l'esprit qui les a dictées.

Avons-nous fait chaque chose en son temps : nos prières, nos oraisons, nos lectures, nos examens et nos exercices journaliers? Les avons-nous fait dans le lieu indiqué pour cha-

(1) Ps. CXVIII, 127.

cun : à la chapelle, à la chambre commune, à la classe ? Avons-nous agi suivant les conditions prescrites, ne nous permettant ni changement, ni interprétation, sans un besoin réel et pressant, et jamais par lâcheté et par inclination ?

Avons-nous observé nos règles en vue de Dieu et pour faire sa volonté, ou bien seulement par habitude, par usage, par entraînement ? Les avons-nous observées avec édification pour nos frères ? Les avons-nous observées lorsque nous nous sommes trouvés seuls, comme si nous avions été avec nos frères, pensant que Dieu le veut ?

Avons-nous bien compris qu'il ne suffit pas d'observer la lettre de nos règles, mais qu'il faut entrer dans l'esprit, dans les vues qui ont animé le fondateur, et dans les desseins de l'Eglise.

Avons-nous pensé que si la lettre de la règle peut quelquefois être remplacée par le coutumier, l'esprit de cette règle ne peut jamais être remplacé ? que si l'ordre d'un exercice peut être interverti, cet exercice ne doit pas être supprimé ?

Les avons-nous observées avec ferveur, avec piété, et avec une volonté franche et sincère de plaire à Dieu, et non par habitude, par usage et pour faire comme les autres ? Nous efforçons-nous d'entrer dans les sentiments du prophète royal, lorsqu'il disait : Seigneur, *je m'occuperai de vos ordonnances, et je tiendrai mes yeux arrêtés sur les voies qui conduisent à vous ?* (Ps. CXVIII, 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'aurais pu faire de grands progrès dans la vertu et mériter beaucoup devant vous, ô mon Dieu, si j'avais eu le courage d'observer les règles que vous m'avez données pour me faire connaître votre adorable volonté ; et cependant, je les néglige souvent par lâcheté et par indifférence ; mais je m'en repens de tout mon cœur, et je me propose de vous mieux servir désormais, avec le secours de votre sainte grâce ; daignez me l'accorder par les mérites de Jésus-Christ votre Fils et par la médiation de Marie.

Je prends la résolution de...

34e SUJET.

L'OBSERVATION DES RÈGLES EST TRÈS AGRÉABLE A DIEU.

Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. (S. Jean, XIV, 21.)

Considérons que les règles étant pour nous l'expression de la volonté de Dieu, en les observant nous lui donnons à toutes les heures, et même à tous les instants de la journée, les marques les plus certaines de notre amour et du désir que nous avons de le glorifier. Aussi un religieux parfait observateur de sa règle mérite-t-il qu'en le montrant aux anges et aux hommes, Dieu dise de lui ce qu'il disait de Job (1) : Voici mon serviteur fidèle, voici celui qui représente plus vivement mon Fils bien-aimé, *dont la nourriture était de faire ma volonté* (2). Il est, en effet, certain que rien ne peut être plus agréable à Dieu que de voir un religieux sans cesse occupé à chercher, à connaître cette volonté, et appliqué à l'accomplir dès qu'il la connaît; et c'est ce que nous faisons en étudiant nos règles et en les observant avec fidélité.

Est-ce ainsi que nous avons compris l'observation de nos règles? Est-ce sur un tel fondement que nous avons établi notre bonheur comme religieux, et pouvons-nous dire, comme Samuel : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute* (3) ? avec saint Paul : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse* (4) ? et avec le psalmiste parlant au nom de Jésus-Christ : *Me voici, ô mon Dieu,.. pour faire toutes vos volontés ?* (Ps. XXXIX, 8 et 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si je vous avais aimé comme je le dois, ô mon Dieu, n'aurais-je pas été infiniment heureux de pouvoir entrer dans vos vues par l'observation de mes règles? Mais, loin de là, je vous ai souvent contrarié par ma conduite. Ah! daignez m'accorder le pardon du passé et la grâce de mieux faire à l'avenir; c'est la faveur que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Job, I, 8; II, 3. — (2) S. Jean, IV, 34. — (3) I. Rois, III, 10. — (4) Act., IX, 6.

35e SUJET.

L'OBSERVATION DES RÈGLES HONORE LE RELIGIEUX.

Je glorifierai celui qui m'aura glorifié. (I. Rois, II, 30.)

Il peut arriver sans doute que, par une permission divine, un religieux, même pieux, fervent, bien régulier, ne possède pas les sympathies de tous ses confrères; mais soyons bien persuadés qu'il n'y en a pas un seul qui, dans le fond de son âme, ne voulût lui ressembler, afin d'avoir part à cette joie, à cette sérénité qui brillent sur son visage, même dans les plus grandes épreuves. En effet, qui pourrait lui refuser l'estime que mérite sa vertu? Quelle odeur de piété ne répand-il pas autour de lui!

Pendant les dix, quinze et vingt ans après son départ d'une maison, et même encore après sa mort, on se souviendra de ce saint, de cet homme de Dieu; on citera ses paroles; on parlera de ses bonnes qualités, de sa piété, de sa charité, de son zèle, de sa mortification, de sa modestie.

Ceux qui ont l'avantage de connaître un tel religieux, ont-ils besoin d'un conseil, d'un avis, c'est à lui qu'ils s'adressent; ils se recommandent à ses prières avec une grande confiance. C'est à tel point, que le vrai moyen d'acquérir une brillante réputation serait de se faire passer pour un homme vertueux; mais vainement on le tenterait, si on ne l'était pas véritablement, car l'hypocrisie ne saurait se masquer longtemps. Mais ce n'est pas pour être estimé que le bon religieux garde sa règle, sachant bien qu'il ne servirait de rien de passer pour vertueux devant les hommes, si on ne l'est pas devant Dieu.

Avons-nous compris, ou au moins comprenons-nous maintenant, que le vrai mérite d'un religieux se trouve, non pas précisément dans ce qu'il y a d'apparent dans ses actions, mais dans ce qu'il est réellement devant Dieu; non dans sa science ou dans les emplois qu'il exerce, mais dans la pratique des solides vertus de son état, dont il donne constamment l'exemple? Voyons donc ce que nous sommes devant Dieu; voyons si réellement nous pourrions dire avec saint Paul : *Pour moi, je me mets fort peu en peine de*

ce que les hommes peuvent dire de moi,... car c'est le Seigneur qui est mon juge. (I Cor., IV, 3 et 4.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — J'ai été bien aveugle, ô mon Dieu, de chercher la gloire dans l'estime des hommes, au lieu de ne la chercher qu'en vous seul et dans l'accomplissement de votre volonté; pardonnez-moi, je vous en conjure, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, ma bonne et tendre mère.

Je prends la résolution de...

36e SUJET.

L'OBSERVATION DES RÈGLES HONORE L'INSTITUT.

Observez la règle, attachez-vous-y fortement, car elle est votre vie. (Prov., IV, 13.)

Rien ne rend un ordre plus agréable à Dieu, plus utile à l'Église, plus respectable non seulement devant les hommes de bien, mais même devant les méchants, que la bonne conduite, que la régularité de ceux qui le composent. Une vie édifiante, une application continuelle au devoir, un zèle sage et constant pour tout ce qui regarde le service du prochain, en un mot, une parfaite régularité de la part des religieux, est la preuve la plus évidente que cet ordre mérite la bénédiction de Dieu, la bienveillance de l'Église et la confiance des fidèles.

C'est donc la régularité, c'est-à-dire, l'observance parfaite de la règle, qui soutient un ordre religieux, qui le perpétue, et qui en fait l'honneur et la gloire devant Dieu et devant les hommes.

Voyons maintenant quelle est notre conduite à cet égard.

Sommes-nous réguliers?

Sommes-nous, pour nos frères et pour le prochain, des sujets d'édification?

Honorons-nous notre ordre, et le faisons-nous honorer par la pratique d'une parfaite régularité?

Si tous nos frères nous ressemblaient, si tous se comportaient comme nous, au dedans et au dehors, notre Institut serait-il un corps respectable, tendrait-il à sa fin? S'il en est

ainsi, bénissons le Seigneur; si, au contraire, nous avons quelques reproches à nous faire, réformons notre conduite et, à l'imitation de saint Paul, *honorons notre ministère* (1), afin de le rendre respectable et d'en perpétuer l'existence, et disons avec David : *Seigneur, je suis saisi d'horreur en considérant l'état de ceux qui abandonnent votre loi.* (Ps. CXVIII, 53.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je vois maintenant, ô mon Dieu, que ce ne sont pas précisément les talents, les travaux extérieurs qui font la gloire et l'honneur d'un ordre religieux, mais bien la piété, le bon exemple et la régularité de ceux qui le composent, et cependant combien de reproches n'ai-je pas à m'adresser sur ce point! quel tort n'ai-je pas fait à mon Institut par mes irrégularités et par mes mauvais exemples! Ah! daignez me pardonner par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

37e SUJET.

L'OBSERVATION DES RÈGLES FAIT LE BONHEUR DU RELIGIEUX.

Bienheureux ceux qui règlent leurs démarches sur la loi du Seigneur. (Ps. CXVIII, 1.)

Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité : plus on lui donne, plus il rend; plus on met d'application à le servir, plus aussi il console, plus il anime, plus il encourage, plus il récompense! De là ces douceurs, ces divines consolations, cette onction, cette paix intérieure que l'Esprit saint compare à un festin continuel (2), que goûte ce religieux fidèle à sa règle, et qu'il ne voudrait pas échanger contre tout ce que le monde pourrait lui offrir de plus avantageux, de plus agréable, de plus séduisant.

C'est en goûtant, en savourant ce bonheur, que le bon religieux peut dire avec saint François Xavier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez!...* Si ce religieux a quelques peines, il en trouve aussitôt le remède au pied de son crucifix, à la prière,

(1) Rom., XI, 13. — (2) Prov., XV, 15.

à l'oraison, à la sainte communion, dans la pratique de quelque mortification, dans l'offrande de quelque sacrifice.....

Et d'ailleurs, qu'est-ce qui pourrait troubler un religieux fervent et régulier? Serait-ce la pauvreté? Mais le souvenir de Celui qui n'avait pas où reposer sa tête (1), le porte à se croire trop riche et trop à son aise! Seraient-ce les souffrances? Mais la vue de son crucifix les lui fait trouver toujours trop douces; aussi se sent-ils porté à répéter avec sainte Thérèse : *Ou souffrir ou mourir!* et quelquefois avec sainte Marie-Madeleine de Pazzi : *Ne jamais mourir, pour toujours souffrir!* Seraient-ce les contradictions, les humiliations? Mais il a un trop grand désir d'imiter son divin Maître et d'apprendre de lui à devenir doux et humble de cœur (2). Seraient-ce les sacrifices que demande l'obéissance? Mais la grâce de Celui qui a été obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (3), le soutient et le console. Seraient-ce les maladies, les infirmités? Mais le souvenir de ses fautes passées les lui rend supportables, quelquefois même douces et agréables.

Comme ce religieux sert le Seigneur avec une volonté constante et entière, et qu'il remplit ses devoirs avec bonheur, il trouve le joug de Jésus-Christ très doux et son fardeau très léger (4). Il peut bien se trouver parfois dans un état de sécheresse, de scrupule, d'anxiété; mais bientôt la grâce intérieure le soutient et lui donne une résignation qui devient pour lui un nouveau sujet de consolation.

Voyons maintenant si nous avons quelque part à ce bonheur d'un religieux bien régulier.

Sommes-nous heureux au service de Dieu? Si nous ne le sommes pas, voyons quelle peut en être la cause.

Sommes-nous réguliers? Sommes-nous assidus à tous nos exercices? Les faisons-nous avec application?

Sommes-nous fidèles aux petites choses?

Fuyons-nous le monde autant que nous le pouvons?

Nous attachons-nous à Dieu de tout notre cœur? En un mot, cherchons-nous le bonheur où il est, où Dieu l'a placé

(1) S. Matth., VIII, 20. — (2) *Ibid.*, XI, 29. — (3) Philipp., II, 8. — (4) S. Matth., XI, 30.

pour nous? S'il en est ainsi, nous pourrons dire avec le prophète : *Seigneur que vos bénédictions sont abondantes sur ceux qui vous craignent*, qui vous aiment et qui vous cherchent de tout leur cœur! Ps. xxx, 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Insensé que j'ai été! au lieu de chercher le bonheur dans l'ordre, et dans l'observation de ma règle, je l'ai peut-être cherché dans la dissipation et les satisfactions extérieures, et non seulement je ne l'y ai pas trouvé, mais, de plus, j'ai offensé mon Dieu et j'ai scandalisé mon prochain! Pardon, Seigneur, pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

38e SUJET.

L'OBSERVATION DES RÈGLES ÉDIFIE LE PROCHAIN ET LE PORTE A DIEU.

Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ. (II Cor., ii, 15.)

Les paroles peuvent bien quelque chose sur l'esprit et même sur le cœur; mais que sont-elles en comparaison de l'exemple? L'exemple est la leçon la plus persuasive, la plus entraînante, la plus efficace. L'exemple est sans réplique, sans discussion; il ne laisse aucun droit à l'excuse, à l'interprétation.

Il suffit qu'on ait conservé un peu de foi, un peu de bonne volonté, pour être comme forcé de dire : « Les autres observent les règles, sont obéissants, sont assidus aux exercices, souffrent les épreuves de l'état et supportent les privations qu'il impose. Ce qu'ils font n'est donc pas au-dessus des forces naturelles aidées de la grâce : je peux donc le faire aussi. Par leur régularité, mes frères assurent leur salut; pourquoi ne voudrais-je pas assurer le mien? L'observance des règles rend les autres contents, heureux, pleins de joie; pourquoi ne chercherai-je pas à partager leur bonheur? »

Combien de jeunes gens auraient manqué à leur devoir, à leur vocation, se seraient perdus sans l'exemple d'un religieux fervent! On aime à demeurer avec celui qui est régu-

lier, à être auprès de lui, à prier, à agir avec lui; sa présence suffit pour animer, pour exciter, pour gagner le cœur des autres à Dieu!

Comprenons-nous le pouvoir du bon exemple? Sommes-nous persuadés que le religieux le plus régulier d'une maison est le plus utile à la gloire de Dieu et au salut du prochain? Agissons-nous d'après ces principes? Notre conduite au dedans est-elle capable d'édifier, de porter au bien, de confondre les irréguliers, de soutenir les faibles, de gagner des âmes à Dieu?

La fidélité aux petites choses, la régularité, l'application à nos devoirs, font-elles le sujet de notre sollicitude, de notre émulation, de notre empressement?

Notre conduite, au dehors de la communauté, est-elle capable de porter à Dieu? Nos rapports avec nos confrères et avec nos élèves sont-ils propres à leur faire de salutaires impressions, à laisser dans leur esprit des souvenirs édifiants, et pourrions-nous nous appliquer ces paroles de saint Paul : *Votre zèle en a excité plusieurs?* (II Cor., IX, 2.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'aurais dû édifier mes frères, les porter au bien, leur apprendre, par mes exemples, que votre joug est doux et votre fardeau léger (1); et loin de là, je les ai peut-être scandalisés par mes irrégularités! Ah! que je suis coupable! mais je m'en repens de tout mon cœur, ô mon Dieu, et je vous en demande pardon. Accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

39e SUJET.

LA VIOLATION DES RÈGLES FAIT LE MALHEUR DU RELIGIEUX.

Celui qui néglige la voie droite tombera dans la mort.
(Prov., XIX, 16.)

L'homme a besoin d'une certaine mesure de bonheur et de contentement. Le bon religieux trouve ce bonheur et

(1) S. Matth., XI, 30.

ce contentement dans les consolations qu'il reçoit de Dieu, en récompense de sa fidélité aux règles, et dans le témoignage que lui rend sa conscience; mais le mauvais religieux, où le trouvera-t-il ce bonheur?

Ce ne sera pas dans la pratique de ses règles, puisqu'il ne les observe pas; ce ne sera pas dans les consolations intérieures, il n'en mérite aucune; ce ne sera pas dans le témoignage de sa conscience, car elle ne lui adresse que d'amers reproches sur sa tiédeur, sur son indifférence, sur ses omissions, sur le peu de fruit qu'il retire des sacrements qu'il reçoit, de ses examens et de tous ses autres exercices.

Trouvera-t-il ce bonheur dans la compagnie de ses confrères, dans l'exercice de ses emplois? Non; car tout lui est à charge, tout lui est à dégoût.

Le religieux irrégulier trouvera-t-il ce bonheur dans le monde? Il se l'imagine, et, dans cette pensée, il tâche de le voir, d'établir avec lui certains rapports, certaines communications : il cherche des expédients pour se procurer des visites et pour en rendre; mais, outre que le monde ne peut rien lui offrir qui soit capable de le satisfaire, il ne peut pas non plus s'y livrer complétement; il ne peut le voir que comme en passant, c'est-à-dire, trop pour l'oublier, et pas assez pour se contenter, ou plutôt pour s'étourdir!

De là ce malaise, ce tiraillement, cette contrainte d'une âme qui ne fait presque jamais ce qu'elle voudrait, et qui est sans cesse obligée de faire ce qu'elle ne voudrait pas. Aussi le joug du Seigneur lui devient-il chaque jour plus rude et son fardeau plus pesant!

Voyons maintenant où nous en sommes nous-mêmes.

Sommes-nous heureux dans notre position? Méritons-nous par notre piété, notre ferveur, notre régularité, que Dieu nous console? Avons-nous quelque empire sur nos passions? Nos inclinations ne nous dominent-elles pas? Ne méritons-nous pas le reproche que saint Paul adressait aux Galates : *Insensés, qui vous a fascinés, pour ne pas obéir à la vérité, vous aux yeux de qui a été dépeint Jésus-Christ crucifié?* (Gal., III, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que je suis fâché

d'avoir cherché mon bonheur et mon contentement dans le relâchement et les manquements à mes devoirs, au lieu de le chercher en vous, et dans l'accomplissement de mes obligations ! Pardonnez-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

40e SUJET.

LA VIOLATION DES RÈGLES EST LA RUINE ET LE DÉSHONNEUR D'UN INSTITUT.

Je me suis attaché à votre loi, Seigneur, ne me laissez pas tomber dans la confusion. (Ps. CXVIII, 31.)

Tous les ordres religieux ont, dès leur origine, procuré à l'Eglise et à ses enfants les plus grands avantages, parce que ceux qui les composaient étaient pieux, fervents et réguliers. Mais plusieurs s'étant relâchés, ont cessé d'être utiles, ils ont perdu peu à peu ce lustre et cet éclat dont ils avaient été environnés, et ont fini par disparaître, ne laissant que leur nom et de tristes souvenirs dans l'histoire.

Non, ce ne sont pas les hommes, pas même les ennemis de la religion, qui sont le plus capables de détruire un ordre religieux, mais bien les sujets irréguliers, sensuels, désobéissants, volontaires, mondains, discordants.

Comme les religieux réguliers sont les soutiens et les colonnes de leur ordre, on peut dire que les irréguliers en sont les destructeurs ! Ce sont eux qui en sapent les fondements, qui le ruinent, ou au moins qui le rendent inutile. Ce sont eux aussi qui répondront du bien que cet ordre pouvait faire et qu'il ne fera pas, du mal qu'il pouvait prévenir et qu'il ne préviendra pas, du scandale qu'il aura donné, au lieu de l'édification qu'il était appelé à répandre parmi les fidèles.

Examinons maintenant notre conduite à cet égard, et répondons à notre conscience.

Sommes-nous réguliers ? Sommes-nous édifiants ?

Soutenons-nous l'Institut par notre régularité, ou le saponsnous par nos manquements ? l'Institut et la règle subsisteraient-ils longtemps, s'ils n'avaient que nous pour soutiens ?

Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes, et n'assumons pas une telle responsabilité; gardons-nous d'encourir ce reproche que saint Paul adressait au Romains : *Vous êtes cause que le saint nom de Dieu est blasphémé parmi les nations.* (Rom. II, 24.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai souvent dit que j'aimais mon Institut, et cependant, au lieu de lui en donner des preuves par ma fidélité à mes règles, je l'ai peut-être fait mépriser par l'irrégularité de ma conduite ! Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je fais un ferme propos de me conduire désormais d'une manière si édifiante, que je puisse le faire estimer par tous ceux avec qui j'aurai des rapports : daignez m'y rendre fidèle, je vous le demande par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

41e SUJET.

LECTURE SPIRITUELLE.

Appliquez-vous à la lecture... à l'instruction. (I Tim., IV, 13.)

Par la lecture spirituelle, on entend celle d'un ouvrage traitant, non de choses futiles, légères, amusantes, mais celle d'un livre pieux, édifiant, instructif, qui nous porte à l'amour de Dieu, à la pratique de la vertu, à la connaissance de nous-mêmes, à la fuite du monde, à l'accomplissement des devoirs de notre état. Un livre ainsi choisi devient une lampe qui éclaire notre âme dans les sentiers de la vertu ; c'est un prédicateur muet, qui nous dit la vérité sans nous fatiguer ; un médecin qui nous guérit sans nous blesser ; un maître qui nous reprend sans nous aigrir ; un ami qui nous oblige sans nous importuner.

Par la lecture spirituelle, nous apprenons à connaître Dieu et ses perfections adorables ; par la lecture, nous approfondissons les vérités saintes de la religion ; par la lecture, nous apprenons à connaître la vie de ces hommes illustres en sainteté, qui ont édifié l'Eglise par l'éclat de leurs vertus ; par la lecture, nous apprenons à devenir saints nous-mêmes.

En effet, n'est-ce pas souvent à la suite d'une bonne lecture qu'une voix intérieure semble nous dire : « Pourquoi ne pourrais-tu pas faire ce que tant d'autres ont fait ? As-tu moins d'intérêt à te corrriger de tels défauts, à pratiquer telle vertu, à assurer ton salut, que ceux qui t'ont précédé, qui t'ont laissé le souvenir de leur vie sainte et le secours de leurs bons conseils ? »

Avons-nous fait nos lectures avec attention et piété? Les avons-nous faites avec le désir d'en profiter ? Nous sommes-nous fait l'application de ce que nous y avons trouvé d'utile à nos besoins ? Ces lectures nous ont-elles disposés à bien faire l'oraison, l'examen, etc., en un mot, en avons-nous tiré quelque fruit pour notre avancement spirituel ?

Avons-nous choisi des livres pieux, qui nous parlent de Dieu, de Jésus-Christ notre divin Sauveur, de Marie notre bonne mère, des vertus propres à notre état, de la pauvreté, de la sainte pureté, de l'obéissance, de l'humilité, de la modestie, de la mortification, du zèle pour le salut des âmes ?

N'avons-nous pas, au contraire, employé beaucoup de temps à lire des ouvrages curieux, futiles et plus propres à nous dissiper qu'à nous recueillir en Dieu ? N'y avons-nous pas recherché l'élégance du langage plutôt que la solidité du sujet ?

N'avons-nous pas, par notre inapplication, rendu cet exercice inutile à notre égard ; ne l'avons-nous pas même omis par lâcheté et par indifférence pour notre perfection ?

Prenons pour modèle ce saint prosélyte qui, par la lecture des livres saints, mérita la grâce du baptême, et imaginons-nous que c'est à nous-mêmes que le saint diacre Philippe demande si nous méditons, *si nous comprenons ce que nous lisons*. (Act., VIII, 30.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ne permettez pas, Seigneur, que je rende inutile ce moyen de salut que vous m'avez mis entre les mains. Il est vrai qu'à cause de l'abus que j'en ai fait je mériterais bien d'en être privé ; mais vous êtes riche en miséricorde, et je vous promets de mieux faire, à l'avenir, ma lecture spirituelle que je n'ai fait par le passé ; j'espère que par les mérites de Jésus-Christ, et l'intercession de Marie,

vous donnerez votre bénédiction à cet exercice, et vous me ferez la grâce d'en profiter.

Je prends la résolution de...

42e SUJET.

CONFÉRENCES SPIRITUELLES, ET LEUR UTILITÉ.

La parole de Dieu est vive et efficace. (Hébr., IV, 12.)

S'il est bon, s'il est agréable de voir des frères vivre ensemble (1) dans la paix, dans l'union, *n'ayant qu'un cœur et qu'une âme* (2), il ne l'est pas moins de les entendre s'exhorter mutuellement à la pratique de la vertu, d'entendre l'un parler de l'amour de Dieu et du prochain, du zèle pour le salut des âmes et surtout pour l'instruction des pauvres; l'autre de la grâce de la sainte vocation à la vie religieuse; celui-ci de la fuite du monde et de l'oppositon que doit avoir avec lui toute personne consacrée à Dieu; celui-là, du mérite de l'obéissance, de la pauvreté, de la mortification, de la modestie et des autres vertus qui font l'essence de la vie religieuse.

Qu'il est beau, qu'il est édifiant de voir les membres d'une pieuse communauté réunis dans un même esprit, pour écouter le paroles de vie et de salut qui leur sont adressées! Qu'il est beau de les voir, de les entendre s'exciter mutuellement à l'amour de Dieu et de Jésus-Christ notre Seigneur, à l'exemple des Séraphins qui battent, pour ainsi dire, des ailes pour acquérir, s'il leur était possible, plus de zèle pour la gloire de Dieu, et plus d'amour pour son adorable Majesté! Qu'il est beau, qu'il est édifiant de voir ces admirables négociants du royaume des cieux ne cessant de combiner ensemble les moyens les plus efficaces pour assurer leur fortune éternelle! Médecins habiles et laborieux, ils étudient avec le plus grand soin les moyens les plus propres à guérir les plaies de l'âme, et à la faire vivre de cette vie surnaturelle à laquelle elle est appelée.

Est-ce ainsi que nous avons pris part aux entretiens spirituels? N'y avons-nous pas, au contraire, assisté avec dégoût,

(1) Ps. CXXXII, 1. — (2) Act., IV, 32.

jusqu'à scandaliser les autres par notre lâcheté et notre indifférence ? Avons-nous écouté avec attention ce qu'on y disait, et en avons-nous fait notre profit ?

Avons-nous pensé qu'étant, comme nous le sommes, si faibles dans la pratique du bien, et ayant si peu d'empire sur notre esprit, il nous est infiniment utile d'entendre parler des vertus qui nous sont propres, et des motifs qui nous engagent à les pratiquer ?

Nous faisons-nous l'application de ces paroles de saint Paul : *Instruisez-vous et excitez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels* (1), c'est-à-dire par la parole de Dieu ? Enfin n'avons-nous pas été comme cette *semence jetée sur un sol pierreux, qui lève d'abord, mais qui, manquant d'humidité, sèche bientôt et ne porte aucun fruit ?* (S. Luc, VIII, 6 et 13.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — O mon Dieu ! combien de fois me suis-je oublié, en votre présence, pendant les conférences spirituelles ; combien de fois ai-je manqué de respect à vous et à votre divine parole. Je vous en demande pardon, et la grâce de me corriger, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

43e SUJET.

ENTRETIENS PENDANT LES RÉCRÉATIONS.

Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que Dieu parle par sa bouche. (I S. Pierre, IV, 11.) Que votre bouche ne profère que de bons discours. (Ephés., IV, 29.)

L'âme a besoin, aussi bien que le corps, de prendre, de temps à autre, quelque repos, afin de renouveler ses forces, sans quoi elle s'énerverait et ne serait bientôt plus en état d'agir avec la ferveur et l'attention que demande le service de Dieu.

C'est dans ces vues que la plupart des fondateurs d'ordres religieux ont accordé, à leurs enfants spirituels, quelques instants de récréation après les repas ; ils ont, en même temps, prescrit la manière de prendre ce délassement ; ils

(1) Coloss., III, 16.

ont voulu que tout s'y passât dans l'ordre et avec édification pour le prochain.

Pour entrer dans leurs vues, avons-nous fait cet exercice en la présence de Dieu, n'ayant pour fin que sa gloire et notre salut ?

Y avons-nous évité tout ce qui pourrait peiner nos frères, soit dans notre conduite, soit dans nos discours ?

N'y avons-nous pas troublé le bon ordre par des légèretés et des plaisanteries déplacées, nous permettant à tout propos d'interrompre les autres pour émettre notre avis, et même par un sentiment d'amour-propre, prétendant que nous sommes dans le cas de mieux dire, de mieux savoir, de mieux comprendre qu'eux ?

N'avons-nous pas scandalisé nos frères par des discours peu convenables, par un esprit de contestation, voulant toujours avoir raison et faire prédominer nos opinions ?

N'avons-nous pas manqué à la charité, faisant de la peine à ceux qui sont présents, parlant mal des absents, et surtout de ceux qui sont revêtus de quelque autorité, soit dans l'ordre ecclésiastique, soit dans l'ordre civil, soit parmi nous ?

Avons-nous, pendant les récréations, parlé de Dieu, de la vertu, de nos devoirs ? Nous sommes-nous appliqués à le bien faire, mais sans affectation ?

Prenons-nous les précautions nécessaires pour rendre nos entretiens utiles, agréables, ou au moins supportables pour tous, autant qu'il est possible ?

Nous efforçons-nous de mettre en pratique ce que recommande saint Paul parlant des entretiens pieux : *Que si quelque chose a été inspiré à quelqu'un*, qu'il se présente pour le dire, et *que celui qui parlait auparavant se taise ; car vous pouvez tous*, ajoute-t-il, *faire la fonction de prophètes... afin que tous apprennent, et que tous soient exhortés ?* (I Cor., XIV, 30 et 31.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu ! je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises pendant les récréations, en ne parlant pas de vous, de vos attributs, des merveilles que vous avez opérées, des vertus que vos serviteurs ont pratiquées pour vous plaire. J'ai mieux aimé m'en-

tretenir de bagatelles, de frivolités, parce que souvent je suis vide de vous, faisant mal mon oraison, ma lecture spirituelle, n'écoutant pas bien la lecture de table, étant ordinairement trop extérieur, trop occupé de choses inutiles. Pardon, Seigneur, de ce manque de respect pour votre divine présence et du mauvais exemple que j'ai donné à mes frères; je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, et par l'intercession de la très sainte vierge Marie, ma bonne mère.

Je prends la résolution de...

44e SUJET.

CONSCIENCE.

Tout ce qui se fait contre la conscience est péché. (Rom., XIV, 23.)

La conscience est une lumière que Dieu a mise en nous, par laquelle, aidés de la grâce, nous pouvons nous rendre témoignage du bien et du mal que nous avons fait.

La conscience est comme un miroir qui réfléchit tous nos actes; c'est un livre où se consignent toutes les actions de notre vie; c'est un tribunal devant lequel nos pensées, nos œuvres, en un mot, notre vie tout entière est exposée, pour être comparée aux obligations qui nous sont prescrites par les commandements de Dieu et de l'Église, et par les devoirs de notre profession.

C'est cette voix intérieure qui crie sans cesse aux oreilles de l'âme : « Faites cette bonne œuvre, pratiquez cette vertu, parce que Dieu le veut; mais rejetez cette pensée, parce qu'elle est mauvaise; résistez à ce désir, parce qu'il est coupable; évitez cette action, parce que Dieu la défend; ne vous permettez pas cette démarche, parce qu'elle serait le principe de votre perte! »

Écoutons donc cette voix avec la plus grande docilité; ne nous laissons pas tromper par l'ennemi de notre salut; ne nous laissons pas surprendre; apaisons notre conscience, *réconcilions-nous avec cet adversaire; n'attendons pas qu'il nous livre au juge* (1). Pensons à ces paroles adressées à l'évêque de Laodicée : *Vous dites que vous êtes riche, que vous ne manquez de rien; et vous ne voyez pas que vous êtes misé-*

(1) S. Matth., V, 25.

rable, que vous faites pitié, que vous êtes pauvre, aveugle et nu! (Apoc., III, 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — O Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie (1)! je vous demande pardon d'avoir si souvent négligé de suivre les lumières de ma conscience, d'avoir si souvent, comme l'impie Hérode, tué votre précurseur, en résistant à vos inspirations. Pardonnez-moi, je vous en conjure, par les mérites de ce sang adorable qui sortit de votre cœur sacré, et par l'intercession de Marie, miroir de justice.

Je prends la résolution de...

45e SUJET.

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Je suis un homme qui vois quelle est ma misère. (Lament., III, 1.)

Nous nous portons volontiers à l'étude des sciences humaines, à cause de la satisfaction que nous y trouvons; mais il n'en est pas ainsi de l'étude de nous-mêmes, de l'étude de notre conscience, parce qu'elle nous humilie, et qu'elle nous prêche la pénitence et la réforme. Cette connaissance est cependant nécessaire, indispensable pour notre salut.

Il faut absolument que nous rentrions en nous-mêmes, que nous sachions de quel esprit nous sommes animés, à quoi nous tendons, ce que nous désirons le plus, ce que nous recherchons avec le plus d'empressement, par quels motifs nous agissons, en quel état se trouve notre conscience.

Il faut que nous connaissions nos mauvaises inclinations pour les combattre, nos défauts pour les détruire, nos péchés pour nous en confesser et en faire pénitence. « O mon Dieu, disait saint Augustin, faites *que je vous connaisse* et *que je me connaisse;* » que je vous connaisse pour vous aimer et vous estimer, et que je me connaisse pour me mépriser, m'humilier et me punir.

Nous connaissons-nous? Qu'avons-nous été? Que sommes-nous? Que disons-nous de nous-mêmes? qu'en pensons-nous? Qu'en disent nos confrères? qu'en pensent-ils? Qu'en disent les anges? Qu'est-ce que Dieu en dit lui-même?

(1) S. Jean, XIV, 6.

Avons-nous une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente ? Qu'est-ce qui règne dans notre cœur ? Est-ce la grâce, est-ce le péché, est-ce la nature ?

Profitons-nous des sacrements que nous recevons ? Une seule communion suffit pour faire un saint : quel profit avons-nous tiré des nôtres ? Une seule confession peut suffire pour convertir un grand pécheur : les nôtres nous ont-elles ôté un seul défaut, nous ont-elles procuré une seule vertu ?

Comment faisons-nous nos prières, nos oraisons, nos lectures ? Comment disons-nous le chapelet ?

Quel est notre charité pour le prochain ? Sommes-nous zélés pour notre salut et pour celui de ceux que la Providence a confiés à nos soins ?

Avons-nous quelque empire sur nos sens ? Gardons-nous le silence, selon nos règles ? Ne nous permettons-nous pas souvent des paroles contre la charité, des paroles de murmure, de mécontentement ?

Gardons-nous la modestie, ne nous permettant jamais un regard capable de nous laisser quelque fâcheuse impression ?

Sommes-nous réservés à l'égard des gens du monde, ne nous permettant aucun entretien déplacé, aucune démarche, aucune visite non nécessaire et sans permission ?

Comment correspondons-nous à la grâce ? Au lieu de suivre ses salutaires impressions, n'avons-nous pas le malheur de les combattre, de les repousser ?

Ne nous laissons-nous pas aller à l'amour de nous-mêmes, aux sentiments de l'orgueil, de la vanité, aux désirs des honneurs, des louanges ?

Au lieu de combattre nos inclinations par la pénitence et la mortification, ne les favorisons-nous pas par la recherche de nos commodités, de nos aises ?

Hélas ! nous nous occupons de mille bagatelles, nous étudions les défauts des autres, leurs inclinations, leur caractère, et souvent nous oublions que nous sommes plus coupables qu'eux !

Examinons-nous donc nous-mêmes, et voyons si nous pouvons dire avec saint Paul : *Quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne me crois pas justifié pour cela, car c'est le Seigneur qui est mon juge.* (I Cor., IV, 4.)

Pause.....

Acte de contrition. — Seigneur, faites que je me connaisse et que je vous connaisse ; que je connaisse mes défauts et mes inclinations pour les combattre et les vaincre ; que je vous connaisse, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pour vous aimer de plus en plus. Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de m'être si peu appliqué à vous connaître et à me connaître moi-même. Daignez m'accorder par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce et les lumières dont j'ai besoin pour faire de grands progrès dans cette double connaissance.

Je prends la résolution de...

46e SUJET.

EXAMEN GÉNÉRAL DE LA JOURNÉE.

Rendez compte de votre administration. (S. Luc, xvi, 2.)

Par cet examen général, nous n'entendons pas parler précisément de celui qui a lieu pour une confession générale, ni même de celui qui précède une confession ordinaire ; mais seulement de celui que tout bon chrétien, et, à plus forte raison, toute personne consacrée à Dieu, doit faire, le soir, avant de se mettre au lit, afin de se rendre compte de ce qu'elle a fait de bien ou de mal pendant la journée.

Cet examen est d'une très grande utilité : 1° pour nous rendre plus humbles à la vue des fautes que nous commettons, chaque jour, et du peu de bien que nous faisons ; 2° pour nous disposer à paraître devant Dieu avec plus de confiance, s'il jugeait à propos de nous appeler à lui pendant la nuit ; 3° pour ne pas laisser notre âme s'envelopper dans un grand nombre de défauts qui peu à peu l'aveugleraient, la rendraient insensible à l'offense de Dieu, et l'exposeraient à oublier, ou à négliger d'accuser, au saint tribunal de la pénitence, certaines fautes même considérables.

Quelle est notre conduite à cet égard ? Avant de nous mettre au lit, nous examinons-nous ? Nous rendons-nous compte de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos prières, de nos démarches, de nos rapports avec nos frères, avec nos

élèves, avec leurs parents et les autres personnes que nous avons pu fréquenter? Interrogeons-nous notre mémoire sur les souvenirs qui l'ont occupée, notre cœur sur ses sentiments, notre volonté sur ses actes, nos yeux sur leurs regards, nos mains sur leurs actions, nos pieds sur leurs démarches? Est-ce en présence de Dieu? est-ce sérieusement? est-ce avec profit? Entrons-nous dans les sentiments du roi pénitent, lorsqu'il disait : *Le nombre de mes iniquités surpasse celui des cheveux de ma tête; elles sont devenues un poids qui m'accable* (1); mais j'espère en votre miséricorde, parce que *vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié?* (Ps. L, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — Oh! que je serais confus et humilié en moi-même, ô mon Dieu, si, chaque soir j'examinais sérieusement ma conscience! Que de pensées, que de paroles, que d'actions, que d'omissions n'aurais-je pas à me reprocher! mais je me les reproche en ce moment, Seigneur, et je vous en demande très humblement pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

47e SUJET.

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'EXAMEN.

J'ai passé par le champ du paresseux... et j'ai trouvé que tout était plein d'orties. (Prov., XXIV, 30 et 31.)

La conscience de celui qui ne s'examine pas est semblable à ce champ du paresseux, où les ronces et les épines étouffent la bonne semence; c'est un sombre cachot dans lequel la lumière ne pénètre jamais; c'est un criminel qui va paraître au tribunal sans avoir rien préparé pour sa défense.

Au contraire, tout est clair, tout est en ordre, tout est prêt dans celui pui s'examine avec soin. C'est bien un criminel qu'on doit juger; mais sa défense est parfaitement préparée, ses avocats sont instruits; il s'est fait un ami de son juge,

(1) Ps. XXXVII, 5.

il a gagné ses témoins, il a fait disparaître les pièces de conviction, c'est-à-dire ses péchés, par la contrition, la confession, la pénitence. Sans doute, *il ne sait pas* parfaitement *s'il est digne d'amour ou de haine* (1); mais il a l'espoir bien fondé de n'être pas condamné, car il a lui-même tout condamné, tout puni, tout confessé, tout expié.

Notre conscience nous rend-elle ce bon témoignage? Avons-nous fait, avec le secours de la grâce, ce que nous pouvions, pour nous bien connaître? Avant notre examen, avons-nous demandé les lumières du Saint-Esprit? Avons-nous imploré le secours de Marie, la tendre mère de miséricorde et le réfuge des pécheurs?

Avons-nous sondé les plis et les replis de notre conscience? La connaissons-nous? Pouvons-nous être tranquilles sur son état? S'il fallait, en ce moment, paraître devant Dieu, n'aurions-nous rien à faire, rien à réparer, rien à éclaircir?

Pour prévenir le malheur dont nous sommes menacés, examinons-nous, jugeons-nous, condamnons-nous nous-mêmes, et n'attendons pas que le grand Juge des vivants et des morts, *vienne, la lampe à la main, visiter les plis et les replis* d'une conscience mal en ordre (2). N'oublions pas qu'un jour on ouvrira le livre des consciences, *et qu'alors chacun sera jugé selon ses œuvres* (3), *les uns pour la vie et les autres pour la mort.* (S. Math., xxv, 46.)

Pause.....

Acte de contrition — Ah! Seigneur, si j'ai tant de fautes à déplorer, si j'ai si peu de vertu, c'est que je ne m'interroge pas, c'est que je fais mal mon examen; c'est que je ne veux ni me corriger ni même me connaître, de peur d'être tourmenté par les remords de ma conscience. Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de m'être si gravement oublié sur ce point. Faites-moi la grâce, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, de mieux faire désormais mon examen,

Je prends la résolution de...

(1) Ecclé., ix, 1. — (2) Soph., i, 12. — (3) S. Matth., xvi, 25.

48e SUJET.

QUALITÉS QUE DOIT AVOIR L'EXAMEN.

Je scruterai Jérusalem la lampe à la main. (Soph., I, 12.)

Pour que l'examen soit bien fait, il doit avoir les qualités suivantes : 1° être *sérieux*, c'est-à-dire, fait avec toute l'attention, toute l'application que demande un acte si important.

2° Il doit être *sincère*, c'est-à-dire, propre à nous faire connaître tels que nous sommes.

3° Il doit être *exact* et *profond*, nous rendant compte non seulement de nos fautes, mais encore de leurs causes, des motifs qui nous les ont fait commettre, des diverses circonstances qui les ont accompagnées, des suites qu'elles ont eues.

4° Il doit être *sévère*, c'est-à-dire que nous ne devons pas nous flatter, nous excuser, chercher à justifier nos torts, mais nous reconnaître franchement et loyalement pour ce que nous sommes.

5° Il doit être *journalier*, c'est-à-dire que nous ne devons jamais nous coucher sans l'avoir bien fait, ou l'avoir suppléé s'il avait été omis ou fait trop superficiellement.

6° Il doit être *fréquent*, c'est-à-dire que celui qui veut conserver son âme pure, et se corriger de ses défauts, ne doit jamais manquer de s'examiner après chacune de ses principales actions ou tout au moins, comme il vient d'être dit, être exact à le faire chaque soir, avant de se coucher.

7° Il doit être accompagné d'un sentiment d'humilité, à la vue des fautes, et peut-être des péchés dont nous nous sommes rendus coupables pendant le jour, des grâces dont nous avons abusé, et de l'oubli que nous avons fait de la présence de Dieu.

8° Il doit être suivi d'une douleur sincère d'avoir tant et si souvent offensé un Dieu si bon, si aimable, si charitable, si bienfaisant.

9° Enfin, il doit être accompagné d'une résolution ferme et efficace de ne plus pécher.

Est-ce ainsi que nous en agissons? Imitons-nous le saint roi Ézéchias, qui disait : *Je repasserai devant vous, Seigneur,*

toutes mes années dans l'amertume de mon âme (1), et l'illustre roi pénitent : *C'en est fait, je vais changer de vie,* je serai désormais à vous, ô mon Dieu? (Ps. LXXVI, 11.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que suis-je devant vous, ô mon Dieu? Suis-je juste? Suis-je pécheur? Suis-je pour vous un objet d'amour ou un objet de haine? Oh! je vous en prie, faites-moi connaître ce qui vous déplaît en moi; portez-y la lumière de votre grâce, et faites que je me repente et que je me corrige. Je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

49e SUJET.

EXAMEN PARTICULIER, — SA NATURE, SON IMPORTANCE.

Je poursuivrai mes ennemis, et je ne cesserai point qu'ils ne soient défaits. (Ps. XVII, 38.)

Par l'examen particulier, on entend non la recherche des fautes qu'on peut avoir commises pendant la vie, pendant une année, pendant une semaine, ou même pendant un jour, mais celle d'un seul défaut, d'une seule habitude dont on veut se corriger.

L'examen particulier peut être d'une grande utilité; aussi, tous les saints l'ont-ils conseillé aux personnes qui veulent faire quelque progrès dans la vertu. De plus, l'expérience de chaque jour prouve parfaitement que celui qui prétend attaquer tous ses défauts à la fois, se corriger de tous, ne se défera d'aucun, et qu'après de nombreuses années passées en religion, il sera aussi imparfait qu'au commencement.

Il n'en est pas de même de celui qui s'attache sérieusement à un seul défaut ou à la cause qui le produit : il lui est bien plus facile de s'en occuper, de s'en rendre compte et de prendre les moyens de l'extirper.

Est-ce ainsi que nous avons considéré l'examen particulier? Avons-nous regardé cet exercice comme l'un des plus importants de la journée? L'avons-nous fait dans le temps et le lieu

(1) Isaïe, XXXVIII, 15.

fixé par les règles? L'avons-nous fait sérieusement, sans nous flatter? L'avons-nous fait avec persévérance? Nous sommes-nous sérieusement occupés du défaut que nous voulons corriger en nous? Avons-nous compris le tort que nous nous ferions à nous-mêmes si nous le laissions se fortifier? Avons-nous excité en nos cœurs les sentiments d'une sincère douleur et d'une salutaire confusion, à la vue du peu de courage que nous avons pour détruire en nous ce qui déplaît à Dieu? Avons-nous pris quelques moyens pratiques pour faire, à tel et à tel moment de la journée, des actes de la vertu opposée à ce défaut?

Enfin, comprenons-nous le sens de ces paroles que Moïse adressait aux enfants d'Israël: *Les peuples que vous avez à combattre, pris ensemble, sont plus forts et plus puissants que vous; ne les attaquez donc pas tous à la fois, mais un à un?* (Deut., VII, 22.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — J'ai en moi un défaut qui mine la santé de mon âme, et c'est peut-être celui que je connais le moins, parce que mon amour-propre m'en dissimule la difformité. Pardonnez-moi, Seigneur, ma négligence à m'examiner, et donnez-moi le courage de faire à présent ce que je serais si content d'avoir fait lorsque j'entrerai dans l'éternité. Je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

50e SUJET.

MOYENS DE RENDRE NOS EXAMENS EFFICACES.

Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. (I Cor., XI, 31.)

Voulons-nous nous préparer au compte que Dieu nous demandera un jour, prenons les moyens que nous indiquent les maîtres de la vie spirituelle.

« Citons-nous nous-mêmes, dit saint Augustin, au tribunal du souverain Juge, et appelons notre âme à un examen sérieux. » Soyons les scrutateurs de nos propres œuvres; inter-

rogeons nos pensées, nos paroles, nos actions, nos omissions; interrogeons notre esprit, notre mémoire, notre volonté, notre cœur; demandons compte à nos yeux, à notre langue, à nos mains et à nos pieds.

Servons-nous de la vive lumière de notre conscience pour découvrir, non pas ce que nous paraissons être aux yeux des hommes, mais ce que nous sommes véritablement devant Dieu.

Voyons quelle sentence nous pourrions justement prononcer à notre égard.

Oserions-nous dire que nous sommes dignes du ciel? que nous pouvons nous y présenter sans crainte d'en être repoussés? Hélas! n'avons-nous pas plus de raison de nous écrier avec David: O mon Dieu, *n'entrez pas en jugement avec votre serviteur* (1); *car, si vous examinez à la rigueur tous nos manquements, qui pourra, Seigneur, subsister devant vous* (2)?

Jugeons-nous donc nous-mêmes, *interrogeons-nous nous-mêmes avant le jugement, et nous trouverons grâce devant Dieu.* (Eccli., XVIII, 20.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Vous m'avez vu, Seigneur, lorsque je me présentais devant vous pour examiner ma conscience sans être parfaitement animé d'un vif désir de me corriger; vous avez vu ma paresse, et votre cœur paternel a gémi sur l'égarement d'un fils ingrat. Je vous en demande pardon, ô mon bon Père, par les mérites de votre très cher Fils et par l'intercession de Marie. Je vous demande aussi la grâce de faire à l'avenir mon examen d'une manière plus profitable.

Je prends la résolution de...

50e SUJET *bis*.

EXAMEN DE PRÉVOYANCE.

Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. (S. Marc, XIII, 37.)

Nos fautes les plus ordinaires, nos fautes d'habitude sont souvent plus désagréables à Dieu que nous ne le pensons, parce

(1) Ps. CXLII, 2. — (2) *Ibid.*, CXXIX, 3.

qu'elles sont presque toujours volontaires dans leurs causes. Et, en effet, l'expérience ne nous apprend-elle pas que ces fautes, si souvent répétées, sont pour l'ordinaire accompagnées de circonstances que nous aurions pu prévoir, et que, par conséquent, nous aurions pu les éviter ?

Nous savons très bien, par exemple, que si nous avons eu le malheur de nous relâcher, c'est parce que nous avons négligé nos prières, nos oraisons, nos lectures, nos exercices ; que si nous avons succombé à telle ou à telle tentation, c'est parce que nous nous sommes permis telle démarche, telle fréquentation, tel rapport, tel regard ; que nous avons repoussé une inspiration, méprisé un remords, etc.

Il nous serait donc facile, avec le secours de la grâce, de nous corriger de ces fautes habituelles, de ces fautes de circonstances, si nous avions quelque zèle par notre salut, quelque désir de nous donner tout à Dieu. Efforçons-nous donc d'entrer dans cette voie de sanctification, et, dès le matin de chaque jour, faisons exactement notre examen de prévoyance, c'est-à-dire, rappelons à notre souvenir les diverses circonstances qui, pendant la journée, pourraient nous faire retomber dans des fautes que nous avons eu tant de motifs de déplorer ; proposons-nous de ne plus passer par ce chemin où notre pied a si souvent heurté contre une pierre d'achoppement, de ne plus nous approcher du buisson qui a tant de fois déchiré notre robe d'innocence ; de ne plus détruire la haie de nos règles, ce qui a été cause que le serpent infernal nous a si fréquemment mordus ; d'éviter telle ou telle rencontre, tel ou tel rapport qui nous a été si funeste ; de ne plus prendre cette boisson, cette nourriture qui nous a causé de si violentes coliques.

Rappelons à notre souvenir les regrets que ces fautes nous ont occasionnées, les promessses qu'à ce sujet, nous avions faites à ceux qui nous dirigent, les résolutions que nous avions prises, et renouvelons-les souvent du fond de notre cœur.

Prévoyons aussi le bien qu'avec la grâce de Dieu nous voulons faire, les vertus que nous voulons pratiquer, les sacrifices que nous voulons offrir, et les intentions qui devront les accompagner.

Si c'est un jour, une veille ou un lendemain de commu-

nion ou de confession, prenons quelques moyens pour nous y préparer ou pour remercier Dieu des grâces dont il a bien voulu nous favoriser.

Est-ce ainsi que nous nous sommes comportés jusqu'à présent? N'oublions pas que si nous voulons nous sanctifier, il faut en prendre les moyens; que *chacun* ne *recueillera* que *ce qu'il aura semé* (1), et que *celui qui* ne *sèmera* que *du vent* ne *recueillera* que *des tempêtes*. (Osée, VIII, 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, je le reconnais à ma honte : je n'ai jamais pris bien sérieusement les moyens de surmonter mes penchants et de vaincre mes mauvaises habitudes; je n'ai jamais entrepris tout de bon la pratique salutaire de l'examen de prévoyance. Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et j'implore instamment le secours de votre grâce pour tirer désormais d'un exercice si important les fruits de salut qui y sont attachés.

A cet effet, je prends la résolution de...

51e SUJET.

RÉFORME DU CARACTÈRE.

Réformez-vous par un renouvellement d'esprit. (Rom., XII, 2.)

Notre-Seigneur étant le parfait modèle auquel tous les serviteurs de Dieu doivent être conformes (2), voyons en quoi nous l'avons imité dans la conduite de notre vie et dans nos rapports avec nos frères.

Au lieu d'être comme ce divin Sauveur, *doux et humbles de cœur* (3), n'avons-nous pas été orgueilleux, pleins de nous-mêmes, égoïstes; voulant toujours dominer, avoir raison; nous mettant peu en peine des autres, dès que nous avons été satisfaits, dès que nous avons eu ce que nous voulions?

N'avons-nous pas été jaloux, envieux, ne pouvant souffrir qu'avec peine la réussite des autres? N'avons-nous pas été

(1) Galat., VI, 8. — (2) Rom., VIII, 29. — (3) S. Matth., XI, 29.

rancuniers, vindicatifs, ne pouvant oublier les torts qu'on aurait eus à notre égard, même ceux qui n'auraient de réalité que dans nos préventions?

N'avons-nous pas été d'un caractère bizarre, nous plaisant à prendre un parti opposé à celui des autres; de ces hommes ombrageux, qui se font peine de tout, même de ce qui aurait pour but de leur faire plaisir?

Pour tout dire, en un mot, ne sommes-nous pas d'un caractère insociable qui, non seulement ne peut supporter les autres, mais qui va jusqu'à ne pouvoir se souffrir lui-même?

Il est donc bien important que celui qui veut vivre en communauté, détruise en lui tous ces mauvais principes : Dieu, la religion, l'édification le demandent; notre tranquillité en ce monde et notre bonheur en l'autre le demandent également, car nul n'est plus malheureux qu'un homme obligé de vivre en religion, ayant un mauvais caractère, parce que tout l'ennuie, tout le fatigue, tout le crucifie; et ce qu'il y a de bien plus malheureux, c'est qu'il est crucifié sans mérite.

Voyons maintenant où nous en sommes. Avons-nous soin de réprimer en nous tout ce qui pourrait nous rendre fâcheux aux autres, pénibles à nous-mêmes, désagréables à Dieu, et devenir pour nous un principe de damnation? Ne passons pas légèrement sur un sujet si important; persuadons-nous que, si nous le voulons, nous pourrons facilement nous corriger, car la grâce ne manquera jamais à notre bonne volonté. Mais si nous restons ainsi assujettis à mille passions diverses, craignons les menaces que l'Esprit saint nous adresse par ces paroles : *Les vices du jeune homme le dévoreront jusqu'à la moelle des os, et ils ne le quitteront pas, même dans la pourriture du tombeau.* (Job, xx, 11.)

Pause ....

Acte de contrition. — Seigneur, *vous connaissez mes pensées, et vous savez qu'elles sont vaines* (1). Vous savez que c'est par un amour aveugle de moi-même que je n'ai pas travaillé, jusqu'à présent, à détruire en moi les défauts qui me déplaisent tant dans les autres; je vous en demande par-

(1) Ps. xciii, 11.

don, ô mon Dieu, et je vous prie de me donner des grâces fortes, parce que je veux décidément m'entreprendre et me vaincre; et, pour y réussir, je compte sur la protection du divin Réparateur, et sur l'intercession de Marie, mère de miséricorde.

Je prends la résolution de...

52e SUJET.

RÉFORME DES PASSIONS NAISSANTES.

La verge de la correction donne la sagesse. (Prov., XXIX, 15.)

Nous naissons tous avec des inclinations mauvaises, c'est-à-dire que nous sommes naturellement portés à l'orgueil, à la colère, à la vengeance, à l'amour de nos aises, à la sensualité et à mille autres penchants déréglés. Ces inclinations nées avec nous, croissent aussi et se fortifient avec nous, de sorte que, si nous ne nous efforçons pas de les combattre sans cesse et de les détruire, elles finissent par nous dominer et nous tyraniser.

Ces passions sont comme de mauvaises plantes, des ronces et des épines dans la vigne de notre âme; si nous ne les enlevons pas dès qu'elles paraissent, elles jettent des racines si fortes, qu'on ne peut presque plus les arracher. Elles sont comme une étincelle qui, n'étant pas étouffée aussitôt qu'elle est tombée sur des matières inflammables, cause d'irréparables incendies. Ce sont des maladies dangereuses qu'on aurait pu guérir en temps opportun, mais qui, s'étant peu à peu emparées de la masse du sang, l'ont corrompu et sont devenues mortelles!

Il faut donc, dès le principe, attaquer ces passions, arrêter ces inclinations mauvaises, les combattre avec force, avec constance, sans jamais nous décourager, lors même que nous serions quelquefois vaincus, mais tâcher de puiser de nouvelles forces, un nouveau courage dans nos chutes même.

Le combat des passions est difficile, car il s'agit de nous entreprendre nous-mêmes, de nous gêner, de nous contrarier, de repousser ce que la nature aime, et de nous attacher à ce qu'elle repousse! Ce combat est long, car il est de toute la

vie ; mais il est nécessaire, il est indispensable, et, par-dessus tout, il est pressé et il doit être immédiatement entrepris.

Est-ce ainsi que nous en usons ? Combattons-nous nos passions ? Les combattons-nous avec courage, avec persévérance ? Nos défaites ne nous découragent-elles pas ? Avons-nous recours à Dieu, et avons-nous soin de lui dire de temps en temps avec Jérémie : *Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons* (1) ; et avec David : *Aidez-nous, Seigneur, à vaincre nos ennemis*, soyez avec nous au milieu du combat ? (Ps. XLIII, 26.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Seigneur, je suis bien faible par moi-même, et au lieu de demander votre secours pour combattre mes passions, je les ai laissées croître et se fortifier ; faut-il m'étonner, après cela, si, comme des torrents impétueux, elles m'ont submergé et m'ont entraîné dans une multitude de manquements ? Pardon, ô mon Dieu ; pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

53e SUJET.

PASSION DOMINANTE.

J'irai contre ce Philistin (Goliath), et je ferai cesser l'opprobre du peuple. (I Rois, XVII, 36.)

En suivant exactement notre conduite pendant quelques jours, en examinant sérieusement notre conscience, il nous sera facile de reconnaître que nous avons tous une inclination particulière, un penchant qui nous est propre, en un mot, une passion dominante. Il y a deux choses à considérer par rapport à notre passion dominante : la cause et les effets.

On tombe souvent dans une grave illusion, au sujet de la passion dominante, en prenant l'effet pour la cause. On ne voit que la faute, on compte les chutes, on cherche à s'en corriger ; mais on ne s'en corrige pas, parce qu'on ne remonte pas à la source.

(1) Lament., V, 21.

On aperçoit de l'eau sur le plancher, chaque jour on l'essuie, et l'eau continue à tomber, parce qu'on ne remet pas la tuile à sa place. On éprouve de vives douleurs à la main, on la pause, et cependant le mal s'aggrave, parce qu'on ne retire pas l'épine vénéneuse qui s'y est introduite. Le froid se fait sentir dans un appartement, on se couvre bien, et cependant le froid continue, parce qu'on ne bouche pas l'ouverture par laquelle le vent s'y introduit. Il en est ainsi de notre passion dominante : c'est elle qu'il faut découvrir en remontant des effets à la cause, c'est cette cause qu'il faut attaquer.

Nous avons certaines tentations : voyons si la cause ne se trouve pas dans l'immodestie de nos regards, dans notre orgueil, dans notre immortification ; voyons si elle n'est pas dans notre peu de ferveur à la prière, qui nous prive des grâces de force dont nous aurions besoin. Voyons encore ce que nous recherchons avec le plus d'empressement, ce que nous désirons le plus ardemment, ce à quoi nous pensons le plus souvent, ce qui nous occupe le plus, ce qui nous inquiète le plus, ce qui nous tourmente et nous trouble : ce pourrait bien être notre passion dominante.

Connaissons-nous notre passion dominante ? Savons-nous quelle est la cause de nos chutes fréquentes ? Sommes-nous disposés à attaquer ce *Goliath?* Nous armons-nous, comme David, de force et de courage ? Mettons-nous notre confiance en Dieu, et lui adressons-nous la même prière que son prophète : *C'est vous, Seigneur, qui révélez les choses les plus cachées, qui connaissez ce qui est dans les ténèbres; la lumière est à vous* (1), daignez me la communiquer, *et alors je poursuivrai mes ennemis, et je ne quitterai pas le combat qu'ils ne soient vaincus?* (Ps. XVII, 38.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, je sais que j'ai en moi, dans l'intime de mon âme, une passion dominante, un ennemi spécial de mon salut, et, au lieu de le combattre, je le caresse, je le nourris, je l'entretiens ! Pardon, Seigneur, pardon, et donnez-moi la force et le courage d'entreprendre sérieuse-

(1) Dan., II, 22.

ment le combat de ma passion dominante. Je vous demande cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

54e SUJET.

COMMENT IL FAUT FAIRE L'EXAMEN PARTICULIER.

Si vous attaquez vos ennemis l'un après l'autre, vous les détruirez sans peine. (Deut., VII, 22.)

Par l'examen général, par les fréquents retours sur nous-mêmes, nous apprenons à nous connaître; mais, pour nous corriger, il est essentiel de nous servir de l'examen particulier, qui consiste à n'entreprendre qu'un seul défaut à la fois. Pour que cet exercice nous soit profitable, nous devons examiner sérieusement quelle est notre passion dominante, c'est-à-dire le défaut, l'inclination qui cause le plus de mal à notre âme, qui est la cause de nos plus fréquentes chutes, qui nous arrête le plus réellement dans le sentier de la vertu, et le prendre pour le sujet de cet examen particulier. Il convient également de nous entendre avec notre confesseur et notre directeur pour le choix de ce sujet.

Une fois ce sujet arrêté, déterminé, il faut de temps en temps rentrer en nous-mêmes, et voir comment nous nous sommes conduits par rapport à ce défaut; mais surtout, il faut avoir un moment déterminé pendant la journée, pour lire le sujet de notre examen, puis parcourir en esprit nos occupations depuis vingt-quatre heures, noter le nombre de nos manquements relatifs à ce défaut, les comparer à ceux de la veille, et prendre quelque moyen bien sérieux pour nous en corriger.

Il faut poursuivre le même défaut jusqu'à ce que nous nous en soyons corrigés; le poursuivre au moins d'une confession à l'autre.

La résolution de nous corriger, de mieux vivre, formant une partie essentielle de cet exercice, elle doit être bien établie, bien déterminée; nous devons fixer les moments utiles pour la renouveler, et l'accomplir le plus exactement possible.

Pour nous y décider, pensons à ce que dit l'auteur de l'*Imitation* (1): *Si nous nous corrigions d'un défaut, chaque année, nous serions bientôt parfaits.* Hélas! ne faisons-nous pas le contraire, et ne serions-nous pas forcés d'avouer que plus nous avançons en âge, plus nous devenons imparfaits?

Pour ne pas tomber dans un tel malheur, faisons donc bien notre examen particulier; faisons-le exactement; faisons-le avec fruit. Attaquons vigoureusement nos défauts, l'un après l'autre; détruisons-les, ou ils nous détruiront. Appliquons-nous ce que le roi de Syrie disait aux généraux de ses armées : *Ne combattez contre personne, ni petit ni grand, mais seulement contre Achab, roi d'Israël* (2), c'est-à-dire contre le défaut dominant; et pour nous exciter à le combattre avec d'ardeur et de fidélité, craignons d'encourir la peine infligée à Saül, qui mérita d'être rejeté de Dieu pour *avoir épargné Agag et ce qu'il y avait*, selon lui, *de meilleur dans les troupeaux des Amalécites.* (I Rois, xv, 9 et 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Sauveur, vous avez sué sang et eau pendant de longues années, pour assurer mon salut; et moi, lâche et paresseux, je n'ose entreprendre la destruction d'un défaut qui peut me perdre. Pardonnez-moi, Seigneur, cette indifférence, donnez-moi, par vos mérites infinis, et par l'intercession de votre tendre Mère, le courage et la bonne volonté de m'entreprendre sérieusement.

Je prends la résolution de...

55e SUJET.

OUVERTURE DE CONSCIENCE OU REDDITION DE COMPTE.

Celui qui cache ses fautes ne pourra être dirigé; mais celui qui les avouera... obtiendra miséricorde. (Prov., xxviii, 13.)

L'ouverture de conscience est la déclaration de ses dispositions intérieures, de la manière dont on se comporte, de la nature de ses peines, de ses tentations, faite à une personne qui nous tient la place de Dieu.

(1) Liv. I, ch. xi, 5. — (2) III Rois, xxii, 31.

Nous devons faire cette déclaration, cette reddition de compte, avec humilité, avec franchise, et l'accompagner d'une grande docilité aux avis qui nous sont donnés.

Nous devons faire cet exercice dans des sentiments d'humilité, à la vue de nos infirmités spirituelles, de notre impuissance à tout bien, et du grand besoin que nous avons d'être éclairés, soutenus et encouragés.

Cette déclaration doit être faite avec franchise, c'est-à-dire sans détour, sans déguisement, sans arrière-pensée, nous attachant surtout à bien faire connaître ce que le démon, l'amour-propre, ou la crainte d'être repris, voudraient nous faire dissimuler, comme seraient, par exemple, certaines tentations, certaines démarches faites ou projetées; ce qui résulterait de nos rapports avec le monde, avec nos élèves, etc.; nos incertitudes à l'égard de notre vocation, nos dégoûts dans l'exercice de notre emploi, nos répugnances pour nos exercices, en un mot, tout ce qui peut devenir un obstacle à notre salut. Saint Antoine dit qu'un religieux ne doit faire aucune démarche, dire aucune parole, pas même boire une goutte d'eau dans sa cellule, sans le faire connaître à son directeur. Et le vénérable de La Salle demande qu'on fasse connaître avec simplicité tout ce qui se passe en soi.

Il importe beaucoup aussi de faire connaître les causes des misères spirituelles que nous éprouvons, les occasions que nous donnons à notre esprit de s'égarer, à notre cœur de s'attacher, au démon de nous tenter.

La reddition doit être accompagnée de la volonté sincère de profiter de cet exercice, et de suivre les avis qui nous seront donnés. On doit parfaitement comprendre que, sans cette disposition, la reddition ne serait d'aucune utilité, pas plus que des remèdes indiqués par un bon médecin, mais que le malade ne prendrait pas.

Examinons maintenant si nous sommes entrés dans ces dispositions. Avons-nous fait exactement la reddition suivant nos règles; l'avons-nous faite avec franchise et vérité? Avons-nous surmonté la répugnance que nous aurions pu éprouver pour nous faire connaître exactement? Avons-nous pu dire, après ce pieux exercice, que notre directeur avait parfaitement la clef de notre conscience, et qu'il pouvait nous con-

duire à bon port? Pensons-y sérieusement, et n'oublions jamais cette parole : *Celui qui suit obliquement deux routes tombera soudain.* (Prov. XXVIII, 18.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, mon Sauveur, vous connaissez ma misère spirituelle et mon ignorance, mais vous êtes infiniment riche en miséricorde (1) et la sagesse même; donnez à ceux qui me tiennent votre place, les lumières et les grâces qui leur sont nécessaires pour me conduire à vous; et à moi la docilité pour recevoir et pratiquer leurs avis. Daignez, Seigneur, avoir pitié de moi, pardonnez-moi les fautes que j'ai pu commettre dans mes rapports avec mes supérieurs et le directeur de ma conscience, et daignez m'accorder la grâce d'être désormais plus sincère à leur égard. Je vous demande cette grâce par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

56e SUJET.

NÉCESSITÉ DE L'OUVERTURE DE CONSCIENCE.

Malheur à celui qui est seul! car lorsqu'il tombera, il n'aura personne pour le relever. (Ecclé., IV, 10.)

Tous les instituteurs d'ordres et tous les maîtres de la vie spirituelle ont tellement reconnu la nécessité de la reddition de compte, qu'ils l'ont prescrite comme un devoir des plus essentiels à l'avancement dans la vertu. On pourrait même dire que, dans certaines circonstances, elle devient indispensable; car il y a des moments si difficiles dans la vie, des tentations si délicates, des épreuves si pénibles, qu'on serait dans le cas de se décourager, si l'on n'avait pas recours à un père spirituel pour en recevoir des avis utiles.

Nous sommes environnés d'un si grand nombre d'ennemis, et ces ennemis nous font une guerre si acharnée, que difficilement nous remporterions la victoire, si nous combattions seuls.

(1) Ephés., II, 4.

L'ange de ténèbres se transforme souvent en ange de lumière (1), pour nous faire prendre un parti funeste à notre salut, et même sous prétexte de bien. Comment découvririons-nous ses ruses, si nous étions bornés à nos seules lumières? Comment surmonterions-nous les obstacles, si nous étions réduits à nos seules forces ?

Nos inclinations, secondées par nos sens qui leur servent d'organes, ont sur nous tant d'empire, et nous entraînent si souvent jusque sur le bord de l'abîme : comment éviterions-nous le naufrage, si une main charitable ne nous soutenait ?

Nous sommes si faibles, surtout lorsqu'il s'agit de prendre un parti contraire à nos inclinations, à notre délicatesse, à notre amour-propre : comment nous y déciderions-nous, si un ami sincère ne venait nous exciter par ses sages conseils, et nous aider par le secours de ses prières ?

Voyons maintenant si, au lieu de nous faire connaître à nos supérieurs, nous n'avons pas eu la faiblesse de parler de nos peines, de nos vues, etc., etc. à ceux qui auraient dû les ignorer, à ceux qui n'avaient aucun droit à ces déclarations.

Voyons également si nous nous sommes servis de ces moyens, si nous avons été fidèles à nous faire connaître, si nous avons profité des avis qui nous ont été donnés, et si désormais nous sommes résolus de mettre en pratique cette parole de l'Esprit saint : *Ne vous fiez pas à votre prudence*(2), *mais ayez un ami sage et éclairé, dont les bons conseils seront les délices de votre âme.* (Prov., XXVII, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu et mon tout, ma lumière et mon conseil, je vous demande pardon de toutes les fautes que mon orgueil m'a fait commettre par le peu de soin que j'ai eu de me faire connaître à ceux qui me tiennent votre place sur la terre. Je vous demande, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, la grâce d'être désormais franc et sincère dans mes redditions de compte de conscience.

Je prends la résolution de...

(1) II Cor., XI, 14. — (2) Prov., III, 5.

57e SUJET.

OBJECTIONS CONTRE LA REDDITION DE COMPTE.

Le conseil vous gardera, et la prudence vous conservera, afin que vous soyez délivré de la mauvaise voie. (Prov., II, 11 et 12.)

Plus l'ouverture de conscience est importante et essentielle pour l'avancement dans la vertu, plus aussi le démon cherche-t-il à en détourner les âmes, par les divers prétextes qu'il leur fournit. Tantôt il leur suggère que la chose n'en vaut pas la peine, tantôt qu'elle est trop pénible à dire, que les supérieurs prendront de nous de mauvaises impressions, que nous savons d'avance ce qu'ils nous répondront, que la confession suffit bien, etc., etc.; mais aucun de ces prétextes ne doit être capable d'arrêter une âme qui veut assurer son salut, et acquérir la perfection de son état.

La chose n'en vaut pas la peine, dit à l'âme l'ennemi du salut; mais, dans ce cas, doit répondre l'âme pieuse, il ne me sera pas bien pénible de la dire, de la découvrir.

La chose est trop pénible à dire; mais c'est précisément parce qu'elle est plus grave, très grave même, si on le veut, qu'il faut la découvrir immédiatement, de peur qu'elle ne s'aggrave encore et ne devienne mortelle.

Les supérieurs prendront de moi de mauvaises impressions; mais, au contraire, ils comprendront combien votre confiance en eux est grande, combien vous comptez sur leur charité; ils comprendront combien le désir de vous corriger est grand, puisque vous vous faites de si grandes violences pour déraciner vos mauvaises inclinations, et ils vous estimeront bien davantage.

La confession suffit; sans doute la confession suffit pour la rémission des péchés, mais non pas toujours quant à la direction, aux conseils, aux moyens à prendre pour être délivré des occasions dangereuses. D'ailleurs lorsque, à un bon moyen on en joint un autre, ils se fortifient mutuellement, se portent un utile concours et assurent plus efficacement la réussite. Ce qui le prouve, c'est qu'on se corrige presque toujours de ses faiblesses, quand on a le courage de les

avouer, tandis qu'elles se fortifient et finissent par perdre l'imprudent qui a caché ces vipères dans son sein. Donc, il faut se confesser et faire sa reddition par la confession, on obtiendra la rémission de ses fautes ; par la reddition, on recevra de nouveaux conseils ; on assurera l'effet de la confession, et, par suite, son salut.

Sommes-nous dans ces dispositions ? Quel usage avons-nous fait, jusqu'à ce jour, de la reddition de compte ? Comment nous sommes-nous acquittés de ce devoir ? Avons-nous mis en pratique cette parole : *Confessez vos péchés l'un à l'autre, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés?* (S. Jacques, v, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ma négligence à me faire connaître, ô mon Dieu, a été la vraie cause du peu de progrès que j'ai fait dans la vertu. Je le reconnais dans la sincérité de mon âme et je vous en demande très humblement pardon, vous priant de m'accorder, par les mérites de votre cher fils Jésus, et par l'intercession de la très glorieuse vierge Marie, une grâce forte et efficace pour me vaincre dans ces occasions.

Je prends la résolution de...

58e SUJET.

PAIX INTÉRIEURE.

Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits. (Philipp., iv, 7.)

La paix intérieure est l'état d'une âme qui, n'ayant rien de grave à se reprocher dans l'accomplissement de ses devoirs, passe ses jours dans le calme et la tranquillité, ayant de justes motifs de se croire bien avec Dieu, avec le prochain et avec elle-même.

Il lui semble qu'elle aime Dieu de tout son cœur, qu'elle fait tout son possible pour accomplir ce qu'elle sait lui être agréable, et pour éviter tout ce qui peut lui déplaire. Elle fait au prochain autant de bien qu'elle peut, et quoi qu'il arrive, elle ne conserve jamais de peine contre personne.

Veillant exactement sur son esprit et sur ses sens, elle ne se permet ni pensées, ni paroles, ni actions, ni regards, ni

aucune démarche capable de lui causer des remords. Sa confiance en Dieu est sans bornes ; aussi, malgré les misères attachées à la faible humanité, elle ne se trouble de rien, pas même de ses fautes : elle les accuse, en fait pénitence, et travaille à les diminuer, ou au moins à les rendre moins fréquentes et moins volontaires.

Si Dieu l'éprouve par quelques tentations, par quelques peines intérieures ou extérieures, elle adore ses desseins, et dit avec le saint homme Job : *Quand même il m'écraserait, j'espérerais en lui* (1).

L'âme qui possède la véritable paix intérieure craint la mort et le jugement; mais sa crainte est toute filiale. Le juste sait bien qu'il a offensé son juge; mais il sait aussi que ce juge est son père, le meilleur et le plus tendre de tous les pères. Il sait que Dieu est plein de miséricorde, que, loin de repousser le pécheur qui le cherche, il va au-devant de lui, il l'appelle, lui offre le pardon, et que, dans sa bonté, il *ne rejette jamais un cœur contrit et humilié* (2).

Le juste peut être éprouvé, agité par des peines intérieures et extérieures ; mais il sait que la grâce le soutient, que les secours d'en haut augmentent à mesure que les épeuves se multiplient, et son âme reste calme et tranquille : la paix dont elle jouit est pour elle comme *un festin perpétuel* (3).

Tel n'est pas l'état du pécheur : la paix dont il paraît jouir n'est qu'un sommeil léthargique dont la cause est la tiédeur ou l'endurcissement; l'effet sera l'impénitence et la damnation, car *il n'y a pas de paix pour les impies, dit le Seigneur* (4).

Voyons maintenant ce que nous sommes à ce sujet. Sommes-nous en paix ? Avons-nous raison d'y être ? Sur quoi est fondée notre paix ? Est-ce sur l'amour de Dieu ? Est-ce sur le parfait accomplissement de nos devoirs ? Est-ce sur le fruit que nous retirons de nos confessions, de nos communions, et sur la pureté de notre conscience ? S'il en est ainsi, nous pourrons dire avec David : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui pourrai-je craindre? Lors même que je verrais une*

(1) Job, XIII, 15. — (2) Ps. L, 19. — (3) Prov., XV, 15. — (4) Isaïe, XLVIII, 22.

armée rangée en bataille contre moi, je ne craindrais pas. (Ps. XXVI, 1 et 3.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que j'ai été éloigné, jusqu'à présent, de ces beaux sentiments, fruit précieux de la véritable paix! ô mon Dieu, parce que je ne l'ai pas cherchée assez sérieusement où elle se trouve, c'est-à-dire dans la pureté de la conscience, dans la fidélité à la grâce, dans l'esprit de mortification et d'union à mon divin Maître! Je vous en demande bien pardon, Seigneur, et je me propose de mettre désormais toute mon application à rechercher avec empressement les moyens et les occasions de me conformer à votre sainte volonté; je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

59e SUJET.

LA PRIÈRE.

Seigneur, j'ai élevé mon âme vers vous. (Ps. XXIV, 1.)

La prière est une élévation de notre âme vers Dieu, par laquelle nous lui rendons nos devoirs, nous lui exposons nos besoins. C'est un entretien de notre âme avec Dieu. Dieu parle à l'âme, et l'âme parle à Dieu; Dieu écoute l'âme, et l'âme écoute Dieu : c'est un tendre père qui parle à son enfant chéri; c'est un enfant respectueux qui parle à son père.

Quel honneur et quel bonheur pour nous, de pouvoir ainsi nous entretenir avec Dieu, l'écouter, recevoir les impressions de sa grâce, les influences de son amour, lui exposer nos besoins, lui raconter nos peines!

La prière se divise en prière mentale et en prière vocale : la prière mentale est tout intérieure, sans être accompagnée de paroles; la prière vocale se produit au dehors par le moyen de la parole et de l'expression. L'une et l'autre sont des actes de vertu par lesquels nous rendons à Dieu nos hommages et lui demandons son secours et ses grâces.

Par la prière, nous rendons à Dieu nos devoirs : devoirs d'adoration comme à notre créateur, à notre souverain bien,

à notre dernière fin; devoirs de louange, bénissant et exaltant ses divines perfections; devoirs de reconnaissance, le remerciant de tous les bienfaits dont il nous a comblés, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce; devoir d'offrande, nous donnant à lui, de toute l'effusion de notre âme, pour être consacrés et dévoués à son service, à la vie et à la mort; devoirs de repentir, lui demandant pardon de l'avoir si souvent et si grièvement offensé; devoirs d'amour, lui répétant mille et mille fois que nous l'aimons de toute notre âme et de tout notre cœur.

Par la prière, nous exposons à Dieu nos besoins, reconnaissant que nous ne sommes rien, que nous n'avons rien, et que nous ne pouvons rien sans lui; le priant de venir à notre aide, de nous donner les choses dont nous avons besoin pour l'âme et pour le corps, pour le temps et pour l'éternité.

Est-ce ainsi que nous avons regardé la prière? Avons-nous parlé à Dieu? Comment lui avons-nous parlé? Que lui avons-nous dit? Que lui avons-nous demandé? Sommes-nous entrés dans ces sentiments de David, lorsqu'il disait : *Venez, adorons l'Eternel; fléchissons les genoux devant lui, prosternons-nous à ses pieds et rendons-lui nos hommages, parce qu'il est le Seigneur notre Dieu, et que nous sommes son peuple?* (Ps. XCIV, 6 et 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! cet exercice de la prière, si honorable pour moi et si sagement établi pour vous rendre mes devoirs, ne serait-il pas, ô mon Dieu, celui où j'ai manqué le plus gravement au respect que je dois à votre majesté souveraine? Ne serait-ce pas pour moi, plutôt que pour tout autre, que votre prophète aurait dit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi* (1)? O bon Jésus, qui m'avez mérité pardon et miséricorde, apprenez-moi à prier; je vous demande cette grâce par l'intercession de votre sainte Mère.

Je prends la résolution de...

(1) Isaïe, XXIX, 15; S. Matth., XV, 8.

60e SUJET.

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

Il faut que rien ne vous empêche de prier toujours.
(Eccli., XVIII, 22.)

La prière proprement dite est nécessaire de nécessité de moyen, dans l'état présent des choses, parce que Dieu n'accorde, le plus ordinairement, des grâces de salut qu'à ceux qui les lui demandent, et qu'il ne faut pas le tenter. C'est pour cela que Dieu nous recommande, en divers endroits de l'ancien et du nouveau Testament, de prier et de prier sans cesse; il nous a donné, dans les prophètes et surtout dans les psaumes, des modèles admirables de prière; enfin Jésus-Christ a bien voulu lui-même nous enseigner ce saint exercice, afin de nous en faire connaître la nécessité : c'est le tribut que nous devons à la souveraine Majesté.

Nous devons prier Dieu, parce qu'il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; chaque créature lui paie, en sa manière, un tribut de bénédictions et de louanges : il est donc bien juste que les hommes, doués d'intelligence et de raison, lui rendent leurs hommages d'une manière particulière, et surtout ceux qui ont été appelés à la connaissance de son nom.

Nous devons prier Dieu, parce que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, même dans l'ordre de la nature, à plus forte raison dans celui de la grâce.

Nous devons prier, parce que sans la prière nous ne pouvons ni obtenir les grâces essentielles dont nous avons besoin dans les circonstances particulières, ni correspondre aux grâces ordinaires que Dieu accorde à tous les hommes.

Nous devons prier, si nous voulons vaincre les ennemis de notre salut; nous devons prier, si nous voulons nous soutenir dans la pratique du bien; nous devons prier, si nous voulons parvenir au terme du salut.

Est-ce ainsi que nous comprenons la nécessité de la prière, les raisons qui nous commandent la prière, le besoin que nous avons de la prière? N'oublions pas que celui qui sait bien prier, sait bien vivre; que celui, au contraire, qui ne prie

pas, ne saurait ni bien vivre, ni bien mourir. Suivons donc le conseil du grand apôtre : *Faisons sans cesse toutes sortes de prières et des supplications, avec une vigilance et une persévérance continuelles.* (Ephés., VI, 18.)

Pause.....

Acte de contrition. — Pourquoi n'ai-je pas mieux prié, et pourquoi mes prières n'ont-elles pas été plus efficaces? C'est parce que je ne connais ni votre bonté, ô mon Dieu, ni mon extrême misère. Pardonnez-moi mon indifférence pour ce saint exercice, et toutes les autres fautes que j'y ai commises; accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce de bien prier à l'avenir.

Je prends la résolution de...

61e SUJET.

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE.

Demandez, et vous recevrez (S. Matth., VII, 7.)

De nous-mêmes nous n'avons rien, nous ne pouvons rien; mais nous pouvons prier, parce que, dès que Dieu nous fait connaître sa loi, il fait naître en nous quelque désir de la vérité, et nous donne en même temps le don de la prière; la prière est à notre disposition, tout homme raisonnable peut prier, peut demander la lumière et le secours d'en haut, et il l'obtiendra. Demandez et vous recevrez : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom* (1), dit Notre-Seigneur, *vous sera accordé.* Qui dit tout n'excepte rien, et c'est la Vérité même qui parle ainsi. C'est celui qui peut et qui veut nous exaucer; c'est celui qui peut nous accorder ce que nous demandons, plus que nous ne demandons, mieux que ce que nous demandons.

Prions donc, et nous serons exaucés. Moïse prie, et la mer ouvre un passage au peuple hébreu; Josué prie, et le soleil s'arrête; Esther prie, et le peuple est sauvé; Judith prie, et les ennemis de son peuple sont défaits; Élie prie, et la pluie tombe sur la terre; Daniel prie, et les lions le respectent; les

(1) S. Jean, XIV, 13; *Ibid.*, XVI, 23.

jeunes captifs prient, et les flammes ne leur font aucun mal.

Tous les saints ont prié, et tous ont été exaucés. Quel est le pécheur qui ait prié et qui ne se soit pas converti? Quel est l'affligé qui ait prié et qui n'ait pas été consolé? Quel est le juste qui ait prié et qui n'ait pas persévéré? Qui est-ce enfin qui ait prié et qui ait été frustré dans son attente?

Et nous, quel usage faisons-nous de la prière? Prions-nous Dieu dans la prospérité, pour lui rendre grâce; dans les épreuves et les adversités, pour lui demander la patience et la résignation; dans les tentations, pour obtenir la force d'en triompher; dans les diverses occupations de la vie, pour les lui offrir et les sanctifier?

Quand nous prions, avons-nous à cœur d'obtenir quelque vertu, quelque faveur, pour nous ou pour d'autres? Que demandons-nous? Comment le demandons-nous?

Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui répand ses dons sur tous, libéralement et sans les reprocher, et la sagesse lui sera donnée (1). *Quelqu'un de vous est-il dans la détresse? qu'il prie; est-il dans le calme? qu'il chante de saints cantiques.* (S. Jacques, v, 13.)

Pause.....

Acte de contrition.—Hélas! si je n'ai rien obtenu de vous, Seigneur, si je suis toujours lâche, toujours imparfait, toujours attaché aux choses de la terre, c'est que je n'ai pas bien prié, c'est que je ne vous ai rien demandé bien sincèrement et avec le désir de l'obtenir. Pardon, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

62e SUJET.

PREMIÈRE CONDITION DE LA PRIÈRE. — L'ATTENTION.

Je prierai de cœur, mais je prierai aussi avec intelligence.
(I Cor., xiv, 15.)

Prier avec attention, c'est penser à ce que l'on dit, se suivre soi-même, faire dire à son cœur ce que prononcent les lèvres.

(1) S. Jacq., i, 5.

Il faut, sans doute, que nous rendions à Dieu un culte extérieur, que nos lèvres le bénissent, que notre corps se prosterne et s'humilie; mais il faut toujours que les sentiments du cœur et les actes de la volonté animent ce culte extérieur.

Il faut que nous nous écoutions nous-mêmes, si nous voulons que Dieu nous écoute. Il faut que nous sachions ce que nous désirons, ce que nous demandons, si nous voulons que Dieu nous l'accorde. Oh! que l'on connaît peu ses besoins spirituels, que l'on désire peu d'obtenir ce qui manque à l'âme, lorsque dans la prière on ne sent rien, lorsqu'on ne pense à rien!

Examinons maintenant notre conduite. Pensons-nous à ce que nous disons dans la prière? Notre cœur suit-il le mouvement de nos lèvres? Si, au milieu d'un acte que nous formons, on nous demandait ce que nous disons et ce que nous désirons, ce que nous voulons, que pourrions-nous répondre?

Hélas! *notre âme*, ainsi que s'explique David, *n'est-elle pas comme une bête de somme devant le Seigneur?* (1). Elle ne dit rien, elle ne sent rien, elle ne désire rien. Et n'est-ce pas à nous que s'adresse ce reproche que, par son prophète, Dieu fait aux Juifs : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est éloigné de moi?* (Isaïe, XXIX, 13; S. Matth., XV, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, j'ai bien sujet de m'humilier et de me confondre devant vous, en faisant l'aveu sincère de mon peu d'attention pendant la prière; il faut que vous soyez bien bon pour supporter mon peu d'application, ma tiédeur et mon manque de respect! Je vous en demande pardon et la grâce de mieux faire à l'avenir, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. LXXII, 23.

63e SUJET.

SECONDE CONDITION DE LA PRIÈRE. — LA PURETÉ D'INTENTION.

Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal. (S. Jacq., IV, 3.)

Prier avec intention pure, c'est avoir un bon motif en vue, tel que celui de procurer la gloire de Dieu, de l'adorer, le bénir, le glorifier, le remercier, lui demander pardon, honorer Marie, les anges, les saints, afin d'obtenir, par leur intercession, les grâces dont nous avons besoin pour opérer notre salut, obtenir la victoire d'une passion ou d'une inclination, la résignation et la patience dans les peines, dans les épreuves. Nous pouvons demander les mêmes grâces pour le prochain, pour nos parents, nos amis; prier pour les âmes du purgatoire.

Nous pouvons aussi demander des faveurs temporelles, comme la réussite d'une affaire, d'une démarche, pourvu que ce soit en vue de notre salut et avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Est-ce ainsi que nous prions? Savons-nous pourquoi nous faisons nos prières du matin et du soir, ainsi que celles de la journée? Pourquoi nous entendons la sainte messe? Pourquoi nous nous approchons du saint tribunal et de la table sainte? Pourquoi nous disons notre chapelet, l'*Angelus*, le *Benedicite*, les Grâces? En un mot, dans chaque action, dans chaque prière, avons-nous un motif, un but, une intention?

Hélas! n'avons-nous pas, au contraire, la funeste habitude de faire la plupart de nos prières par routine, par entraînement, parce que c'est le moment, parce que les autres les font? Et cependant que de choses n'aurions-nous pas à demander! Nous avons si peu de foi, si peu de charité, si peu d'humilité, si peu d'horreur du péché, si peu de zèle pour notre salut et pour celui du prochain, si peu d'empire sur nos sens, si peu d'amour pour la prière, et nous ne savons que demander, et nous ne demandons rien! Oh! c'est bien à nous que Jésus-Christ adresse ces reproches : *Jusqu'ici vous*

n'avez rien demandé (1). Tâchons donc de répondre désormais à ses vues de charité sur nous, et disons-lui avec les apôtres : *Seigneur, apprenez-nous à prier*. (S. Luc, XI, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, j'en fais l'aveu sincère, je suis bien éloigné d'avoir cette pureté d'intention que votre divin Fils me recommande si expressément. Je suis tout ardeur pour demander des choses temporelles, et souvent tout glacé pour vous demander les grâces dont mon âme a besoin. Je vous demande pardon de ce renversement de principes et la grâce d'être plus attentif aux besoins de mon âme qu'à ceux de mon corps.

Je prends la résolution de...

64e SUJET.

TROISIÈME CONDITION DE LA PRIÈRE. — L'HUMILITÉ.

La prière de celui qui s'humilie pénétrera les cieux.
(Eccli., XXXV, 21.)

Dans la prière, nous parlons au Maître suprême de la terre et des cieux, à notre Dieu, à notre Créateur, à notre Père. Il faut donc lui parler avec respect, avec une profonde humilité : humilité extérieure, dans la posture du corps et la retenu des sens, comme le publicain (2) qui se tenait prosterné au bas du Temple, n'osant lever les yeux, se frappant la poitrine, et reconnaissant hautement qu'il était pécheur, et un grand pécheur; humilité intérieure, entrant dans les sentiments du patriarche Abraham, qui se disait *cendre et poussière* devant Dieu (3), quoique cependant il fût un grand saint!

Et nous, que sommes-nous devant Dieu, sinon le néant, la faiblesse même? Et, ce qui est encore plus capable de nous confondre en sa présence, c'est que nous avons péché très souvent, et peut-être très grièvement, que nous avons abusé de ses grâces et de ses dons pour l'offenser!

Ah! que deviendrions-nous si Dieu nous traitait comme nous le méritons? Mais, grâce à sa bonté, non-seulement nous

(1) S. Jean, XVI, 24.— (2) S. Luc, XVIII, 13.— (3) Gen., XVIII, 27.

pouvons-nous approcher de lui, le prier, lui demander les choses dont nous avons besoin, sa grâce et son secours; nous devons, de plus, espérer qu'il nous exaucera. Prions donc, mais prions avec humilité; prions avec le sentiment de notre indignité, et Dieu aura pitié de nous.

Est-ce ainsi que nous prions? Cette humilité est-elle dans notre cœur, dans nos convictions? Paraît-elle dans notre extérieur, dans notre tenue? Suivons-nous le conseil que nous donne David : *Venez*, nous dit-il, *prosternons-nous devant Dieu; pleurons en la présence du Seigneur qui nous a faits* (1); et soyons assurés qu'*il ne rejettera pas un cœur contrit et humilié?* (Ps. L, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ah! mon Dieu, il y a bien en moi des sujets de m'humilier. Je ne suis rien par moi-même; le néant, la malice et l'iniquité résident en moi, et, malgré ce triple néant, je ne laisse pas que d'être superbe. Oh! guérissez cette enflure de mon cœur, et faites que je vous prie toujours avec un cœur contrit et humilié; c'est la grâce que je vous demande par les mérites de Jésus et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

65e SUJET.

QUATRIÈME CONDITION DE LA PRIÈRE. — LA CONFIANCE.

Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, ayez la confiance que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé. (S. Marc, XI, 24.)

Si l'effet de nos prières dépendait de nous et de nos mérites, nous n'aurions assurément rien à espérer; mais il n'en est pas ainsi : c'est sur la bonté de Dieu, c'est sur les mérites de Jésus-Christ, que nos espérances sont fondées, et dès lors ces espérances ne sauraient avoir de bornes, pas plus que les motifs sur lesquels elles sont fondées.

Prions donc avec confiance, parce que Dieu lui-même nous le commande; parce que lui-même promet de nous

(1) Ps. XCIV, 6.

exaucer; parce qu'il désire avec plus d'ardeur de nous accorder ce que nous lui demandons pour sa gloire et notre salut, que nous ne désirons nous-mêmes de l'obtenir.

Prions avec confiance, mais faisons notre possible pour que cette espérance soit fondée d'abord sur les mérites de Jésus-Christ, et ensuite sur la ferme résolution de ne mettre aucun obstacle aux effets de la bonté de Dieu pour nous.

Oui, prions, prions avec confiance, et soyons assurés que Dieu nous accordera même bien plus que nous ne pourrions lui demander.

Est-ce ainsi que nous prions? Sommes-nous bien persuadés que *celui qui doute... ne doit pas s'imaginer qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur* (1)? Mais voulons-nous être exaucés? prions comme doit prier celui qui veut obtenir. Entrons dans les sentiments du roi-prophète qui s'écriait : *Seigneur, j'ai plus qu'espéré en vos promesses* (2). Répétons avec lui : *Mon Dieu, j'espère en vous; c'est pourquoi je ne serai jamais confondu dans mon attente.* (Ps. XXX, 1.)

Pause....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, mes fautes sont grandes et en grand nombre; mais j'espère que votre grâce m'inspirera un sincère désir de m'en repentir et de m'en corriger, car je veux désormais vous prier avec une confiance sans bornes. Je vous demanderai beaucoup de grâces, beaucoup de force pour résister aux ennemis de mon salut et pour faire le bien que vous attendez de moi, et vous, ô Dieu plein de bonté, vous m'accorderez toutes ces faveurs! Je vous les demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) S. Jacq., I, 6, 7. — (2) Ps. CXVIII, 74 et 147.

66e SUJET.

CINQUIÈME CONDITION DE LA PRIÈRE. — LA PERSÉVÉRANCE.

Il (Jésus) s'en alla prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. (S. Matth., XXVI, 14.)

Dieu paraît quelquefois être sourd à nos prières; mais il y prête toujours un oreille attentive (1). Il nous a promis de nous exaucer; mais il a ses raisons pour éprouver notre constance et nous la rendre méritoire. Le temps viendra où nous obtiendrons même plus que nous ne demandons.

Ayons donc confiance, et prions sans cesse; d'ailleurs ce que nous avons à demander à Dieu, surtout en ce qui concerne notre salut, est si grand et si précieux, que nous ne saurions le demander trop longtemps, fût-ce même toute notre vie.

Imitons ces pauvres indigents qui sollicitent quelques secours : ils prient, ils conjurent, il exposent si humblement, si naïvement leurs besoins, qu'ils finissent par obtenir ce qu'ils demandent.

Prions donc sans cesse, prions sans nous lasser. Prions le matin, prions pendant le jour, prions le soir, prions au commencement et à la fin de chaque action principale, prions en tout temps et en tous lieux; que nos lèvres et surtout notre cœur disent encore quelque chose à Dieu lorsque le sommeil ferme nos paupières.

Est-ce ainsi que nous en usons? La prière est-elle notre ressource dans nos besoins, dans nos peines, nos anxiétés, nos tentations, nos épreuves? Demandons-nous à Dieu l'esprit de prière, ou du moins la grâce de ne la jamais négliger? Mettons-nous en pratique ce précepte de Jésus-Christ: *Il faut toujours prier, et ne jamais se lasser?* (S. Luc, XVIII, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de beaux moments je perds pendant une journée, et qui seraient bien utiles et bien méritoires, si je voulais me donner la peine, ou plutôt me procurer

(1) Ps. XXXIII, 16.

le bonheur de m'élever à vous par la prière, ô mon Dieu! Je vous demande pardon de cette négligence, et je vous prie instamment, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, de me donner abondamment l'esprit de prière.

Je prends la résolution de...

67e SUJET.

L'ORAISON.

Que mon oraison s'élève vers vous comme l'encens. (Ps. CXL, 2.)

L'oraison est un entretien intérieur de l'âme avec Dieu. Par ce pieux exercice, l'âme parle intérieurement à Dieu pour lui rendre ses hommages, le louer, le bénir et lui exposer ses besoins, ses désirs, ses espérances.

Par l'oraison, l'âme contemple les perfections divines, elle les admire, les adore, et en tire des conséquences morales pour régler sa foi et sa conduite.

Par l'oraison, l'âme apprend donc à connaître Dieu pour l'aimer de plus en plus, et à se connaître elle-même pour se mépriser à la vue de ses défauts.

L'oraison est comme le grand foyer d'une lumière éclatante qui présente à l'âme les grandes vérités de la religion, la beauté de la vertu, la laideur du vice, la brièveté du temps, la longueur sans fin de l'éternité, la vanité des choses de ce monde, l'importance de celles de l'autre vie.

L'oraison est un vaste arsenal où l'âme trouve toutes les armes dont elle a besoin pour combattre les ennemis de son salut et se combattre elle-même. C'est un tribunal où elle se cite elle-même pour se faire rendre compte de ce qu'elle est, de ce qu'elle vaut, et de ce qu'elle mérite devant Dieu.

L'oraison est une mine de richesses, où l'âme puise dans les mérites du Sauveur, tous les secours et toutes les grâces dont elle a besoin pour marcher d'un pas ferme dans le sentier de la vertu, et arriver heureusement au terme du salut.

C'est une table où les mets les plus propres à lui conserver et même à augmenter la vie de la grâce, lui sont abondamment servis.

Est-ce ainsi que nous avons compris l'oraison? En avons-

nous étudié la nature, les qualités et la méthode? Avons-nous apprécié la faveur que Dieu nous fait en voulant bien s'entretenir avec nous, nous écouter, nous répondre, nous éclairer, nous consoler, nous convaincre, malgré notre indignité et notre peu de ferveur?

Les oraisons que nous faisons ont-elles les conditions voulues pour mériter ce nom? Sont-elles de vraies oraisons? En sortant de cet exercice, pouvons-nous dire, comme le prophète : *Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et le feu s'y est allumé par la méditation?* (Ps. XXXVIII, 4.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — O mon Dieu! que de reproches ma conscience me fait en ce moment! que d'oraisons mal faites par ma faute, parce que j'ai été trop dissipé, trop immortifié, trop lâche! Je vous en demande pardon, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie. Je vous demande aussi le don d'oraison, par l'entremise du grand saint Joseph, protecteur et modèle des âmes intérieures.

Je prends la résolution de...

68e SUJET.

ESTIME DE L'ORAISON.

Vos oraisons... sont montées en la présence de Dieu. (Act., x, 4.)

L'oraison fait l'occupation perpétuelle des anges et des saints dans le ciel : cette troupe de bienheureux sont sans cesse appliqués à contempler les perfections de Dieu, à chanter ses louanges, à le louer, à le glorifier.

Elle a toujours fait sur la terre les délices des saints; c'est à cet exercice qu'ils avaient recours dans toutes leurs entreprises, dans leurs peines, dans leurs difficultés.

C'est, en effet, par l'oraison que l'âme s'éclaire dans les voies de Dieu, qu'elle s'affermit dans le bien, qu'elle se dégage de ses imperfections, qu'elle s'attache à Dieu et à son saint service.

Oui, c'est dans l'oraison que l'âme chancelante se raffermit, que celle qui est faible trouve la force, et celle qui est

fervente, de nouveaux motifs de le devenir encore plus! C'est par le moyen de cet important exercice que la plupart des âmes religieuses ont conçu un si grand amour pour la vie retirée, et une si profonde horreur du monde, de ses maximes et de ses exemples!

Voyons maintenant ce que nous pensons nous-mêmes de ce saint exercice, et quel profit nous en tirons pour la conduite de notre vie. Peut-on remarquer par nos paroles, par nos entretiens et par notre conduite, que nous l'estimons, que nous l'aimons? Notre attention à nous y préparer, notre application à le bien faire nous rendent-elles ce doux témoignage?

Pensons-y sérieusement, et soyons persuadés que nous ne ferons quelques progrès dans la vertu, qu'à proportion que nous estimerons, que nous affectionnerons l'oraison, et alors nous pourrons espérer que *tous les biens nous viendront avec elle.* (Sag., VII, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — C'est parce que je n'ai pas bien connu l'excellence de l'oraison ni les avantages qu'elle pouvait me procurer, que j'ai été si indifférent à son égard. Je vous en demande très humblement pardon, ô mon Dieu, et je vous supplie de m'accorder, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, la grâce de mieux apprécier désormais ce saint exercice.

Je prends la résolution de...

69e SUJET.

NÉCESSITÉ DE L'ORAISON.

Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture (Ps. CI, 5.)

L'âme, comme le corps, a besoin de nourriture pour se soutenir, et de lumière pour éclairer ses pas. L'oraison ou la méditation est cette nourriture de l'âme, cette lumière qui la dirige; sans elle, la foi s'affaiblit, la volonté s'énerve, et bientôt cette âme tombe dans la tiédeur, et de la tiédeur dans le relâchement et dans le péché.

C'est dans l'oraison que l'âme puise la force dont elle a be-

soin pour surmonter ses mauvaises inclinations, vaincre les ennemis de son salut et supporter courageusement les peines de son état.

Sans l'oraison, l'âme est tyrannisée par ses penchants, souvent vaincue par le démon ; elle ne tarde guère à perdre le goût de ses autres exercices, et, par suite, celui de sa vocation.

L'oraison est la lumière de l'âme. Sans lumière, le corps ne sait où il va : de même, sans l'oraison, l'âme tombe dans l'aveuglement, elle perd de vue le chemin du ciel et abandonne la pratique des vertus qui y conduisent.

Demandez à une âme qui a abandonné l'exercice de l'oraison, ou qui n'y assiste que par manière d'acquit, depuis quand elle ne se porte plus si volontiers à la prière, à la réception des sacrements; depuis quand l'obéissance lui est à charge, la pauvreté pénible; depuis quand elle pense au monde, elle prend goût à ses maximes, à ses usages; depuis quand elle commence à croire qu'elle n'a pas été appelée en religion, et, si elle est sincère, elle répondra que c'est depuis qu'elle fait mal ses oraisons ou qu'elle ne les fait plus!

Où en sommes-nous à ce sujet? Comment regardons-nous l'oraison? Comment la faisons-nous? Quel profit en tirons-nous?... Notre peu d'attention à ce saint exercice ne doit-il pas nous faire craindre l'effet de ces paroles : *La terre est désolée d'une désolation universelle, parce qu'il n'y a plus personne qui fasse sérieusement réflexion dans son cœur?* (Jérém., XII, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Dois-je être surpris si, faisant si mal mes oraisons, je suis si faible pour remplir mes devoirs, si ignorant des secrets de la vie intérieure, si porté à la sensualité, à l'immortification? Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je vous prie de déployer la force de votre bras pour me faire sortir de cet état de langueur qui peut m'être si funeste; je vous demande cette insigne faveur par les mérites de Jésus-Christ, par l'intercession de la très sainte Vierge et du grand saint Joseph.

Je prends la résolution de...

70e SUJET.

EFFICACITÉ DE L'ORAISON.

Quiconque demande, reçoit; et l'on ouvre à celui qui frappe.
(S. Matth., VII, 8.)

La vocation religieuse offre à ceux qui l'embrassent bien des moyens de sanctification; mais, parmi ces moyens, on peut dire que le saint exercice de l'oraison doit tenir un des premiers rangs, et que sans lui tout deviendrait inutile, même la fréquentation des sacrements; tandis qu'avec l'oraison, tout peut devenir méritoire, et bientôt tout devient même agréable, parce que l'âme étant unie à Dieu, acquiert en peu de temps toutes les vertus qui font les saints.

Et, en effet, cette âme se mettant sérieusement en la présence de Dieu, dès le matin, pourrait-elle oublier dans ses démarches que Dieu la voit, qu'il l'entend, qu'il l'examine, et, par suite, pourrait-elle se résoudre à malfaire? Se mettant de nouveau sérieusement en oraison, le soir, pour se sonder et s'examiner, pourrait-elle rester dans le péché?

Cette âme méditant, tous les jours, sur les plus essentielles vérités de la religion, les approfondissant, autant qu'il lui est possible, pourrait-elle n'avoir pas une foi vive? Considérant tout ce que Dieu a fait pour la sauver, pourrait-elle n'avoir pas une espérance ferme? Méditant les bienfaits, les souffrances et la mort d'un Dieu, pourrait-elle ne pas avoir, en retour, une charité ardente? Se représentant avec effusion de cœur les actions de ce Dieu fait homme, les vertus qu'il a pratiquées, pourrait-elle ne pas s'efforcer de suivre cet auguste chef, cet adorable modèle?

Considérant si souvent la mort et le jugement, pourrait-elle ne pas s'y préparer? Descendant de temps en temps, en esprit, dans l'enfer et montant au ciel, pourrait-elle ne pas faire le possible pour éviter l'un et mériter l'autre!

Oh! non, l'âme religieuse qui médite assidûment, qui entre, à ce sujet, dans les vues de Dieu et de ses règles, ne se damnera pas; au contraire, elle attirera sur elle mille et mille bénédictions, elle se fortifiera dans la pratique de toutes les

vertus, et, avec la grâce, qui ne lui manquera jamais, elle assurera son salut éternel.

L'oraison opère-t-elle en nous ces heureux effets? Quels obstacles y opposons-nous? Rendons-nous-en, à nous-mêmes, un compte rigoureux, et disons avec David : *Seigneur, je tiens vos paroles cachées dans mon cœur..., je m'occupe à méditer vos ordonnances : vous ne permettrez pas que je m'égare de la voie qui conduit à vous.* (Ps. CXVIII, 11 et 15.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je n'ai pas bien fait mes oraisons jusqu'à present, ô mon Dieu, et c'est pour cela que je suis toujours si imparfait; mais je vais commencer, et aidé du secours de votre sainte grâce, que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ, par l'intercession de Marie et la protection de saint Joseph, je la ferai tous les jours, le mieux qu'il me sera possible ; c'est pourquoi,

Je prends la résolution de...

71e SUJET.

PRÉPARATION A L'ORAISON.

Le sage veillera dès le point du jour, il appliquera son cœur..... et il offrira ses prières au Très-Haut. (Eccli., XXXIX, 6.)

Se présenter à l'oraison sans s'y être préparé, ce serait manquer essentiellement au respect dû à la souveraine Majesté, ce serait s'exposer soi-même à perdre tout le fruit de cet exercice : il faut donc se préparer à l'oraison.

On distingue trois sortes de préparations à l'oraison : la préparation éloignée, la préparation prochaine et la prépation immédiate.

La préparation éloignée se trouve dans une conduite régulière, dans la retenue des sens, et surtout dans la fuite du monde et les occasions dissipantes.

La préparation prochaine se trouve dans de pieuses lectures, de fréquentes élévations de cœur à Dieu, le souvenir de quelques sentences de piété ou de quelques paroles de la sainte Ecriture.

La préparation immédiate consiste dans les actes dits de la

première partie et dans le choix définitif du sujet sur lequel on veut faire sa méditation. Ce sujet se trouve ou dans la lecture publique, ou dans le recueil qui doit être à l'usage de tous, ou enfin dans un besoin personnel, un bon sentiment, une inspiration ou une réforme importante à opérer dans sa conduite.

Est-ce ainsi que nous en usons? Dans le cours de la journée, avons-nous soin d'éloigner de notre esprit tout ce qui pourrait le distraire?

Savons-nous ce que nous allons faire à l'oraison, lorsque la cloche nous y appelle? Notre recueillement augmente-t-il a mesure que le moment de l'oraison approche? Avons-nous soin de préparer, à ce sujet, quelques pensées, quelques sentiments pour soutenir notre attention?

Quelles prières avons-nous l'habitude d'adresser à Dieu pour obtenir la grâce de bien faire oraison? Suivons-nous l'avis que l'Esprit saint nous donne par ces paroles: *Lorsque vous voudrez prier, préparez votre âme et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu?* (Eccli., XVIII, 23.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Non, Seigneur, j'en fais l'aveu sincère, non, je n'éprouverais pas de si grandes difficultés à faire mes oraisons si je m'y préparais mieux; mais je déteste ici, en votre présence, ô mon Dieu, ma dissipation, mon immortification, mon peu de zèle pour mon salut, comme étant les causes principales de mon défaut de préparation. Je vous en demande pardon, et je vous promets qu'avec le secours de votre sainte grâce, que j'implore par les mérites de Jésus-Christ, par l'intercession de Marie et la protection de saint Joseph,

J'accomplirai la résolution que je prends de...

72e SUJET.

PREMIÈRE PARTIE DE L'ORAISON. — DISPOSITION.

Quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et priez votre Père en secret. (S. Matth., VI, 6.)

Le moment de l'oraison étant venu, il faut entrer dans le fond de notre cœur, fermer les portes de nos sens, et nous

mettre sérieusement en la présence de Dieu par un acte de foi, c'est-à-dire tâcher de nous bien convaincre, de nous bien persuader que Dieu est là, qu'il nous entend, qu'il nous voit, qu'il pénètre jusqu'aux plus secrets replis de nos cœurs; qu'il connaît parfaitement si nous désirons, si nous voulons véritablement nous occuper de lui, nous entretenir avec lui.

Il faut ensuite l'adorer du fond de notre âme, comme notre souverain bien et notre dernière fin; le remercier de ses bienfaits.

Il faut nous humilier, nous confondre en sa présence, à cause de notre bassesse; lui demander pardon de nos péchés.

Il faut enfin nous unir à notre doux Sauveur, le prier de nous appliquer ses mérites infinis, et lui demander les lumières de son divin Esprit.

Est-ce ainsi que nous commençons notre oraison? Tâchons-nous de frapper notre esprit de quelques bonnes pensées, fortement et énergiquement exprimées? notre cœur par quelques sentiments vifs et profonds? Ne sommes-nous pas, au contraire, sans action, sans courage, sans vie, etc., comme endormis du sommeil de la paresse, de la tiédeur, du dégoût de Dieu, et sans zèle pour notre sanctification?

Ranimons donc notre piété, notre bonne volonté, chaque fois que nous allons à l'oraison. Prions Dieu de nous pénétrer bien intimement de la présence de son auguste majesté, et de notre bassesse; du bonheur que nous avons de pouvoir nous entretenir avec lui, de traiter avec lui de nos affaires éternelles, et du tort que nous nous ferions à nous-mêmes si nous ne profitions pas de cette faveur. Disons souvent en sa présence : Dieu me voit, Dieu m'entend; *il est ici, et je n'y pense pas.* (Gen., XXVIII, 16.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Vous nous avez dit, ô Sagesse éternelle, que les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière (1). Hélas! je n'ai que trop vérifié cette sentence en commençant mon oraison avec tant de négligence! Je vous en demande très humblement pardon, Seigneur, et je vous con-

(1) S. Luc, XVI, 8.

jure de m'accorder la grâce de mieux faire à l'avenir; daignez exaucer mon humble prière, par vos mérites infinis et par l'intercession de la très sainte Vierge votre Mère.

Je prends la résolution de...

73e SUJET.

DEUXIÈME PARTIE DE L'ORAISON. — CORPS DE L'ORAISON.

La méditation de mon cœur sera toujours en votre présence. (Ps. XVIII, 15.)

Notre cœur étant pénétré des bons sentiments qu'il a puisés dans les actes de la première partie de l'oraison, il faut aussitôt envisager notre sujet, le définir, en considérer les principaux points : par exemple, ce que Dieu en pense, ce que Jésus-Christ en a dit, et comme il s'est conduit à ce sujet; ce que l'Église nous en enseigne, ce que nous en devons penser nous-mêmes, quel avantage nous pouvons en tirer, les motifs qui nous engagent à nous en occuper sérieusement; puis reprendre ces diverses considérations ou divisions, les examiner, les peser, les raisonner, les traiter en présence de Dieu, avec Dieu et pour Dieu.

Enfin, il faut nous exciter à croire fermement les vérités que nous méditons, ou nous convaincre de la nécessité de pratiquer telle vertu; reconnaître l'extrême bonté que Jésus-Christ nous a témoignée, en pratiquant lui-même ce qu'il demande de nous, et nous méritant la grâce de pouvoir l'imiter; le remercier affectueusement et nous confondre d'avoir si peu marché sur ses traces.

Oh! que nous serions éclairés dans les voies de Dieu, si nous avions médité ainsi!... Que de fautes nous aurions évitées dans la conduite de notre vie! Que de vertus nous aurions pratiquées! Que notre âme serait riche devant Dieu!

Examinons notre conduite à cet égard, et tâchons de pouvoir nous appliquer ces paroles de David : *Heureux sont ceux qui réfléchissent sérieusement sur la loi du Seigneur; car c'est une preuve qu'ils le cherchent de tout leur cœur.* (Ps. CXVIII, 2.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que de fois, ô très doux et très débonnaire Jésus, n'êtes-vous pas venu frapper à la porte de

mon cœur, sans que j'aie seulement daigné vous ouvrir Et! cependant c'était pour traiter avec moi de mes plus chers, de mes plus précieux intérêts. Pardonnez-moi, ô mon Sauveur, ô mon unique refuge; pardonnez-moi, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie votre auguste Mère.

Je prends la résolution de...

74e SUJET.

TROISIÈME PARTIE DE L'ORAISON. — CONCLUSION ET RÉSOLUTIONS.

J'ai juré et fortement résolu de garder vos ordonnances.
(Ps. CXVIII, 106.)

Il est peu de personnes qui, faisant oraison, ne prennent quelques résolutions; mais cela ne suffit pas: il faut, de plus, que ces résolutions soient bien choisies; il est même bon de n'en prendre qu'une seule, afin de la rendre plus efficace. Cette résolution doit être prise non pas seulement par la tête et par l'imagination, mais par le cœur et par la volonté.

Cette résolution doit être spéciale et distincte de tout autre bon sentiment; tomber sur une vertu à pratiquer, ou sur un défaut à corriger; sur une application à tel ou tel point du règlement, et non pas prise dans un sens général, comme serait celle de bien observer la règle, de devenir saint.

Il faut déterminer le moment, les circonstances, les occasions où nous nous appliquerons à la pratiquer; fixer deux ou trois époques de la journée pour examiner si nous y avons été fidèles.

Enfin, il faut terminer la méditation en demandant à Dieu pardon des fautes que nous y avons faites, et ne jamais omettre de nous recommander à la très sainte Vierge, à notre ange gardien, et aux saints qui ont été les plus remarquables par rapport à ce que nous avons médité.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Quelles sont habituellement nos résolutions? Comment les exécutons-nous? Quel profit en tirons-nous?

Nous sommes-nous corrigés d'un seul défaut par an depuis que nous faisons oraison, et avons-nous acquis une seule vertu de plus? Hélas! ne sommes-nous pas toujours les mêmes?

Rentrons donc enfin en nous-mêmes, et disons sincèrement avec David : C'en est fait, ô mon Dieu, *voici que j'ai commencé.* (Ps. LXXVI, 11.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Hélas! Seigneur, je le confesse devant vous : je fais mal mes oraisons; je n'y prends pas de résolutions, ou, si j'en prends, je ne les accomplis pas convenablement! O déplorable négligence, que tu m'as fait de tort jusqu'à présent! Pardonnez-moi, ô mon Dieu, pardonnez-moi ce manque d'attention. Je vous demande ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

75e SUJET.

DISTRACTIONS DANS L'ORAISON.

Mes pensées se sont dissipées en déchirant mon cœur.
(Job, XVII, 11.)

Les distractions dans l'oraison ne sont pas un obstacle à la bonne oraison; elles peuvent même devenir le sujet d'un grand mérite devant Dieu, pourvu que nous en fassions un bon usage et que nous ne les ayons pas occasionnées par la dissipation, et la négligence de nos devoirs; mais il faut, dès que nous nous surprenons dans une distraction, nous élever immédiatement vers Dieu, par un sentiment de confusion à la vue de notre faiblesse; nous rappeler à quel point la distraction nous a surpris, et reprendre le cours de notre oraison. Si nous nous surprenons dans une seconde, dans une troisième distraction, nous devons en user de même, et combattre ainsi jusqu'à la fin, sans nous décourager : loin de là, il faut nous consoler, en pensant que si nous n'avons pas bien soutenu notre attention sur le sujet, que si nous n'avons pas eu le bonheur d'écouter Dieu et de lui parler, nous avons au moins la satisfaction de savoir que deux, trois, quatre... et peut-être vingt fois nous lui avons témoigné notre désir de mieux faire; que nous avons fait autant d'actes de patience, de bonne volonté, de persévérance dans nos bons sentiments, et que nous

avons remporté autant de victoires sur nous-mêmes et sur les ennemis de notre salut.

Est-ce ainsi que nous agissons? Veillons-nous sur nous-mêmes pendant l'oraison? Tâchons-nous de frapper notre esprit, notre cœur, notre imagination, par quelques fortes pensées, quelques sentiments énergiques, quelques expressions chaleureuses?

Lorsque nous nous surprenons dans une distraction, la repoussons-nous convenablement, et reprenons-nous avec courage et avec confiance le cours de notre oraison? Examinons-nous dans les sentiments d'humilité et de confiance que David exprimait par ces paroles : *Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce que je suis faible* (1) *Je suis devant vous, ô mon Dieu, comme une bête de charge.* (Ps. LXXII, 23.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Hélas! Seigneur, il faut que je confesse la vérité : je n'ai tant de peine à penser à vous, à m'entretenir avec vous dans l'oraison, que parce que je ne vous aime pas comme je le devrais. Donnez-moi donc cet amour, faites que je vous aime; allumez, ô mon Dieu, ce feu sacré dans mon âme, et ne permettez pas qu'une coupable indifférence l'éteigne ou le fasse languir. Je vous demande pardon de toutes mes distractions, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

76e SUJET.

LES SÉCHERESSES.

Mon âme s'est assoupie d'ennui. (Ps. CXVIII, 22.) — Mon cœur s'est desséché. (Ibid., CI, 5.)

Les sécheresses et les dégoûts, loin d'être des fautes, peuvent devenir de grands sujets de mérite, pourvu que notre conduite ayant et pendant l'oraison ne les rende pas coupables.

Nous sommes responsables devant Dieu des dégoûts et des

(1) Ps. VI, 3.

sécheresses, lorsque nous nous livrons à la dissipation, que nous laissons entrer dans notre cœur quelque affection terrestre et mondaine; lorsque nous nous livrons à des occupations tout extérieures, que nous nous attirons des affaires étrangères à ce que Dieu demande de nous; lorsque nous nous communiquons au dehors, rendant ou nous attirant des visites qui n'ont d'autre but que de nous faire passer le temps, de nous dissiper; lorsque nous négligeons nos devoirs, nos exercices, nos pratiques de piété.

Mais lorsque nous vivons conformément à la règle, à l'obéissance, que nous avons soin de nous recueillir avant ce saint exercice, nous pouvons être tranquilles et adorer les desseins de Dieu.

Il faut soigneusement observer de ne jamais céder à l'ennemi, de ne jamais interrompre l'exercice de l'oraison, de ne jamais nous décourager, et, sur toutes choses, de ne jamais nous en absenter sous quelque prétexte que ce puisse être; enfin nous bien persuader que plus nous y aurons souffert, plus notre oraison aura été bonne, excellente et sanctifiante.

Oh! que Dieu estime ce combat qu'une bonne âme se livre à elle-même! que Dieu aime à la voir s'exciter, s'animer à bien faire, lui demander son secours, articuler avec courage ses pensées et ses désirs!

Est-ce ainsi que nous nous comportons! Si nos dégoûts sont des épreuves, résignons-nous; si nous sommes coupables, corrigeons-nous, et espérons que Dieu aura pitié de nous. Disons avec David : *Mon âme est agitée de trouble, mon cœur est abattu, mes forces m'abandonnent, ma lumière s'éteint* (1); *mais vous, Seigneur, ayez pitié de moi.* (Ps. XL, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous connaissez ma faiblesse, ô mon Dieu; vous savez bien qu'à une âme sensuelle, comme la mienne, il faudrait toujours toutes les douceurs du Thabor. Mais, Seigneur, n'ayez pas tant d'égard à ma faiblesse, et conformément aux règles de votre divine sagesse, si j'en suis capable, donnez-moi quelques gouttes du fiel du Calvaire. Par

(1) Ps. XXXVII, 11.

les mérites de Jésus agonisant, et par les sept douleurs de l'auguste Marie, je vous demande pardon de m'être si souvent laissé abattre dans les moments d'épreuve.

Je prends la résolution de...

76e SUJET *bis*.

TROUBLES ET CHAGRINS.

Pourquoi avez-vous craint, homme de peu de foi ?
(S. Matth., XIV, 31.)

Exilés, comme nous le sommes, dans une terre étrangère, nous ne devons pas être surpris de nous voir exposés aux vicissitudes, aux anxiétés, aux chagrins, aux troubles, aux déboires, en un mot, à toutes les misères de la vie, puisque les plus grands saints eux-mêmes y ont été assujettis comme nous. Mais ce qu'il y a d'important en cette matière, c'est :

1° De ne pas nous attirer nous-mêmes ces peines, ces inquiétudes, ces chagrins, ces remords, par le défaut de vigilance sur nos sens, sur nos facultés, sur notre caractère, sur nos défauts, sur notre passion dominante ;

2° De rentrer en nous-mêmes, lorsque le trouble et le chagrin commencent à travailler notre âme, afin de découvrir quelle peut en être la cause, et y remédier ;

3° De supporter avec résignation ce qui n'est pas notre fait, mais qui nous vient de la part de Dieu ou de la part des hommes ;

4° De nous servir de ces épreuves, à l'exemple des saints, pour l'expiation de nos péchés et pour avancer l'œuvre de notre sanctification ;

5° De recourir à Dieu pour lui demander sa grâce, sa lumière et la force de soutenir glorieusement le combat ;

6° De faire part, à ceux qui nous conduisent, de ce qui se passe en nous, des attaques de l'ennemi et des ruses dont il se sert pour jeter dans nos âmes le trouble et l'inquiétude.

Pensons-y sérieusement, car notre salut y est intéressé ; et, en effet, si nous négligions ces moyens, nous tomberions dans une sorte d'impuissance spirituelle. Ces cha-

grins, ces déboires, mal combattus, deviendraient comme les épines dont parle l'Evangile (1), ils étoufferaient ce que Dieu a mis de bon en nous, et les grâces qu'il veut bien encore nous accorder chaque jour.

Voyons maintenant de quel genre sont les peines qui nous affectent ; si elles sont notre fait et produites par notre amour-propre, notre susceptibilité, notre peu de courage. Examinons si elles ne sont pas l'objet de nos distractions dans nos oraisons et dans nos prières ; si, au lieu de les combattre, nous ne les favorisons pas ; si nous avons recours à Dieu pour obtenir la force et le courage dont nous avons besoin ; si, au lieu de demander conseil à ceux qui nous conduisent, nous n'avons pas eu la folle prétention de pouvoir nous conduire nous-mêmes, au mépris de ces paroles de l'Esprit saint : *Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et qui néanmoins conduit à la mort* (2).

Enfin, avons-nous mis toute notre confiance en Dieu, et nous sommes-nous abandonnés à sa conduite, lui disant avec Jésus-Christ, au jardin des Oliviers : *Mon Dieu, si ce calice ne peut être éloigné de moi, que votre volonté soit faite, et non la mienne?* (S. Matth., XXVI, 42.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je me suis souvent plaint de mes peines, ô mon Dieu ! et je n'ai pas fait attention qu'elles viennent, pour la plupart, de mon peu de piété, de modestie, de zèle pour mon avancement spirituel. Et, au lieu d'unir ces peines aux souffrances de Jésus-Christ, de recourir à votre bonté, de demander les conseils dont j'avais besoin, j'ai entretenu en moi-même ces fâcheuses dispositions, de sorte qu'elles y ont presque étouffé les impressions de votre grâce ; elles m'ont énervé spirituellement et réduit à une fatale stérilité. Pardon, Seigneur ! pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, mon auguste et tendre mère.

Je prends la résolution de...

(1) S. Matth., XIII, 22. — (2) Prov., XIV, 12.

77e SUJET.

BONHEUR DU RELIGIEUX FIDÈLE A L'ORAISON.

Dites au juste que pour lui tout est bien. (Isaïe, III, 10.)

Comme un arbre planté le long des eaux porte des fruits abondants, de même un religieux qui fait oraison porte de précieux fruits tous les jours de sa vie. Ce religieux fidèle à l'oraison est un soldat bien armé et bien commandé, il ne craint pas l'ennemi. C'est un voyageur expérimenté qui connaît parfaitement la route qu'il doit parcourir pour arriver au terme de sa course. C'est un serviteur fidèle qui est toujours prêt à recevoir son maître (1) et à lui rendre compte de sa gestion. C'est un habile ouvrier qui, connaissant parfaitement les secrets de son art, produit chaque jour de nouveaux chefs-d'œuvre. C'est un excellent économe qui, tout en grossissant sa fortune, aide encore les autres à augmenter la leur. C'est un exilé bien avisé qui a trouvé le moyen d'envoyer, chaque jour, de nouveaux trésors dans la patrie où il est certain de rentrer très prochainement. C'est un homme qui jouit d'une excellente santé et qui, néanmoins, la fortifie tous les jours un peu plus. C'est le fils d'un grand monarque qui sait entrer parfaitement dans les vues de son père, et obtenir de lui tout ce qu'il peut désirer.

Il semble qu'on voit le religieux fidèle à l'oraison croître peu à peu dans la vie de la foi, dans la ferveur, dans l'application à ses exercices, dans la pratique du zèle que lui impose sa profession, comme on voit un enfant grandir et se fortifier à mesure qu'il avance en âge.

Toujours uni à Dieu, il redoute toute visite, toute conversation qui pourrait le distraire. Aimant à *porter, dans* toute *sa personne, la mortification de Jésus-Christ* (2), il se trouve toujours trop bien; on a toujours trop d'attention pour lui.

Constamment recueilli en lui-même, il veille avec le plus grand soin sur ses yeux, sur sa langue, sur ses goûts, sur ses inclinations, afin de faire tout servir à la gloire de Dieu et à l'édification publique.

(1) S. Matth., XXIV, 46. — (2) II Cor., IV, 10.

S'efforçant de marcher sur les traces de son divin Maître il devient, comme lui, plein de douceur, d'humilité, de patience, de résignation ; aussi quelle préparation n'apporte-t-il pas à la réception des sacrements ! Quelle dévotion envers Marie ! Quelle fidélité à tous ses devoirs ! Quel bonheur pour un ordre religieux de posséder de telles âmes !

Examinons maintenant si nous sommes de ce nombre, et si nous pouvons nous appliquer ces paroles de David : *Heureux l'homme qui médite la loi du Seigneur ; il sera comme un arbre planté le long des eaux et qui rapportera son fruit en sa saison.* (Ps. I, 2 et 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, de quel bonheur ne me suis-je pas privé en ne faisant pas bien mes oraisons ! en ne faisant pas tous les sacrifices nécessaires pour obtenir cette insigne faveur ! Je vous en demande pardon, ô Jésus, bon Pasteur des âmes; ayez pitié de la mienne, et par l'intercession de la très douce et très humble Marie, accordez-moi la grâce de bien faire à l'avenir mes oraisons.

Je prends la résolution de...

78e SUJET.

TRISTE ÉTAT DU RELIGIEUX SANS ORAISON.

Je suis devenu semblable à une herbe fanée, parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture. (Ps. CI, 5.)

Un religieux sans oraison est une plante condamnée à une éternelle sécheresse ; elle s'étiole, se fane et périt. C'est un soldat sans armes au jour du combat : il sera nécessairement vaincu. C'est un aveugle qui refuse la main d'un guide charitable : il tombera dans quelque précipice. C'est un apprenti présomptueux qui refuse de consulter son maître : Il ne réussira pas. C'est un voyageur imprudent qui marche à travers des déserts, et qui ne veut demander le chemin à personne : il s'égarera infailliblement. C'est un malade qui ne veut ni consulter le médecin, ni prendre aucun remède : son mal empire de jour en jour, de moment en moment. C'est un jeune homme atteint d'une phtisie spirituelle qui le

consume peu à peu, et qui le conduit aux portes du tombeau, à la perte de la piété et de la religion. C'est un prodigue insensé qui, non seulement se prive des biens qu'il pourrait acquérir, mais qui dissipe journellement ceux qu'il possède : il est bientôt réduit à l'indigence. C'est une sorte de stupide qui confond le vrai avec le faux, la vertu et le vice, le bien et le mal. C'est un pauvre enfant devenu sourd, muet et aveugle, qui ne peut plus ni parler à son père, ni le voir, ni l'entendre : oh! qu'il est malheureux!

Tel est donc le sort d'une âme sans raison : elle tombe dans la langueur; elle n'a bientôt qu'une foi faible, qu'une charité à demi éteinte; plus de force, plus de courage pour la mortification, plus d'empire sur ses inclinations; elle devient le jouet du démon et l'esclave de ses passions. Elle ne peut rien souffrir de tout ce qui l'humilie, la contrarie, l'assujettit; ennemie de toute mortification, elle ne pense qu'à satisfaire ses sens, sa langue, ses yeux, son goût. Peu à peu l'esprit du monde prend chez elle la place de celui de son état; ce n'est plus qu'un fantôme, qu'un squelette ambulant! Une triste agonie spirituelle la conduira bientôt à la perte de sa vocation, à la perte de la grâce, et peut-être à la mort éternelle!

Examinons donc sérieusement quelle est notre conduite à ce sujet. Interrogeons notre conscience, reportons-nous vers le passé, et, si nous avons des reproches à nous adresser sur une affaire aussi importante, hâtons-nous de remédier à un si grand mal. Demandons à Dieu quelque part aux sentiments d'humilité dont le saint roi David était pénétré lorsqu'il s'écriait : *Mes os sont brisés, parce que je me suis vu près du sépulcre.* (P. CXL, 7.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que d'actions de grâces ne vous dois-je pas, ô mon aimable Sauveur, pour m'avoir mérité la grâce de bien faire mes oraisons! mais combien je suis coupable d'avoir si peu répondu à cette faveur, en négligeant ou faisant mal ce saint exercice : je vous en demande humblement pardon par vos mérites infinis et par l'intercession de votre auguste Mère, dont la vie n'a été qu'une méditation continuelle.

Je prends la résolution de...

79e SUJET.

DE LA FOI ET DE SA NÉCESSITÉ.

Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. (Héb., XI, 6.)

La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons en Dieu et à toutes les vérités qu'il nous a révélées, et que l'Église nous enseigne. La foi élève l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus des sens et de la raison, pour lui faire contempler les adorables mystères de la religion. La foi ne trompe jamais, lorsqu'on la consulte avec humilité et simplicité, tandis que la raison ne trompe que trop souvent les orgueilleux,

C'est Dieu qui nous donne la foi par un pur effet de sa bonté, mais c'est nous qui devons la cultiver et l'entretenir par une conduite conforme à ce qu'elle nous enseigne.

La foi est le fondement de toutes les vertus : de l'espérance, en nous montrant les biens que nous devons attendre; de la charité, en nous instruisant des motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu et le prochain.

La foi ne donne pas toutes les vertus, mais elle aide à les acquérir. Aussi est-il vrai que, si avec la foi on peut bien n'avoir pas toutes les vertus, il ne l'est pas moins de dire que sans la foi, on ne peut avoir aucune vertu méritoire pour le ciel.

Avons-nous la foi? Quel usage faisons-nous de la foi? L'avons-nous conservée? L'avons-nous cultivée? L'avons-nous augmentée? La possédons-nous véritablement? En quoi le voyons-nous?

Vivons-nous comme des hommes qui connaissent Dieu, qui l'adorent, qui l'aiment, qui respectent sa présence en tous lieux?

Vivons-nous comme des hommes qui croient l'immortalité de l'âme, le paradis, l'enfer; comme des hommes qui ne sont pas faits pour le temps, mais pour l'éternité? Oh! que notre vie serait sainte s'il en était ainsi! *C'est par la foi,* dit saint Paul, *que tant de saints ont mené une vie si parfaite,... qu'ils ont souffert les moqueries, les coups, les prisons; qu'ils ont été lapidés, sciés, mis à de rudes épreuves... C'est pour se rendre dignes des biens promis par la foi qu'ils ont passé leur vie dans*

les déserts, dans les antres, et dans les creux des rochers (1); car ces saints personnages savaient très bien qu'*il ne servirait de rien à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres.* (S. Jacq., II, 14 et 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, mon Sauveur! j'ai bien sujet de m'écrier, comme vos saints apôtres: « Seigneur, augmentez en moi la foi (2). » J'ai bien l'habitude de la foi que vous m'avez donnée; mais, ai-je la foi pratique, la foi qui fait les saints? Je vous demande pardon, d'avoir si peu exercé ma foi; accordez-le-moi, ce pardon, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie immaculée, qui a été si heureuse d'avoir cru (3).

Je prends la résolution de...

80e SUJET.

QUALITÉS DE LA FOI.

O femme! votre foi est grande. (S. Matth., XV, 28.)

La foi doit embrasser toutes les vérités que l'Église enseigne; mais elle doit s'attacher explicitement, et aussi clairement que possible, aux vérités dont la connaissance est nécessaire au salut : un seul Dieu en trois personnes, l'incarnation, la rédemption, la maternité divine, le symbole, les commandements, les sacrements, la mort, la résurrection, le jugement, l'enfer, le paradis, l'immortalité de l'âme, etc.

La foi doit être ferme et sans hésitation : c'est Dieu, la vérité même qui a parlé, c'est l'Église toujours assistée de l'Esprit saint, et qui ne peut enseigner ni l'erreur ni le mensonge. Il faut donc croire ces vérités, les croire très fermement et être disposé à donner sa vie plutôt que d'en nier une seule. C'est ainsi qu'en ont usé ces milliers de martyrs qui peuplent aujourd'hui le ciel.

La foi doit être pratique, c'est-à-dire accompagnée des œuvres prescrites par les commandements de Dieu et de l'Église, et par les devoirs de l'état qu'on a embrassé. Une foi sans œu-

(1) Hébr., XI, 33, 38. — (2) S. Luc, XVII, 5. — (3) *Ibid.*, I, 45.

vres, serait une foi morte (1), une foi sans mérite. Une foi qui ne tendrait pas à faire éviter le mal et ne nous porterait pas au bien; une foi qui ne tendrait pas à nous faire observer les commandements de Dieu et de l'Église, qui ne tendrait pas à nous faire remplir les devoirs de notre état; une foi qui ne tendrait pas à nous faire conserver la charité dans l'âme, ou à la faire recouvrer, si nous l'avions perdue : une telle foi servirait bien plus à notre condamnation qu'à notre justification.

Notre foi a-t-elle ces qualités? Est-elle pleine et entière? Embrasse-t-elle toutes les vérités de la religion? Est-elle pratique? Nous fait-elle comprendre la nécessité d'aimer Dieu, de le servir, de travailler à notre salut? La conservons-nous? la cultivons-nous? Demandons-nous quelquefois à Dieu qu'il l'augmente en nous? N'oublions pas surtout que, *pour être justifié, il faut croire de cœur et confesser sa foi par ses paroles et par ses œuvres.* (Rom., x, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ah! Seigneur, ne m'abandonnez pas; ne retirez pas de moi votre Esprit saint, ni le précieux don de la foi; j'ai bien mérité que vous m'abandonniez à mon sens réprouvé, pour avoir si mal fait profiter ce talent que vous m'avez confié; mais vous êtes un bon Père, vous me pardonnerez, vous aurez pitié de ma misère. Je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de la bienheureuse Marie toujours vierge.

Je prends la résolution de...

81e SUJET.

L'ESPRIT DE FOI.

Je vis dans ce corps, en la foi du Fils de Dieu. (Galat., ii, 20.)

Celui qui a une foi bien vive voit tout en Dieu; il rapporte tout à Dieu, ne veut que Dieu, ne cherche que Dieu; Dieu seul est le principe, le motif et la fin de tout ce qu'il fait. Toutes les créatures, tous les objets qui s'offrent à sa vue

(1) S. Jacq., ii, 17.

lui rappellent le souvenir du bien-aimé de son cœur. C'est mon Dieu, dit-il, qui a créé ce soleil, ce beau firmament; c'est lui qui suspend ces nuages qui semblent se promener dans les airs; cette fleur, ce brin d'herbe, ce grain de sable, sont l'ouvrage de mon Père céleste, qui manifeste si visiblement sa présence sur la terre.

Celui qui a l'esprit de foi regarde tout ce qui lui arrive d'agréable ou de fâcheux comme venant de Dieu. S'il est heureux, il bénit Dieu; s'il est éprouvé, il le bénit encore. Ces pensées: Dieu l'ordonne, Dieu le veut, tout vient de Dieu, *que son saint nom soit béni* (1), *que sa volonté soit faite* (2), font tout son bonheur et toute sa consolation.

Il sait que Dieu est présent partout, qu'il le voit, qu'il l'entend, qu'il pénètre jusqu'aux plus secrets replis de son cœur; c'est pourquoi il marche en sa présence, il veille sur ses pensées, ses paroles, ses actions, ses démarches, ses yeux, tous ses sens.

Il ne voit que Dieu dans ses frères, dans ses supérieurs surtout; l'obéissance fait ses délices, par le désir qu'il a de plaire à Dieu. Il sait que Jésus-Christ est son modèle, et il tâche de le suivre; que Marie est sa mère, et il la prie: son corps est sur la terre, mais ses vœux et ses désirs sont dans le ciel.

Est-ce ainsi que nous pensons? que nous agissons? Entrons donc dans les sentiments de saint Paul lorsqu'il disait: *Nous ne considérons pas les choses visibles, mais les invisibles; car les choses visibles sont passagères, mais les choses invisibles sont éternelles* (3). *C'est en Dieu que nous avons la vie; c'est en lui que nous agissons, que nous nous mouvons.* (Act., xvii, 28.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ma foi est bien languissante, ô mon Dieu, puisque je ne remarque pas en moi cet esprit qui donne la vie: donnez-le-moi, Seigneur, afin qu'il renouvelle toutes les facultés de mon âme; pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai commises contre cet esprit de mon Ins-

(1) Job, i, 21. — (2) S. Matth., xxvi, 42. — (3) II Cor., iv, 18.

titut; je vous demande cette grâce et ce pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

82e SUJET.

PUISSANCE ET EFFICACITÉ DE LA FOI.

Marchez en ma présence, et soyez parfait. (Gen., XVII, 1.)

Avoir la foi, avoir une foi vive et pécher, est une chose presque impossible.

Et, en effet, oserions-nous offenser Dieu, si nous pensions à sa présence; si nous étions bien persuadés de sa puissance et de sa justice?

Oserions-nous souiller notre âme, si nous en connaissions la dignité?

Voudrions-nous rester un seul instant dans le péché, si nous pensions sérieusement que, d'un moment à l'autre, nous pouvons mourir et tomber entre les mains du souverain Juge des vivants et des morts?

Voudrions-nous perdre le ciel, si nous avions quelque idée du bonheur dont on y jouit?

Nous exposerions-nous si facilement à tomber dans l'enfer, si nous pensions souvent aux tourments qu'on y endure; aux pleurs et aux grincements de dents (1), à ce ver rongeur (2), à l'éternité des peines, etc.?

Voudrions-nous perdre notre âme, si nous pensions sérieusement qu'elle est immortelle, qu'elle brûlera dans l'enfer pendant l'éternité, si nous ne la rendons pas digne de la gloire du ciel?

Notre cœur ne serait-il pas tout embrasé d'amour envers Jésus-Christ, si nous pensions sérieusement à tout ce qu'il a fait et souffert pour nous? Ne ferions-nous pas plus que nous ne faisons, pour lui en témoigner notre reconnaissance?

Serions-nous si attachés à la terre, si nous pensions qu'elle n'est qu'un lieu de passage et que le ciel est notre vraie patrie? Ne serions-nous pas plus saints que nous ne le sommes, si nous pensions à ce que vaut, à ce que mérite la sainteté?

(1) S. Matth., VIII, 12. — (2) S. Marc, IX, 43, 45 et 47.

Examinons donc avec attention si nous avons profité de ces motifs de foi pour nous pénétrer de ces vérités, pour nous les rendre familières, si nous avons vécu d'après ces principes, si, selon saint Paul, nous sommes ce juste qui vit de la foi (1) et disons à Notre-Seigneur, comme les apôtres : *Seigneur, augmentez en nous la foi.* (S. Luc, XVII, 5.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je n'ai donc pas eu jusqu'à présent une véritable foi, puisque j'en ai si peu pratiqué les œuvres! Pardonnez-moi, Seigneur, et daignez, par votre infinie miséricorde, rendre ma foi aussi fructueuse à l'avenir qu'elle a été stérile jusqu'à présent; je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de la foi (2), et par l'intercession de Marie, qui a été si heureuse d'avoir cru (3).

Je prends la résolution de...

83e SUJET *bis*.

CONTRADICTION QUI SE RENCONTRE ENTRE NOTRE FOI ET NOS ŒUVRES.

La foi sans les œuvres est morte. (S. Jacq., II, 17.)

Réfléchissons sur cette importante maxime que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseigne par l'un de ses plus saints apôtres, et voyons qu'elle est notre conduite à cet égard.

Nous savons que Dieu est infiniment bon, et cependant pouvons-nous dire que nous l'aimons de tout notre cœur, comme nous le lui protestons assez souvent?

Nous savons qu'il est partout : respectons-nous sa présence? Nous savons qu'il est juste : craignons-nous sa justice? Nous savons que le péché est le plus grand de tous les maux, et cependant nous nous en rendons journellement coupables!

Nous savons que les orgueilleux n'entreront pas dans le ciel, et nous ne voulons souffrir aucune humiliation; nous voulons, au contraire, être loués, honorés!

Nous savons que, par la pratique de la pauvreté, on ac-

(1) Héb., X, 38. — (2) *Ibid.*, XII, 2. — (3) S. Luc, I, 45.

quiert le royaume des cieux, et nous ne voulons manquer de rien ; la moindre privation nous révolte !

Nous savons que sans l'obéissance le religieux ne peut ni persévérer ni se sauver, et nous ne faisons volontiers que ce qui nous plaît.

Nous savons que sans la modestie la mort entrera par nos yeux dans nos âmes (1), et nous voulons tout voir.

Nous savons que sans la mortification de nos sens nous tomberons dans les pièges de Satan, et cependant nous ne voulons nous faire aucune violence !

Nous savons que les hommes rendront compte même d'une parole inutile qu'ils auront dite (2), et nous nous permettons de parler sans nécessité, et même au désavantage du prochain !

Nous savons que le royaume des cieux souffre violence (3), et nous, le plus souvent, nous fuyons le chemin étroit pour prendre celui qui est large et spacieux, et qui ne présente aucune difficulté !

Enfin, nous savons que, pour être de vrais disciples de Jésus-Christ, il faut porter notre croix, il faut le suivre, marcher sur ses pas (4), et notre vie est presque toujours opposée à la sienne !

Ah ! rentrons donc sérieusement en nous-mêmes, et n'imitons pas ces mauvais esprits dont parle saint Jacques, *qui croient et qui tremblent* (5), et qui pour cela ne sont pas moins réprouvés. Mais, plutôt, que notre foi soit agissante et animée de la charité, afin que nous soyons vraiment *le juste qui vit de la foi.* (Rom., I, 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de tous les péchés que j'ai commis en ne conformant pas ma vie à ma croyance ; daignez me l'accorder par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, ma tendre mère.

Je prends la résolution de...

(1) Jérém., IX, 21. — (2) S. Matth., XII, 36. — (3) *Ibid.*, XI, 12. — (4) S. Marc, VIII, 34. — (5) S. Jacq., II, 19.

84e SUJET.

CAUSE DE NOTRE PEU DE FOI.

Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous peur ?
(S. Matth., VIII, 26.)

Nous avons peu de foi, parce que nous ne cultivons pas, par la pratique des bonnes œuvres, le principe de cette excellente vertu, que Dieu a mis en nous.

Nous avons peu de foi, parce que nous ne nous donnons pas la peine de méditer sur la grandeur de Dieu, sur sa puissance, sur sa bonté, sur sa justice, sur son éternité.

Nous avons peu de foi, parce que nous n'étudions pas assez sérieusement les grandes vérités de la religion, les mystères que Jésus-Christ a accomplis pour notre salut.

Nous avons peu de foi, parce que nous ne réfléchissons pas assez sur ce que nous sommes pour le temps, et sur ce que nous devons devenir dans l'éternité.

Nous avons peu de foi, parce que nous nous rendons trop esclaves de nos inclinations, de nos sens, de notre raison ; parce que trop souvent nous n'écoutons pas notre conscience, nous ne la consultons pas ; nous faisons le mal qu'elle désapprouve, et nous ne faisons pas le bien qu'elle commande.

Nous avons peu de foi, parce que nous ne demandons pas cette vertu; parce que peut-être nous craignons de connaître plus clairement nos devoirs, et de sentir les raisons qui nous obligent de les remplir plus exactement.

Reconnaissons donc humblement nos torts, et, nous unissant au père de l'enfant possédé que Jésus-Christ guérit, disons à ce divin Sauveur : *Seigneur, aidez-moi dans la faiblesse de ma foi* (1), et avec les apôtres : *Seigneur, augmentez en nous la foi.* (S. Luc, XVII, 5.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — J'ai donc été bien insensé, ô mon Dieu, de m'être laissé conduire par mes sens, par mes inclinations, et même par mes passions, plutôt que par la

(1) S. Marc, IX, 23.

parole de Jésus-Christ votre Fils ; je vous en demande pardon par les mérites de ce même Fils, par l'intercession de Marie, ma bonne et tendre mère, et je vous prie d'augmenter en moi le précieux don de la foi.

Je prends la résolution de...

83e SUJET.

L'ESPÉRANCE, SA NATURE, SON EXCELLENCE, SA NÉCESSITÉ.

Il les sauvera,... parce qu'ils ont espéré en lui. (Ps. XXXVI, 40.)

De nous-mêmes nous n'avons rien, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien ; mais en Dieu et avec le secours de la grâce, si nous le voulons, nous avons tout, nous pouvons tout dans l'ordre du salut.

Non seulement nous devons espérer que celui *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants* (1), *qui nourrit les oiseaux, et qui revêt les lis des champs* (2), nous donnera les choses nécessaires à notre existence ; mais nous devons même en être très certains, si, de notre côté, nous entrons dans ses vues.

Non seulement nous devons espérer sa grâce en ce monde et sa gloire dans l'autre, si nous lui sommes fidèles, mais en être très persuadés, très convaincus. Le moindre doute à ce sujet serait un crime. En effet, celui qui nous a créés à son image, qui nous a donné son propre Fils pour nous sauver, qui nous comble de bienfaits, voudrait-il nous perdre? Dieu, le grand monarque du ciel et de la terre, est notre Père ; il nous aime comme ses enfants : reposons-nous donc sur les soins de sa charité et de son amour pour nous.

Faisons ce qui dépend de nous pour éviter le mal et pratiquer le bien, prions et veillons, jetons-nous avec confiance dans les bras de la divine Providence, et comptons sur les mérites de celui qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous (3).

Est-ce ainsi que nous nous sommes comportés? Avons-nous suivi le conseil que nous donne saint Augustin : Agissons

(1) S. Matth., V, 45. — (2) S. Luc, XII, 24 et 27. — (3) Eph., V, 2.

comme si tout dépendait de nous, et comptons sur Dieu comme si tout dépendait de lui?

Oui, *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et* il désire *que tous parviennent à la connaissance de la vérité* (1), c'est-à-dire à la vie éternelle; mais il veut aussi que nous sachions tous que le *royaume du ciel souffre violence, et qu'il faut s'efforcer pour l'acquérir.* (S. Matth., XI, 12.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Vous m'avez procuré tant de bienfaits, ô bon Jésus! vous m'avez accordé tant de grâces, et cependant je ne sais pourquoi je n'ai pas plus de confiance en vous; je vous en demande pardon, ô mon aimable Sauveur, et je vous promets que dorénavant, quand même tous mes ennemis se ligueraient contre moi, je ne craindrais pas, parce que j'espère que vous serez avec moi, si je me confie en vous. *Demeurez, Seigneur*, demeurez *avec moi, parce qu'il se fait tard* (2); je vous en demande la grâce par l'intercession de votre très aimable Mère.

Je prends la résolution de...

86e SUJET.

ABANDON A LA PROVIDENCE.

Ayez confiance : c'est moi, ne craignez point. (S. Matth., XIV, 27.)

Un enfant s'inquiète-t-il de quelque chose, lorsqu'il est entre les bras de son père? A-t-il peur de manquer de logement, de nourriture, de vêtements? Il doit en être de même de nous : ne savons-nous pas que le Seigneur veille sur nous; qu'il est avec nous le jour, la nuit, en santé, en maladie, dans la prospérité comme dans l'adversité? Pas un cheveu ne tombera de notre tête sans sa permission; aucun ennemi ne pourra nous nuire, si nous avons recours à sa bonté; l'enfer même, avec tous ses démons, ne pourra rien contre nous : car dès que nous invoquerons son saint nom, *mille* de ces esprits des ténèbres *tomberont à notre gauche, et dix mille à notre droite* (3). Ce Dieu, d'une grandeur infinie, nous aime sincèrement; il veut notre bien et

(1) I Tim., II, 4. — (2) S. Luc, XXIV, 29. — (3) Ps. XC, 7.

notre bonheur plus ardemment que nous ne le voulons nous-mêmes.

Nous sommes portés à croire que Dieu nous oublie, lorsque nous sommes affligés, persécutés, tentés, éprouvés par les maladies, les souffrances, les douleurs; ou quand nos amis nous abandonnent, nous délaissent, que les appuis humains nous manquent; mais c'est alors surtout que ce bon et tendre Père vient à notre secours, qu'il se découvre le mieux à nous. *C'est parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'ange à Tobie, *qu'il a fallu que vous fussiez tenté, éprouvé* (1). Combien de pécheurs ne se seraient pas convertis s'ils n'avaient pas été affligés !

Combien de saints seraient moins élevés en gloire, dans le ciel, s'ils avaient été plus heureux sur la terre ! Saint Augustin le comprenait bien, lorsqu'il disait : *O mon Dieu, coupez tranchez, brûlez en ce monde, pourvu que vous m'épargniez en l'autre.* Soyons donc persuadés que ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ a dit : *Ne vous inquiétez point pour le lendemain*, etc. (2). *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent* (3), *malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde* (4). Non, rien de ce qui nous arrive sur la terre, dans l'ordre de la Providence, ne peut nous être nuisible.

Est-ce ainsi que nous avons compris la confiance en Dieu ? Avons-nous pensé qu'étant notre Père, Dieu ne saurait nous abandonner ? que celui qui orne les fleurs de leurs plus belles couleurs, qui nourrit les oiseaux du ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, n'abandonnera pas ses enfants ; que celui qui court après la brebis égarée, ne repoussera pas celle qui le cherche; que celui qui s'est livré pour nous à la mort la plus cruelle, ne nous refusera pas ses grâces si nous les lui demandons ? Espérons donc en lui, et nous ne serons jamais confondus ; disons avec confiance ces belles paroles : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne* (5); et avec Job : *Quand même il me tuerait, j'espérerais encore en lui.* (Job, XIII, 15.)

(1) Tob., XII, 13. — (2) S. Matth., VI, 34. — (3) *Ibid.*, V, 5 et 10. — (4) S. Luc, VI, 24. — (5) *Ibid.*, XXII, 42.

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, ô mon Père, comment ai-je pu manquer de confiance en vous, sachant que vous êtes infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant? Oh! combien je déteste ces hésitations injurieuses à votre amour paternel! Je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie ma tendre mère.

Pour prouver toute ma confiance,

Je prends la résolution de...

87e SUJET.

SUR L'INJURE QUE FAIT A DIEU NOTRE DÉFAUT DE CONFIANCE.

Malheur à l'homme qui s'appuie sur un bras de chair, et qui se retire du Seigneur! (Jérém., XVII, 5.)

Celui qui ne se confie pas en Dieu l'outrage dans ses attributs les plus essentiels. Il outrage la puissance du Père, car il semble croire que Dieu n'a pas le pouvoir de le préserver du danger ou de pourvoir à ses besoins spirituels et temporels. Il outrage la sagesse du Fils, car il paraît douter que les événements qui lui arrivent, soient dirigés par cette Sagesse éternelle pour la plus grande utilité de ses élus, qu'*elle règle tout avec nombre, poids et mesure* (1), et que rien ne peut échapper à sa prescience. Il fait injure à la bonté du Saint-Esprit, et semble ne pas croire à l'amour infini que Dieu nous porte, oubliant, quand il lui arrive quelque chose de pénible, que *le Seigneur afflige celui qu'il aime, et qu'il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (2).

Examinons si nous n'avons pas à nous reprocher quelque chose sur cet important sujet.

Dans l'exercice de nos emplois, n'avons-nous pas trop compté sur la protection des hommes, sur notre expérience, sur notre capacité, en un mot, sur des moyens humains? Et tout en faisant ce qui dépendait de nous, n'avons-nous compté que sur Dieu?

(1) Sag., XI, 21. — (2) Héb., XII, 6.

Dans nos peines et nos tribulations, tant intérieures qu'extérieures, avons-nous mis sincèrement notre confiance en Dieu, le regardant comme notre Père et le plus soigneux de tous les pères, attendant tout de sa bonté, de sa tendresse pour nous, et demeurant bien persuadés que s'il nous éprouve, c'est pour nous donner l'occasion de mériter une plus grande récompense dans le ciel?

Ah! convenons que nous avons souvent perdu de vue les admirables instructions que l'Écriture sainte nous donne sur les avantages de la confiance en Dieu, et que nous avons oublié ces paroles d'un prophète : *Ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles; ils voleront comme des aigles, ils courront sans se fatiguer, ils marcheront sans se lasser.* (Isaïe, XL, 31.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que j'aurais fait de progrès dans la perfection, et que j'aurais évité de fautes, ô mon Dieu, si j'avais eu plus de confiance en vous! Je me repens de tout mon cœur de l'injure que je vous ai faite par mon peu de confiance, et je suis résolu de mettre désormais toute mon espérance en votre infinie miséricorde. Je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de son immaculée Mère.

Je prends la résolution de...

88e SUJET.

SUR LA CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.
(Ps. LXXXVIII, 2.)

Dieu a une infinité de perfections. Chacune de ses perfections doit lui rendre, soit dans le temps soit dans l'éternité, un hommage infini. Mais sa miséricorde n'a, en quelque sorte, à son usage, que le temps : aussi Dieu semble-t-il la déployer dans une étendue vraiment étonnante, à l'égard du pécheur. Il frappe sans cesse à la porte de son cœur; il lui offre le pardon, il le prie de l'accepter; il court après la brebis égarée, et, au lieu de la frapper, il la met doucement sur ses épaules

et la ramène au bercail ; il appelle toute la cour céleste à partager sa joie, lorsqu'un pécheur fait pénitence.

Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il promet d'éloigner de son souvenir les péchés de ceux qui se convertiront (1). Et, de peur que l'énormité des crimes n'épouvante ceux qui s'en sont rendus coupables, il les assure que, *lors même que leurs péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et que, quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche* (2). Une mère, ajoute-t-il, pourrait bien oublier et même repousser un enfant coupable ; mais moi, je ne repousserai jamais un pécheur qui viendra à moi, qui se repentira de son péché et qui espérera en ma miséricorde (3).

Il semble même que plus on a péché, plus on doit espérer : car c'est alors que le pécheur, comptant moins sur lui-même et sur ses mérites, touche plus le cœur de Dieu par son humilité. *A cause de votre nom, Seigneur,* disait David, *vous pardonnerez mon péché, car il est grand* (4). Aussi notre mère la sainte Église enseigne-t-elle que le plus grand malheur qui puisse arriver à un pécheur, c'est de manquer de confiance en la miséricorde de Dieu.

Mais prenons-y garde : plus cette miséricorde aura été grande, plus elle aura été patiente, plus elle aura voulu pardonner, plus aussi la justice sera sévère, lorsqu'elle exercera seule son empire. N'oublions donc pas que, si tout ce qui peut être pleuré peut être pardonné, rien de ce qui n'aura pas été pleuré, c'est-à-dire déploré, détesté, ne sera pardonné.

Voyons maintenant quel usage nous avons fait de la miséricorde divine. Avons-nous mérité ses charitables influences ? Avons-nous profité de ses salutaires effets ? Pouvons-nous nous faire l'application de ces paroles du prophète pénitent : *Vous ne méprisserez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié ?* (Ps. L, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — Votre grande miséricorde, ô mon Dieu, aurait dû me charmer, m'attirer, me captiver sous les

(1) Ps. CII, 12. — (2) Isaïe, I, 18. — (3) *Ibid.*, XLIX, 15. — (4) Ps. XXIV, 11.

douces lois de votre amour; mais voyez la faiblesse de mon misérable cœur : cette même miséricorde semble être devenue pour lui un titre à l'impunité. Aussi suis-je forcé d'avouer avec honte, confusion et regret que je n'ai été si méchant que parce que vous êtes infiniment bon. Je vous en demande pardon, ô Père très tendre et très miséricordieux, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, Mère de miséricorde.

Je prends la résolution de...

89e SUJET.

ABANDON A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Vous êtes mon Dieu; les événements de ma vie sont entre vos mains. (Ps. XXX, 15 et 16.)

La volonté de Dieu étant la règle infaillible de la véritable piété, il s'ensuit que la vertu solide consiste à faire ce que Dieu veut, quelque petites que les choses soient en apparence, nous persuadant bien que les plus grandes et les plus héroïques ne lui sont pas agréables, si elles n'entrent pas dans l'ordre de sa volonté.

Dans cette vue, nous sommes-nous abandonnés entièrement à la volonté de Dieu, qui nous dirige par la voix de l'obéissance, par les ordres de nos supérieurs et par les événements que sa providence permet à notre égard?

Sommes-nous persuadés que le bonheur et la paix sont le partage des âmes qui s'abandonnent entièrement à Dieu et qui ne cherchent, en toutes choses, que l'accomplissement de sa sainte volonté?

Dans les contradictions, dans les afflictions, dans les rencontres embarrassantes, nous sommes-nous jetés entre les bras de Dieu, au lieu de nous appuyer sur notre prudence?

Nous sommes-nous résignés à la volonté de Dieu dans les choses fâcheuses qui nous viennent du dehors, comme sont les humiliations, les rebuts, les manques d'égards?

Dans les afflictions corporelles : maladies, infirmités, n'avons-nous pas trop désiré la santé sous prétexte de mieux servir Dieu, comme si la soumission à sa volonté et le sup-

port patient de nos maux n'était pas le service le plus agréable qu'il exige de nous en pareil cas?

Nous sommes-nous résignés dans la perte des personnes qui nous étaient utiles, soit spirituellement, soit temporellement?

Nous sommes-nous également résigné à la volonté de Dieu dans nos épreuves spirituelles, nos distractions, nos ennuis, nos tentations, et tout en faisant ce qui dépend de nous pour en triompher, avons-nous dit avec Jésus-Christ : *Mon Père, si ce calice ne peut s'éloigner de moi, que votre volonté soit faite* (1), et pourvu que je ne vous offense pas, je m'abandonne à votre adorable providence?

Enfin nous mettons-nous entre les mains de la bonté de Dieu, pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité, comme aussi pour le bon ou le mauvais résultat temporel de nos travaux?

Avons-nous souvent pensé à ces belles paroles du psalmiste : *Parce que vous êtes mon Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté* (2), et surtout à celles ne notre aimable Sauveur, au jardin des Oliviers : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne?* (S. Luc, XXII, 42.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je me reconnais bien coupable, ô mon père d'avoir tant de fois préféré ma volonté à la vôtre, et d'avoir trop écouté mes répugnances et l'opposition de la nature aux événements que votre providence ne permettait que pour mon plus grand bien. Je déplore toutes les fautes que j'ai commises à ce sujet, ainsi que le défaut d'abandon à votre adorable volonté. Pardonnez-moi, Seigneur, et faites-moi la grâce de me surmonter à l'avenir, en disant comme le saint roi David : *Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu* (3)? Je vous le demande instamment par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) S. Matth., XXVI, 46. — (2) Ps. CXLII, 10. — (3) *Ibid.*, LXI, 2.

90e SUJET.

DE L'AMOUR DE DIEU.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, etc. (S. Matth., XXII, 37.)

La charité est une vertu par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

Il faut absolument, nécessairement, indispensablement aimer Dieu. Ce n'est pas un conseil, c'est un commandement; c'est le *plus grand et le premier des commandements* (1).

Il faut aimer Dieu; c'est un devoir non seulement essentiel et important, mais le plus essentiel et le plus important : *Vous aimerez le Seigneur* (2).

Il faut aimer Dieu; c'est un commandement que rien ne peut remplacer, que rien ne peut suppléer.

Il faut aimer Dieu, parce qu'il est infiniment bon : il est la bonté même; c'est son essence, son caractère. De là cette expression si douce, si familière, si répandue : LE BON DIEU!

Il faut aimer Dieu, parce qu'il le mérite, étant infiniment aimable, possédant toutes les perfections et toutes les amabilités possibles.

Il faut aimer Dieu par reconnaissance pour les bienfaits que nous recevons sans cesse de sa bonté : il nous a créés, il nous a rachetés, il nous prodigue ses grâces, il nous prépare un bonheur éternel dans le ciel. Il nous aime lorsque nous sommes justes, il nous aime lors même que nous sommes pécheurs, puisqu'il nous recherche, puisqu'il nous offre le pardon et qu'il nous l'accorde dès que nous le lui demandons sincèrement.

Il faut aimer Dieu, parce que sans cet amour nous ne pouvons être heureux, ni en ce monde ni en l'autre.

Il faut aimer Dieu et l'aimer lui seul, c'est-à-dire aimer tout en lui et pour lui, car lui seul mérite notre amour. Qui pourrions-nous aimer autant que Dieu? Qui pourrions-nous mettre dans notre cœur à la place de Dieu qui nous

(1) S. Matth., XXII, 38. — (2) Deut., VI, 5.

a créés, qui nous conserve, qui nous prépare un bonheur infini dans le ciel?

Sans l'amour de Dieu, il n'y a dans l'âme ni paix, ni tranquillité, ni joie véritable; sans cet amour, il n'y a pas de salut possible; aucun pécheur mourant sans cet amour, n'entrera dans le ciel.

Comment nous acquittons-nous de ce premier devoir? Aimons-nous Dieu? L'aimons-nous véritablement? Comment le prouvons-nous? Quelles sont nos œuvres? Quels sont nos actes? Hélas! ingrats que nous sommes, non seulement nous n'aimons pas un Dieu si bon, mais nous l'offensons, nous l'outrageons. Ah! qu'il n'en soit pas ainsi à l'avenir; au contraire, tâchons de pouvoir dire dès maintenant avec saint Paul : *Non, rien ne me séparera de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ notre Seigneur.* (Rom., VIII, 39.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — O mon Dieu, ô mon tout, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimé trop tard, je ne vous ai pas assez aimé; je vous en demande mille pardons. Faites-moi la grâce de vous aimer, et, pour récompense de mon amour, faites que je vous aime de plus en plus. C'est tout ce que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, sa très sainte Mère.

Je prends la résolution de...

91e SUJET.

DE LA MANIÈRE D'AIMER DIEU.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu... de tout votre cœur, de toute votre âme, etc. (S. Luc, X, 27.)

Nous devons aimer Dieu parfaitement, c'est-à-dire autant que nous le pouvons, autant qu'il dépend de notre faible capacité. La mesure de cet amour, dit saint Bernard, c'est d'aimer sans mesure, sans bornes, sans terme.

Nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, c'est-à-dire avec toute la tendresse, toute l'affection, tout le sentiment dont nous sommes capables, nous faisant non seulement un devoir, mais même un plaisir et un bonheur de le lui

témoigner le plus souvent et le plus efficacement qu'il nous est possible.

Nous devons aimer Dieu de toute notre âme, employant toutes nos facultés à le bénir, à le glorifier.

Nous devons aimer Dieu de tout notre esprit, en lui rapportant toutes nos pensées libres et volontaires.

Nous devons aimer Dieu de toutes nos forces, en faisant tout notre possible pour lui plaire, lui rapportant toutes nos œuvres, toutes nos démarches, toutes nos vues.

Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, plus que nous-mêmes, plus que tout ce que nous avons de plus cher au monde : c'est-à-dire que nous devons préférer Dieu, sa sainte volonté, ses ordres, à toute autre chose : à nos parents, à nos amis, à nos biens, à nos intérêts, à notre santé, à notre propre vie.

Est-ce ainsi que nous aimons Dieu? Quelles preuves en donnons-nous? Pourrions-nous dire avec saint Paul : *Qui est-ce qui me séparera de mon Dieu? Sera-ce la tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, le danger, le glaive, la persécution?* (Rom., VIII, 35.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai bien mérité l'anathème porté par votre grand apôtre, ô mon Dieu (1). Non, je ne vous ai pas aimé, je ne vous ai pas aimé comme je le devais. Je vous en demande sincèrement pardon. Je vais commencer tout de bon à vous aimer et à n'aimer autre chose que vous ou pour l'amour de vous. Je vous demande cette grâce par les mérites de Jésus-Christ mon Rédempteur, et par l'intercession de Marie mon avocate.

Je prends la résolution de...

92e SUJET.

DES DEGRÉS DE L'AMOUR DE DIEU.

Il a réglé en moi la charité. (Cant., II, 4.)

L'amour de Dieu, dans ses effets, se divise en quatre degrés.

(1) I Cor., XVI, 22.

Le premier fait éviter le péché mortel : celui qui le possède aimerait mieux mourir plutôt que d'offenser Dieu mortellement; tous les chrétiens sont obligés à ce degré.

Le second fait éviter le péché véniel : celui qui le possède aimerait également mieux mourir plutôt que de commettre un péché véniel; ce sont les dispositions des vrais fidèles.

Le troisième porte à la pratique des conseils : celui qui le possède aimerait mieux mourir plutôt que de manquer à ce que Dieu pourrait demander de lui; ce doit être la disposition de toute personne qui aspire à la perfection.

Le quatrième est l'état d'une sainte âme qui, pouvant procurer à Dieu autant de gloire par les richesses que par la pauvreté, par les honneurs que par les humiliations, par la santé que par la maladie et les souffrances, préfère prendre le parti de la pauvreté, de l'abjection, de la maladie et des souffrances, afin d'être, par là, plus semblable à Jésus-Christ, pauvre, humble et souffrant; c'est l'état des parfaits.

Dans lequel de ce ces quatre degrés sommes-nous? Oh! quel malheur si nous n'étions pas même dans le premier, si nous n'étions pas disposés à mourir plutôt que d'offenser Dieu mortellement! A quel danger de damnation ne serions-nous pas exposés! Suivons donc le conseil que nous donne le Saint-Esprit : *Fuyez le péché comme un serpent* (1); *haïssez et rejetez comme un vêtement souillé tout ce qui tient de la corruption de la chair.* (S. Jude, 23.)

Pause.....

Acte de contrition.— O mon Dieu, mon Sauveur, vous ne m'avez donné un cœur que pour vous aimer, et ce cœur devait trouver son bonheur dans l'exercice de cet amour ; mais, hélas! je ne vous ai pas aimé, ô Dieu si bon, ô Dieu tout amour. Embrasez, Seigneur, embrasez mon cœur de ce feu sacré dont vous brûlez pour moi; je vous en demande la grâce par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie votre auguste Mère.

Je prends la résolution de...

(1) Eccli., XXI, 2.

93e SUJET.

QUALITÉS DE L'AMOUR DE DIEU.

L'amour est fort comme la mort. (Cant., VIII, 6.)

Notre amour pour Dieu doit être véritable et sincère : Dieu ne se contente pas des apparences, il veut de la sincérité, de la vérité dans l'amour que nous avons pour lui.

Notre amour pour Dieu doit être cordial et affectueux : Dieu est notre Père, le meilleur de tous les pères, il nous a fait tant de bien; il désire si ardemment notre bonheur et il le ferait effectivement, si nous n'y mettions pas obstacle. Pourquoi n'aurions-nous pas pour lui cet amour du cœur, cet amour tendre et affectueux, cet amour qui unit, qui attache inséparablement à l'objet aimé celui qui aime?

Notre amour pour Dieu doit être pur et désintéressé : Dieu mérite bien que nous l'aimions sans intérêt; au reste, est-il possible de l'aimer sans que nous y trouvions notre avantage réel, car il est si bon, que plus nous nous oublions nous-mêmes, plus il pense à nous, plus il nous comble de ses faveurs.

Notre amour pour Dieu doit être volontaire : Dieu ne veut rien de forcé, de contraint; il veut un amour d'enfant. Il veut que nous l'aimions, parce qu'il est bon, parce qu'il est la bonté même, et qu'il ne cesse de nous en donner des preuves par ses immenses bienfaits.

Notre amour pour Dieu doit être actuel et habituel : toujours et à tous les instants de notre vie, sa grâce devrait régner dans nos cœurs, les animer, les sanctifier : nous devons l'aimer le jour, la nuit, dans la peine comme dans la joie, dans l'adversité comme dans la prospérité.

Notre amour pour Dieu doit être pratique : c'est par les œuvres qu'on prouve que l'on aime Dieu; c'est en fuyant le mal et en faisant le bien, c'est en souffrant pour Dieu et en vue de Dieu qu'on lui prouve l'amour qu'on a pour lui.

Notre amour pour Dieu doit être universel et s'étendre à tous les temps, à tous les lieux, et embrasser toutes les actions de notre vie.

Est-ce ainsi que nous aimons Dieu? Pouvons-nous dire sincèrement avec David : *Mon cœur et ma chair tressaillent d'empressement pour le Dieu vivant* (1), *parce qu'il est plein de bonté et de clémence* (II Paral. xxx, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que je suis donc misérable d'oublier si facilement que je dois vous aimer, ô le plus aimable de tous les pères, ô le plus généreux de tous les bienfaiteurs! Comment ai-je pu me supporter moi-même, lorsque j'aimais quelque autre objet que vous, qui seul méritez toutes mes affections! Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie. Pour vous prouver la sincérité de mon amour,

Je prends la résolution de...

94e SUJET.

DIEU MÉRITE NOTRE AMOUR.

Si quelqu'un garde sa parole (ce qu'il ordonne), l'amour de Dieu est parfait en lui. (I S. Jean, II, 5.)

C'est Dieu qui nous a créés, c'est lui qui nous conserve; c'est de lui que nous tenons tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons; notre âme et ses facultés, notre corps et tous ses sens, tout vient de lui.

Il est notre premier principe, il est notre dernière fin; lui seul peut nous rendre heureux. Les saints ne sont heureux dans le ciel que parce qu'ils possèdent Dieu et qu'ils l'aiment. Le plus grand tourment des damnés, c'est d'être séparés de Dieu et de ne pas l'aimer. Même dans ce monde, ce ne sont ni les plaisirs, ni les honneurs, ni les richesses qui peuvent nous rendre heureux; car, dit saint Augustin, notre cœur est toujours dans l'agitation et le trouble tant qu'il n'est pas avec Dieu.

Cherchons donc Dieu, et Dieu seul; que Dieu soit dans notre esprit, pour l'éclairer de ses lumières, pour le conduire par ses salutaires inspirations; dans notre cœur, pour

(1) Ps. LXXXIII, 3.

en diriger tous les sentiments; dans notre volonté, pour la maintenir et la fortifier dans le bien.

Cherchons Dieu avec empressement; cherchons-le en tout temps, en tout lieu. Cherchons-le dans nos emplois; cherchons-le dans nos actions. Voilà ce qu'il faudrait faire : le faisons-nous? N'avons-nous que Dieu en vue? Entrons-nous dans le sens de ces paroles de l'Écriture : *Que toutes vos actions soient faites par le motif de l'amour de Dieu* (1); *celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui?* (I S. Jean, IV, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je sais, ô mon Créateur, que je vous dois tout, et que, par conséquent, je suis obligé de vous servir seul et de toute mon âme; et cependant je suis lâche à votre service, mon cœur est tout de glace pour vous. Pardon, ô mon Dieu, pardon, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

95e SUJET.

DES PREUVES DE L'AMOUR DE DIEU.

Celui qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime. (S. Jean, XIV, 21.)

Voulons-nous savoir si nous aimons Dieu? Voyons ce que nous faisons pour lui. Ne cherchons-nous véritablement que Dieu seul? Notre cœur n'a-t-il de mouvement, d'affection, de désir, de sentiment que pour lui? A quoi pensons-nous le plus ordinairement : est-ce à Dieu ou à quelque objet terrestre?

Agissons-nous en vue de lui être agréables? L'appelons-nous dans toutes nos actions? Les faisons-nous en Jésus, par Jésus, et en union à ses mérites? Désirons-nous qu'il soit aimé et servi par tous ceux qui ont avec nous quelque rapport? Avons-nous quelque zèle pour sa gloire? Tâchons-nous de lui procurer des adorateurs en esprit et en vérité? Parlons-nous de Dieu avec plaisir et avec zèle? Nous soumettons-nous

(1) I Cor., XVI, 14.

à quelque sacrifice pour lui plaire? Nous suffit-il de savoir que Dieu veut telle chose de nous, pour l'entreprendre, quelque répugnance que nous y ressentions? La seule pensée que telle chose déplaît à Dieu, nous fait-elle quelque impression; nous arrête-t-elle tout court, lorsque nous sommes tentés de mal faire? Regardons-nous le péché comme le plus grand de tous les maux? Aimerions-nous mieux mourir sur-le-champ que d'en commettre un seul, même véniel?

Hélas! ne faisons-nous pas le contraire? Ne prenons-nous pas plus de précautions pour éviter une peine, une humiliation, une petite confusion, que ce qui dans notre conduite pourrait déplaire à Dieu? N'avons-nous pas, dans l'occasion, plus de chagrin de l'humiliation qui suit le péché, que du péché même? *Celui qui craint Dieu*, dit l'Esprit saint, *ne néglige rien*. (Ecclé., VII, 19.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je devais, ô mon Dieu, ne vivre que pour vous aimer, je ne devais agir que pour vous donner des preuves de cet amour, et je n'ai vécu que pour moi. Pardonnez-moi, Seigneur, cette négligence, ainsi que les innombrables fautes que j'ai commises en aimant vos créatures plus que vous. Je vous demande, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, la grâce de vous aimer uniquement.

Je prends la résolution de...

96e SUJET.

DES OBSTACLES A L'AMOUR DE DIEU.

Tous ceux qui s'éloignent de votre loi, s'approchent de l'iniquité. (Ps. CXVIII, 150.)

Les principaux obstacles à l'amour de Dieu sont : la tiédeur, qui peu à peu mène au dégoût de Dieu et de son service; la négligence aux exercices, qui prive l'âme des grâces dont elle a besoin pour se soutenir dans la pratique de la vertu; l'orgueil, qui nous porte à nous attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu seul; l'amour de nous-mêmes, qui nous porte à chercher plutôt ce qui nous flatte que ce qui plaît à

Dieu; l'amour des créatures, qui prend dans nos cœurs la place de celui que nous devons à Dieu seul; l'immortification des sens, qui nous dissipe et nous détourne de Dieu; les fautes volontaires, lesquelles affaiblissent l'âme, diminuent en elle l'horreur du péché, et la disposent à le commettre plus facilement; le péché véniel, qui affaiblit la grâce en nous; le péché mortel surtout, parce qu'il nous prive de la grâce, de l'amitié de Dieu, et qu'il le chasse de nos cœurs.

Voyons maintenant où nous en sommes à ce sujet : avons-nous soin de nous prémunir contre tout ce qui pourrait affaiblir l'amour de Dieu en nous, comme l'amour-propre, la dissipation, les fautes réfléchies, la négligence dans nos exercices, le manque de fidélité aux petites choses, etc.?

Pratiquons-nous les vertus qui peuvent augmenter en nous cet amour, comme l'attention dans nos prières, l'esprit de foi dans nos actions, la fuite des occasions, la mortification de notre esprit et de nos sens, etc., etc.?

Faisons-nous de temps en temps de fervents actes d'amour de Dieu et de Jésus-Christ, notre divin Rédempteur?

Pensons-y donc sérieusement, et méditons attentivement ces paroles de l'Esprit saint : *Un abîme attire un autre abîme* (1). *Tous ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, périront.* (Ps, LXXII, 27.)

Pause.....

Acte de contrition. — De quelle confusion ne dois-je pas être pénétré en reconnaissant ici devant vous, ô mon Dieu, que c'est moi, et moi seul, qui suis le plus grand obstacle à votre amour, et que c'est en abusant de vos dons et des créatures, que je me suis privé de cet amour, le plus grand de tous les biens! Je vous en demande pardon, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. XLI, 8.

97e SUJET.

PARTAGE DU CŒUR.

Ne vous approchez pas de Dieu avec un cœur double. (Eccli., I, 36.)

Être vrai serviteur de Dieu, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus noble, de plus élevé, de plus digne d'une créature raisonnable; car Dieu seul est grand, puissant, seul digne de nos hommages, seul capable de nous récompenser.

Mais servir le démon et le monde ; se rendre esclave de son orgueil, de sa sensualité, de son humeur, de ses passions ; c'est ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus indigne, de plus dégradant.

Avoir assez de foi pour comprendre qu'il faut donner ses affections à Dieu, mais être assez lâche pour les lui refuser, c'est un acte coupable et digne de tout supplice.

Savoir que Dieu mérite tout notre cœur, et cependant vouloir le contraindre à se contenter d'une partie, l'obliger à se retirer dans un petit coin de ce cœur, pour céder le reste à quelque objet terrestre, c'est vouloir l'en chasser tout à fait, c'est le renier pour notre maître, c'est courir à notre perte, c'est nous exposer à en venir jusqu'à le trahir, ce qui fait horreur à dire et même à penser, et c'est cependant ce que Jésus-Christ annonce lui-même : *Celui qui veut servir deux maîtres aimera l'un et haïra l'autre* (1).

Et, en effet, quelle injure ne faisons-nous pas à Dieu, lorsque nous voulons bien lui donner la moitié de notre cœur, de nos affections, à condition de donner le reste aux créatures ou à nos inclinations?

Voyons maintenant qui est-ce qui règne dans notre cœur. Est-ce Dieu seul? Est-ce l'amour de la vertu, l'humilité, la piété? Où est notre trésor ?... En quoi consiste-t-il.

A quoi pensons-nous le plus souvent? Que désirons-nous le plus ardemment? De quoi parlons-nous plus volontiers? Pour qui travaillons-nous plus ordinairement?

N'agissons-nous pas comme l'indigne régisseur d'un beau château qui s'aviserait d'en chasser son maître, ou qui l'en-

(1) S. Luc, XVI, 13.

fermerait dans une étroite cellule, pour livrer les plus beaux appartements à des étrangers, et même à ses ennemis? Quelle témérité! qu'elle trahison! quel crime!

Prions donc le Seigneur de nous bien faire comprendre le sens de ces paroles de l'Esprit saint : *Malheur au cœur double, au cœur partagé*! (Eccli., II, 14.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de tous les péchés dont je me suis rendu coupable, en partageant mon cœur entre vous et les choses de ce monde : c'est un mal que je déplorerai toute ma vie. Faites-moi la grâce, Seigneur, de vous aimer seul, de vous aimer toujours, autant que j'en suis capable. Ne permettez pas qu'il y ait jamais dans mon cœur d'autre affection que celle que je vous dois; je vous en prie par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

98e SUJET.

SERVICE DE DIEU EN GÉNÉRAL.

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. (Deut., VI, 13.)

Adorons Notre-Seigneur venant sur la terre pour accomplir en toutes choses les ordres et la volonté de son Père, et examinons si, à son exemple, nous avons servi Dieu avec la fidélité qu'il a droit d'attendre de nous.

Nous tenons tout de lui : l'être et la vie, notre âme et ses facultés, notre corps et ses sens; notre dépendance à son égard est absolue, puisque sans le secours immédiat de sa providence, nous tomberions dans le néant.

Tenant tout de lui, nous devons lui consacrer tout ce que nous sommes, ne vivre que pour lui, faire de sa volonté notre unique occupation, ne rien faire de ce qui peut lui déplaire, et faire tout ce que nous savons lui être agréable.

Est-ce ainsi que nous en usons? Nous mettons-nous en peine de connaître la volonté de Dieu à notre égard? L'étu-

dions-nous dans sa loi sainte? L'étudions-nous dans les obligations que notre état nous impose; dans nos règles, dans nos constitutions? Faisons-nous, comme notre divin Maître, notre nourriture, notre première et principale occupation, de l'accomplissement de la volonté de notre Père qui règne dans les cieux, et pouvons-nous espérer de nous entendre adresser un jour cette belle sentence : *Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (1); et cette autre parole non moins consolante : *Courage bon et fidèle serviteur; entrez dans la joie de votre Seigneur?* (S. Matth., xxv, 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai négligé, ô mon Dieu, d'étudier votre volonté, et, lorsque je l'ai connue, je ne l'ai pas toujours accomplie. Oh! que je suis coupable! Daignez me pardonner par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par la médiation de Marie, ma bonne et tendre mère.

Je prends la résolution de...

99e SUJET.

OBLIGATION DE SERVIR DIEU.

Craignez le Seigneur, et servez-le avec un cœur parfait.
(Jos., xxiv, 14.)

Nous savons que pour servir Dieu comme il le demande, il faut faire ce qu'il nous ordonne, éviter ce qu'il nous défend, et nous conformer en tout à sa sainte volonté. L'avons-nous fait jusqu'à présent? Le faisons-nous? Est-ce Dieu que nous cherchons dans ce que nous faisons? Etudions-nous sa volonté, ses désirs, ses intentions à notre égard? La crainte de ne pas faire ce que Dieu veut, nous fait-elle quelque impression; arrête-t-elle un projet formé, une démarche commencée, quand nous n'y reconnaissons pas la volonté de Dieu? Cette crainte nous fait-elle rentrer dans l'ordre, lorsque nous nous en écartons?

Nous trouvons-nous heureux d'avoir choisi Dieu pour

(1) S. Matth., xxv, 34.

notre maître ; de faire son œuvre, d'être constamment employés à ce qu'il veut ? Nous efforçons-nous de lui former des enfants dociles, de lui procurer des serviteurs fidèles ? Sentons-nous quelque zèle pour sa gloire ? Pourrions-nous dire avec notre divin modèle : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (1) ?

Pensons-nous qu'un maître nourrirait, paierait, garderait un domestique qui ne le servirait pas mieux que nous ne servons Dieu ? Pensons-nous que les saints jouiraient de la gloire éternelle, qu'ils seraient dans le ciel s'ils n'avaient pas servi Dieu mieux que nous ?

Pour réparer le passé et régler l'avenir, entrons dans les sentiments du grand apôtre, lorsqu'il disait ces belles paroles : *Seigneur que voulez-vous que je fasse* (2) ? et ajoutons avec le prophète royal : *je tiendrai mes yeux arrêtés sur les voies qui mènent à vous, Seigneur ; Je méditerai vos ordonnances et je les suivrai fidèlement*. (Ps. CXVIII, 15 et 16.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Depuis que j'ai l'usage de la raison, j'aurais dû ne servir que vous, ô mon Dieu, ô le meilleur, le plus doux, le plus libéral de tous les maîtres ; mais, ô fatal aveuglement ! je vous ai quitté, vous, mon bon Père, pour me livrer à la tyrannie de mes passions, dont je me suis fait l'esclave et le jouet ! Pardonnez-moi, Seigneur, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

100e SUJET.

DIGNITÉ DU SERVICE DE DIEU.

Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu. (Ps. CXXIII, 15.)

On s'estime heureux d'être auprès d'un puissant monarque, de lui rendre service, de lui plaire, de l'honorer ; mais s'il en est ainsi à l'égard d'un homme qui, quelque grand qu'il soit, est cependant bien petit auprès de Dieu, que sera-ce des services rendus au grand monarque du ciel et de la terre, au

(1) S. Jean, IV, 34. — (2) Act., IX, 6.

grand Dieu de l'éternité! Aussi peut-on dire avec vérité que rien n'est plus grand, plus élevé, plus noble, plus digne de nous, que de servir Dieu, d'accomplir ses desseins, de faire sa volonté! C'est ainsi que celui qui est fidèle à ce devoir, qui rend à Dieu un culte sincère et véritable, s'élève au-dessus de la terre pour s'assimiler en quelque sorte aux heureux habitants de la céleste patrie : il devient lui-même roi et monarque; car servir Dieu c'est régner!

Non seulement rien n'est plus digne de l'homme que le service de Dieu; mais de plus, rien ne nous est aussi avantageux. Que gagne-t-on au service d'un grand de la terre? quelques distinctions, des honneurs, des richesses; mais ces avantages sont trop imparfaits, trop passagers, trop petits pour remplir notre cœur : au lieu que le service de Dieu, étant soutenu par la ferme espérance d'une récompense infinie et éternelle, procure à l'homme un contentement, une joie, un bonheur que rien ne saurait troubler. Pour nous en convaincre, comparons l'état actuel des âmes des saints qui ont passé leur vie au service de Dieu, avec celui des courtisans et des favoris des grands : les premiers jouissent de la gloire éternelle! mais en est-il de même des seconds, surtout si, pour servir des maîtres mortels, ils ont eu le malheur d'oublier Dieu? Sommes-nous entrés dans ces sentiments? Comprenons-nous le sens de ces paroles : *Heureux sont ceux qui sont à vous, Seigneur; heureux vos serviteurs, qui jouissent toujours de votre présence, et qui écoutent votre sagesse?* (III Rois, x, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quel serait mon bonheur si, jusqu'à présent, je vous avais toujours bien servi, ô mon Créateur! Je n'aurais pas en moi ces cruels remords qui me déchirent; je n'éprouverais pas ces pénibles inquiétudes qui m'agitent et me troublent! Pardonnez, Seigneur, pardonnez les égarements d'un prodigue qui se jette à corps perdu dans les bras de votre miséricorde. Pardonnez-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

101e SUJET.

COMMENT IL FAUT SERVIR DIEU.

Servons Dieu avec crainte et révérence. (Héb., XII, 28.)

Dieu veut que nous le servions en enfants bien nés et non en esclaves; par amour et non par crainte, pour lui plaire, pour mériter de plus en plus son affection.

Il faut servir Dieu avec pureté d'intention, c'est-à-dire pour lui-même, n'ayant en vue, en toutes choses, que de faire sa volonté.

Il faut servir Dieu avec fidélité, c'est-à-dire ne rien omettre de ce que nous savons lui être agréable, quelques difficultés que nous puissions rencontrer, quelque répugnance qu'il faille vaincre : cela nous est toujours possible avec la grâce.

Il faut servir Dieu avec zèle : et, en effet, ne serait-ce pas outrager ce Dieu grand et puissant, que de le servir avec tiédeur, avec lâcheté, avec dégoût? Aussi de quelle sainte ardeur ne sont pas animés ses vrais serviteurs dans l'accomplissement de leurs devoirs!

Il faut servir Dieu avec joie et avec un saint contentement. Un vrai serviteur de Dieu peut subir quelques épreuves; mais les grâces qu'il reçoit, l'élèvent tellement au-dessus des sentiments de la nature, que rien ne saurait troubler la paix intérieure dont son âme jouit; aussi quel calme, quel contentement, quelle sérénité, quelle joie ne voit-on pas rayonner sur son visage?

Il faut servir Dieu avec constance. Dieu est toujours le même; ce qu'il méritait hier, il le mérite aujourd'hui, il le méritera demain. Pourquoi changer? pourquoi nous relâcher dans le culte et le service que nous lui rendons? Chaque jour il nous accorde de nouveaux bienfaits; nous lui devons aujourd'hui plus que nous lui devions hier; pourquoi ne pas nous efforcer de le payer de retour.

Il faut servir Dieu dès la jeunesse, et le servir toujours : on ne commence jamais trop tôt à servir le Seigneur; la jeunesse lui appartient aussi bien que l'âge le plus avancé. D'ailleurs, celui qui est jeune n'est pas sûr de devenir vieux. Les jours de

la jeunesse sont les plus beaux de la vie; mais ces jours seraient-ils trop beaux pour être consacrés au Seigneur? Dieu veut bien recevoir les services qu'on lui rend dans la vieillesse ; mais il est jaloux des beaux jours de la jeunesse : les lui refuser, c'est lui faire une grave injure, et lui enlever la moelle de la victime.

Est-ce ainsi que nous servons Dieu? Si la mort nous avait surpris dans un tel jour, à une telle heure, dans un tel endroit, Dieu nous aurait-il trouvés faisant son œuvre? Aurions-nous pu nous appliquer ces paroles : *Bienheureux ce serviteur si son maître, en arrivant le trouve agissant ainsi : je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens?* (S. Matth. XXIV, 46 et 47.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Quel compte aurai-je à vous rendre, Seigneur, si vous me jugez en rigueur de justice sur le temps que j'ai passé sans vous servir ! Je vous demande pardon de ma négligence, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ et la protection de Marie; je vous promets qu'à l'avenir tout ce que je dirai et ferai sera pour votre plus grande gloire.

Je prends la résolution de...

102e SUJET.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? (I S. Jean, IV, 20.)

Le premier commandement nous ordonne d'aimer Dieu, et le second, qui est semblable à celui-là, nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements (1).

En effet, celui qui aime Dieu doit nécessairement aimer le prochain, car celui qui aime le père aime aussi les enfants.

Nous devons donc aimer notre prochain, c'est-à-dire avoir pour lui une cordiale affection, prendre part à ce qui le touche, à ses joies, à ses peines, non pas seulement en paroles,

(1) S. Matth., XXII, 37-40.

mais surtout par les œuvres; c'est saint Jean qui nous le recommande (1). Nous devons lui rendre tous les services qu'il a droit d'attendre de nous, lui parler avec bonté, avec respect et cordialité.

Est-ce ainsi que nous aimons le prochain ? Quelles preuves lui en donnons-nous ? Evitons-nous ce qui pourrait le contrarier, le peiner, le désobliger? Sommes-nous attentifs à ne rien dire qui puisse nuire à ses intérêts, à sa réputation, à la considération dont il a besoin?

Faisons-nous, avec le secours de la grâce de Dieu, ce que nous pouvons pour lui être utiles, l'obliger, lui faire plaisir?

Notre amour pour le prochain nous coûte-t-il quelque chose ? Faisons-nous quelques sacrifices pour le conserver et l'augmenter en nous?

Pensons donc à ce que Jésus-Christ a fait pour chaque homme en particulier, et nous nous sentirons puissamment portés à suivre l'enseignement que nous donne saint Jean par ces paroles : *Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu.* (I S. Jean, IV, 7).

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai commises contre la charité; daignez me l'accorder, ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

103e SUJET.

DES MOTIFS DE LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Toute la loi est renfermée dans ce seul précepte : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. (Gal., V, 14.)

Il nous serait bien difficile d'aimer notre prochain comme nous-mêmes si nous envisagions en lui la seule humanité avec toutes ses misères, avec toutes ses faiblesses, avec tous ses défauts. Mais, si nous ne regardons le prochain que comme

(1) I S. Jean, III, 18.

l'enveloppe, que comme le manteau qui nous cache Dieu en sa personne, tout sera changé pour nous. Nous passerons au delà des défauts, des imperfections et de tout ce qui pourrait nous déplaire dans le prochain, pour ne plus voir en lui que l'image de la Divinité, que l'enfant de notre Père céleste.

Plus cette image nous paraîtra défigurée, plus nous aurons de compassion de celui qui la porte; plus ce frère nous paraîtra éloigné de notre divin Père, plus nous aurons pitié de lui, plus nous chercherons à lui faire du bien.

Si donc nous éprouvons de la répugnance à aimer le prochain, à lui faire du bien, à prendre part à ce qui le concerne, élevons nos regards vers le ciel, pensons à ces belles paroles de notre adorable Maître : *Toutes les fois que vous aurez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères que voilà, vous me les aurez faites à moi-même* (1).

Si donc j'aime mon prochain comme je dois l'aimer, c'est Jésus-Christ que j'aime; si je lui rends un service, c'est à Jésus-Christ que je le rends; si je respecte sa réputation, c'est celle de Jésus-Christ que je respecte. Oh! que ces raisons sont puissantes! qu'elles répondent bien à toutes les vaines objections de l'amour-propre, de la jalousie, de l'immortification, de la mauvaise humeur!

Est-ce ainsi que nous agissons? Pensons-nous à ce que dit l'Écriture : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils pour le racheter* (2)*! Que si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous aussi nous devons nous aimer les uns les autres?* (I S. Jean, IV, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Seigneur, vous m'avez aimé jusqu'à donner votre vie pour me sauver, et je ne veux rien souffrir de mon prochain pour vous témoigner mon amour! Ah! puisque vous nous avez assuré que vous tiendrez comme fait à vous-même ce que, pour l'amour de vous, nous aurons fait au prochain, je suis résolu de lui rendre désormais tous les services possibles.

(1) S. Matth., XXV, 40. — (2) S. Jean, III, 16.

Pardon, ô divin Jésus, de tout le passé; je vous le demande par l'intercession de Marie, votre digne Mère.

Je prends la résolution de...

104e SUJET.

DES QUALITÉS DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

N'aimons pas seulement de parole ni de langue, mais par les œuvres et en vérité. (I S. Jean, III, 18.)

Notre amour envers le prochain doit être *vrai* et *sincère*, c'est-à-dire se prouver par les actions, lorsque l'occasion s'en présente.

Il doit être *universel*, se rapportant à tous les hommes : parents, amis, connus, inconnus, et même à nos ennemis. Un vrai chrétien peut bien être haï; mais il ne hait personne : loin de là, il aime tout le monde, son cœur ne connaît pas d'inimitié.

L'amour du prochain doit être *pur*, dégagé de tout intérêt personnel, et avoir la seule volonté de Dieu pour motif, et non quelque espoir de retour, quelques vues humaines, quelques vues d'intérêt personnel.

Il doit être *courageux*, nous faisant surmonter les peines, les répugnances, les difficultés, et même commander des sacrifices proportionnés aux besoins du prochain.

Il doit être *constant*, ne cessant jamais d'avoir son effet, sous quelque prétexte que ce puisse être. Dieu cesse-t-il un instant de nous faire du bien, malgré notre ingratitude?

Il doit être *affectueux*, c'est-à-dire qu'il ne faut pas, par des rebuts, des paroles dures, des reproches, faire acheter les services que l'on rend.

Il doit être *prudent* et *éclairé*, nous faisant éviter toute démarche, toute démonstration capable de compromettre notre réputation ou de scandaliser.

Il doit être *général*, c'est-à-dire embrasser tous les besoins du prochain, mais spécialement ceux de l'âme.

Notre amour pour le prochain a-t-il ces qualités? Saint Paul nous dit que *la charité est douce, patiente, bienfaisante:* qu'*elle n'est point jalouse*, qu'*elle ne s'enfle point*, qu'*elle ne cherche point ses propres intérêts*, qu'*elle ne s'emporte point*,

qu'*elle ne pense mal de personne,* qu'*elle n'a point de joie du mal* qui arrive au prochain. (I Cor., XIII, 4-6.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — J'ai fait bien des fautes contre la charité, ô mon Dieu! j'ai été bien éloigné d'aimer mon prochain comme vous voulez que je l'aime, c'est-à-dire comme moi-même et pour l'amour de vous. Daignez me pardonner ces fautes, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

105e SUJET.

DES EFFETS DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Si nous nous aimons les uns les autres... l'amour de Dieu est parfait en nous. (I S. Jean, IV, 12.)

Nous aimons véritablement notre prochain lorsque nous lui faisons, en vue de Dieu, tout le bien dont nous sommes capables; lorsque nous allons au-devant de ce qui peut lui faire plaisir, le soutenir, le consoler, le ramener au bien quand il s'en écarte; lorsque nous évitons, et que nous faisons éviter, autant qu'il dépend de nous, tout ce qui pourrait le blesser dans ses biens, son honneur ou sa réputation; lorsque nous prenons part à ce qui le concerne, nous réjouissant avec lui dans sa prospérité, et nous affligeant de ses peines et de ses disgrâces. Nous aimons véritablement notre prochain lorsque nous le traitons avec respect, avec déférence, avec cordialité, que nous lui parlons avec modération, avec affabilité : lorsque nous l'estimons, que nous le respectons, que nous avons pour lui les attentions convenables, les égards qu'il mérite et que réclame sa position.

En un mot, nous avons lieu de croire que nous aimons notre prochain lorsque nous le traitons comme nous voudrions en être traités nous-mêmes

Nous ne voulons pas qu'on nous méprise, qu'on nous rebute, qu'on nous regarde de mauvais œil, qu'on nous traite sans pitié, qu'on parle mal de nous, qu'on publie

nos défauts, qu'on nous desserve auprès de nos confrères, de nos supérieurs, etc. : ne le faisons donc jamais aux autres.

Oh! que se mettre à la place des autres et penser à ce que nous voudrions qu'on nous fît dans telles ou telles circonstances, est un excellent moyen de se conserver dans la pratique de la charité! Voyons si c'est ainsi que nous agissons. *Celui qui n'aime pas son prochain, et qui dit qu'il aime Dieu, est un menteur* (1), *et la vérité n'est point en lui.* (I S. Jean, II, 4.)

Pause.....

Acte de contrition. — Oh! que vous avez été et que vous êtes encore bon pour moi, ô débonnaire Jésus; et moi, je suis si peu charitable envers mes frères! Je vous demande pardon de toutes mes fautes contre la charité fraternelle. Par votre cœur tout brûlant d'amour pour nous, et par celui de votre divine Mère, daignez m'accorder la grâce d'aimer mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous, de me surmonter en toutes les rencontres, et pour cela d'accomplir fidèlement *la résolution que je prends de...*

106e SUJET.

DE L'UNION QUI DOIT RÉGNER ENTRE LES MEMBRES D'UN INSTITUT OU D'UNE COMMUNAUTÉ.

On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. (S. Jean, XIII, 35.)

La pratique d'une union franche, cordiale, constante en Dieu et pour Dieu, qui s'établit entre les personnes qui vivent ensemble, fait non seulement le bonheur de leur vie, mais prouve encore le règne de Dieu dans les âmes, et, de plus, elle porte singulièrement à Dieu ceux qui en sont témoins. Mais, pour que cette union règne dans une communauté, il faut qu'on fasse des sacrifices; que chacun regarde son frère comme représentant de Jésus-Christ même; qu'il l'aime et lui rende service autant qu'il le peut; qu'il le traite avec respect, avec déférence; qu'il agisse de concert avec lui dans les emplois communs.

(1) I S. Jean, IV, 20.

Il faut éviter tout ce qui pourrait déplaire aux autres, les contrarier, les affecter. Il faut oublier les torts d'autrui, et lui pardonner, comme Jésus-Christ veut bien oublier nos ingratitudes, nos manquements. Il faut, en un mot, nous identifier avec nos frères, nous mettre à leur place, les traiter comme nous voulons en être traités nous-mêmes.

« Voyez combien ils s'aiment, » disaient les païens, en parlant des premiers fidèles. En effet, *ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme* (1). Aussi leur exemple contribuait-il singulièrement à la conversion des idolâtres. *Oh! qu'il est beau, qu'il est agréable de voir des frères vivre ensemble* (2), dans l'union et la concorde! s'écriait le roi-prophète. Aussi une communauté composée de membres bien unis, s'aimant, s'estimant, se respectant les uns les autres, offre-t-elle un avant-goût de la félicité céleste.

Examinons notre conduite à ce sujet. Vivons-nous en union avec nos frères? Savons-nous prendre quelque chose sur nous, sur notre amour-propre, pour ne blesser en rien cette bonne harmonie, pour la conserver intacte, et même pour l'affermir de plus en plus? Entrons-nous dans les sentiments de notre divin Sauveur, lorsqu'il disait ces admirables paroles : *Mon Père, je désire que tous ceux que vous m'avez donnés soient une même chose; comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, qu'eux aussi ne soient qu'une même chose en nous?* (S. Jean, XVII, 21.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Oh! que j'aime peu mes frères! Que je fais peu de sacrifices pour cimenter l'union que je dois avoir avec eux! Je suis un orgueilleux; je veux dominer sur tout, l'emporter partout. Je vous demande pardon de toutes ces fautes, ô mon adorable Sauveur! Je vous demande, par vos mérites infinis et l'intercession de votre divine Mère, la grâce d'être toujours bien uni avec mes frères. Pour mériter cette faveur,

Je prends la résolution de...

(1) Act., IV, 32. — (2) Ps. CXXXII, 1.

107e SUJET.

SUPPORT DU PROCHAIN.

Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. (Gal., VI, 2.)

Saint Paul ne s'est pas contenté de nous donner cette leçon de charité; il l'a fidèlement pratiquée lui-même, se faisant tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ (1).

Avons-nous, comme lui, supporté les défauts et les imperfections de ceux avec qui nous vivons? Les avons-nous supportés avec calme, patience et résignation? Avons-nous travaillé à vaincre la répugnance que nous pourrions ressentir pour leur naturel, leur caractère, leur humeur?

Au lieu d'excuser les défauts des autres, de couvrir, autant que nous le pouvions, leurs imperfections, n'avons-nous pas eu l'imprudence de les faire connaître, de les publier de vive voix ou par écrit, sous prétexte que c'était à des amis, et que nous leur recommandions le secret?

Ne nous sommes-nous jamais permis de critiquer les autres, de les blâmer, de les ridiculiser?

Avons-nous pensé, au contraire, que nous avions probablement plus de défauts que les autres, et que cependant nous ne voudrions pas être l'objet de leur mépris, de leurs railleries, de leur critique?

Avons-nous pensé que ceux qui ne veulent rien souffrir des autres sont ordinairement les plus incommodes, les plus fâcheux, les plus difficiles, les plus délicats, les plus ombrageux, les plus insupportables? Examinons-nous sur un article aussi important, et quand nous serons tentés de blâmer, de critiquer notre prochain ou de nous plaindre de lui, souvenons-nous de ces paroles de notre bon Maître : *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.* (S. Jean, VIII, 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que j'ai de fautes à déplorer en votre présence, ô mon Dieu! Que de torts ma susceptibilité n'a-t-elle pas faits et à mon âme et à la tranquillité de mes

(1) I Cor., IX, 22.

frères! Je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la très douce et très aimable Marie. Pour réparer autant qu'il m'est possible ces nombreuses fautes,

Je prends la résolution de...

108° SUJET.

DÉFAUTS OPPOSÉS A LA CHARITÉ.

Si vous vous mordez les uns les autres,... prenez garde que vous ne vous consumiez les uns les autres. (Gal., v, 15.)

Parmi les défauts opposés à la charité, on peut mentionner : 1° les antipathies d'où naissent les oppositions, les répulsions : on s'évite, on se fuit, on se voit de mauvais œil, on se parle peu, ou on le fait brusquement; si on est obligé de se rendre quelque service, on le fait de mauvaise grâce; 2° les amitiés particulières, ou les trop grandes sympathies qui partagent le cœur; 3° l'envie et la jalousie, qui ulcèrent les cœurs : on voit avec chagrin les succès du prochain, et avec un plaisir coupable ses peines, ses déboires, ses humiliations; 4° l'égoïsme, qui porte à ne penser qu'à soi, à n'agir que pour soi, à ne rechercher que ses intérêts et sa propre satisfaction; 5° l'étude maligne de la conduite du prochain : on croit pouvoir pénétrer jusqu'à ses pensées, ses intentions; on s'imagine voir, on croit entendre, on fait des suppositions, des rapprochements, des comparaisons, d'où l'on tire de fâcheuses conséquences; de là, les soupçons, les jugements téméraires; 6° les médisances, qui ruinent la réputation du prochain; les calomnies, qui sont plus insupportables que la mort; 7° l'impatience, la mauvaise humeur : on ne peut rien souffrir, rien endurer du prochain; on le brusque, on le blesse par des paroles déplacées ou par des procédés blâmables; 8° l'opiniâtreté : on veut toujours avoir raison, l'emporter en tout et sur tout, et, par là, on fait de la peine, on humilie, on indispose; 9° l'orgueil, qui nous porte à nous élever, à mépriser les autres, à leur manquer d'égards, et par conséquent à blesser l'union qui doit ne faire qu'un corps de tous les membres d'une même maison, d'un même institut.

Examinons si nous n'avons rien à nous reprocher sur ces divers points.

N'oublions pas surtout qu'en matière de charité, les fautes sont presque toujours plus grandes et plus dangereuses qu'on ne se l'imagine ! Pensons à ce que peuvent produire les rebuts, les marques de sympathie ou d'antipathie ; les médisances, les rapports imprudents ; les indiscrétions capables de troubler la paix dans une communauté et l'union qui doit régner entre les membres qui la composent, et de faire perdre aux supérieurs la confiance de ceux qui dépendent d'eux. En un mot, voyons si nous ne sommes pas du nombre de ceux qui trouvent leur condamnation dans ces paroles : *Comment pouvez-vous voir une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poudre qui est dans le vôtre?* (S. Matth., VII, 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — Profondément humilié en votre sainte présence, ô Dieu tout amour, je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises contre la charité fraternelle ; je m'en repens amèrement, je les déteste de tout mon cœur. Je vous demande, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, la grâce de me corriger au plus tôt de tous ces défauts ; et, pour prouver la sincérité de mon répentir,

Je prends la résolution de...

109e SUJET.

AMITIÉS PARTICULIÈRES.

Celui qui fait acception de personne, se perdra lui-même.
(Eccli., XX, 24.)

Un sentiment de sympathie ou d'affection plus sensible que l'on éprouve pour quelqu'un, n'indique pas toujours une amitié particulière, pourvu cependant qu'on le combatte, qu'on le rapporte à Dieu. Mais si on cultive ce sentiment, par des paroles ou des actions, si on établit des rapports plus fréquents avec la personne qui en est l'objet, si on se procure des rapprochements, des entrevues ; si on cherche l'occasion de se voir, de se parler, d'être ensemble, c'est alors que le démon et les mauvaises inclinalions sont en jeu pour exiger encore,

pour obtenir encore; c'est alors que l'amitié particulière est coupable, c'est alors qu'elle devient funeste par les malheureux résultats dont elle est le principe et la cause.

Les amitiés particulières partagent le cœur, affaiblissent peu à peu l'amour de Dieu, dessèchent l'âme, lui ôtent le goût des exercices de piété, l'exposent à succomber à beaucoup de tentations, excitent des jalousies, attirent le mépris sur l'affectionné et sur celui qui affectionne, et scandalisent les autres par les actes extérieurs qui en sont les suites. Ces personnes prennent parti les unes pour les autres; elles se soutiennent, se défendent mutuellement; elles s'échangent de petites attentions, s'offrent de petits présents, se rendent de petits services. Peu à peu les familiarités s'établissent et se cimentent; heureux si l'âme ne finit pas par chasser Dieu du milieu d'elle, pour y établir la créature: c'est ce que saint Paul appelle *commencer par l'esprit et finir par la chair* (1).

Examinons maintenant si nous n'avons pas quelques reproches à nous faire à ce sujet. N'y a-t-il pas quelque objet qui nous entraîne, qui nous captive, qui nous maîtrise? Ne cherchons-nous pas à nous approcher de cet objet, à le voir, à lui parler? La pensée de cet objet ne nous occupe-t-elle pas autant et peut-être plus que celle de Dieu? N'en faisons-nous pas notre idole? Ah! s'il en était ainsi, de quel malheur ne serions-nous pas menacés! Pensons donc à cet anathème de l'Esprit saint: *Malheur au cœur partagé* (2)! et suivons ce sage conseil que Josué donnait au peuple hébreu: *Otez du milieu de vous ces dieux étrangers.* (Josué, XXIV, 23).

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que je suis coupable! J'en fais l'aveu sincère: hélas! je n'aime pas mon prochain comme vous voulez que je l'aime; ce n'est pas pour vous que je l'ai aimé jusqu'à présent, c'est pour moi et pour ma seule satisfaction: je vous en demande pardon par les mérites de Jésus, le bon Pasteur, et par l'intercession de Marie, Mère du bel amour.

Je prends la résolution de...

(1) Gal., III, 3. — (2) Eccli., II, 14.

110e SUJET.

MÉDISANCE.

Votre bouche était remplie de malice... vous parliez de sang-froid contre votre frère. (Ps. XLIX, 19 et 20.)

Il ne faut pas confondre les déclarations utiles, faites à qui de droit, et que commande la correction fraternelle, avec la médisance. Dans le premier cas, c'est la gloire de Dieu, le salut du prochain, l'amour de l'ordre qui dirigent ; dans le second, c'est la jalousie, l'envie, le désœuvrement, la démangeaison de parler et d'autres passions basses qui sont le principe de ce mal, d'où résultent la désunion, le scandale, et quelquefois même la perte des âmes.

Celui qui exerce la correction fraternelle ne fait connaître ce qu'il sait, au sujet du prochain, qu'à ceux qui peuvent remédier au mal, ou à ceux qui pourraient en être victimes, et encore est-ce avec toutes les précautions convenables, et après avoir prié, invoqué l'Esprit saint.

Il n'en est pas ainsi du médisant, de celui qui souvent aurait le plus à perdre si l'on parlait de lui comme il parle des autres. Comme il s'occupe peu de ce qui le regarde, que son cœur est gâté, il trouve toujours dans les autres quelque chose à critiquer, à condamner. Sa démangeaison le porte à dire au premier venu tout ce qu'il sait et tout ce qu'il ne sait pas ; presque toutes ses conversations sont empoisonnées par des paroles plus ou moins funestes à la réputation du prochain ; ses égaux, ses inférieurs, et même ses supérieurs, sont tour à tour l'objet de sa critique ; tous ont tort ; tous font mal, excepté lui. Il recommandera peut-être le silence ; mais ce sera moins par le désir d'empêcher la répétition de ce qu'il aura dit, que par la crainte d'être compromis.

La langue du médisant est comme une épée a deux tranchants dont le démon se sert pour accomplir son œuvre. Et, en effet, le médisant fait parfaitement l'œuvre de cet ennemi de nos âmes ; il sème la discorde, trouble la paix, jette une défiance réciproque parmi les personnes qui vivent ensemble, arrache du cœur des inférieurs la confiance qu'ils doivent avoir envers les supérieurs, etc., etc. Voilà pourquoi saint

Jacques nous dit *que la langue est un assemblage de toutes sortes d'iniquités, qu'elle est allumée du feu de l'enfer* (1). Au reste, pour déchirer le prochain, le médisant ne se sert pas toujours de sa langue : il sait tirer bon parti d'un signe, d'un geste, d'un sourire, d'un silence affecté et dédaigneux.

C'est pour nous porter à ne jamais prendre part à ce mal, que le Saint-Esprit nous engage à *boucher nos oreilles avec des épines*, pour ne pas écouter la langue médisante (2).

Voyons si nous n'avons pas été de ces hypocrites dont parle Jésus-Christ, *qui voient une paille dans l'œil de leur frère, et qui n'aperçoivent pas une poutre qui est dans le leur* (3). Efforçons-nous d'éviter un si grand défaut, et mettons fidèlement en pratique cet important avis que nous donne l'Esprit saint : *Avez-vous entendu une parole contre votre prochain, qu'elle expire en vous, et assurez-vous qu'elle ne vous fera pas mourir.* (Eccli., XIX, 10).

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Combien de fois ne me suis-je pas rendu coupable de médisance, ô mon Dieu ! Que me reste-t-il, à présent, des malheureuses satisfactions que je me suis données, si ce n'est les amers reproches de ma conscience et les regrets que votre Esprit saint daigne m'en faire concevoir ! Je vous demande pardon de toutes ces fautes, ô mon bon Père, et je vous promets de me corriger, moyennant votre sainte grâce, que j'espère obtenir par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

111e SUJET.

CALOMNIE.

La calomnie est une des trois choses que le sage trouve plus insupportables que la mort. (Eccli., XXVI, 7.)

La calomnie est un crime si contraire à l'amour du prochain, qu'il n'est pas croyable qu'un bon chrétien, et, à plus forte raison, une personne consacrée à Dieu, puisse tomber dans ce désordre. Cependant cela n'arrive que trop souvent,

(1) S. Jacq., III, 6. — (2) Eccli., XXVIII, 28. — (3) S. Matth., VII, 3.

peut-être pas tout à fait volontairement et avec réflexion, avec malice; mais, par suite de l'habitude qu'on a prise de juger, de condamner les autres, de voir le mal plutôt que le bien, on se persuade facilement qu'on a vu ou entendu ce qu'on n'a réellement ni vu ni entendu. On communique ses pensées à un ami; celui-ci prend la chose au sérieux, en parle à d'autres. Ceux-ci le redisent à d'autres amis, et peu à peu le récit acquiert de la consistance. Le premier rapport n'est qu'un soupçon, le second devient une probabilité, le troisième une certitude : et voilà comment, sans presque s'en apercevoir, on perd la réputation du prochain.

Détruire la réputation du prochain, soit par la médisance, soit par la calomnie, c'est un crime horrible ; c'est lui enlever ce qu'il a de plus cher, son plus précieux trésor, et se mettre dans la presque impossibilité de le lui restituer.

On se fera un jeu, un amusement, un passe-temps de parler mal de son prochain, de le dénigrer, de le tourner en ridicule, et même de le rendre coupable aux yeux des autres, de ses égaux, de ses supérieurs, de ses inférieurs ! Mais, qu'on ne s'y trompe pas, de tels désordres ne sauraient rester impunis : Dieu s'en fera le juge et le vengeur; si ce mal n'est pas expié en ce monde, il le sera dans l'autre, et d'une manière terrible.

Ce crime acquiert de la gravité à proportion de la position de celui qui médit, de celui dont on médit, du mal qu'on en dit, du nombre de ceux qui écoutent, des effets qu'il peut produire. C'est donc avec raison que les détracteurs sont haïs de Dieu (1) et des hommes.

Voyons maintenant quelle est notre conduite à cet égard. Pesons-nous attentivement ces paroles des livres saints : *Vous ne calomnierez point votre prochain, et vous ne l'opprimerez point?* (Lévit., XIX, 13.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de tous les péchés que j'ai commis par mes paroles contraires à la charité. Je vous prie de m'inspirer toujours

(1) Rom., I, 30.

une très grande horreur de la calomnie, un respect profond et sincère pour la réputation du prochain. Je vous demande cette grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

112e SUJET.

DE LA GRACE.

La grâce et la miséricorde de Dieu sont sur ses saints.
(Sag., IV, 15.)

La grâce est un don que Dieu nous accorde par pure bonté, et par les mérites de Jésus-Christ, pour nous aider à éviter le mal et à faire le bien, c'est-à-dire pour opérer notre salut. Ce secours d'en haut nous est donné de diverses manières : c'est tantôt une lumière qui nous éclaire sur nos devoirs et sur les avantages que nous trouvons dans leur accomplissement; c'est tantôt un remords de conscience sur le mal que nous avons fait, ou sur le bien que nous avons omis; tantôt c'est une crainte salutaire des jugements de Dieu.

La grâce est un don gratuit, c'est-à-dire qu'elle ne nous est pas due, et que Dieu ne nous la donne que par un pur effet de sa bonté pour nous. Cependant, comme il nous a promis ce secours, que Jésus-Christ nous l'a mérité, il entre dans les vues de sa miséricorde de nous l'accorder, et il ne nous la refuse jamais, dans quelque état que nous soyons, justes ou pécheurs; c'est-à-dire que nous avons ce secours pour persévérer dans le bien, ou pour nous convertir si nous avions eu le malheur de tomber dans le péché.

La grâce nous est donnée par les mérites de Jésus-Christ; c'est par ses souffrances et par sa mort que cet aimable Sauveur nous a mérité ce secours; chacune de ses grâces est le prix de son sang adorable.

La grâce nous est donnée pour nous aider à opérer notre salut; car de nous-mêmes nous ne pouvons rien dans l'ordre surnaturel, tandis que nous pouvons tout avec la grâce, en y coopérant. Cette grâce nous est donnée pour nous aider, mais non pas pour nous forcer; pour nous aider,

mais non pas pour favoriser notre paresse. Que ce don est grand, puisque c'est le prix du sang de Jésus-Christ! Que ce don est précieux! par lui nous pouvons acquérir le ciel, la possession de Dieu.

Est-ce là l'idée que nous nous sommes faite de la grâce? Quelle a été notre reconnaissance envers Dieu, qui nous la donné si généreusement; envers Jésus-Christ, qui nous l'a méritée par de si horribles tourments; envers le Saint-Esprit, qui nous l'offre sans cesse, malgré nos continuelles résistances; envers Marie, qui en est la trésorière et la dépositaire? Oh! comprenons enfin qu'*on demandera beaucoup à qui on aura beaucoup donné* (1), et ne nous exposons pas au sort déplorable de celui *qui aura reçu la grâce en vain.* (II Cor., VI, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que je serais saint, ô mon Dieu! si j'avais profité de toutes les grâces que j'ai reçues de vous! Mais parce que j'en ai souvent abusé, je ne suis qu'un pauvre pécheur, un religieux lâche et imparfait. Pardon, Seigneur! par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, Mère de l'Auteur de la grâce.

Je prends la résolution de...

113e SUJET.

COOPÉRATION A LA GRACE.

Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. (Ps. XCIV, 8.)

Adorons l'esprit de Notre-Seigneur, nous invitant à correspondre fidèlement à la grâce, pour opérer notre salut, et pénétrons-nous bien de cette maxime de saint Augustin, « que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. »

Sans doute, jamais la grâce ne nous manquera; mais si nous ne correspondons pas à ses bons mouvements, à ses douces et bienveillantes sollicitations, nous nous perdrons malgré ce secours. Il faut donc coopérer à la grâce, c'est-à-dire faire le bien auquel elle nous porte, qu'elle nous indi-

(1) S. Luc, XII, 48.

que, ou éviter ce qu'elle nous fait envisager comme défendu ou seulement nuisible à notre perfection.

Examinons-nous, sans nous flatter, sur l'emploi que nous faisons et que nous avons fait des grâces que nous avons reçues.

Par le baptême, nous avons reçu la grâce d'adoption d'enfants de Dieu et de l'Église ; nous avons reçu le principe de la foi, de l'espérance et de la charité, et, dans l'usage ou la pratique de ces trois vertus, les germes de toutes les vertus morales : comment y avons-nous correspondu?

Nous avons été instruits des saintes vérités de la religion, et des devoirs qu'elle nous impose : comment les avons-nous remplis, ces devoirs?

Par la communion, Jésus-Christ s'est donné tout à nous : nous sommes-nous donnés tout à lui?

Par la confirmation, l'Esprit saint est venu nous fortifier en nous communiquant l'abondance de ses grâces : les avons-nous fait valoir, ces grâces, en combattant avec courage les ennemis de notre salut?

Chaque jour, nous recevons de nouvelles lumières, de bons mouvements pour le bien : le faisons-nous, ce bien, à la faveur de ces lumières et de ces bons mouvements? Que de bonnes pensées, que de sollicitations à la vertu ! en profitons-nous? Que de remords de conscience lorsque nous nous oublions ! les écoutons-nous? Le Seigneur nous appelle à lui lors même que nous le fuyons : sommes-nous fidèles à profiter de ces cris amoureux de son cœur?

Avons-nous profité de ces faveurs, de ces grâces précieuses, que Dieu nous a accordées et qu'il nous accorde chaque jour? Ah ! si nous n'écoutions pas la voix de ce bon Père, qui nous appelle à lui en tant de manières différentes, craignons, oui, craignons, et craignons beaucoup, qu'à son tour il *ne fasse aussi la sourde oreille*, comme il nous en menace (1).

Pour éviter ce malheur, ce terrible malheur, soyons fidèles et soyons-le toujours ; à l'exemple du grand apôtre, faisons en sorte *que la grâce de Dieu ne soit pas stérile en nous.* (I Cor., xv, 10.)

(1) Ezéch., viii, 18.

Pause.....

Acte de contrition. — Que n'ai-je pas à me reprocher envers votre grâce, ô mon Dieu ! Vous me l'avez donnée au saint baptême, vous l'avez augmentée par les autres sacrements, chaque jour vous me faites de nouvelles faveurs, et j'en ai presque toujours abusé. J'ai fait peu de bien, malgré les moyens de salut que vous m'avez prodigués, et j'ai commis une multitude de fautes contre les lumières de ma foi et de ma conscience ! Mais, c'en est fait, je veux changer de vie, et puisque j'entends de nouveau votre voix paternelle, je n'endurcirai plus mon cœur. C'est la grâce que je vous demande; par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

114e SUJET.

BESOIN QUE NOUS AVONS DU SECOURS DE DIEU.

Si le Seigneur ne garde lui-même la ville, en vain la sentinelle veille sur les remparts. (Ps. cxxvi, 1.)

Rien n'est plus agréable à Dieu que la confiance la plus entière en sa bonté; rien aussi ne l'offense autant que la conduite de celui qui compte sur ses propres forces. Dieu veut bien nous aider, soutenir notre faiblesse, à condition que nous reconnaîtrons notre impuissance, et le besoin absolu que nous avons de lui. Mais, après tout; sur quoi, hors de Dieu, pourrions-nous fonder nos espérances? Serait-ce sur des forces que nous n'avons pas, sur des grâces que nous ne méritons pas, sur un temps qui n'est pas à nous?

Nous sommes la faiblesse même, et nous croirions pouvoir nous soutenir contre nos mauvaises inclinations, résister à des ennemis infiniment plus puissants que nous! Nous sommes la pauvreté et l'indigence même, en fait de vertu; par nous-mêmes nous n'avons aucun mérite; nos meilleures œuvres, réduites à leur seule valeur, sont aux yeux de Dieu comme un linge souillé (1). Mais il ne suffit pas de savoir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes : il faut, de plus, demander à Dieu

(1) Isaïe, lxiv, 6.

sa protection et son secours, car comment Dieu viendrait-il au secours de celui qui ne daigne pas seulement l'appeler? Comment viendrait-il en aide à celui qui croit pouvoir se suffire à lui-même? Non, il ne l'aidera pas, et, pour punir ce présomptueux, il ne lui donnera que des grâces ordinaires, avec lesquelles il pourrait faire le bien, mais avec lesquelles il risque grandement de se perdre, par l'habitude qu'il a prise, de résister à de plus fortes.

Quelle est notre conduite à cet égard? Comptons-nous sur nous-mêmes ou sur Dieu seul? Secondons-nous ses vues sur nous? Suivons-nous l'impression de la grâce, ou la repoussons-nous? Pensons bien à cette parole de l'Écriture : *Ta perte vient de toi, ô Isarël, comme ton secours vient de moi.* (Osée, XIII, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, mon salut, mon tout! combien ma présomption et mon peu de confiance ont dû offenser votre sagesse et votre bonté! Je réclame votre grande miséricorde pour obtenir, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, un pardon que je ne puis obtenir par moi-même.

Je prends la résolution de...

115e SUJET.

LA FORCE CHRÉTIENNE.

Je puis tout en celui qui me fortifie. (Philipp., IV, 13.)

La force chrétienne est une vertu qui nous fait surmonter courageusement, en vue de Dieu et avec le secours de sa grâce, les obstacles et les difficultés que nous pouvons rencontrer dans l'accomplissement de nos devoirs.

Examinons, d'après ce principe, quelle a été notre conduite.

Au lieu de nous laisser abattre par les difficultés et les oppositions que nous avons rencontrées dans l'exercice de nos fonctions et dans nos rapports soit avec nos frères, soit avec les élèves, les surmontons-nous courageusement et en vue de Dieu, et avons-nous soin de l'appeler à notre aide, sachant,

selon saint Paul, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont éprouvés (1)?

Une parole, un signe, un prétendu manque d'égards, qui a pu blesser notre amour-propre, notre susceptibilité, ne nous a-t-il pas suffi quelquefois pour nous décourager et nous abattre?

Quel empire avons-nous sur nos sens et les inclinations de la nature? Avons-nous le courage d'imposer la modestie à nos yeux, le silence à notre langue, la mortification à nos appétits déréglés, et de ne jamais nous permettre d'agir contre notre conscience et les lumières de la foi?

Avons-nous eu, jusqu'à présent, assez de bonne volonté pour accomplir les résolutions que nous avons prises, soit dans nos retraites annuelles, soit dans nos confessions, soit dans nos examens journaliers?

Ayant eu le bonheur de mettre la main à la charrue et de nous consacrer au service de Dieu et du prochain, avons-nous soin de repousser avec énergie toutes les pensées qui pourraient nous porter au dégoût de cette sainte entreprise et nous exposer à regarder en arrière?

Enfin sommes-nous entrés dans ces dispositions de courage et de confiance en Dieu qu'éprouvait le saint roi David, lorsqu'il s'écriait : *Seigneur, quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi* (2); et dans ceux de saint Paul, lorsqu'il disait : *Qui nous séparera* jamais *de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur? Sera-ce la tribulation, les angoisses, la persécution, le glaive?* Non. (Rom., VIII, 35-39.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai commises par ma lâcheté et mon peu de courage à votre service. Faites, je vous en prie, qu'à l'avenir je sois plus fidèle à vaincre mes répugnances et mes dégoûts : c'est la grâce que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, son auguste Mère.

Je prends la résolution de...

(1) Héb., II, 18. — (2) Ps. XXII, 4.

116e SUJET.

DU PÉCHÉ EN GÉNÉRAL.

Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché. (Rom., v, 12.)

Le péché est une désobéissance à la loi de Dieu; c'est une révolte contre lui, par laquelle nous nous portons à faire ce qu'il défend ou à omettre ce qu'il commande : c'est un mépris de sa sainte présence, car c'est devant lui et à sa face que nous l'outrageons; c'est un abus de tous les dons qu'il nous a faits, de tout ce qu'il a mis à notre disposition : abus des facultés de notre âme; abus de notre intelligence qui nous fait connaître ses infinies perfections, de notre mémoire qui nous rappelle ses bienfaits, de notre volonté sollicitée au bien par l'espoir de la récompense et la crainte des châtiments; abus de nos sens, de nos yeux, de notre langue, de nos mains, de nos pieds; abus de la connaissance que nous avons de Dieu, de ce qu'il mérite, de ce qu'il commande, de ce qu'il défend; abus des créatures : abus du boire, du manger, des vêtements, de la lumière, des ténèbres; abus surtout des mérites de Jésus-Christ, de son sang, de sa mort, et de toutes les grâces qui en sont la suite; abus des saintes inspirations, des bonnes pensées, des bons exemples, des sacrements; abus des remords d'une conscience justement alarmée, qui sans cesse répète ces paroles de saint Jean à Hérode : « *Cela n'est pas permis* (1); tu fais mal, tu te damnes. »

Est-ce ainsi que nous avons regardé le péché? Avons-nous compris combien l'injure qu'il fait à Dieu est énorme? quel degré de mépris et d'ingratitude il renferme? L'avons-nous regardé comme le plus grand de tous les maux, ou plutôt comme le seul mal, le seul malheur véritable qui puisse nous arriver? Lorsque notre conscience nous a avertis que nous offensions Dieu, nous sommes-nous arrêtés? Avons-nous rompu immédiatement avec cette pensée, cette parole, cette action? Enfin avons-nous demandé à Dieu la grâce de détruire le péché en nous? Y avons-nous travaillé? Y travaillons-nous? Comprenons-nous bien que *celui qui commet le péché est esclave du péché?* (S. Jean, viii, 34.)

(1) S. Matth., xiv, 4.

Pause.....

Acte de contrition. — O Jésus, triste jusqu'à la mort, c'est pour moi que vous souffrez cette cruelle agonie; ce sont mes péchés qui vous ont réduit en ce douloureux état! Je vous en demande pardon par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie, refuge des pécheurs.

Je prends la résolution de...

117e SUJET.

DU PÉCHÉ MORTEL.

Celui qui commet le péché... a le démon pour père.
(S. Jean, VIII, 34 et 44.)

Le péché mortel est un horrible attentat contre la majesté divine; c'est une espèce de déicide, car celui qui le commet attaque toutes les perfections de Dieu : il voudrait qu'il ne le vît pas, qu'il ne pût pas le punir, c'est-à-dire qu'il fût sans immensité ou sans puissance, c'est-à-dire qu'il ne fût pas Dieu. Celui qui commet le péché renonce à l'amitié de Dieu; il ne tient aucun compte de ses promesses, ni de ses menaces : il le met au-dessous de ses plaisirs, de ses satisfactions; il prend, pour ainsi dire, Jésus-Christ corps à corps pour le chasser de son cœur, et il invite le démon à y prendre sa place! On croit voir en ce pécheur un homme vivant; mais ce n'est qu'un cadavre, dans le sens spirituel : c'est une espèce d'enveloppe sous laquelle le démon s'est caché.

Celui qui commet le péché mortel souille son âme, la rend hideuse, horrible aux yeux de Dieu et des anges.

Le démon est sans cesse avec le religieux qui serait en péché mortel; il l'accompagne partout, le jour, la nuit, au réfectoire, à la récréation, à la chapelle. Quelle compagnie! Ce péché lui ôte tous ses mérites, le fruit de ses bonnes œuvres passées; il le réduit à l'état le plus déplorable qu'il soit possible aux anges mêmes de comprendre et d'exprimer! Si la mort le surprenait en cet état, les pleurs, les grincements de dents, le feu, le désespoir, seraient son partage pour l'éternité. Enfin, le péché mortel est le plus grand de tous les maux; c'est même, à proprement parler, le seul mal du temps, et encore plus, le seul mal de l'éternité!

Est-ce ainsi que nous avons envisagé le péché mortel? L'avons-nous craint plus que tous les maux du monde, plus que toutes les pertes possibles, plus que tous les tourments les plus insupportables et la mort même? Si, par malheur, notre conscience nous reprochait d'en avoir commis quelqu'un, aurions-nous à lui opposer une bonne confession, une sincère pénitence? Oh! pensons-y pendant qu'il est encore temps, et ne nous exposons pas au malheur de voir joindre en nous le péché avec la mort, car l'enfer serait notre partage! Ce serait bien là la seconde mort (1), contre laquelle il n'y a pas de remède. Pensons à ces paroles de l'Esprit saint : *La mort des pécheurs est très mauvaise* (2). Oui, elle est très mauvaise, parce que *c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (Hébr., x, 31), lorsqu'on est son ennemi.

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, mon Sauveur, vous avez sacrifié votre vie pour moi, et c'est moi qui vous ai causé la mort ! Donnez, Seigneur, donnez à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer les péchés que j'ai commis! Oh! que je meure dès ce moment, plutôt que de commettre encore ce maudit péché ! Je nous en demande la grâce, ô très aimable Jésus, par les mérites de votre sainte mort et par l'intercession de Marie immaculée.

Je prends la résolution de...

118e SUJET.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Prenez-nous ces petits renards qui détruisent les vignes.
(Cant., II, 15.)

Le péché véniel ne chasse pas Dieu de notre cœur, ne crucifie pas Jésus-Christ comme le péché mortel; mais comme il n'est pas moins vrai de dire que celui qui le commet offense Dieu, qu'il contrarie ses vues; que c'est un mal qu'aucun mérite, ni humain, ni angélique ne pourrait réparer; qu'il ne faudrait pas le commettre, lors même qu'il s'agirait de prévenir les plus grands maux, tels que la peste, la guerre,

(1) Apoc., II, 11. — (2) Ps. XXXIII, 22.

la famine, la mort de ses proches parents; de sauver sa propre vie ou de procurer le plus grand bien possible, tels que sauver une âme, délivrer toutes les âmes du purgatoire pour les placer immédiatement dans le ciel, parce que la gloire que ces âmes rendraient à Dieu par cette délivrance anticipée, et même durant toute l'éternité, ne saurait compenser l'injure que le plus petit péché véniel lui aurait faite. Il faut donc bien comprendre que, lorsqu'on se sert de ces paroles: *petits péchés, péchés véniels,* ce n'est qu'en les comparant au mortel; car tout ce qui déplait à Dieu, tout ce qui l'offense, est coupable au delà de tout ce que peuvent comprendre même les sublimes intelligences.

Oh! si nous connaissions quelque chose de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de ses bontés pour nous, oserions-nous dire que ce qui le contrarie, ce qui lui fait de la peine, ce qui l'offense est peu de chose? Ne dirions-nous pas, au contraire que tout est détestable, que tout est abominable dès que cela déplait à Dieu, qu'il ne le veut pas, qu'il le défend?

Est-ce ainsi que nous avons eu horreur du péché véniel, des petites médisances, des petites jalousies, des petits mensonges, des manquements un peu réfléchis? Avons-nous évité les occasions qui nous entraînent ordinairement dans ces fautes, comme la dissipation, les sorties inutiles, les rapports, les regards dangereux? en un mot, avons-nous eu horreur de tout ce qui peut déplaire à Dieu et refroidir son amour dans nos cœurs? Pénétrons-nous de ces pensées du roi-prophète: *L'injuste a formé dans son cœur la résolution de se livrer au péché, parce qu'il n'a pas la crainte du Seigneur devant les yeux.* (Ps. xxxv, 2.)

Pause.....

Acte de contrition — Assez de tourments, assez d'opprobres, assez d'ignominies pour vous, ô très aimable Jésus! Je vous demande pardon de tous ceux dont je suis la cause, par tous les péchés que j'ai commis ou laissé commettre encore; je vous en demande la grâce, par les mérites de votre passion et de votre mort, et par l'intercession de Marie, votre Mère immaculée.

Je prends la résolution de...

119e SUJET.

DES FAUTES VOLONTAIRES.

Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu.
(Eccli., XIX, 1.)

Savoir positivement qu'une pensée, une parole, une action, une omission, en un mot, qu'un acte quelconque déplaît à Dieu; que nous allons lui manquer de respect, lui causer du déplaisir, le désobliger, et cependant passer outre de propos délibéré, et même avec réflexion, voilà ce qui constitue une faute volontaire, et ne peut certainement pas être regardé comme peu de chose.

Voyons maintenant quelle est notre conduite à cet égard. Notre vie n'est-elle pas un composé d'infidélités, de manquements volontaires, et peut-être de péchés ? Que de fautes dans le cours de notre vie ! Que de paroles inutiles, peut-être coupables par rapport à la charité, à la réputation de notre prochain ! Que de regards curieux, dissipants, et dont le moindre effet est de nous éloigner de la présence de Dieu, et de faire rentrer le souvenir du monde dans notre cœur ! Que de pensées frivoles et même dangereuses ! que d'actes de paresse ! que de négligences ! que d'omissions dans l'accomplissement de nos devoirs ! que de résistances à la grâce ! Combien de fois, semblables à Ève, notre première mère, n'avons-nous pas été plus dociles à la voix de la nature qu'à celle de la grâce ! Combien de fois Dieu n'a-t-il pas eu à se plaindre de nous ! Combien de fois n'a-t-il pas pu nous adresser ces paroles : *J'ai élevé des enfants, et ils m'ont méprisé* (1) !

Entrons donc dans les sentiments de cette âme généreuse, dont parlent les livres saints, qui s'écriait, dans l'effusion de son cœur : *Comment pourrais-je offenser Dieu qui me voit ?* (Daniel, XIII, 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu ! comment ai-je pu être si méchant envers vous qui êtes si bon pour moi !

(1) Isaïe, I, 2.

Non, Seigneur, je ne vous offenserai plus : faites-moi la grâce, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, d'être fidèle à cette résolution générale, et, en particulier, à celle que

Je prends de.....

120e SUJET.

DU SCANDALE.

Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! (S. Matth., XVIII, 7.

Scandaliser, c'est porter au mal par paroles, par actions, par omissions. On scandalise par ses paroles, tenant des discours contre la charité, faisant des rapports à ceux qui ne peuvent remédier au mal, portant au relâchement, à l'immortification, au murmure contre les supérieurs ; par ses actions, agissant contrairement à ses obligations, contre l'obéissance, la pauvreté, la sainte modestie ; par omissions, manquant à ses exercices, négligeant ses devoirs ou ne les remplissant qu'avec dégoût, tiédeur, par manière d'acquit.

Le scandaleux est le destructeur du bien, et l'apôtre du mal. Il est l'homme du démon, il le représente, il le remplace, il lui sert comme d'enveloppe : il fait son œuvre ; car il lui aide à détruire le règne de la vertu, et à établir celui du vice. Le scandaleux aide au démon à réduire le nombre des bons et à augmenter celui des méchants. Il fait, en quelque sorte plus de mal que le démon même ; car cet esprit infernal ne peut que suggérer le mal ; tandis que, par son exemple, le scandaleux l'enseigne et l'autorise.

Le scandaleux est une sorte d'antéchrist qui fait sans cesse la guerre à Jésus-Christ ; il défait ce que ce divin Sauveur a fait, il rétablit ce qu'il avait détruit, c'est-à-dire le péché. Le scandaleux rend inutiles aux âmes le sang et les mérites de Jésus-Christ ; il porte à l'abus de la grâce, à l'irrégularité, au trouble des consciences.

Le scandaleux frustre l'Église de ses justes espérances, en lui ravissant l'âme de ses enfants, en les détournant du chemin de la vertu pour les faire marcher dans celui du vice.

Le religieux scandaleux détruit son ordre, en perdant les

membres qui le composent, en semant parmi eux l'esprit d'indépendance et de désunion, en prêchant le relâchement, la tiédeur, l'irrégularité, l'esprit du monde.

Le scandale est une vraie peste, une vraie contagion spirituelle : il se répand avec une étonnante rapidité, atteint une multitude d'âmes, et se transmet pour ainsi dire d'une génération à l'autre ! Que de nations ont perdu la foi et les mœurs, que de communautés ont été détruites, que d'âmes sont maintenant tourmentées dans l'enfer, par suite des scandales de quelques particuliers !

Voyons maintenant si nous sommes parfaitement exempts de cet horrible péché. Examinons quels sont nos paroles, nos actions, nos exemples dans la pratique de nos règles et les devoirs de notre profession. Oh ! quel malheur pour nous, si nous étions dans le cas de nous voir adresser ce terrible anathème fulminé par le Sauveur : *Malheur à celui par qui le scandale arrive ! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer, que de scandaliser même un de ces petits qui croient en moi.* (S. Marc, IX, 41 ; S. Matth., XVIII, 6 et 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande très humblement pardon, ô mon Dieu, pour tous les mauvais exemples que j'ai pu donner soit à mes frères, soit à mes élèves ; accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, la grâce de mieux vivre à l'avenir.

Je prends la résolution de...

121e SUJET.

SUITES DU SCANDALE.

La voie des pécheurs est un scandale...; la mort les dévorera.
(Ps. XLVIII, 14 et 15.)

Le religieux qui scandalise déplaît à Dieu, s'éloigne de la sainteté, afflige les personnes pieuses, contriste ses supérieurs, autorise l'irrégularité, provoque le mépris pour son état et sa profession, tend même à les détruire. Ce religieux se rend responsable de toutes les suites que sa mauvaise

conduite peut avoir pendant un grand nombre d'années, et même pendant des siècles; enfin, il court à sa perte, et attire sur lui des châtiments effroyables.

Le scandaleux souffrira, pour ainsi dire, autant d'enfers qu'il aura égaré d'âmes. Les malheureuses victimes de ses scandales lui demanderont éternellement compte de leur perte, des supplices qu'elles endureront. L'Eglise lui demandera les âmes qu'elles avait régénérées dans les eaux salutaires du baptême, de ces âmes qui, sans le scandale, chanteraient dans le ciel les louanges de Dieu. Jésus-Christ lui demandera compte de son sang et de ses mérites. Les démons eux-mêmes insulteront à son malheur, en lui montrant les âmes réprouvées à cause de ses scandales.

Avons-nous bien compris à quoi s'expose le scandaleux, le crime dont il se rend coupable, le mal qu'il fait? Notre conscience ne nous reproche-t-elle rien à ce sujet? N'avons-nous jamais scandalisé par nos paroles, par nos actions, par notre conduite peu régulière? N'avons-nous ravi aucune âme à la religion, à la piété, à la ferveur, à la pratique de l'obéissance? N'y a-t-il pas sur la terre des personnes qui offensent Dieu à cause de nous, à cause de nos mauvais exemples; qui pèchent sur notre compte? N'y a-t-il pas dans l'enfer quelques victimes qui appellent sur nous les vengeances célestes? Oh! quel malheur s'il en était ainsi, et à quelle pénitence ne devrions-nous pas nous livrer?

N'oublions pas surtout combien le scandale serait coupable et digne de châtiment, s'il se trouvait dans celui qui, par son état, doit prêcher de paroles et d'actions; dans celui qui doit montrer la voie du salut à ceux qui l'ignorent! Et cependant ce malheur n'est que trop possible! On exige beaucoup de ceux qui font profession de piété; tout en eux est remarqué, apprécié. C'est à ces sortes de personnes que saint Paul disait: *Vous êtes cause que le saint nom de Dieu est blasphémé parmi les nations* (1). C'est donc avec une grande raison que Jésus-Christ nous dit ces terribles paroles: *Il est nécessaire qu'il arrive des scandales*, c'est-à-dire: Il est difficile qu'il n'en arrive pas; *mais*, ajoute-t-il, *malheur à celui par qui le*

(1) Rom., II, 24.

scandale arrive (1)! *On lui demandera*, dit le prophète, *l'âme de son frère qu'il aura perdue* (2). Gardons-nous bien de faire devant nos frères rien qui puisse leur être une pierre d'achoppement, un sujet de scandale. (Rom., XIV, 13.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — A la vue des fautes dont peut-être bien souvent je me suis rendu coupable, ô mon Dieu, ne dois-je pas m'écrier avec plus de motif que le saint roi David : Purifiez-moi de mes fautes cachées et pardonnez-moi les péchés que les autres ont commis à mon occasion (3)! Je vous demande cette grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie. Seigneur, ayez pitié de moi.

Je prends la résolution de...

122e SUJET.

RÉPARATION DU SCANDALE.

Vous ne sortirez point de la prison, que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. (S. Matth., V, 26.)

Il est facile de donner du scandale; mais il est difficile de le réparer. Cependant toute personne qui a scandalisé est obligée de réparer le mal qu'elle a fait, au moins autant que la chose est possible, sans s'épargner, sans se flatter.

On a détourné le prochain de la bonne voie, il faut tâcher de le ramener au chemin de la vie. On lui a donné des conseils pernicieux, il faut lui en donner de salutaires. On lui a appris à mal faire, il faut lui apprendre à pratiquer la vertu. On lui a enseigné le murmure, la désobéissance, l'insubordination : il faut lui enseigner la patience, la résignation, la soumission envers Dieu et envers les supérieurs, dans quelque ordre qu'ils soient placés. On lui a donné des leçons de découragement, de relâchement, de négligence, de paresse : il faut lui en donner de piété, de ferveur, d'application aux devoirs de son état.

En portant le prochain au mal, on prend la nature par son faible; on la trouve parfaitement disposée à suivre les

(1) S. Matth., XVIII, 7.— (2) Ezéch., II, 20.— (3) Ps. XVIII, 13 et 14.

mauvaises impressions qu'on lui donne; mais pour la ramener au bien, pour lui faire contracter de bonnes habitudes, après l'avoir accoutumée avec les mauvaises, pour lui faire remonter le torrent dans lequel on l'a précipitée, que d'obstacles ne rencontre-t-on pas!

Et cependant il faut réparer le mal : il faut ramener à Dieu, à la piété, à la vertu, à l'amour du prochain, au respect pour les règles ceux qu'on a égarés, ceux qu'on a scandalisés. Pour nous, ne passons pas légèrement sur un sujet si important, et voyons si nous n'avons scandalisé personne par nos paroles, par nos actions, par nos manquements à nos règles, par notre manière d'agir, de traiter avec nos frères, avec le prochain, avec les élèves.

Hélas! quel malheur pour nous si, par notre faute, à cause de nous, quelqu'un croupissait dans le vice, si l'enfer comptait dans son sein quelque victime de nos scandales! Examinons si nous avons réparé ceux que nous avons donnés, et si nous avons satisfait à Dieu pour la gloire que nous lui avons ravie par notre vie peu édifiante. Demandons-lui la grâce de nous conduire désormais d'une manière exemplaire, afin que nous puissions porter efficacement à la vertu ceux qui en seront témoins. Enfin, tâchons de gagner autant d'âmes que nous en avons perdu, afin de pouvoir dire comme Zachée : *Si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en rendrai quatre fois autant.* (S. Luc, XIX, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Après vous avoir ravi des âmes que vous avez rachetées par l'effusion de votre sang, c'est à vous seul, ô bon Jésus, qu'il faut que je recoure pour en obtenir le pardon. C'est pourquoi je m'adresse aujourd'hui à votre miséricorde, vous priant de la déployer en ma faveur, afin que je puisse réparer, par de bons exemples, les scandales que peut-être j'ai eu le malheur de donner; je vous demande cette grâce par l'intercession de votre Mère immaculée, et

Je prends la résolution de...

123e SUJET.

LE BON EXEMPLE.

Soyez l'exemple des fidèles, par la parole, par la conduite, etc. (I Tim., IV, 12.)

Autant le scandale est funeste à la société et aux particuliers, à l'Église et aux communautés, autant le bon exemple est utile à tous. L'homme d'exemple prêche à tous les yeux, prêche en tous temps, prêche en tous lieux. Le bon exemple est la leçon la plus persuasive et la plus efficace. Pourquoi ne ferais-je pas ce que tels et tels ont fait? disait saint Augustin. Le mauvais vouloir seul peut suggérer le contraire, mais jamais la conscience ne saurait contester la solidité de ce raisonnement.

Les religieux d'un institut ne peuvent pas tous prêcher, catéchiser, instruire; mais tous peuvent et doivent édifier le prochain par leur modestie au dehors, et leur régularité au dedans de la communauté. Tous peuvent le porter à la pratique de la vertu par leurs bons exemples, par leur assiduité aux exercices, leur ferveur dans la prière, leur obéissance envers les supérieurs, l'union avec leurs frères, leur fidélité au silence et leur respect pour la réputation des autres, tous le peuvent par la pratique de la pauvreté, de l'humilité, de l'abnégation d'eux-mêmes, etc.

Est-ce ainsi que nous agissons? Sommes-nous pour ceux qui nous fréquentent, soit du dedans, soit du dehors, la bonne odeur de Jésus-Christ (1)? Prouvons-nous, par notre conduite, que la vie religieuse est aimable, que la pratique de la vertu est très possible à la bonne volonté, que le joug du Seigneur est doux, et que son fardeau est léger (2)? Oh! combien serait admirable le spectacle qu'offrirait une communauté où chacun des membres qui la composent serait pour les autres un sujet de semblable édification; où chacun, cherchant à copier ce qu'il verrait de bon dans les autres, grossirait ainsi son trésor de bonnes œuvres! Que la moisson de chacun serait abondante! Que Dieu y trouverait de gloire, l'Église de consolation et le prochain de moyens de salut! C'est précisé-

(1) II Cor., II, 15. — (2) S. Matth., XI, 30.

ment ce que saint Paul désirait voir pratiquer par ses disciples, lorsqu'il disait : *Considérons-nous les uns les autres pour nous exciter mutuellement à la charité et aux bonnes œuvres* (1). *Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui a bonne réputation, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans les mœurs, soit l'objet de vos pensées.* (Philipp., IV, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Toujours j'ai admiré ceux dont la solide piété offre partout et en tout de bons exemples à suivre; mais à quoi me sert cette admiration stérile, si je ne suis moi-même édifiant? Je ne l'ai pas été jusqu'à présent, Seigneur; j'ai eu tort, j'en ai un extrême regret, et je vais commencer, dès ce moment, à réparer le passé, moyennant votre sainte grâce, que je demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

124e SUJET.

DES TENTATIONS EN GÉNÉRAL.

Jésus fut conduit dans le désert pour y être tenté. (S. Matth., IV, 1.)

Dieu ne nous tente pas (2), c'est-à-dire qu'il ne nous expose pas au mal; mais il permet quelquefois que nous soyons tentés, afin de nous donner occasion de lui prouver notre amour, notre attachement, et de nous faire mériter de plus en plus ses grâces et ses faveurs. Mais c'est nous qui nous exposons à la tentation par la liberté que nous donnons à nos sens et à nos facultés ; c'est nous qui nous exposons à offenser Dieu par des paroles indiscrètes, des regards curieux, des démarches inconsidérées ; c'est nous qui nous exposons, en nous laissant aller à l'orgueil, à l'envie, à la délicatesse, à l'humeur; c'est nous qui nous exposons, en manquant à la prière et à la vigilance que Jésus-Christ nous recommande si expressément.

Veillons donc sur nous-mêmes ; repoussons la *suggestion*, c'est-à-dire la première pensée qui nous porte au mal, et nous préviendrons la *délectation*, c'est-à-dire le sentiment du plai-

(1) Héb., X, 24. — (2) S. Jacq. I, 13.

sir défendu que nous pourrions ressentir, et à plus forte raison le *consentement*, c'est-à-dire la consommation du péché, soit de pensée, soit de parole, soit d'action.

Veillons, parce que nous sommes environnés d'ennemis qui nous tendent sans cesse des pièges. Fuyons l'occasion, parce que *celui qui aime le danger, y périra* (1).

Prions, parce que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. *Crions vers le Seigneur* (2) ; *appelons le Ciel à notre secours* (3), dès que nous sommes menacés. Ne négligeons aucune de ces précautions; car, comme le dit saint Pierre, *le démon tourne autour de nous, comme un lion rugissant, cherchant à nous devorer; résistons-lui par la puissance et la force de la foi.* (I S. Pierre, v. 8 et 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! ô mon bon Sauveur, je me plains de l'opiniâtreté de mes tentations, et je m'y expose témérairement; je rejette le mal sur la force de la tentation, et je provoque moi-même la tentation par ma curiosité, mon immortification, mon immodestie. Pardonnez-moi, ô divin Jésus, toutes mes imprudences dans ces occasions, et les fautes que j'ai commises en succombant aux tentations. Je vous en supplie par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

125e SUJET.

UTILITÉ DES TENTATIONS.

Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il ? mais celui qui aura été éprouvé, aura une grande adresse. (Eccli., xxxiv, 9.)

Les tentations que nous éprouvons sans les avoir occasionnées par notre tiédeur ou par notre immortification de l'esprit et des sens, loin de nous être préjudiciables, peuvent nous devenir grandement utiles, et c'est pour cela que Dieu les permet : 1° elles nous éprouvent, et nous n'avons de valeur qu'autant que nous sommes éprouvés; 2° elles nous inspirent le dégoût du monde, où tout est piège et séduction; 3° elles nous mettent en état d'acquérir de nouveaux mérites,

(1) Eccli., iii, 27. — (2) Bar., iv, 21. — (3) I Mac., ix, 46.

en augmentant l'amour que Dieu a pour nous et que nous avons pour lui; 4° elles nous font expier nos péchés, et nous épargnent la peine du purgatoire; 5° elles nous disposent à recevoir les consolations spirituelles; 6° elles nous apprennent que nous sommes faibles, et nous rappellent ainsi à l'humilité; 7° elles nous inspirent une plus haute idée de la grâce en nous faisant connaître le besoin continuel que nous en avons; 8° elles font jeter à la vertu de plus profondes racines, et contribuent ainsi à nous procurer la grâce suprême de la persévérance finale; 9° elles nous rendent plus vigilants, et par là nous empêchent de commettre une multitude de péchés; 10° elles raniment notre ferveur; 11° enfin, elles nous enseignent la science spirituelle, en nous donnant la connaissance de nous-mêmes.

Avons-nous retiré ces heureux effets des tentations que nous avons eues à supporter? N'avons-nous pas écouté, examiné la suggestion au lieu de la repousser, aussitôt qu'elle a frappé notre imagination? Ne nous sommes-nous pas laissés aller au trouble et au découragement? N'avons-nous pas donné dans le piège du démon, qui s'efforce de nous insinuer qu'en cédant jusqu'à un certain point à la tentation, pourvu que nous n'allions point jusqu'au péché, nous parviendrons à l'affaiblir? Enfin n'avons-nous pas été négligents à recourir à la prière pendant la durée de la tentation? N'avons-nous pas eu trop de sécurité dans les moments de calme, au lieu d'en profiter pour nous préparer aux tentations à venir? (Eccli., II, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, il n'est que trop vrai que, par ma faute, au lieu de retirer des tentations les fruits qui y sont attachés, je m'y suis rendu coupable d'une multitude de manquements. Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je vous supplie de m'accorder la faveur d'une volonté généreuse pour résister à la tentation, et vous demeurer toujours fidèle. J'ose l'espérer de votre grande miséricorde, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

126e SUJET.

DE LA MANIÈRE DE COMBATTRE LA TENTATION.

Mille tomberont à votre gauche, et dix mille à votre droite.
(Ps. xc, 7.)

La tentation est l'apanage de tous les hommes, justes ou pécheurs. *La vie de l'homme sur la terre*, dit Job, *est une guerre continuelle* (1); on peut même dire que les justes y sont plus exposés que les pécheurs, car le démon est plus intéressé à tourmenter ceux qui lui font opposition que ceux qui sont à lui, qui déjà font son œuvre. Le juste ne doit donc pas s'étonner s'il est tenté, s'il est tourmenté par le démon! *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'ange à Tobie, *il a fallu que vous fussiez éprouvé par la tentation* (2).

La tentation n'est pas un mal, elle peut même servir à notre avancement spirituel si nous lui résistons, ce qui nous est toujours possible avec la grâce de Dieu; car il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces (3).

Les maîtres de la vie spirituelle nous donnent plusieurs moyens pour triompher de la tentation. Parmi ces moyens, on distingue :

1° La prière : Demandons, et nous recevrons; appelons Jésus et Marie à notre aide, et nous serons secourus ;

2° La considération de la présence de Dieu : Dieu me voit, il m'entend, il me considère; *comment pourrais-je pécher en sa présence, sous ses yeux* (4)?

3° La considération des souffrances et de la mort de Jésus-Christ : comment aurais-je le courage de crucifier de nouveau dans mon cœur ce Dieu sauveur? autant vaudrait-il prendre le crucifix et le fouler aux pieds!

4° La méditation de la mort, du jugement, de l'enfer et du paradis : *Pensez à vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais* (5) ;

5° La diversion; détourner notre imagination de cet objet; penser à toute autre chose, à un objet qui afflige ou qui ré-

(1) Job, vii, 1. — (2) Tobie, xii, 13. — (3) I Cor., x, 13. — (4) Dan., xiii, 23. — (5) Eccli., vii, 40.

jouisse, qui attache spirituellement ou qui occupe sérieusement;

6° Repousser sans hésitation la première pensée, le premier sentiment qui se présente, sans nous permettre ni examen ni réflexion sur le sujet de la tentation;

7° Ne jamais nous permettre de dire que c'est peu important, que nous ne le ferons plus, que nous nous en confesserons : ce serait être méchant parce que Dieu est bon;

8° Veiller sur nous, éviter le danger : car *celui qui aime le danger, y périra* (1);

9° Acquérir un grand empire sur nos sens et sur notre volonté : pouvoir commander en maître à nos yeux, à nos mains, à notre langue, à nos goûts, à nos pieds, à notre cœur, à notre esprit;

10° Pratiquer quelque mortification, faire quelque sacrifice : Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité;

11° Nous méfier de toute pensée qui tendrait à nous détourner de notre vocation, sous prétexte même d'un plus grand bien. Peu importe au démon par quel moyen il trompe et perd une âme, pourvu qu'il la trompe et la perde;

12° Nous faire connaître à notre directeur spirituel, avec la plus scrupuleuse exactitude : ne rien cacher, ne rien dissimuler; le démon ne craint rien tant que d'être découvert.

Mettons ces moyens en pratique et soyons assurés que nous triompherons; car, dit saint Paul, *Dieu ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces; mais il nous fera tirer avantage de la tentation même, afin que nous puissions persévérer.* (I Cor., x, 13.)

Pause.....

Acte de contrition. — Est-il étonnant que je sois tenté, puisque je m'expose à la tentation? Est-il étonnant que je sois tenté, puisque je ne suis pas fervent? Est-il étonnant que je succombe à la tentation, puisque je fournis des armes au tentateur par ma dissipation, ma paresse, mon orgueil? Je vous en demande pardon, ô mon Dieu; et, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, je vous demande aussi

(1) Eccli., III, 27.

la grâce de résister désormais et avec courage à la tentation.

Je prends la résolution de...

127e SUJET.

VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. (S. Matth., xv, 13.)

Il faut que la vigilance soit une vertu bien nécessaire, puisque Notre-Seigneur nous la recommande si souvent, et qu'il nous enseigne, par plusieurs paraboles, et notamment par celle des vierges folles, à quel malheur on s'expose quand on néglige de la pratiquer.

Nous sommes environnés d'ennemis : au dehors, le démon *qui rôde sans cesse autour de nous* (1), le monde et toutes les créatures qui ne cessent de nous tendre des pièges; au dedans, notre concupiscence et notre amour-propre qui nous sollicitent au péché.

Avons-nous compris combien nous avons besoin de veiller? Avons-nous veillé sur notre esprit, pour ne pas le laisser tomber dans une foule de pensées inutiles qui sont presque toujours suivies de pensées mauvaises?

Au lieu de veiller sur nos sens, qui sont les portes par lesquelles le péché s'introduit dans nos âmes, n'avons-nous pas cherché à les satisfaire aux dépens de l'esprit de mortification qui est le sel de la vertu?

Avons-nous veillé sur notre cœur, pour ne pas le laisser s'attacher aux créatures, qui sont presque toujours un danger pour notre faiblesse?

Avons-nous veillé sur notre volonté, afin de la tenir toujours soumise à celle de Dieu?

Avons-nous veillé sur notre langue, que l'Écriture nous représente comme étant pleine d'un venin mortel (2)?

Avons-nous veillé sur nos démarches, pour n'en faire aucune de coupable ni même d'inconsidérée?

Méditons attentivement ces paroles de notre divin Sauveur : *Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez.* (S. Marc, XIII, 37.)

(1) I S. Pierre, v, 8. — (1) S. Jacq., III, 6.

Pause.....

Acte de contrition. — C'est bien, en effet, le défaut de vigilance qui est la cause des fautes que je déplore en votre présence, ô mon Sauveur! Daignez m'en accorder le pardon, et me faire la grâce de ne plus perdre de vue vos paroles, ni celles de l'apôtre saint Pierre que l'Église répète, chaque jour, à la fin de ses offices : *Soyez sobres, et veillez* (1). Je vous le demande par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

128e SUJET.

PROMESSES DU BAPTÊME.

Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. (Galat., III, 27.)

Le baptême nous élève à une sublime dignité; aussi nous impose-t-il des obligations importantes, mais bien fécondes en fruits de salut, et par là même bien estimables.

Devenus, par ce sacrement, enfants du Père céleste, nous devons mener une vie digne de lui; fuir non seulement le péché, mais même tout ce qui peut y conduire, pratiquer la vertu, être fidèles aux devoirs de notre état; ne chercher que la gloire de Dieu et le salut de nos âmes.

Par le baptême, nous nous consacrons à Jésus-Christ, et nous promettons de croire en lui, de l'aimer sincèrement, de le servir constamment, de suivre ses exemples, de lui être fidèles à la vie et à la mort.

Par le baptême, nous sommes devenus les temples du Saint-Esprit; nous devons donc le respecter en nous, éviter tout ce qui pourrait nous souiller; *car Dieu perdra les violateurs de son temple* (2).

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Qu'avons-nous fait pour prouver notre foi, notre amour, notre fidélité, notre attachement à ce divin Maître? Comment imitons-nous les exemples qu'il nous a donnés? Qu'avons-nous fait pour lui? Qu'avons-nous souffert afin de lui rester fidèles? Où est notre

(1) I S. Pierre, v, 8. — (2) I Cor., III, 17.

foi? Où sont nos œuvres? Pouvons-nous dire avec saint Paul : *Non, rien ne me séparera de Jésus-Christ : ce ne sera ni la faim, ni la soif, ni les persécutions, ni les tourments, ni les prisons, ni la vie, ni la mort* (1)? Ecoutons le même apôtre nous faire cette belle exhortation : *Mes frères, je vous conjure, par la miséricorde de Dieu, de vous offrir comme des hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu ;... de ne plus vous conformer au monde présent, mais de vous réformer en prenant des sentiments tout nouveaux* (Rom., XII, 1 et 2) et conformes à ceux de Jésus-Christ notre Seigneur.

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — O mon Dieu, ô mon Père, non, je ne mérite plus le nom de votre fils ; non seulement je n'ai pas observé les promesses de mon baptême, mais je les ai perdues de vue, et un grand nombre de fois. Je vous demande pardon pour le passé et la grâce de mieux comprendre mon devoir à l'avenir ; accordez-la-moi, cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

129e SUJET.

EFFETS DU SACREMENT DE BAPTÊME.

Nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, pour mourir au péché. (Rom., VI, 4.)

Avant le baptême, nous étions des enfants de colère, parce que notre âme était souillée par le péché ; nous étions esclaves du démon et indignes d'entrer dans la véritable patrie, c'est-à-dire dans le ciel. Mais, par ce sacrement, la grâce prend en nous la place du péché; nous devenons de nouvelles créatures : les enfants du Père, les membres du corps mystique de Jésus-Christ et les temples vivants du Saint-Esprit.

Ce n'est pas le premier monarque de l'univers qui nous adopte pour enfants, mais c'est le grand Dieu de l'éternité ! *Voici mon fils bien-aimé* (2), mon enfant adoptif, en qui je me

(1) Rom., VIII, 35 et 38. — (2) S. Matth., III, 17.

plais singulièrement, parce qu'il est pur, parce qu'il est saint, parce qu'il n'y a plus de tache en lui.

Un monarque peut bien adopter un pauvre enfant, l'honorer de mille titres, le combler d'honneurs et de richesses ; mais il ne fera pas de cet enfant son vrai fils, il ne fera pas que son sang coule dans les veines de cet enfant ! Il n'en est pas ainsi de notre adoption divine : Dieu nous fait ses propres enfants, les vrais frères de Jésus-Christ ; le sang adorable de ce divin Sauveur coule dans nos veines !

C'est par le baptême que l'Esprit saint nous choisit pour être ses temples vivants, sa demeure, son sanctuaire ! Oh ! qu'elle est grande la dignité du chrétien !

Non, après la sainte Eucharistie, la terre ne possède rien de plus grand, de plus admirable, de plus digne des regards de l'adorable Trinité, que le chrétien en état de grâce !

Examinons maintenant si nous avons su apprécier ces titres glorieux, notre conduite a-t-elle été digne de la majesté de notre Père céleste et de notre haute destinée ? Avons-nous été saints comme notre Père est saint ?

Jésus-Christ a-t-il pu reconnaître en nous les qualités qu'exigent ces titres d'amis et de frères qu'il veut bien nous donner ?

Est-ce l'Esprit saint que nous avons fait régner en nous, ou l'esprit du monde et du démon ?

De quoi notre cœur est-il rempli ? qui le possède ? Est-ce la grâce ? Est-ce le péché ? Oh ! du moins n'oublions plus désormais notre sublime dignité ; n'oublions plus que nous sommes les enfants chéris du Père céleste, les frères de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit !

N'oublions plus que nous ne sommes pas pour la terre, mais pour le ciel ; que rien de ce que la terre pourrait nous offrir n'est capable de nous dédommager de la perte de notre âme, parce que notre âme vaut plus que la terre avec tout ce qu'elle contient, puisque cette âme vaut le sang même d'un Dieu ! Comprenons donc enfin ces belles paroles de saint Paul : *Vous n'êtes pas à vous... Souvenez-vous que vous avez été achetés à un haut prix... Glorifiez donc et portez Jésus dans vous, comme étant à lui et les membres de son corps mystique.* (I Cor., VI, 19 et 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Par le saint baptême, ô mon Dieu, je suis devenu votre enfant, mais que ma conduite a mal répondu à cette haute dignité! je vous ai déshonoré, ô le meilleur des pères! Pour obtenir le pardon de ces fautes, je réclame instamment et humblement les mérites de Jésus, mon Sauveur, et l'intercession de Marie, Mère de miséricorde.

Je prends la résolution de...

130e SUJET.

SACREMENT DE PÉNITENCE EN GÉNÉRAL.

Si nous avouons nos péchés, Jésus-Christ est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité. (I S. Jean, I, 9.)

La pénitence est un sacrement qui remet les péchés commis après le baptême. Jésus-Christ institua ce sacrement lorsqu'il dit à ses apôtres, et, en leur personne, à tous les prêtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (1).

Le sacrement de pénitence a donc la vertu de remettre toutes sortes de péchés, et il les remet en effet toutes les fois qu'on le reçoit avec les dispositions nécessaires, c'est-à-dire lorsqu'on les accuse franchement et qu'on s'en repent sincèrement.

Mais prenons-y garde et n'oublions jamais qu'en recevant ce sacrement sans les dispositions convenables, nous le profanerions si nous étions coupables de quelque péché mortel, et que nous le rendrions nul et sans effet, lors même que nous n'aurions que des péchés véniels à confesser, ce qui serait toujours un très grand malheur pour nous.

Examinons maintenant quels sont nos sentiments à l'égard de ce sacrement; voyons quel usage nous en avons fait, et si nous avons été reconnaissants envers Dieu pour une si grande faveur! Hélas! quelle ne serait pas notre ingratitude si nous étions indifférents à la vue d'un si grand bienfait! Par le péché, nous nous sommes révoltés contre Dieu, et c'est lui qui vient au-devant de nous, c'est lui qui

(1) S. Jean, xx, 22 et 23.

nous présente le remède qui n'est autre que le précieux sang de Jésus-Christ; c'est lui qui nous offre le pardon et qui nous exhorte à ne pas le refuser.

Quel usage faisons-nous de ce sacrement? Avons-nous soin de nous en approcher toutes les fois que nous nous sentons coupables de quelque péché mortel, afin de ne pas laisser le démon habiter dans nos cœurs? Avons-nous reçu ce sacrement avec les dispositions qu'il exige? En avons-nous profité? Avons-nous pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas retomber dans les péchés confessés? Avons-nous témoigné à Dieu notre reconaissance pour avoir institué un remède si efficace, si nécessaire pour la rémission de nos péchés, et d'*avoir donné un tel pouvoir aux hommes?* (S. Matth., IX, 8,)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, mon Sauveur, quelle est donc ma malice et mon ingratitude! ce bain salutaire, un de vos plus grands bienfaits, serait-il devenu pour moi une autre occasion de vous faire connaître mon mauvais cœur, sinon par l'abus que j'en fais, du moins par le peu de profit que j'en retire? Pardonnez-moi, Seigneur, l'indifférence et le peu de ferveur avec lesquels je me suis approché du saint tribunal, et accordez-moi, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce d'en faire un meilleur usage à l'avenir.

Je prends la résolution de...

131e SUJET.

EXAMEN QUI DOIT PRÉCÉDER LA CONFESSION.

Je repasserai devant vous les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme. (Isaïe, XXXVIII, 15.)

Pour obtenir le pardon de nos péchés, il faut nécessairement nous en repentir et même confesser au moins ceux qui auraient pu nous faire perdre la grâce; mais pour les confesser, il faut les connaître, et pour les connaître, il faut nous examiner, sonder notre conscience, afin de découvrir le mal que nous avons fait.

Pour que cet examen soit agréable à Dieu et utile à notre

salut, 1° il doit être *sincère*, c'est-à-dire que nous devons chercher à connaître la vérité et toute la vérité, et non à nous tromper, à nous faire illusion ; 2° il doit être *profond*, c'est-à-dire que nous ne devons rien négliger pour connaître l'état de notre âme, nous en bien pénétrer, ne rien oublier, au moins de considérable, soit par défaut d'application, soit pour n'y avoir pas employé un temps suffisant; 3° il doit être *sérieux*, c'est-à-dire que nous devons y procéder comme à une affaire très importante, la plus importante même dont il puisse être question pour nous en ce monde.

Il faut faire notre possible pour connaître la nature de nos péchés, leur nombre, les circonstances qui les ont précédés, qui les ont accompagnés, qui les ont suivis; celles qui ont pu les rendre plus griefs ou en changer l'espèce.

Il faut apporter à cet examen une volonté franche, un désir sincère de connaître nos fautes telles qu'elles sont, y employer le temps convenable, afin de n'avoir rien à nous reprocher, même dans le cas où plus tard nous nous apercevrions que nous avons oublié quelque péché.

Est-ce ainsi que nous nous examinons, avant de nous présenter au saint tribunal? Pensons-nous que nos examens seront eux-mêmes examinés? Le Seigneur nous avertit *qu'il regarde attentivement les voies de l'homme, et qu'il considère toutes ses démarches* (1); et ailleurs il nous dit : *Je porterai la lumière des lampes dans les lieux les plus cachés de Jérusalem, et je visiterai dans ma colère, ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui disent dans leur cœur : Le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal.* (Soph., I, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — Donnez-moi, Seigneur, donnez-moi les lumières de votre Esprit saint, afin que, par ses divines inspirations et un sérieux examen de ma conduite, connaissant le nombre, la malice et l'énormité de mes péchés, je puisse, par les mérites de Jésus-Christ, et l'intercession de Marie, obtenir la grâce de les détester sincèrement.

Je prends la résolution de...

(1) Prov., V, 21.

132e SUJET.

MANIÈRE DE FAIRE L'EXAMEN.

Je méditais les années éternelles,... et je fouillais au fond de mon âme. (Ps. LXXVI, 6 et 7.)

Pour faire utilement l'examen, il faut, par un acte de foi, nous mettre en la présence de Dieu; ensuite implorer avec ferveur les lumières du Saint-Esprit; demander la protection de Marie, de l'ange gardien; puis repasser les commandements de Dieu et de l'Église, afin de connaître en quoi et comment nous les avons violés; nous mettre sous les yeux les obligations de notre état, et voir si nous nous en sommes acquittés avec fidélité; nous rendre compte de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de notre conduite envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes; examiner comment nous avons fait nos prières, notre méditation; si nous avons agi par esprit de foi, ou tout naturellement; si nous avons exercé nos emplois en vue de Dieu ou seulement par des motifs humains; parcourir en esprit les lieux où nous avons été, les personnes que nous avons fréquentées; voir si nous n'avons pas donné quelques mauvais exemples, quelques mauvais conseils, et quelles ont pu être les suites des uns et des autres. En un mot, il faut nous rendre un compte exact de notre conduite et de l'état de notre conscience.

Lorsque l'examen est fini, il faut nous humilier à la vue de nos fautes, en demander pardon à Dieu par les mérites de Jésus-Christ, mettre dans notre intérêt Marie notre tendre mère, notre ange gardien et toute la cour céleste.

Enfin, il faut nous exciter à la contrition et prendre la résolution de ne plus offenser Dieu, surtout de ne plus retomber dans telle faute, N... que nous devons avoir soin de désigner spécialement, et qui doit être celle que nous avons reconnue la plus grave.

Est-ce ainsi que nous travaillons à découvrir les plis et replis de notre conscience? Savons-nous dans quelle état elle se trouve? Oh! combien n'avons-nous pas raison de dire avec David : *Ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde; ô mon Dieu, et effacez mon iniquité selon la multitude de vos*

bontés. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché! (Ps. L., 3 et 4.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Ce n'est que par votre grâce, ô mon Dieu et mon Père, et votre très grande grâce, que je puis faire mon examen : il est vrai que je ne la mérite plus, cette grâce, en ayant si longtemps abusé; mais vous êtes si bon, qu'en vous la demandant au nom de Jésus et par ses mérites infinis, ainsi que par l'intercession de Marie, vous me l'accorderez avec abondance.

Je prends la résolution de...

133e SUJET.

CONTRITION.

Vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié. (Ps. L, 19.)

A tout péché miséricorde, mais aussi pour tout péché douleur et repentir. Tout ce qui sera pleuré dans ce monde sera oublié dans l'autre; mais tout péché qui ne sera pas déploré, détesté en ce monde, devra être pleuré et expié dans l'autre. Nul pardon sans contrition ! c'est-à-dire sans une véritable douleur des péchés qu'on a commis, accompagnée d'une résolution sincère de ne plus les commettre, et de s'en confesser.

La contrition est plus ou moins parfaite, selon le motif qui l'excite en nous. Elle est parfaite, lorsque nous nous repentons d'avoir offensé Dieu par la considération de lui-même et de ses adorables perfections : de sa bonté, de sa charité, de ses bienfaits à notre égard.

La contrition est imparfaite, lorsque nos intérêts y dominent, comme la honte de nous trouver coupables, la crainte d'être damnés. Cette douleur, pour être utile, doit comprendre au moins un commencement d'amour de Dieu, c'est-à-dire que Dieu doit y être pour quelque chose, sans quoi elle ne serait que naturelle, et ne servirait à rien pour la rémission des péchés.

La contrition parfaite remet les péchés par elle-même, pourvu que nous ayons le désir de nous confesser et de re-

cevoir l'absolution. La contrition imparfaite ne remet les péchés qu'autant qu'elle est jointe au sacrement.

Toute contrition, pour être agréable à Dieu, doit être intérieure, surnaturelle, universelle et souveraine :

Intérieure, c'est-à-dire dans le cœur, et non pas seulement sur les lèvres, dans les paroles, dans certains actes extérieurs ;

Surnaturelle, c'est-à-dire, venir de Dieu, et se rapporter à quelque vérité de la religion, comme à la perte de Dieu, à la malice d'un enfant de Dieu qui s'est révolté contre son père, contre son bienfaiteur ;

Universelle, c'est-à-dire qu'il faut être fâché en particulier, de chaque péché mortel qu'on connaît, et d'une manière générale, de tous ceux qu'on pourrait ne pas connaître, malgré un sérieux examen ;

Souveraine, c'est-à-dire que, considérant le péché comme le plus grand de tous les maux, parce qu'il offense Dieu et qu'il nous perd, nous devons en avoir plus de douleur que de tout autre mal, de tout autre accident ou malheur qui aurait pu nous arriver.

Pour nous exciter à la contrition, il faut considérer la grandeur infinie de Dieu que nous avons offensé, l'abus que nous avons fait de ses dons naturels et surnaturels, les souffrances et la mort de Jésus-Christ dont le péché a été la cause, le paradis qui consiste dans la possession de Dieu, et que le péché fait perdre, l'enfer qui prive l'âme de la possession de Dieu. De plus, il faut demander cette contrition avec instance, et l'espérer avec confiance.

Est-ce ainsi que nous en usons ? Tâchons donc, lorsque nous voulons nous confesser, de sonder notre cœur pour savoir s'il est vraiment contrit et humilié, si notre contrition a les qualités requises pour être efficace. Disons sincèrement avec David et du fond du cœur : *J'ai péché, j'ai fait le mal, en votre présence ;... mais je reconnais mon iniquité, et mon péché est toujours devant mes yeux.* (Ps. L, 6 et 5.)

Pause ...

Acte de contrition. — Je sais que j'ai péché, je sais que mes péchés ont donné la mort à mon Sauveur, qu'ils ont

souillé mon âme, et je ne meurs pas de douleur d'avoir commis de si noirs attentats! Donnez-moi, je vous en supplie, ô mon Dieu, cette douleur que je ne puis avoir par moi-même; broyez mon cœur, lancez-y ces traits dont le vôtre est embrasé. Mettez-le hors d'état de ne jamais plus vous causer la moindre peine par le péché; c'est la grâce que je vous demande par les mérites infinis de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

134e SUJET.

DE LA CONFESSION ET DE SES QUALITÉS.

Ne rougissez pas de confesser vos péchés. (Eccli., IV, 31.)

Pour que la confession nous soit utile, et produise en nous les effets qui lui sont propres, nous devons l'accompagner des dispositions requises.

Pour être bonne, la confession doit être humble, sincère, simple et entière :

Humble, le pécheur devant reconnaître qu'il a mal fait qu'il a eu tort, qu'il a mérité le mépris de Dieu, des anges, des hommes et même des démons; qu'il est indigne de pardon, et qu'il ne peut l'attendre que de la miséricorde de Dieu;

Sincère, c'est-à-dire que le pécheur doit déclarer avec naïveté tout ce qu'il a fait, sans se mettre en peine de ce que le confesseur pourra penser de lui, ni des observations qu'il pourra lui faire;

Simple, c'est-à-dire accuser ses péchés comme il les connaît, sans chercher à les excuser, à les déguiser, à les faire envisager autrement qu'ils ne sont;

Entière, c'est-à-dire déclarer tous ses péchés, leur espèce, combien de fois on les a commis, les circonstances qui les ont accompagnés, le tort que le prochain en a éprouvé dans ses biens, dans son honneur, dans sa réputation; la participation qu'on lui aurait fait prendre dans le péché, les habitudes qu'on lui aurait fait contracter, le scandale qu'on lui aurait donné; en un mot, il faut, autant que possible, que le pénitent se fasse connaître au prêtre comme il se connaît lui-même.

Examinons maintenant si nos confessions ont ces divers caractères, si nous nous présentons au saint tribunal la douleur et la confusion dans l'âme, si nous nous accusons franchement et avec toute la naïveté convenable, si nous nous faisons connaître entièrement pour ce que nous sommes, si nous entrons dans les détails nécessaires touchant les circonstances et les suites de nos péchés, surtout par rapport aux mauvais exemples qu'ils causent à nos confrères, aux enfants, au prochain. Entrons dans ces sentiments de David : *Je vous ai confessé ma faute, ô mon Dieu, et je ne vous ai pas caché mon injustice. J'ai dit : Il faut que je confesse contre moi-même mes offenses au Seigneur, et vous m'avez remis l'impiété de mon crime.* (Ps., XXXI, 5.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, combien ne dois-je pas gémir sur ma conduite passée! tant de confessions faites, et si peu de fruits pour mon amendement! C'est bien par ma faute que ce remède si salutaire n'a pas eu plus d'efficacité. Je vous en demande pardon, ô mon Sauveur; je vous demande aussi, par vos mérites infinis et l'intercession de votre très sainte Mère, la grâce de ne jamais faire de confession mauvaise, ni même inutile,

Je prends la résolution de...

135e SUJET.

DÉFAUTS A ÉVITER DANS LA CONFESSION.

Que votre conscience ne vous reproche rien. (I S. Pierre, III, 16.)

Quoiqu'il suffise, rigoureusement parlant, de confesser les péchés mortels dont on est coupable, les péchés véniels pouvant être remis par le moyen des bonnes œuvres, de la prière, des exercices de pénitence et de mortification, il serait cependant dangereux, et même quelquefois criminel, de vouloir de soi-même faire cette distinction, et céler certains péchés sous prétexte qu'ils ne sont peut-être que véniels. Dans beaucoup de circonstances, le confesseur lui-même ne peut faire cette distinction. Il ne faut donc pas en décider de soi-même, et s'établir son propre juge, en suivant les insinuations de

l'amour-propre, du respect humain, de la crainte de paraître trop coupable, etc.

Il est bien plus sûr de s'accuser de tout ce qui trouble et inquiète la conscience; il convient, au moins, de s'en expliquer une bonne fois avec son confesseur, de prendre ses avis pour les cas semblables qui pourraient se présenter dans la suite, et de ne pas chercher à se flatter ; car, il faut l'avouer, c'est presque toujours l'amour-propre qui est la cause de ces hésitations.

En ce qui concerne les péchés qu'on sait très bien n'être que véniels, il n'est pas nécessaire de les confesser tous. Cette accusation ne serait pas même possible. On doit se borner à ceux qui font de la peine, qui causent plus de honte et de confusion : il serait même plus utile de n'en confesser qu'un seul, et de s'en corriger, que d'en accuser un grand nombre, et ne se corriger d'aucun.

Il faut cependant observer que si l'on n'avait à accuser que des péchés véniels, il serait indispensable d'avoir la contrition au moins de l'un d'eux. Si on craignait de n'avoir pas assez de contrition au sujet de ce péché, sous prétexte qu'il n'est que véniel, il serait bon d'accuser un péché plus considérable, quoique déjà confessé, ou de désigner d'une manière générale les péchés qu'on a pu commettre contre tel commandement, afin qu'en ayant de nouveau une sincère douleur, l'absolution pût avoir une application réelle et positive.

Il semblerait naturel qu'ayant confessé ses péchés, surtout les mortels, et en ayant une véritable douleur, on n'y retombât plus à l'avenir ; dans ce cas, on serait bien plus certain d'avoir fait une bonne confession ; cependant la rechute n'est pas toujours la preuve d'une mauvaise confession, surtout si elle est moins réfléchie, si elle est plus rare, si elle cause une plus salutaire confusion.

Le grand mal, dans ces circonstances, serait de se décourager, et d'abandonner la confession, car alors on tomberait dans l'aveuglement, dans l'endurcissement, et peut-être dans l'impénitence finale.

Quelle est notre conduite dans ces différents cas? Tâchons-nous de rendre nos confessions utiles et sanctifiantes? Quel

profit en tirons-nous? Pouvons-nous dire avec le prophète pénitent: *Seigneur, je vous ai confessé mes offenses, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché?* (Ps. XXXI, 5.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si je ne vous savais infiniment bon, ô mon Dieu, je n'oserais me présenter devant vous pour demander pardon et miséricorde, ayant si longtemps usé de la confession sans en retirer les fruits convenables: c'est à votre bonté et à votre miséricorde que je m'adresse en ce moment pour obtenir, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, le pardon de tous mes défauts dans mes confessions.

Je prends la résolution de...

136e SUJET.

DISPOSITIONS POUR RECEVOIR L'ABSOLUTION.

Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.
(S. Matth., IX, 2.)

L'accusation étant finie, le pénitent doit écouter avec attention, docilité et respect les avis du confesseur, remarquer avec soin la pénitence qui lui est imposée, et s'exciter de nouveau à une vraie et sincère douleur de ses péchés, lors même qu'il n'aurait accusé que des fautes vénielles, afin que l'absolution puisse avoir une application positive et réelle.

Pendant que le prêtre donne l'absolution, le pénitent doit s'incliner profondément, se figurer qu'il est auprès de Jésus en croix; s'imaginer que le sang de cet adorable Sauveur tombe goutte à goutte sur son âme pour la laver, la purifier, la sanctifier; que Marie le recommande à son divin Fils, et le prie de vouloir bien lui pardonner et le rétablir dans sa grâce et dans son amour. Il est presque impossible qu'avec ce moyen le cœur ne soit pas bien préparé, qu'il n'ait pas la contrition, qu'il ne reçoive l'absolution dans de bonnes dispositions et qu'il n'en retire les fruits les plus précieux.

Est-ce ainsi que nous recevons la sainte absolution? Est-en présence de Dieu, au pied de la croix, à la vue de Jésus mourant et de sa sainte Mère qui le prie pour nous?

Avons-nous soin. à chaque confession, à chaque absolution,

d'en faire tomber la vertu, le mérite, l'efficacité sur telle ou telle faute que nous avons plus spécialement en vue de détruire en nous?

Comment sortons-nous du saint tribunal? Est-ce avec une sincère douleur de nos péchés jointe à une vive reconnaissance envers la bonté de Dieu? Dans quels sentiments allons-nous au pied des autels? Est-ce pour y rendre grâces à Dieu, pour y renouveler nos résolutions, prendre des moyens officaces de ne plus offenser Dieu, et pour accomplir notre pénitence? Repassons-nous avec un cœur bien disposé ces paroles qui nous ont été adressées : *Vous voilà guéri; allez, et ne pèchez plus?* (S. Jean, v, 14.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ah! mon Sauveur, il est bien honteux et bien regrettable pour moi, qu'un remède aussi efficace que celui de la confession n'ait pas eu plus de succès pour ma sanctification. Je vous en demande pardon, ô doux Jésus, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie, le refuge des pécheurs.

Je prends la résolution de...

137e SUJET.

SATISFACTION.

Je laverai mon lit de mes pleurs... je l'arroserai de mes larmes. (Ps. vi, 7.)

Le mot *satisfaction* vient de *satisfaire* qui veut dire *faire assez* pour réparer l'injure qu'on a faite à Dieu, et le tort qu'on a fait au prochain par le péché.

Par une confession bien faite, la peine éternelle est assurément remise; mais ordinairement il reste encore des peines temporelles à subir, des réparations à faire.

La première satisfaction que nous devons à Dieu, consiste dans une confession accompagnée de la contrition et des autres dispositions qu'elle demande.

La seconde satisfaction que nous devons accomplir, est la pénitence imposée par le confesseur : cette satisfaction est essentielle, parce qu'elle fait partie du sacrement de pénitence; il faut la faire promptement, dévotement et exactement.

Mais il y a une troisième satisfaction qui est aussi très essentielle, c'est-à-dire l'esprit de pénitence qui nous porte à offrir à Dieu, en union avec Jésus-Christ, tout ce que la vie peut offrir de pénible à la nature, et même à nous imposer des pénitences volontaires, en vue d'obtenir le pardon de nos péchés.

David savait bien que son péché lui était remis, et cependant quelle pénitence n'en a-t-il pas faite le reste de sa vie! Quelle contrition! *son péché était toujours devant lui* (1). Quelle pénitence! il mangeait la cendre comme le pain; ce qu'il buvait était arrosé de ses larmes (2). Quelle continuité de prières! *le jour, la nuit, il ne cessait de crier vers le Seigneur* (3). Quels sentiments d'humilité! il remercie le Seigneur, de toute l'affection de son âme, de l'avoir *humilié, abaissé, confondu* (4).

C'est ainsi que nous devons remplir la signification du mot *satisfaire*, c'est-à-dire *faire assez* pour réparer, autant que nous le pouvons, par la prière, le jeûne et l'aumône, l'injure faite à Dieu par le péché.

Il faut prier, c'est-à-dire recourir à la miséricorde de Dieu par des élévations de cœur vers lui, par de saintes pensées, de saintes affections, de bons désirs, etc.

Il faut jeûner, c'est-à-dire observer d'abord les jeûnes et les abstinences prescrites par l'Église, autant que nous le pouvons; ensuite nous imposer des mortifications, des privations, des pénitences qui punissent le corps, l'esprit et le cœur, qui hélas! ont servi si souvent d'instrument au péché.

Il faut faire l'aumône suivant notre position, et nous employer, de tout notre pouvoir, au soulagement du prochain, soit pour le corps, soit pour l'âme.

Il faut, de plus, satisfaire au prochain si on l'a offensé, soit dans ses biens, soit dans son honneur, soit dans sa réputation.

Est-ce ainsi que nous avons agi? Avons-nous accompli avec ferveur la pénitence imposée au saint tribunal? Y avons-nous ajouté quelques autres mortifications? Pour nous y exciter, souvenons-nous de ces paroles de l'Esprit saint : *Ne soyez pas sans crainte, même pour le péché pardonné.* (Eccli., v, 5.)

(1) Ps. L, 5. — (2) *Ibid.*, CI, 10. — (3) *Ibid.*, LXXXVII, 2. — (4) *Ibid.*, CXVIII, 71.

Pause.....

Acte de contrition. — Voyez, Seigneur, combien je suis lâche! J'ai toujours peur d'en faire trop pour satisfaire à votre justice; pour des péchés qui devraient être pleurés toute ma vie, je me contente de quelques prières, souvent assez mal faites, et je n'ose pas m'imposer de ces pénitences médicinales qui feraient cesser mes offenses. Punissez-moi vous-même, ô mon Dieu, puisque je n'ai pas le courage de le faire; je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

138e SUJET.

DE LA VERTU DE PÉNITENCE ET DE SA NÉCESSITÉ.

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. (S. Luc, XIII, 3.)

Depuis le péché d'Adam, tous les hommes souffrent, mais tous ne font pas pénitence. Tous souffrent, mais non pas de manière à rendre leurs souffrances agréables à Dieu et profitables pour eux-mêmes, parce qu'ils ne se mettent pas dans les dispositions convenables.

La pénitence, pour être digne de Dieu, doit être volontaire, continuelle, supportée en union avec Jésus-Christ, et offerte à Dieu pour l'expiation de nos péchés.

La pénitence doit être volontaire, ou au moins supportée avec résignation, par la pensée que Dieu pourrait en exiger beaucoup plus de nous, à cause de nos péchés. Hélas! ayant mérité l'enfer autant de fois que nous avons commis de péchés mortels, que pourrions-nous trouver de trop difficile dans tout ce que Dieu nous envoie? A tout péché miséricorde, c'est une vérité; mais à tout péché pénitence.

La pénitence doit être continuelle, car il ne suffit pas d'avoir bien commencé, il faut bien finir; or, celui-là ne finira pas bien qui cessera de prier, de veiller, de combattre.

La pénitence doit être unie à celle de Jésus-Christ. Ce n'est pas de cette union que nos actions, même les plus belles en apparence, tirent toute leur valeur; car de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous n'avons rien et nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui puisse lui plaire.

La pénitence doit être offerte à Dieu pour l'expiation de nos péchés. Nous avons outragé une majesté infinie, nous nous sommes élevés contre notre souverain Seigneur, contre notre Père : n'est-il pas juste de lui offrir, autant qu'il est en notre pouvoir, une réparation telle qu'il la demande ?

Est-ce ainsi que nous avons envisagé la pénitence ? L'horreur que nous avons de tout ce qui peut nous humilier, nous affliger, nous faire souffrir, contrarier nos goûts, nos inclinations, n'est-elle pas une preuve que nous n'avons aucune estime pour cette vertu, et que nous n'en connaissons pas assez la nécessité ? Chacun des jours de notre vie est témoin de nouvelles fautes : l'est-il aussi de quelque acte de pénitence ? S'il fallait paraître devant Dieu, que pourrions-nous lui offrir pour tous les péchés que nous avons commis ?

Ah ! soyons plus sages à l'avenir, comprenons le besoin que nous avons d'une pénitence sévère et proportionnée à nos fautes, prompte et sans aucun retardement, constante et jusqu'au dernier moment de notre vie.

Repassons, comme Ézéchias, *les années de notre vie dans l'amertume de notre âme* (1), et alors nous n'aurons pas de peine à reconnaître que *nous avons péché* (2), et nous porterons sans cesse devant Dieu *un cœur contrit et humilié, qu'il ne rejettera pas.* (Ps. L, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quelle ne devrait pas être ma douleur, ô mon Dieu, lorsque je pense que celui qui est l'innocence même a passé toute sa vie dans les travaux de la pénitence, pour s'être seulement chargé des péchés des hommes, et que moi, tout pécheur que je suis, je ne veux rien endurer, rien souffrir ! Daignez donc, ô mon doux Jésus, changer mon cœur, et lui donner l'esprit de pénitence. Je vous demande cette grâce par vos mérites et par l'intercession de Marie.

(1) Isaïe, XXXVIII, 15. — (2) I Esd., IX, 7.

139e SUJET.

DES AVANTAGES QUE LES VRAIS PÉNITENTS RETIRENT DE LEURS CHUTES.

Seigneur, il m'est bon que vous m'ayez humilié. (Ps. CXVIII, 71.)

Un gouverneur de place qui a été surpris par un endroit faible, ne manque jamais de le fortifier, dès qu'il en a débusqué l'ennemi. Il en est de même de celui qui veut rester fidèle à Dieu : dès qu'il connaît par quel endroit le démon est entré dans son cœur, il veille avec un soin tout particulier sur cette partie faible. S'il a été vaincu par l'orgueil, il s'humilie ; s'il l'a été par la sensualité, il se mortifie ; s'il l'a été par trop de liberté donnée à ses sens, il veille sur eux, il les retient dans le devoir.

Il fait plus : il se punit. Il sait qu'il a été pécheur, et il veut devenir vraiment pénitent. Il sait que si les âmes innocentes ont eu besoin de pénitence pour conserver leur vertu, les pécheurs doivent souffrir pour réparer leurs pertes et refaire leur fortune spirituelle. Il tâche de faire succéder à l'abondance des péchés la surabondance des bonnes œuvres. Semblable au voyageur qui s'est endormi ou s'est mis en retard, qui, par sa faute, s'est écarté du chemin, ou qui même est retourné en arrière, il reprend sa route avec une plus vive ardeur, il tâche d'atteindre et même de dépasser ses compagnons de voyage.

Est-ce ainsi que nous en avons usé ? Nous sommes-nous servis de nos fautes pour être plus pénitents, plus fervents, plus vigilants ? Avons-nous pensé que la pénitence doit être notre partage ; que nous devons nous punir nous-mêmes, si nous voulons éviter les effets de la justice divine ? et loin de nous décourager à la vue de nos fautes et de nos faiblesses, avons-nous eu recours à Dieu, avec une nouvelle confiance en sa bonté ? Lui avons-nous dit avec David : *C'est parce que je vous ai beaucoup offensé, que j'espère beaucoup en votre miséricorde?* (Ps. XXIV, 11.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — C'est moi, Seigneur, c'est moi qui

suis cet enfant du siècle, qui conduis avec plus de prudence les affaires de mon corps que celles de mon âme, plus éclairé dans les affaires du temps que dans celle de l'éternité. Pardon, ô mon Dieu, de cette opposition aux principes de ma foi. Punissez-moi, Seigneur, dans le temps; mais épargnez-moi dans l'éternité. Je vous demande cette grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

140e SUJET.

DE L'ESPRIT DE PÉNITENCE.

Je châtie mon corps et le réduis en servitude. (I Cor., IX, 27.)

Nous savons très certainement que nous avons offensé Dieu, peut-être même très grièvement; mais nous ne savons pas si nous avons fait une pénitence convenable. De malheureux damnés souffrent et souffriront à jamais dans l'enfer, pour des péchés que nous avons peut-être commis nous-mêmes.

Pour de légères fautes, des âmes souffrent, dans le purgatoire, des peines infiniment au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer de plus terrible à la nature, et nous ne voudrions rien souffrir! et nous pourrions croire qu'il suffit de nous en être confessés, sans rien faire de plus! Non, cela ne suffit pas: il faut que cette pénitence soit de tous les lieux et de tous les temps.

Cette pénitence doit être universelle, et s'exercer constamment par la mortification de nos sens, le crucifiement de la chair, l'abnégation de nous-mêmes.

Cette pénitence doit durer autant que notre vie: hélas! n'est-ce pas assez d'avoir offensé Dieu une seule fois, pour avoir sujet de pleurer jusqu'à notre mort! Cette seule pensée : *J'ai offensé mon Dieu,* ne suffit-elle pas pour nous engager à passer nos jours dans une sainte tristesse?

Examinons maintenant quelle est notre conduite à l'égard de la pénitence. Sommes-nous persuadés de sa nécessité? Quelles pénitences faisons-nous? Portons-nous, comme David, le souvenir de nos fautes devant les yeux de notre esprit? Imitons-nous Jésus-Christ, qui, tout Dieu qu'il est,

s'est cependant livré, pour nous, à une pénitence continuelle? Avons-nous été persuadés, ainsi que nous le dit saint Paul, qu'*il n'y a que ceux qui ont crucifié leur corps avec leurs vices et leurs inclinations qui puissent se glorifier d'appartenir à Jésus-Christ?* (Galat., v, 24.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, vos saints, vos plus grands saints ont été les plus grands pénitents : et moi, misérable pécheur, je perds courage à la moindre pénitence, parce que je ne vous aime pas assez, et que je m'aime trop d'un amour temporel ; je vous en demande pardon, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

141e SUJET.

DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. (Apoc., xxi, 3.)

Plusieurs fois pendant le cours de ses prédications, Jésus-Christ avait dit à ses apôtres et à ceux qui venaient l'entendre, qu'il leur donnerait son corps à manger et son sang à boire : *Vos pères ont mangé la manne dans le désert*, leur disait-il, *et ils sont morts ; mais le pain que je vous donnerai vous fera vivre jusque dans la vie éternelle, et cette nourriture sera mon corps que je vous donnerai* (1) à manger, et mon sang à boire ; et c'est en effet ce qu'il fit la veille de sa mort. *Après le souper*, dit saint Matthieu, *il prit du pain*, et levant les yeux au ciel, il *le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps* (2). Ensuite, *il prit le calice, le bénit*, changea le vin qu'il contenait en son sang, et il leur dit : *Buvez-en tous, ceci est mon sang* (3). Puis il ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi* (4), c'est-à-dire : Consacrez mon corps et mon sang, nourrissez-vous-en, et distribuez-le à ceux qui croiront en moi !

(1) S. Jean, vi, 49-52. — (2) S. Matth., xxvi, 26. — (3) *Ibid.*, 27 et 28. — (4) I Cor., xi, 24 et 25.

Il est donc bien vrai, il est donc bien certain que Jésus-Christ en personne est dans la sainte Eucharistie; que c'est son corps, son sang, son âme, sa divinité, c'est-à-dire sa personne adorable que nous recevons dans la sainte communion; que c'est celui qui est né de la très auguste Vierge Marie, qui a vécu parmi les hommes, qui a prêché le saint Evangile, qui a étonné toute la Judée et la Galilée par sa vie toute sainte et toute divine, par les miracles et les prodiges qu'il a opérés; que c'est le même qui règne dans les cieux et qui viendra un jour, assis sur les nuées du ciel, pour juger les vivants et les morts.

Oui, c'est Jésus-Christ qui est véritablement et réellement dans la sainte Eucharistie, c'est lui-même qui, pendant la sainte messe, s'offre à son Père; c'est lui qui réside dans toutes les hosties consacrées; c'est lui qui se donne à nous avec une bonté et une charité tout à fait incomparables, pour nous unir à lui, nous élever à lui, nous faire vivre de sa vie divine et nous consacrer entièrement à lui!

Examinons maintenant si nous sommes entrés dans les vues de Jésus-Christ à cet égard. Avons-nous pensé que chaque église est un cénacle où se renouvelle journellement le grand mystère de l'immolation de Jésus-Christ? Avons-nous pensé que c'est là que réside le Saint des saints, environné d'une multitude d'esprits célestes prosternés devant son incompréhensible majesté, qui, non content de s'être rendu semblable aux hommes, d'être mort pour eux, a bien voulu, sous la forme du pain et du vin, habiter parmi eux et devenir leur nourriture! C'est sans doute ce mystère ineffable que Jérémie avait en vue, lorsqu'il disait: *Les peuples seront saisis d'étonnement, et ils demeureront comme pâmés à la vue des biens que le Seigneur leur donnera, et tout, parmi eux, retentira des cris de joie et d'allégresse qu'ils pousseront.* (Jérém., XXXIII, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai bien du regret, ô mon adorable Sauveur, de vous avoir témoigné tant de froideur et d'indifférence dans l'auguste sacrement de votre amour; je vous en demande pardon par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie, qui a participé avec tant d'amour à ce mystère adorable.

Je prends la résolution de...

142e SUJET.

AMOUR QUE JÉSUS-CHRIST NOUS TÉMOIGNE DANS L'EUCHARISTIE.

Jésus ayant aimé les siens... il les aima jusqu'à la fin (à l'excès). (S. Jean, XIII, 1.)

L'Eucharistie est vraiment le sacrement de l'amour; tout y est amour pour nous de la part de Jésus-Christ. L'amour l'a imaginé, l'amour en est le principe, l'amour en est la continuation, l'amour en sera la fin éternelle, si nous n'y mettons pas d'obstacle.

Amour vrai et sincère : ce n'est pas en paroles que Jésus-Christ nous aime dans l'Eucharistie : c'est par les œuvres, c'est par les sacrifices, c'est par les plus pénibles démarches qu'il le prouve; c'est en se donnant lui-même à nous, avec toutes ses grâces.

Amour tendre et débonnaire : c'est l'amour d'un ami ou plutôt d'un père qui, après avoir témoigné toutes sortes de bontés à ses enfants, leur avoir donné tout ce qu'il possède, leur donne encore son cœur, son corps, son sang, son âme, sa personne tout entière.

Amour ardent, qui triomphe de toutes les difficultés, de tous les obstacles. Il a prévu l'indifférence, les mépris, les rebuts, les profanations, les sacrilèges, et il a passé outre, afin de se donner à nous. Il nous invite tendrement à venir à lui, nous promettant toutes sortes de biens; il va même jusqu'à nous faire de charitables menaces, et à nous dire que si nous ne le recevons pas, nous n'aurons pas la vie en nous (1).

Amour généreux : il ne trouve pour lui aucun avantage en se donnant à nous; il n'a nul besoin de nous, mais c'est uniquement pour notre bien : c'est pour nous enrichir de ses grâces, nous éclairer de ses lumières, nous soutenir dans le bien, nous fortifier contre les efforts des ennemis de notre salut.

Amour ingénieux : il cache sa majesté pour ne pas nous empêcher d'aller à lui avec confiance. Il a choisi pour la

(1) S. Jean, VI, 54.

matière de ce sacrement le pain et le vin, qui sont les choses du monde les plus ordinaires.

Amour constant, que rien ne peut diminuer.

Amour que l'oubli le plus coupable et que l'ingratitude la plus noire ne peuvent ralentir.

Amour dont l'abus même ne peut tarir la source.

Amour sans bornes, ni pour les temps ni pour les lieux. Depuis l'institution de l'adorable sacrement, Jésus-Christ a été et sera avec son Église, non seulement par son esprit pour la diriger, mais encore par sa présence réelle pour servir de nourriture à ses enfants. Il est partout où le prêtre juge à propos de le placer, même dans les églises les plus pauvres, les plus dénuées, les moins décentes. Si les malades ne peuvent venir le recevoir, il va les visiter, même dans les réduits les plus infects!

Avons-nous quelquefois médité sur cet amour immense, inouï, incompréhensible de Jésus-Christ? Hélas! au lieu de lui rendre amour pour amour, ne l'avons-nous pas dédaigné, oublié, abandonné? Écoutons donc ce doux reproche qu'il nous adresse : *O mon peuple, qu'ai-je dû faire de plus pour vous, que je n'aie pas fait* (1)? Et nous, qu'avons-nous fait pour celui qui *nous a aimés, et qui s'est livré lui-même pour nous?* (Éphés., v, 2.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, Seigneur, de toutes les fautes que j'ai commises contre votre auguste sacrement, et je vous supplie de vouloir bien m'accorder la grâce de vous aimer, de plus en plus, tous les jours de ma vie, en reconnaissance de l'amour sans bornes que vous avez pour nous. C'est par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie que j'implore ces faveurs.

Je prends la résolution de...

(1) Isaïe, v, 4; office du matin du Vendredi-Saint.

143e SUJET.

COMMUNION.

Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. (S. Jean, VI, 56.)

Communier, c'est recevoir réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin, ou sous une seule de ces espèces. Communier, c'est nous incorporer Jésus-Christ pour être notre nourriture; c'est manger sa chair et boire son sang, ainsi qu'il le dit lui-même : *Prenez et mangez :... ceci est mon corps, qui sera livré pour vous* (1). *Buvez tous de ceci :... ceci est mon sang, le sang du nouveau testament, qui sera répandu pour un grand nombre, en rémission des péchés* (2).

Par les autres sacrements, Jésus-Christ nous donne des grâces très abondantes sans doute, et d'autant plus abondantes que nos dispositions sont plus parfaites; mais dans la communion, ce n'est pas la grâce seulement, c'est lui-même en personne : *Le pain que je vous donnerai,... c'est ma chair* (3).

Par la communion, nous avons donc en nous le même Jésus, vrai Dieu et vrai homme, qui est né de l'auguste Vierge Marie; qui a vécu sur la terre, qui a prêché l'Évangile, qui a fait toutes sortes de prodiges, qui a souffert, qui est mort pour nous, qui est ressuscité, qui est monté au ciel, qui jugera les vivants et les morts, et dont le règne n'aura pas de fin.

Oui, c'est celui dont le nom seul fait frémir les démons, et devant qui les anges se couvrent de leurs ailes par respect pour son adorable Majesté. O miracle des miracles! O prodige de bonté de la part d'un Dieu qui se donne lui-même à de chétives et misérables créatures!

Voilà cependant jusqu'où le Sauveur a porté son amour pour les hommes, pour nous-mêmes. Et nous, que faisons-nous pour lui? Quelle idée avons-nous de la sainte communion? Comment nous y préparons-nous? Quel profit en tirons-nous? Hélas! le cœur de Jésus-Christ est tout brûlant d'amour pour nous, et le nôtre est froid comme la glace. Ah!

(1) I Cor., XI, 24. — (2) S. Matth., XXVI, 28. — (3) S. Jean, VI, 52.

réveillons-nous donc de notre assoupissement, et écrions-nous avec David : *Le Seigneur, qui est plein de bonté et de tendresse pour son peuple, a éternisé la mémoire de ses merveilles; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent.* (Ps. cx, 4 et 5.)

Pause.....

Acte de contrition. — Non, ô mon Dieu, je n'ai pas bien compris jusqu'à présent l'honneur et le bonheur de la communion; si je l'avais compris, mes préparations auraient été plus ferventes, plus soignées, et mes actions de grâces plus pieuses et plus soutenues. Je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises dans mes communions précédentes, et la grâce de me préparer désormais avec toute la ferveur possible à la réception de cet auguste sacrement; daignez me l'accorder par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie.

144e SUJET.

PRÉPARATION ÉLOIGNÉE A LA COMMUNION.

Purifiez-vous, nettoyez la maison du Seigneur, Dieu de vos pères, et ôtez toute impureté de ce sanctuaire. (II Paral., xxix, 5.)

La communion étant le sacrement des sacrements, le sacrement par excellence, elle demande que nous ne nous en approchions qu'avec de saintes dispositions, si nous voulons en retirer les avantages qui y sont attachés. Il faut donc nous y préparer par une vie sainte et pieuse, par la fuite des fautes volontaires, par le détachement des choses de la terre, par la confession et le regret de nos fautes, et par la pratique des vertus qui ont le plus de rapport à la grandeur de ce mystère.

C'est un mystère de foi; nous ne devons donc nous en approcher qu'à la lumière du divin flambeau de cette vertu, c'est-à-dire être bien persuadés et bien convaincus que c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, que nous allons recevoir.

C'est un sacrement d'amour, c'est le pur amour de Jésus-Christ qui le conduit à nous; il faut donc que ce soit aussi l'amour qui nous attire à lui. Il faut que notre âme s'applique à se purifier non seulement de tout péché mortel, mais encore

de toute attache, de toute affection même au péché véniel. Il faut, en outre, travailler à l'orner des vertus qui plaisent le plus à Jésus-Christ, telles que la pureté, la ferveur, le désir ardent de nous unir à cet aimable Sauveur.

C'est un mystère de dons parfaits et d'entière libéralité de la part de Jésus-Christ; nous devons donc nous préparer à le recevoir par un abandon total de nous-mêmes à ce divin Maître, pour n'agir que pour lui et ne vivre que pour le glorifier.

Est-ce ainsi que nous en usons? Nous sommes-nous préparés à la sainte communion avec tout le soin convenable? Avons-nous, avant tout, purifié notre âme de tout péché au moins mortel ? L'avons-nous ornée des vertus, surtout de celles qui conviennent le plus à notre profession, comme sont, une foi vive, une espérance ferme, un amour ardent, une humilité profonde, une pureté sans tache, etc. ? Faisons-nous quelques efforts pour pratiquer ces vertus, en cherchons-nous les occasions? Avons-nous désiré ardemment la venue de Jésus-Christ dans nos cœurs ? Pouvons-nous dire avec le prophète : *Comme le cerf altéré désire ardemment les eaux rafraîchissantes, de même mon âme vous désire, ô mon Dieu?* (Ps. XLI, 2.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — O divin Jésus, je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai commises en me préparant si mal à la réception de votre auguste sacrement. Je vous demande, par les mérites de votre passion, et par l'intercession de Marie, la grâce de m'acquitter plus fidèlement de ce devoir à l'avenir.

Je prends la résolution de...

145e SUJET.

PRÉPARATION PROCHAINE A LA COMMUNION.

Sanctifiez-vous : le Seigneur fera bientôt en vous des merveilles. (Jos., III, 5.)

Plus une action est grande et importante, plus elle doit avoir d'influence sur notre avenir ; plus elle est sainte et

élevée, plus aussi elle demande d'attention, de réflexion, de préparation. Mais quelle action peut réunir ces conditions à un plus haut degré que la communion ?

Il est donc bien juste, bien essentiel et même absolument nécessaire, de ne nous approcher de la sainte table qu'avec des dispositions convenables.

Pour entrer dans ces vues, outre la préparation éloignée, qui consiste dans une vie sainte et pieuse, il convient de penser sérieusement, dès la veille, à cette sublime action, d'offrir à cette intention nos prières, les bonnes œuvres de notre emploi; de nous imposer quelques petites mortifications, de nous priver de toutes les satisfactions des sens; de veiller plus exactement sur nos yeux, sur notre langue, sur notre esprit, sur notre cœur; le soir, avant de quitter la chapelle pour aller prendre notre repos, d'offrir notre cœur à Jésus-Christ, dans le très saint sacrement; de réciter, en nous retirant dans notre cellule, les actes de la préparation à la communion; de nous recommander à la très sainte Vierge, à saint Joseph, au saint ange gardien, et de nous endormir, pour ainsi dire, au pied du saint autel. Si nous nous éveillons pendant la nuit, nous devons nous porter en esprit devant Jésus-Christ, et l'adorer avec la ferveur dont nous sommes capables.

Le matin, dès le réveil, donner notre première pensée à Jésus-Christ, recommander de nouveau notre communion à la très sainte Vierge, à saint Joseph, à notre ange gardien; faire quelque lecture, afin de puiser de nouvelles réflexions et de nourrir ainsi notre piété; nous rendre à la chapelle, y adorer Jésus-Christ au très saint sacrement avec une ferveur toujours nouvelle; faire notre prière dans ces mêmes sentiments; puis méditer sérieusement sur quelques pensées relatives à la sainte communion; assister à la messe avec toute la piété possible, renouveler les actes de foi, d'espérance, d'humilité, de contrition, d'amour, de demande, de désir; offrir la communion pour une fin particulière, comme obtenir la pratique d'une vertu, la destruction d'un défaut; pour des besoins spéciaux, pour nous, pour autrui; dresser notre intention au sujet des indulgences à gagner pour nous, ou pour les âmes du purgatoire.

Est-ce ainsi que nous en usons? Sommes-nous dans ces saintes dispositions? Nous approchons-nous de la sainte table avec autant de respect que de confiance, et disons-nous avec le brave centenier de l'Évangile : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans la maison de mon âme; mais dites seulement une parole, et elle sera guérie?* (S. Matth., VIII, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Sauveur Jésus, mon modèle et mon maître, enseignez-moi vous-même à vous recevoir dignement, car de moi-même je ne puis rien; et ce qui le prouve, c'est le peu de fruit que j'ai retiré de mes communions jusqu'à ce jour! Pardonnez-moi le passé, et faites qu'à l'avenir je me prépare avec plus de soin à vous recevoir, et que je corresponde mieux à vos bontés pour moi. Je vous demande cette grâce par l'intercession de Marie, ma bonne et sainte mère.

Je prends la résolution de...

146e SUJET.

EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. (S. Jean, VI, 57.)

Les effets que la sainte communion opère en nous sont vraiment admirables. Par elle, nous sommes unis à Jésus-Christ, de l'union la plus intime, la plus réelle, la plus accomplie qu'on puisse imaginer; de sorte que lorsque nous communions dignement, chacun de nous devient en quelque manière un autre Jésus-Christ, non pas que ce divin Sauveur se change en nous, mais parce qu'il nous change en lui-même.

Ce bon Maître s'empare, pour ainsi dire, de notre esprit pour l'éclairer, de notre cœur pour l'animer, de notre volonté pour la diriger, en sorte que nous pouvons dire avec saint Paul : *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi* (1).

La sainte communion augmente en nous la grâce. Une

(1) Gal., II, 20.

seule communion bien faite suffirait pour former un saint. Et cela est évident, puisqu'elle nous rend participants, non seulement des grâces les plus abondantes, mais de la personne même de Jésus-Christ, qui vient prendre possession de notre cœur pour agir, parler, prier, aimer par ce cœur.

La sainte communion diminue la pente que nous avons au mal. En attachant notre cœur à Jésus, qui est la bonté même, la sainte communion le détache des créatures et de lui-même; goûtant les douceurs que lui procure la présence de Dieu, étant rempli de son amour, ce cœur est content et ne désire plus rien.

La sainte communion est pour nous une source de salut : le corps de Jésus-Christ devient pour nous le gage de notre prédestination. D'ailleurs Jésus-Christ l'a dit lui-même : *Quiconque mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle : et moi, je le ressusciterai au dernier jour* (1). Non, Jésus-Christ ne permettra pas que celui qui se sera souvent et dignement uni à lui par la sainte communion, périsse pour l'éternité.

Avons-nous retiré ces avantages de la sainte communion? Sommes-nous unis à Jésus-Christ? Avons-nous son esprit? Vit-il en nous? Peut-on remarquer en nous quelques-unes de ses vertus? Notre cœur est-il détaché de toutes les créatures, et attaché à Jésus-Christ seul? Respectons-nous notre corps comme le vase sacré qui contient souvent Jésus-Christ? Disons souvent avec saint Pierre : *A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de vie éternelle.* (S. Jean, VI, 69.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Sauveur Jésus, d'avoir si souvent mis obstacle aux bons effets que vous vouliez opérer dans mon âme, par les diverses communions que j'ai faites. Maintenant, Seigneur, plus docile à vos saintes inspirations, j'espère que, par les effets de votre bonté pour moi, et par l'intercession de Marie, mes communions seront à l'avenir plus fructueuses; je vous en demande la grâce, et celle d'*accomplir fidèlement la résolution que je prends de...*

(1) S. Jean, VI, 55.

147e SUJET.

FRUITS QUE DOIT PRODUIRE LA SAINTE COMMUNION.

Celui qui me reçoit, vivra par moi. (S. Jean, VI, 58.)

Comme un homme épuisé par une longue course ou par un travail pénible, sent ses forces se renouveler et son courage renaître, lorsqu'il a pris une nourriture saine et abondante, de même l'âme fidèle puise dans la sainte communion une grâce toute spéciale, une force toute nouvelle qui la porte à remplir ses devoirs avec plus d'exactitude, à se corriger de ces défauts avec plus d'application et à s'attacher à Dieu avec plus de fidélité.

Est-ce ainsi que nous profitons de nos communions? Remarque-t-on dans notre conduite un plus grand éloignement du monde, une plus grande vigilance sur nos sens, et surtout sur nos yeux et sur notre langue? Avons-nous plus d'horreur non seulement du péché, mais encore de tout ce qui pourrait nous y porter? Sommes-nous plus morts à nous-mêmes et à nos inclinations?

Avons-nous plus de zèle pour ce qui a rapport à la gloire de Dieu et à son service? Faisons-nous mieux nos prières, nos oraisons? Sommes-nous plus modestes, plus recueillis, plus mortifiés, plus assidus à nos exercices et plus appliqués à nous en bien acquitter?

Sommes-nous plus remplis de l'amour de Jésus-Christ, entrant plus particulièrement dans ses sentiments, dans ses dispositions, dans ses desseins, et étant plus attentifs à lui plaire!

Sommes-nous sortis de la communion avec une grande et nouvelle faim de ce pain céleste, afin qu'il produise dans notre âme les mêmes impressions que fait le pain matériel sur nos corps, c'est-à-dire qu'il lui conserve la vie de la grâce, qu'il la fortifie, qu'il lui donne de l'accroissement, qu'il repare ce que la faiblesse humaine lui aurait fait perdre, et qu'il la rassasie pleinement?

Enfin, la communion nous a-t-elle guéris de nos langueurs? Nous a-t-elle prémunis contre les rechutes? Nous a-t-elle affermis dans la pratique des vertus? Nous a-t-elle laissé cet

esprit de sacrifice pour immoler nos passions à Jésus-Christ? Pouvons-nous dire avec le prophète royal: *Désormais je ne m'occuperai qu'à plaire au Seigneur, tant que je serai dans la terre des vivants?* (Ps. CXIV, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous venez à moi, Seigneur, pour me guérir, me nourrir, me fortifier et me perfectionner; et par ma faute, je reste malade, affamé, faible, et mes imperfections croissent et s'augmentent de plus en plus. Pardonnez-moi, ô mon doux Sauveur, et faites en moi ce pour quoi vous y venez; je vous demande cette grâce par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

148e SUJET.

ACTION DE GRACES APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui? (Ps. CXV, 12.)

Aucun moment n'est plus précieux pour l'âme pieuse, que celui qui suit la sainte communion. Elle possède le Dieu de toute sainteté, de toute bonté, de toute puissance; le Dieu maître du temps et de l'éternité, l'auteur de toute grâce et de tout don parfait, celui qui, pour lui témoigner son amour et le désir qu'il éprouve de la rendre heureuse, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se donner à elle en nourriture. Cette âme doit donc profiter de ce moment fortuné pour adorer, avec toute la ferveur dont elle est capable, ce bon, cet aimable Sauveur. Elle doit l'adorer en elle-même, puisqu'elle le possède; lui dire mille et mille fois qu'elle l'aime, qu'elle veut l'aimer de plus en plus, jusque dans l'éternité : qu'elle ne veut plus vivre qu'en lui, avec lui, pour lui, et par lui ; qu'elle veut accomplir en tout et partout son adorable volonté, ne rien faire qui puisse lui déplaire, et rechercher tout ce qu'elle saura lui être agréable.

Le communiant doit se donner à son Dieu avec tout ce qui est en lui : son âme et toutes ses facultés, son corps et tous sens. Il doit se confondre à la vue de sa bassesse et de la

grandeur de l'hôte qui se donne à lui sans réserve, lui demander pardon du passé et lui promettre la plus parfaite fidélité pour l'avenir, lui demander ses grâces et ses bénédictions pour lui-même, pour d'autres, et pour tous ceux pour lesquels il doit prier.

Après ces saintes effusions d'une âme perdue en Dieu, il est bon de faire les actes d'action de grâces : d'amour, de remerciment, de consécration de nous-mêmes à Dieu, de promesse et de demande. Il faut appeler Marie à notre secours, pour qu'elle adore Jésus-Christ en nous et qu'elle le remercie pour le bienfait signalé que nous venons de recevoir de sa bonté ; prier saint Joseph, notre ange gardien et nos saints patrons de l'adorer aussi pour nous.

Il ne faut pas que notre reconnaissance envers Jésus-Christ se termine avec les quelques instants que nous restons à l'église, après la sainte communion. L'action de grâces doit durer autant et plus que le jour; elle devrait être de toute la vie pour une seule communion ; mais au moins faut-il, pendant ce jour, que nous pensions souvent à Jésus-Christ, que nous l'adorions, que nous le bénissions, que nous le remerciions, que nous soyons plus fervents, plus réguliers, plus modestes, plus silencieux. Et comme on parle volontiers de ceux qu'on aime, nous devons faire entrer dans nos conversations quelque chose de Jésus et de ses bontés pour nous. Nous ne devons pas non plus oublier les intentions et les prières indiquées pour gagner les indulgences.

Est-ce ainsi que nous en usons? Voyons comment se passe le temps de notre action de grâces, et quel est notre conduite les jours de communion? Disons au moins de temps en temps avec Marie : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur*, etc. (S. Luc, I, 46-55.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous connaissez ma misère, Seigneur : je ne sais pas jouir de vous, au moment même où j'ai le bonheur de vous posséder, je ne sais pas en garder le souvenir; car après vous avoir reçu, ô Dieu du ciel, je m'épanche de nouveau dans les choses de la terre. Oh! pardonnez cette injure que mon insensibilité vous fait trop souvent, même

les jours où j'ai le bonheur de vous recevoir. Pardonnez-moi par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

149e SUJET.

COMMUNION FERVENTE.

Comme le cerf altéré soupire après la source des eaux, de même mon âme vous désire, ô mon Dieu! (Ps. XLI, 2.)

Pour faire une communion fervente et même très fervente, il n'est pas nécessaire d'éprouver un doux attrait, de ressentir de grandes consolations : il suffit d'être en état de grâce, de détester sincèrement, et pour l'amour de Dieu, nos péchés et toutes nos fautes, de n'avoir aucune affection même au péché véniel, d'être résolus de travailler sérieusement à notre perfection et d'exciter en nous de vifs sentiments de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité et de désir d'en profiter.

Avec ces dispositions, nous pouvons tout espérer de la sainte communion : Dieu la bénira, et elle portera des fruits en abondance. Et, en effet, Jésus-Christ peut-il refuser quelque chose à un chrétien qui s'unit à lui avec un cœur si bien disposé, un cœur qui se fond dans le sien pour devenir une même chose avec lui? Ce cœur ne participe-t-il pas à toutes les grâces qu'il nous a méritées et à toutes les vertus dont il nous a donné l'exemple? Ce cœur ne vit plus : c'est Jésus-Christ qui vit en lui, qui parle en lui, qui agit en lui. Aussi quel progrès ne fait pas dans la vertu, le bon et fervent communiant! On le voit, d'une communion à l'autre, plus pieux, plus fidèle à ses devoirs, plus semblable à son divin modèle!

Examinons maintenant si nos communions ont ces divers caractères; si c'est avec de semblables dispositions que nous nous approchons de la sainte table.

Notre cœur est-il bien purifié de tout péché, de toute attache au péché? Nous excitons-nous à de vifs sentiments de foi, d'espérance et d'amour pour Jésus-Christ? Nous détachons-nous de nous-mêmes et de toutes les choses d'ici-bas, pour ne chercher que lui, pour être à lui à la vie et à la mort?

Disons donc, à la vue d'un si grand mystère, ce que disaient les Juifs à la vue de la manne : *Qu'est-ce que cela* (1)? Ah! Jésus lui-même nous répondra : *C'est le pain qui est descendu du ciel .. celui qui mange de ce pain vivra éternellement* (2). Rendons-nous à l'invitation que ce même Sauveur nous fait dans l'Écriture : *Venez, mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai préparé!* (Prov., IX, 5.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous m'avez donné, ô mon Dieu, tant de preuves de votre amour, et je n'en ai pas profité comme je l'aurais dû : c'est ma faute et ma pure faute; vous voulez des cœurs vides pour les remplir de vos grâces, et le mien est tout plein de vanité, d'orgueil, d'amour du monde et de moi-même. Employez, Seigneur, employez le fer et le feu pour guérir les plaies que les choses de ce monde ont faites à mon âme, afin que je n'aie plus à déplorer les fautes dont je vous demande pardon ; accordez-moi aussi, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, la grâce de communier toujours avec ferveur et humilité.

Je prends la résolution de...

150e SUJET.

COMMUNION TIÈDE.

Les Hébreux ont tous mangé la même nourriture (la manne) ; cependant la plupart d'entre eux ne furent point agréables à Dieu. (I Cor., x, 3 et 5.)

La communion tiède est celle qui se fait sans les dispositions convenables. Elle n'est pas sacrilège, parce que l'âme n'est pas en péché mortel; mais elle n'est pas fervente, parce que cette âme est, par sa faute, en état de négligence, de dégoût, et, par une suite presque inévitable, dans un état de péché véniel; elle se plaît dans ses imperfections ou elle ne travaille pas assez courageusement à s'en corriger. Ce n'est donc pas précisément l'amour de Jésus-Christ qui conduit cette âme à la table sainte; c'est l'habitude, c'est l'usage de la maison, c'est parce que les autres s'en approchent.

(1) Exode, XVI, 15. — (2) S. Jean, VI, 59.

La communion tiède expose l'âme à l'abus, et même à la profanation de cet adorable sacrement; aussi est-elle très désagréable à Dieu. Et, en effet, si des anathèmes sont prononcés contre ceux qui font l'œuvre de Dieu avec négligence (1), que ne doit pas mériter celui qui communie avec tiédeur, puisque la participation aux saints mystères est assurément, et par excellence, l'œuvre du Seigneur!

La communion tiède prive l'âme des avantages et des grâces spéciales attachées à la communion fervente. Aussi voit-on ces âmes aussi peu unies à Dieu, aussi peu affectionnées à son service, aussi imparfaites, aussi attachées aux créatures et à elles-mêmes, après des centaines de communions, que si elles ne s'étaient jamais approchées de ce sacrement divin! Elles reçoivent dans leur sein l'auteur de la grâce, et elles n'en sont pas plus saintes. Hélas! peut-être deviennent-elles peu à peu plus imparfaites, plus éloignées de Dieu!

Avons-nous compris le malheur des communions tièdes; les avons-nous redoutées? Avons-nous pris, pour les éviter, les précautions indiquées par les maîtres de la vie spirituelle? Nous préparons-nous à chaque communion comme si elle devait être la dernière de notre vie? Ne nous sommes-nous jamais approchés de la table sainte par habitude, et seulement parce que c'est le jour où la communauté le fait? Avons-nous excité notre foi, notre amour envers Jésus-Christ à chacune de nos communions?

Nous sommes-nous éprouvés nous-mêmes, c'est-à-dire avons-nous examiné l'état de notre âme pour découvrir ses fautes, ses attaches? Avons-nous pris, à chacune de nos communions, la résolution de mieux vivre? Avons-nous eu soin, alors, de nous rendre compte des fruits de la communion précédente? Faisons-nous connaître à notre directeur ce qu'il y a de bien et de mal dans nos communions? C'est un excellent moyen pour en profiter et avancer dans la vertu, et pour parvenir à faire toujours des communions ferventes.

Pour nous prémunir contre les communions tièdes, méditons ces énergiques paroles de l'Esprit-Saint : *Parce que vous*

(1) Jérém., XLVIII, 10.

êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais commencer à vous vomir de ma bouche. (Apoc., III. 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Sauveur Jésus, souverain médecin des âmes! venez ranimer le feu de votre amour dans la mienne qui est si languissante; elle est malade, et tellement malade qu'elle ne sent plus son mal : venez lui imposer, non pas vos mains seulement, mais toute votre personne, mais votre cœur enflammé d'amour, afin de réchauffer cette tiédeur insipide dont je vous demande très humblement pardon, par vos mérites infinis et par l'intercession du cœur immaculé de Marie.

Je prends la résolution de...

151e SUJET.

DE LA COMMUNION INDIGNE.

Après que Judas eut pris une bouchée, Satan entra en lui.
(S. Jean, XIII, 27.)

Tous ceux qui reçoivent la communion reçoivent véritablement Jésus-Christ, mais tous ne le reçoivent pas de la même manière; car tandis que *les bons le reçoivent pour la vie, les méchants le reçoivent pour la mort* (1). Ainsi nous l'enseigne notre mère la sainte Église, c'est-à-dire que les bons font des communions bonnes et utiles, tandis que les méchants font des communions indignes et criminelles.

Faire une communion indigne, c'est recevoir Jésus-Christ dans une âme coupable de péché mortel. Un seul péché mortel dans une âme qui communie suffit pour faire une mauvaise communion, un horrible sacrilège.

La communion indigne est le plus grand de tous les crimes, parce que l'indigne communiant s'en prend à Jésus-Christ même en personne; c'est la plus horrible des profanations, parce que c'est traiter avec irrévérence, et de la manière la plus outrageante, ce qu'il y a de plus saint, de plus adorable sur la terre et dans le ciel.

(1) Prose du saint Sacrement.

On a vu des scélérats donner à manger à de vils animaux les saintes espèces, des voleurs les profaner, les jeter sur la voie publique, les cacher dans la boue et le fumier! Mais ces sacrilèges, qui nous révoltent, n'ont rien de comparable à une mauvaise communion; car ce n'est pas seulement dans l'estomac d'un animal, ou dans la boue et le fumier, que l'indigne communiant place Jésus-Christ, c'est dans un corps souillé, c'est dans un cœur corrompu et gâté par le péché. Il l'attache sur une croix bien autrement douloureuse que celle du Calvaire; il le force d'entrer dans un lieu où Satan règne, et oblige l'aimable Jésus à se placer auprès d'autant de démons qu'il a de crimes sur sa conscience, et à recevoir leurs dérisions et leurs moqueries. Oh! quelle horreur! quel crime! Jésus, avec le péché dans le cœur! Jésus avec le démon!

Avons-nous compris ce que c'est qu'une communion indigne; en avons-nous eu toute l'horreur qu'elle mérite? Avons-nous évité tout ce qui pourrait nous y conduire? Nous sommes-nous éprouvés nous-mêmes avant de nous approcher de la sainte table? Avons-nous expliqué nos doutes simplement et sans scrupules, mais aussi sans restrictions?

Avons-nous pensé aux suites funestes qui peuvent être la punition d'une mauvaise communion : inquiétudes et trouble de conscience, aveuglement de l'âme, endurcissement dans le péché, impénitence finale, responsabilité du sang de Jésus-Christ, qui éternellement criera vengeance, demandera justice, et qui ajoutera une condamnation nouvelle à la condamnation des autres péchés dont on sera coupable? *Quiconque,* dit saint Paul, *mangera de ce pain ou boira de ce calice indignement, sera coupable de crime contre le corps et le sang de Jésus-Christ* (1); *c'est pour cela,* ajoute-t-il, c'est-à-dire à cause des mauvaises communions, *qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes, et que plusieurs sont morts,* c'est-à-dire que beaucoup perdent la piété et même la foi, surtout la foi pratique. (I Cor., XI, 30.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vois bien, ô mon Sauveur, que je ne dois pas trop me mesurer sur le nombre de fois que je

(1) I Cor., XI, 27.

m'approche de vous dans votre auguste sacrement, puisque ce fruit de vie n'opère pas en moi; puisque, malgré mes fréquentes communions, je suis si faible, qu'un rien m'abat et me décourage dans la pratique de mes devoirs? Pardonnez-moi, Seigneur, tout ce qu'il peut y avoir eu de défectueux dans mes communions; je vous demande cette grâce par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

152e SUJET.

DE LA COMMUNION SPIRITUELLE.

Mon âme a soif du Dieu fort et vivant. (Ps. XLI, 3.)

N'ayant pas le bonheur de pouvoir nous approcher chaque jour de la sainte table, comme les premiers fidèles et un grand nombre d'âmes privilégiées, nous devons nous efforcer d'y suppléer par la communion spirituelle, qui est, selon plusieurs pieux auteurs, comme une extension de la communion sacramentelle.

Pour faire la communion spirituelle, nous devons tâcher de préparer notre cœur par des actes de confusion à la vue de notre indignité, de contrition de nos fautes, d'amour envers Jésus-Christ, et ensuite nous exciter à un sincère désir de le recevoir, en l'invitant à venir dans notre cœur par l'impression de sa grâce, et à y fixer sa demeure d'une manière qui soit de plus en plus irrévocable.

La communion spirituelle a un avantage qui lui est propre, c'est qu'on la peut faire à tout moment du jour, et en tout lieu : à la messe, lorsqu'on passe auprès d'une église, en travaillant et même pendant la nuit lorsqu'on s'éveille.

Par la communion spirituelle, l'âme mérite beaucoup devant le divin Sauveur, par les preuves qu'elle lui donne de son amour, et du désir qu'elle éprouve de s'unir à lui; c'est même un excellent moyen de se préparer d'une manière toute particulière à la communion sacramentelle.

Comment avons-nous estimé la communion spirituelle? Ne l'aurions-nous pas regardée comme une pratique incommode à notre dissipation, ou à notre peu de dévotion. S'il en était

ainsi, tâchons de réparer les pertes que nous avons faites en négligeant cette pratique si salutaire. Les veilles de communion surtout doivent être des jours de communions spirituelles pour nous préparer à la communion sacramentelle. Les jours de communion, nous devons les faire en esprit d'action de grâces, et, tous les jours, pour devenir de plus en plus unis à Jésus-Christ, qui est la véritable vie de notre âme. Disons donc souvent avec notre mère la sainte Église : *Que le corps de Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle* (1), et avec saint Jean : *Venez, Seigneur Jésus, venez.* (Apoc., XXII, 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quel bonheur et quel bien-être j'aurais procurés à mon âme, si j'avais été plus fidèle à rentrer en moi par un saint recueillement, et à m'unir à vous, ô mon Sauveur, par des désirs et des soupirs d'amour, et en vous invitant à venir en moi par la communion spirituelle! Mais, hélas! combien de fois n'ai-je pas négligé une pratique si salutaire! Je vous en demande pardon, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

153e SUJET.

LA SAINTE MESSE. — SON EXCELLENCE.

En tout lieu, on sacrifie et on offre à mon nom une oblation pure. (Malach., I, 11.)

La messe est le sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, offerts, sur nos autels, d'une manière non sanglante et sous les apparences du pain et du vin, par le ministère des prêtres, pour représenter et continuer le sacrifice de la croix.

La messe est le sacrifice de Jésus-Christ lui-même; c'est l'immolation de son adorable personne; c'est une destruction mystique de son corps adorable et de son précieux sang, qui, au moment de la consécration, sont sur l'autel et qui en disparaissent au moment de la communion.

Ce sacrifice adorable représente celui de la croix; car le

(1) Prière liturgique.

corps dans la sainte hostie, et le sang dans le calice, quoique parfaitement unis, paraissent séparés, et on sait qu'un homme est mort lorsque son sang est entièrement séparé de son corps. C'est ainsi que Jésus-Christ, quoique toujours vivant, depuis sa résurrection, paraît être mort sur les autels. Cette mort apparente est la représentation de celle qui était réelle sur la croix.

Mais, bien plus, la messe n'est pas seulement la représentation du sacrifice de la croix, c'est le même et absolument le même : c'est la même victime; c'est le même corps, le même sang, la même âme, c'est-à-dire le même Jésus-Christ qui est offert, qui est immolé, ou plutôt qui s'offre, qui s'immole, et qui se sacrifie lui-même par le ministère des prêtres. Oh! que ce sacrifice est grand! qu'il est sublime! qu'il est digne de nos respects et de nos profondes adorations!

En entendant la sainte messe, nous assistons au sacrifice du Calvaire, avec la très sainte Vierge, avec les anges; nous voyons, en esprit, Jésus-Christ élevé, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre : nous adorons ses plaies divines, nous recueillons son sang précieux, nous l'entendons plaider notre cause et demander grâce pour nous, nous le voyons baisser la tête et rendre le dernier soupir. Ah! profitons de cet heureux moment : comme Marie, offrons-lui les sentiments du cœur les plus ardents et les plus dévoués; comme Magdeleine, pleurons nos péchés, qui ont tant coûté à Jésus-Christ; comme le centurion, frappons notre poitrine, et disons avec lui : *Cet homme est vraiment le fils de Dieu* (1). Oui, cet Homme-Dieu est vraiment notre victime; c'est pour nous qu'il s'immole!

Sont-ce là les sentiments qui nous animent lorsque nous entendons la sainte messe? Tâchons d'entrer dans le sens de ces paroles que le prophète mettait dans la bouche de Jésus-Christ : *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps... et j'ai dit : Me voici; je viens... pour faire, ô Dieu, votre volonté* (2); je viens pour être immolé, sacrifié, mis à mort. Entrons donc, avec saint Paul, dans les sentiments de la plus vive reconnaissance, et disons avec lui : *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi.* (Galat., II, 20.)

(1) S. Marc, XV, 39. — (2) Ps. XXXIX, 7-9 ; Héb., X, 5-7.

Pause.....

Acte de contrition. — Quelle a été votre bonté, ô mon aimable Sauveur! Depuis plus de dix-huit cents ans, vous vous êtes sacrifié, et un grand nombre de fois par jour, et à tous les instants du jour, pour de misérables pécheurs comme moi, qui ne profitent que peu ou point de vos mérites, à cause de leur malice et de leur ingratitude. Je vous en demande pardon, ô Jésus, par ces mêmes mérites et par l'intercession de Marie. Je me propose d'entrer plus intimement dans vos vues à l'égard de votre grand sacrifice; c'est pourquoi

Je prends la résolution de...

154e SUJET.

INTENTIONS QU'IL FAUT AVOIR EN ENTENDANT LA SAINTE MESSE.

Je vous ai tout offert avec joie, et dans la sincérité de mon cœur. (I Paral., xxix, 17.)

Pour entendre la sainte messe, les fidèles doivent entrer dans les vues de l'Église et du prêtre qui offre le saint sacrifice, c'est-à-dire qu'ils doivent adorer Dieu, lui demander pardon de leurs péchés, le remercier des grâces qu'ils ont reçues de sa bonté, et lui en demander de nouvelles.

Nous devrions rendre à Dieu des hommages infinis, et cependant nous ne pouvons rien de nous-mêmes; mais, ayant Jésus-Christ pour victime dans l'auguste sacrifice, nous pouvons offrir à l'adorable Trinité les devoirs et les hommages que nous lui devons, puisque nous adorons Dieu par un Dieu fait homme, immolé à sa gloire! Oh! que nous serions coupables si nous négligions un moyen aussi efficace pour rendre à Dieu tout ce que nous lui devons!

L'Église offre le saint sacrifice pour apaiser la colère divine. Nous avons commis une multitude de péchés, nous avons contracté des dettes immenses, nous sommes dans l'impossibilité de les payer nous-mêmes; mais, en offrant à Dieu l'adorable victime, immolée au saint sacrifice de la messe, nous lui offrons en paiement les mérites infinis de Jésus-Christ, son divin Fils. Pour profiter d'une occasion si favorable, assistons-

à la messe avec une vraie douleur de nos péchés, et nous obtiendrons des grâces particulières de conversion, de réconciliation avec Dieu.

L'Eglise offre le saint sacrifice pour remercier Dieu de ses bienfaits. Offrons-lui donc les mérites de Jésus-Christ son Fils, au saint sacrifice : c'est en lui, c'est par lui, c'est avec lui, que nous rendons à Dieu son Père des actions de grâces qui lui sont agréables.

L'Eglise offre le saint sacrifice pour obtenir de nouvelles grâces. Oui, demandons les faveurs dont nous avons besoin : faveurs pour nous, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce ; faveurs pour nos supérieurs, nos parents, nos amis, nos confrères, nos élèves.

Prions pour les justes et pour les pécheurs ; prions pour les pauvres, les affligés, les malades, les agonisants ; prions pour les morts, pour ces parents, ces amis, ces pauvres âmes délaissées qui souffrent dans les flammes dévorantes du purgatoire. Prions Jésus-Christ, immolé sur l'autel, de leur faire une part abondante de ses mérites, etc., d'éteindre, par une goutte de son sang adorable, le feu qui les dévore. Ayons une grande charité pour ces âmes, et Dieu permettra qu'on nous paie de retour.

Est-ce avec ces dispositions et dans ces intentions que nous assistons à la sainte messe ? Quels hommages y rendons-nous à Dieu ? Avec quelle componction lui demandons-nous pardon ? Avec qu'elle ardeur le remercions-nous des bienfaits dont il nous a comblés ? Que lui demandons-nous pour nous et pour les autres ? Quel profit tirons-nous de ce sacrifice *qu'on offre de toutes parts à la gloire de Dieu ?* (Malac., I, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de grâces j'aurais obtenues pour moi et pour les autres, pour mes parents, mes amis, mes bienfaiteurs, si j'avais assisté à la sainte messe avec les dispositions convenables ? tandis que, par ma tiédeur et ma négligence, je n'ai rien mérité pour moi, ni pour les autres ! Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, offert sur l'autel, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

155e SUJET.

DES DISPOSITIONS POUR BIEN ENTENDRE LA SAINTE MESSE.

Je vous offrirai des holocaustes pleins de suc et de moelle.
(Ps. LXV, 15.)

L'assistance à la sainte messe est l'exercice le plus saint, le plus sublime et le plus méritoire que l'Eglise puisse présenter à la piété de ses enfants. C'est aussi le plus efficace pour rendre à Dieu nos devoirs et obtenir, pour nous et pour les autres, les grâces et les bénédictions les plus abondantes ; mais, pour que ce sacrifice produise en nous les effets qui lui sont propres, il faut y assister avec les intentions et les dispositions convenables. Ces dispositions consistent à s'efforcer d'entrer dans les vues de la sainte victime qui y est offerte, dans celles de l'Eglise et du prêtre.

L'Eglise veut que cet adorable sacrifice nous soit profitable ; le prêtre prie pour lui, pour tous les fidèles, et spécialement pour ceux qui y sont présents ; il demande la conversion des pécheurs, la persévérance des bons ; il prie pour les saintes âmes du purgatoire.

Nous aussi, nous devons, comme Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, nous offrir à Dieu, pour être entièrement dévoués à son service et procurer sa gloire. Nous devons assister à cet adorable sacrifice avec un profond respect et un saint tremblement, à la vue de la grandeur de l'auguste victime qui est immolée. Nous devons prier avec attention, piété et ferveur. Nous devons exposer à la bonté divine nos besoins spirituels et temporels, et la conjurer, par Jésus-Christ s'offrant pour nous, de nous conserver sur la terre dans la pratique des vertus de notre état, et de nous couronner un jour dans le ciel.

Est-ce ainsi que nous avons assisté à la sainte messe ? N'y sommes-nous pas allés par habitude, par routine, avec dégoût, sans vues, sans motifs ? Avons-nous bien employé le temps de cet adorable sacrifice ? Avons-nous médité sur les grands mystères de la croix qu'il nous représente et

qu'il renouvelle? Avons-nous prié avec la piété que demande la présence de Jésus-Christ sur le saint autel, à quelque pas de nous? Avons-nous eu soin d'y faire la communion spirituelle lorsque nous ne pouvions pas recevoir Jésus-Christ sacramentellement? Quelles prières faisons-nous pour nos parents, nos amis, nos confrères, pour l'Eglise et ses enfants vivants et morts? Quelle grâce particulière et spéciale avons-nous sollicitée pour nous? Quels moyens avons-nous employés pour prévenir les distractions, la perte du temps? Nous sommes-nous servis d'un livre ou de quelque méthode particulière? Ce serait bien mal entendre nos vrais intérêts que de laisser passer le temps d'une seule messe sans en tirer quelque profit. S'il en était ainsi, quelle perte ne ferions-nous pas? Disons donc avec le psalmiste: *Seigneur, je vous offrirai une hostie de louange, et j'invoquerai votre saint nom.* (Ps. CXV, 17.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Oui, ô mon divin Sauveur, vous m'avez donné la vie en mourant pour moi sur la croix. C'est pour puiser plus abondamment à cette source de vie spirituelle que j'assisterai à cette sainte messe tous les jours, autant qu'il me sera possible, et je me préparerai à cette grande action avec tout le soin dont je serai capable. Je vous en demande la grâce, ainsi que le pardon de toutes mes fautes pendant le saint sacrifice ; j'espère l'obtenir, par les mérites de votre passion et de votre mort, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

156e SUJET.

PRATIQUE DES BONNES ŒUVRES.

Pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous. (Galat., VI, 10.)

Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu (1). Nous sommes ces arbres que le père de famille a plantés dans son champ, en nous créant, et qu'il a arrosés

(1) S. Matth., VII, 19.

des grâces que Jésus-Christ nous a méritées. Nous devons porter des fruits et de bons fruits, c'est-à-dire de bonnes œuvres, des œuvres agréables à Dieu. La pratique des bonnes œuvres est pour nous, plus que pour le commun des chrétiens, d'une nécessité absolue. Le figuier qui n'avait que des feuilles fut maudit et il sécha sur pied (1).

Nous sommes les ouvriers du père de famille, ses serviteurs: nous devons cultiver sa vigne, c'est-à-dire détruire les mauvais penchants de notre âme et de celles de nos élèves, y semer les plantes des vertus, les arroser.

Nous sommes les soldats de son armée sainte: il faut, par la pratique des vertus propres à notre vocation, combattre les ennemis de sa gloire et de notre salut.

Nous sommes des négociants dans l'affaire du salut: voyons à quels travaux, à quelles fatigues se livrent sans cesse ceux qui veulent acquérir des biens passagers! Et nous, que faisons-nous pour gagner le ciel? Nous savons cependant que ce bonheur infini ne se donne pas précisément, mais qu'il s'achète...; pour en payer le prix, il faut des œuvres, de saintes œuvres.

Sans les bonnes œuvres, nous n'avons aucune vertu profitable pour le ciel :

La foi est morte, puisque alors elle n'est pas accompagnée des œuvres (2) ;

L'espérance est sans mérite, puisqu'elle est sans motif de notre part;

La charité ne peut tarder à s'éteindre, si déjà même elle n'est pas éteinte, car elle n'est ni nourrie ni soutenue par la pratique du bien ;

Le zèle est froid et sans efforts réels pour le ciel.

En un mot, sans les bonnes œuvres, il n'y a pas de mérites, et le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures (3).

Il faut donc faire de bonnes œuvres, les faire dignement, en vue de Dieu, pour lui plaire, et en union à Jésus-Christ notre adorable modèle.

Est-ce ainsi que nous remplissons nos journées? Donnons-

(1) S. Matth., XXI, 19. — (2) S. Jacq., II, 17.— (3) S. Matth., XXV, 30.

nous, comme le veut saint Paul, du mérite à nos œuvres ? *Les uns*, dit-il, *bâtissent avec de l'or, d'autres avec des pierres précieuses, d'autres avec de l'argent, d'autres avec du bois, d'autres avec du foin, d'autres avec du chaume; mais l'ouvrage de chacun sera éprouvé par le feu. Heureux celui dont l'ouvrage subsistera !* (I Cor., III, 12-14.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas ! Seigneur Jésus, si vous examinez toutes mes œuvres en rigueur de justice, je suis perdu. Je suis un économe infidèle, je suis un mauvais arbre, et je n'ai porté que des fruits amers pour votre adorable cœur. Pardon, ô mon Sauveur, je vous en prie, par vos mérites infinis et par l'intercession de votre auguste Mère, Marie, refuge des pécheurs.

Je prends la résolution de...

157e SUJET.

PURETÉ D'INTENTION.

Si votre œil est simple (votre intention est pure), tout votre corps sera lumineux. (S. Matth., VI, 22.)

En qualité d'êtres raisonnables, nous devons nous proposer, dans toutes nos actions et nos démarches, un motif noble, honnête et capable d'être avoué par la saine raison; mais, en qualité de chrétiens et, à plus forte raison, de religieux, ce motif doit être surnaturel et se rapporter à Dieu, c'est-à-dire au désir de lui plaire, de faire sa sainte volonté, de remplir les devoirs que nous impose notre vocation, et de nous sanctifier; *car*, nous dit l'Apôtre, *la volonté de Dieu est que vous soyez saints* (1).

La pureté d'intention veut que nous offrions nos actions à Dieu, que nous ayons le désir permanent, ou au moins virtuel, de les faire en vue de lui plaire, de le glorifier.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Est-ce pour Dieu que nous travaillons ? Est-ce pour lui plaire, pour le glorifier ? N'avons-nous pas à nous reprocher d'avoir souvent

(1) I Thess., IV, 3.

agi sans vue, sans motif, sans intention ? d'avoir agi quelquefois en vue des hommes, pour leur plaire, pour attirer leur attention sur nous ?

Voyons quelles sont les pensées qui nous occupent le plus dans l'exercice de nos emplois, dans nos actions, dans nos démarches, et nous comprendrons alors si notre intention est pure, si elle a Dieu, ou les hommes, ou nous-mêmes pour objet.

Examinons si notre cœur peut dire sans crainte, avec le roi-prophète : *Seigneur qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? Et hors de vous, qu'ai-je voulu sur la terre?* (Ps. LXXII, 25.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Oh ! que je serais riche devant vous, ô mon Jésus, si j'avais toujours agi avec une intention pure ! toutes mes actions auraient été méritoires, j'aurais coulé des jours pleins de vertus et riches en mérites ; et, par ma négligence, je suis resté pauvre et dénué de tout ! Daignez me pardonner, ô mon Sauveur, par vos mérites infinis, et par l'intercession de Marie, votre auguste Mère.

Je prends la résolution de...

158e SUJET.

PREUVES QU'ON A LA PURETÉ D'INTENTION.

Que personne ne cherche ses propres intérêts. (I Cor., X, 24.)

Nous reconnaîtrons aux marques suivantes si nous avons une vraie pureté d'intention : 1° si, dès le matin, nous offrons toutes nos actions à Dieu ; 2° si, dans le cours de la journée, nous dirigeons notre volonté vers l'accomplissement de celle de Dieu ; 3° si, dans les occasions où la volonté de Dieu nous est parfaitement connue, nous la préférons à nos désirs, à nos inclinations ; 4° si nous ne cherchons que Dieu et sa gloire, dans tout ce que nous faisons : dans nos emplois, nos récréations, nos études, nos exercices ; 5° si nous agissons avec autant d'exactitude et de perfection lorsque nous sommes seuls, qu'en la compagnie de nos frères et devant nos supérieurs ; 6° si nous ne nous laissons pas décourager et abattre par l'adversité ou enfler par la prospérité ; 7° si nous sommes

persuadés de notre incapacité à tout bien, et si nous ne nous croyons bons qu'à empêcher celui que les autres pourraient faire, sans cependant jamais nous rebuter, ni perdre la paix du cœur; 8° si, ayant fait quelque faute, nous avons assez d'humilité pour l'avouer ingénument, et assez de courage pour nous en relever promptement ; 9° si nous sommes plus fâchés de l'offense de Dieu, que de l'humiliation que nos fautes nous attirent.

S'il en est ainsi, nous pourrons en bénir Dieu, et dire avec bonheur ces paroles que les vieillards de l'Apocalypse lui adressaient en se prosternant : *Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance.* (Apoc., IV, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Seigneur, qui êtes tout amour, qu'il me serait avantageux de pouvoir, à tout moment, vous donner des preuves du mien, en faisant toutes mes actions avec la seule intention de vous plaire !

Vous savez combien je suis asservi par les objets sensibles, par des besoins toujours renaissants, et combien de fautes je commets en me portant à les satisfaire, au lieu de ne penser qu'à vous contenter ; je vous en demande pardon, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

159e SUJET.

AVANTAGES DE LA PURETÉ D'INTENTION.

Cette veuve a plus donné que tous les autres. (S. Marc, XII, 43.)

De nous-mêmes nous ne pouvons rien, nous ne méritons rien; l'action la plus sublime aux yeux des hommes n'est d'aucun prix devant Dieu, si elle n'est faite en lui et pour lui. Au contraire, un mot, une prière, une action, quelque simple qu'elle soit, un verre d'eau froide donné en vue de Dieu, devient un acte méritoire, et sera à jamais récompensé dans le ciel (1).

Mais s'il en est ainsi d'une action ordinaire et isolée, que

(1) S. Matth., X, 42.

peut-on penser de toute une vie chrétienne, de tous les actes d'abnégation qu'elle exige, d'une vie pleine des sacrifices que demandent l'obéissance, la pauvreté, la conservation d'une pureté sans tache ; d'une vie remplie de bonnes œuvres : de mortifications, de privations, de combats contre soi-même, en un mot, de tant d'actes de vertu accomplis au nom de Jésus-Christ, que la foi et la piété font passer par son cœur divin ! Oh ! comme alors on acquiert de mérites ! Une action ainsi faite est comme une goutte d'eau jetée dans un océan de liqueur précieuse, comme un fragment à peine visible de cuivre, jeté dans un immense creuset plein d'or et qui en prend, pour ainsi dire, la nature et la valeur !

Voilà comment il se fait que, dans une communauté, avec les mêmes exercices, les mêmes pratiques, les uns s'enrichissent, s'élèvent vers Dieu, pendant que d'autres restent toujours pauvres, toujours rampants sur la terre ; parce que les premiers agissent en vue de Dieu, en Dieu et pour Dieu, tandis que les autres, n'ayant presque pas de vue de foi, n'agissent que par routine, par habitude ou par des motifs humains.

Quant à nous, soyons plus sages : cherchons Dieu et son adorable volonté, cherchons notre vrai bonheur, mais n'oublions pas qu'il n'est qu'un Dieu seul. Pour cela, suivons l'avis que nous donne saint Paul par ces paroles : *Quoi que vous fassiez, soit en parlant, soit en agissant, faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père.* (Coloss., III, 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas, ô mon Dieu ! si je suis pauvre en vertus et dénué de mérites, c'est parce que je n'ai pas eu soin d'agir avec pureté d'intention et de m'unir à celle du cœur de Jésus-Christ votre Fils. Je vous en demande pardon et je me propose, avec le secours de votre sainte grâce, de réparer le passé par une conduite toute contraire ; daignez m'accorder cette faveur par les mérites infinis du même Jésus, et par l'intercession de Marie, la Vierge fidèle.

Je prends la résolution de...

160° SUJET.

MARQUES DU DÉFAUT DE PURETÉ D'INTENTION.

Jésus-Christ n'a pas cherché à se satisfaire lui-même.
(Rom., XV, 3.)

Nous manquons de pureté d'intention : 1° lorsque nous nous recherchons plus nous-mêmes que Dieu; 2° lorsque nous suivons nos goûts, nos penchants, nos inclinations, au lieu de suivre la volonté de Dieu; 3° lorsque nous nous permettons des paroles, des actions, des démarches que nous ne nous permettrions pas devant nos supérieurs; 4° lorsque nous manquons plus facilement à nos devoirs quand nous sommes seuls, ou que nous les faisons moins bien que lorsque nous sommes vus; 5° lorsque nous agissons pour être remarqués, que nous recherchons les applaudissements des hommes; 6° lorsque, étant contrariés, arrêtés dans nos vues, dans nos projets, nous témoignons du mécontentement, de l'humeur; 7° lorsque nous adhérons aux suggestions de l'amour-propre; 8° lorsque la réussite nous enfle le cœur, et qu'au contraire l'insuccès nous rebute, nous décourage, nous abat; 9° lorsque nous recherchons ce qui nous plaît, ce qui nous flatte, ce qui satisfait la nature, le sens, le goût, la curiosité, plutôt que la volonté de Dieu; 10° lorsque dans les fautes que nous commettons, nous sommes plus affectés de l'humiliation qui nous en revient, que de l'offense de Dieu.

Voyons maintenant où nous en sommes à cet égard. Dans nos actions, que cherchons-nous, que voulons-nous, que désirons-nous? Est-ce Dieu, et Dieu seul? Ne sont-ce pas plutôt nos goûts, nos inclinations, l'approbation des hommes? Hélas! que d'actions perdues! Soyons donc plus sages à l'avenir, et étudions bien ces paroles de saint Paul : *Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* (1). Pensons aussi à ce que ce divin Maître disait lui-même, au sujet de ceux qui font leurs bonnes œuvres pour être vus et loués des hommes : *En vérité je vous le dis : ils ont déjà reçu leur récompense.* (S. Matth., VI, 5.)

(1) Galat., I, 10.

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! ô mon Jésus, quand j'examine sérieusement les dispositions de mon cœur, j'ai bien sujet de craindre vos justes censures; je me recherche dans presque toutes mes actions; presque toujours je me surprends à supputer ce qu'il peut me revenir de profit ou d'honneur dans mes projets et mes entreprises même les plus saintes. Pardonnez-moi, ô débonnaire Sauveur, et donnez-moi, par vos mérites infinis et l'intercession de Marie, la grâce de ne vivre et de n'agir que pour les intérêts de votre gloire.

Je prends la résolution de...

161e SUJET.

SANCTIFICATION DES ACTIONS ORDINAIRES.

Mes frères, appliquez-vous, par de continuels efforts, à faire de bonnes œuvres, afin d'assurer votre salut. (II S. Pierre, I, 10.)

Dieu n'a pas précisément attaché la sainteté à des actions extraordinaires, à des actions éclatantes aux yeux des hommes, et dans lesquelles l'amour-propre peut avoir une grande part; mais il l'a attachée à bien faire ce qui est du devoir de chacun, suivant son état et sa profession. Un grand nombre de saints, comme la très sainte Vierge et saint Joseph, sont arrivés au ciel sans rien faire d'extraordinaire à l'extérieur, mais en faisant bien exactement et bien saintement tout ce qui était de leur état et qui entrait dans les vues de Dieu.

Pénétrés de ces sentiments, nous sommes-nous attachés avec le plus grand soin à bien faire toutes nos actions! Sommes-nous bien persuadés que notre avancement ou notre relâchement dans la voie de la perfection dépend de la manière dont nous les faisons?

Rentrons-nous souvent en nous-mêmes pour examiner par quels motifs nous agissons? si c'est par routine, dans des vues humaines, par un désir secret de nous satisfaire ou d'obtenir l'approbation des créatures, ou uniquement pour plaire à Dieu? N'avons-nous pas sujet de déplorer la perte de tant d'actions devenues inutiles pour le ciel, à causes des imperfections dont elles sont remplies?

Avons-nous observé attentivement, et bien considéré en nous-mêmes, que l'extrême différence qui pourrait exister dans la conduite des religieux d'un même ordre, qui habitent la même maison et qui exercent le même emploi, consisterait principalement dans la manière de faire les actions ordinaires?

Il a bien fait toutes choses (1), disaient les peuples, en parlant de Jésus-Christ! Et nous, comment faisons-nous nos actions, nos prières, nos lectures, nos examens, nos confessions, nos communions? comment exerçons-nous nos emplois? comment pratiquons-nous les devoirs de notre vocation? quelle application pouvons-nous nous faire de ces paroles de saint Paul : Les uns *élèvent un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses;* les autres, ajoute-t-il, en élèvent un *de bois, de paille?* (I Cor., III, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je le reconnais, ô mon Dieu, au lieu de bâtir, sur le fondement de la foi, un édifice d'or, d'argent ou de pierres précieuses, je n'ai peut-être fait qu'entasser du bois et de la paille pour brûler, tout au moins dans le purgatoire. Je tremble à cette pensée; car il est écrit que *tout arbre qui ne porte pas de bon fruit doit être coupé et jeté au feu* (2). Pardon de ma négligence, Seigneur; je suis résolu de la réparer et de faire désormais toutes mes actions le plus parfaitement qu'il me sera possible, avec le secours de votre grâce, que je vous demande par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

162e SUJET.

CONDITIONS INTÉRIEURES QUI DOIVENT SANCTIFIER NOS ACTIONS.

Je suis celui qui sonde les reins et les cœurs. (Apoc., II, 23.)

Dieu veut que l'extérieur de nos actions soit digne de lui; mais ce sont surtout les dispositions intérieures qu'il

(1) S. Marc, VII, 37. — (2) S. Matth., III, 10.

exige. Si donc nous désirons que nos actions lui soient agréables, nous devons les lui offrir en union avec celles de Jésus-Christ, les faire avec une sincère application d'esprit et de cœur, avec ferveur et avec pureté d'intention.

Nous devons offrir nos actions à Dieu; et cela est bien juste, puisque c'est de lui que nous avons la force, le courage et la faculté de les faire; et de plus, lui seul en est digne, lui seul peut nous en récompenser.

Nous devons agir en union à Jésus-Christ; par là nos actions acquièrent une valeur immense, et elles deviennent dignes de Dieu; au lieu que, sans cette union, elles ne peuvent avoir de mérite pour le ciel. *Sans moi,* a dit ce divin Sauveur, *vous ne pouvez rien faire* (1). *La branche ne peut porter de fruit, si elle ne demeure attachée au tronc* (2).

Nous devons faire nos actions avec une application sincère d'esprit et de cœur, et non par routine, par habitude, par manière d'acquit, par entraînement, et pour faire comme les autres.

Nous devons faire nos actions avec ferveur, c'est-à-dire avec courage; c'est cette énergie, ce bon vouloir, qui les fait monter jusqu'au ciel; sans cette ferveur elles restent peut-être connues sur la terre, mais les anges ne les écrivent pas dans le livre de vie.

Nous devons animer toutes nos actions de profonds sentiments de piété et de ferveur, les faire avec cette volonté ferme et sincère qui donne à tout la vie et la force.

Est-ce ainsi que nous agissons? Avons-nous soin d'examiner de temps en temps nos intentions, pour reconnaître si en elles il n'y a rien qui puisse déplaire aux yeux de Dieu qui les voit et les connaît mieux que nous? Avons-nous soin de réformer les motifs quand nous nous apercevons que nos inclinations nous portent à agir et à parler pour autre chose que pour les intérêts de notre bon Maître?

Quand nous sentons notre ferveur se ralentir, avons-nous soin de la ranimer par des motifs et des sentiments de foi? A quoi notre esprit est-il occupé particulièrement? Est-ce à contenter l'œil de Dieu ou celui des hommes, ou nous-mêmes?

(1) S. Jean, xv, 5. — (2) *Ibid.*, 4.

Ne sommes-nous pas du nombre de ceux dont parle l'apôtre en disant : *Tous cherchent leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ* (1) ? Pour nous, tâchons d'imiter notre divin Maître dont les peuples disaient : *Il a bien fait toutes choses* (2), de pouvoir dire dans toutes nos actions, comme notre bonne Mère : *Mon âme glorifie le Seigneur*. (S. Luc, I, 46.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, que de mérites j'ai perdus et que de dettes j'ai contractées, en faisant mes actions d'une manière tout humaine, ou avec des intentions si imparfaites ! Je vous en demande pardon, et je vous supplie de m'accorder la grâce de ne plus les faire qu'en union aux dispositions de Jésus et de Marie.

Je prends la résolution de.....

163e SUJET.

CONDITIONS EXTÉRIEURES QUI DOIVENT SANCTIFIER NOS ACTIONS.

Que tout se fasse avec ordre et convenance. (I Cor., XIV, 40.)

Pour qu'une action soit agréable à Dieu, il faut qu'elle soit faite dans le temps, dans le lieu et avec les conditions prescrites par les règles. Et, en effet, comment pourrons-nous nous flatter de plaire à Dieu si nous ne faisons pas ce qu'il veut, si nous ne sommes pas où il nous veut, et si nous n'agissons que d'après nos caprices et nos manières de voir et de juger ?

Faisons-nous nos actions dans le temps, c'est-à-dire les commençant et les finissant à l'heure prescrite, y employant sérieusement tout cet espace, sans les interrompre, à moins d'une vraie nécessité ?

Les faisons-nous dans le lieu indiqué pour chacune d'elles, afin de pouvoir dire : « Je suis où Dieu me veut ? »

Les faisons-nous avec les conditions prescrites : avec la communauté, nous y trouvant dès le commencement, les accomplissant avec modestie, avec respect, avec dignité,

(1) Philipp., II, 21. — (2) S. Marc, VII, 37.

dans la posture convenable, nous souvenant que nous sommes en la sainte présence de Dieu ?

Ceux qui sont avec nous peuvent-ils dire : « Voilà de vrais serviteurs de Dieu ; on voit bien qu'ils agissent en sa présence, qu'ils veulent le contenter ? »

Gardons-nous ces mêmes règles, lorsque nous sommes seuls ? Ne nous permettons-nous pas, au contraire, un peu plus de liberté ? Examinons, sans nous flatter, si nos actions sont dignes d'être inscrites dans le livre de vie, si elles sont de quelque mérite devant Dieu, si nous n'avons pas à craindre qu'on ne nous dise un jour : *Je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mon Dieu ;...* (1) *faites donc de dignes fruits de pénitence.* (S. Luc, III, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de choses j'ai à me reprocher, Seigneur, pour le temps, le lieu et la manière de faire mes actions ! Hélas ! ce n'est pas toujours vous que j'ai cherché jusqu'à présent, c'est souvent moi-même, c'est ma satisfaction personnelle; ce sont mes commodités, mes intérêts, et non vous, ô mon Dieu. Je vous prie de me pardonner toutes ces fautes, et de me donner votre esprit, pour qu'en lui et avec lui je fasse tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, et autant que vous le voulez. Je vous demande cette faveur par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

164e SUJET.

FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES.

Celui qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. (S. Luc, XVI, 10.)

Le religieux imparfait trouve dans ses règles une multitude de choses qu'il appelle petites, afin d'avoir une raison plausible de les négliger.

Il n'en est pas de même du religieux fervent. Il sait sans doute distinguer le précepte du conseil, le péché de la faute

(1) Apoc., III, 2.

et de l'imperfection; mais comme il veut plaire à Dieu et acquérir la perfection, il ne néglige rien. Se lever et le faire aux heures prescrites, prendre de l'eau bénite, faire pieusement le signe de la croix, adorer Dieu dans le temps et les lieux indiqués par la règle, se rendre fidèle au premier son de la cloche, au plus petit acte d'obéissance; éviter la plus petite restriction mentale, le plus léger mensonge; s'abstenir d'une parole inutile, et, à plus forte raison, du moindre mot contraire à la charité, à l'édification; s'interdire un regard dangereux, une démarche tant soit peu équivoque, sont toujours pour lui des choses qui méritent toute son attention.

Aussi quels progrès ne fait-il pas dans la vertu! Chaque jour ses prières deviennent plus ferventes, ses confessions et ses communions plus profitables, son union avec Dieu plus intime, l'empire sur ses sens et ses facultés plus absolu, l'horreur de tout péché plus grande, le désir de la béatitude éternelle plus véhément.

Est-ce ainsi que nous en avons usé jusqu'à présent? Avons-nous été assez humbles pour comprendre que, ne pouvant pas faire de grandes choses, il convenait au moins d'en faire de petites?

Examinons-nous sérieusement sur nos négligences; voyons de quelle nature elles sont, quelles en sont les causes, quelles en sont les suites; voyons si, peu à peu, nous ne tombons pas dans l'illusion et dans un déplorable aveuglement, appelant petit ce qui est grand, indifférent ce qui peut avoir les plus funestes suites. Pensons à ces paroles de l'Esprit saint : *Celui qui craint Dieu ne néglige rien.* (Ecclé., VII, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — Dans combien de fautes considérables ne suis-je pas tombé, ô mon Dieu! pour avoir négligé certains points de ma règle que ma tiédeur me faisait regarder comme petits! Daignez me pardonner et m'accorder la grâce de me corriger; je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

165e SUJET.

INFIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES.

Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu.
(Eccli., XIX, 1.)

Mépriser les petites choses est une preuve qu'on a peu d'amour pour Dieu, qu'on tient peu à lui être agréable, et qu'on ne craint pas assez de lui déplaire. On est infidèle aux petites choses parce qu'on tient peu à imiter Jésus-Christ, qui a *bien fait toutes choses* (1), qui a été *doux et humble de cœur* (2), qui a été *obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* (3), qui *est venu pour accomplir* parfaitement toute *la loi et les prophètes* (4).

On est infidèle aux petites choses, parce qu'on tient peu à contenter sa conscience qui, soit par les lumières de la foi, l'inspiration de la grâce, ou les remords qui les tourmentent, rappelle sans cesse au devoir.

On est infidèle aux petites choses, parce qu'on n'a pas à cœur sa perfection; on ne voudrait pas se damner, mais on tient peu à être parfait.

On est infidèle aux petites choses, parce qu'on n'a pas assez d'empire sur soi-même; on ne sait maîtriser ni ses pensées, ni ses désirs, ni ses sens.

On est infidéle aux petites choses, parce qu'on n'a pas assez d'horreur du péché, et qu'on a oublié que *celui qui est infidèle dans les petites choses, le sera bientôt dans les grandes* (5.)

On est infidèle aux petites choses, parce qu'on ne comprend pas combien il est facile de tomber d'une imperfection dans une faute; d'une faute dans un péché; d'un péché dans une habitude et d'une habitude dans l'endurcissement de l'impénitence finale.

Examinons maintenant quelle est notre conduite à cet égard. Le désir de plaire à Dieu et d'imiter Jésus-Christ nous rend-il fidèles aux petites choses, aux plus petites observances de nos règles? La crainte de lui déplaire nous fait-elle éviter même les

(1) S. Marc, VII, 37. — (2) S. Matth., XI, 29.— (3) Philipp., II, 8. — (4) S. Matth., V, 17. — (5) S. Luc, XVI, 10.

plus légers manquements, une parole inutile, un regard de curiosité, une démarche tant soit peu équivoque, l'omission d'un devoir bien que peu considérable ? Pensons donc à ces paroles de l'Esprit saint : *Celui qui craint Dieu, ne néglige rien.* (Eccle., VII, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que d'infidélités n'ai-je pas à me reprocher, ô mon Dieu ! Je ne fais souvent que ce qui m'est agréable, j'omets ce qui me déplaît; votre volonté ne fait sur moi presque aucune impression; je ne résiste que trop à la grâce, je méprise les remords de ma conscience; je n'ai point à cœur ma perfection comme je le devrais, je n'ai presque plus d'empire sur mes facultés et sur mes sens. Pardon, Seigneur, pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

166e SUJET.

FERVEUR.

Soyez fervents, c'est le Seigneur que vous servez.
(Rom., XII, 11.)

La ferveur est un sentiment vif et énergique de l'âme qui la porte à remplir avec courage les devoirs que la religion lui impose ; c'est un sincère dévouement du cœur, un perpétuel mais doux effort de la volonté pour l'accomplissement des obligations de son état.

La véritable ferveur demande qu'on s'applique tout entier à bien faire ce que l'on fait, sans que le relâchement qu'on pourrait remarquer dans les autres soit jamais une raison pour omettre ou négliger ses propres devoirs. Elle fait qu'on persévère dans la pratique de la vertu, malgré les sécheresses et les oppositions de la nature.

« Celui-là est fervent, dit saint Basile, qui remplit ses devoirs avec une ardente affection, une constante application et un désir sincère de plaire à Dieu. » La ferveur ne consiste donc pas précisément à faire de grandes choses, mais à les faire avec de bonnes dispositions.

Est-ce ainsi que nous en avons usé ? Avons-nous compris

que Dieu, étant la grandeur même, mérite bien d'être servi avec zèle, avec ardeur, avec courage?

Avons-nous pensé que rien ne déshonore plus un religieux que la négligence habituelle dans l'accomplissement de ses devoirs?

Avons-nous compris que si nous sommes fervents, nous ferons de grands progrès dans la vertu, et que nous obtiendrons pour nous et pour les autres d'abondantes bénédictions?

Pensons-nous que, si nous sommes fervents, que si nos frères nous voient agir, prier, exercer nos fonctions avec zèle, avec énergie, nous les édifierons, nous les porterons à Dieu : et qu'au contraire, nous les scandaliserions, si nous étions lâches, sans courage, sans piété, sans ferveur?

Sommes-nous fervents dans nos actions, dans nos prières, dans nos oraisons? le sommes-nous à la confession, à la communion? Est-ce de nous, est-ce de notre ferveur que parlait Jésus-Christ, lorsqu'il disait : *Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés?* (S. Matth., v, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que je suis lâche à votre service! Je prie sans attention, j'agis sans motifs surnaturels et par habitude : je fais peu de bien, et le peu que je fais, je le fais mal. Pardon, Seigneur, pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la très sainte Vierge Marie.

Je prends la résolution de...

167e SUJET.

DÉVOTION.

La piété est utile à tout. (I Tim., iv, 8.)

La dévotion est un sentiment affectueux du cœur qui rend le service de Dieu doux et aimable ; c'est un sincère dévouement qui nous porte à entrer dans les vues de Dieu, avec un saint empressement et une grande fidélité.

Un religieux véritablement dévot est tout pénétré de l'amour divin : il ne voit que Dieu, il ne goûte que Dieu, il ne

cherche de Dieu, il n'a de pensées, de désirs que pour Dieu, il place tout son bonheur dans les exercices qui le mettent ne rapport avec Dieu.

Un religieux véritablement dévot embrasse avec joie toutes les occasions qui se présentent pour témoigner à Dieu son amour, son attachement et le désir qu'il a de lui plaire. Sa piété, loin d'être à charge aux autres, leur fait comprendre que le *joug du Seigneur est* vraiment *doux, et son fardeau* vraiment *léger* (1). Personne plus que lui n'a horreur des distinctions, des singularités. Il ne se fait remarquer que par sa piété et son esprit intérieur.

Il est édifiant, assidu aux exercices de la communauté ; le respect humain, le désir de paraitre, les vues terrestres sont toujours soigneusement éloignés de ses intentions. Il tâche même de faire plus, et de faire mieux en particulier qu'en public.

Est-ce ainsi que nous avons compris la dévotion ? Est-ce ainsi que nous l'avons pratiquée ? Notre dévotion, au lieu d'être douce, aimable, obéissante, conforme aux règles de la charité, aux usages de la communauté, n'a-t-elle pas été rude, amère, bizarre, sauvage, singulière, entêtée ? Avons-nous été dévots comme l'indique saint Jacques par ces paroles : *La sagesse qui vient d'en haut est premièrement chaste; ensuite elle est paisible, modeste, traitable; elle se rend à ce qui est bon, elle est pleine de compassion et de fruits de vertu, ne jugeant point et n'usant point de feinte ?* (S. Jacq., III, 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si j'étais fervent, ô mon Dieu, je trouverais votre service doux et aimable, et je le trouve difficile. Qu'elle confusion pour moi ! mais aussi quelle douleur mon cœur n'éprouve-t-il pas en ce moment, pour vous avoir si mal servi jusqu'à ce jour ! Il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Seigneur avec le secours de votre grâce et la protection de Marie,

Je prends la résolution de...

(1) S. Matth., XI, 30.

168e SUJET.

RELACHEMENT.

Vous vous êtes relâché de votre ferveur. (Apoc., II, 4.)

Le relâchement dans le service de Dieu est un passage lent et presque insensible du bien à un bien moins parfait, d'une petite omission à une plus grande, d'une imperfection à une faute, d'une faute à l'habitude.

Un religieux était d'abord assez fervent : il s'appliquait à tous ses exercices, se rendait fidèle aux petites choses, et craignait d'offenser Dieu; s'il tombait dans quelque faute, il s'en relevait par la confession ; il demandait conseil à ses directeurs, et éclairait ses doutes. Mais voilà que peu à peu il se relâche : des distractions dans ses prières lui font peu d'impression ; il ne prend que de faibles résolutions dans ses oraisons, et ne les pratique presque jamais. Il n'ose manquer ouvertement à ses devoirs, dans la crainte d'être repris ; mais il profite avec plaisir des occasions qui se présentent : il s'en crée même sous divers prétextes, pour avoir quelque raison de s'absenter des exercices de règle. Il craint peu les petites fautes, et, pourvu qu'elles ne lui attirent pas de désagréments, il est tranquille. La pensée de Dieu, de son salut, des vérités éternelles, le touche peu, et il devient imperceptiblement comme insensible aux impressions de la grâce.

A mesure que le religieux perd de ses forces pour la pratique du bien, la nature en prend pour se procurer des satisfactions, si la conscience réclame ses droits, il tâche de la satisfaire en raisonnant sur le plus ou moins d'importance de tel devoir, de telle règle ; il se reproche presque d'avoir été autrefois plus exact, plus scrupuleux : aussi tombe-t-il peu à peu dans des défauts de plus en plus graves. Satisfaction des yeux, des oreilles, de la langue, de tous ses sens ; duplicité, petits mensonges, murmures intérieurs, médisances colorées, orgueil, etc., sont des fautes qui lui deviennent ordinaires, journalières, de tous les instants ; et quoique, par sa conduite relâchée, il ne se crée que des dégoûts nouveaux, il n'a pas le courage de chercher dans l'exactitude à ses devoirs le

bonheur dont son âme a besoin. Bientôt le service de Dieu lui devient à charge, il ne fait plus que ce qu'il ne peut absolument omettre.

Il ne peut plus souffrir ni privation, ni mortification, ni réprimandes, ne croyant jamais les avoir méritées, ni en avoir besoin. Il ne pense qu'à lui-même : il étudie ses goûts, ses inclinations, les variations de sa santé, etc.; aussi ne retire-t-il plus de fruit des sacrements et des autres moyens de salut qui lui sont donnés.

Examinons quelle est notre conduite à cette égard. Dans quel état sommes-nous? N'avons-nous pas, par esprit de relâchement, rempli nos devoirs avec négligence, omis plusieurs de nos exercices? N'avons-nous pas avancé des maximes tendant à soutenir l'indépendance, l'infraction aux règles, ou approuvé ceux qui les professaient? N'avons-nous pas recherché la compagnie des relâchés, des irréguliers? N'avons-nous pas approuvé leur conduite, applaudi à leurs discours, tourné en dérision, traité de scrupuleux ceux qui tiennent à l'exacte observance des règles? Enfin ne cherchons-nons pas à nous mettre au large, toutes les fois que nous le pouvons sans nous exposer à quelques réprimandes? Ne résistons-nous pas souvent aux impressions de la grâce qui nous appelle à la perfection? N'est-ce pas à nous que saint Paul adresse ces paroles : *Vous marchiez si bien* dans la voie de la vertu : *qui* donc *vous a arrêtés?* (Galat., v, 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu! combien je me trouve coupable, lorsque je repasse sérieusement, et en votre présence, les années de ma vie (1)! Tout est misère, tout est faiblesse en moi; toute ma conduite est pleine d'oublis, de manquements et de fautes! Pardon, Seigneur, pardon par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, et par l'intercession de Marie la Vierge fidèle.

Je prends la résolution de...

(1) Isaïe, xxxviii, 15.

169e SUJET.

FAUSSE VERTU.

Si votre vertu n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. (S. Matth., v, 20.)

Dieu, qui *sonde les cœurs et les reins* (1), ne se contente pas de ce qui paraît aux yeux des hommes; mais il demande un culte sincère et véritable : ainsi, être assidu aux exercices, y paraître fervent, pieux, parce qu'on y trouve du goût, du plaisir; mais les négliger lorsqu'on y éprouve quelque répugnance, ce n'est pas être vraiment vertueux, Exercer volontiers un emploi qui plaît ou qui honore; mais témoigner de la répulsion pour un autre qu'on ne trouve pas à sa fantaisie, ce n'est ni servir Dieu, ni servir le prochain, ni la communauté, par un principe de charité; c'est se servir soi-même.

Paraître patient lorsqu'il n'y a rien à souffrir, humble lorsqu'on est exalté; mais se fâcher lorsqu'on est contrarié, se rebuter lorsqu'on est humilié, ce n'est pas être vertueux.

Paraître obéissant, soumis, indifférent lorsque la volonté n'est pas contrariée; mais murmurer, se montrer difficile lorsque l'obéissance est coûteuse, ce n'est pas être vertueux.

Paraître mortifié lorsqu'on est bien vêtu, bien logé, bien nourri, et qu'on n'a rien à souffrir; mais se tourmenter, se décourager lorsqu'on manque de quelque chose, qu'on est éprouvé, ce n'est pas être vertueux.

Paraître modeste, retenu, réservé, silencieux, lorsqu'on n'a rien à voir ou à dire; mais se dissiper, regarder tout ce qui se passe, parler en tout temps, en tout lieu lorsque l'occasion s'en présente, ce n'est pas être vertueux.

Témoigner de l'affection, de l'amour pour la vertu lorsque nous sommes de bonne humeur, lorsque ces démonstrations peuvent servir à nos vues, à nos desseins; mais les démentir par nos dispositions, par nos œuvres lorsque la vertu exige des sacrifices, ce n'est pas être vertueux.

Faire quelque sacrifice peu coûteux, se priver d'un objet

(1) Ps. VII, 10.

auquel on tient peu; mais ne pas vouloir se séparer, se priver de ce que le cœur affectionne, ce n'est pas être vertueux.

Examinons maintenant si notre vertu est véritable; si nous cherchons Dieu, ou si nous nous cherchons nous-mêmes; si nous cherchons l'accomplissement de la volonté de Dieu, ou la satisfaction de nos désirs charnels; si c'est le mérite de la vertu ou de la gloire qu'elle peut procurer, que nous désirons, que nous cherchons; si c'est la foi, la grâce ou la nature qui domine en nous. Pensons combien nous serions à plaindre si cette parole de Jésus-Christ pouvait nous être appliquée : *Vous êtes des sépulcres blanchis.* (S. Matth., XXIII, 27.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu! que deviendrais-je si vous examiniez mes œuvres à la rigueur, si vous les pesiez dans votre juste balance! *Jésus*, mon divin Maître, *a bien fait toutes choses* (1), et moi, j'ai presque tout mal fait! Pardon, Seigneur, pour tant de fautes, pour tant d'actions faites sans pureté d'intention! Accordez-moi, par les mérites du même Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

170e SUJET.

TIÉDEUR.

Parce que vous êtes tiède, je vais vous vomir de ma bouche.
(Apoc., III, 16.)

La tiédeur est un manque de courage, d'activité et de zèle, ou plutôt un manque de bonne volonté dans l'accomplissement de ses devoirs. La tiédeur est l'état d'une âme qui ne voudrait pas se damner, parce qu'elle a encore quelque crainte de Dieu; mais qui cependant ne veut pas sincèrement se sauver, parce qu'elle n'a pas assez de foi pour apprécier ce qu'elle perd et ce à quoi elle s'expose; elle n'a pas assez d'énergie pour entreprendre, continuer et perfectionner ce qui peut moralement assurer le salut. La tiédeur

(1) S. Marc, VII, 37.

est un certain milieu presque impossible à tenir entre la nature et la grâce, entre le vice et la vertu.

L'âme tiède ne voudrait pas tout à fait perdre la grâce; mais elle craint peu le péché véniel, et insensiblement elle s'accoutume à craindre presque aussi peu le mortel.

L'âme tiède est atteinte d'une maladie de langueur qui la conduit imperceptiblement au tombeau du péché mortel; c'est comme une sorte de phtisie spirituelle; c'est comme le passage lent et gradué de la vie à la mort.

L'âme tiède, par sa négligence, s'éloignant peu à peu de Dieu, tombe dans un mortel dégoût pour tout ce qui a trait à la piété; et, de son côté, Dieu ne peut presque plus la souffrir dans son cœur; il est sur le point *de la vomir de sa bouche.*

L'âme tiède est comparée au champ du paresseux, qui est couvert d'orties et d'épines (1), où tout est en désordre. C'est le fignier stérile : Dieu y cherche vainement du fruit, il n'en porte point; Dieu le maudit (2).

Il est vrai que l'âme tiède a, de temps en temps, quelques moments moins malheureux, et qu'alors il semble qu'elle veuille revenir à Dieu : par exemple, dans une retraite, à la mort d'un parent, d'un ami, en présence d'un accident, d'une épidémie, etc.; mais ce n'est qu'une lueur passagère, et bientôt la lâcheté reprend son empire, parce que cette âme n'a pas soin d'éviter certaines fautes qui, quoique petites en apparence, la reconduisent infailliblement à sa négligence ordinaire.

Pour se rassurer, l'âme tiède se reporte sur certaines bonnes œuvres extérieures qu'elle fait de temps à autre; mais ces bonnes œuvres d'une âme tiède sont pour l'ordinaire des fruits gâtés et véreux qui ne servent qu'à l'entretenir dans l'illusion; ils n'ont qu'une bonté apparente, et ne sont pas dignes d'être portés dans le grenier du Père céleste. Oh! que l'état de tiédeur est à craindre! qu'il est dangereux!

Dieu voulait former une âme intérieure, généreuse, fervente, uniquement occupée de sa gloire et de son amour, une âme capable, par sa piété, de le dédommager des oublis et

(1) Prov., XXIV, 30 et 31. — (2) S. Matth., XXI, 19.

même des péchés des autres; et cependant il ne trouve en elle qu'une âme lâche, négligente, imparfaite, qui, au lieu de porter son joug avec joie et bonheur, ne fait que le traîner péniblement.

Hélas! n'avons-nous rien à nous reprocher à ce sujet? Que sommes-nous? Que disent nos œuvres? Que dit notre conscience? Sommes-nous fervents? Ne sommes-nous pas plutôt tièdes et lâches au service de Dieu? N'est-ce pas à nous que s'adressent ces paroles: *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment?* (Jérém., XLVIII, 10.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que n'ai-je pas à me reprocher, ô mon Dieu, au sujet de la tiédeur! Daignez ne pas vous lasser des retards que j'apporte à mon avancement dans la perfection. Pardonnez-moi la négligence dans laquelle j'ai vécu par le passé, et accordez-moi par les mérites infinis de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie, la grâce de vous servir plus fidèlement à l'avenir.

Je prends la résolution de...

171e SUJET.

MARQUES DE LA TIÉDEUR.

Vous avez abandonné le Seigneur votre Dieu, lorsqu'il voulait vous conduire comme par la main. (Jérém., II, 17.)

Avoir des distractions dans ses prières, mais prendre des moyens pour les prévenir et les diminuer, ce n'est pas être tiède. N'éprouver que dégoût et sécheresse dans ses exercices, et cependant les faire tous très exactement et aux heures voulues, ce n'est pas être tiède: c'est, au contraire, être très fervent. Faire des fautes, même fréquentes; mais s'en repentir, s'en confesser, prendre des moyens efficaces de s'en corriger, ce n'est pas non plus être tiède: c'est être dans la voie du salut.

Mais, par sa faute, faire ses prières avec dégoût, avec négligence; les omettre sans douleur et sans remords, ou n'en tirer aucun fruit, c'est au moins un commencement de tiédeur. Faire ses lectures, non dans les livres les plus capables de toucher le cœur, mais dans ceux qui peuvent faire passer

le temps, amuser, ou sauver les apparences; faire ses examens sans envie de se connaître et sans désir de se corriger; se confesser sans douleur et sans propos de s'amender, et presque toujours des mêmes fautes; communier sans préparation, seulement parce que c'est le jour, parce que les autres le font et qu'on n'oserait pas s'en dispenser; n'avoir pas même le courage de s'aider d'un livre, soit pour la préparation, soit pour l'action de grâces; avoir reçu Jésus-Christ le matin, et ne presque plus s'occuper de lui pendant la journée, voilà autant de preuves de tiédeur.

Aimer le monde, le fréquenter volontiers, et même aux dépens de ses devoirs; se livrer à la dissipation, à la satisfaction de ses sens, de ses yeux et de sa langue; nourrir un certain dégoût des choses de Dieu; ne vouloir manquer de rien; ne vouloir souffrir aucune peine, aucune contrainte; s'impatienter pour les moindres contrariétés; craindre plus les humiliations qui suivent le péché que le péché même; commettre des fautes de propos délibéré; ne tenir presque aucun compte des petites observances, des petits devoirs, des inspirations, des remords de sa conscience, des avis de ses supérieurs, des avertissements de ses confrères; être toujours le même, mener une vie d'usage, d'habitude, de routine, voilà également des preuves d'une malheureuse tiédeur régnant dans une âme.

N'est-ce pas ainsi que nous nous comportons? Ne reconnaissons-nous pas en nous ces preuves de la tiédeur? Prenons-y garde: Hâtons-nous de mettre la main à l'œuvre, et de profiter du conseil que nous donne le prophète : *Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs.* (Ps. CXIV, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Toute ma conduite est une preuve de la tiédeur dans laquelle je vis depuis longtemps, ô mon Dieu! Aussi de quel regret mon cœur n'est-il pas saisi en ce moment! Quoi! vous servir si mal, ô Maître si bon! abuser si grièvement de vos dons, de vos grâces, de vos faveurs, quelle ingratitude! Oh! je vous en conjure, pardonnez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

172e SUJET.

CAUSES DE LA TIÉDEUR.

Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture. (Ps. CI, 5.)

Priver notre corps de la nourriture dont il a besoin; négliger de lui procurer les aliments qui lui sont nécessaires pour le soutenir; lui refuser les remèdes convenables quand il éprouve des indispositions, c'est assurément l'exposer à tomber dans la langueur, dans l'épuisement, et même dans la mort. Il en est ainsi de notre âme; elle est sujette à un dépérissement continuel : elle a donc besoin de nourriture pour soutenir ses forces; elle est sujette à mille infirmités : elle a besoin de remèdes, de précautions pour conserver sa santé et sa vie.

Cette nourriture nécessaire à l'âme, et dont elle ne peut se passer, c'est, en premier lieu, le bon usage des sacrements, puis la prière vocale, l'oraison, l'assistance à la sainte messe, l'examen, les exercices de piété prescrits par les règles. Les précautions que nous devons prendre, ce sont la vigilance sur nos sens, le silence, la modestie des regards, la présence de Dieu et la soumission aux avis qui nous sont donnés. Les remèdes dont l'âme a besoin, ce sont la reddition de compte de conscience, les confessions bien faites, la sainte communion reçue avec ferveur, etc. Si nous la privons de ces secours, de ces soins, de ces remèdes, elle ne tardera pas à s'affaiblir, à se relâcher, à tomber dans une funeste tiédeur.

Examinons maintenant si nous ne trouvons pas en nous ces causes de la tiédeur. Quelle est notre conduite ordinaire à cet égard? Comment faisons-nous nos exercices? n'en omettons-nous pas par paresse, par indifférence pour notre perfection? Comment recevons-nous les sacrements et quel profit en tirons-nous? Observons-nous le silence, et, quand il nous est permis de parler, à quoi tendent nos discours? Sommes-nous fidèles à garder la modestie des yeux? Les pompes du monde ne font-elles pas de fâcheuses impressions sur nous, parce que nous sommes dissipés, et que nous voulons tout voir, tout entendre, nous rendre

compte de tout? N'est-ce pas par toutes ces infidélités que notre âme tombe peu à peu dans la tiédeur? N'avons-nous pas déjà fait de funestes pas dans la voie du relâchement? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi désormais! Souvenons-nous des jours de notre noviciat; ne regardons plus en arrière *après avoir mis la main à la charrue* (1); *n'allons pas finir par la chair après avoir commencé par l'esprit* (2); et n'oublions pas qu'*un abîme appelle un autre abîme* (3); que *nous* ne *recueillerons* que *ce que nous aurons semé* (4); que *l'âme assoupie languira dans la faim.* (Prov., XIX, 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu! daignez me pardonner la négligence avec laquelle je vous ai servi jusqu'à ce jour, et ne permettez pas qu'en punition de mes nombreux manquements, je tombe dans la tiédeur, cette funeste maadie qui vous forcerait à me rejeter loin de vous, à me fermer votre cœur de père, et à me livrer en proie aux ennemis de mon salut. Je vous demande cette grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

173e SUJET.

SUITES OU EFFETS DE LA TIÉDEUR.

Quand une terre ne produit que des ronces et des épines, elle est abandonnée et approche de la malédiction. (Hébr., VI, 8.)

L'âme tiède est comme frappée d'une maladie de langueur qui la mine peu à peu, et qui ne tarde pas à la rendre impuissante à toute œuvre digne de Dieu. Ce qui serait le plus propre à la guérir lui est à dégoût; au lieu d'avancer dans la vertu, elle se relâche de plus en plus; son intérieur devient comme le grand chemin dont parle l'Évangile, où passent et repassent toutes les pensées, les désirs, les affections propres à satisfaire ses inclinations.

Comme les mauvaises herbes étouffent le bon grain sur la terre, de même la paresse, la négligence, l'immortification

(1) S. Luc, IX, 62. — (2) Galat., III, 3. — (3) Ps. XLI, 8. — (4) Galat., VI.

rendent inutiles les effets de la grâce sur l'âme, étouffent les remords de la conscience, et la rendent insensible aux saintes inspirations, aux bons exemples, aux exhortations les plus touchantes.

Les vérités, même les plus effrayantes, ne touchent pas le religieux tiède, ou ne font sur lui que des impressions passagères, parce qu'il ne les cultive pas : il a des oreilles, mais il n'entend pas; des yeux, mais il ne voit pas; une bouche, mais il ne sait plus prier; un cœur, mais il ne bat plus pour Dieu. Sa vie est toute sensuelle; chaque jour il devient plus languissant, plus faible; chaque jour il veille moins sur ses yeux, sur ses oreilles, sur sa langue, sur son cœur.

Le religieux tiède fait mal la plupart de ses exercices, ne retire aucun fruit de ses lectures, de ses prières, de ses méditations, de ses communions; il est fort porté à les omettre, et, pour cet effet, il saisit toutes les occasions qui se présente, souvent même il en fait naître. Il paraît porter quelque intérêt au bien de la communauté, se livre avec une certaine ardeur aux choses extérieures; mais c'est plutôt par inclination que par vertu, quelquefois même il le fait afin d'avoir un prétexte pour se dispenser de certains exercices qui lui déplaisent.

Il serait possible que, dans un moment de surprise, un religieux fervent eût le malheur de faire une faute, même grave; mais, bientôt rentrant en lui-même, il est saisi d'horreur, il court au tribunal de la pénitence, et prend dans sa chute même de nouvelles forces pour l'avenir, Il n'en est pas ainsi d'un religieux tiède : il passe sans presque s'en apercevoir d'une imperfection à une faute, d'une faute à un péché véniel, et peut-être d'un péché véniel à un mortel. Et c'est ainsi que, par voie de punition, il est conduit à l'aveuglement, à l'endurcissement et à l'impénitence finale.

Examinons si nous n'avons rien à déplorer à ce sujet, et, dans ce cas, craignons ces paroles : *Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud! Mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais commencer à vous vomir de ma bouche.* (Apoc., III, 15 et 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas ! où en suis-je, ô mon Dieu ! Quel malheur pour moi, si, à force de négligence et de tiédeur à votre service, je me suis plongé dans un funeste aveuglement et dans une déplorable insensibilité ! Pardon, ô mon Père, pardon et miséricorde pour le passé ; pitié pour l'avenir : faites que, rentrant sérieusement en moi-même, je commence une vie nouvelle ; c'est la grâce que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

174e SUJET.

REMÈDES CONTRE LA TIÉDEUR.

Reprenez la pratique de vos premières œuvres. (Apoc., II, 5.)

Si les hommes ne peuvent souffrir un serviteur paresseux et négligent, qui ne fait presque rien de ce qu'il doit, ou qui le fait de plus en plus mal ; à plus forte raison Dieu ne peut-il pas souffrir un religieux tiède, qui se dégoûte de son service ; un religieux dont la conduite le déshonore, en portant les autres à croire que son joug est trop rude et son fardeau trop pesant. Il est donc bien important de prévenir un tel défaut ou de nous en corriger promptement si nous avons eu le malheur de le contracter.

Pour sortir de l'état de tiédeur, il faut d'abord examiner soigneusement notre conduite, pour pouvoir nous en rendre un compte bien exact ; voir comment nous agissons, comment nous prions, quels sont les motifs qui nous déterminent, ce que nous omettons de bien, ce que nous faisons de mal, puis faire une revue, et même une confession générale si le confesseur le juge nécessaire.

Pour sortir de l'état de tiédeur, il faut nous rendre fidèles aux petites choses, surtout à celles pour lesquelles nous sentirions de la répugnance ; prier beaucoup, car de nous-mêmes nous ne pouvons rien ; être bien francs et bien sincères dans nos redditions et nos confessions ; veiller beaucoup sur nos sens et principalement sur notre langue et nos yeux ; fréquenter exactement les sacrements aux jours marqués, et

nous appliquer à en tirer un profit réel ; tâcher d'offrir à Dieu toutes nos actions, les faire en sa présence et en union à celles de Jésus lorsqu'il était sur la terre ; ne jamais nous permettre la moindre faute, la moindre négligence de propos délibéré ; nous punir, nous imposer une pénitence dès que nous avons manqué à notre devoir, ou que nous nous sommes rendus coupables de quelque faute.

Est-ce ainsi que nous en avons usé ? Avons-nous pris les précautions convenables pour ne pas tomber dans la tiédeur ou pour en sortir promptement si, par malheur, nous étions dans un si funeste état ? Tâchons-nous de suivre le conseil que nous donne saint Paul : *Levez-vous, vous qui dormez ; sortez du tombeau, et Jésus-Christ vous éclairera* (1) ; et cet avertissement du Sage : *Jusqu'à quand dormirez-vous ? quand vous réveillerez-vous de votre sommeil ?* (Prov., VI, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, tout me dit que je suis tiède : souvent je prie mal, je suis dissipé, volage, peu fervent dans mes exercices ; je suis esclave de mes sens et de mes inclinations, et je ne fais presque rien pour me corriger. Oh ! je vous en prie, ayez pitié de moi, pardonnez-moi le passé et secourez-moi à l'avenir. Je vous demande cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

175e SUJET.

COMPARAISON ENTRE LE RELIGIEUX FERVENT ET LE RELIGIEUX TIÈDE.

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. (S. Matth., VII, 16.)

Le religieux fervent met tout son plaisir dans les exercices de piété et dans la pratique des règles ; aussi ne s'en dispense-t-il que dans une extrême nécessité. Le religieux tiède, au contraire, ne s'acquitte de ses exercices de piété qu'avec négligence, et il en perd peu à peu le goût.

Le religieux fervent remplit ses devoirs avec une scrupu-

(1) Eph., V, 14.

leuse exactitude. Le tiède, parvenu à un certain degré de relâchement, les viole à tout moment et sans remords.

Le fervent craint jusqu'à l'ombre du péché. Le tiède ne craint pas même les occasions les plus dangereuses.

Le fervent est toujours recueilli en lui-même, il évite avec soin tout ce qui pourrait le distraire. Le tiède vit dans une distraction continuelle ; il n'aime que ce qui lui fait passer le temps le moins péniblement possible.

Le fervent fuit le monde, de peur d'en prendre l'esprit. Le tiède le recherche, parce qu'il aime les occasions de se dissiper et d'oublier en quelque sorte ce qu'il est ou ce qu'il devrait être.

Le fervent embrasse avec ardeur les occasions de pratiquer l'humilité, la charité, la pauvreté, la mortification et les autres vertus de son état. Le tiède les fuit avec horreur, parce qu'elles font son supplice.

Le fervent trouve tout aisé, tout facile; il se plaint même de mener une vie trop douce, trop commode ; aussi tâche-t-il d'ajouter quelques privations à celles que prescrit sa règle, quelques prières à celles qui sont communes à tous. Le tiède trouve tout difficile, tout pénible ; il se plaint sans cesse de la pesanteur du fardeau ; aussi en retranche-t-il autant qu'il peut, et s'il s'assujettit à quelque pratique, c'est plutôt pour éviter d'être remarqué que pour plaire à Dieu.

Le fervent avance de plus en plus dans la vertu, et assure ainsi sa persévérance et son salut. Le tiède se relâche toujours davantage, et s'expose aux plus grands malheurs pour ce monde et pour l'autre.

Le religieux fervent devient, par sa fidélité, la gloire de Jésus-Christ, la joie des anges, l'honneur de la religion, l'exemple de ses frères et la bénédiction de la communauté où il réside. Le tiède, au contraire, devenu l'esclave de sa nature et de ses lâchetés, sera bientôt l'opprobre de Jésus-Christ, le chagrin des anges, la honte de son institut, le scandale de ses frères : plus il est ancien, plus il a d'autorité, plus il est élevé en honneur, et plus il fait de mal.

Enfin le fervent se trouve dans la religion, comme dans un paradis anticipé. Le tiède s'y trouve comme dans une sorte d'enfer; et, de plus, il attire sur lui les malédictions pronon-

cées contre les tièdes, contre ceux qui font *l'œuvre de Dieu avec négligence* (1).

Examinons quelle est notre conduite, quelles sont nos habitudes. Prononçons-nous sur notre état; prenons quelque bonne résolution, et n'oublions pas cette parole : *Parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais commencer à vous vomir de ma bouche.* (Apoc., III, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — C'est bien par ma faute, ô mon Dieu ! si je n'ai pas été heureux en religion, malgré les faveurs dont vous m'y avez comblé ! Hélas ! j'ai été si infidèle à mes devoirs, si tiède, si négligent, si livré à moi-même et à mes inclinations; mais je m'en repens de tout mon cœur, et je vous conjure de m'accorder grâce et miséricorde par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

176e SUJET.

MALHEUR D'ÊTRE TOUJOURS LE MÊME.

Pourquoi demeurez-vous tout le jour sans rien faire ? (S. Matth., XX, 6.) — Serviteur méchant et paresseux,... il fallait mettre mon argent à la banque. (*Ibid.*, XXV, 26 et 27.)

Être toujours le même, c'est mener une vie d'habitude, c'est-à-dire faire tous les jours les mêmes choses, les mêmes exercices avec la même indifférence, avec la même imperfection.

Être toujours le même, c'est avoir la même lâcheté dans l'oraison et les prières, la même routine dans l'exercice de ses fonctions; c'est faire ses examens sans détail et sans amendement, ses confessions sans fruit et toujours des mêmes fautes pendant des mois, des années entières; ses communions sans effet pour sa perfection.

Être toujours le même semblerait indiquer qu'on n'a ni plus de défauts ni plus de vertus aujourd'hui qu'on n'en avait au commencement de sa vocation; mais les maîtres de la vie

(1) Jérém., XLVIII, 10.

spirituelle nous assurent que cela n'est pas possible, qu'il faut avancer ou reculer, monter ou descendre, gagner ou perdre. Une barque sans amarres ne peut rester au même lieu sur un fleuve rapide : il faut que le marinier rame pour la faire monter, ou bien elle est entraînée par le courant. Il en est de même de nous : il faut combattre contre le démon, le monde et la chair, ou bien nous serons entraînés par le torrent des vices et des mauvais penchants de notre nature.

Celui qui reçoit toujours sans rien rendre augmente ses dettes, et devient de plus en plus responsable ; voilà notre position. Dieu nous accorde une multitude de grâces : il faut y correspondre, ou bien l'abus de ces grâces nous rendrait coupables. Il faut que nos confessions nous purifient, que nos communions nous fortifient et nous sanctifient, que nos prières nous rendent plus fervents, que nos oraisons nous détachent de nous-mêmes et nous unissent à Dieu de plus en plus.

Faisons en ce moment un retour sérieux sur nous-mêmes. Voyons où nous en sommes, à raison des moyens que nous aurions dû employer pour avancer dans la vertu. Nos défauts, au lieu de diminuer, ne se seraient-ils pas accrus ? Au lieu d'augmenter et de se perfectionner, nos vertus ne se seraient-elles pas affaiblies ?

Considérons que, si c'est un grand mal d'être toujours le même, c'est un mal bien plus grand de déchoir de sa première ferveur. Il y aurait bien de quoi nous couvrir de confusion, si nous étions obligés d'avouer que nous sommes moins pieux, moins réguliers, moins courageux pour le bien qu'au début de notre vocation,

Pensons-y bien ; la chose est importante, et ne nous exposons pas à nous entendre adresser ces terribles paroles : *Qu'on lui ôte son talent* (1),... *qu'on lui lie les pieds et les mains, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincements de dents.* (S. Matth., XXII, 13.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que de choses amères vous écrivez contre moi (2) dans le livre de votre jugement !

(1) S. Matth., XXV, 28. — (2) Job., XIII, 26.

Je n'ai tiré presqu'aucun profit de tant de moyens de salut, de tant de grâces ! J'ai laissé sans effets tant de bonnes résolutions ! Pardon, Seigneur, Dieu de miséricorde, pardon ; pardon, par cette miséricorde même que j'aurais déjà lassée, si elle n'était pas infinie ; pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, mère de miséricorde.

Je prends la résolution de...

177e SUJET.

PRÉSENCE DE DIEU.

Où fuirai-je pour me dérober à votre face ? (Ps. CXXXVIII, 7.)

Dieu, par son immensité, est présent partout ; il voit tout, il entend tout, il pénètre tout. *Vous savez mes pensées,* disait David, *avant même qu'elles soient formées ; vous savez ce que je dois dire avant que la parole soit sur ma langue ; vous observez toutes mes démarches, et vous comptez tous mes pas. Si je monte au ciel,* ajoute-t-il, *c'est là que vous habitez ; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent ; et quand même je prendrais mon essor pour aller au-delà des mers, ce serait votre main qui m'y conduirait...* (1).

Oui, nous sommes plus en Dieu que le poisson n'est dans l'eau, au milieu de l'océan, plus remplis de sa présence que l'éponge n'est pénétrée de l'eau dans le fond de la mer ; plus environnés de son immensité qu'un atome qui voltige dans les airs ne l'est de la lumière, au midi du plus beau jour. Pas un clin d'œil, pas un mouvement de mon doigt, pas un battement de mon cœur, pas une pensée de mon esprtt n'échappe à ses regards ! Le jour, je suis en sa présence, et, la nuit, il veille auprès de mon lit ! Au dehors, comme dans la retraite, sur la place publique comme dans la solitude, il me voit, il m'examine, il m'entend !

Examinons maintenant si nous avons bien compris cette grande vérité, surtout lorsque nous étions tentés d'offenser Dieu. Avons-nous pensé à cet œil qui voit tout, à cette oreille qui entend tout, à cette main qui écrit tout ? Avons-nous

(1) Ps. CXXXVIII, 3-10.

compris, avec saint Augustin, que Dieu étant en tout lieu, nous ne devons pécher en aucun lieu ?

Est-ce ainsi que nous entendons et que nous pratiquons l'exercice de la présence de Dieu ? Nous faisons-nous un bonheur de nous en rappeler souvent le souvenir ? Prenons-nous des moyens efficaces pour ne pas nous en laisser distraire ? Nous ranimons-nous de temps en temps dans le désir d'être à Dieu, et d'y être de toute l'étendue des puissances de notre âme ; c'est-à-dire de toute l'étendue de notre esprit pour le connaître et pour penser à lui ; de notre volonté, pour l'aimer et pour le servir ; de notre mémoire, pour nous souvenir de lui et de ses bienfaits ?

Ne nous sommes-nous pas occupés volontairement, soit au dedans, soit au dehors, à des choses inutiles qui causent une si grande distraction à l'esprit et au cœur, et qui sont la source d'une multitude de fautes ? N'est-ce pas ce que nous avons souvent éprouvé et ce qui nous doit obliger de dire avec David : *Seigneur, j'ai fait le mal en votre présence ?* (Ps. L, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Oui, Seigneur, vous êtes ici, et c'est en votre présence que je désavoue tout le mal que j'ai fait sous vos yeux et devant votre face ; accordez-moi la faveur de ne plus oublier votre sainte présence, afin de n'être plus exposé à vous offenser si facilement ; je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la très sainte Vierge Marie.

Je prends la résolution de...

178e SUJET.

FRUITS DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

Le Seigneur est toujours à ma droite pour empêcher que je ne sois ébranlé ; c'est pour cela que mon cœur s'est réjoui. (Ps. XV, 8 et 9.)

Marchez en ma présence et soyez parfaits (1), disait le Seigneur lui-même au saint patriarche Abraham ; et, en effet, avec quelle attention ne ferions-nous pas nos actions du matin

(1) Gen., XVII, 1.

au soir, si nous pensions que Dieu est là présent, qu'il nous voit, qu'il nous examine, qu'il prend, pour ainsi dire, des notes sur notre compte? Quelle ne serait pas notre vigilance sur nos pensées, nos paroles, nos désirs, nos démarches? Avec quel soin ne veillerions-nous pas sur nos yeux, sur notre langue, sur tous nos sens, si nous étions bien convaincus, bien persuadés que Dieu est là?

Comment oserions-nous occuper notre esprit à des pensées de choses dangereuses, si nous considérions que Dieu pénètre jusqu'aux plus secrets replis de nos cœurs? Comment oserions-nous regarder ce que nous ne devons pas voir, dire ce que nous ne devons pas dire, faire ce qui nous est défendu, si nous pensions que Dieu est là, que c'est lui qui donne la vue à nos yeux, le mouvement à notre langue, l'actions à nos pieds et à nos mains?

Pensons donc à Dieu dans toutes les circonstances de notre vie: dans la tribulation, il nous consolera; dans nos épreuves, il nous soutiendra; dans nos prières, il les enflammera; dans nos délassements, il les sanctifiera; c'est-à-dire, marchons en la présence de Dieu, agissons en la présence de Dieu, et nous serons bientôt parfaits.

Est-ce ainsi que nous en usons? Ne craignons-nous pas souvent plus l'œil de l'homme que l'œil de Dieu? Avons-nous soin de nous rappeler à cette présence de Dieu, quand il y a déjà un peu de temps que nous l'avons oubliée? N'y a-t-il pas dans notre cœur un objet chéri, auquel nous pensons plus souvent qu'à Dieu, et pourquoi s'y trouve-t-il? Dieu ne nous suffit-il pas? Si nous sommes faibles contre nos ennemis, si la tentation nous renverse, si nous retombons si souvent, c'est notre faute: *car les yeux du Seigneur sont ouverts sur toute la terre, et ils inspirent de la force à ceux qui se confient en lui d'un cœur parfait.* (II Paral., XVI, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu! il y a déjà bien des années que je serais parfait, si j'avais mis en pratique l'excellent moyen, que vous m'avez donné vous-même, de marcher en votre présence. Je rougis de ma négligence; je vous en demande pardon de tout mon cœur, et je vous prie, par

les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, de ne plus permettre que je vous oublie, ô vous qui êtes ma force et tout mon trésor.

Je prends la résolution de...

179e SUJET.

RECUEILLEMENT.

Toute la beauté de l'âme lui vient de l'intérieur. (Ps. XLIV, 14.)

Le recueillement est une vertu par laquelle le religieux s'applique à rentrer souvent au dedans de lui-même, a s'emparer des facultés de son âme, à ramasser, pour ainsi dire, ses sens, pour se maintenir en la présence de Dieu et pour s'établir dans une disposition intérieure et extérieure capable de plaire à ce divin Maître et d'édifier le prochain. Il y a donc deux sortes de recueillement, l'intérieur et l'extérieur.

Le recueillement intérieur consiste à débarrasser notre esprit de toute pensée mondaine, terrestre, dissipante ou même inutile, pour le tenir uni à Dieu ; il consiste à éloigner de notre mémoire tout souvenir qui la porterait vers les objets terrestres, capables de nous faire oublier les bienfaits de Dieu, ses amabilités, sa grandeur, ce que nous devons à ce bon Maître, ce que nous espérons de lui ; en un mot, à détacher notre cœur de tout objet créé, pour ne l'attacher qu'à Dieu seul.

Le recueillement extérieur consiste dans la modestie des yeux, le silence de la langue, la modération de nos démarches et la retenue dans tout notre maintien.

Est-ce ainsi que nous pratiquons le recueillement ? Avons-nous cherché Dieu dans notre cœur, où il veut bien demeurer lorsque nous sommes fidèles à la récollection ? Avons-nous aimé la retraite et la solitude, évitant les conversations inutiles, superflues, dissipantes ? Avons-nous soin de nous séparer, de cœur et d'esprit, de toutes les choses du monde, afin de nous occuper plus facilement et plus efficacement de Dieu ?

Avons-nous soin de nous appliquer à ce qui regarde nos emplois, sans nous mêler des affaires des autres ? Fermons-

nous l'oreille aux nouvelles du monde, pour avoir l'imagination et la mémoire plus appliquées aux choses de Dieu? Rentrons-nous souvent en nous-mêmes, pour nous élever à Dieu et nous remplir de son esprit? Quel usage faisons-nous de nos yeux, de notre langue et de tous nos sens?

Prouvons-nous par notre retenue dans la maison, dans les rues, dans nos rapports avec nos frères et avec le monde, que nous croyons à la présence de Dieu, et que nous la respectons? N'est-ce pas pour nous plutôt que pour lui-même que le patriarche Jacob s'écriait : *Le Seigneur est vraiment ici, et je n'y pensais pas!* (Gen., XXVIII, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je me suis donc bien trompé, ô mon Dieu, quand j'ai cru pouvoir allier la dissipation de mes sens et de mon esprit avec la vie pieuse que j'ai volontairement embrassée! Oui, je me suis trompé en cherchant le bonheur dans la dissipation, puisqu'on ne le peut trouver qu'en vous par un pieux et sérieux recueillement. Je vous demande pardon, Seigneur, de toutes les fautes que ma dissipation m'a fait commettre. Je vous prie de me donner, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce d'un saint et parfait recueillement.

Je prends la résolution de...

180e SUJET.

NÉCESSITÉ DU RECUEILLEMENT.

Le Seigneur n'habite pas dans le fracas et l'agitation.
(III Rois, XIX, 11.)

Une âme sans recueillement est semblable au grand chemin sur lequel la semence est tombée : toutes les pensées, toutes les affections, tous les projets, tous les desseins qui l'occupent, sont comme autant de voyageurs qui foulent aux pieds les grâces, les inspirations, les sentiments vertueux que Dieu y a mis. C'est comme une maison ayant un très grand nombre d'ouvertures, mais dont aucune n'est fermée ni par des portes, ni par des croisées : les voleurs, les allants, les venants, les oiseaux de proie, et même les

animaux immondes y ont un égal accès; les gens de bien seuls n'y entrent pas.

Dans cet état funeste, comment pouvoir nous occuper de Dieu, marcher en sa présence, vivre de sa vie, entendre la voix de la grâce, suivre ses mouvements, ses inspirations? Comment pouvoir rentrer en nous-mêmes pour nous préparer à l'oraison, à la prière, à l'examen de notre conscience? Comment pouvoir trouver du goût dans la compagnie de nos frères, dans les entretiens pieux, les saintes lectures, la fréquentation des sacrements?

Comment nous défendre de l'esprit du monde, des impressions que peuvent faire sur notre cœur et sur nos sens ses maximes, ses usages, ses manières d'agir et de parler, si nous ne sommes pas fidèles au recueillement? Comment conserver l'esprit de notre état et même la grâce de Dieu, si nous nous livrons à l'effervescence de notre imagination et à l'empire de nos sens, si nous n'avons ni modestie, ni retenue? Plus il y a d'humain dans la conduite de notre vie, moins il y a de divin! Or, sans la pratique du recueillement tout est presque humain : il n'y a donc presque rien de divin dans une âme dissipée.

Voyons maintenant quelle est notre conduite. Nous servons-nous des moyens qui nous sont donnés pour nous conserver dans le recueillement?

Avons-nous soin de remplir notre esprit de saintes pensées, et notre cœur de saintes affections? de nous séparer de tout ce qui est capable de nous dissiper, comme les rapports au dehors, les conversations inutiles, l'embarras des affaires qui ne nous regardent pas?

Veillons-nous sur nous-mêmes, sur nos sens, et particulièrement sur nos yeux et sur notre langue, sources fécondes de dissipations et même de péché?

Respectons-nous l'ordre dans la maison? Gardons-nous les règles de la modestie et de la retenue dans nos démarches, dans notre tenue et dans tout notre extérieur? Pensons-nous à ce que nous dit l'Esprit saint : *On connaît un homme à son aspect, et à son approche on discerne sa prudence; le vêtement, le sourire et la démarche de l'homme font connaître ce qu'il est?* (Eccli., XIX, 26 et 27.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de grâces j'ai perdues, que de fautes j'ai faites, et peut-être que de péchés j'ai commis par ma dissipation ! Je serais sans doute effrayé, si je pouvais comparer ce que je suis avec ce que j'aurais été si j'avais pratiqué le recueillement : vous le connaissez, Seigneur... Je vous demande pardon de ces fautes, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

181e SUJET.

FRUITS OU AVANTAGES QUE PROCURE LA PRATIQUE DU RECUEILLEMENT.

Il a établi sa demeure dans la paix. (Ps. LXXV, 3.)

Le recueillement est une pratique des plus importantes dans la vie religieuse : il en est l'âme et le principal élément. Nous n'acquérons l'habitude du recueillement que par degrés et par une grande fidélité à mortifier nos sens et surtout notre curiosité ; mais les fruits de cette pratique sont si abondants, qu'il ne faut rien négliger pour nous les procurer.

Le recueillement détache des choses de ce monde, conserve la foi et la pureté dans le cœur, procure la paix de l'âme, facilite la pratique de la prière et de l'oraison, et devient le principe de toutes sortes de consolations. Il rend une âme capable des plus grands efforts, soit pour dompter ses passions, soit pour acquérir les vertus qui lui manquent.

Tandis qu'une âme dissipée se laisse presque toujours entrainer par les inclinations de la nature corrompue, tombe dans la dissipation, dans l'oubli de Dieu et des devoirs de son état, l'âme recueillie, au contraire, se nourrit de Dieu, s'avance dans la vertu et coule des jours saints et heureux.

Voyons maintenant où nous en sommes à ce sujet. Sommes-nous recueillis ? Sommes-nous dissipés, et en quoi le remarquons-nous ? Pensons nous souvent à Dieu ? Eloignons-nous de notre esprit tout ce pourrait le distraire ? Arrachons-nous de notre cœur tout sentiment qui ne serait pas pour

Dieu, qui ne l'aurait pas pour objet? Comment gouvernons-nous nos sens? quel empire avons-nous sur nos yeux, sur notre langue, sur nos inclinations? Pensons-nous que si la présence de Dieu, ne fait pas notre bonheur en ce monde, la privation de cette même présence fera notre malheur, notre infini malheur en l'autre? appliquons-nous donc à la pratique du recueillement, et tâchons de pouvoir dire avec David : *Comme les serviteurs tiennent toujours leurs yeux attachés sur les mains de leurs maîtres,... de même nous tenons nos yeux arrêtés sur le Seigneur notre Dieu.* (Ps. CXXII, 2).

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — De quels biens ne me suis-je pas privé, jusqu'à ce jour, par ma dissipation et mon peu de fidélité à la pratique du recueillement! Je déplore en votre présence, ô mon Dieu, et les pertes que j'ai faites et les fautes que j'ai commises. Daignez me les pardonner par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, et m'accorder la grâce de m'appliquer désormais au recueillement avec toute la fidélité que vous demandez de moi.

Je prends la résolution de...

182e SUJET.

DISSIPATION.

L'enchantement de la bagatelle obscurcit le bien, et renverse même l'esprit éloigné du mal. (Sag., IV, 12.)

La dissipation est l'état d'un homme léger, évaporé, toujours prêt à parler, à folâtrer, à aller, à venir sans réflexion et sans motifs.

La dissipation est un des plus grands empêchements à la vie spirituelle, à l'oraison, à l'esprit de foi, ainsi que nous l'apprennent les auteurs ascétiques; elle peut même détruire, en quelques heures, des grâces acquises par des mois entiers de pénibles efforts; nous faire perdre le fruit d'une bonne oraison et même d'une bonne retraite, scandaliser le prochain et mettre le désordre dans une communauté.

Une âme dissipée ne sera jamais une âme d'oraison, de prière, d'amour de Dieu; elle fera peu de bien pour elle.

sera peu utile au prochain, et, ce qui est pire encore, elle sera peu agréable à Dieu.

Examinons maintenant où nous en sommes par rapport à ce malheureux défaut. Observons-nous l'ordre dans notre communauté ? Ne sommes-nous pas pour les autres des sujets de trouble et de dérangement ? Gardons-nous la réserve convenable dans nos démarches, dans nos rapports avec nos frères, dans notre manière d'agir, de parler, de rire ? Sommes-nous fidèles au silence prescrit par les règlements soit pour le temps, soit pour les lieux, soit pour les circonstances de la vie ?

Regardons-nous dans ce miroir, et, si nous y reconnaissons notre portrait, hâtons-nous de nous corriger ; car le remède à ce mal doit être appliqué promptement. Frappés avec raison de cette menace d'un prophète : *La terre* (l'âme) *dissipée sera exposée à toutes sortes de pillage* (1), évitons ce cruel malheur et suivons l'exemple du saint roi David, qui s'écriait : *C'est* en me recueillant *en vous, Seigneur, que je conserverai ma force.* (Ps. LVIII, 10.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je l'avoue à ma honte, Seigneur, jusqu'à présent je n'avais pas réfléchi aux dangers et aux suites funestes de la dissipation ; c'est pourquoi je m'y suis laissé aller si aisément et même sans scrupule. Je reconnais aujourd'hui mes torts ; je les déplore sincèrement. Je vous en demande pardon, et je vous conjure par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, de me donner tant d'éloignement pour ce défaut, que je n'y retombe plus volontairement.

Je prends la résolution de...

183e SUJET.

DE LA GARDE DU CŒUR.

Mon fils, donnez-moi votre cœur. (Prov., XXIII, 26.)

Nous tenons de Dieu tout ce que nous possédons ; nous devons donc lui faire hommage de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons ; mais ce qu'il demande

(1) Isaïe, XXIV, 3.

avec plus d'instance, c'est notre cœur. Il le veut tout entier; il veut que toutes les affections, tous les sentiments de ce cœur soient pour lui. En vain lui donnerions-nous tout le reste: si nous nous reservions notre cœur, il rejetterait notre offrande et nos présents.

Mais, pour que ce cœur soit digne de lui, il faut qu'il soit vide de toute affection terrestre, il faut qu'il soit plein de grâce et de sainteté, il faut qu'il soit pur et innocent.

Ce n'est cependant pas pour lui que Dieu nous demande ainsi notre cœur, c'est pour nous-mêmes, c'est pour nous rendre heureux en ce monde et en l'autre : en ce monde par les douceurs et les consolations dont il veut nous combler, et en l'autre par l'immense récompense qu'il nous promet.

De son côté, le démon demande aussi notre cœur, et pour en usurper la possession, il appelle à son secours, comme auxiliaires, le monde et nos propres inclinations.

Le monde étale à nos yeux ses pompes, ses coutumes, ses faux plaisirs; nous devons donc repousser ses offres mensongères, ne jamais lui prêter l'oreille.

Nos penchants et nos sens aussi voudraient entraîner notre cœur, le dépouiller du trésor de la grâce et le séparer de Dieu; il faut les réprimer, les combattre et les vaincre; garder la solitude, la modestie des yeux, le silence. Il faut avoir autant de soin de notre cœur qu'un avare en a de son trésor : le tenir fermé a tout sentiment trop humain, le détacher de toutes les affections terrestres.

Examinons maintenant qu'elle a été notre conduite à ce sujet. Avons-nous pensé que Dieu seul mérite toutes les affections de notre cœur? Qu'il veut le posséder tout entier? N'avons-nous pas été assez injustes pour le lui ravir et le donner aux créatures? Avons-nous veillé sur nous-mêmes, de manière à ne laisser entrer dans ce cœur rien qui pût déplaire à Dieu?

Pour nous encourager à bien garder notre cœur, disons souvent avec le psalmiste : *Seigneur, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.* (Ps. LXXII, 26.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Sauveur Jésus! vous ne

m'aviez donné un cœur que pour vous le consacrer. Mais, hélas! ce cœur, qui ne devait battre que pour vous, ne soupirer qu'après vous, trop souvent, à votre préjudice, je l'ai attaché aux créatures! Je vous l'ai ravi, ce cœur que vous avez acheté si cher; je l'ai dégradé, je l'ai avili! C'est avec la plus amère douleur que je le reconnais en ce moment; je vous en demande pardon par les mérites de votre adorable cœur, et par l'intercession du cœur immaculé de Marie.

Je prends la résolution de...

184e SUJET.

L'ESPRIT DU MONDE.

Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu. (I Cor., II, 12.)

Par l'esprit du monde on n'entend pas la manière de parler, d'agir et de penser de telle ou telle personne en particulier, mais bien ce qu'il y a de mauvais dans un certain ensemble d'actions, de paroles, de manières d'être en usage dans le siècle, et qui portent à s'attacher aux biens, aux honneurs, aux plaisirs, aux satisfactions des sens, qui éloignent de la vertu et détournent de la voie du salut.

L'esprit du monde, c'est le péché et tout ce qui y porte, c'est l'attachement à la créature et l'oubli du Créateur.

Avoir l'esprit du monde, c'est donc se laisser entraîner par les inclinations de la nature, par l'amour des choses de ce monde, s'attacher aux richesses, aux plaisirs, aux amusements dangereux; c'est rechercher les honneurs, les commodités, les plaisirs.

Celui qui a l'esprit du monde aime à se produire, à se montrer, à se faire valoir; il affecte les manières du monde, ses usages, ses habitudes; il aime à parler de ses joies, de ses avantages; il tâche même de les justifier, de prouver qu'ils peuvent bien s'allier avec la religion.

Celui qui a l'esprit du monde s'occupe volontiers de ce qui le regarde, se fait gloire de savoir les nouvelles, de raisonner un peu sur tout. S'il parle de la piété, de la religion, il donne volontiers à entendre qu'il n'est ni trop

scrupuleux ni trop regardant, et qu'il sait se placer au-dessus du vulgaire. Ses paroles font souvent gémir, à cause de la frivolité et de la fatuité qu'on y remarque.

Voyons maintenant quelle est notre conduite, quel est notre esprit. N'aimons-nous pas à voir le monde, à communiquer avec lui? N'avons-nous avec personne des rapports inutiles? Ne nous mêlons-nous d'aucune affaire qui ne soit de notre devoir? Aimons-nous, au contraire, la vie cachée, la solitude, la compagnie de nos frères, les manières simples, les petites privations qui se rencontrent dans la vie religieuse? Méditons saintement ces paroles de l'apôtre saint Jacques : *Ne savez-vous point que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu* (1); et suivons l'avis du disciple bien-aimé, lorsqu'il nous adresse ces paroles : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde.* (I S. Jean, II, 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, je dis aussi avec vous : Malheur au monde! mais, en même temps, je dis : Malheur à moi-même! car j'aime encore le monde et ce qui est dans le monde. Je m'aime trop moi-même; cet amour déréglé me fait désirer, rechercher les douceurs, les consolations, les honneurs de ce monde, et m'entraîne dans le péché. Pardonnez-moi, ô divin Maître, cette opposition que je mets si souvent entre vos maximes et ma conduite; je vous demande ce pardon par les mérites de votre douloureuse passion et de votre mort sur la croix, et par l'intercession de Marie votre sainte Mère.

Je prends la résolution de...

185e SUJET.

DES VISITES REÇUES.

Sauvez-moi de la compagnie de ceux dont la bouche prononce des paroles vaines. (Ps. CXLIII, 7 et 8.)

Un religieux qui est homme de parloir sera difficilement un homme de prière; car celui qui aime à parler beaucoup aux hommes parle ordinairement peu avec Dieu. Il est

(1) S. Jacq., IV, 4.

vrai qu'on ne peut pas absolument se rendre invisible à tout le monde, et qu'il faut savoir remplir un devoir ou reconnaître une honnêteté; mais que d'abus à côté de ce devoir! que de prétextes mis en avant pour pallier les causes du temps perdu au parloir et pour légitimer de longues absences des exercices!

La faute serait bien plus grande et le danger plus éminent, si l'on portait l'imprudence jusqu'à se ménager soi-même ces sortes de visites, et surtout à l'égard de certaines personnes pour lesquelles on ressentirait quelque faible; si elles paraissaient souvent à la maison ou aux classes, si elles y séjournaient longtemps. Quel scandale ne donnerait pas un religieux qui, se mêlant des affaires des autres, des affaires de famille, formerait autour de lui une certaine clientèle de confidents ou de gens désœuvrés, de femmes causeuses et peut-être intéressées à ces assiduités!

Voyons maintenant comment nous nous comportons dans les visites que nous recevons. Avons-nous soin de ne dire que ce qui est nécessaire; de ne pas prolonger les conversations en y ajoutant de nouveaux aliments, en y mêlant des discours frivoles, des histoires insignifiantes? Avons-nous soin de n'y blesser jamais la charité, la vérité, l'humilité? de ne jamais nous y permettre des paroles contraires au respect dû aux membres du clergé, à l'autorité civile, aux supérieurs? Y gardons-nous toute la modestie et la décence convenables, surtout à l'égard des personnes de l'autre sexe? Y faisons-nous entrer quelques sentiments de Dieu, de la religion, quelque chose d'utile au salut?

N'avons-nous pas eu l'imprudence de nous procurer des visites inutiles ou même dangereuses et capables de faire parler, de donner lieu à de malignes interprétations? Souvenons-nous bien que c'est particulièrement pendant les visites inutiles que *le démon, notre ennemi*, qui *tourne sans cesse autour de nous* (1), trouve plus facilement l'occasion de porter un coup mortel à nos âmes. Mettons en pratique ce que dit le Sage : *N'ouvrez pas votre cœur à toutes sortes de personnes* (2); mais traitez de vos affaires avec

(1) I S. Pierre, v, 8. — (2) Eccli., VIII, 22.

un homme sage et craignant Dieu. (*Imit.*, liv. I, ch. VIII, 1.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Ah! mon Sauveur, je suis trop ignorant et trop aveugle pour découvrir par moi-même tous les pièges cachés dont le démon se sert pour me faire tomber; mais votre esprit, Seigneur, par l'organe de mes supérieurs, peut me les faire connaître : je les consulterai à l'avenir, et j'éviterai ainsi de retomber dans les fautes que mon imprudence m'a fait commettre, et dont je vous demande très humblement pardon. Faites-moi la grâce, par vos mérites infinis, et par l'intercession de Marie, d'être fidèle à la *résolution que je prends de...*

186e SUJET.

DES VISITES RENDUES.

Tobie fuyait la compagnie des autres, et allait au temple du Seigneur. (Tob., I, 5 et 6.)

Un ancien auteur païen, cité dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (1) s'écriait : *Je n'ai jamais été parmi les hommes, que je n'en sois revenu moins homme.* S'il en est ainsi, comme l'expérience ne le prouve que trop, que pourrait-on penser de celui qui aimerait à se produire dans le monde, à communiquer avec le monde, à passer son temps à courir les rues ou à fréquenter les compagnies, à se procurer des rendez-vous, qui en chercherait les moyens, qui en ferait naître les occasions, qui même les provoquerait ouvertement?

Que pourrait-on surtout penser d'un homme placé au-dessus des autres, qui se permettrait des courses inutiles, des sorties fréquentes et prolongées, aux dépens de ses exercices, aux dépens de l'édification qu'il doit donner à ses subordonnés?

On examine le pourquoi et le comment; on critique les futiles raisons qu'il essaie vainement d'alléguer pour pallier sa conduite, pour faire diversion et pour détourner l'attention du vrai motif qui l'anime.

(1) Liv. I, XX, 2.

Celui qui aime les visites, qui se jette au dehors, prouve par là même qu'il n'aime ni ses exercices, ni ses règles; il prouve qu'il n'aime ni ses frères, ni leur compagnie, et il est payé de retour.

Il s'imagine peut-être se rendre agréable à ceux qu'il visite, et le plus souvent il les ennuie, les fatigue, parce qu'il les trouble, les dérange. Ceux-là seuls qui peuvent l'exploiter ou s'amuser à ses dépens, s'égayer de ses défauts ou du ridicule de ses manières, lui font accueil pour assurer leurs propres intérêts ou se procurer un passe-temps agréable.

Examinons maintenant notre conduite à cet égard. Rendons-nous beaucoup de visites? Les rendons-nous seuls ou accompagnés d'un confrère ? De quelle utilité sont-elles ? Comment tout s'y passe-t-il ? Pensons-nous que plus nous serons connus, moins nous serons estimés, parce qu'on découvrira en nous plus de défauts que de vertus? « Il arrive assez souvent, dit l'auteur de l'*Imitation*, qu'un inconnu est estimé sur sa bonne réputation, duquel on se dégoûte dès qu'on le voit (1). » Pensons-nous que plus nous serons avec les hommes, moins nous serons avec Dieu ? que plus nous parlerons aux hommes, moins nous serons capables de parler à Dieu ? Ah! que nous serions heureux si nous mettions en pratique ce conseil du Sage : *Ne dites rien inconsidérément, et que votre cœur ne se hâte point de proférer des paroles; car Dieu est dans le ciel, et vous sur la terre: c'est pourquoi parlez peu!* (Ecclé., v, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Une preuve que je ne vous aime pas assez, ô mon Dieu, je le dis avec honte et douleur, une preuve que je ne vous aime pas assez, c'est que j'aime trop à passer le temps inutilement avec les hommes. Je veux désormais vous donner une meileure garantie de mon amour; je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Liv. I, viii, 2.

187e SUJET.

DANGER DES RAPPORTS AVEC LE MONDE.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde.
(I S. Jean, II, 15.)

Un religieux consacré à l'enseignement de la jeunesse doit nécessairement avoir quelques rapports avec le monde, avec les parents de ses élèves ; mais ces rapports ne seront pas nuisibles à sa sanctification, s'il se conforme exactement aux prescriptions de sa règle, parce que Dieu sera avec lui, et que la grâce le soutiendra. Il n'en est pas de même pour celui qui sort de cette règle, qui désire ces rapports, qui prend certaines précautions, certaines mesures pour se procurer ces entrevues, ces rapprochements, pour les prolonger, pour les cacher, sous prétexte même de bien. Et cependant il est si facile de se faire illusion, de se tromper soi-même ! On commence par quelques regards, quelques paroles; ces regards, ces paroles sont suivis de désirs de se voir, de se parler, de se communiquer plus souvent ; viennent ensuite les attentions particulières, les petits présents ; puis les témoignages d'affection, les confidences qui demandent le secret. La conscience fait des reproches, mais on lui impose silence; on cache le tout à ceux qui devraient le savoir, et lors même qu'on aurait *commencé par l'esprit, on finit* toujours *par la chair* (1).

Ces rapports sont non seulement damnables pour celui qui se les procure; ils sont, de plus, scandaleux pour ceux qui en sont l'objet et pour ceux qui en sont témoins ; car tout se sait, tout se devine.

Malheur donc à celui qui se laisse ainsi conduire par le démon! Il sera bientôt perdu et devant Dieu et devant les hommes : devant Dieu par les fautes qui seront les suites de ses imprudences; devant les hommes, devant ses frères, devant son Institut, parce que bientôt on publiera sur les toits ce qu'il aura dit et fait dans le secret (2).

Voyons maintenant quelle est notre conduite à cet égard.

(1) Galat., III, 3. — (2) S. Luc, XII, 2 et 3.

Sommes-nous prudents? Sommes-nous sages? Sommes-nous réservés vis-à-vis des personnes du monde, de nos élèves, de leurs parents? Observons-nous nos règles et les avis de nos supérieurs dans cette importante matière? Pensons-nous que *celui qui aime le péril y périra* (1), que *celui qui touche la poix en sera souillé* (2), que *celui qui rompt la haie* (sa règle) *sera mordu par le serpent?* (Ecclé., x, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si j'avais mieux étudié votre conduite parmi les hommes, ô mon Dieu, si j'avais été véritablement animé de votre esprit, j'aurais évité bien des fautes dans mes rapports avec le monde; mais maintenant que je connais mieux mes devoirs, je vais m'appliquer à les remplir plus exactement, c'est la grâce que je vous demande instamment avec le pardon du passé; accordez-moi l'un et l'autre, ô mon Sauveur, par vos mérites infinis, et par l'intercession de Marie votre auguste Mère.

Je prends la résolution de...

188e SUJET.

DE L'HUMILITÉ EN GÉNÉRAL, ET DE SON EXCELLENCE.

Là où est l'humilité, là est la sagesse. (Prov., xi, 2.)

L'humilité est une vertu qui nous porte au mépris de nous-mêmes, à la vue de notre bassesse et de nos péchés; et à l'estime de Dieu, à la vue de sa grandeur et de sa souveraine Majesté.

Il résulte de cette définition que, comme nous ne saurions avoir trop de hauts sentiments de la grandeur de Dieu, nous ne saurions non plus en avoir d'assez bas de nous-mêmes, considérés comme pécheurs. On peut donc dire qu'entre toutes les vertus, l'humilité est celle qui nous convient le mieux.

L'humilité a été pratiquée de la manière la plus parfaite par Jésus-Christ, lorsque, pour notre amour, *il a pris la forme d'un esclave* (3), en se revêtant de notre nature et

(1) Eccli., iii, 27. — (2) *Ibid.*, xiii, 1. — (3) Philipp., ii, 7.

prenant la ressemblance de l'homme pécheur. Aussi nous dit-il d'apprendre de lui à être *doux et humbles de cœur* (1). Tous les saints ont mis en pratique cette importante leçon; c'est pourquoi ils ont été exaltés dans le ciel.

L'humilité est parmi les vertus morales la première, la seconde, la troisième, etc., ainsi que nous l'enseigne saint Augustin. Elle est non seulement le principe des vertus, elle est en encore la conservatrice; c'est par elle qu'elles reçoivent la rosée du ciel, parce que *Dieu donne sa grâce aux humbles* (2). C'est par l'humilité, et à l'ombre de ses ailes, que les vertus croissent et se fortifient.

Soyons donc humbles si nous voulons être bénis; abaissons-nous si nous voulons être élevés.

Soyons humbles dans nos pensées, par un véritable mépris de nous-mêmes; soyons humbles dans nos paroles, parlant peu, et surtout ne disant rien à notre avantage; soyons humbles dans nos actions, aimant les emplois bas et obscurs; soyons humbles dans nos manières, ne laissant rien paraître qui soit capable d'attirer sur nous les regards des hommes; soyons humbles dans nos sentiments, nous regardant comme les derniers de tous, et dignes de mépris, à cause de nos continuelles infidélités; oui, abaissons-nous, et Dieu nous élèvera.

Est-ce ainsi que nous en usons? Pensons-nous à cet oracle de l'Évangile : *Quiconque s'élève, sera abaissé; et quiconque s'abaisse sera élevé?* (S. Matth., XXIII, 12; S. Luc, XIV, 11, et XVIII, 14.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, tout dans moi devrait m'inspirer la pratique de l'humilité; mon ignorance, ma faiblesse, les péchés que j'ai commis, l'impuissance où je suis de m'en relever par mes propres forces, tout m'en fait un devoir. Accordez-moi la grâce de bien comprendre cette vérité, et d'être désormais plus humble et plus mort à moi-même, à l'exemple de Jésus-Christ votre Fils et de Marie sa très sainte Mère, la plus humble de toutes les créatures.

Je prends la résolution de...

(1) S. Matth., XI, 29. — (2) S. Jacq., IV, 6.

189e SUJET.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ.

Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. (S. Matth., XVIII, 3.)

L'humilité est le premier principe de toutes les vertus, il s'ensuit que celui qui ne l'a pas, n'en peut posséder aucune qui soit digne de Dieu. *Dieu résiste aux superbes et* ne *donne sa grâce* qu'*aux humbles* (1). Sans elle, on pratiquera, aux yeux des hommes, quelques vertus morales, mais Dieu ne les inscrira pas dans le livre de vie.

L'orgueil gâte tout, dévore tout, détruit tout. C'est comme un incendie qui consume tout ce qu'il peut atteindre, et ne laisse après lui que cendres et poussière. C'est une tempête qui submerge le vaisseau et engloutit toute la cargaison.

Au contraire, il n'est pas de moyen plus propre à assurer notre salut, que la pratique de l'humilité; c'est cette vertu qui attire la protection de Dieu sur nous. *Sur qui jetterai-je les yeux,* dit le Seigneur, *sinon sur l'âme humble* (2)?

L'humilité nous sert de bouclier, pour nous défendre contre les attaques du démon; cet ennemi de notre salut ne craint rien tant que la vertu opposée au crime qui le perdit.

L'humilité est un signe de prédestination, parce qu'elle nous rend semblables à celui qui a promis la paix et le bonheur à tous ceux qui apprendraient de lui à devenir *doux et humbles de cœur* (3); l'humilité nous ouvre le ciel, où les petits seuls, c'est-à-dire les humbles, peuvent entrer : les anges orgueilleux, qui y étaient, en ont été chassés!

Est-ce ainsi que nous avons regardé l'humilité? L'avons-nous estimée? L'avons-nous aimée? L'avons-nous pratiquée? Quels actes en avons-nous faits? Comprenons-nous ces paroles du Sauveur : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux?* (S. Matth., V, 3.).

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — O mon Dieu! ô grandeur infinie!

(1) S. Jacq., IV, 6. — (2) Isaïe, LXVI, 2. — (3) S. Matth., XI, 29.

comment ai-je pu, moi vil néant, pécheur indigne; comment ai-je pu me laisser aller à l'orgueil, m'élever contre vous, ô maître absolu de toutes choses! Non, Seigneur, non, plus d'orgueil : je le déteste; il a fait mon supplice et il causerait ma perte. Par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, je vous demande pardon de toutes les fautes que ce vice m'a fait commettre.

Je prends la résolution de...

190e SUJET.

AVANTAGES DE L'HUMILITÉ.

La gloire sera le partage de l'humble de cœur. (Prov., XXIX, 23.)

Personne, sur la terre, n'est plus heureux que le religieux vraiment humble. Sa conscience est tranquille, son âme est en paix, rien ne le trouble, rien ne l'inquiète; il n'a qu'un désir, celui d'être agréable à Dieu, et s'il désire jouir de quelque considération, ce n'est qu'en vue de Dieu et pour pouvoir être plus utile au prochain; il descend volontiers, et ne monte que par obéissance.

L'humble religieux est semblable au fils d'un grand monarque, qui voyage en pays étranger, sans suite et sans livrée : il ne reçoit aucun signe de respect, on n'a pour lui aucun égard; peut-être même que, dans plusieurs occasions, il est méprisé, repoussé! Mais peu lui importe : il sait que, rentré dans le palais de son père, il reprendra ses droits et sera reconnu pour ce qu'il est.

C'est ainsi qu'en use l'humble religieux : il sait que la terre n'est qu'un exil, et que si nous voulons être grands dans le ciel il faut être petits ici-bas. Et, en effet, plus nous nous méprisons nous-mêmes, plus Dieu nous estime; plus nous sommes humbles, plus il nous élève; plus nous sommes petits dans notre opinion, plus nous sommes grands aux yeux de Dieu.

Notre vertu, nos mérites s'augmentent en proportion de notre humilité; car plus nous sommes humbles, plus nous ressemblons à Jésus-Christ qui s'est abaissé pour nous jusqu'à une sorte d'anéantissement. Plus nous sommes humbles, plus

nos actions participent aux mérites de ce divin Sauveur, et par conséquent, plus elles sont dignes de récompense.

Avons-nous joui des avantages que l'humilité procure à ceux qui la possèdent ? Imitons-nous saint Paul qui, tout en remplissant exactement ses devoirs, se mettait peu en peine de ce que les hommes disaient de lui ? Au contraire, le désir de plaire aux hommes ne nous occupe-t-il pas presque continuellement ? ne fait-il pas l'objet de nos recherches ?

Oh ! que nous serions insensés, si nous bornions la récompense de nos peines, de nos travaux, à une fade louange, à de vains applaudissements ! Alors nous n'aurions rien à attendre de Dieu, nous aurions reçu notre récompense ; car, dit saint Paul, *si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* (Gal., I, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je le reconnais, ô mon Dieu, jusqu'à présent je n'ai pas su, dans la pratique, ce que c'est que l'humilité. Je n'ai pas étudié, je n'ai pas médité les sublimes leçons que Jésus-Christ votre Fils m'en a données et m'en donne encore tous les jours dans le très saint Sacrement. Pardonnez-moi d'avoir si longtemps négligé une vertu sans laquelle il n'y en a point qui soient dignes d'être récompensées dans le ciel. Je vous demande, par les mérites du même Jésus-Christ notre Seigneur, et par l'intercession de Marie, la grâce d'embrasser désormais avec amour toutes les pratiques d'humilité qui seront en mon pouvoir.

Je prends la résolution de...

191e SUJET.

DES MARQUES DE L'HUMILITÉ DANS UN CŒUR.

Le Seigneur a vu mon humilité. (Gen., XXIX, 32.)

Quoique le propre de l'humilité soit de se cacher, on peut cependant avoir des preuves convaincantes de sa résidence dans une âme ; et Dieu le permet, non seulement pour l'édification publique, mais encore pour la consolation de ses serviteurs.

Ainsi, on peut dire que celui-là est humble qui a de grandes idées de Dieu, et de très petites de lui-même ; qui ne dit rien, qui ne fait rien pour acquérir l'estime des hommes, mais tout pour Dieu; qui se met peu en peine de savoir si les hommes le louent et ont bonne opinion de lui, pourvu qu'il puisse espérer que Dieu l'estime, que Dieu est content de lui ; qui aime la vie cachée et inconnue; qui accepte avec calme et résignation les emplois les plus bas que l'obéissance lui donne, et même des destitutions pénibles à la nature, sans se mettre en peine de ce que l'on en pensera, de ce que l'on en dira; qui, loin de se plaindre de ceux qui lui ont attiré quelque humiliation, qui l'ont desservi, qui lui ont occasionné quelque peine, les voit volontiers, prie pour eux, et cherche à leur faire du bien.

Voyons maintenant si nous trouvons en nous-mêmes ces preuves de l'humilité. N'avons-nous cherché que Dieu dans nos emplois, dans nos rapports avec le prochain ? Avons-nous rejeté toute pensée capable de nous donner quelque estime de nous-mêmes ? Avons-nous éloigné de notre manière de parler, d'agir, de tout notre extérieur, tout ce qui pourrait ressentir l'estime de nous-mêmes ? Dans nos doutes, avons-nous consulté ceux que la Providence nous a donnés pour guides ? Avons-nous accepté avec plaisir les emplois qui nous paraissent bas et humiliants ? Ne perdons-nous pas le calme et la paix de l'âme dans les épreuves et les humiliations qui nous arrivent ?

Lorsque nous avons fait quelques fautes, avons-nous subi avec joie l'humiliation qui en a été la suite? Avons-nous été plus peinés de l'offense de Dieu, que de la confusion qui nous en est revenue ?

Lorsque nous n'avons pas réussi dans les affaires dont nous avons été chargés, n'en avons-nous pas rejeté la faute sur les autres, au lieu de l'attribuer à notre maladresse, à notre peu de vertu ?

N'avons-nous pas usé de restrictions, de déguisements, d'artifices, pour nous épargner quelque humiliation, pour nous excuser, pour nous justifier ?

Ne nous est-il pas arrivé de nous laisser aller à des mouvements d'impatience, lorsque nous avons éprouvé quelque

difficulté ou qu'on nous a humiliés? Ne sommes-nous pas dans l'habitude de vouloir l'emporter sur les autres, lorsqu'il s'agit de prendre un parti? N'avons-nous pas quelquefois murmuré, dans la pensée qu'on avait plus d'égard pour les autres que pour nous? Enfin avons-nous étudié de temps en temps les dispositions de notre divin modèle, et écouté la leçon qu'il nous donne en nous disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ?* (S. Matth., XI, 29.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Ah! mon Sauveur, s'il faut être doux et humble comme vous, pour obtenir votre paradis : où en suis-je avec toutes mes impatiences et les peines que je me donne pour paraître, pour m'élever au-dessus des autres? Pardonnez-moi, ô mon Jésus, les péchés sans nombre que j'ai commis, pardonnez-les-moi, en vertu de vos mérites, et par l'intercession de Marie votre sainte Mère.

Je prends la résolution de...

192e SUJET.

DES CARACTÈRES DE L'HUMILITÉ.

Revêtez-vous de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. (Col., III, 12.)

L'humilité doit être *sincère* et *véritable*, c'est-à-dire que nous devons être persuadés que nous tenons tout de Dieu, que nous n'existons que par sa pure bonté qui veut bien nous souffrir sur la terre; que nous n'avons rien de nous-mêmes que le péché, que nous ne méritons rien que le mépris et la confusion, qu'on nous fait une vraie grâce de nous souffrir dans la maison et de nous traiter comme les autres.

Si nous vivons dans ces dispositions, nous ne serons pas surpris de nous voir humiliés, rebutés, repoussés; nous serons même étonnés qu'il en soit autrement.

Telles étaient les dispositions des saints : saint François d'Assise se disait et se croyait le plus grand pécheur du monde; saint Dominique craignait d'attirer les vengeances du Ciel sur les villes où il entrait; il en était de même de plusieurs autres personnages éminents en sainteté.

L'humilité doit être *simple* et *naïve*, regardant les humi-

liations comme choses dues à des pécheurs, à des enfants rebelles à leur Père céleste.

L'humilité doit être *douce* et *affectueuse*, nous rendant gais, aimables et de facile abord.

Elle doit être *généreuse* et *désintéressée*; c'est-à-dire sans aucune prétention, pas même celle de nous faire passer pour humbles.

Elle doit être *générale* et *universelle*, acceptant de tous, en tous temps et en tous lieux, tout ce qui peut nous contrarier, nous abaisser.

Elle doit être *prudente*, mais sans respect humain : prudente suivant les circonstances où nous pouvons nous trouver; sans respect humain, ne nous laissant jamais arrêter par le *qu'en dira-t-on*, par le prétendu besoin de conserver la réputation que réclament nos emplois, devant être persuadés que ce n'est pas par la pratique de l'humilité que se perd la réputation, mais par les actes d'amour-propre, les irrégularités, les imprudences; et d'ailleurs, la plus belle et la meilleure réputation d'un religieux, n'est-ce pas la réputatiou d'un saint, d'un homme mort à tout, d'un homme humble et modeste?

L'humilité doit être *pratique*, c'est-à-dire accompagnée des actes. Il n'y a pas d'humilité plus vraie, plus assurée que celle que les humiliations procurent. Il faut donc accepter, au moins avec résignation, les humiliations qui se présentent, si nous n'avons pas le courage d'en désirer, d'en demander d'autres. Il faut nous soumettre exactement à celles qui sont propres à la vocation que nous avons embrassée; celles que méritent les fautes que nous avons commises, et les mauvais exemples que nous aurions pu donner.

Est-ce ainsi que nous nous conduisons à l'égard de l'humilité? Entrons donc franchement dans l'esprit de ces paroles du prince des Apôtres : *Soyez tous unis d'un même cœur, compatissants, vous aimant en frères, miséricordieux, modestes, humbles.* (I S. Pierre, III, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Oh! que je suis pauvre en humilité! Que j'ai donc bien peu de vertus, n'ayant pas celle qui con-

serve toutes les autres, qui les fait croître et les perfectionne! Vous seul, vous seul, ô mon Dieu! pouvez m'en inspirer l'amour et la pratique : je vous en prie, donnez-les-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

193e SUJET.

MOTIFS D'HUMILITÉ.

Je vous exhorte vous tous,... de n'avoir pas des sentiments plus avantageux de vous qu'il ne faut, mais d'en avoir de modestes et selon la mesure de la foi dont Dieu vous a fait part. (Rom., XII, 3.)

Nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien et n'avons rien de nous-mêmes. Laissés à nos propres forces, nous ne serions capables que de faire le mal et de nous perdre. Si nous avons fait quelque bien, ce n'est qu'avec le secours de la grâce, et il aurait été beaucoup plus grand, si nous avions mieux coopéré à ses salutaires influences. Les péchés que nous avons commis sont notre propre ouvrage.

Nous avons tout reçu de Dieu, et nous ne l'avons payé que d'ingratitude. Il nous conserve la vie, et nous en abusons; il nous comble sans cesse de ses bienfaits, et nous l'oublions; il veut nous rendre heureux dans le ciel, et nous sommes assez aveugles pour lui résister.

Jésus-Christ s'est anéanti pour l'amour de nous (1). Il s'est condamné aux humiliations les plus incompréhensibles, et nous ne voulons pas l'imiter; il nous promet de nous élever dans la gloire éternelle, si nous voulons nous abaisser et devenir humbles, et nous, toujours pleins d'orgueil, nous ne voulons l'élévation et l'éclat que pour la terre.

Est-il des motifs plus puissants pour nous convaincre de l'obligation que nous avons de nous humilier? Comment de purs néants, et surtout des pécheurs, oseraient-ils s'enorgueillir? Comment des ingrats pourraient-ils trouver en eux de quoi se glorifier? Comment des aveugles pourraient-ils compter sur leurs lumières pour se conduire au terme du salut? Comment, enfin, des disciples d'un maître couronné d'épines, rassasié d'opprobres pour leur amour, vou-

(1) Philipp., II, 7 et 8.

draient-ils être couronnés de fleurs et prétendre aux honneurs, aux considérations, aux louanges, aux applaudissements ?

Ces motifs d'humilité sont-ils les nôtres ? Nous en servons-nous, surtout dans les occasions où notre amour-propre est abaissé? Sommes-nous assez judicieux, assez équitables, pour établir une comparaison entre nos prétendues humiliations et les humiliations réelles de Jésus, notre modèle? Entrons-nous dans les sentiments du prince des apôtres, qui nous adresse ces paroles: *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au jour de sa visite ?* (I S. Pierre, v, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Qu'y a-t-il donc en moi qui m'autorise à m'enfler d'orgueil? Rien, absolument rien. Il n'y a en moi que le péché, et c'est pour moi un titre bien légitime aux humiliations. Peut-il y avoir assez d'abaissement pour un misérable comme moi, qui mériterais d'être humilié aux pieds de Lucifer ? Pardonnez-moi, ô mon Dieu, pardonnez-moi, par les mérites de votre cher fils Jésus, et par l'intercession de Marie, la plus humble de toutes les créatures.

Je prends la résolution de...

194e SUJET.

DES QUATRE DEGRÉS DE L'HUMILITÉ.

Devant le Seigneur, je m'humilierai toujours davantage : je serai méprisable à mes yeux. (II Rois, vi, 22.)

Le premier degré de l'humilité consiste à reconnaître intérieurement, et devant Dieu, que nous ne méritons ni estime, ni honneur, ni louange, parce que de nous-mêmes nous n'avons rien et que tout vient de Dieu. Les pratiques qui s'attachent à ce degré, sont de ne point rechercher les louanges, les applaudissements, et de ne rien faire pour être vus, estimés et même récompensés.

Le second degré consiste à reconnaître que non seulement nous sommes dignes de mépris, mais à nous mépriser nous-mêmes, à cause des péchés que nous avons commis. Les pratiques propres à ce degré sont de supporter avec résignation

les sujets d'humiliation qui nous arrivent, et de nous acquitter avec une grande fidélité de celles qui sont attachées à notre profession, faire les pénitences d'usage, céder le pas aux autres, leur laisser le choix de ce qui est à la disposition commune, leur rendre tous les services que l'obéissance permet, accepter volontiers même les emplois les plus bas.

Le troisième degré consiste à être bien aises que les autres nous méprisent. Ce dernier suit comme nécessairement le précédent; car, étant portés naturellement à désirer que les autres adoptent notre manière de voir, nous devons être bien contents qu'ils pensent de nous ce que nous en pensons nous-mêmes; c'est-à-dire qu'ils nous reconnaissent dignes de mépris, comme nous le reconnaissons nous-mêmes. Lorsqu'on est arrivé à ce degré, on embrasse non seulement avec résignation, mais encore avec plaisir, les humiliations, les mépris, les rebuts.

Le quatrième degré porte, en quelque sorte, l'âme qui le possède, au besoin des humiliations. C'est à ce point qu'étaient parvenus plusieurs grands serviteurs de Dieu, qui ont poussé l'amour et le désir du mépris jusqu'à se permettre de pieux excès dans la conduite de leur vie.

Quelle est notre conduite à cet égard? A quel degré d'humilité sommes-nous parvenus? Sommes-nous convaincus de notre peu de mérite? Nous méprisons-nous nous-mêmes, à la vue de nos péchés? Sommes-nous bien aises que les autres nous méprisent? Cherchons-nous les humiliations? Hélas! ne faisons-nous pas tout le contraire? Ne sommes-nous pas pleins de nous-mêmes? Ne soupirons-nous pas après les honneurs et les distinctions? A quoi tendent nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos actions? Comprenons-nous ces paroles de l'Esprit saint : *L'orgueil se fait haïr de Dieu et des hommes, et le cœur des superbes est comme l'haleine de ceux qui ont les entrailles gâtées?* (Eccli., x, 7; xi, 32.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ah! mon Dieu, quel sujet pour moi de confusion et de la plus amère douleur, de n'avoir pas encore acquis même le premier degré de l'humilité, puisque j'aime tant les louanges, les applaudissements des hommes!

O mon Sauveur Jésus, ayez pitié de moi qui n'ai pas encore commencé à être votre disciple. Pardonnez-moi, je vous en supplie, par votre extrême humilité et par l'intercession de Marie votre Mère.

Je prends la résolution de...

195e SUJET.

JÉSUS-CHRIST, MODÈLE D'HUMILITÉ.

Il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave.
(Philipp., II, 7.)

Jésus-Christ s'est fait notre modèle dans la pratique de toutes les vertus; mais on peut bien dire qu'il n'y en a aucune qui ait autant éclaté en lui que l'humilité. Il a bien voulu, pour l'amour de nous, prendre notre nature, et se couvrir de toutes les apparences du péché, c'est-à-dire de la chose la plus honteuse et la plus humiliante aux yeux de Dieu. Il a choisi une mère dont la famille avait perdu tout son éclat, et un gardien qui exerçait une profession obscure. Il a voulu naître dans une étable, circonstance dont rougirait l'homme le plus dénué des biens de ce monde ! Il a fui devant Hérode, comme un enfant incapable de se défendre. Il se cache pendant près de trente ans, et ne paraît que comme le fils d'un ouvrier. Il ne laisse apercevoir ni science, ni talents, ni rien qui puisse le faire remarquer.

Plus tard, il souffre qu'on l'appelle ami des pécheurs, homme de bonne chère, Samaritain, possédé du démon, perturbateur du repos public. Il permet qu'on le poursuive de ville en ville, comme un malfaiteur, pour le faire mourir. A la cène, il lave les pieds à ses disciples et même à Judas, et quelques heures après, il se laisse prendre, lier et enchaîner.

On l'accuse devant les prêtres, on lui dit mille injures, on le frappe au visage et on le juge digne de mort. Devant Pilate, on l'accuse de divers crimes, et il ne se justifie pas. Traité de fou et d'insensé par Hérode, il ne fait aucun acte, ne dit pas un mot pour manifester sa puissance et sa sagesse, et par là confondre ses ennemis. On lui préfère un séditieux, un meurtrier. On l'attache à une colonne, on le fouette comme un

esclave, on lui crache au visage, on le couronne d'épines, on le tourne en ridicule par des saluts dérisoires! on le charge d'une pesante croix; on le conduit au Calvaire; il est traîné dans la boue, foulé aux pieds, rassasié d'opprobres, couvert de mépris et d'ignominies; enfin, on l'attache à un gibet, entre deux insignes voleurs, comme s'il avait été plus coupable qu'eux.

Voilà jusqu'où notre divin Maître a voulu porter l'humilité! Pensons souvent aux paroles qu'il adressa à ses disciples : *Je vous ai donné l'exemple;... vous serez heureux si vous le mettez en pratique.* (S. Jean, XIII, 15-17.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Ah! mon Sauveur, vous avez recherché les humiliations, et je les fuis; vous vous êtes abaissé jusqu'aux pieds du perfide qui vous trahissait, et je veux m'élever, moi qui ne mérite que la honte et la confusion! je veux me placer même au-dessus de ceux qui valent beaucoup plus que moi! Quelle énorme disproportion entre votre conduite et la mienne! et cependant je me dis votre disciple! Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi par vos mérites infinis, et par l'intercession de votre très sainte Mère, la plus humble des créatures.

Je prends la résolution de...

196e SUJET.

L'ORGUEIL EN GÉNÉRAL.

Le commencement de tout péché est l'orgueil. (Eccli., X, 15.)

L'orgueil est un amour déréglé de la gloire et des honneurs : l'orgueilleux veut paraître, il veut être vu, loué, approuvé, applaudi par les hommes.

L'orgueil est une sorte d'usurpation de ce qui n'est dû qu'à Dieu seul; car Dieu seul *est digne de recevoir la puissance,... l'honneur, la gloire et la bénédiction* (1); sous ce point de vue, on peut dire que l'orgueil est le crime de Satan qui voulut s'égaler à Dieu (2).

L'orgueil est une estime immodérée de son propre mérite,

(1) Apoc., V, 12. — (2) Isaïe, XIV, 14.

de sa capacité, de son savoir-faire; il rend celui qui en est atteint, hardi et téméraire dans ses desseins et dans ses entreprises.

L'orgueil est une préférence qu'on se donne à soi-même sur les autres, se croyant plus digne d'attention et plus capable de réussir dans les charges et les emplois.

L'orgueil est un profond aveuglement, qui porte celui qui en est possédé à tout défigurer en lui : il repousse la vertu, et, fermant les yeux sur ses défauts, il les flatte, il les caresse, les prenant pour des qualités précieuses ; il cherche une gloire qui passe, et abandonne celle qui doit durer toujours; il s'aime pour le temps; mais il se hait cruellement pour l'éternité, puisqu'il se damne.

L'orgueil est l'ennemi déclaré du bonheur de l'homme, car, sur la terre, il n'y a pas d'être plus malheureux qu'un orgueilleux! rien ne peut le satisfaire, pas même les honneurs qu'il reçoit; au contraire, tout le peine, tout le tourmente, tout l'inquiète.

L'orgueilleux est un levain d'iniquité qui corrompt toute la masse de nos actions, même les plus saintes; c'est le tombeau de la vertu, car l'orgueilleux ne fait presque rien que par des motifs humains,

Voyons maintenant si nous avons bien compris ce que c'est que l'orgueil. Combien avec ce vice on est coupable devant Dieu, et ridicule devant les hommes! on est coupable d'injustice devant Dieu, puisqu'on prétend lui ravir la gloire de ce qu'il ne nous a prêté que pour quelques instants, et se l'attribuer à soi-même. On est ridicule devant les hommes, puisqu'on se glorifie de ce qu'on ne possède que par emprunt, et dont on fait un mauvais usage en s'en appropriant la gloire. Cette usurpation de la gloire de Dieu sera pour l'orgueilleux un titre à une éternelle confusion : car le Seigneur nous assure, par son prophète, qu'il ne *donnera pas sa gloire à un autre* (1); et Jésus-Christ nous dit que *celui qui s'élève sera abaissé.* (S. Matth., XXIII, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — Est-il bien possible que connais-

(1) Isaïe, XLII, 8.

sant toutes mes misères, mes faiblesses, mon ignorance et ma malice, je me laisse aller à l'orgueil, à la bonne opinion de moi-même? Hélas! ce n'est que trop vrai, ô divin Jésus; mais vous, qui êtes si bon, vous aurez compassion de moi, et vous me ferez la grâce de travailler de toutes mes forces à devenir doux et humble de cœur, comme vous; je l'espère par vos mérites infinis, et par la protection de votre sainte et digne Mère, dont l'humilité sera célébrée dans tous les âges.

Je prends la résolution de...

197e SUJET.

PREUVES DE L'ORGUEIL DANS UNE AME.

Il y a une race dont les yeux sont altiers. (Prov., xxx, 13.)

L'orgueilleux, tout plein de son prétendu mérite, ne s'occupe que de lui, ne parle que de lui; il veut que tout le monde connaisse ce qu'il sait, ce qu'il est, de quoi il est capable, quelle place il occupe; il affecte de tout savoir et se permet de parler de tout, sans s'apercevoir qu'il se rend ridicule. Il établit sans cesse des comparaisons entre son mérite et celui des autres, entre l'emploi qu'il exerce et le poste qu'il croit lui être dû. Les autres sont placés trop haut, et lui trop bas. Il est aussi attentif à faire paraître ce qui peut l'élever, qu'à cacher ce qui peut l'humilier.

L'orgueilleux veut, à quelque prix que ce soit, qu'on s'occupe de lui, qu'on l'estime, qu'on le loue, qu'on l'applaudisse; il veut dominer en tout, avoir toujours raison, en savoir toujours plus que les autres.

L'orgueilleux est fier et hautain envers ses inférieurs, dédaigneux envers ses égaux, rebelle envers ses supérieurs. L'orgueilleux a toujours raison; et lors même que tous chercheraient à le convaincre du contraire, il ne pourrait s'empêcher de les accuser de jalousie et de partialité à son égard. Les exercices d'humilité, qui honorent ses frères, lui sont à charge; il craindrait d'être surpris en les pratiquant.

Maintenant sondons notre cœur; voyons ce qui s'y passe, si nous ne sommes pas pleins de nous-mêmes, si nous ne nous occupons pas trop de nous, si nous n'avons pas eu

horreur de ce qui nous humilie, de ce qui fait connaître ce que nous sommes. Voyons si nous comprenons ces paroles de l'Esprit saint: *L'humiliation suivra le superbe; mais la gloire sera le partage de l'humble de cœur.* (Prov., XXIX, 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — Il y a longtemps, Seigneur, que je serais abaissé aux pieds de Lucifer, si vous n'aviez consulté que votre justice ; mais vous avez mieux aimé n'écouter que votre miséricorde, et pour guérir mon orgueil, vous m'avez mis sous les yeux les humiliations de votre Fils. Faites-moi la grâce d'en profiter ; je vous demande cette faveur par les mérites de ses anéantissements, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

198e SUJET.

AMOUR-PROPRE, SUITE DE L'ORGUEIL.

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. (Rom., VIII, 13.)

L'amour-propre est une trop grande affection pour nous-mêmes, et qui souvent nous fait oublier ce que nous devons à Dieu et au prochain. Ce défaut porte à fuir tout ce qui peut contrarier, gêner, faire souffrir, et à rechercher les douceurs de la vie, les satisfactions des sens, la possession des richesses, les honneurs et la gloire.

Celui qui est devenu l'esclave de son amour-propre redoute les emplois difficiles, parce qu'il craint la peine et la fatigue. Il n'aime pas non plus ceux qui ont peu d'éclat aux yeux des hommes, parce qu'il craint de ne pas y trouver la considération qu'il désire.

L'amour-propre porte à des précautions excessives pour la conservation de la vie, inspire des attentions minutieuses et quelquefois ridicules pour le recouvrement, pour le soin de la santé. Afin de justifier sa conduite, l'homme esclave de son amour-propre prétexte le service de Dieu, les devoirs de sa profession, quoiqu'il s'en mette souvent fort peu en peine.

Mais c'est surtout à l'égard de l'âme que l'amour-propre exerce son tyrannique empire! Toujours en face de ses services, de ses sacrifices, de son prétendu mérite, celui qui est

possédé de ce malheureux défaut, se persuade aisément que tout lui est dû et qu'on ne peut lui rien refuser.

Aussi un mot, un signe, l'acte le plus insignifiant, suffit-il pour le troubler, l'agiter, mettre en jeu sa ridicule susceptibilité ! Un méprisable *qu'en dira-t-on*, le système le plus absurde sur le prétendu point d'honneur peuvent-ils le porter aux actes les plus capables de compromettre son avenir, sa vocation, et même cette prétendue réputation qu'il tient tant à sauvegarder.

L'amour-propre est le plus mauvais de tous les conseillers et le plus aveugle de tous les guides.

Voyons maintenant où nous en sommes à ce sujet. Avons-nous considéré que notre amour-propre est un ennemi caché au dedans de nous-mêmes, qui se met d'intelligence avec nos passions pour conspirer contre notre salut éternel ? que le démon, le monde et la chair n'ont de prise sur nous que par notre amour-propre ? que plus nous avons d'amour-propre, moins nous avons d'amour de Dieu, moins nous sommes capables de travailler à sa gloire, à notre salut et à celui du prochain ?

Savons-nous bien qu'il n'y a pas pour nous de victoires plus avantageuses que celles que nous remportons sur nous-mêmes, sur notre amour-propre ? Mais, hélas ! quelle guerre lui faisons-nous ? quel triomphe avons-nous remporté sur lui ? Est-il notre esclave, ou sommes-nous les siens ? Nous en servons-nous contre lui-même, pour lui faire la guerre et le détruire ? Pensons sérieusement que si nous sommes à notre amour-propre, nous ne sommes pas à Jésus-Christ. Si nous travaillons pour notre amour-propre, nous dissipons les trésors de la grâce ; car ce bon Maître a dit : *Qui n'amasse pas avec moi ne fait que dissiper*. (S. Matth., XII, 30.)

Pause.....

Acte de contrition.—Combien je suis malheureux, étant si aveuglé par mon amour-propre, si asservi à ses exigences ! mes jours sont pleins de fautes ; je ne suis pas même content, parce que je me laisse aller à mes inclinations et aux recherches de moi-même. Pardonnez-moi, ô mon Dieu, et ayez pitié de moi ; je vous en prie par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

199e SUJET.

SUR L'HYPOCRISIE, SUITE DE L'ORGUEIL.

Aucun hypocrite ne pourra soutenir les regards de Dieu. (Job, XIII, 16.)

L'hypocrisie est le vice d'une âme lâche et rampante, laquelle, d'une part, sachant quelle heureuse influence la vertu exerce en faveur de ceux qui la possèdent, et de l'autre, n'ayant pas le courage de la pratiquer, cherche à en imposer, affectant les dehors d'un homme de bien.

Un pauvre, qui voulant paraître riche, prendrait un habit de forme élégante, mais d'une étoffe très grossière et de mauvais teint, pourrait peut-être tromper ceux qui le voient de loin; mais il ne s'attirerait que le mépris de ceux qui sont auprès de lui : de même, tôt ou tard, le masque de l'hypocrisie tombe, et ses défauts seuls restent à découvert.

Avoir la peine de la vertu et se priver du mérite et des consolations qu'elle procure; avoir même plus de peine que n'en donnerait la pratique sincère. et cependant ne se procurer que des remords de conscience et le mépris, n'est-ce pas une véritable folie? Mais il y a bien plus : c'est qu'à force d'hypocrisie, l'âme s'étourdit, se trompe, s'aveugle, et s'approche de plus en plus de l'abîme.

Après avoir imité en apparence la modestie, l'humilité, l'obéissance du religieux fervent, franc et sincère, l'hypocrite le suit à la prière, à l'oraison et même à la réception des sacrements. Judas, qui déjà avait vendu Jésus-Christ, demandait à ce bon Maître quel serait le malheureux qui le trahirait. Et les apôtres ne le connaissaient pas! Il était avec eux à la sainte table! Avec eux il recevait le corps, le sang, l'âme, la divinité de celui qu'il était sur le point de livrer aux Juifs pour recevoir le prix de son crime? Voilà jusqu'où ce malheureux portait son hypocrisie.

Le scandaleux est bien coupable, sans doute; mais sa conduite étant extérieure, on peut l'avertir, travailler à son retour à Dieu. Quant à l'hypocrite, comme il affecte les dehors de la vertu, personne ne peut remarquer qu'il a besoin de conver-

sion. Il persévère ainsi dans ce pitoyable état; son but étant d'en imposer, il s'y conforme d'autant plus, qu'il réussit mieux à tromper. Au reste, ils sont, l'un et l'autre, anathématisés dans l'Ecriture, par Jésus-Christ lui-même; car s'il a dit : *Malheur au monde à cause des scandales... malheur à celui par qui le scandale arrive* (1) ! Il a dit aussi : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites* (2).

Quelle est notre conduite à cet égard? Que disons-nous, que pensons-nous de nous-mêmes? Sommes-nous franchement vertueux? Ne sommes-nous pas de ces *sépulcres blanchis qui paraissent beaux aux yeux des hommes, mais dont le dedans est plein de pourriture?* (S. Matth., XXIII, 27).

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai pu commettre par défaut de vertu sincère, de pureté d'intention et de vraie volonté de ne plaire qu'à vous. Je vous demande ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie conçue sans péché.

Je prends la résolution de...

200e SUJET.

DES SUITES DE L'AMOUR-PROPRE ET DE L'ORGUEIL.

L'arrogance précède la ruine (de l'âme), et l'orgueil, la désolation. (PROV., XVI, 18.)

L'orgueil est la destruction de toutes les vertus et le principe de tous les vices. Il avilit ce qu'il y a de plus saint, et ternit l'éclat des plus belles vertus ; c'est comme un poison qui corrompt tous les bons sentiments de l'âme, c'est un feu qui dévore tout ce qu'il rencontre, et ne laisse partout que ruines et débris. C'est une épouvantable grêle qui détruit la belle moisson que Dieu avait fait pousser et mûrir dans l'âme.

L'orgueil est le bourreau du cœur ; car celui qui en est possédé, ne saurait goûter ni plaisir, ni satisfaction en ce monde, et il ne peut en attendre dans l'autre. La soif des

(1) S. Matth., XVIII, 7. — (2) *Ibid.*, XXIII, 29.

honneurs le dévore ; la crainte du mépris le torture. Toujours inquiet sur ce qu'on pense de lui, il voudrait entendre toutes les conversations, pénétrer dans tous les cœurs. L'incertitude sur le sens d'un sourire à son sujet le bouleverse et l'agite au point de lui ôter le sommeil et l'appétit ; un mot d'applaudissement arraché à un autre est un supplice pour lui.

L'orgueilleux ne peut ni souffrir les autres, ni se souffrir lui-même : il est impatient, colère, jaloux, haineux, vindicatif. Il est presque toujours disposé à profiter des occasions qui se présentent pour humilier, mortifier quiconque a eu le malheur de blesser son amour-propre. Ce misérable vice aveugle l'âme, la rend insensible aux touches de la grâce, la porte à cacher ses fautes, et même ses péchés, jusqu'au saint tribunal de la pénitence ; de là les sacrilèges, l'endurcissement et la damnation.

L'orgueil ferme la porte du ciel ; les mauvais anges en ont été chassés, parce qu'ils y sont devenus orgueilleux. Comment ceux qui les imitent pourraient-ils y entrer ? L'orgueil est un mal presque sans remède, puisque plus on est orgueilleux, moins on croit l'être, moins on cherche à détruire en soi ce vice diabolique.

Il nous importe donc infiniment de savoir où nous en sommes sur un point aussi essentiel, et n'oublions pas surtout que *Dieu résiste aux superbes* (1), et que *celui qui s'élève, sera abaissé.* (S. Luc, XIV, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Serait-il possible qu'après tous les péchés que m'a fait commettre mon orgueil, tous les chagrins qu'il m'a occasionnés et qu'il m'occasionnerait encore, je voulusse le soutenir, l'alimenter en moi ! Non, mon Dieu, non ; je le déteste, et vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ votre cher Fils, humilié, rassasié d'opprobres, et par l'intercession de Marie, la plus humble de toutes les créatures

Je prends la résolution de...

(1) S. Jacq., IV, 6.

201e SUJET.

GRAVES DÉCEPTION DE L'ORGUEILLEUX.

Le Seigneur rendra abondamment aux superbes ce qu'ils méritent. (Ps. xxx, 24.)

L'orgueilleux met tous ses soins à s'attirer l'estime des hommes; il n'a, pour ainsi dire, que ce motif en vue dans ses paroles, ses actions, ses démarches; à quelque prix que ce soit, il veut être estimé. Hélas! il se trompe: il ne s'attire que le mépris. Plus il fait parade de vertu, de piété, de régularité, de bonne conduite, de zèle, moins on lui en attribue, parce que l'on comprend parfaitement à quoi il tend. Plus il affecte d'esprit, de savoir-faire, de talent, d'habileté, moins on lui suppose de sens et de raison, Plus il s'efforce de cacher ses défauts, et surtout son orgueil, sa vanité, sa présomption, son désir de plaire, plus on en découvre en lui. Plus il mendie les suffrages, plus il se rend bas et rampant pour les obtenir, et moins on lui en accorde.

En recherchant l'estime de ses semblables, l'orgueilleux s'imagine arriver au bonheur, et il n'arrive qu'au déplaisir de s'en voir complétement privé. Il ne comprend pas que s'il était permis de rechercher l'affection et l'estime des hommes, le vrai moyen d'y parvenir serait l'humilité. En effet, les humbles sont toujours estimés et vénérés, tandis que les orgueilleux sont toujours méprisés et dédaignés.

Ce qui est encore plus fâcheux pour l'orgueilleux, c'est que, par une telle conduite, il se perd pour toute l'éternité; ne cherchant que la gloire qui vient des hommes, il ne possédera jamais celle qui vient de Dieu. Il veut monter en ce monde, et il sera condamné à descendre dans l'autre ; *car quiconque s'élève sera abaissé* (1).

Pour nous, voyons maintenant où nous en sommes à ce sujet. Ne nous recherchons-nous pas nous-mêmes? Ne désirons-nous pas avec trop d'empressement la gloire et l'estime des hommes? Sommes-nous persuadés que la vraie gloire ne se trouve que dans la pratique de la vertu; qu'elle

(1) S. Luc, xiv, 11.

ne dépend pas des hommes, mais de Dieu ; qu'elle n'est pas pour ce monde, mais pour l'éternité ? Ne passons pas légèrement sur ce point important, et faisons en sorte de ne pas mériter ce reproche, que notre Seigneur Jésus-Christ adressait aux Juifs : *Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre, et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?* (S. Jean, v, 44.)

Pause.....

Acte de contrition. — Au lieu d'attribuer mes déceptions, mes non-réussites à la malice, à la jalousie des hommes, il aurait été bien plus raisonnable de les attribuer à mon orgueil, à ma présomption. Cependant, comme je reconnais que vous êtes très juste dans tout ce que vous faites, je veux dire avec votre prophète : *Il est bon,* Seigneur, *que vous m'ayez humilié* (1). O mon Dieu, je vous demande pardon des fautes que j'ai commises, tant par orgueil que par présomption ; accordez-le-moi, ce pardon, par les mérites infinis de Jésus-Christ et par l'intercession de la très sainte Vierge, la plus humble de toutes les créatures.

Je prends la résolution de...

202e SUJET.

LA PRÉSOMPTION, VICE PROCÉDANT DE L'ORGUEIL.

Vous humilierez les yeux du présomptueux. (Ps. xvii, 28.)

La présomption est une opinion trop avantageuse qu'on a de soi-même, de ses moyens, de ses talents, de sa capacité, de son savoir-faire.

Comptant sur ses propres lumières, le présomptueux croit n'avoir besoin des avis de personne ; aussi ne craint-il pas de se déterminer sans conseil dans les choses mêmes les plus imporrtantes, se croyant plus capable qu'aucun autre. Il ne craint pas de se mêler de tout, de prendre part à tout ce qui se fait, persuadé que sans lui rien ne réussirait. Il veut interpréter tout ce qui se dit ; souvent même il se pose en oracle, et prononce des sentences dont parfois il fait de très fausses appli-

(1) Ps. cxviii, 71.

cations. S'il échoue dans ses entreprises, ce n'est jamais lui qui a tort : il l'avait prévu, il l'avait annoncé ; c'est la fausse marche qu'on lui a fait suivre, ce sont les moyens qu'on lui a fait employer, c'est l'incapacité ou le mauvais vouloir des collaborateurs qu'on lui a imposés.

Le présomptueux est tellement plein de lui-même, qu'il n'estime que ce qu'il fait, n'approuve que ce qu'il dit, soutient ses sentiments jusqu'à l'opiniâtreté ; et si parfois il est obligé de se désister, il s'efforce encore par ses manières et par ses murmures de prouver qu'il n'a pas tort, et que ce n'est que par complaisance qu'il se rend. De là on peut conclure combien un tel caractère est insupportable, combien il doit souffrir, lorsqu'il est obligé de céder ou d'avouer ses torts, son incapacité. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette présomption ne borne pas ses pernicieux effets à la conduite de la vie, aux affaires du temps, mais qu'elle les étend jusqu'aux intérêts les plus essentiels de l'âme.

Le présomptueux sera difficilement un homme religieux, un homme de prière, un homme humble, un homme de foi, un homme docile aux enseignements de l'Eglise, un homme fidèle à garder les commandements de Dieu, et encore moins ses règles.

Examinons, en ce qui nous concerne, si notre conduite n'est pas entachée de ce malheureux défaut, et remédions promptement à un mal qui peut avoir de si fâcheuses suites. Comprenons bien les paroles de notre divin Maître : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* (S. Jean, xv, 5.)

Pause.....

Acte de contrition. — Qu'y a-t-il donc en moi qui puisse m'inspirer de la confiance, me donner de la présomption ? je suis si faible, si impuissant et si incapable de tout bien ! Ah ! Seigneur, ayez pitié de moi, et n'ayez pas égard à cette folie dont je fais parade, quand je m'attribue quelque chose de bon. Je vous demande pardon de tous mes péchés de présomption ; daignez me l'accorder, ce pardon, par l'humilité de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

203e SUJET.

LA SUSCEPTIBILITÉ.

Peu m'importe ce que les hommes disent de moi...: c'est le Seigneur qui est mon juge. (I Cor., IV, 3 et 4.)

La susceptibilité est le fâcheux penchant qui domine certains esprits mal faits et qui les porte à se chagriner le plus souvent pour des riens, pour un prétendu manque d'égards qui, presque toujours, n'a d'autre fondement qu'un amour-propre mal entendu ; une parole dite sans dessein, un signe, un soupçon suffit même quelquefois pour troubler un homme sujet à ce defaut, et lui faire porter, jusque sur son visage, tous les signes de son mécontentement et de son peu de vertu.

Souvent ce qui lui plaît un jour, lui déplait le lendemain ; le commencement d'une conversation le fera rire, et la fin le mettra de mauvaise humeur ; il faudrait deviner, à chaque instant de la journée, ce qui peut lui agréer ou le blesser.

Il n'y a pas jusqu'au moyens que l'on prend pour lui faire plaisir et l'obliger, qui ne lui servent de prétexte pour s'indisposer et s'irriter de plus en plus.

Un religieux susceptible à ce point, croirait-il justifier sa conduite en disant que c'est son caractère ? mais il doit savoir qu'avec la grâce et la bonne volonté, on peut facilement changer ce caractère, qu'en religiou il faut y travailler constamment ; car laisser paraître une trop grande sensibilité, c'est faire l'aveu de son peu de vertu. Un religieux qui a de grands sentiments de sa vocation et qui désire sa perfection, s'accommode au caractère de tous, et ne prétend jamais que les autres doivent s'accommoder au sien.

Voyons maintenant quelle est notre conduite à ce sujet. N'avons-nous pas trop écouté notre sensibilité, ou plutôt notre amour-propre et notre orgueil, dans les occasions où nous avons éprouvé quelque peine, quelque difficulté ? N'avons-nous pas cru trop facilement qu'on avait voulu nous faire de la peine, qu'on voulait nous humilier, nous déconsidérer ? N'avons-nous pas murmuré lorsque nous avons eu quelque chose à souffrir ? Ne nous sommes-nous pas laissés aller à la mau-

vaise humeur, à la mélancolie? Ne nous arrive-t-il pas de prendre un air maussade, boudeur, taciturne, désagréable, dès que quelque chose nous gêne ou nous contrarie? N'est-ce pas ainsi que pour des bagatelles, nous nous sommes rendus malheureux; que nous nous sommes dégoûtés de nos devoirs, et que nous sommes devenus pour les autres un objet de scandale et de chagrin? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi désormais; et pour cela, appelons Dieu à notre secours, et disons-lui avec David : *Il est temps, Seigneur, que vous agissiez* (1), que vous veniez à mon aide, et que vous jetiez sur moi des regards de miséricorde, à cause de ma faiblesse; car jusqu'à ce moment *j'ai été dans l'égarement comme une brebis perdue.* (Ps. CXVIII, 176.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Qui suis-je donc, moi, pour être si sensible, si susceptible? on doit bien me connaître; car enfin, l'arbre se connaît par son fruit (2), et si vous permettiez, ô mon Dieu, que l'on me connût comme vous me connaissez, ou irais-je cacher ma honte? Pardonnez-moi, Seigneur, toutes mes susceptibilités, fruits de mon orgueil; pardonnez-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

204e SUJET.

LA DOUCEUR ET SES MARQUES.

Le serviteur de Dieu doit être doux envers tout le monde... et patient. (II Tim., II, 24.)

La douceur est l'effet d'une patience toute religieuse, d'une humilité profonde et d'une mortification continuelle de nos passions. Elle bannit du cœur toutes les froideurs, les indifférences, les mouvements de haine, les désirs de vengeance, les plaintes injurieuses, les paroles offensantes.

Les personnes qui possèdent cette vertu, répriment tous les mouvements de la colère, ne donnent nulle marque d'impatience ni d'emportement. Elles ne s'arrêtent point à

(1) Ps. CXVIII, 126. — (2) S. Matth., VII, 20.

ces ombrages, ni à ces soupçons qui engendrent le dépit et le chagrin, et qui portent dans le cœur le fiel et l'amertume; elles ne se laissent point aller à la froideur, ni à l'aversion. Elles n'usent point de reparties brusques et piquantes, encore moins de reproches et de menaces; elles pardonnent aisément et se réconcilient sans peine. Elles évitent avec soin toutes sortes de contestations et de disputes, défèrent volontiers aux sentiments des autres, et ne contredisent jamais, à moins qu'elles n'y soient obligées, et alors même elles ne le font qu'avec une grande douceur.

Quelque antipathie et quelque opposition qu'elles ressentent pour certaines personnes, elles leur font toujours bon accueil, et ne les rebutent jamais.

Est-ainsi que nous en usons envers nos frères et envers tous ceux avec qui nous avons des rapports?

Ne nous laissons-nous pas aller souvent à des impatiences, à des aigreurs, à des ressentiments, à des duretés dans nos paroles?

Ne nous offensons-nous pas de la moindre des choses, et ne sommes-nous pas prompts à blesser les autres?

Pour nous encourager à la pratique de la douceur, pensons que *ceux qui sont doux, posséderont la terre* (1), et mettons en pratique cet avis de l'Esprit saint: *Mon fils, conservez votre âme dans la douceur.* (Eccli., x, 31.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu! que de fautes j'ai commises envers mon prochain, par mes impatiences, mes paroles sèches et mortifiantes! Un peu de douceur m'aurait épargné toutes ces misères, m'aurait acquis le cœur de ceux avec qui j'ai traité, et surtout m'aurait rendu agréable à vos yeux; car il est écrit, que vous vous plaisez à *diriger ceux qui sont doux et à leur enseigner vos voies* (2). Seigneur, pardonnez-moi le passé et accordez-moi la grâce de mieux faire à l'avenir; je vous le demande, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) S. Matth., v, 4. — (2) Ps. xxiv, 9.

205e SUJET.

DE LA MODESTIE ET DE LA RETENUE DANS LA CONDUITE DE LA VIE.

Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche. (Philipp., IV, 5.)

La modestie, considérée comme retenue, est une vertu qui apprend de quelle manière un chrétien, un vrai disciple de Jésus-Christ doit penser, parler et agir : elle règle l'usage des yeux, des mains, des pieds; elle prescrit des règles sur le maintien du corps dans les diverses circonstances de la vie et dans nos rapports avec le prochain.

Le religieux modeste dans ses pensées ne se croit capable que de peu de chose; son principal appui est en Dieu, et l'obéissance, dont il aime à faire profession ouverte, fait son repos et sa gloire. Il ne parle de lui, de ce qu'il a fait et de ce qu'il fait, qu'avec une extrême réserve, parce qu'il tient peu aux applaudissements des hommes, et pourvu qu'il plaise à Dieu, tout le reste lui est indifférent. Il accepte par obéissance les emplois qui lui sont confiés, quels qu'ils soient; mais, par vertu, il préfère les plus bas et ceux qui sont le moins capables d'attirer sur lui les regards des hommes.

Sachant combien l'abus des sens est dangereux, le religieux modeste veille avec un très grand soin sur ses yeux, sur sa langue, sur ses oreilles, sur ses démarches, pour ne rien faire, ne rien dire qui soit capable de blesser sa conscience, de scandaliser le prochain et de porter atteinte à la charité.

Par respect pour la présence de Dieu et la compagnie de ses frères, le religieux modeste évite tout ce qui ressentirait la suffisance dans la tenue de son corps, de ses pieds, de ses mains et de sa tête, soit qu'il marche, qu'il agisse ou qu'il soit assis. Il n'a pas moins d'horreur de tout ce qui aurait l'air de négligence, de paresse ou de mauvaise tenue extérieure, comme serait d'avoir les mains sur les côtés, derrière le dos, de s'appuyer négligemment étant debout ou assis, etc.

Connaissant sa faiblesse et son penchant au mal, il aime la retraite et la solitude que lui commande son état; il

évite avec un soin extrême tout ce qui pourrait exposer sa vertu, comme seraient les sorties, les visites reçues ou rendues sans nécessité, les rapports d'inclination envers qui que ce soit.

Pénétré du désir de remplir parfaitement les devoirs de sa charge, il évite avec un grand soin tout ce qui pourrait l'en détourner, comme serait de se mêler, dans sa communauté, de ce qui ne le regarde pas, et surtout des affaires des gens du monde.

Est-ce ainsi que nous en usons? Sommes-nous modestes, retenus, tant dans nos discours que dans nos actions? Peut-on dire en nous voyant agir, en nous entendant parler : Voilà un bon religieux, un vrai serviteur de Dieu? Pour nous soutenir dans la pratique de cette vertu, pensons à cette maxime du disciple bien-aimé : *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher aussi comme Jésus-Christ a marché.* (I S. Jean, II, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de fautes j'ai commises contre la modestie et la retenue, ô mon Dieu, pour n'en avoir pas conçu assez d'estime, et ne l'avoir pas regardée avec les yeux de la foi! Je m'en repens de tout mon cœur, et moyennant votre sainte grâce, que je vous demande humblement par l'intercession de Marie, je fais la résolution de m'appliquer avec soin à ne rien faire paraître dans mon extérieur, qui ne convienne à la sainteté de ma profession et à l'édification du prochain, et

A cet effet, je prends particulièrement celle de...

206e SUJET.

AVANTAGES DE LA MODESTIE.

Je vous conjure, mes frères, par la douceur et la modestie de Jésus-Christ. (II Cor., x, 1.)

Par la modestie et la retenue des sens, nous nous rendons en quelque sorte semblables à Jésus-Christ, dont la conduite a été le modèle le plus accompli de toutes les vertus. Il a passé son enfance avec Marie, sa digne Mère, et saint Joseph, dans la plus profonde solitude et la plus exacte réserve. Dans sa

jeunesse, il a toujours été doux, humble et charitable; il parlait peu et toujours avec modestie et retenue; dans sa vie publique il n'a jamais cherché sa propre gloire; mais uniquement celle de son Père et le salut des âmes.

Par la modestie, nous nous rendons semblables aux saints, en qui cette vertu était une prédication perpétuelle et très efficace. On ne voyait en eux aucun désir de se produire, de se faire valoir, d'attirer l'attention des autres; ils ne parlaient d'eux qu'avec la plus exacte réserve, et seulement en vue de Dieu et du salut des âmes.

Par la modestie, nous nous conservons dans l'union avec Dieu, et nous évitons tout ce qui pourrait nous distraire de sa présence.

La modestie nous donne un grand empire sur nos sens, par la sainte habitude qu'elle nous fait prendre de ne leur accorder aucune satisfaction.

La modestie est un grand sujet d'édification pour le prochain, qui aime à contempler la retenue dans les paroles, dans les regards, dans les démarches et dans toute la conduite d'un religieux.

Examinons maintenant quelle est notre manière d'agir à l'égard de la modestie. Voyons si nous sommes fidèles à ce qu'elle nous prescrit, et si nous pratiquons ce que saint Paul recommandait aux Colossiens, en leur disant : *Revêtez-vous, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience.* (Col., III, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — Appelé à une vie religieuse et toute consacrée à l'instruction des enfants, je devais m'appliquer à les édifier par ma modestie, et je ne l'ai peut-être pas toujours fait. O mon Dieu, je vous demande très humblement pardon des manquements que j'ai commis au sujet de cette obligation, l'une des plus essentielles de mon état, et je vous supplie, par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, et par l'intercession de la très sainte Vierge, de m'accorder la grâce de m'appliquer avec le plus grand soin à l'observation de ce chapitre important de mes saintes règles.

Je prends la résolution de...

207e SUJET.

DE LA MODESTIE DANS NOS RAPPORTS AVEC LE PROCHAIN.

La sagesse de l'homme luit sur son visage (Eccl., VIII, 1); son vêtement, le ris de ses lèvres, sa démarche, font connaître ce qu'il est. (Eccli., XIX, 27.)

Considérons attentivement combien il nous importe, pour la gloire de Dieu, l'honneur de notre institut et le succès de notre ministère, de faire éclater notre modestie dans nos rapports avec les personnes du dehors, et examinons quelle a été notre conduite sur ce point.

Dans ses rapports avec le prochain, le religieux modeste sait parfaitement unir la réserve que lui imposent les devoirs de son état, avec ce que peuvent demander la charité et l'humilité; il évite avec une égale attention tout ce qui ressentirait la hauteur et la fierté, un certain laisser-aller, la familiarité, surtout à l'égard des enfants et des personnes de l'autre sexe.

Est-ce ainsi que nous avons agi? Avons-nous gardé les règles de la modestie et de la retenue dans nos rapports avec nos frères, avec nos élèves, avec leurs parents, avec les personnes du monde, avec les membres de l'autorité civile? Avons-nous toujours témoigné un profond respect pour les membres du clergé? Avons-nous évité toute parole, tout écrit capable de les blesser?

Avons-nous pensé que, portant un habit religieux, nous devions être continuellement sur nos gardes, dans la crainte de scandaliser et de faire parler mal de nous, de notre état et même de la religion?

Nous sommes-nous observés, soit dans les voyages, soit dans les promenades de règle, soit en ville dans les courses nécessaires? Avons-nous veillé sur nous, de manière à édifier les personnes du monde qui étaient à portée de nous voir ou de nous entendre?

Sommes-nous persuadés que rien ne met plus obstacle au bien que Dieu demande de nous et à l'édification que le monde en attend, que l'immodestie et la dissipation de notre maintien? Avons-nous pensé à ces terribles paroles

de notre divin Sauveur : *Malheur à celui par qui le scandale arrive !* (S. Matth., XVIII.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Hélas ! Seigneur, loin d'édifier par ma retenue et la modestie de mon maintien, je reconnais que j'ai souvent scandalisé ceux avec qui j'ai eu des rapports. J'en gémis devant vous, ô mon Dieu, et je me propose, avec le secours de votre grâce, de m'appliquer constamment à la pratique de cette vertu. Je vous demande cette faveur par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

208e SUJET.

DE LA MODESTIE DANS L'ÉGLISE.

Que ce lieu est terrible ! c'est la maison de Dieu et la porte du ciel. (Gen., XXVIII, 17.)

Adorons notre doux Sauveur dans le zèle qu'il fait paraître pour le respect qui est dû à la maison de Dieu et à la majesté de celui qui y habite. Lui, qui est la douceur même, entre dans une sainte colère contre les profanateurs du temple et les en chasse honteusement. Oh ! que cette conduite nous apprend bien avec quel respect et quelle modestie nous devons être dans nos églises, dont la dignité approche en quelque sorte de celle du ciel.

Examinons avec quelles dispositions nous nous présentons dans nos églises ou oratoires, surtout quand nous avons le bonheur d'y posséder le très saint Sacrement.

Est-ce avec un profond sentiment de foi que nous prenons de l'eau bénite, priant Dieu de nous purifier des moindres taches, afin que nous soyons moins indignes de paraître au pied du saint autel ?

Avec quel sentiment de respect et d'adoration y rendons-nous nos devoirs à notre aimable Sauveur, qui veut bien résider jour et nuit, pour l'amour de nous, dans le très saint sacrement de l'Eucharistie ? Comment le remercions-nous d'une si grande faveur ?

Quelle est la retenue de nos regards dans le saint lieu ?

Avons-nous soin de ne les porter que sur le tabernacle, sur quelque image de la très sainte Vierge ou des saints, ou sur les élèves que nous sommes obligés de surveiller ?

N'y avons-nous point tenu des postures lâches et messéantes, nous appuyant d'une manière molle et négligente, au lieu de ne le faire que par pure nécessité ?

Avons-nous fait notre possible pour nous y tenir recueillis et attentifs à prier Dieu, ou à nous unir aux cérémonies pieuses qui s'y pratiquent ?

Enfin, avons-nous fait en sorte que notre maintien, notre posture, la retenue de nos regards, en un mot que tout en nous fût un sujet d'édification et conforme aux sentiments de respect et de piété dont nous devons être pénétrés en présence de celui devant qui les anges se couvrent le visage de leurs ailes, et disons-nous avec le prophète-roi : *J'entrerai, Seigneur, dans votre sainte maison, et je vous y adorerai avec une crainte respectueuse ?* (Ps. v, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — En comparant ma conduite extérieure dans le lieu saint, avec celle que j'aurais dû y tenir, et comme chrétien et comme religieux, je reconnais y avoir commis bien des fautes. Je vous demande pardon, Seigneur, de mon peu de foi, qui est la principale cause de ce manquement, et je vous supplie de me faire la grâce de ne me présenter désormais en votre présence, qu'après m'être pénétré des plus profonds sentiments de modestie et d'humilité.

Je prends la résolution de...

209e SUJET.

DE LA MODESTIE DANS NOS PAROLES.

Celui qui ne pèche pas par sa langue est un homme parfait.
(S. Jacq., III, 2.)

La modestie condamne dans les paroles cette démangeaison qui, à tout propos et sans nécessité, porterait à interrompre les autres dans une conversation permise, à donner son avis en tout, à faire prévaloir son sentiment, à parler de soi, de ce qu'on a dit ou conseillé, de la part qu'on a prise dans telle ou telle affaire. Elle ne veut pas qu'on s'érige en docteur pour

relever, ou expliquer ce qui se dit : elle défend cette démangeaison, ce flux de paroles, cette habitude de dire tout ce que l'on sait et souvent même ce qu'on ne sait pas ; en un mot, la modestie dans les paroles repousse tout ce qui ressent l'ostentation, la vaine gloire, l'estime de soi-même.

La modestie blâme également ces hommes taciturnes, tristes, d'un air sombre, qui ne veulent rien dire, lors même qu'on les en prie, ou qui répondent d'une manière dure, maussade et de mauvaise grâce.

La modestie dans les paroles défend aussi toute raillerie, toute bouffonnerie, et surtout ce qui pourrait faire de la peine aux personnes présentes et blesser la charité à l'égard des absents.

Elle règle tellement le ton de la voix, qu'elle ne veut pas qu'on parle trop haut, trop bas, ou trop précipitamment. En un mot, elle demande que, dans les paroles, tout ressente la retenue, l'humilité, la prudence, la discrétion, le désir d'édifier le prochain et de glorifier Dieu.

Examinons si, dans nos paroles, nous suivons exactement ces règles de la charité et de la modestie.

Ne nous arrive-t-il pas d'interrompre par impatience, ou sans nécessité, les personnes avec lesquelles nous sommes obligés de parler ?

Ne cherchons-nous pas, par vanité ou ostentation, à faire parade d'érudition, nous servant de phrases étudiées ou choisies ?

Ne parlons-nous pas quelquefois de notre pays, de nos parents, de ce que nous avons vu, entendu ou fait, ou de toute autre chose que nous croyons capable de nous relever aux yeux des confrères ?

Pensons-nous sérieusement à ces paroles de saint Jacques : *La langue est un monde d'iniquité, elle est pleine d'un venin mortel?* (S. Jacq., III, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de fautes, ô mon Dieu, n'ai-je pas commises, surtout par la légèreté et l'imprudence de mes paroles ! Je vous en demande très humblement pardon, et je vous conjure de m'accorder, par les mérites de mon

Sauveur, et par l'intercession de sa très sainte Mère, la grâce de réparer le passé par une conduite toute contraire.

Je prends la résolution de...

210e SUJET.

DE LA MODESTIE DANS LES RÉCRÉATIONS.

Les lèvres des imprudents diront des folies ; mais les paroles des hommes sages seront pesées dans les balances.
(Eccli., XXI, 28.)

Adorons notre aimable Sauveur invitant ses apôtres à prendre quelque relâche, après le travail, afin d'y retourner ensuite avec plus de vigueur; et considérons qu'il voulait seulement leur procurer le moyen de se renouveler et non leur fournir l'occasion de se dissiper et de perdre de vue la présence de Dieu. Remercions-le de la bonté avec laquelle il veille ainsi à tous nos besoins.

Examinons comment nous nous sommes comportés pendant les récréations.

Etant assis, debout, ou en marchant, avons-nous eu une tenue modeste, convenable et édifiante ?

Avons-nous contribué, pour notre part, à une conversation pieuse, édifiante et utile ?

Avons-nous fait nos efforts pour n'être à charge à personne pendant ce temps, soit par une trop grande démangeaison de parler, soit par un air sombre, taciturne et rebutant?

N'avons-nous pas été de ces personnes qui pleines d'elles-mêmes et de leur prétendu mérite, interrompent sans cesse les autres pour émettre leurs opinions, qui veulent avoir raison en tout, qui parlent sans cesse de ce qu'elles ont fait ou dit, qui ont la prétention d'avoir pris part à tout ce qui a bien réussi, qui se vantent, se préconisent elles-mêmes, sans s'apercevoir qu'elles se rendent ridicules et se font mépriser ?

Avons-nous évité les paroles indiscrètes, les bouffonneries, les railleries et tout ce qui aurait pu blesser la charité, la réputation, le respect dû aux supérieurs, etc. ?

Avons-nous évité toute familiarité, toute légèreté et tout ce qui ressentirait la mauvaise éducation, l'enfantillage, le mauvais goût?

Avons-nous mis en pratique ces paroles de saint Paul : *Soyez en toutes choses un modèle de bonnes œuvres, dans la doctrine, dans l'intégrité, dans la gravité?* (Tite, II, 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je l'avoue, ô mon Dieu, j'ai bien souvent manqué de modestie pendant les récréations, et je n'en ai pas eu assez de regret, puisque j'ai si peu travaillé à me corriger. Je comprends aujourd'hui le tort que je me suis fait par ma conduite, et l'obstacle que j'ai mis par là à mon avancement dans la perfection. Je m'en repens de tout mon cœur, et je vous demande, avec le pardon du passé, la grâce de ne plus me laisser aller à des sentiments trop naturels pendant les récréations.

Je prends la résolution de...

211e SUJET.

DE LA MODESTIE DANS LE RÉFECTOIRE.

Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table, et les douze apôtres avec lui. (S. Luc, XXII, 14.)

La modestie demande qu'en entrant au réfectoire, nous nous recueillions, nous offrions cette action à Dieu par une prière fervente.

Elle veut que nous observions la modestie des yeux, évitant de les promener sur ce qui est servi, comme pour examiner si notre sensualité y trouvera son compte.

Elle demande que nous nous mettions à notre place, et que nous prenions notre service avec calme et sans bruit, par respect pour les autres, et surtout pour la présence de Dieu.

La modestie veut que nous écoutions en silence et avec respect la lecture de table, afin de pouvoir nourrir notre âme en même temps que nous sustentons notre corps.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Avons-nous gardé un profond silence au réfectoire? et, dans le cas d'une vraie nécessité, y avons-nous parlé en peu de mots et à voix basse? Avons-nous veillé sur nos yeux pour ne leur permettre aucune liberté, aucune curiosité, par respect pour la présence de Dieu? Avons-nous tenu une posture conve-

nable, évitant tout ce qui ressentirait la mollesse et l'immortification extérieure? Enfin, avons-nous compris cette parole de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,... faites tout pour la gloire de Dieu?* (I Cor., x, 31.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! Seigneur, ma conduite au réfectoire a été souvent légère et bien peu édifiante; j'ai tout sujet de craindre d'avoir scandalisé ceux qui en étaient les témoins, et peut-être même de les avoir portés à m'imiter. Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je vous prie de m'accorder la grâce de prendre désormais ma nourriture avec une modestie qui annonce que je comprends toute la sainteté de mon état.

Je prends la résolution de...

212e SUJET.

DE LA MORTIFICATION.

Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre. (Col., III, 5.)

Mortifier signifie restreindre, priver, détruire la cupidité, lui donner la mort. Dans la pratique, la mortification est une vertu par laquelle une âme qui veut plaire à Dieu se contraint, se gêne, non seulement pour remplir ses dedevoirs, quelque austères qu'ils soient, mais encore se prive des plaisirs même permis, et se condamne à des actes pénibles à la nature.

Il y a deux sortes de mortifications : la mortification intérieure, et la mortification extérieure.

La mortification intérieure se rapporte aux facultés de l'âme : au jugement, à la mémoire et à la volonté, aux pensées de l'esprit, aux affections du cœur.

La mortification extérieure se rapporte à l'usage des sens, comme celle de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher.

La mortification, tant intérieure qu'extérieure, comprend trois degrés principaux : le premier se borne à la privation de tout ce qui est défendu par les commandements, de tout ce qui pourrait être une occasion de péché, comme des regards dangereux, des paroles libres, des pensées, des désirs,

des démarches capables de souiller l'âme, etc. Tous les chrétiens sont obligés à ce degré de mortification, et doivent se confesser des infractions dont ils se seraient rendus coupables à ce sujet.

Le second degré comprend les mortifications qui tendent à la pratique des conseils évangéliques; pour les personnes religieuses, elles sont ordinairement indiquées dans les règles qu'elles ont embrassées.

Le troisième degré comprend les mortifications, les pénitences auxquelles s'assujettissent les âmes pieuses et ferventes, soit pour assurer leur perfection, soit pour se rendre plus semblables à Jésus-Christ, qui a été par excellence l'homme de douleur et de pénitence.

Mais, pour les religieux, la mortification la plus utile et la moins sujette à l'illusion, c'est l'exact accomplissement de leur devoirs, c'est la vie commune, pratiquée d'une manière non commune, c'est la retenue des sens et la privation de toute satisfaction. Sans cette mortification, les pénitences, les macérations même les plus douloureuses seraient absolument inutiles et peut-être dangereuses, car elles ne seraient qu'un effet de l'amour-propre et de la propre volonté.

Est-ce ainsi que nous avons compris la mortification? L'avons-nous fait consister dans l'accomplissement de nos devoirs, dans l'assujettissement à la vie commune, dans le support du prochain, dans les épreuves que Dieu nous envoie, dans l'application à offrir à Dieu tout ce qui nous gêne et nous contrarie, dans les petits sacrifices qui coûtent à l'amour-propre, à la propre volonté?

Au contraire, n'avons-nous pas fui tout ce qui pouvait nous mortifier, nous faire souffrir, nous humilier, nous contrarier? N'avons-nous pas témoigné de la peine contre les personnes qui nous auraient occasionné quelques mortifications? N'avons-nous pas murmuré, n'avons-nous pas usé de représailles envers elles? N'avons-nous pas fait en sorte de nous exempter des mortifications prescrites par les règles? N'avons-nous pas allégué des raisons peu fondées pour en être affranchis? Enfin, entrons-nous dans ces beaux sentiments qui animaient saint Paul, lorsqu'il disait : *Je*

cours, non comme au hasard; je combats, non comme frappant l'air; mais je châtie mon corps, et le réduis en servitude? (I Cor., IX, 26 et 27.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je sais, ô mon Dieu, que l'on ne va au ciel que par la mortification pratiquée pour votre amour; je l'ai enseigné aux autres, même à ceux qui me sont le plus chers; et cependant que d'immortifications dans ma conduite! que de libertés je me suis permises! Pardonnez-les-moi, Seigneur, et donnez-moi la force et le courage de me mortifier : c'est ce que je vous demande, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

213e SUJET.

NÉCESSITÉ DE LA MORTIFICATION.

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez. (Rom., VIII, 13.)

Notre nature avait été créée pure et innocente; mais le péché a, pour ainsi dire tout gâté, tout corrompu en nous; de sorte qu'une infinité de choses qui sont au dedans ou au dehors de nous, nous portent au mal, tendent à notre perte, et nous perdront infailliblement, si nous ne combattons sans cesse.

Comme les vers dévorent les viandes qui ne sont pas salées, de même les vices dévoreront l'âme de celui qui n'est pas mortifié. Il nous sera donc impossible de nous sauver sans la mortification; car *le royaume des cieux souffre violence* (1); c'est pour cela que Jésus-Christ nous dit de veiller et de prier (2).

Notre divin Sauveur met la vigilance même avant la prière; il faut donc veiller sur nos yeux, pour les empêcher de se porter sur des objets dangereux, mauvais par eux-mêmes, ou à cause des mauvaises dispositions qui sont en nous; c'est-à-dire, qu'il faut les mortifier.

(1) S. Matth., XI, 12. — (2) *Ibid.*, XXVI, 41.

Il faut veiller sur nos oreilles, pour les empêcher d'écouter des paroles déplacées et capables de blesser la charité ou de porter la corruption dans nos cœurs ; c'est-à-dire, qu'il faut les réprimer, les mortifier.

Il faut veiller sur notre langue, pour l'empêcher de se répandre en murmures, en médisances, en calomnies, en discours dangereux, en conseils pernicieux, etc. ; c'est-à-dire, qu'il faut la réprimer, la mortifier.

Il faut veiller sur nos mains, pour que toutes nos œuvres soient bonnes et agréables à Dieu, utiles au prochain et sanctifiantes pour nous-mêmes.

Il faut réprimer nos goûts, et les retenir sous les lois de la modération ; c'est-à-dire que nous devons mortifier ce qu'il y aurait en eux de déréglé.

Il faut réprimer notre amour-propre, notre orgueil, nos impatiences, nos jalousies, nos rancunes.

Il faut contraindre notre volonté, et la tenir dans la dépendance de celle de Dieu.

Il faut pousser, violenter notre paresse, notre négligence dans l'accomplissement de nos devoirs. Il faut, en un mot, combattre nos sens et nos inclinations, autrement nous serions entraînés dans le précipice et l'abîme du péché et de ses suites.

Le véritable religieux sait que la souffrance est non-seulement le moyen d'expier le passé, mais encore le préservatif pour l'avenir : il se condamne donc à mille petits sacrifices ; il s'impose mille petites privations, telles que celle d'un regard, d'une parole, d'un signe, d'une démarche, d'une satisfaction même innocente.

Embrassons cette sainte pratique, et nous apprendrons, par notre propre expérience, combien elle est salutaire. Faisons-nous de petites violences, et les grandes nous deviendront faciles. Privons-nous de ce qui est permis, et ce qui est défendu nous sera en horreur.

Voyons maintenant si nous sommes disposés à entrer dans cette voie, et à porter toujours dans notre corps, comme nous le dit saint Paul, *la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se fasse voir aussi dans notre chair mortelle.* (II Cor., IV, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vos saints ont tous été mortifiés, ô mon Dieu, et moi, je ne me mortifie en rien; je ne mortifie ni ma langue, ni mes yeux, ni mes oreilles, ni mon goût, ni mon odorat, ni mon esprit, ni mon cœur, ni aucune des facultés de mon âme. Pardonnez-moi, Seigneur, et faites-moi la grâce, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, de pratiquer fidèlement la mortification, vertu si nécessaire au salut.

Je prends la résolution de...

214e SUJET.

MORTIFICATION DES FACULTÉS DE L'AME.

Toutes les pensées du cœur de l'homme sont portées au mal dès sa jeunesse. (Gen., VIII, 21.)

Les facultés de notre âme, aussi bien que nos sens, ayant été dégradées par le péché, nous entraîneraient nécessairement au mal, si nous n'étions sans cesse sur nos gardes pour les diriger et les forcer d'entrer dans les vues de Dieu.

Notre esprit est curieux : il veut tout savoir, tout pénétrer. Il est plein de confiance dans ses propres lumières, et ne se soumet que très difficilement à celles des autres. Il nous pousse sans cesse vers les honneurs, les distinctions, la bonne opinion de nous-mêmes. Il se trouble et s'inquiète, il s'impatiente lorsqu'il est contrarié ou qu'il éprouve quelque déception : il faut le modérer, le retenir, et même le réduire.

Il faut également veiller sur notre imagination, pour en réprimer les saillies et l'empêcher de nous entraîner dans des projets qui ne sont pas selon l'ordre de Dieu à notre égard.

Notre mémoire se rappelle avec plaisir ce qui peut la contenter, la flatter, nourrir l'amour-propre; tandis qu'elle oublie facilement les devoirs que nous imposent les bienfaits de Dieu et des hommes : il faut la diriger, la contraindre, la rappeler à l'ordre.

Notre volonté, livrée à elle-même, ne se porte qu'avec peine à ce qui la gêne, à ce qui la contrarie; elle n'embrasse que difficilement les devoirs que nous imposent la loi de Dieu et

les obligations de notre état. Elle aime, au contraire, ce qui la contente, ce qui la satisfait, ce qui lui cause quelque plaisir : il faut donc la soumettre au joug de la loi, l'empêcher de se livrer à ce qui est défendu, et l'obliger de s'astreindre à ce qui est ordonné.

Notre cœur se porte facilement vers les créatures ; il s'attache aisément aux objets qui lui paraissent bons, utiles, agréables, et même plutôt à ce qui peut l'entraîner vers le mal ; il faut donc régler ses affections, le détourner des créatures pour l'attacher inviolablement à Dieu notre souverain bien et notre dernière fin.

Est-ce ainsi que nous avons compris cette sorte de mortification ? Comment avons-nous dirigé les pensées de notre esprit, les affections de notre cœur, les actes de notre volonté, les saillies de notre imagination ? Quelles mortifications avons-nous pratiquées à ce sujet ?

Avons-nous compris que Dieu seul peut nous donner la force nécessaire pour diriger vers lui les facultés de notre âme ? Adressons-lui donc souvent cette prière du roi-prophète : *Seigneur, Dieu des armées, faites-nous retourner à vous, montrez-nous votre face, et nous serons sauvés.* (Ps. LXXIX, 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je reconnais en votre présence, ô mon Dieu, le mauvais usage que j'ai fait des facultés de mon âme. Au lieu de méditer vos perfections et vos desseins à mon égard, je n'ai souvent pensé qu'au monde et à moi-même ; au lieu de m'attacher à vous, ma volonté ne s'est portée qu'à la vanité et à la bagatelle ! Pardon, Seigneur, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

215e SUJET.

DE LA MORTIFICATION DE L'ESPRIT ET DU JUGEMENT.

Soumettez votre esprit à la sagesse,... et ne vous ennuyez pas de ses liens. (Eccli., VI, 26.)

L'immortification de l'esprit et du jugement peut devenir la source d'une multitude de vices et le principe de la dam-

nation. Un esprit immortifié est ordinairement curieux, voulant tout savoir, tout connaître, tout examiner, se rendre compte de tout. Il est orgueilleux, suffisant, hautain et ne peut souffrir aucune contrariété, aucune observation. Il est inquiet, brouillon, veut toujours avoir raison, dominer en tout et sur tout. Il conteste, il pointille, il dispute sans cesse et n'est jamais satisfait qu'on ne se soumette à sa manière de voir et de comprendre. Il se donne la liberté de scruter la conduite des autres, pour avoir le plaisir de les censurer, de les condamner et de se préférer à eux.

Plein de la bonne opinion de lui-même, le religieux immortifié ne veut jamais avoir tort, et il suffit de le contredire pour le porter au murmure et à l'impatience. Il abonde tellement en son sens, qu'il croit être capable de tout, et n'avoir besoin des avis de personne, pas même de ceux de ses supérieurs.

La moindre épreuve, une humiliation, une destitution d'emploi le porte au murmure, à l'impatience; elle le décourage et lui suggère des partis extrêmes. Le désir de la gloire du temps lui fait presque oublier celle de l'éternité.

Examinons maintenant si nous n'avons pas quelque part à ces funestes dispositions. Ne nous laissons-nous point aller à l'orgueil, à la curiosité, nous informant de tout ce qui se passe, de tout ce qui se dit? N'avons-nous point la démangeaison de vouloir raisonner de tout, de nous mêler de beaucoup de choses qui ne nous regardent pas?

Ne sommes-nous pas pleins de nous-mêmes et de notre habileté, nous croyant capables de tout entreprendre et de tout faire? Avons-nous eu la force et le courage d'arrêter la légèreté de notre esprit, qui s'embarrasse dans mille vains raisonnements, qui s'empresse, qui se trouble, qui s'inquiète de tout, excepté de devenir humble, soumis et prudent? Avons-nous soin d'éviter toute opiniâtreté, tout entêtement? et, sous prétexte de fermeté d'esprit, n'avons-nous pas la faiblesse de persister dans une opinion que nous avons émise, lors même que nous en connaissons la fausseté? D'après ces réflexions, n'avons-nous pas un grand besoin de dire avec David : *Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez en moi l'esprit de droiture et de justice ?* (Ps. L, 12.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quel sujet de honte et de confusion pour moi, ô Jésus, quand je vous vois, vous le Verbe divin, la Parole du Père céleste, la Sagesse éternelle, entrant dans le monde, non pour accomplir votre volonté, qui cependant était si droite, si juste, mais pour mortifier votre esprit et ensuite votre volonté en faisant celle de votre Père! Je vous demande pardon, ô mon Sauveur, de toutes les immortifications de mon esprit et de mon jugement; je vous le demande, ce pardon, par vos mérites infinis et par l'intercession de la très sainte Vierge.

Je prends la résolution de...

216e SUJET.

MORTIFICATION DE LA VOLONTÉ.

Mon Père... que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.
(S. Luc, XXII, 42.)

Par suite du péché de nos premiers parents, notre volonté se trouve tellement viciée, qu'elle ne cesse de tendre à l'indépendance, à l'opiniâtreté et à l'accomplissement de ses désirs déréglés; elle veut disposer d'elle-même, se conduire suivant ses vues, ses inclinations, ses penchants; choisir ses occupations, ses emplois, ainsi que la manière de les exercer.

L'homme qui, malgré les secours de la grâce, n'a pas vaincu sa propre volonté, ne peut souffrir la soumission, la gêne ni la contrainte; il veut tout ce qu'il veut, et comme il le veut, sans égard à l'autorité qu'il méprise, ni au scandale qu'il donne.

Examinons maintenant où nous en sommes à ce sujet, et si nous avons quelque ressemblance avec notre divin modèle, qui n'est pas *venu sur la terre pour faire sa volonté, mais* bien *la volonté de celui qui l'a envoyé* (1).

L'homme qui a dompté sa volonté propre, ne cherche point à faire ce qu'il veut; il n'a plus de choix pour les emplois ni pour la manière de les exercer, mais il s'en

(1) S. Jean, VI, 38.

rapporte entièrement à l'obéissance. Sa dépendance est telle, qu'on ne lui entend jamais prononcer ces mots : *Je veux* ou *je ne veux pas*. Son plus grand attrait est l'obéissance, la soumission et la dépendance. Ce portrait est-il le nôtre? et pouvons-nous dire avec notre adorable Sauveur : *Me voici, ô mon Dieu : je viens pour faire toutes vos volontés, ainsi qu'il est écrit de moi, à la tête du livre?* (Hébr., x, 7; Ps. XXXIX, 8 et 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai bien sujet de trembler, Seigneur, quand je pense que vous ne pouvez récompenser, dans le paradis, que les actions conformes à votre volonté, et que je me rappelle avoir agi si souvent sans attention, sans un vrai désir de vous plaire. Oui, ô mon Dieu, je vous demande pardon d'avoir si souvent contenté ma propre volonté; je vous prie, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, de me faire la grâce de renoncer, en tout et partout, à ma volonté propre, pour faire la vôtre.

Je prends la résolution de...

217e SUJET.

MORTIFICATION DE L'AMOUR-PROPRE.

Si vous contentez votre amour-propre, il vous rendra la joie de vos ennemis. (Eccli., XVIII, 31.)

Notre amour-propre, l'amour excessif de nous-mêmes, est un des plus grands obstacles que nous ayons à surmonter pour arriver au ciel, parce qu'il nous porte sans cesse à nous attacher aux satisfactions de l'esprit et des sens, c'est-à-dire à une vie toute naturelle; à fuir la croix et la pénitence, sans lesquelles il n'y a cependant pas de salut pour nous.

Pourtant n'est-ce pas ainsi que nous vivons? N'avons-nous pas la funeste habitude de ne chercher que ce qui nous plaît, que ce qui nous flatte? Ne sont-ce pas nos propres intérêts, nos commodités, nos satisfactions que nous avons en vue dans la plupart de nos actions?

Au lieu de ne chercher que la gloire de Dieu dans nos

emplois, ne nous sommes-nous pas recherchés nous-mêmes? N'avons-nous pas désiré avec trop d'empressement les louanges et les applaudissements des hommes? N'avons-nous pas été fâchés, peinés et abattus, lorsque nous avons entendu louer et féliciter les autres sur leurs vertus, sur leurs bons procédés, sur les résultats avantageux qu'ils ont obtenus dans leurs emplois?

N'est-ce pas cet amour-propre qui nous rend si suffisants, si attachés à notre sens, qui fait que nous n'écoutons pas volontiers les avis, les conseils, les représentations que l'on nous adresse? N'est-ce pas cet amour-propre qui nous rend si aveugles sur nous-mêmes, que nous ne nous connaissons que du beau côté; que nous ne connaissons peut-être pas notre passion dominante, ce qui, dans nous, est le plus grand obstacle aux opérations de la grâce? Lorsque nous agissons par amour-propre, nous en apercevons-nous? Savons-nous bien, sommes-nous bien convaincus, que tout ce qui se fait uniquement par amour-propre est perdu pour l'éternité? que ce serait un affreux malheur, si, par amour-propre, nous nous mettions à la place de Dieu, en rapportant à nous-mêmes la gloire de tout ce que nous faisons? Considérons attentivement que le prophète-roi parlait autant pour nous que pour lui lorsqu'il disait : *Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire; mais donnez-la tout entière à votre nom?* (P. CXIII, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je me suis trop aimé, Seigneur, et voilà la cause principale de tous mes péchés. Déracinez-le, cet amour excessif de moi-même, qui me rend si aveugle pour mon salut, et si insensible aux intérêts de votre gloire; détruisez-le, sans quoi tout ce que vous avez fait pour me sauver, me serait inutile. Je vous demande pardon des nombreux péchés que mon amour-propre m'a fait commettre; et daignez m'accorder par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce de le combattre désormais jusqu'à la fin.

Je prends la résolution de...

218e SUJET.

MORTIFICATION DE LA MÉMOIRE.

Je me suis souvenu, Seigneur, de vos jugements éternels, et j'ai été consolé. (Ps. CXVIII, 52.)

Ce n'est pas pour notre propre satisfaction que Dieu nous a donné la mémoire, mais bien pour sa gloire et pour notre salut, c'est-à-dire pour nous rappeler à l'esprit le souvenir de ses bienfaits, lui en rendre de continuelles actions de grâces et nous retracer le souvenir de nos manquements, afin de nous en repentir et d'en obtenir le pardon.

Nous abusons donc grandement de cette faculté, lorsque nous l'employons à nous rappeler, par des motifs peu chrétiens, des souvenirs qui flattent notre amour-propre, ou qui nous portent à offenser Dieu, à blesser la charité, la justice, les devoirs de notre profession.

Voyons maintenant quel usage nous faisons de notre mémoire. Tâchons-nous de l'occuper du souvenir des bienfaits de Dieu à notre égard, nous rappelant avec bonheur les grands mystères que Jésus-Christ a accomplis pour notre salut; la grâce du baptême, de nos communions, de nos confessions?

Nous rappelons-nous avec reconnaissance les bienfaits de Marie à notre égard, les services que nous rend notre ange gardien?

Nous sommes-nous souvenus quelquefois de l'injure que nous avons faite à Dieu par nos péchés, afin de nous exciter de nouveau à un profond repentir de les avoir commis?

Avons-nous éloigné de notre mémoire les sujets de peine que nous pourrions avoir contre nos frères? Enfin avons-nous fait de cette faculté l'usage que Dieu demande de nous? Pouvons-nous dire avec David : *Je m'appliquerai à observer vos préceptes, Seigneur* (1); avec le saint roi Ezéchias : *Je repasserai devant vous, dans l'amertume de mon âme, les années de ma vie* (2); et de nouveau avec le psalmiste : *Je m'exercerai dans la méditation de vos commandements, et je considérerai vos voies. Je méditerai sur vos ordonnances pleines de justice; je n'oublierai point vos paroles?* (Ps. CXVIII, 15 et 16.)

(1) Ps. CXVIII, 78. — (2) Isaïe, XXXVIII, 15.

Pause.....

Acte de contrition. — C'est pour moi, ô mon Jésus, le sujet d'une bien juste douleur et de regrets bien amers, de voir que ma mémoire a été si longtemps remplie de choses vaines, futiles et peut-être coupables. Je vous en demande pardon de tout mon cœur, et je vous prie d'y graver le souvenir de votre présence et de vos bienfaits, de telle sorte qu'il ne s'en efface jamais. Que je m'oublie plutôt moi-même que de vous oublier, ô le meilleur de tous les amis ! je vous demande cette grâce par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie, qui conservait si bien dans son cœur le souvenir des mystères de votre divine enfance.

Je prends la résolution de...

219e SUJET.

MORTIFICATION DE L'IMAGINATION.

Le cœur de l'insensé est comme la roue d'un chariot, et son imagination comme un essieu mobile. (Eccli., xxxiii, 5.)

On appelle *imagination* la faculté par laquelle l'âme se représente des formes, des combinaisons, des projets qui assez souvent n'ont ni existence, ni réalité.

L'imagination, laissée à elle-même ou mal dirigée, peut devenir un grand obstacle au salut, en jetant l'âme dans la futilité, la bagatelle et la dissipation. Sainte Thérèse l'appelle *la folle de la maison ;* et, en effet, n'est-ce pas elle qui nous transporte d'objet en objet, lorsque nous devrions être unis à Dieu par la prière ou la méditation ?

N'est-ce pas elle qui fait que nous ne sommes presque jamais avec nous-mêmes ; qui nous fait perdre un temps bien précieux pendant les prières et les oraisons, nous promenant de pensée en pensée, de projet en projet ?

N'est-ce pas elle qui nous peint quelquefois le monde, ses avantages et ses plaisirs, avec des couleurs si attrayantes, afin de nous tromper et de nous séduire ?

N'est-ce pas elle qui, d'autres fois s'érige en conseillère perfide, nous faisant envisager un prétendu plus grand bien, hors des voies de l'obéissance ou de notre vocation ?

N'est-ce pas ainsi, c'est-à-dire en nous montrant le bien où il n'est pas, que notre imagination nous détourne du vrai chemin que Dieu nous a tracé ?

Voyons maintenant si ce n'est pas en agissant de la sorte que nous avons abusé de notre imagination. Au lieu d'utiliser cette faculté à prendre des moyens efficaces pour nous sanctifier, ne l'avons-nous pas employée à nous tracer des images, à former des projets frivoles, inutiles, peut-être dangereux ?

Ne ressemblons-nous pas, par l'abus que nous faisons de notre imagination, à ces hommes dont parle saint Jude en ces termes : *Ce sont des nuées sans eau, que les vents emportent de tous côtés ; des arbres qui ne poussent qu'en automne, et qui ne portent pas de fruits* (1) ?

Ne nous est-il pas même arrivé de nous servir de notre imagination pour combiner, en nous-mêmes, des moyens de satisfaire nos inclinations, notre curiosité, notre sensualité, notre passion dominante ?

N'avons-nous pas même été quelquefois assez aveugles pour nous applaudir lorsque, par le mauvais usage que nous en avons fait, nous sommes parvenus à réussir dans nos mauvais desseins ? Oh ! qu'une telle conduite serait déplorable, qu'elle serait blâmable, qu'elle serait criminelle !

N'est-ce pas de ceux qui agissent ainsi, que parle saint Paul en ces termes : *Ils se sont perdus dans les vains raisonnements de leur imagination, et leur esprit insensé s'est aveuglé ; c'est pour cela que Dieu les a abandonnés à leur sens réprouvé,* et qu'ils se sont remplis de toutes sortes d'iniquités? (Rom., I, 21 et 24.)

Pause.....

Acte de contrition. — Parce que je ne sais pas régler mon imagination, cette belle faculté est pour moi la source de bien des fautes dont je vous demande pardon, ô mon Dieu ; et, par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, et l'intercession de Marie, je vous demande aussi les grâces nécessaires pour la bien régler à l'avenir.

Je prends la résoution de...

(1) S. Jude, 12.

220e SUJET.

MORTIFICATION DE LA VUE.

Mes yeux ont fait envoler mon âme. (Lament., III, 51.)

Adorons Notre-Seigneur qui, pour nous apprendre combien la mortification des yeux est nécessaire, nous dit que *si notre œil droit nous est un sujet de scandale, il faut l'arracher et le jeter loin de nous; car*, ajoute-t-il, *il vaut mieux pour nous qu'un de nos membres périsse, que si tout le corps était précipité dans l'enfer* (1).

Et en effet, comment peut-on espérer de conserver son âme dans la pureté et dans l'innocence, si l'on veut tout voir, tout regarder, tout considérer, se rendre compte de tout. On commence par penser souvent à ce qu'on a vu, on s'en occupe, on s'en remplit l'imagination: puis on s'y attache, on s'y affectionne; et c'est ainsi que *la mort entre par les fenêtres* du religieux dissipé (2) et que ses yeux font envoler son âme. Aussi, avec quelle attention le religieux qui veut se conserver pur de la contagion du siècle, ne doit-il pas pratiquer cette vertu!

S'il parcourt les rues, il ne regarde que pour se conduire; mais il ne voit rien, ne distingue rien, ne fixe rien, ne s'occupe ni des choses, ni des personnes, ni des costumes, ni des modes, parce que son cœur est au ciel. Une double raison retient ses regards dans l'église : la sainteté du lieu et la crainte de scandaliser.

S'il se trouve en rapport avec les parents des élèves, il se tient dans la plus grande réserve; aussi, connaît-il peu de personnes. Il a même grand soin de ne regarder les élèves que pour les surveiller, et jamais pour se permettre la plus légère satisfaction. Il suffit qu'un objet lui présente le moindre danger, la plus simple sensibilité, pour en retirer ses regards dans la crainte de souiller sa conscience et de perdre son âme.

Le religieux modeste se prive même de voir des objets innocents par eux-mêmes, comme des curiosités naturelles,

(1) S. Matth., V, 29. — (2) Jérém., IX, 21.

de beaux édifices, de belles fleurs, à moins que ce ne soit pour bénir Dieu, qui en est le premier auteur.

Est-ce ainsi que nous en usons? Quelles sont nos habitudes à ce sujet? Ne serions-nous pas plus tranquilles, plus pieux, si nous avions toujours été modestes, retenus? Pensons-nous que nos yeux, destinés à contempler, dans le ciel, la Majesté divine, doivent se priver de tout ce qui pourrait les souiller? Disons donc comme le prophète : *Détournez mes yeux, ô mon Dieu, afin qu'ils ne voient pas la vanité.* (Ps. CXVIII, 37.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Hélas! ô mon Dieu, quelle ne devrait pas être ma douleur, au souvenir de tant de fautes que j'ai commises par le mauvais usage que j'ai fait de mes yeux! J'ai regardé le monde, ses coutumes, ses vanités, et le monde est entré dans mon cœur, pour en chasser la paix et la tranquillité! Pardon, Seigneur, pardon pour tant de fautes et tant d'infidélités; je vous le demande, ce pardon, par la modestie de Jésus-Christ et par celle de son immaculée Mère.

Je prends la résolution de.....

221e SUJET.

MORTIFICATION DE L'OUÏE.

L'oreille du juste écoutera la sagesse avec ardeur. (Eccli., III, 31.)

Nos oreilles, comme les autres sens de notre corps, ont été consacrées à Dieu dans le saint baptême: le ministre de la religion leur adressa ces mêmes paroles dont Jésus-Christ s'était servi pour rendre l'ouïe à un sourd: *Ouvrez-vous* (1). Ouvrez-vous pour entendre la parole de Dieu; ouvrez-vous pour écouter les pieuses instructions; ouvrez-vous pour entendre la voix du pauvre qui, dans son indigence, vous réclame un secours; ouvrez-vous pour entendre la voix de l'enfant qui vous demande le pain de l'instruction chrétienne.

C'est donc pour sa gloire et pour notre salut que Dieu nous a donné l'usage de l'ouïe, et non pour nous procurer, par

(1) S. Marc, VII, 34.

son moyen, de vaines satisfactions, encore moins pour servir d'instrument au péché. Aussi, celui qui comprend cette vérité, évite-t-il avec soin tout ce qui n'entrerait pas dans les vues de Dieu à ce sujet.

Le religieux mortifié se fait un devoir de conscience de ne jamais prêter l'oreille aux entretiens vains et inutiles, à ceux qui pourraient être contraires à la charité, au respect dû à l'autorité, à l'édification, à ceux qui ressentiraient les maximes et les vanités du monde, à des chants futiles et dangereux.

Est-ce ainsi que nous avons compris notre devoir ? Avons-nous évité d'entendre les discours mondains, libres et capables de nous laisser de fâcheux souvenirs ?

Avons-nous eu l'attention de ne jamais écouter même une parole contraire aux devoirs de la charité envers nos frères, envers les ministres de Jésus-Christ et les dépositaires de l'autorité ; contraire au respect dû à ceux qui nous conduisent; contraire au devoir de la piété, de la ferveur ; et, si nous n'avons pas pu imposer silence, en avons-nous au moins témoigné notre peine ?

Avons-nous eu le courage de quitter le lieu et la compagnie des personnes dont les paroles n'auraient pas été édifiantes ? Avons-nous dit, comme le prophète-roi : *Seigneur, les méchants m'ont raconté des fables, et ce qu'ils disent est bien contraire à votre loi* (1) ; *pour moi, j'écouterai vos ordonnances avec plaisir : daignez éloigner de moi les calomniateurs?* (Ps. CXVIII, 121.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, ayez pitié de moi et pardonnez-moi le mauvais usage que j'ai fait du sens de l'ouïe ! J'aurais dû ne l'employer qu'à écouter votre parole et la voix intérieure de votre grâce, et je m'en suis servi à écouter la bagatelle et souvent la vanité ! Pardonnez-moi donc, je vous en prie, cet abus, cette sorte de profanation d'une faculté qui aurait dû vous être entièrement consacrée; je vous demande, ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. CXVIII, 85.

222e SUJET.

MORTIFICATION DU GOUT.

Il y en a beaucoup... dont le Dieu est le ventre, qui mettent leur gloire dans leur ignominie, et qui n'ont du goût que pour les choses de la terre. (Philipp., III, 18 et 19.)

C'est par le sens du goût que le péché a été introduit dans le monde; c'est pour avoir mangé du fruit défendu, que nos premiers parents, furent condamnés aux pleurs, aux maladies, aux misères de la vie, à la mort. C'est aussi par ce sens que beaucoup de personnes se perdent, se damnent. *L'épée en a tué plusieurs*, dit l'Esprit saint, *mais l'intempérance en a tué un bien plus grand nombre* (1).

Quoiqu'un religieux n'ait pas à redouter de pareils excès, il doit cependant se précautionner contre la sensualité, afin de ne pas tomber dans les défauts dont parle saint Bernard : « Il y a des religieux, dit-il, qui semblent avoir mieux étudié les conseils d'Hippocrate et de Galien que ceux de Jésus-Christ, et c'est ce qu'ils prouvent par la connaissance qu'ils ont de la propriété spéciale des divers aliments qu'on leur sert : ceci, disent-ils, fait mal à la tête, cela à la poitrine ; celui-ci à l'estomac, celui-là donne la colique, etc. ! »

Il y en a d'autres qui semblent n'être au monde que pour manger : le soin de leur estomac absorbe toutes leurs facultés; un manque d'appétit les désole; ils mangent pour avoir la force de se promener, et ils se promènent pour pouvoir manger ! Oh ! quelle bassesse ! quel avilissement !

Ce n'est pas ainsi qu'en use un véritable religieux : se regardant comme un pauvre à qui on fait l'aumône, il prend avec reconnaissance ce qu'on lui donne; s'il a quelque violence à se faire, quelque répugnance à surmonter, il l'offre à Dieu, se rappelant qu'en qualité de pécheur il serait condamné à être nourri de feu et de flammes, si Dieu l'avait appelé à lui, à tel jour ou à tel moment de sa vie ! S'il sait qu'une chose lui est contraire, il la laisse sans qu'on s'en aperçoive, s'il se peut. Il pense que bien des gens, meilleurs que lui, sont moins bien traités, ont plus à souffrir

(1) Eccli., XXVIII, 22.

que lui ; que le maître absolu de toutes choses, le souverain de l'univers, Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses apôtres ont manqué de pain plusieurs fois.

Le religieux mortifié, sachant très bien que l'âme profite de ce qu'on retranche au corps, se fait un devoir de pratiquer à chaque repas quelque mortification ; tantôt en se privant de ce qui lui plaît le plus, tantôt en se retranchant quelque chose. Il se fait une règle de ne jamais manger ni boire hors des réfections communes, surtout sans permission. Il ne parle jamais ni du boire, ni du manger ; il fait même en sorte de n'y pas penser.

Est-ce ainsi que nous en usons ? Sommes-nous soigneux à ne rien prendre entre les repas ? Recevons-nous avec reconnaissance ce que la communauté nous fait servir ? Bien loin de nous réjouir lorsque les aliments ne sont pas à notre goût, n'avons-nous pas murmuré, et n'avons-nous pas même fait part aux autres de nos impressions à ce sujet ? En un mot, avons-nous suivi l'exemple de Notre-Seigneur, nous souvenant que, pendant sa vie, il vivait d'aumônes, était souvent exposé à manquer même du nécessaire, et qu'à sa mort il fut abreuvé de fiel et de vinaigre (1) ? Pensons-nous que celui qui tient trop à conserver la vie du corps s'expose à perdre celle de l'âme ?

Sommes-nous attentifs à nourrir notre cœur en écoutant la lecture, pendant que nous donnons à notre corps la réfection qui lui est nécessaire. Pensons-nous à ce que dit Notre-Seigneur : *Travaillez, non pas en vue de la nourriture qui périt, mais de celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ?* (S. Jean, VI, 27.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Sauveur et mon Dieu, je me prosterne humblement au pied de votre croix où vous expiez, par de si cruelles douleurs, ma délicatesse et les petits soins que j'accorde à mon corps. Je vous en demande pardon, ô bon Jésus, et la grâce de me corriger, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) S. Jean, XIX, 29 et 30.

223e SUJET.

DISPOSITIONS DANS LESQUELLES ON DOIT PRENDRE SES REPAS.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (S. Matth., IV, 4.)

Pour entrer dans les vues de Jésus-Christ, notre adorable modèle, et prendre nos repas en vrais religieux, nous sommes-nous présentés au réfectoire par soumission à la volonté de Dieu, et non par inclination et pour satisfaire la nature ?

Nous sommes-nous approchés de la table avec modestie, et avons-nous pris en véritables enfants de Dieu, et comme de sa main, la nourriture dont nous avions besoin, ainsi que la prendrait un pauvre auquel on la donnerait par aumône ?

Avons-nous fait avec piété et modestie la prière avant et après le repas, afin de témoigner à Dieu notre reconnaissance pour la bonté qu'il a de pourvoir à nos besoins, et pour lui demander la grâce de faire un bon usage des forces que la nourriture peut nous donner ?

La pensée des privations auxquelles sont condamnées un grand nombre de personnes, nous a-t-elle fait saisir l'occasion d'offrir à Dieu quelque sacrifice ? Le souvenir du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ fut abreuvé au Calvaire, nous a-t-il fait trouver délicieux tout ce qu'on nous a servi ?

Ne nous sommes-nous pas permis d'établir des comparaisons entre ce qui nous est servi et ce qui est servi aux autres ? d'examiner si les aliments répondent à nos goûts, à notre délicatesse, soit pour la qualité, soit pour la quantité ?

Quand nos désirs ne nous ont pas paru satisfaits, ne nous sommes-nous pas impatientés ? n'avons-nous pas murmuré intérieurement, et quelquefois même extérieurement, oubliant que nous aurions peut-être été condamnés à de plus grandes privations, si nous fussions restés dans le monde ?

N'avons-nous pas cherché à justifier nos murmures en alléguant des raisons de santé, nos fatigues, nos occupations, sans penser que nous pouvions scandaliser toute une communauté, en y introduisant la sensualité et l'esprit d'immortification ? Avons-nous réfléchi à la bassesse d'une telle conduite, dont le résultat est de ne vivre, pour ainsi dire, que pour le

corps et ses plaisirs grossiers? Pour nous préserver de cet aveuglement, sommes-nous entrés dans les sentiments de David qui, en se souvenant de ses péchés, disait : *J'ai mangé mon pain comme de la cendre, et j'ai mêlé ma boisson avec mes larmes* ? (Ps. CI, 10.)

Pause....

ACTE DE CONTRITION. — Vous avez bien voulu, ô mon divin Jésus, vous assujettir au boire et au manger, afin de nous apprendre à sanctifier nos repas; et cependant, loin de vous imiter dans la pratique de vos privations, j'aurais voulu ne manquer de rien, être servi même mieux que ne le sont beaucoup de personnes dans le monde. J'en suis confus et humilié, ô mon doux Sauveur, et je vous demande, par vos mérites infinis, et par la médiation de Marie, la grâce d'être plus réservé et plus mortifié à l'avenir.

Je prends la résolution de...

224e SUJET.

DU SILENCE.

Si quelqu'un ne retient pas sa langue comme avec un frein,... sa religion est vaine. (S. Jacq., I, 26.)

Le silence, considéré sous le rapport religieux, est une vertu qui règle l'usage de la parole : nous apprenant à nous taire lorsque nous ne devons pas parler, et à parler lorsque le devoir l'exige.

Il faut garder le silence dans le temps et les lieux indiqués par les règles : dans le temps, c'est-à-dire toujours, à moins que la nécessité n'exige le contraire.

Il faut garder le silence dans les lieux indiqués par les règles, comme à la chapelle, au réfectoire, au dortoir, en marchant dans la maison ou dans les rues.

Quand il est nécessaire de rompre le silence, il faut parler peu, à voix basse, et donner aux autres le temps de dire leur sentiment. Rien n'est si désagréable que ces personnes qui parlent sans cesse, qui prétendent toujours avoir quelque chose à ajouter à ce que les autres ont dit, à raconter mille faits où elles ont pris quelque part.

Il faut veiller sur soi pour ne jamais blesser la vérité, ni la charité, ni aucune convenance; ne jamais parler qu'en bien des personnes absentes; ne jamais manquer au respect dû aux personnes qui ont quelque autorité, soit dans l'ordre ecclésiastique, soit dans l'ordre civil; ne jamais faire connaître ce qui regarde son Institut ni sa communauté; ne jamais communiquer ses pensées aux personnes du dehors; ne jamais leur faire des confidences, ni en recevoir de qui que ce soit.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Avons-nous gardé le silence dans le temps et les lieux désignés par les règles? Lorsqu'il nous a été permis de parler, l'avons-nous fait à voix basse? Avons-nous évité ce qui pourrait troubler le silence et le bon ordre, comme de faire du bruit en marchant, en ouvrant ou en fermant les portes?

Avons-nous évité, dans nos conversations, tout ce qui pourrait déplaire à Dieu et blesser la charité? Avons-nous été fidèles à ces pratiques, en vue de Dieu et pour accomplir la règle que nous avons embrassée? Disons donc avec David : *Seigneur, mettez une garde à ma bouche, et une serrure à mes lèvres* (1); et avec le Sage : *Qui mettra une garde à ma bouche et un sceau à mes lèvres, afin qu'elles ne me fassent pas tomber et que ma langue ne me perde pas?* (Eccli., XXII, 33.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de péchés n'ai-je pas commis par l'indiscrétion et la multitude de mes paroles, ô mon Dieu! J'ai troublé le bon ordre de la maison, j'ai blessé la réputation de mon prochain, j'ai souillé ma conscience! Je vous en demande pardon par les mérites de celui qui ne faisait entendre sa voix que pour votre gloire et le salut des âmes, et par l'intercession de Marie et de Joseph qui nous ont enseigné, par leur exemple, à garder un silence si profond.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. CXL, 3.

225e SUJET.

FAUTES CONTRE LE SILENCE.

Les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. (S. Matth., XII, 36.)

Si les hommes doivent rendre compte même des paroles oiseuses, que doit-on penser de celles qui seraient criminelles, qui offenseraient Dieu, qui blesseraient la charité; de ces paroles qui scandaliseraient le prochain en le portant à malfaire; de ces paroles de murmure, de plainte, de récrimination, par lesquelles un religieux porterait le désordre dans une communauté, et la discorde parmi les membres qui la composent?

Où il y a beaucoup de *paroles, là est fréquemment la disette* (1), là aussi beaucoup de fautes, et peut-être beaucoup de péchés, beaucoup de manquements aux règles et aux commandements.

N'est-ce pas la prévision de ce désordre qui a porté saint Jacques à nous dire que la langue, qui est un membre fort petit, est cependant capable de faire des choses d'un grand éclat. *La langue,* ajoute-t-il, *est comme un feu qui embrase tout, c'est un assemblage de toutes sortes d'iniquités. La langue gâte tout le corps; elle met le feu dans tout le cours de notre vie, étant elle-même enflammée du feu de l'enfer* (2).

Pour ne pas tomber dans ces dérèglements, avons-nous veillé sur nos paroles? avons-nous été très exacts à n'en dire aucune capable d'offenser Dieu, de blesser la charité et de scandaliser le prochain? N'avons-nous pas souvent troublé le bon ordre, en parlant sans nécessité, sans permission ou trop haut? N'oublions jamais cette parole : *Si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait.* (S. Jacq., III, 2.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon de tous les péchés que j'ai commis par mes paroles indiscrètes, imprudentes, déplacées, contraires au bon ordre et à la charité. Accordez-moi par les mérites

(1) Prov., XIV, 23. — (2) S. Jacq., III, 5 et 6.

de Jésus-Christ, et par l'intercession de la très sainte Vierge, la grâce de me corriger de tous ces défauts.

Je prends la résolution de...

226e SUJET.

AVANTAGES DU SILENCE.

Votre force sera dans le silence. (Isaïe, xxx, 15.)

Celui qui garde sa langue garde son âme (1); et si l'on peut dire que là où il y a beaucoup de paroles, il y a aussi beaucoup de péchés, on peut dire de même que là où il y a peu de paroles, il y a également peu de péchés. C'est pour cela que l'Esprit saint nous dit que *si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait* (2); car celui qui ne voudrait pas même dire une parole inutile, se permettra-t-il des paroles déplacées, des paroles libres, des paroles contraires à la charité? se permettra-t-il des murmures contre l'autorité, des répliques, des observations opposées à l'obéissance? Non, sans doute; et de plus, n'est-il pas évident que le silence est un des meilleurs moyens que l'âme puisse employer pour acquérir le recueillement, l'esprit intérieur, la présence de Dieu?

Le silence est le gardien de l'innocence, le maître de la vie spirituelle, le fondement de la prière, la force de l'âme et la porte du salut.

Parlant peu aux hommes, l'âme peut parler souvent à Dieu; et, réciproquement, Dieu la trouvant toujours seule, toujours séparée du tumulte, des conversations et des embarras des choses de la terre, peut lui faire entendre sa douce voix, lui parler cœur à cœur, et la remplir de consolation et de goût pour son service.

Cette âme, ainsi recueillie, ainsi unie à Dieu, a une grande facilité pour la prière, pour l'oraison et pour la vie de l'esprit et du cœur; tout en elle est sérieux et digne de sa vocation; tout en elle tend à son salut, à celui du prochain et à la gloire de Dieu.

Est-ce ainsi que nous agissons? Gardons-nous notre âme? Nous préservons-nous de la dissipation, des fautes continuelles

(1) Prov., xxi, 23. — (2) S. Jacq., iii, 2.

qui sont les fruits amers de la rupture du silence? Parlons-nous plus souvent et plus volontiers à Dieu qu'aux hommes? Ecoutons-nous sa douce voix? en suivons-nous les salutaires influences.

Tâchons donc d'imiter notre divin Maître, dont il était prédit qu'il ne contesterait pas, qu'on n'entendrait pas sa voix dans les places publiques (1). Suivons aussi le conseil que nous donne saint Jacques: *Que chacun soit prompt à écouter et lent à parler* (2), et alors nous pourrons dire, avec saint Paul, *que notre conversation est dans le ciel* (Philip., III, 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! vous les connaissiez mieux que moi, ô mon Sauveur, ces avantages que je me serais procurés si j'avais mieux gardé le silence! Que de peines, que de chagrins, que de péchés de moins! que de mérites de plus! En vous demandant pardon de toutes mes fautes contre cette belle vertu du silence, je vous demande, par vos mérites infinis, et par l'intercession de Marie, la grâce d'être bien fidèle à une pratique si importante.

Je prends la résolution de...

227e SUJET.

SUITES FUNESTES DE LA VIOLATION DU SILENCE.

Celui qui se répand en paroles, blessera son âme. (Eccli., XX, 8.)
La multitude des paroles ne sera pas exempte de péché. (Prov., X, 19.)

Si quelqu'un croit être religieux, et ne met pas un frein à sa langue, mais séduit lui-même son cœur, sa religion est vaine (3); d'où saint Bernard conclut que jamais celui-là ne sera religieux qui ne réprime pas sa langue. Non, jamais il ne sera uni à Dieu, celui qui se livre à la démangeaison de parler; jamais il ne sera homme d'oraison, parce qu'on ne peut passer facilement de la conversation des hommes à celle de Dieu; jamais il n'entrera dans l'esprit de sa règle, puisqu'il en viole un des principaux points. Il scandalisera ses frères, et deviendra peu à peu la ruine de sa communauté; car le

(1) Isaïe, XLII, 2. — (2) S. Jacq., I, 19. — (3) *Ibid.*, 26.

désordre, les divisions, les contestations règnent partout où le silence ne domine pas.

Parler sans cesse devient bientôt un besoin pour un religieux qui ne sait pas réprimer sa langue : alors il parle pour parler ; il dit tout ce qu'il sait et quelquefois ce qu'il ne sait pas ; il a souvent à rougir d'avoir dit ce qu'il devait taire, d'avoir raconté des faits hasardés ; mais rien ne saurait réprimer sa démangeaison de parler. Il sait, et il raconte à qui veut l'entendre mille historiettes plus ou moins scandaleuses. Personne n'est à l'abri de sa critique : Celui-ci a tel défaut, celui-là n'a pas telle vertu... S'il y a un mécontent dans la maison, il ne manque pas de se mettre en communication avec lui, non pour le ramener à de meilleurs sentiments, mais pour entrer lui-même dans ses vues, abonder dans son sens, et, par suite, le troubler toujours de plus en plus.

Comme *un abîme appelle* toujours *un autre abîme* (1), le religieux violateur du silence ne tarde pas à se rendre coupable de jugements téméraires, de médisances, et souvent même de calomnies. Se faisant, pour ainsi dire, le porte-nouvelles de la communauté qui a le malheur de l'avoir pour un de ses membres, il se trouve presque toujours impliqué dans les petits comités de critique et de murmure ; plus malheureux encore s'il répand au dehors les mauvais sentiments de son cœur. C'est ainsi qu'un tel religieux devient le scandale de ses frères et le destructeur du bon ordre et de la régularité.

Malheur donc au religieux qui parle sans scrupule, dans toutes les occasions qui se présentent ! Malheur à celui qui recherche ces occassions, qui les fait naître, qui les entretient, soit au dedans, soit au dehors ! Que de péchés ne commet-il pas ! Péchés contre la charité, contre la vérité, contre le respect dû aux supérieurs ; péchés de scandale qui détruisent l'esprit de l'état et qui perdent les âmes.

N'aurions-nous pas déjà fait quelques pas dans une voie si dangereuse ? Comprenons enfin combien saint Jacques a eu raison de dire *que la langue est un monde d'iniquités, qu'elle est pleine d'un venin mortel.* (S. Jacq., III, 6 et 8.)

(1) Ps. XLI, 8.

Pause.....

Acte de contrition. — Ah ! Signeur, c'est à moi que votre Esprit saint s'adresse, quand il dit : *Celui qui est inconsidéré dans ses paroles tombera dans beaucoup de maux* (1). Je suis accablé sous le poids des maux que j'ai faits par ma langue, et bientôt il faudra que je vous en rende compte, Je ne pourrai jamais subsister devant vous, Seigneur, si vous me jugez à la rigueur : pardonnez-moi, je vous en supplie par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

228e SUJET.

VIE DES SENS.

L'homme sensuel ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu. (1 Cor., II, 14.)

La vie des sens, dans le langage religieux, est l'existence d'un homme qui, dans le fond, ne voudrait pas se rendre criminel, mais cependant s'accorde à peu près tout ce qu'il croit capable de contenter ses appétits ou de flatter ses inclinations. Un tel religieux cherche à savoir tout se qui se passe au dedans et au dehors de sa communauté; presque vide de Dieu, il aime à se remplir l'esprit des nouvelles du monde. Il prend volontiers part aux conversations agréables, même lorsque la charité s'y trouve blessée, surtout s'il s'agit d'une personne qu'il affectionne peu, ou contre laquelle il a quelque ressentiment, quelque jalousie, quelque antipathie. Il aime à voir tout ce qui s'offre à ses regards, et quoiqu'il sache par expérience à quels dangers il s'expose, il veut tout savoir, tout entendre, se rendre compte de tout.

Non seulement il ne pratique aucune mortification, mais il ne veut manquer de rien, ni en santé, ni en maladie.

Si nous pouvions pénétrer dans l'intérieur de cette âme adonnée aux inclinations des sens, nous y découvririons un flux et un reflux de toutes sortes de pensées d'amour-propre, de curiosité, de sensualité, de vaine gloire, etc. Son cœur est travaillé par mille affections qui le partagent et le tyran-

(1) Prov., XIII, 3.

nisent tour à tour; son imagination est toujours en travail, cherchant de nouveaux moyens de charmer ses ennuis et de passer vainement le temps. Il ne voudrait pas faire ce qui est formellement défendu, mais peut-être voudrait-il jusqu'à un certain point que ce qu'il désire fût permis. En restera-t-il là? Non; car, négligeant la plupart de ses devoirs, commettant une multitude de petites fautes, il tombera peu à peu dans de grandes, et bientôt dans une funeste sécurité.

Examinons maintenant de quelle vie nous vivons, si c'est de la vie de l'esprit, de la vie de la grâce ou de la vie de la nature et des sens. Quels sacrifices imposons-nous à notre esprit, à notre goût? Prenons-y garde, car saint Paul nous dit positivement que *si nous vivons selon la chair et ses inclinations, nous mourrons* (1). *Portons* donc *toujours et partout, dans notre corps, la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans notre corps.* (II Cor., IV, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je suis effrayé, grand Dieu, en voyant jusqu'à quel point je me suis éloigné de vous par l'usage immortifié de mes sens : hélas ! ils devaient servir à me rapprocher de vous par l'amour et la reconnaissance, et ils n'ont presque servi qu'à satisfaire mon corps et les inclinations de la nature corrompue. Pardon, Seigneur, pardon par les mérites de Jésus-Christ, mon divin modèle, et par l'intercession de Marie conçue sans péché.

Je prends la résolution de...

229e SUJET.

SIMPLICITÉ, OU CANDEUR RELIGIEUSE.

Celui qui va simplement sera sauvé. (Prov., XXVIII, 18.)

La simplicité, ou la candeur religieuse, est une vertu qui porte le religieux qui la possède à se conduire en tout avec la franchise et la sincérité dont il est capable.

Il évite dans sa tenue, dans son maintien et dans ses démarches tout ce qui ressentirait l'affectation, l'air précieux et mondain.

(1) Rom., VIII, 13.

Se connaissant parfaitement lui-même, il repousse avec soin toute pensée, et, encore plus, tout désir d'honneur et d'élévation.

Sans oublier ce que les lois de la prudence et de la discrétion ordonnent de dire ou de taire, il ne se permettra jamais la moindre dissimulation, le moindre mensonge, dût-il lui en survenir quelque peine, quelque humiliation. On ne remarque dans ses paroles rien qui ressente la prétention, le désir d'attirer l'attention sur lui.

Il parle avec bonté à ses inférieurs, avec cordialité à ses égaux, avec franchise à ses supérieurs. Ses redditions sont sincères et droites; son seul désir est d'être dirigé et non estimé.

En un mot, le religieux simple et candide, ne cherchant que Dieu, ne voulant que Dieu, compte pour rien tout ce qui ne tend qu'à la terre ou à la gloire que les hommes se donnent l'un à l'autre.

Est-ce ainsi que nous agissons? Sommes-nous simples et modestes dans les pensées de notre esprit, dans les sentiments de notre cœur, dans nos désirs, dans nos affections?

Sommes-nous simples et candides dans nos paroles, dans notre maintien, dans nos démarches, dans toute notre conduite? Comprenons-nous cette belle parole de saint Paul : *Faites tout sans murmure et sans hésitation, afin que vous soyez sans reproches et sincères, comme des enfants de Dieu sans répréhension, au milieu d'une nation dépravée et perverse, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde?* (Philipp., II, 14 et 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que j'ai peu imité votre Fils bien-aimé, dans la simplicité de ses paroles, de ses actions, et dans sa conduite parmi les hommes! J'ai voulu me faire remarquer, me faire estimer, me faire apprécier, et c'est pourquoi j'ai si peu cherché à vous plaire! Pardonnez-moi, Seigneur, par les mérites de ce même Fils Jésus-Christ, mon divin Rédempteur, et par l'intercession de Marie, son auguste Mère.

Je prends la résolution de...

230e SUJET.

PRUDENCE.

Soyez prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. (S. Matth., x, 16.)

La prudence est une vertu qui éclaire notre esprit et qui nous fait prendre les moyens les plus sûrs pour arriver à notre fin, c'est-à-dire servir Dieu et nous sanctifier.

On est prudent lorsque, avant de parler ou de prendre une détermination, on examine si la chose est bonne, si on aura à se féliciter ou à se repentir d'avoir dit cette parole, d'avoir tenu ce propos, d'avoir écrit cette lettre, d'avoir fait cette démarche, d'avoir pris ce parti; si les moyens qu'on veut employer sont convenables, justes, légitimes, et si, comme religieux, on peut agir par soi-même.

La prudence nous porte à comparer le présent et le futur avec le passé, ce qui est à faire avec ce qui a été fait; à rapprocher les circonstances pour en tirer des conséquences propres à nous diriger dans les moments et dans les occasions difficiles.

La prudence veut qu'on agisse toujours avec calme et sans précipitation, qu'on réfléchisse sérieusement, et, dans les cas un peu graves, que l'on consulte des personnes sages et désintéressées, leur exposant le tout avec la plus grande sincérité.

La prudence demande que nous évitions de nous mêler des choses qui ne nous regardent pas, et nous défend de prendre part aux différends qui peuvent survenir entre des personnes auxquelles nous devons respect et déférence.

La prudence doit être fondée sur des motifs religieux et surnaturels, autrement elle ne serait qu'une prudence humaine et sans mérite devant Dieu.

Est-ce ainsi que nous nous sommes conduits? Avons-nous mis en pratique ces règles de la prudence chrétienne? Dans les diverses circonstances de la vie, avons-nous pris les moyens les plus propres à nous conduire dans le bien? Ne nous sommes-nous pas exposés à compromettre les intérêts de la religion et ceux de notre ministère en parlant, écrivant ou agissant sans réflexion, sans conseil, avec précipitation, et

peut-être même avec passion? Nous sommes-nous adressés à Dieu pour lui demander ses lumières dans les cas difficiles, et nous sommes-nous mis entre ses mains, nous souvenant de ces paroles de saint Paul : *La prudence de la chair donne la mort, tandis que la prudence de l'Esprit saint donne la vie et la paix?* (Rom., VIII, 6.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai commises contre la prudence et la sagesse que votre Esprit m'aurait inspirées, si je l'avais consulté. Accordez-le-moi, ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, mon auguste Reine.

Je prends la résolution de...

231e SUJET.

DISCRÉTION.

Sortez de l'enfance.... et marchez dans les voies de la sagesse. (Prov., IX, 6.)

La discrétion est une qualité de l'âme qui nous porte à agir avec une grande modération et une grande réserve dans nos discours et dans nos démarches, pour ne blesser personne et ne jamais offenser Dieu de propos délibéré.

La discrétion veut que, dans tout ce que nous disons, écrivons ou faisons, nous gardions les mesures que nous prescrivent les lois de l'état, de la religion, de la vérité et de la charité.

Le religieux discret sait garder pour lui non seulement le secret de ce qui lui a été confié, mais encore ce qu'il tient des imprudents et des indiscrets. Instruit des malédictions prononcées contre celui qui trouble la paix et l'union parmi les frères (1), il se garde bien de rapporter à qui que ce soit un propos, une malencontreuse confidence qui pourrait peiner, blesser la charité et nuire à la paix et à l'union qui doivent régner entre confrères. Si le devoir lui impose une

(1) Prov., VI, 16-19.

déclaration, un avertissement, c'est aux supérieurs, et aux supérieurs seuls qu'il les confie, et il le fait avec toute la modération et tout l'esprit de foi dont il est capable.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Avons-nous été sages et retenus dans nos paroles, dans nos jugements, dans nos démarches, dans nos rapports obligés avec le prochain? Est-ce l'esprit saint qui nous a conduits et dirigés? L'avons-nous consulté dans les circonstances difficiles? N'avons-nous pas été assez indiscrets pour parler de tout ce que nous savions et ne savions pas, et peut-être sans consulter ni la charité ni les à-propos? Avons-nous compris cette parole de l'Esprit saint : *Toutes choses ont leur temps et leurs moyens; le sage sait ce qu'il doit faire et comment il doit agir?* (Eccl., VIII, 5 et 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de fautes n'ai-je pas à me reprocher, ô mon Dieu, sur cette importante vertu! Pardon pour tant de manquements que j'ai commis, et faites-moi la grâce de mettre en pratique l'avis que nous donne l'apôtre saint Jacques : *Que chacun de vous soit prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère* (1).

Je prends la résolution de...

232e SUJET.

DES PEINES ET DES AFFLICTIONS.

Quiconque veut venir après moi.... qu'il porte sa croix.
(S. Luc, IX, 23).

La croix, c'est tout ce qui nous gêne, tout ce qui croise, qui heurte nos idées, nos désirs, nos penchants; tout ce qui contrarie notre humeur, notre amour-propre, notre volonté, notre manière de voir, de juger, de penser; tout ce qui nous empêche de faire ce que nous voudrions, et nous force de faire ce que nous ne voudrions pas; tout ce qui nous empêche d'avoir ce que nous voudrions, et nous oblige d'accepter ce que nous ne voudrions pas.

Nous avons à supporter des défauts dans le prochain : c'est

(1) S. Jacq., I, 19.

la croix pour nous; le prochain en a à supporter de nous : c'est la croix pour lui. Nous n'avons pas toujours ce que nous souhaitons : c'est la croix. Nous ne réussissons pas selon nos désirs : c'est la croix. Nous sommes contrariés dans nos vues, dans nos projets, nos desseins : c'est la croix.

Nous avons des peines, des chagrins : c'est la croix. Nous ne sommes pas où nous voudrions être : c'est la croix. Nous sommes faibles, nous commettons des fautes qui nous humilient : c'est la croix. Nous sommes pauvres : c'est la croix. Nous sommes malades, infirmes : c'est la croix. Nous avons faim, soif, nous sommes fatigués : c'est la croix.

Nous sommes dans une maison qui ne nous plaît pas, avec des confrères, des directeurs qui ne nous reviennent pas; nous sommes chargés d'un emploi qui contrarie nos goûts; nous sommes ennuyés, fatigués : c'est la croix pour nous.

Nous avons du dégoût pour l'oraison, pour la prière, pour les vertus que nous devons pratiquer : c'est la croix. Nous nous ennuyons dans notre emploi, peut-être même dans notre vocation : c'est une tentation qu'il faut surmonter, c'est la croix qu'il nous faut porter. Un malheur nous survient, une mauvaise nouvelle nous arrive : c'est la croix. Une circonstance nous attire une pénible humiliation : c'est la croix, Nous attendions une approbation, un mot d'encouragement, nous ne l'avons pas; loin de là, nous recevons un blâme : c'est la croix.

Comment portons-nous nos croix ? Est-ce avec plaisir? est-ce au moins avec résignation? N'est-ce pas par force et par contrainte? Souvenons-nous que l'élément du chrétien, c'est la croix; il est né dans son sein, et il ne doit mourir qu'entre ses bras. Disons donc avec notre adorable maître : *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite*, et non la mienne. (S. Matth., xxvi, 42.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, je déteste de tout mon cœur cet amour de moi-même qui m'a fait commettre tant de péchés, et perdre le mérite de tant de croix; qui m'a rendu si aveugle sur mes vrais intérêts, et si insensible pour votre gloire; je vous en demande pardon, par les mérites de

Jésus mort ignominieusement sur la croix, et par l'intercession de Marie, mère de douleur.

Je prends la résolution de...

233e SUJET.

IL FAUT PORTER SA CROIX.

Celui qui ne porte pas sa croix.... n'est pas digne de moi.
(S. Matth., x., 38.)

Si la croix n'entrait jamais dans le palais des grands, ne logeait jamais sous les lambris dorés; si les honneurs, la santé et les autres avantages de ce monde en exemptaient, quelques personnes pourraient espérer de vivre ici-bas sans la porter. Mais non; la croix est pour tous: elle est pour tous les temps et pour tous les lieux.

La souffrance est l'apanage de notre nature; en naissant, nous la trouvons en face de nous, et c'est elle qui nous arrache le dernier soupir; Dieu le permet ainsi pour des raisons sages, salutaires et dignes de l'amour qu'il nous porte. Il veut par là nous détacher du monde, nous donner occasion d'expier nos péchés, nous forcer, pour ainsi dire, de recourir à lui. Il juge ces souffrances utiles à notre sanctification; et, en effet, que de saints ne seraient pas aujourd'hui dans le ciel, s'ils n'avaient été éprouvés, affligés, persécutés!

Depuis le péché d'Adam, chaque créature a presque le droit de nous tourmenter : le froid, le chaud, la faim, la soif, la maladie, la fatigue; la perte d'un parent, d'un ami, de la fortune; une épreuve, une maladresse, un manque de réussite, mille choses, en un mot, peuvent devenir pour nous des objets d'épreuves et de souffrances.

Souvent aussi, il faut bien en convenir, nous avons des croix, parce que nous avons des défauts, et que nous ne voulons pas en subir les conséquences; nous avons des croix, parce que nous sommes humiliés et que notre orgueil ne peut le souffrir; parce que les autres font mieux que nous, ce que notre jalousie ne peut supporter; parce que notre sensualité ne peut pas toujours être satisfaite; parce que nous n'avons pas ce que nous désirons; parce que nous ne pouvons rien souffrir, ni des autres ni de nous-mêmes; parce que nous

nous laissons aller à notre humeur; parce que nous n'avons pas accoutumé notre volonté au joug de l'obéissance, et que, cependant, il faut être soumis; parce que nous ne voudrions jamais manquer de rien; parce que nous cherchons ici-bas notre bonheur et notre consolation. Ainsi, et reconnaissons-le, nous souffrons parce que nous avons fait de nos passions, de nos inclinations, autant de tyrans qui demandent sans cesse de nouveaux aliments, sans que nous puissions jamais parvenir à les satisfaire.

Revenons à de meilleurs sentiments. Souffrons en vue de Dieu les peines qui nous viennent directement ou indirectement de lui. Réprimons nos passions, et outre que nous aurons moins à souffrir, nous pécherons moins. Disons donc avec Judith : *Tout ceci est arrivé pour notre amendement, et non pas pour notre perte.* (Judith, VIII, 27.)

Pause.....

Acte de contrition. — Pour la moindre peine, pour la moindre souffrance, je me plains, je murmure, je m'impatiente comme si je ne devais rien souffrir, comme si je ne méritais pas, au contraire, de souffrir beaucoup. Pardonnez, Seigneur, pardonnez-moi mes immortifications. Coupez, retranchez, divisez en ce monde, mais épargnez-moi dans l'autre; c'est la grâce que je vous demande par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

234e SUJET.

COMMENT IL FAUT PORTER SA CROIX.

Considérez comme sujet d'une joie complète lorsque vous serez mis à diverses épreuves. (S. Jacq., I, 2.)

Beaucoup de saints sont allés au-devant des croix, les ont ardemment désirées, les ont sincèrement demandées. *Ou souffrir ou mourir,* disait sainte Thérèse. *Ne pas mourir, pour toujours souffrir,* disait sainte Madeleine de Pazzi. *C'est assez, Seigneur, c'est assez,* disait saint François Xavier, lorsqu'il s'agissait de consolations spirituelles; mais lorsqu'il s'agissait de souffrances, ce n'était plus le même lan-

gage : *Encore plus, encore plus,* s'écriait-il. Les apôtres, ayant été battus de verges, *se réjouissaient d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ* (1).

Trop peu vertueux pour avoir de pareils sentiments, recevons au moins avec résignation les peines, les souffrances que le Seigneur nous envoie, ou que nos péchés, nos manquements, nos imprudences nous attirent. Recevons les croix en esprit de pénitence, pour la rémission de nos péchés : recevons-les en union à celle que Jésus-Christ a portée pour notre amour, lorsqu'il était sur la terre; recevons-les pour augmenter nos mérites, et nous rendre moins indignes des miséricordes de Dieu; recevons-les avec joie, car les croix sont des signes de bienveillance qu'il accorde à ses amis, ainsi que l'ange Raphaël le disait au saint homme Tobie : *Parce que vous étiez agréable au Seigneur, il a fallu que vous fussiez éprouvé par la tribulation* (2). C'est bien ainsi que le comprenait David, lorsqu'il disait : *Oh ! qu'il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié* (3), c'est-à-dire, que vous m'ayez donné une croix à porter !

Est-ce ainsi que nous recevons les croix que Dieu nous envoie ? Les portons-nous avec bonheur et gloire, comme l'étendard du grand monarque de l'éternité ? Pensons-nous que, par les croix et les afflictions, nous entrons en société avec les saints et avec Jésus-Christ lui-même ? Comprenons-nous l'enseignement que nous donne ce divin Maître, par ces paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi,... qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive* (4) ? et dans le plus fort de nos peines, disons-nous avec le saint homme Job : *Que le nom du Seigneur soit béni ?* (Job, I, 21.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quand me sera-t-il donné, ô mon Seigneur, de n'avoir plus tant de peur des souffrances ? Je sais cependant bien que renoncer aux souffrances, c'est renoncer aux jouissances du ciel. Je vous demande pardon, ô mon doux Jésus, d'avoir eu tant d'opposition avec vos maximes. Accordez-moi, par vos mérites infinis et par l'in-

(1) Act., V, 41. — (2) Tob., XII, 13. — (3) Ps. CXVIII, 71. — (4) S. Matth., XVI, 24.

tercession de Marie, la grâce de faire un bon usage des souffrances qu'il vous plaira de m'envoyer.

Je prends la résolution de...

235e SUJET.

AVANTAGES DES AFFLICTIONS.

C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. (Act.. XIX, 21.)

Il m'a été bon, ô mon bieu que vous m'ayez humilié, que vous m'ayez affligé, disait David (1), et bien d'autres avec lui peuvent tenir le même langage. Beaucoup de saints, qui sont aujourd'hui dans la gloire, se seraient perdus sans les peines, les afflictions, les croix que Dieu leur a envoyées.

Nous sommes naturellement trop attachés au monde, c'est-à-dire à la vie et aux satisfactions des sens; les peines et les afflictions nous en séparent comme nécessairement. Nous nous plaisions trop dans une position; Dieu permet que nous en soyons déplacés pour nous faire soupirer vers le ciel, que nous ne perdrons jamais quand nous le posséderons. Nous tenions à un parent, à un ami; Dieu nous en prive pour nous apprendre que lui seul est digne de nos affections, de notre attachement, de notre amour. Nous éprouvons un accident, nous faisons une perte; Dieu le permet pour nous apprendre que les vrais biens, notre véritable fortune ne sont que dans le ciel. C'est par les peines et les épreuves, endurées en vue de Dieu, que nous pouvons lui prouver, et nous prouver à nous-mêmes, que nous l'aimons, que nous sommes soumis à sa volonté, que nous adorons humblement ses desseins.

Les peines, les épreuves souffertes avec résignation, et en union à Jésus-Christ, l'homme de douleur par excellence, sont d'un prix immense devant Dieu. *Un* Benedicamus *dans l'affliction*, dit saint François de Sales, *vaut mieux que cent* Deo gratias *dans la prospérité*. Aussi, Jésus-Christ dit-il, dans le saint Évangile : *Bienheureux sont ceux qui pleurent.... Bienheureux sont ceux qui souffrent* (2). Nous devons même regarder les croix que Dieu nous envoie, comme le sceau du

(1) Ps. CVIII, 71. — (2) S. Matth., V, 5 et 10.

salut; car ce sont ses amis que Dieu afflige le plus, pour leur faire mériter une plus belle récompense. Dans le ciel, les élus se réjouiront de ce qui les aura affligés sur la terre; et, dans l'enfer, les réprouvés expieront par des larmes amères leurs joies criminelles de ce monde.

Est-ce ainsi que nous avons regardé les afflictions? Est-ce dans cet esprit que nous les avons reçues? Avons-nous compris cette belle leçons que saint Paul nous donne à ce sujet : *Les afflictions qui sont si légères, qui ne durent qu'un moment, produisent en nous le poids immense d'une éternelle et incomparable gloire?* (II Cor., IV, 17.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon aimable Jésus, d'avoir été jusqu'à présent si ennemi de votre croix. J'ai fui les souffrances et les humiliations autant que j'ai pu; je me suis procuré des jouissances, peut-être même en vous offensant, et il ne m'en reste que les remords de ma conscience qui me les reproche. Accordez-moi. par les mérites de votre croix et par l'intercession de Marie votre sainte Mère, la grâce de souffrir quelque chose pour votre amour.

Je prends la résolution de...

236e SUJET.

LA TRISTESSE ET SES DIFFÉRENTES SORTES.

La tristesse qui est selon Dieu produit une pénitence salutaire; mais la tristesse de ce monde produit la mort. (II Cor., VII, 10.)

Un serviteur triste déshonore son maître, dit un pieux auteur. Il y a une bonne tristesse, et il y en a une très mauvaise. La bonne tristesse, celle qui est selon Dieu, est calme et tranquille; bien loin d'abattre et de décourager, elle donne de la force et de l'énergie! On peut même l'appeler tristesse joyeuse, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'onction de la grâce, qui rend douces les larmes qu'elle fait couler : c'est la tristesse des saints, c'est celle qui les a conduits au ciel. Eh! y a-t-il rien de plus consolant pour un chrétien, que de savoir qu'un peu de larmes éteint les flammes de l'enfer? A la vue de celles que nous versons sur nos péchés, la

justice divine devient sans armes. Non, Dieu ne peut pas punir un cœur repentant et qui pleure : quoi de plus consolant !

Mais il y a aussi une mauvaise tristesse, c'est celle qui accable l'homme orgueilleux, lorsqu'il n'a pas réussi dans ses projets, ou qu'il n'est pas apprécié comme il le désirerait ; une tristesse de bouderie, lorsqu'il est contrarié, qu'il n'a pas ce qu'il souhaiterait ; une tristesse d'immortification, lorsqu'il ne peut satisfaire ses goûts, ses désirs, ses penchants ; une tristesse de trouble et d'impatience, qui résulte de son peu de vertu, des remords d'une conscience mal réglée; une tristesse de punition, lorsqu'il a eu le malheur de se laisser aller à quelque faute, de commettre quelque imprudence, de faire quelque fausse démarche.

Voyons quelles sont les causes de nos chagrins, de notre tristesse. Est-ce l'offense de Dieu ou des humiliations inséparables de notre état? Nous demandons-nous souvent, comme le prophète royal : *Mon âme, pourquoi est-tu triste? et pourquoi me troubles-tu* (1) ? Rendons-nous compte à nous-mêmes de ces causes et de leurs effets. Prenons garde qu'une mauvaise tristesse ne s'empare de notre cœur : suivons l'avis que nous donne l'Esprit saint : *Chassez la tristesse loin de vous ; car elle en a tué beaucoup, et il n'y a en elle aucune utilité.* (Eccli., xxx, 24 et 25.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si la tristesse que je ressens n'était causée que par l'injure que mes péchés vous ont faite, ô mon Dieu, ou par la peine que j'ai causée à mon prochain, ou le tort que je lui ai fait, elle serait raisonnable ; mais ma tristesse a un autre principe : c'est mon amour-propre qui a été froissé, c'est mon orgueil qui a été humilié, c'est ma nature, ce sont mes désirs qui n'ont pas été satisfaits. Je vous demande pardon, Seigneur, de m'être laissé aller à une si mauvaise tristesse ; accordez-le-moi, ce pardon, par les mérites de la juste tristesse de votre Fils, et par les douleurs de Marie au pied de la croix.

Je prends la résolution de...

(1) Ps. xlii, 5.

237e SUJET.

CAUSE DES TROUBLES ET DES CHAGRINS.

Ils ne connaissent point la voie de la paix. (Rom., III, 17.)

L'Esprit saint nous apprend que les méchants ne jouiront jamais d'une véritable paix (1), et c'est une vérité que confirme l'expérience de chaque jour. Ils appellent la paix, et la paix s'éloigne d'eux de plus en plus. On pourrait aisément en dire autant du religieux qui chercherait le bonheur dans la satisfaction de ses sens et de ses penchants ; du religieux qui ne travaillerait pas sérieusement à réprimer ce qu'il y aurait en lui de contraire à ses devoirs, à l'esprit de son état. Chacune de ses inclinations le tourmente et le trouble ; l'amour-propre le porte à dominer, à s'élever, et il ne le peut ; la crainte des mépris, des humiliations, le suit partout, et il est cependant obligé d'en supporter un grand nombre. Il ne voudrait faire que ce qui lui plaît, et, le plus souvent, il est obligé de faire ce qui lui répugne.

Amateur de ses aises, le religieux immortifié voudrait ne manquer de rien, et cependant il est contraint de manquer de beaucoup de choses que sa cupidité désire. Il ne voudrait rien endurer, et il est forcé de souffrir beaucoup, non seulement des autres, mais surtout de lui-même. Il s'irrite intérieurement de tout ce qui le gêne ou le contrarie. Presque chacune de ses paroles porte l'empreinte de la vivacité et des chagrins dont il est dévoré. Gai parfois avec ses intimes, il est presque toujours sombre, sauvage, boudeur, vis-à-vis de ceux qui ont eux le malheur de lui déplaire, même involontairement.

Ayant encore la foi et quelque crainte de Dieu, sa conscience lui fait de vifs reproches ; mais n'ayant pas le courage de l'écouter, et de suivre ses inspirations, il reste en proie aux troubles et aux chagrins qui le dévorent sans cesse.

Examinons maintenant notre conduite à ce sujet. Avons-nous établi notre paix sur la ruine de nos passions ? Avons-nous réprimé en nous l'orgueil par lequel nous voulons toujours monter, toujours être honorés, qui nous fait craindre

(1) Isaïe, XLVIII, 22.

les humiliations attachées à notre état, qui nous excite à rechercher les considérations, qui s'inquiète sur l'opinion qu'on peut avoir de nous, sur ce qu'on peut dire ou penser? Avons-nous souffert sans murmure et sans chagrin ce que le prochain peut avoir de pénible et de fâcheux? A la vue de nos défauts, de nos imperfections, de nos misères, ne nous sommes-nous pas troublés, au lieu de nous humilier et de demander à Dieu la force et le courage de nous corriger? Avons-nous bien compris que nous ne serons jamais en paix, ni avec Dieu, ni avec le prochain, ni avec nous-mêmes, si, par l'esprit, nous ne faisons pas mourir en nous les désirs de la chair? Examinons si ces paroles de l'Esprit saint ne sont pas écrites pour nous : *D'où viennent vos inquiétudes et vos dissensions, sinon de vos convoitises, qui portent en vous la guerre et le trouble?* (S. Jacq., IV, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Sauveur, d'avoir souvent attribué à votre service mes chagrins et mes troubles, tandis qu'ils ne viennent que de mon immortification, de mon orgueil et de l'amour excessif de moi-même. Je vais travailler à détruire ces trois causes de mes ennuis; aidez-moi, ô bon Jésus, à y réussir par vos mérites et par l'intercession de votre tendre Mère, la glorieuse Vierge Marie.

Je prends la résolution de...

238e SUJET.

SCRUPULES.

Seigneur, ne permettez pas que je sois confondu après avoir espéré en vous. (Ps. XXIV, 20.)

On applle *scrupules*, certaines peines de conscience plus ou moins motivées. Les uns sont mal fondés et les autres bien fondés; les premiers sont, à vrai dire, des scrupules et les seconds des remords de conscience.

On appelle scrupules proprement dits, des peines, des inquiétudes qui représentent comme une faute très grande ce qui n'en n'est qu'une peu importante.

Ces peines n'ayant que des causes vagues et indéterminées, nous pouvons croire qu'elles ne sont que des scrupules. Dans ce cas, il faut beaucoup nous défier de nos propres lumières, ne pas nous faire juges dans notre propre cause; mais nous en rapporter à notre confesseur, à notre directeur; exposer naïvement nos doutes ; nous en bien expliquer une bonne fois, deux s'il est nécessaire, puis nous soumettre humblement aux conseils qui nous sont donnés, et ne pas revenir sur ces objets ; mettre notre confiance en Dieu, et nous laisser conduire comme des enfants soumis.

Lorsque ces peines sont fondées, c'est-à-dire, lorsque ces remords de conscience portent sur des péchés véritables, sur de graves manquements à ses devoirs qu'on n'a pas confessés, ou qu'on a mal confessés, il faut réparer ce mal et faire une sérieuse revue, si le confesseur le juge convenable.

Examinons notre conduite à cet égard. Lorsque nous avons éprouvé des remords de conscience, les avons-nous apaisés par une bonne confession? Lorsqu'on nous a dit que nos peines étaient mal fondées, nous sommes-nous bornés à les exposer simplement, et sommes-nous ensuite demeurés soumis aux avis qu'on nous a donnés? Nous sommes-nous laissé conduire? Avons-nous été bien persuadés que Dieu ne délaisse jamais celui qui, après avoir fait ce qu'il a pu, s'est abandonné au jugement de ceux qui lui sont donnés pour le diriger? que Dieu ne damnera jamais ceux qui se laissent guider humblement par leurs supérieurs légitimes, tandis que ceux qui s'entêtent, qui veulent se gouverner eux-mêmes, tombent souvent dans les piéges du démon ?

Avons-nous pensé que le défaut de soumission, en cette matière, ne peut provenir que de l'orgueil, et qu'il nous expose à devenir semblables aux pharisiens qui refusaient d'entrer dans le palais de Pilate de peur de se souiller, et qui ne craignaient pas de susciter de faux témoins pour faire condamner Jésus-Christ, le Saint des saints? Avons-nous compris le sens de cet oracle : *L'obéissance est meilleure que les victimes* (1) ? Ces paroles sont bien consolantes pour le religieux soumis,

(1) I Rois, xv, 22.

qui peut alors s'écrier : *J'ai mis mon espérance en vous, Seigneur, je ne serai jamais confondu.* (Ps. XXX, 2.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai recours à vous, ô mon Dieu, le plus indulgent et le plus miséricordieux de tous les maîtres! Je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai commises, en ne soumettant pas mes scrupules au jugement de mes supérieurs. Je vous prie, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, d'augmenter en moi la foi, la confiance et la docilité.

Je prends la résolution de...

239e SUJET.

MALADIES.

Il a pris sur lui nos infirmités, il a porté nos maux.
(S. Matth., VIII, 17.)

La santé est un don de Dieu : il faudra en rendre compte ; car il ne nous l'a donnée que pour être employée à procurer sa gloire et notre salut. Nous devons la conserver, et, à cet effet, nous servir des moyens qui entrent dans les vues de la Providence, et qui sont conformes à la pauvreté et à la simplicité de notre vocation; mais, dans le cas où Dieu jugerait à propos de nous en priver, nous devons nous soumettre à son adorable volonté; supporter avec résignation les douleurs, les ennuis, les contrariétés qui sont les suites inévitables de la maladie; les unir aux souffrances de Jésus-Christ, lorsqu'il était sur la terre; nous bien convaincre que rien n'arrive que par son ordre ou sa permission, et que la maladie peut nous être utile et contribuer, aussi bien que la santé, à notre avancement dans la vertu ; que c'est peut-être en punition de l'abus que nous avons fait de la santé, que Dieu nous a envoyé cette maladie, cette infirmité; que ce sera peut-être à cette épreuve que nous devrons notre salut et l'expiation de nos fautes.

Est-ce ainsi que nous en usons dans nos maladies? Au lieu de recevoir avec reconnaissance les charitables services de nos confrères, ne nous rendons-nous pas difficiles, exi-

geants comme si tout nous était dû, comme si l'on n'avait à s'occuper que de nous, comme si on devait tout sacrifier à nos petits caprices, à notre caractère, à notre humeur? Pensons-nous à nous préparer à la mort, et nous occupons-nous, au moins, autant de la santé de notre âme que de la guérison de notre corps? Unissons-nous nos souffrances à celles que Jésus-Christ a endurées pour nous sur la croix? Par nos discours, par notre patience et par notre soumission aux ordres de Dieu, édifions-nous ceux qui vivent avec nous ou qui nous visitent dans nos maladies? Au temps de notre infirmité, entrons dans l'esprit de ces paroles de l'Esprit saint : *Mon fils, ne vous méprisez pas vous-même dans vos maladies; mais priez le Seigneur, et il vous guérira*, c'est-à-dire : Ne négligez pas de vous servir des médicaments; mais n'y mettez pas toute votre confiance : priez auparavant le Seigneur; car c'est de lui que la guérison doit venir. (Eccli., XXXVIII, 9.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que votre patience et votre bonté sont grandes envers moi! Vous me supportez lorsque, troublé, inquiet par les infirmités d'un corps qui doit bientôt retourner en poussière, je demeure tranquille, en portant dans mon âme des germes de la mort éternelle. Je vous demande pardon du trop grand soin que je prends de mon corps et de ma funeste insensibilité pour mon âme. Daignez aussi, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, m'accorder la grâce de supporter patiemment les maladies.

Je prends la résolution de...

240e SUJET.

DU TROP GRAND SOIN DE SA SANTÉ.

Tandis que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. (II Cor., IV, 16.)

Il n'est pas croyable, dit sainte Thérèse, combien est grande la guerre que l'amour du corps fait à l'âme. Il semble, ajoute-t-elle, que plusieurs n'aient quitté le monde que pour travailler non seulement à ne pas mourir, mais même à ne

pas être malades. On est tellement occupé du soin de sa santé, dans le désir, dit-on, d'observer plus exactement la règle et de mieux servir Jésus-Christ, qu'on finit par passer sa vie sans faire ni l'un ni l'autre. On cesse d'aller aux exercices un jour, parce que l'on craint d'être incommodé; le lendemain, parce qu'on l'a été la veille, et les deux ou trois jours suivants, parce qu'on a peur de le redevenir.

Dans ces dispositions, on ne manque jamais d'amis qui conseillent ces soins, ni de prétendus médecins qui viennent donner leurs avis; dire ce qu'il faudrait, ce qu'il ne faudrait pas; conseiller de prendre tel aliment, de s'abstenir de tel autre; en un mot, mettre dans l'esprit d'un malade des désirs que probablement il n'aurait pas même pu satisfaire dans le monde.

Soyons donc plus religieux que médecins; ayons plus soin de notre âme que de notre corps. Hélas! ajoute la même sainte, qu'on serait bien plus résigné, si l'on pensait aux épreuves que subissent dans le monde un grand nombre de personnes qui sont accablées d'infirmités et de souffrances, et qui, cependant, n'ont rien pour se soulager, pas de lit pour se reposer, pas de feu pour réchauffer leurs membres glacés, pas un verre de boisson pour apaiser la soif qui les dévore et éteindre la fièvre qui les consume!

Apprenons donc à souffrir et à supporter les peines qui nous arrivent; car les souffrances de cette vie, les peines, les infirmités, n'ont aucune proportion avec la gloire qui nous est promise (1). « Si vous pensiez plus souvent à votre mort, dit l'auteur de l'*Imitation* (2), qu'à ce qui peut prolonger votre vie, il n'y a pas de doute que vous n'eussiez plus d'ardeur pour le bien, plus d'empire sur vos sens et sur votre imagination; alors, loin de vous tourmenter et de vous inquiéter sur vos infirmités, vous vous réjouiriez de voir tomber peu à peu en ruine cette muraille de votre corps qui vous sépare de Jésus-Christ. »

Examinons quelle est notre conduite, comment nous supportons nos maladies, nos infirmités, et si nous pouvons dire avec saint Paul : *Je meurs tous les jours.* (I Cor., xv, 31.)

(1) Rom., VIII, 18. — (2) Liv. I, ch. XXI, 5.

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! mon aimable Sauveur, je vous vois expirant sans aucun adoucissement, couronné d'épines, attaché à un gibet infâme, et moi, votre disciple, et disciple bien coupable, je ne veux rien souffrir. Ah! pardon, ô mon bon Maître, pardon de l'injure que je vous fais et de la conduite blâmable par laquelle j'ai peut-être déshonoré mon caractère de chrétien; pardon en vue des mérites de votre passion et de votre mort, et par l'intercession de Marie, la mère de douleur.

Je prends la résolution de...

241e SUJET.

DE LA MORT.

Il est arrêté que les hommes meurent une fois. (Hébr., IX, 27.)

La mort est la séparation momentanée de l'âme d'avec le corps. L'âme va paraître devant Dieu, le corps sera réduit en poussière. Un jour, qui n'est pas éloigné, nos membres seront sans vie, nos yeux se fermeront, nos oreilles n'entendront plus, nos mains n'agiront plus, nos pieds ne marcheront plus; nous serons renfermés dans un tombeau; nos chairs se décomposeront; nos membres se sépareront du corps; toute notre humanité se réduira d'abord en pourriture, puis en poussière; nous ne serons plus rien pour ce monde, et ce monde ne sera plus rien pour nous.

A la mort, il faut se séparer de tout, abandonner toutes choses : le riche, ses domaines; le mondain, ses plaisirs; l'ambitieux, ses dignités, ses honneurs. Il en sera de nous ce qu'il en est de tant d'autres qui nous ont précédés : que sont-ils? qu'en dit-on? que fait-on pour eux? Hélas! peut-être qu'on les loue là où ils ne sont pas, tandis qu'ils sont tourmentés là où ils sont.

Quand tout cela nous arrivera-t-il? dans dix ans, dans deux jours, demain, ce soir? Nous n'en savons rien; mais ce que nous devons savoir, c'est que cela nous arrivera très certainement, et plus tôt que nous ne le pensons. Ce que nous savons, c'est que nous sommes poussière et que nous retournerons

en poussière (1). Ce que nous savons, c'est que nous devons toujours être prêts pour n'être pas pris au dépourvu. Ce que nous savons, c'est que nous n'emporterons de ce monde, que le bien ou le mal que nous y aurons fait. Ce que nous savons, c'est qu'il ne servirait de rien à un homme d'avoir été riche en biens de la terre, si, au moment de la mort, il est pauvre en vertu ; qu'il ne lui servira de rien d'avoir acquis de vastes connaissances, s'il n'a pas su sauver son âme ; qu'il ne lui servira de rien d'avoir réussi en tout, s'il a négligé la chose la plus importante, et qui est la seule nécessaire (2), le salut de son âme.

Est-ce ainsi que nous nous sommes préparés à la mort ? Avons-nous pratiqué la vertu ? Avons-nous fui le vice? Avons-nous tenu notre âme dans l'état de grâce, par la fuite du péché, par la confession, par la pénitence ? Avons-nous pensé que Jésus-Christ ne nous dit pas seulement de nous préparer, mais de nous tenir prêts, parce que *le jour du Seigneur viendra comme un voleur* qui cherche à surprendre (3) ; *qu'il viendra lorsque nous y penserons le moins ?* (S. Luc, XII, 40.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, je dois mourir, et très prochainement, et je n'y pense pas; je ne pense pas à me préparer à ce terrible passage ; je commets le péché qui peut me rendre la mort très mauvaise (4) ; je ne pratique pas la vertu qui peut m'en adoucir toutes les rigueurs !

Je vous demande pardon, ô Seigneur, du mauvais usage que j'ai fait de la liberté que vous m'avez donnée pour éviter le mal et faire le bien. Je vous prie, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, de m'accorder la grâce de mener une sainte vie, afin que je puisse faire une sainte mort.

Je prends la résolution de...

(1) Gen., III, 19. — S. Luc, X, 42. — (3) II S. Pierre, III, 10. — (4) Ps. XXXIII, 22.

242e SUJET.

MORT DU BON RELIGIEUX.

La mort des saints du Seigneur est précieuse à ses yeux.
(Ps. cxv, 15.)

Oui, la mort du bon religieux est précieuse aux yeux du Seigneur, parce qu'il a pris toutes les précautions nécessaires pour la rendre sainte, parce qu'il s'y est préparé avec le plus grand soin. Cette mort est heureuse parce qu'elle ne lui ôte rien : depuis longtemps, le bon religieux a tout quitté de fait et de cœur, parents, amis, biens, volonté propre. Cette mort est heureuse, parce que la conscience du bon religieux est en paix. Il a pu faire des fautes; mais il les a confessées et il en a fait pénitence, il s'en est corrigé.

La mort du bon religieux est heureuse, parce qu'elle est pleine de consolation : le bon religieux se voit comme un enfant sur le point de se jeter entre les bras de son tendre Père qui règne dans les cieux. Cette mort est pleine d'espoir : le bon religieux sait très bien qu'ayant porté la croix à la suite de son divin Maître, ayant pleuré et gémi dans cette vallée de larmes, il ne lui reste qu'*à recevoir la couronne de justice promise à ceux qui*, comme lui, *auront servi Dieu avec fidélité* (1).

Oh ! qu'alors le religieux est content d'avoir observé les commandements; de s'être consacré à Dieu par les vœux de la religion ; d'avoir accompli ses devoirs de règle ! Qu'il est heureux d'avoir quitté le monde, d'avoir eu en horreur ses pompes et ses maximes ! Qu'il est heureux d'avoir choisi la dernière place, de s'être abaissé, voyant qu'il va être exalté (2) ! Qu'il est heureux de s'être renoncé lui-même, pour imiter celui qui *a été obéissant jusqu'à la mort de la croix* (3) ! Qu'il est heureux de n'avoir cherché en tout que la gloire de Dieu, son salut et celui du prochain ! Qu'il est heureux d'avoir appris à un grand nombre d'autres à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir ?

Est-ce ainsi que nous nous préparons à la mort ? Vivons-nous de manière à pouvoir goûter ces consolations ? Imitons-

(1) II Tim., iv, 8. — (2) S. Luc, xiv, 11. — (3) Philipp., ii, 8.

nous saint Paul, et pouvons-nous dire, comme lui, que nous n'avons pas frappé l'air; que nous avons réduit notre corps en servitude; que nous avons combattu vaillamment, et que nous avons achevé notre course, que nous avons été fidèles jusqu'au bout (1)? S'il en est ainsi, nous pourrons dire avec le prophète-roi : *Je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur* (2); et avec l'Esprit saint, dans l'Apocalypse de saint Jean : *Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur; car désormais ils se reposeront en paix,... parce que leurs œuvres les suivent.* (Apoc., XIV, 13.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Si du berceau on m'eût porté au tombeau, ma mort aurait été précieuse à vos yeux, Seigneur; cependant vous ne m'avez laissé la vie, donné l'usage de la raison, appelé à la grâce inestimable de la foi, etc., que pour rendre cette mort meilleure et plus précieuse encore. C'est ce que je n'ai pas fait jusqu'à présent : je m'en repens sincèrement; je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

243e SUJET.

MORT DU MAUVAIS RELIGIEUX.

La mort des pécheurs est très mauvaise. (Ps. XXXIII, 22.)

Si la mort du pécheur est mauvaise et très mauvaise, suivant le langage du prophète, que ne peut-on pas dire de celle du mauvais religieux! L'homme du monde peut alléguer ses affaires, les dangers qui l'environnent, le peu de secours qu'il a pour pratiquer la vertu et résister au torrent qui l'entraîne; mais le religieux, que peut-il alléguer? Que lui manque-t-il pour devenir un saint, un grand saint? et il n'est devenu qu'un misérable, qu'un serviteur infidèle! Aussi, quel n'est pas le malheur de son état!

Tout, dans le mauvais religieux, vient l'accabler au moment de sa mort : dans le passé il voit sa vocation dont il n'a pas profité, les grâces, les lumières, les secours de salut

(1) II Tim., IV, 7. — (2) Ps. CXXI, 1.

dont il a abusé, les péchés qu'il a commis et qu'il n'a pas expiés, les sacrements qu'il a peut-être profanés ! dans le présent, les remords d'une conscienee dont il n'a peut-être jamais écouté les justes reproches, ; dans l'avenir, la mort que le progrès du mal lui rend presque visible, la voix du juste juge qui semble retentir à ses oreilles pour l'appeler à son tribunal ! l'éternité qui s'ouvre à ses regards !

Les pensées pieuses qu'on lui suggère, les motifs d'espérance dont on lui parle, et qu'il sait n'être pas pour lui, achèvent de le désespérer.

Eh bien ! que nous dit à ce sujet notre conduite ? Que nous promettent nos actions ? N'oublions pas que notre mort sera telle qu'est notre vie. Pensons-y, préparons-nous-y sérieusement. Hâtons-nous ; *les jours sont mauvais* (1), ils sont courts (2), plus courts que nous ne le croyons ! N'attendons pas qu'on nous adresse ces terribles paroles : *J'ai appelé, et vous vous êtes éloignés ;... vous avez dédaigné mes conseils et négligé ma menace* (3) ; *le temps est venu* (4) : *qu'on amène ce serviteur infidèle, qu'on lui lie les pieds et les mains, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures* (5) ; qu'il apprenne que c'est une *chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (6), *et qu'on ne se moque pas de lui impunément.* (Galat., VI, 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Pardonnez-moi, ô mon Dieu, la folie de ma conduite, car, après avoir dit : « Je veux, je voudrais mourir comme les justes, » je ne me suis pas mis en peine de vivre comme les justes. Voyez, Seigneur, mon aveuglement : je veux bien mourir, et je ne veux pas faire en sorte qu'une bonne mort soit pour moi la récompense d'une bonne vie. Pardonnez-moi, ô mon Sauveur, une inconséquence si blâmable, et donnez-moi la grâce de vivre en saint pour mourir comme les saints. Je vous demande cette faveur insigne, par les mérites de votre passion et de votre mort, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Éphés., V, 16. — (2) Job, XIV, 5. — (3) Prov., I, 24 et 25. — (4) Ézéch., VII, 7. — (5) S. Matth., XXII, 13. — (6) Héb., X, 31.

244e SUJET.

DU JUGEMENT.

Il est arrêté que les hommes meurent.... et qu'ensuite ils soient jugés. (Hébr., IX, 27.)

Nous serons cités au tribunal du souverain arbitre des hommes; nous serons jugés, c'est-à-dire examinés sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les devoirs de notre état, et sur l'usage que nous aurons fait de nos sens et de nos facultés.

Nous serons donc jugés sur nos pensées, nos paroles, nos actions, nos omissions; sur tous les péchés que nous aurons commis et que nous n'aurons pas expiés : jugés sur nos scandales et sur leurs suites, sur les âmes perdues par notre faute, sur l'abus des grâces et des moyens de salut que nous avions, sur les inspirations repoussées et les remords méprisés; sur les sacrements que nous aurons profanés ou rendus inutiles, et même sur le bien que nous n'aurons pas fait avec les conditions requises.

Nous serons jugés par un père et par un ami, si nous sommes justes; mais par un Dieu terrible, inflexible, inexorable si nous sommes pécheurs, si nous avons fermé l'oreille à sa voix, et le cœur à ses avances, à ses sollicitations; par un Dieu qui a tout vu, tout entendu, tout écrit. Ce jugement sera sans appel, nulle puissance ne pouvant l'infirmer, car il a été prononcé par le souverain Maître du ciel et de la terre.

Ce jugement sera irrévocable, ayant été prononcé en toute connaissance de cause et avec toute la maturité convenable. La sentence qui sera prononcée aura immédiatement son exécution sans qu'il soit possible d'obtenir même un instant de délai! Oh! qu'alors on comprendra bien que c'est une *chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1), d'un Dieu offensé, outragé, irrité! et cependant on rit, on s'amuse, on s'endort!

Avons-nous pensé à ce jugement? y pensons-nous, lorsque nous manquons à notre devoir, lorsque nous offensons Dieu, lorsque nous faisons en sa présence ce que nous ne voudrions

(1) Hébr., X, 31.

pas faire devant un témoin quelconque, et surtout devant un supérieur? Hélas! disait le saint homme Job, *que ferai-je, lorsque Dieu se lévera pour me juger; et lorsqu'il m'interrogera;* lorsqu'il me dira : Rendez compte de vos œuvres, de toute votre vie; rendez compte de mes grâces, rendez compte de mon sang, que lui *répondrai-je* (1)? Disons donc souvent avec David, ce roi si pénitent : *O mon Dieu! n'entrez point en jugement avec votre serviteur, car si vous tenez un compte exact des iniquités, nul ne sera justifié devant vous.* (Ps. CXLII, 2.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je serais bien insensé, Seigneur, si, tremblant de frayeur à la seule pensée de vos jugements, je ne prenais pas les précautions exigées pour me les rendre favorables; je vous demande pardon de n'y avoir pas pensé plus sérieusement jusqu'ici; la chose est trop grave pour que je n'y pense pas désormais exclusivement et continuellement: faites-m'en la grâce, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

245e SUJET.

JUGEMENT DU RELIGIEUX.

On demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné (S. Luc, XII, 48.)

Le religieux a reçu de grandes faveurs, Dieu lui a donné mille moyens de sanctification : grâces de séparation du monde et de ses dangers; grâces de ses exercices de piété : prières, lectures, exhortations, méditations, bons exemples, confessions, communions fréquentes. Dieu lui a donné une plus grande connaissance des devoirs qu'imposent les commandements, les règles, les vœux. Dieu lui demandera compte de ce qu'il aura pu faire, de ce qu'il aurait dû faire et qu'il n'a pas fait : des péchés qu'il a commis, et de toutes les circonstances qui les rendent plus griefs et plus énormes!

Il faudra rendre compte de tout, répondre à toutes les questions! Quelle scène, quel affreux spectacle pour une âme re-

(1) Job, XXXI, 14.

ligieuse qui avait tant de moyens de se procurer un jugement favorable!

Avons-nous jamais pensé sérieusement à ce jugement? Y pensons-nous, lorsque nous manquons à nos devoirs, lorsque nous laissons notre cœur s'attacher au monde, aux choses d'ici-bas, aux créatures?

Oh! dans quel état ne se trouvera pas alors un religieux coupable! Que ne voudrait-il pas avoir fait! A qui aura-t-il recours? Quel protecteur implorera-t-il, lorsque à peine le juste sera rassuré? (1)! Quelles raisons alléguera-t-il? Mais quelles seront les suites de ce terrible examen! Quelle sentence entendra-t-il prononcer contre lui? O mon esprit, y pensez-vous? O mon cœur, en êtes-vous touché? O volonté rebelle, rien ne sera-t-il capable de vous convaincre, de vous déterminer à bien faire?

Ah! pensons donc à cette terrible sentence: *Allez, maudits, au feu éternel* (2)! Oh! quelle parole! un religieux maudit, un religieux envoyé dans les feux éternels, y portant sur le front avec l'indication de sa sainte profession celles des grâces perdues, des sacrements profanés, du sang de Jésus-Christ foulé aux pieds! *O mon Dieu, remplissez-moi de terreur à la pensée de vos jugements redoutables* (3). Hélas! s'écrie un prophète, *que ce sera là un grand jour! il n'y en aura point eu de semblable* (4). *Le tourbillon du Seigneur, sa fureur impétueuse, sa tempête toute prête à fondre va reposer sur la tête de l'impie.* (Jérém., XXX, 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si tous les hommes doivent trembler, à la pensée du terrible compte qu'il faudra vous rendre un jour, ô mon Dieu, personne ne doit trembler plus que moi! J'ai reçu beaucoup de grâces et de très grandes grâces; j'ai fait peu de bien et peut-être beaucoup de mal. Pardonnez-moi, Seigneur, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Prose *Dies iræ*. — (2) Matth., XXV, 41. — (3) Ps. CXVIII, 120. — (4) Jérém., XXX, 7.

246e SUJET.

L'ENFER.

Qui de vous pourra habiter dans le feu dévorant (de l'enfer) ? Qui de vous soutiendra les flammes éternelles ? (Isaïe, XXXIII, 14.)

L'enfer est un *lieu de tourments* (1) où sont précipités, à leur mort, tous les ennemis de Dieu; lieu des supplices les plus intolérables, puisque tout ce qui peut le plus torturer, faire souffrir, s'y trouve réuni : le feu, le ver rongeur, le désespoir, l'éternité.

Le feu : le damné est tellement investi, entouré, imbibé, pénétré de feu, qu'il n'est lui-même que feu, qu'un charbon ardent ! Cette affreuse prison, dit saint Augustin, est entourée de rochers ardents, lambrissée de feu, pavée de lames de fer rougies. L'air qu'on y respire n'est composé que de flammes ardentes déchirant les entrailles des méchants qui y sont enfermés. C'est un feu raisonnable, ajoute ce saint, qui s'attache aux malheureux réprouvés et qui les fait souffrir à proportion du nombre, de l'espèce et de la gravité des crimes pour lesquels ils sont damnés !

Le ver rongeur, c'est-à-dire ce remords qui répète sans cesse à leur esprit ces paroles : C'est ma faute, c'est parce que je l'ai bien voulu ; je le savais; je pouvais aller au ciel, et j'ai voulu venir en enfer !

Le désespoir, la perte de Dieu : J'ai perdu mon Dieu, ce Dieu si bon, qui m'a fait tant de bien, ce Dieu pour qui j'étais fait, ce Dieu dont je ne puis me passer, et dont il faut cependant que je sois privé ! Toujours je m'élancerai vers lui par besoin, et toujours j'en serai repoussé ! Toujours j'aurai un besoin insatiable de l'aimer et de le posséder ! Oh ! quel cruel désespoir, oh ! quels cris de lamentable douleur ! mais, désespoir inutile, lamentations sans fruit !

L'éternité : toujours, jamais ; toujours souffrir, toujours brûler, toujours désirer Dieu et jamais d'amélioration, jamais de changement dans ce déplorable sort ! Les milliards de

(1) S. Luc, XVI, 28.

milliards de siècles seront passés, et le damné ne sera pas avancé d'une minute dans la durée de ses tourments !

O aveugles ! ô insensés que nous sommes ! Quoi ! nous croyons ces vérités, nous en parlons, nous en instruisons les autres, et nous n'en tirerions aucune conséquence pour notre conduite ! Mais il n'y aurait pas de folie, de démence, de frénésie semblable à la nôtre ! Et cependant, en examinant notre vie passée, nous serons peut-être obligés de convenir que nous avons mérité tous ces maux, que nous sommes comme des échappés de l'enfer !

Oh ! que le prophète avait bien raison de nous inviter, lorsque nous voulons pécher, à descendre en esprit dans l'enfer et à nous adresser cette question : *Pourrai-je habiter dans ces feux dévorants?* Oh ! que Jésus-Christ nous donne un bon conseil lorsqu'il nous dit: *Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer le corps et l'âme* (1) ! *Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents* (2) ! *Là, il y a un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas!* (S. Marc, IX, 43, 45, 47.)

Pause.....

Acte de contrition. — Eh quoi ! Seigneur, pourrais-je me voir condamné à être séparé de vous, à ne vous aimer jamais ! Hélas ! je ne l'ai que trop mérité ! Je vous en demande pardon : oh ! plutôt mourir mille fois que de commettre le péché qui me priverait de votre amour. Daignez, ô mon Dieu, m'en accorder la grâce par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

247e SUJET.

LE PARADIS.

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu.... ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. (I Cor., II, 9.)

Le paradis est un lieu de bonheur et de délices où Dieu réunit tous ceux qui l'ont servi avec fidélité pendant leur vie,

(1) S. Matth., X, 28. — (2) *Ibid.*, VIII, 12.

ou au moins qui se sont sincèrement convertis avant de mourir. C'est un lieu de parfaite jouissance, où, non seulement on est exempt de ce qui pourrait gêner, contrarier ou affliger, mais où l'on possède tout ce qui peut rendre souverainement heureux. C'est là que Dieu se faisant voir à ses élus dans toutes les splendeurs de sa gloire, leur procure, ainsi que le dit saint Paul, une félicité tellement abondante, que l'homme ici-bas ne peut pas s'en faire la moindre idée.

Dépouillés de tout ce qui est terrestre et grossier, les corps des élus seront doués de toutes les qualités capables de contribuer à leur satisfaction. Leurs visages, plus resplendissants que celui de Moïse descendant de la montagne, seront comme autant de miroirs où se reproduira l'image de Dieu même. Leurs yeux, soutenus par une vertu toute divine, pourront, sans être éblouis, contempler la majesté du Très-Haut. Leurs cœurs, embrasés de l'amour divin, seront comme plongés dans un océan de félicité ! Leur intelligence sera tellement fortifiée, qu'elle pourra, en quelque sorte, se rendre raison de cette félicité, quelque grande qu'elle soit, afin d'en goûter plus amplememt les ineffables douceurs.

Ce qui mettra le comble à ce bonheur, c'est qu'il sera éternel. Oui, ce sera pour une éternité que les élus seront ainsi récompensés ; jamais de terme, jamais de fin à cette incommensurable félicité : loin de là, elle semblera prendre sans cesse de nouveaux accroissements ; sans cesse ces heureux habitants de la céleste patrie découvriront en Dieu de nouvelles beautés, de nouveaux sujets de plaisir et de douce satisfaction. Sans cesse ils trouveront en Jésus de nouveaux sujets de bonté à admirer, de beauté à contempler, de nouveaux motifs de l'aimer et de se féliciter de l'avoir choisi pour maître, de l'avoir servi avec fidélité sur la terre. Sans cesse ils aimeront à voir Marie, pleine de grâces et de mérites, assise à la droite de Jésus-Christ ; sans cesse il lui adresseront leurs remerciments pour la protection spéciale qu'elle leur a accordée, lorsqu'ils étaient sur la terre.

Oh ! quel bonheur, quelle félicité, quelle compagnie, quels chants d'allégresse, quel alleluia éternel ! Voilà cependant ce qui nous est promis. Y pensons-nous, lorsque nous nous

attachons à la terre, lorsque nous courons après les richesses, les satisfactions, les honneurs de ce misérable monde? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi désormais! Disons avec le roi David : *O céleste Jérusalem, plutôt m'oublier moi-même que de te perdre de vue un seul instant! Oh! si jamais je manque à me souvenir de toi, si tu n'es pas l'unique objet de mes pensées et de mes désirs, que je sois sans voix et sans parole; que mon bras reste sans mouvement et que ma langue s'attache à mon palais* (1). *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur! Ils vous loueront dans les siècles des siècles.* (Ps. LXXXIII, 5.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Seigneur, vous m'avez promis le paradis; je suis entré en religion, afin de l'obtenir plus sûrement et y posséder plus de gloire à proportion de mes sacrifices; et je me refuse à ces sacrifices, et je renonce à ces degrés de gloire, pour suivre des habitudes, pour satisfaire de petites passions! O mon Dieu, mon Créateur, pardonnez-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

248e SUJET.

DE L'ÉTERNITÉ BIENHEUREUSE ET DES MOYENS DE SE LA PROCURER.

Ils seront enivrés des biens de votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices. (Ps. XXXV, 9.)

Plus une chose est précieuse, plus elle doit coûter. Le ciel étant d'un prix infini, nous ne pouvons le mériter par nous-mêmes; mais nous le pouvons avec la grâce de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, appliqués à nos bonnes œuvres. Il est donc nécessaire, et absolument nécessaire qu'une âme se présentant pour entrer au séjour des bienheureux, ait avec elle la grâce et les œuvres; c'est la seule monnaie qui ait cours dans le royaume céleste.

Tous les saints qui y règnent n'y sont entrés qu'à cette condition; tous y ont porté la grâce et les œuvres : nos pre-

(1) Ps. CXXXVI, 5 et 6.

miers parents, leur longue et douloureuse pénitence; Noé, sa soumission aux ordres de Dieu; Abraham, sa foi et son obéissance; Moïse, sa fidélité; David, ses larmes continuelles; Jean-Baptiste, les austérités de sa pénitence; les apôtres, leur zèle et leur sang versé pour Jésus-Christ; les martyrs, leurs corps meurtris et couverts de plaies, leurs membres brisés par les tortures ou consumés par le feu; les pénitents, leurs larmes, leurs austérités; les saints religieux, les exercices d'une vie régulière.

Et nous, qu'aurons-nous à présenter? Sera-ce notre innocence conservé ou réparée par la pénitence, et les œuvres de salut faites en Dieu et pour Dieu? Sera-ce des prières, des oraisons ferventes, des examens sérieux, des communions, des confessions bien faites? Sera-ce des actes de vertu, d'humilité, de modestie, de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, de recueillement, de silence, de zèle, de fidélité à nos devoirs? Nos mœurs auront-elles le poids, la valeur nécessaires pour être reçues? Seront-elles marquées du sceau de Jésus-Christ? Oh! que celui-là sera malheureuv, à qui l'archange, gardien de la porte du paradis, dira : *J'ai examiné vos œuvres, je les ai comptées, je les ai pesées* (1), *et je ne trouve pas qu'elles soient pleines devant mon Dieu* (2)! Au contraire, qu'heureux sera celui qui pourra dire : *Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés;* car il lui sera répondu : *Vous êtes un bon et fidèle serviteur : entrez dans la joie de votre Seigneur!* (S. Matth., xxv, 20 et 21.)

Pause.....

Acte de contrition. — En faisant les plus grands sacrifices, en supportant les plus rudes travaux et les plus austères privations, vos saints, ô mon Dieu, n'ont pas cru acheter le ciel à un trop haut prix, et ils ne se sont pas trompés; c'est donc moi qui me trompe en prétendant l'avoir pour rien. Pardonnez-moi encore cette erreur, effet de ma paresse; pardonnez-la-moi par les mérites infinis de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Dan., v, 26 et 27. — (2) Apoc., iii, 2.

249e SUJET.

LE SALUT.

Une seule chose est nécessaire. (S. Luc, x, 42.)

Éviter l'enfer par la fuite du mal, et gagner le ciel par la pratique de la vertu ; c'est là faire son salut, c'est-à-dire sauver son âme, lui procurer le plus grand de tous les biens, ou plutôt le seul bien véritable, puisqu'il est le seul sans mélange d'aucun mal; le seul bien durable, puisqu'il est éternel! Aussi, Jésus-Christ nous dit-il, dans l'Évangile, qu'il ne servirait de rien à l'homme de gagner l'univers, s'il perdait son âme (1). Cela posé, il est donc certain que le salut doit être regardé comme la plus importante de toutes les affaires. C'est là, proprement dit, notre affaire, notre unique affaire, notre affaire personnelle, notre affaire de tous les jours, de tous les instants.

Le salut est notre affaire. On croit faire beaucoup de choses sur la terre; et cependant, à le bien prendre, si on ne sauve pas son âme, on ne fait rien, on s'amuse, comme des enfants, à des riens, à des niaiseries qui ne serviront aucunement dans l'éternité.

Le salut est notre unique affaire, le reste n'est rien. On amasse un peu d'argent, et le mauvais riche donnerait tout l'univers pour une goutte d'eau (2). On cherche à s'élever, et on sera mis sous les pieds de Satan, dans l'enfer.

Le salut est notre affaire personnelle, Dieu nous aime beaucoup, Jésus-Christ est mort pour nous, l'Esprit saint nous sollicite continuellement au bien par ses inspirations; la très sainte Vierge a pour nous les bontés de la mère la plus tendre; tout le ciel s'intéresse à notre salut; et cependant notre salut ne s'opérera pas, si nous n'y mettons nous-mêmes la main; si nous ne nous en occupons pas sérieusement; si nous ne nous en occupons pas constamment, non seulement demain, mais aujourd'hui, mais dès ce moment; car Jésus-Christ ne nous dit pas de nous préparer, mais il nous avertit d'être prêts (3).

(1) S. Matth., xvi, 26. — (2) S. Luc, xvi, 24. — (3) *Ibid.*, xii, 40.

Est-ce ainsi que nous avons envisagé le salut? L'avons-nous regardé comme notre affaire essentielle, comme notre unique affaire, comme une affaire qui nous regarde personnellement, comme une affaire pressée, et qui doit passer avant toutes les autres? Ce salut, si nécessaire, si important, si indispensable, est-il avancé en nous, est-il même commencé? Pensons-nous à ce que disait un saint martyr : *Je n'ai qu'une âme : je veux la sauver*, et surtout à ce que dit Jésus-Christ lui-même : *Que servirait-il à un homme de gagner l'univers, s'il perdait son âme?* (S. Matth., XVI, 26.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je savais parfaitement, Seigneur, que l'unique affaire est le salut, que sans lui tout le reste ne servira de rien, et cependant quel empressement n'ai-je pas apporté aux bagatelles de ce monde, et quelle négligence pour mes intérêts éternels! O aveuglement! ô stupidité que je déteste en ce moment! Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de la détester toujours de plus en plus : je vous la demande, cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

250e SUJET.

DES VŒUX.

Portez vos vœux au Seigneur. (Ps. LXXV, 12.)

Adorons Notre-Seigneur nous invitant à marcher sur ses pas; consacrons-nous entièrement à lui, afin de mener une vie plus sainte et plus méritoire. Pour entrer dans ses desseins, examinons la nature des vœux par lesquels nous faisons cette consécration entière de nous-mêmes à la divine Majesté.

Le vœu est une promesse que l'on fait à Dieu d'accomplir un bien, de s'abstenir d'un mal ou même d'une chose permise, et cela pour un plus grand bien. C'est une promesse et non pas un projet, ni une simple résolution. C'est une promesse délibérée, c'est-à-dire faite avec réflexion et connaissance de cause. C'est une promesse faite volontairement et de son propre mouvement; c'est une promesse

accompagnée d'attestation et de serment, pour prouver que l'on veut véritablement faire ce que l'on promet.

Le vœu est fait à Dieu, en sa présence, en le prenant à témoin. Ce n'est pas une parole d'honneur donnée à un homme, mais une parole de conscience, un parole de cœur, donnée au grand Monarque de l'univers, au Dieu de l'éternité! C'est une parole donnée à celui qui ne peut souffrir ni le mensonge ni la prévarication.

Est-ce dans ces sentiments que nous avons fait nos vœux, et que nous nous portons à les accomplir ? Comprenons-nous qu'ayant pris des engagements si solennels, nous devons les remplir fidèlement ? Comprenons-nous que manquer de parole à Dieu serait un crime abominable ? Comprenons-nous qu'on ne se moque pas impunément de Dieu, en lui disant *oui* aujourd'hui et *non* demain ?

Pensons-nous que ces vœux sont inscrits dans le livre de l'éternité, et qu'il faudra en rendre compte, ainsi que le Sage nous l'apprend par ces paroles : *Si vous avez fait des vœux au Seigneur, ne différez pas de vous en acquitter ; mais accomplissez-les promptement : car la promesse insensée et infidèle déplaît singulièrement au Seigneur* (1) ? Pouvons-nous dire avec David : *J'entrerai dans votre maison, Seigneur, avec des holocaustes, je vous présenterai mes offrandes, et les vœux que mes lèvres ont proférés, et que ma bouche a exprimés* (2) ?

Soyons donc fidèles à nos engagements, ne provoquons pas l'indignation du Seigneur par de honteux parjures. Nous avons promis : exécutons nos promesses ; c'est là la première et la plus stricte de nos obligations. Disons donc avec David : *J'accomplirai les vœux que j'ai faits au Seigneur en présence de son peuple.* (Ps. CXV, 18.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je rougirais, ô mon Dieu, d'avoir manqué de parole à un homme, et je ne rougis pas d'avoir manqué trop souvent aux promesses que je vous ai faites ! Ah ! que j'ai été aveugle, misérable, insensé! Pardonnez-moi, je vous en prie, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Eccl., V, 3. — Ps. LXV, 14.

251e SUJET.

EXCELLENCE DES VŒUX.

C'est une grande gloire que de se donner au Seigneur.
(Eccli., XXIII, 38.)

Adorons Notre-Seigneur, nous apprenant, par ses paroles et par ses exemples, combien il est glorieux d'être sincèrement à Dieu et de n'être qu'à lui, et combien, par conséquent, sont précieux les liens qui nous unissent à lui.

Par le baptême, nous devenons les enfants de Dieu et de l'Eglise ; par nos vœux nous perfectionnons cette précieuse adoption, nous la rendons plus solide et plus efficace.

Par le baptême, nous promettons d'observer les préceptes ; par nos vœux, nous nous engageons à suivre les conseils.

En vertu du baptême, nous sommes obligés de devenir saints ; par nos vœux, nous nous engageons à devenir parfaits, comme notre Père céleste est parfait, c'est-à-dire à tendre à la perfection d'une manière toute spéciale.

Les vœux, disent les saints Pères, donnent à l'âme une nouvelle vie, de nouvelles forces, de nouvelles grâces. Ils ont, en quelque sorte, le mérite du martyre, moins douloureux sans doute, mais plus long, et quelquefois plus difficile que celui que les païens faisaient souffrir aux premiers fidèles, puisqu'il est de tous les instants, de tous les jours et de toute la vie de celui qui les a prononcés, et qu'il le fait mourir à toutes les choses créées, à tous ses sens, à toutes ses facultés.

Se lier à Dieu par des vœux est donc un des actes les plus généreux que l'homme puisse faire pour l'honorer, et lui prouver son amour et son désir de lui plaire. Les vœux sont donc la gloire et l'honneur d'un serviteur de Dieu ; ils donnent à ceux qui les font et qui les observent une place spéciale dans l'Eglise de Jésus-Christ. Aussi, pendant toute l'éternité, les personnes consacrées à Dieu par des vœux seront-elles distinguées par l'éclat de la gloire dont elles brilleront, si elles lui ont été fidèles, si elles sont entrées avec courage et persévérance dans ses vues.

Est-ce ainsi que nous avons considéré nos vœux ? Sommes-nous contents de les avoir prononcés ? Nous glorifions-nous

d'avoir pris le Seigneur pour notre partage, de nous être consacrés à lui? car c'est une chose très agréable à Dieu et très avantageuse que de faire des vœux. Disons donc avec David : *Seigneur, les vœux que je vous ai faits sont dans mon cœur, et je vous en rendrai des actions de grâces.* (Ps. LV, 12.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je n'avais pas assez compris, ô mon Dieu, l'importance de mes engagements à votre égard ; et c'est pour cela que j'ai été si négligent à les accomplir. Pardon, Seigneur, pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, ma bonne Mère.

Je prends la résolution de...

252e SUJET.

UTILITÉ DES VŒUX.

Il m'est avantageux de m'attacher au Seigneur. (Ps. LXXIII, 28.)

Adorons Notre-Seigneur donnant aux actions de ceux qui sont à lui un mérite tout spécial, surtout aux actions de ceux qui lui sont consacrés par des vœux.

Et, en effet, en vertu des vœux, nos actions sont infiniment plus méritoires : ce ne sont plus les actions d'une créature isolée et réduite à ses propres mérites, mais d'une créature unie à Jésus-Christ d'une manière toute particulière. Ce sont des actions qui émanent d'une volonté toute dévouée à Dieu, d'un cœur qui s'est donné tout à Dieu ; des actions faites par des sens et des facultés qui appartiennent à Dieu, qui sont les véritables membres du corps mystique de Jésus-Christ.

Les vœux sont des soutiens et des motifs puissants pour nous faire persévérer au service de Dieu. Il y a, dans la vie, des moments difficiles, des moments d'épreuve, des moments de dégoût, de découragement qui entraineraient peut-être dans le monde des personnes moins liées à Dieu ; mais cette pensée : « J'ai fait des vœux, des liens précieux m'attachent à Dieu, » cette pensée les retient, le calme revient, et avec lui reviennent le bonheur et la paix.

Les vœux sont d'un grand secours pour faire éviter le péché. « Je suis consacré à Dieu, j'appartiens à Dieu. Quoi !

j'oserais souiller une victime toute dévouée à Dieu, une victime qui doit toujours être prête à s'immoler; un cœur, des sens qui sont plus consacrés à Dieu, que les vases sacrés destinés au saint sacrifice! Moindre serait le mal de prendre le calice, le saint ciboire, et de les employer a des usages profanes, que d'employer mes sens, ma volonté à offenser mon Dieu! »

Est-ce ainsi que nous avons regardé nos vœux? Est-ce ainsi que nous avons compris cette parole de l'Esprit saint: *Si quelqu'un a fait un vœu au Seigneur ou s'est lié lui-même,... qu'il accomplisse son serment et tout ce qu'il a promis?* (Nomb., XXX, 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'aurais pu rendre mes actions bien méritoires, ô mon Dieu, et me rendre moi-même plus agréable à vos yeux si j'avais été plus fervent, si je m'étais souvenu que, par mes vœux, je suis à vous, que je vous appartiens comme une chose qui vous est consacrée; et je ne l'ai pas fait. Ah! funeste négligence, je te déteste et t'abhorre de toutes mes forces. Pardonnez-la-moi, Seigneur, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

253e SUJET.

OBLIGATIONS QU'IMPOSENT LES VŒUX.

Si vous avez fait un vœu au Seigneur, ne manquez pas de l'accomplir; car toute promesse infidèle lui déplait. (Eccl., v, 3.)

Adorons Notre-Seigneur nous faisant connaître, par le Saint-Esprit, l'obligation que nous avons de lui être toujours fidèles, et considérons que si tout honnête homme doit tenir la parole qu'il a donnée à son semblable, quand elle est juste, et que si celui qui y manque doit être regardé comme un homme méprisable et indigne de confiance, à plus forte raison une parole donnée à Dieu doit-elle être respectée, doit-elle être fidèlement gardée. Celui qui manque à cette parole donnée à Dieu peut bien, par l'allégation de divers prétextes, tromper les hommes, les induire en erreur et se tromper soi-même; mais il ne trompe pas celui qui voit et qui connaît toutes choses.

Cette promesse doit donc être accomplie dans toute son étendue, pour le temps, pour les circonstances, de la manière qu'elle a été faite et dans le sens qui lui est attribué par la règle. On a promis un bon compte, il faut le rendre ; on a contracté volontairement une dette, il faut la payer en bonne monnaie, en monnaie du cœur et de la volonté ; on a contracté pour soi-même, pour son propre compte, il faut payer soi-même. Quelquefois il en coûte, il est vrai ; mais avec la grâce, qui ne manque jamais, on peut surmonter les difficultés, se surmonter soi-même, surtout quand on ne perd pas de vue la récompense.

Il en coûte bien plus à un soldat pour soutenir les fatigues d'une marche forcée, pour supporter les privations les plus pénibles, affronter les dangers du combat, aller au-devant de l'ennemi, monter à l'assaut en face d'une nuée de baïonnettes ; et cependant il avance, il avance en brave, parce qu'il a du cœur, parce qu'il est soldat.

Est-ce ainsi que nous, soldats de Jésus-Christ, nous tenons nos engagements ? que nous accomplissons la parole que nous avons donnée à Dieu ? *Lorsque vous aurez fait des vœux, vous ne tarderez pas à les accomplir, parce que le Seigneur vous en demandera compte, et que si vous ne le faites, il vous sera imputé à péché.* (Deut., XXIII, 41.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas ! Seigneur, je le reconnais en votre présence, je n'ai pas assez respecté la parole que je vous ai donnée, d'abord par les promesses de mon baptême, et ensuite par mes vœux ; je déplore mon aveuglement, et vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

254e SUJET.

DE LA PAUVRETÉ EN GÉNÉRAL.

Jésus, étant riche, s'est fait pauvre pour nous enrichir.
(II Cor., VIII, 9.)

Adorons Notre-Seigneur qui, par sa naissance, ayant droit à tous les biens du monde, veut paraître comme le plus pau-

vre des hommes. Il se choisit pour mère, une vierge pauvre ; pour père adoptif, un homme pauvre ; pour palais, une pauvre étable ; pour berceau, une pauvre crèche ; pour demeure, la boutique d'un pauvre artisan ; enfin, il n'a vécu que d'aumônes ou du travail de ses mains.

C'est ainsi que ce divin Maître a voulu apprendre aux hommes à tenir leurs cœurs dégagés des biens de la terre, et à tourner leurs pensées vers le ciel. Suivant ces admirables leçons, les chrétiens de la primitive Église embrassaient la pauvreté, en apportant leurs biens aux pieds des apôtres, tant ils étaient persuadés de l'excellence de cette vertu et et de son efficacité pour le salut.

Sommes-nous bien convaincus de cette maxime de Jésus-Christ, que *bienheureux sont les pauvres d'esprit;* que le détachement des biens de ce monde, pour tous les chrétiens, quels que soient les rangs, les emplois qu'ils occupent dans la société, est indispensable au salut ? Sommes-nous bien persuadés que la vertu de pauvreté étant le fondement de toute perfection, nous devons nous y affectionner et la pratiquer avec assiduité? Nous souvenons-nous de ces belles paroles de Tobie : *Ne craignez pas, mon fils : nous menons à la vérité une vie pauvre; mais nous serons bien riches si nous avons la crainte du Seigneur.* (Tob., IV, 23.)

Pause.....

Acte de contrition.— O mon Dieu, il faut que la pauvreté d'esprit soit bien nécessaire au salut, pour que vous m'en ayez donné de si admirables exemples, et que tant de saints et d'éminents personnages l'aient aimée et pratiquée, même dans le monde avec tant de perfection. Je vous demande pardon d'avoir si peu apprécié jusqu'ici une vertu qui a peuplé le ciel d'un si grand nombre de bienheureux. Je veux désormais y attacher mon cœur et mes plus chères affections. Je vous en demande la grâce par l'intercession de la très sainte Vierge et de saint Joseph, vrais modèles de la pauvreté évangélique.

Je prends la résolution de...

255e SUJET.

PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel.
(S. Matth., XIX, 21.)

Adorons Notre-Seigneur qui, non content de donner à tous les hommes en général l'exemple du détachement des biens fragiles de ce monde, nous enseigne encore, par l'organe de son Église, le cas que nous devons faire de la pauvreté propre aux personnes qui vivent en communauté. Pour leur en inspirer l'amour et la pratique, elle leur met devant les yeux l'estime que tous les saints ont faite de cette vertu, les richesses spirituelles qui y sont attachées, le bonheur, la paix, le contentement dont jouissent les âmes qui ne tiennent à rien de ce qui est sur la terre et qui en usent comme n'en usant pas (1); le malheur, au contraire, de celles qui, étant attachées à ces biens périssables, tombent dans les embûches du démon (2) par mille désirs que cet ennemi du salut excite en elles, pour les agiter, les troubler et les rendre l'objet de la malédiction prononcée par Jésus-Christ. Elle leur fait comprendre encore que l'habit pauvre dont elle les a revêtus, doit toujours être la marque extérieure qui annonce le détachement où elles doivent se tenir de toutes choses. Elle leur rappelle, enfin, les motifs de foi qui les ont engagées à s'en revêtir, et les promesses qu'elles lui ont faites avec tant de ferveur, au commencement de leur noviciat.

D'après ces admirables instructions, nous avons toujours eu pour la pauvreté, l'amour et l'estime que les saints ont fait paraître pour cette vertu? Depuis notre entrée en religion, l'avons-nous pratiquée comme nous l'avons promis à l'Église, dans la personne de nos supérieurs? N'avons-nous rien en notre possession, de ce que les règles ou l'obéissance nous défendent? N'avons-nous pas pensé quelquefois qu'il n'y a que ceux qui sont consacrés à Dieu par les vœux, qui soient tenus à la pratique de la pauvreté, sans faire

(1) I Cor., VII, 31. — (2) I Tim., VI, 9.

attention aux obligations que nous avons de vivre selon les règles de l'état que nous avons embrassé?

Avons-nous toujours porté des marques de la pauvreté dans nos vêtements, dans notre tenue, et généralement dans tout notre extérieur? Enfin, pourrait-on dire, en nous voyant, en nous entendant : « Voilà un vrai pauvre de Jésus-Christ! » Pour y parvenir, suivons l'avis que ce divin Maître nous donne lui-même : *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre. où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les dérobent...; mais amassez-vous-en pour le ciel, où il n'y a ni rouille, ni vers, ni voleurs.* (S. Matth., VI, 19 et 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quelle folie, ô mon Dieu, de s'attacher à des biens qui finissent avec la vie, et d'exposer ainsi notre salut! Pardonnez-moi l'illusion dans laquelle je me suis laissé aller à l'égard de la pauvreté religieuse que je vous ai promise. Je veux vivre désormais d'une manière plus conforme à mes devoirs, pour m'assurer les biens éternels. Je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de la très sainte Vierge.

Je prends la résolution de...

256e SUJET.

LE VŒU DE PAUVRETÉ.

Ne possédez ni or, ni argent. (S. Matth., X, 9.)

Adorons Notre-Seigneur venant en ce monde et y passant tous les jours de sa vie mortelle dans les plus grandes privations, n'ayant pas même une pierre pour reposer sa tête adorable (1), et remercions-le d'avoir inspiré aux communautés de s'engager, par vœu, à la pratique de la vertu de pauvreté.

Le mérite de cette vertu est grand et sublime, puisque Jésus-Christ nous assure que celui qui aura tout quitté pour l'amour de lui, sera assis un jour sur un trône brillant, pour juger l'univers (2). A plus forte raison, cette parole aura-t-elle son effet en faveur de ceux qui en auront

(1) S. Luc, IX, 58. — (2) *Ibid.*, XXII, 30.

fait le vœu. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, le vœu de pauvreté impose de grandes obligations. Le religieux qui l'a prononcé ne peut plus disposer même de ses biens propres : il ne peut, sans permission, les donner, les aliéner, les changer; il ne peut pas les augmenter, il doit même être disposé à y renoncer entièrement, et à s'en défaire si l'Institut l'exigeait. Il ne peut accepter des dons, des héritages, des présents, quels qu'ils soient, sans permission; et, dans le cas où il ne pourrait s'empêcher de recevoir, soit pour lui, soit pour la communauté, soit pour le donner, il doit aussitôt, pour la sûreté de sa conscience, en faire part à ses supérieurs, et mettre à leur disposition l'objet donné. A l'égard des choses de la communauté, il ne peut pas non plus se les attribuer, les prêter, les donner. Il ne peut même se servir des choses qui lui sont fournies, que dans le sens voulu par la règle. En un mot, un religieux qui a fait le vœu de pauvreté doit être vraiment plus pauvre que celui qui demande l'aumône. Le mendiant peut donner la pièce de monnaie qu'il reçoit, vendre le morceau de pain qu'on lui donne, puisqu'il est à lui, tandis que le religieux ne doit avoir rien à sa disposition, comme lui appartenant.

Ceux qui administrent ne doivent agir que dans l'étendue des pouvoirs qui leur sont donnés par l'obédience qui les constitue chefs. Il ne doivent user de l'avoir d'une maison que pour les besoins ordinaires, et non suivant leur gré, leur fantaisie; ils ne peuvent l'employer en voyages, ports de lettres, dépenses peu utiles, etc. Ils doivent économiser, autant que le permet leur situation, et ne jamais se regarder autrement que comme les administrateurs d'un bien qui ne leur appartient pas.

N'avons-nous rien à nous reprocher à ce sujet? Avons-nous vécu en pauvres, ne disposant de rien, et subissant, non seulement sans murmurer, mais même avec toute la résignation convenable, les conséquences de ce vœu? Pouvons-nous dire avec David : *Je suis pauvre;* mais vous, *Seigneur, vous êtes mon espérance, et vous serez mon partage dans la terre des vivants?* (Ps. XXXIX, 18, et CXLI, 6.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Vous avez manqué de tout, ô mon

Sauveur; vous avez souffert les plus grandes privations, quoique vous soyez le maître du ciel et de la terre; et moi, pauvre pécheur, je n'ai voulu manquer de rien : j'ai murmuré lorsque j'ai eu à supporter les plus légères conséquences de la pauvreté. Pardonnez-moi, ô mon divin Jésus, par les mérites de vos privations, et par l'intercession de Marie, votre très sainte et digne Mère.

Je prends la résolution de...

257e SUJET.

ESPRIT DE PAUVRETÉ.

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux. est à eux. (S. Matth., v. 3.)

Adorons Notre-Seigneur nous apprenant, par ses paroles et par ses exemples, combien les pauvres d'esprit sont heureux, même en ce monde, et combien sera grand le bonheur qu'ils posséderont en l'autre, et examinons si nous avons cet esprit de pauvreté qui est si expressément recommandé par nos saintes règles.

Avoir l'esprit de pauvreté, ce n'est pas seulement être pauvre, c'est regarder la pauvreté comme son partage; c'est en supporter avec résignation, et même avec joie, les conséquences. Ainsi, un religieux qui a voué la pauvreté, et qui en a l'esprit, regarde comme une chose très naturelle de manquer non seulement du superflu, mais même de ce qui semblerait nécessaire à tout autre. Il serait même surpris si son logement, sa nourriture, son vêtement et les objets qui sont à son usage ne laissaient rien à désirer.

Lors même qu'un seul mot suffirait pour satisfaire un goût, une fantaisie, il ne le dirait pas. La seule crainte de manquer aux intentions des supérieurs le porte à parler de ses besoins; mais alors même il les expose simplement et ne demande rien; il ne s'attend à rien, ne s'inquiète de rien, et encore moins ne se fâche-t-il jamais d'un refus ou d'un oubli. Il sait qu'il est pauvre, et ce mot lui explique tout, répond à tout.

Les permissions générales concernant l'usage des biens de ce monde, de ceux qui lui reviendraient de sa famille, comme

de ceux de la communauté, lui seraient extrêmement gênantes; il veut que tout soit spécifié, parce qu'il veut être pauvre et vraiment pauvre. Il ne comprendrait pas la conduite d'un religieux qui se permettrait des dépenses faites sans permission.

Loin de se regarder comme le maître des choses qui lui sont fournies, il ne s'en sert que comme par emprunt. Si, par sa charge, il a le maniment de l'avoir d'une maison, il ne s'en regarde que comme l'administrateur responsable; la disposition arbitraire de la plus petite pièce de monnaie serait pour lui une faute qu'il se pardonnerait difficilement. La pensée d'un Dieu pauvre, d'un Dieu qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête adorable, lui fait trouver douces et agréables toutes les privations qui peuvent lui donner quelque ressemblance avec ce divin modèle.

Est-ce ainsi que nous aimons la pauvreté? Est-ce ainsi que nous la pratiquons? Ne nous sommes-nous pas exposés à des embarras de conscience, pour nous être permis quelque licence à ce sujet, en ce qui concerne les biens de famille, et surtout en ce qui appartient à la communauté, aux élèves, aux œuvres? Avons-nous soin de méditer ces paroles de Jésus-Christ, surtout lorsque nous avons à souffrir quelque privation : *Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas même où reposer sa tête?* (S. Luc, IX, 58).

Pause.....

Acte de contrition. — Quelle confusion pour moi, ô mon Dieu, de me voir si opposé à l'esprit de pauvreté, qui cependant m'est si expressément recommandé! Oh! que j'ai fait de fautes à ce sujet! Pardonnez-moi, par les mérites de Jésus-Christ votre Fils qui, *possédant tout, s'est fait pauvre pour l'amour de nous* (1). Je vous demande par l'intercession de Marie, qui l'a si bien imité dans sa pauvreté, la grâce de m'attacher de plus en plus à l'amour et à la pratique de cette vertu qui fait le fondement de toute la perfection évangélique.

Je prends la résolution de...

(1) II Cor., VIII, 9.

258e SUJET.

MANIÈRE DE SE COMPORTER DANS LES TENTATIONS CONTRAIRES A LA SAINTE VERTU.

Si votre œil droit vous est un sujet de scandale, arrachez-le et jetez-le loin de vous. (S. Matth., v, 29.)

Adorons l'esprit de Notre-Seigneur nous apprenant par le Sage (1) que celui qui s'expose au danger périra infailliblement, et que, par conséquent, il faut savoir l'éviter, si nous ne voulons pas périr misérablement.

Il y a des animaux, même très féroces, qu'on peut combattre, pour ainsi dire, corps à corps; tandis qu'il y en a d'autres tellement venimeux, qu'on ne saurait même les regarder sans quelque danger. On peut raisonner, discuter sur les tentations qui portent à l'orgueil, à l'avarice, à la paresse, etc.; quant à celles qui peuvent porter à blesser la sainte vertu, il faut les repousser tout de suite, couper, pour ainsi dire, une pensée en deux; arrêter immédiatement la première impression d'une idée, d'un sentiment; ne rien examiner, ne raisonner sur rien, ne rien regarder, ne rien fixer, ne rien voir s'il est possible; mais tout de suite élever son cœur vers Dieu, vers Jésus en croix, vers Marie, etc., et penser à l'action présente, ou même se distraire par quelque souvenir innocent, quelque question d'étude, etc.; prendre bien garde de revenir là-dessus, de jeter encore un coup d'œil, de prêter de nouveau l'oreille sous prétexte de vouloir s'assurer si véritablement la chose est mauvaise.

Une mouche se pose sur la figure, on la chasse de la main, sans se mettre en peine ni d'où elle vient ni où elle va; elle revient, on la chasse de la même manière: c'est ainsi qu'il faut en user à l'égard de ces sortes de tentations. Avec ces précautions et le soin de veiller sur ses sens et de prier, on peut être tranquille: Dieu n'est pas offensé par une tentation ainsi repoussée; loin de là, il en est glorifié. Aussi est-il d'expérience que les âmes énergiques ne succombent presque jamais. Ces religieux attentifs ne craindront *ni la flèche qui*

(1) Eccli., III, 27.

vole durant le jour, ni les embûches préparées dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi;... au contraire, *mille de leurs ennemis tomberont à leur gauche et dix mille à leur droite, mais le mal n'arrivera pas jusqu'à eux* (Ps. xc, 7 et 7); tandis que les lâches, les sensuels, les curieux, les orgueilleux succombent presque toujours.

Pause.....

Acte de contrition. — Vous m'avez averti, Seigneur! que le démon tourne autour de nous, comme un lion rugissant cherchant à nous dévorer (1); et je n'y ai pas fait assez d'attention. Aussi, que de fautes n'ai-je pas à me reprocher! combien de fois le serpent infernal n'a-t-il pas vomi son venin dans mon cœur! combien de fois peut-être ne m'a-t-il pas vaincu! Pardon, ô mon Dieu! pardon de mes négligences. Je vous le demande, ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

259e SUJET.

GRANDEUR DU PÉCHÉ OPPOSÉ A LA SAINTE VERTU.

Vous êtes le temple de Dieu, et l'esprit de Dieu habite en vous; or, si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra.
(I Cor., III, 16 et 17.)

Adorons notre divin Sauveur nous apprenant, par la bouche du grand apôtre, que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, et que nous serions exposés aux plus grands malheurs, si nous venions à les profaner, ainsi qu'il est facile de le comprendre.

Or, rien n'est aussi opposé à la sainteté de Dieu que cet exécrable péché. Et, en effet, profaner une âme créée à l'image de Dieu, chasser Dieu d'un cœur qui n'a été fait que pour lui et y mettre le démon en sa place, n'est-ce pas une horreur monstrueuse, une abomination! Profaner un corps qui est le temple du Saint-Esprit, qui a été consacré à Dieu par le baptême, qui a servi de tabernacle à Jésus-Christ par la sainte communion; profaner un corps qui

(1) I S. Pierre, v, 8.

doit être plus saint que les vases sacrés, le faire servir au péché, à l'iniquité, le livrer au démon : quel sacrilège!

Provoquer Dieu, faire devant lui, en sa présence, ce qu'on n'oserait pas faire devant le dernier des hommes, quelle hardiesse! Mais aussi, à quoi ne s'expose-t-on pas! Remords, inquiétudes, chagrins, endurcissement, impénitence finale, quelle épouvantable perspective! *L'esprit de Dieu ne demeurera plus à jamais dans l'homme, parce qu'il n'est* que *chair* (1). Nul de ceux qui se souillent ainsi n'entrera dans le royaume des cieux, s'il ne se convertit sincèrement : sa place est dans l'enfer.

Ce péché tue aussi le corps, énerve les forces, détruit la santé, abrège la vie, et il le marque du sceau de la réprobation.

Avons-nous compris, comprenons-nous la grandeur et l'énormité de ce péché? Pensons-nous à l'injure qu'il fait à Dieu; au tort qu'il nous fait à nous-mêmes; aux châtiments qu'il mérite en ce monde et en l'autre? Avons-nous pensé, pensons-nous à ces grincements de dents, à ces hurlements qui, dans l'enfer, seront le partage des cœurs gâtés? « C'est là, dit l'auteur de l'*Imitation* (2), qu'ils seront plongés dans la poix ardente, et dans la puanteur d'un soufre embrasé! »

Oh! pensons-y, et n'oublions pas cette menace de saint Paul : *Ne vous y trompez pas, mes frères*, nous dit-il, *les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu* (3); et, en effet, ajoute le même apôtre, *Dieu ne nous a pas appelés pour être impurs, mais pour être saints.* (I Thess., IV, 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Hélas! n'ai-je pas beaucoup de reproches à me faire au sujet de la sainte pureté? Ne me suis-je pas souvent exposé à la perdre? Ne l'ai-je jamais perdue dans le cours de ma vie? Pardon, ô mon Dieu, pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

(1) Gen., VI, 3. — (2) Liv. I, XXIV, 3. — (3) I Cor., VI, 9 et 10.

260e SUJET.

MOYENS A PRENDRE POUR CONSERVER LA SAINTE VERTU.

Veillez et priez,... car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.
(S. Matth., XXVI, 41.)

Adorons notre divin Sauveur nous apprenant, par ces paroles, quels sont les principaux moyens de conserver la sainte vertu de pureté. Oui, nous sommes faibles, il faut demander la force; nous sommes enclins au mal, il faut le prévenir par la vigilance. Il faut veiller sur nos yeux; ne rien voir, surtout ne rien regarder qui puisse être nuisible à notre innocence, soit dans les rues, soit dans nos rapports obligés avec le monde. Il faut veiller sur nos oreilles, ne rien écouter de ce qui pourrait nous laisser de fâcheuses impressions. Il faut veiller sur notre langue, ne pas dire une seule parole tant soit peu libre. Il faut veiller sur nos mains, ne jamais les faire servir à rien qui soit capable de blesser cette sainte vertu. Il faut éviter toute démarche tant soit peu équivoque, à plus forte raison dangereuse ou défendue par la règle. Il faut éviter tout rapport, toute familiarité avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de l'autre sexe ou avec des enfants, sous quelque prétexte que ce soit. Il faut profiter de ses expériences et prévoir dès le principe tout ce que l'on sait être funeste, devant être la cause de quelques fautes, de quelques tentations. Il faut être retenu dans l'usage des aliments; s'imposer quelques privations, quelques mortifications, pour obtenir la grâce de ne pas succomber. Il faut se défier beaucoup de sa propre faiblesse; ne jamais compter sur soi-même, ni sur ses bonnes dispositions, mais sur la bonté de Dieu; avoir une grande dévotion à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et envers la très sainte Vierge.

Est-ce ainsi que nous en avons usé? Avons-nous prié? Avons-nous veillé? veillé sur nos yeux, les préservant de tout ce qui pourrait impressionner notre cœur? Avons-nous veillé sur notre langue, sur nos oreilles et sur notre cœur? Avons-nous veillé sur nous-mêmes dans nos rapports avec le monde, avec nos élèves et leurs parents? Avons-nous respecté la présence de Dieu? Nous sommes-nous respectés nous-mêmes? Enfin avons-nous suivi le conseil

de Notre-Seigneur : *Veillez et priez, afin de ne pas succomber à la tentation* (1) ! Avons-nous demandé à Dieu cette vertu, lui seul pouvant nous la donner ? car, dit le Sage, *c'est sagesse de savoir que la continence est un don du Seigneur.* (Sag., VIII, 21.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Seigneur, au lieu de prier, de veiller pour conserver en moi la sainte vertu, je me suis livré à la dissipation ; j'ai voulu tout voir, tout entendre, tout savoir, et je vous ai souvent offensé ! Pardon, ô mon Dieu ! pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie immaculée.

Je prends la résolution de...

261e SUJET.

LE VŒU DE CHASTETÉ.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (S. Matth., V, 8.)

Remercions Notre-Seigneur pour les promesses qu'il nous a faites par lui-même, et qu'il nous fait répéter par la bouche de son disciple bien-aimé, lorsqu'il nous assure que ceux qui se sont conservés purs de corps, de cœur et d'esprit, sont revêtus de robes blanches dans le ciel, et qu'ils accompagnent l'Agneau partout où il va (2) ; c'est-à-dire, qu'ils forment son cortège, et comme sa compagnie d'élite : quelle gloire ! quel bonheur ! C'est pour mériter ces précieux avantages, et pour conserver leur corps et leur cœur dans la pureté qui convient au temple de l'Esprit saint et aux membres du corps mystique de Jésus-Christ, qu'un grand nombre de personnes pieuses prennent l'engagement solennel de ne jamais rien faire de contraire à la sainte pureté.

Cette vertu, selon saint Augustin, est la fleur de la religion, l'ornement du cœur et du corps, l'honneur de l'humanité, le fondement de la parfaite sainteté. Elle rend en quelque sorte semblable aux anges celui qui la possède ; elle lui mérite la protection de Marie, la Vierge par excellence et la Mère de la

(1) S. Matth., XXVI, 41. — (2) Apoc., VII, 9, et XIV, 4.

pureté. Elle plaît tellement à Jésus-Christ, qu'il la récompense d'une gloire toute particulière pendant toute l'éternité.

Est-ce ainsi que nous avons envisagé cette vertu? Avons-nous regardé la sainte pureté comme une vertu toute divine et tout évangélique? Avons-nous été persuadés qu'un religieux doit exceller dans cette vertu, surtout lorsqu'il en a fait le vœu? Quels moyens avons-nous pris pour la conserver? Quelle est notre modestie dans les rues, notre retenue dans les rapports que nous sommes obligés d'avoir avec les personnes externes? Avons-nous compris la grandeur et l'énormité du péché opposé à la sainte vertu, à l'injure qu'il fait à Dieu, au tort qu'il nous fait à nous-mêmes, aux châtiments qu'il mérite en ce monde et en l'autre? Avons-nous remercié Dieu de la faveur qu'il nous a faite en nous appelant à cet état de perfection, par lequel nous pouvons parvenir à une très grande union avec Dieu, avec Jésus-Christ qui fait ses délices d'habiter avec les âmes pures? *car*, dit l'Esprit saint, *celui qui aime et qui conserve la pureté aura le roi pour partage et pour ami.* (Prov. XXII, 11.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Seigneur j'ai souvent oublié que mon corps est le temple du Saint-Esprit, et que je dois le conserver pur de la contagion du siècle. Je me suis souvent exposé à le souiller; peut-être ai-je même fait des fautes graves à ce sujet; peut-être ai-je violé mon vœu. Pardon, ô mon Dieu, pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie immaculée.

Je prends la résolution de...

262e SUJET.

DE L'OBÉISSANCE.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse? (Actes, IX, 6.)

Adorons Notre-Seigneur s'assujettissant à toutes les ordonnances de la loi et se soumettant en tout à la volonté de son Père, afin de réparer la désobéissance de nos premiers parents et ses suites funestes.

L'homme s'était perdu en désobéissant à Dieu : Jésus-Christ est venu le sauver en se soumettant en tout aux volontés de son Père. Toute sa vie n'a été, pour ainsi dire, qu'un acte d'obéissance perpétuellement pratiquée ; ces paroles : *Il leur était soumis* (1) forment l'histoire de ses trente premières années. En un mot, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert (2) ; et c'est pour honorer et imiter cette sublime obéissance de Jésus-Christ, que les instituteurs des ordres religieux ont voulu que leurs enfants spirituels fissent une profession toute spéciale de la pratique de cette vertu.

Examinons maintenant si nous sommes entrés dans cette voie de sanctification. Avons-nous obéi à Dieu en observant ses commandements ? à l'Eglise qui nous gouverne de sa part ? Avons-nous obéi à ceux qui sont au-dessus de nous ? Avons-nous obéi avec esprit de foi, par amour pour Dieu et en union avec Jésus-Christ notre divin Maître ? Avons-nous obéi en tout, dans ce qui nous répugne comme dans ce qui est le plus conforme à nos inclinations ?

Avons-nous compris cette belle parole de saint Paul : *Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix?* (Philipp. II, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'ai eu le courage de promettre l'obéissance, j'ai reconnu que je ne pouvais rien faire de mieux pour assurer mon salut, et cependant que de fautes n'ai-je pas à me reprocher sur un article aussi important ! Ah ! Seigneur, daignez avoir pitié de moi. Pardonnez-moi, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, tous les manquements dont je me suis rendu coupable contre cette vertu si nécessaire dans mon saint état.

Je prends la résolution de...

(1) S. Luc, II, 51. — (2) Hébr., V, 8.

263e SUJET.

NÉCESSITÉ DE L'OBÉISSANCE.

Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. (S. Luc, x, 16.)

Adorons Notre-Seigneur nous apprenant, par sa conduite et par ses paroles, comment nous devons obéir à ceux qui nous sont donnés pour supérieurs, et n'oublions pas que l'homme s'étant perdu par sa désobéissance, ne peut se sauver que par son obéissance et sa soumission, et que tout lui fait un devoir indispensable de cette vertu.

Dans une famille il faut un maître; dans une armée, un général; dans un état, un chef; dans une communauté, un supérieur.

Lorsque tout le monde prétend commander et que personne ne veut obéir, c'est le désordre, c'est l'anarchie : Dieu se retire, la vertu disparait et les vices seuls restent. Il en est tout autrement, lorsque l'obéissance exerce sa douce influence; chacun prend sa place, chaque membre contribue à la prospérité du corps : les supérieurs commandent, les inférieurs obéissent, le bien se fait avec bonheur et édification, la paix règne; le contentement se manifeste sur tous les visages, et il inonde tous les cœurs; les mérites de chacun s'augmentent chaque jour, l'union s'affermit de plus en plus, le corps se consolide, et ses fondements deviennent inébranlables. Et, en effet, qui pourrait détruire un ordre religieux ainsi organisé? il est inattaquable. Quel ennemi pourrait pénétrer dans ses rangs pour en désunir les membres? L'union fait la force, mais aucune vertu ne contribue plus puissamment à rendre cette union indissoluble, que la parfaite obéissance.

Voyons maintenant comment nous avons mis en pratique cet excellent moyen de perfection. Pratiquons-nous l'obéissance avec exactitude, avec constance, avec persévérance? Cette obéissance nous fait-elle entrer dans les vues de Dieu sur nous, et sommes-nous bien pénétrés de ces paroles : *N'obéissez pas comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme des serviteurs de Jésus-Christ?* (Éphés., vi, 6 et 7.).

Pause.....

Acte de contriton. — Ah! Seigneur, si j'avais toujours été bien pénétré de cette belle exhortation de votre apôtre, il n'y aurait pas eu de si grands vides, de si grandes fautes dans ma vie; je n'aurais pas fait de si grands pas hors du chemin de la perfection; mais, aveugle que j'ai été, j'ai souvent préféré ma volonté à la vôtre, ô mon Dieu. Pardonnez-moi, ô mon bon Père, pardonnez-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, votre très humble et très fidèle servante.

Je prends la résolution de...

264e SUJET.

SUR LES AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE.

Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. (S. Jean, IV, 34.)

Adorons Notre-Seigneur nous apprenant, par sa conduite à l'égard de Marie et de Joseph, à devenir parfaitement obéissants.

Tous les hommes, il est vrai, sont soumis à l'obéissance : nul qui puisse se flatter de faire toujours et en tout sa volonté; mais tous n'ont pas le mérite de l'obéissence, parce que plusieurs n'obéissent pas en vue de Dieu, dans l'unique désir de lui plaire.

On n'a pas le mérite de l'obéissance, quand on n'obéit que par la force, par intérêt; lorsqu'on ne voit qu'un homme dans celui qui commande; qu'on ne se soumet que par nécessité; qu'on le fait sans aucun motif de foi, sans teuir aucun compte de la soumission que l'on doit à Dieu dans sa personne.

Il n'est est pas de même du bon religieux : c'est à Dieu qu'il obéit; c'est pour lui plaire qu'il agit, qu'il va, qu'il vient, qu'il exerce tel ou tel emploi, qu'il habite tel ou tel lieu. C'est en vue de Dieu, c'est pour imiter Jésus-Christ son divin Maître, et lui devenir semblable, qu'il soumet sa volonté et son jugement. Pour lui, l'homme n'est que l'intermédiaire; c'est comme le porte-voix par lequel lui arrive l'expression de la volonté de Dieu. Oh! qu'alors cette

obéissance est grande! qu'elle est noble! qu'elle est élevée! qu'elle est méritoire!

Une voix s'est fait entendre aux oreilles du bon religieux : c'est la voix de Dieu; une main lui indique l'action qu'il doit faire, le chemin qu'il doit suivre : c'est la main de Dieu; un ordre lui arrive : c'est l'ordre de Dieu, c'est Dieu qui le lui donne! Moins l'intrument est digne, plus l'obéissance a de mérite! Aussi est-ce avec raison que l'Esprit saint nous assure que *l'homme obéissant racontera ses victoires* (1), parce qu'il soumet ses inclinations à sa raison, et sa raison à la foi et à la grâce. Est-ce ainsi que nous avons compris l'obéissance? Pensons-nous que l'obéissance ne doit point se rapporter à l'homme, mais à Dieu? C'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit : *Qui vous écoute, m'écoute.* (S. Luc., x, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Par une fidèle obéissance, j'aurais pu me rendre semblable à votre adorable Fils, ô mon Dieu, et acquérir beaucoup de mérites; mais, loin de là, j'ai voulu me conduire par moi-même, et être mon propre guide. Quel aveuglement! Pardonnez-moi, Seigneur, par les mérites de ce doux Sauveur, et par l'intercession de Marie, sa très sainte Mère.

Je prends la résolution de...

265e SUJET.

TROIS DEGRÉS DANS L'OBÉISSANCE.

Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. (S. Jean, vi, 38.)

Adorons Notre-Seigneur se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (2), et voyons si nous l'avons imité dans la soumission qu'il a eue aux ordres de son Père.

L'obéissance se divise en trois classes : l'obéissance d'action, l'obéissance de volonté et l'obéissance de jugement.

L'obéissance d'action consiste à faire simplement ce qui est commandé, et parce qu'il est commandé.

L'obéissance de volonté consiste à faire non seulement

(1) Prov., xxi, 28. — (2) Philipp., ii, 8.

l'action commandée; mais à la faire de bon gré, et avec une soumission pleine et entière, sans examen et sans avoir égard à la répugnance qu'on pourrait éprouver.

L'obéissance de jugement consiste à se persuader bien intimement que la chose commandée est pour nous la plus méritoire, la plus convenable, la plus parfaite et la plus conforme aux desseins de Dieu à notre égard.

Pour entrer dans cet esprit d'obéissance, avons-nous fait exactement ce qui nous était commandé, l'avons-nous fait en vue de Dieu et uniquement pour lui plaire? Avons-nous obéi dans la pensée que nous ne pouvions rien faire de mieux, puisque nous obéissons à Dieu même, qui assurément peut disposer de nous comme bon lui semble? Avons-nous obéi avec foi, fermant les yeux de notre jugement sur ce qu'il pourrait y avoir de défectueux et de répugnant dans le commandement, nous persuadant que l'obéissance n'est jamais plus méritoire que lorsque nous obéissons malgré nos plus grandes répugnances? Comprenons-nous la dignité, l'élévation d'un tel sentiment?

Non, ce n'est pas à un homme, pas à un monarque, pas même au souverain Pontife que nous obéissons : c'est à Dieu lui-même, puisqu'il est écrit : « Qui vous écoute, m'écoute (1). » Le vrai obéissant obéit donc malgré les contradictions de son esprit, les oppositions de sa propre volonté, ou les vaines frayeurs de son imagination et les ridicules subterfuges de son amour-propre.

Est-ce ainsi que nous obéissons? Sommes-nous pénétrés de ces sentiments dans la pratique d'une vertu qui seule nous vaudra une éternité de bonheur? Répétons donc souvent avec le jeune Samuel : *Me voici, Seigneur, vous m'avez appelé* (2). Pour nous soutenir dans ces beaux sentiments qui constituent le bon religieux, réfléchissons souvent sur ce conseil, ce commandement du grand Apôtre : *Obéissez à vos guides, et demeurez-leur soumis, parce qu'ils veillent sur vous pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte à Dieu; afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant, ce qui ne vous serait pas avantageux.* (Hébr., XIII, 17.)

(1) S. Luc, X, 16. — (2) I Rois, III, 5, 6, 9.

Pause.....

Acte de contrition. — Par une parfaite obéissance, j'aurais pu me rendre semblable à mon divin modèle et avoir part à ses mérites infinis, et par ma faute, pour avoir ménagé mon amour-propre, mon indépendance, je me suis exposé à devenir semblable à l'ange des ténèbres, qui disait avec orgueil : « Non, je n'obéirai pas (1) ! » Oh ! quel funeste aveuglement ! Pardon, ô mon Dieu, pardon par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

266e SUJET.

QUALITÉS DE L'OBÉISSANCE.

Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. (S. Jean, v, 30.)

Adorons Notre-Seigneur dans la parfaite obéissance qu'il a rendue à son Père, et tâchons d'entrer dans ses vues, afin de rendre notre obéissance plus digne d'une récompense éternelle.

Pour être parfaite, l'obéissance doit être prompte, faisant sans examen ce qui est commandé, quittant tout pour ce sujet; elle doit être indifférente pour tout ce qui est commandé, se persuadant que rien ne peut être plus parfait que ce qui est ordonné; elle doit être aveugle, faisant avec simplicité ce qui est commandé, à moins que ce ne soit une chose opposée aux commandements ; hors de là, toute obéissance examinée, pesée, discutée, vendue, pour ainsi dire, n'est pas une obéissance religieuse, mais une obéissance d'esclave.

L'obéissance doit être humble et respectueuse à l'égard des supérieurs ou de ceux qui commandent de leur part : ils tiennent à notre égard la place de Dieu ; elle doit être cordiale, faisant de bon cœur, avec gaieté et édification, ce qui est commandé, quelque répugnance qu'on puisse y rencontrer.

L'obéissance doit être universelle, embrassant non seulement les choses faciles, aisées et qui plaisent, mais encore

(1) Jerém., II, 20.

les plus difficiles, les plus pénibles et les plus opposées à nos inclinations.

Elle doit être permanente, s'étendant à tous les temps et à tous les lieux, lorsqu'on est âgé comme lorsqu'on est jeune; le jour, la nuit; lorsqu'on est seul comme lorsqu'on est en communauté; à la maison, en voyage; en un mot, en tout, partout et toujours.

Notre obéissance a-t-elle ces qualités? Pouvons-nous dire avec le grand Apôtre: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? ou comme Samuel: *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute?* (I Rois, III, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que de défauts je remarque dans mon obéissance! qu'elle est imparfaite! qu'elle est défectueuse! qu'elle est peu semblable à celle de votre adorable Fils! Pardonnez-moi, je vous en prie, par les mérites de ce même Fils, notre modèle, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

267e SUJET.

SUR LES DÉFAUTS DANS L'OBÉISSANCE.

Faites tout sans murmurer et sans disputer, afin que, comme des enfants bien nés, vous soyez sans reproche devant Dieu.
(Philipp., II, 14 et 15.)

Adorons Notre-Seigneur nous avertissant, par saint Paul, que nous devons obéir comme des enfants bien nés, et non pas comme des esclaves, dont l'obéissance est toujours défectueuse; et, pour entrer dans ces vues, voyons quels sont les défauts que nous devons éviter dans la pratique de cette vertu.

Les principaux défauts dans l'obéissance sont de n'avoir pas Dieu pour principe et pour fin en obéissant; de regarder trop l'homme qui commande, ses qualités bonnes ou mauvaises ou de ne pas faire assez promptement et assez exactement ce qui est commandé; de murmurer, de raisonner, de discuter, de répliquer, d'établir des comparaisons entre ce qu'on dé-

(1) Actes, IX, 6.

fend aux uns et ce qu'on permet aux autres, ou de n'obéir que par contrainte et de mauvaise grâce.

On se rendrait bien autrement coupable si l'on venait jusqu'à résister, à refuser d'obéir, surtout devant ses confrères. En agir ainsi, serait se rendre coupable d'une violation flagrante de ses devoirs ; ce serait attaquer les principes fondamentaux de son ordre et l'exposer à une ruine prochaine ; ce serait attirer sur soi une épouvantable responsabilité ; ce serait profaner son vœu ; ce serait se rendre coupable de scandale ; ce serait, de plus, se rendre très malheureux, même en ce monde ; car, avec de semblables dispositions et une conduite si peu religieuse, la vie ne serait vraiment pas supportable ; enfin ce serait se perdre, se damner ; tandis qu'une obéissance simple, exacte et fidèle rend si content, si heureux, et devient une si douce assurance du bonheur éternel !

Quelle est notre conduite extérieure dans la pratique de l'obéissance ? Quelles sont nos dispositions intérieures ? Pensons-nous que Dieu veut tout, ou qu'il ne reçoit rien ? Méditons sérieusement sur ces paroles que le prophète Samuel adresse à Saül : *Le Seigneur veut-il des holocaustes et des oblations, et ne demande-t-il pas plutôt qu'on obéisse à sa voix ?* (I Rois, xv, 22.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon de toutes les fautes que j'ai commises contre la sainte obéissance ; faites-moi la grâce d'être plus fidèle à l'avenir. Je vous la demande, cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

268e SUJET.

LE VŒU D'OBÉISSANCE.

Les holocaustes ne vous ont point été agréables... alors j'ai dit : Me voici, ô mon Dieu,... pour faire votre volonté. (Hébr., x, 6 et 7.)

On n'est pas proprement religieux parce qu'on porte l'habit d'un institut, parce qu'on exerce quelque emploi dans cet institut, mais parce qu'on y fait des vœux, le vœu d'obéis-

sance surtout ; car, ainsi que le dit saint Thomas, c'est le vœu d'obéissance qui fait le religieux. Le vœu donne un grand mérite aux actions de celui qui l'a prononcé, il en fait un homme tout dévoué, tout consacré à Dieu ; mais il impose de très grandes obligations.

Si le novice est obligé d'obéir, parce qu'il porte l'habit de son ordre, et qu'il scandaliserait s'il manquait de soumission ; à plus forte raison, celui qui s'y est engagé par vœu. C'est bien à lui que l'Esprit saint adresse cette parole : *Hâtez-vous d'accomplir vos engagements ; car la promesse infidèle déplaît souverainement au Seigneur* (1).

Est-ce ainsi que nous avons regardé le vœu d'obéissance ? Avons-nous compris que, nous étant liés par ce vœu, nous devons être parfaitement soumis à nos supérieurs et à nos règles ? Avons-nous rempli cet engagement ?

Avons-nous obéi en tout, malgré nos répugnances et les oppositions de la nature ? Avons-nous obéi en tous temps et en tous lieux ?

Avons-nous compris combien serait grave pour nous la violation de notre vœu d'obéissance, le tort que nous nous ferions à nous-mêmes en y manquant, et le scandale que nous donnerions à nos frères ? Sommes-nous à ce sujet dans la disposition où se trouvait saint Paul, lorsqu'il disait : *Seigneur que voulez-vous que je fasse ?* (Actes, IX, 6.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, que je me vois éloigné de cet esprit d'obéissance qui fait le religieux selon votre cœur ! Je regrette amèrement les fautes que j'ai commises contre les règles et contre le vœu d'obéissance. Et, puisque Jésus mon Sauveur m'en a donné l'exemple, je veux désormais l'imiter le plus parfaitement qu'il me sera possible. Je vous en demande la grâce par les mérites de l'obéissance de ce même Sauveur, et par l'intercession de la très sainte Vierge et de saint Joseph, modèles accomplis de cette vertu.

Je prends la résolution de...

(1) Ecclés., V, 3.

269e SUJET.

DES PERMISSIONS.

Mon Dieu ! faites-moi connaître la voie par laquelle je dois marcher. (Ps. CXLII, 8.)

Adorons notre Seigneur Jésus-Christ dans sa parfaite soumission à Marie et à Joseph, et tâchons d'entrer dans ses dispositions, en soumettant toutes nos œuvres à la sainte obéissance, persuadés que nous devons être que tout ce qui se fait avec permission, se fait ordinairement avec bénédiction et avec mérite.

Cela posé, pensons que si nous voulons avancer dans la vertu et avoir le mérite de nos actions, de nos peines, de nos sacrifices, nous ne devons rien faire sans permission (1), même les choses les plus ordinaires, à moins qu'elles ne soient clairement exprimées par les devoirs de notre charge; car c'est particulièrement en cela que nous prouvons notre délicatesse de conscience et le désir que nous avons de plaire à Dieu.

Agir sans permission, prendre un parti sans demander avis, de peur d'être refusé, détourné, contrarié dans ses vues, c'est violer directement l'obéissance, c'est faire sa propre volonté, c'est introduire un mauvais esprit dans son ordre, c'est s'exposer soi-même à des désagréments.

Demander des permissions à demi-mot, à mots couverts, en termes obscurs, et, pour ainsi dire, comme si l'on avait peur d'être compris, ce n'est pas vouloir obéir. Revenir sans cesse à la charge, solliciter et solliciter encore, c'est extorquer plutôt qu'obtenir. Se priver d'une chose dont on a besoin plutôt que de la demander, ce n'est pas une vertu, c'est un acte d'orgueil.

Il ne faut pas non plus donner à une permission plus d'étendue qu'elle n'en a, ni pour le temps, ni pour les lieux, ni pour les circonstances. Enfin, il faut, lorsqu'on demande une permission, se mettre dans la disposition de recevoir un refus ; car les supérieurs ne peuvent et ne doivent pas accorder toutes les permissions qui leur sont demandées.

(1) Règl. comm., XXI, 0.

Quelle est notre conduite à cet égard? Comment demandons-nous des permissions? Comment en usons-nous? Ne passons-nous pas légèrement sur un point si important, et nous efforçons-nous d'entrer dans les vues de celui dont le prophète parle en ces termes : *Me voici, je viens, ainsi qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire votre volonté; je l'accepte, ô mon Dieu, et votre loi est gravée dans le plus intime de mon cœur?* (Ps. XXXIX, 8 et 9.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Que j'ai peu de zèle, ô mon Dieu, pour ma perfection! Je pouvais sans cesse augmenter mes mérites en soumettant toutes mes œuvres à une exacte obéissance, et, par suite de ma tiédeur et de ma négligence, j'agis souvent par moi-même et sans permission! Pardonnez-moi, Seigneur, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

270e SUJET.

PERMISSIONS SUPPOSÉES OU TACITES.

Il y a une voie qui paraît droite.... et qui cependant mène à la mort. (Prov., XIV, 12.)

Il peut arriver qu'un religieux se trouve dans une circonstance qu'il n'a pu prévoir, qui soit tellement urgente, qu'elle ne puisse se remettre. Dans ce cas, l'inférieur, qui ne peut attendre la réponse du supérieur, doit examiner si l'affaire en question n'est pas opposée à l'esprit de sa profession, si le supérieur étant présent lui donnerait la permision d'agir. Il doit même demander conseil et ne prendre, autant que possible, qu'une décision conditionnelle, n'agir qu'avec la plus grande réserve, puis en donner avis au supérieur.

Il n'en doit pas être de même à l'égard des choses qu'on peut prévoir, qui peuvent se remettre, ou pour lesquelles on peut obtenir un délai ; dans ce cas, agir par soi-même, c'est manquer à son devoir. L'achat, l'échange, l'aliénation d'un meuble ne doit jamais entrer dans la supposition d'une permission tacite, à plus forte raison s'il s'agissait d'un im-

meuble. Il en doit être de même des réparations ou changements à opérer dans une maison, dans une école, etc.

On serait bien coupable si, prévoyant qu'on ne serait pas exaucé, on ne demandait pas permission, ou si on ne la demandait qu'après s'être tellement engagé, que les supérieurs fussent obligés de céder. Une telle conduite serait un principe de destruction pour l'ordre, une sorte de révolte contre l'autorité, un vrai scandale pour tous ceux qui en auraient connaissance, et elle attirerait toujours des désagréments à leur auteur et chargerait sa conscience.

Quelle est notre conduite à cet égard? Voudrions-nous mériter ce reproche que Notre-Seigneur adressait aux Juifs : *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous :* pourquoi cherchez-vous à me surprendre? (S. Luc, xx, 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que j'ai besoin de l'esprit de foi, ô mon Dieu, pour me conduire dans les diverses circonstances de la vie! Mais, hélas! au lieu de vous consulter, d'examiner ce qui pouvait vous être plus agréable, je me suis souvent déterminé de moi-même; j'ai suivi les inclinations de la nature. Pardon, Seigneur, pardon de ce manque de respect pour votre volonté adorable. Je vous le demande, ce pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

271e SUJET.

LE VŒU DE STABILITÉ.

Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie (Apoc., II, 10.)

Adorons l'esprit de Notre-Seigneur nous parlant des avantages de la persévérance, et voyons le mal que se ferait à lui-même celui qui, après avoir prononcé des vœux, ne persévérerait pas, n'observerait pas son vœu de stabilité.

User de ses biens ou de ceux de la communauté sans permission, et après avoir fait des vœux, c'est un grand mal. Suivre les caprices de sa propre volonté, c'est violer

le vœu d'obéissance! Mais manquer au vœu de stabilité, quitter sa vocation malgré le vœu qu'on a fait d'y persévérer, c'est violer tous ses vœux à la fois, les fouler tous aux pieds; c'est commettre un crime d'autant plus grand et plus énorme, qu'il est toujours volontaire.

Et, en effet, on peut se trouver surpris dans les manquements relatifs aux autres vœux; mais la sortie, l'apostasie est toujours préparée, préméditée, combinée d'avance.

On a laissé entrer dans son esprit quelque pensée mondaine; une mauvaise racine a pris naissance dans le cœur, et, au lieu de la combattre, de la dénoncer simplement et naïvement à son directeur spiritnel, on l'a cachée, on l'a cultivée, on l'a favorisée, on lui procure le moyen de s'étendre, de se fortifier, et, peu à peu, elle a pris le dessus. Sont venus ensuite les dégoûts, les ennuis, les sécheresses, le relâchement dans sa conduite, le mépris des petites observances, la négligence dans les prières, dans les oraisons, etc.

Enfin, le mal ne pouvant plus rester caché, on allègue mille prétextes aussi dépourvus de raison et de bonne foi les uns que les autres. On n'est pas appelé, on n'a jamais eu de vocation, on ne voulait pas s'engager, on veut embrasser un autre état, la famille réclame. On alléguera une destitution de poste, une prétendue humiliation et cent autres motifs aussi futiles les uns que les autres. On n'oubliera qu'une chose, c'est qu'on a fait des vœux.

Ah! si jamais le démon, le monde ou la chair venaient nous attaquer ainsi, relevons nos mains languissantes, et fortifions nos genoux affaiblis; marchons d'un pas ferme dans la voie droite (1). Appliquons des remèdes efficaces à un si grand mal : commençons par le faire connaître au médecin spirituel, ne lui cachons rien.

Prions et veillons : prions afin d'obtenir la force et le courage dont nous avons un si grand besoin; veillons sur notre esprit, sur notre cœur et sur nos sens. Ne prêtons plus le flanc à l'ennemi : rompons toute attache, toute liaison; coupons au vif toute mauvaise habitude.

(1) Hébr., XII, 12 et 13.

Cherchons encore le remède à ce mal dans la pratique des règles, dans la prière, dans l'oraison, dans la mortification de nos facultés et de nos sens, et surtout dans l'abnégation de nous-mêmes.

Faisons, s'il est nécessaire, une sérieuse revue de notre conscience; remontons à l'époque de notre relâchement, au commencement de nos résistances à la grâce et aux remords de notre conscience.

Examinons quelle est notre conduite à l'égard de la persévérance. N'avons-nous pas à craindre cette menace : *On ôtera votre chandelier de sa place* (1) et on en mettra un autre? Pensons à ces paroles de saint Paul : *Ne perdez pas cette fermeté de courage que vous avez fait paraître, et qui sera suivie d'une si grande récompense.* (Hébr., x, 35.)

Pause.....

Acte de contrition. — Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, de persévérer dans ma vocation, il faut encore persévérer dans le bien qu'elle demande de moi, dans la ferveur, dans la piété; et c'est malheureusement ce que je n'ai pas fait. Plus j'avance en âge, moins j'avance dans la vertu, malgré les grâces innombrables dont vous me comblez chaque jour. Pardonnez-moi cette négligence, cet abus de vos grâces, et faites que j'en profite mieux à l'avenir; je vous le demande par les mérités de Jésus-Christ et par l'intercession de la très sainte Vierge.

Je prends la résolution de...

272e SUJET.

PERSÉVÉRANCE DANS SON ÉTAT.

Et vous autres, voulez-vous aussi vous en aller? (S. Jean, vi, 68.)

J'ai cru, et j'ai dû croire, pour bien des raisons, que Dieu m'a appelé où je suis, qu'il y a fixé ma place, qu'il m'a mis sur la route qui doit me conduire au salut.

Il a parlé : je l'ai entendu, je lui ai obéi; je suis venu où je suis, j'y suis resté fidèle, je m'y suis même plu, surtout lorsque j'étais fervent. Je suis donc où Dieu me veut : je dois y rester, y être stable et constant, m'y attacher, m'y

(1) Apoc., ii, 5.

affectionner malgré les dégoûts et les contradictions que je pourrais y éprouver. Je dois y persévérer de corps, d'esprit, de volonté et de cœur.

Je dois éviter tout ce qui serait un obstacle à ma persévérance, comme les fautes volontaires, les rapports avec le monde, les visites inutiles reçues ou rendues, l'immodestie des yeux et tous les autres défauts capables de me faire perdre le goût de ma vocation en me faisant perdre l'esprit de Dieu.

Je dois me défier même de toute pensée qui, sous prétexte d'un plus grand bien, me porterait à quitter ma vocation. Peu importe au démon, pourvu qu'il prenne empire sur le cœur; il saura bien, plus tard, mettre en jeu d'autres moyens, pour arriver à ses fins et perdre son âme.

Je dois faire et pratiquer tout ce qui est capable d'affermir cette vocation, qui m'a paru si belle et qui doit être si glorieuse dans l'éternité. Je dois donc être fidèle à la grâce et combattre courageusement les mouvements de ma nature corrompue.

Pour assurer ma vocation, je dois donc être fidèle aux petites choses, être obéissant, sincère dans tous mes rapports avec mes supérieurs; je dois être assidu et appliqué à tous mes exercices de communauté, m'acquitter consciensement, et avec esprit de foi, de tous les emplois dont je suis chargé. Je dois surtout user des sacrements avec tout le respect et toute la piété qu'exige cette grande action.

Si je veux persévérer, je dois avoir un extrême soin de faire connaître tout ce qui se passe en moi. Le piège le plus dangereux que le démon puisse tendre à un religieux, c'est de le porter à garder le secret sur ce qui lui arrive à ce sujet.

Voyons maintenant si nous sommes dans ces dispositions à l'égard de la persévérance, et, pour y entrer, si nous en étions sortis, pensons à ces paroles de notre divin Maître : *Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas propre pour le royaume des cieux* (1); *mais, au contraire, celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.* (S. Matth., XXIV, 13.)

(1) S. Luc, IX, 62.

Pause.....

Acte de contrition. — Je savais parfaitement, ô mon Dieu, que ce n'est que par votre persévérance qu'on obtient la victoire, et que, pour obtenir la persévérance, il faut être fidèle à ses devoirs, et cependant je ne l'ai pas été; loin de là, je n'ai que trop souvent omis ce que vous m'ordonniez par mes règles, et osé faire ce qu'elles me défendent. Reconnaissant mes torts, je vous en demande très humblement pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

273e SUJET.

RÉNOVATION DES VŒUX.

Mes frères, renouvelez-vous en esprit, et revêtez-vous du nouvel homme qui a été créé dans la justice et dans la vraie sainteté.
(Éphés., IV, 23 et 24.)

Adorons Notre-Seigneur nous exhortant, par la bouche de l'apôtre saint Paul, à nous renouveler sans cesse dans l'esprit de notre vocation, et examinons si nous avons suivi ce sage conseil. Lorsqu'une démarche nous a procuré quelque notable avantage, nous aimons à la rappeler à notre souvenir; nous en parlons avec plaisir, et notre bonheur serait de nous trouver en position de la recommencer. C'est ainsi qu'un courtisan ne cesse de dire et de redire à son souverain qu'il lui est tout dévoué, et qu'il est tout à lui, à la vie et à la mort.

Il en serait de même de nous, à l'égard de nos vœux, si nous savions en apprécier la valeur; nous en parlerions, nous nous en glorifierions devant Dieu et devant les hommes; nous aimerions à renouveler ces saints engagements, non seulement aux époques fixées par les règlements, mais encore chaque fois que nous serions tentés contre les obligations qu'ils imposent, et surtout à chaque communion, pour montrer combien nous sommes heureux de les avoir prononcés. Nous les renouvellerions pour obtenir le pardon des manquements dont nous aurions pu nous rendre coupables; nous les renouvellerions pour obtenir la grâce d'y être plus fidèles à l'avenir.

Est-ce ainsi que nous agissons? Montrons-nous, par nos paroles et par nos œuvres, combien nous sommes heureux de nous être consacrés à Dieu par des vœux? Etudions-nous le sens de la promesse que nous avons faite de procurer la gloire de Dieu *autant qu'il nous sera possible?* Nous efforçons-nous de la mettre en pratique? Entrons-nous dans les sentiments de David, lorsqu'il disait: *Pressé du désir de vous servir, ô mon Dieu, je soupire sans cesse après le bonheur de vous plaire?* (Ps. CXVIII, 131.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Si j'avais bien compris l'importance de mes engagements, et combien ils peuvent m'être avantageux, je me serais fait un bonheur de les renouveler souvent et avec ferveur; toutes mes actions importantes auraient été autant d'actes de rénovation, parce qu'elles auraient été faites dans l'esprit de mes vœux; et je ne l'ai pas fait, soit négligence, soit indifférence de ma part. Daignez me pardonner, ô mon Dieu par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

274e SUJET.

SOUVENIR DE LA VOCATION, DE LA PRISE D'HABIT, ET DES VŒUX.

Ne cessez de vous avancer dans la justice,... parce que la récompense de Dieu demeure éternellement. (Eccli., XVIII, 22.)

Il est des époques dans notre vie qui nous ont vivement impressionnés, et dont le souvenir peut également nous être très salutaire: telles sont celles de l'entrée en religion, de la prise d'habit, des vœux.

Il y eut un jour dans notre vie passée où, par suite de certaines circonstances, de certains événements, ils nous vint en la pensée de nous retirer du monde, afin de pouvoir plus sûrement et plus facilement opérer notre salut. Cette pensée nous porta à faire les démarches nécessaires pour obtenir notre admission, et l'ayant obtenue, nous nous présentâmes avec bonheur à la communauté. Après quelque temps d'é-

preuve, nous demandâmes le saint habit, et quelle ne fut pas notre joie de nous voir admis à nous en revêtir! Rappelons-nous avec quels soins nous nous préparâmes à cette pieuse cérémonie: examens sérieux sur notre vocation, confession générale, prières, oraisons, mortifications, tout fut employé pour nous en rendre dignes. Interrogés sur nos dispositions et sur les divers points de notre règlement, nous répondîmes avec fermeté que nous étions convaincus de la vérité de notre vocation, et que nous voulions en remplir fidèlement tous les devoirs. Nos réponses furent franches et sincères, parce que telle était notre conviction.

Peu de temps après, nous eûmes le désir de faire encore un pas de plus et de prononcer les premiers vœux; nous fîmes des instances pour obtenir cette faveur, et nous consentîmes à passer par toutes les épreuves usitées en pareilles circonstances. Ce n'est pas tout: nous avons renouvelé ces vœux; nous avons demandé, nous avons fait notre profession.

Voilà pour nous des époques de bonheur, des époques qui feront notre gloire pendant toute l'éternité si nous sommes fidèles. Ah! si le démon, si le monde, si la chair venaient nous dire que tout cela est sans importance, qu'il s'est fait sans dessein du côté de la Providence, et sans vocation de notre part, répondons-leur que c'est une erreur, un mensonge damnable: que nous avons été appelés, que nous le sommes encore et que nous voulons persévérer.

Est-ce ainsi que nous en usons dans nos peines, nos épreuves, nos anxiétés? Nous rappelons-nous ces jours heureux, ces moments de véhéments désirs de réussite, où nous attendions avec impatience une réponse d'admission au noviciat, notre entrée dans la maison du Seigneur, notre prise d'habit, notre première communion avec ce précieux vêtement de la religion, nos vœux, notre profession, etc.

Oui, rappelons-nous ces pieux souvenirs, et n'oublions pas que notre âme, purifiée par la pénitence et fortifiée par la sainte Eucharistie, parlait alors le langage du Saint-Esprit, qui était en elle. Pensons-y sérieusement, et alors notre ferveur se renouvellera, notre courage renaîtra, notre bonne volonté retrouvera toute son énergie, et, pour

nous ranimer, pensons à ces paroles de saint Paul : *La seule chose à quoi je m'étudie, c'est d'obtenir le prix de la félicité éternelle, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ notre Seigneur.* (Philipp., III, 14.)

Pause.....

Acte de contrition. — Les moyens de salut que vous m'avez donnés, ô mon Dieu, et que vous me donnez encore tous les jours, sont une preuve bien sensible de votre amour pour moi ; mais l'abus que j'en ai fait est bien capable de me couvrir de confusion ! Aussi est-ce de tout mon cœur que je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

275e SUJET.

NOS DEVOIRS ENVERS JÉSUS-CHRIST.

A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. (S. Jean, VI, 69.)

Si je me dois tout à Dieu pour m'avoir créé, que ne dois-je pas à Jésus-Christ pour m'avoir racheté, pour avoir enduré tant de peines, supporté tant de travaux ; pour avoir sué et pleuré pour moi ; pour avoir souffert les persécutions, les mépris, les injures, les coups, les soufflets, etc., et surtout pour s'être immolé sur la croix afin de me sauver ?

Et moi, qu'ai-je fait pour lui ? qu'ai-je souffert ? Comment et par quelle marque ai-je prouvé ma reconnaissance à cet adorable Rédempteur ? Si quelqu'un fait la moindre démarche qui me soit avantageuse, j'en parle avec bonheur, je le loue, je publie ses bontés et ses excellentes qualités ; cela est raisonnable. Mais qui m'a fait autant de bien que Jésus-Christ ? Ce n'est pas une démarche, ce sont trente-trois années qu'il m'a sacrifiées, c'est sa propre vie : ce n'est pas un petit avantage qu'il m'a procuré, c'est une éternité de bonheur, si je veux profiter de ses leçons, de ses exemples et de ses souffrances. Oh ! qu'il est aimable, Jésus, mon Rédempteur ; qu'il est charitable ! Je me ferai un bonheur de le dire, et de le redire sans cesse, à tous ceux qui voudront m'entendre : *Jésus*

nous a aimés, il a lavé nos péchés dans son sang (1) ! *Il a aimé les siens jusqu'à l'excès* (2).

A tous ces titres, et à un bien plus grand nombre encore, reconnaissons-nous notre Rédempteur? Comprenons-nous ce que nous lui avons coûté ? Voulons-nous faire quelque chose pour lui ? disons plutôt pour nous, car il ne veut pas que nous le servions gratuitement, Il a des couronnes pour tous, il a des trônes, enfin un bonheur divin puisqu'il sera infini. Disons donc souvent avec saint Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* (S. Matth., XVI, 16.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Mon Sauveur Jésus-Christ, que vos faveurs à mon égard ont été grandes ! Hélas ! j'ai presque mesuré ma malice sur votre extrême bonté. Que je suis donc fâché d'avoir été, jusqu'à présent, si peu reconnaissant envers vous ! Je vous en demande pardon par vos propres mérites et par l'intercession de votre auguste Mère.

Je prends la résolution de...

276e SUJET.

NOUS DEVONS NOUS APPLIQUER A CONNAÎTRE JÉSUS-CHRIST.

La vie éternelle consiste à vous connaître.... et Jésus-Christ que vous avez envoyé. (S. Jean, XVII, 3.)

Connaître Jésus-Christ et croire en lui ; c'est être bien persuadé et bien convaincu qu'il est la seconde personne de l'adorable Trinité ; Dieu de toute éternité comme le Père et le Saint-Esprit ; qu'il s'est fait homme dans le temps pour nous racheter de l'esclavage du péché, et nous mériter les grâces dont nous avons besoin pour parvenir au salut,

Confesser Jésus-Christ de bouche, d'esprit et de cœur, c'est professer ouvertement sa divine morale, croire fermement tout ce qu'il a enseigné et tout ce que l'Église propose à notre foi ; confesser Jésus d'action, c'est le prendre pour modèle, imiter les nombreux exemples qu'il nous a donnés dans toute sa vie mortelle

(1) Apoc., I, 5. — (2) S. Jean, XIII, 1.

Est-ce ainsi que nous en avons usé à l'égard de Jésus-Christ, notre divin Maître? Croyons-nous véritablement qu'il est Dieu de toute éternité? Croyons-nous qu'il s'est fait homme, dans le temps, pour nous racheter? Croyons-nous qu'il est mort pour nous? Croyons-nous qu'en même temps qu'il règne dans les cieux, il est réellement présent au très-saint Sacrement de l'autel? Pensons-nous qu'un jour il viendra visiblement, pour juger les vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres (1)? Croyons-nous qu'il est notre appui, notre très puissant Protecteur, sans lequel nous ne pouvons rien faire; notre Médiateur, notre Avocat, notre Pontife, notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Pasteur, notre Maître, notre Modèle, l'Agneau de Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs?

Le reconaissons-nous pour ce qu'il est, c'est-à-dire en tant que Dieu éternel, tout-puissant, immense, voyant tout, gouvernant toutes choses? en un mot, Dieu comme le Père et le Saint-Esprit? qu'il est la vérité que nous devons croire, la vie dont nous devons vivre, la voie que nous devons, suivre pour aller au ciel?

Notre foi en Jésus-Christ est-elle vivifiée, soutenue par la pratique constante des vertus dont ce doux Sauveur nous a donné de si beaux exemples? Ne la rendons-nous pas stérile par une conduite tout opposée à la doctrine de ce divin Maître? Saint Paul pourrait-il dire de nous ce quil écrivait aux premiers fidèles, que *le juste vit de la foi?* (Rom., I, 17; Gal., III, 11.)

Pause.....

Acte de contrition — Je devais placer avaut toute autre étude la connaissance de vos divines perfections, de vos bontés pour moi, ô doux Jésus, et j'ai négligé cette étude par excellence pour m'occuper de mille bagatelles! J'ai étudié les moyens de me rendre heureux en ce monde, et j'ai oublié d'étudier vos vertus, vos amabilités! Pardon ô mon Sauveur, pardon par les mérites de votre mort et par l'intercession de Marie votre très-sainte Mère.

Je prends la résolution de...

(1) S. Matth., XVI, 27; Rom., II, 6.

277e SUJET.

NOUS DEVONS AIMER NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. (I Cor., XVI, 22.)

Jésus-Christ nous ayant aimés le premier (1), et aimés jusqu'à l'excès (2), n'est-il pas juste que nous nous efforcions de le payer de retour? Et qui donc aimerions-nous si nous ne l'aimions pas?

Mais voyons maintenant comment nous accomplissons ce devoir, et comment nous répondons à son amour pour nous.

C'est en vertu de cet amour immense et incomparable que ce divin Sauveur, la splendeur de la gloire de Dieu son Père (3), est descendu jusqu'aux profondeurs de l'humiliation. C'est en vertu de cet amour qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu daus la pauvreté et dans toutes les privations qui en sont la suite. C'est en vertu de cet amour qu'il a enduré les mépris, les rebuts, les injures les plus indignes. C'est en vertu de cet amour que, pour nous sauver, il a souffert les tourments les plus douloureux et la mort la plus ignominieuse. C'est en vertu de cet amour qu'il fait dans le ciel la fonction d'avocat (4) auprès de son Père, et que, chaque jour, il se fait encore victime, au saint sacrifice de l'autel, pour se donner à nous.

De notre côté, quel est notre amour pour lui? Quels sont nos sentiments à son égard? Que faisons-nous pour lui donner des preuves de notre amour et nous convaincre nous-mêmes que nous lui sommes attachés?

Pour qui sont toutes les pensées de notre esprit, les affections de notre cœur, les mouvements de notre volonté et les actions de nos mains? Avons-nous au moins quelque désir de posséder cet amour? Le demandons-nous? Travaillons-nous à l'acquérir? Faisons-nous, pour l'obtenir, quelque sacrifice pénible, humiliant? Sachons bien qu'on n'a rien sans peine.

(1) I S. Jean, IV, 10. — (2) S. Jean, XIII, 1. — (3) Hébr., I, 3. — (4) I S. Jean, II, 1.

Disons donc souvent et redisons sans cesse, plus de cœur que de bouche, que nous aimons Jésus-Christ, que nous voulons l'aimer. Cherchons à propager cet amour dans les âmes. Parlons-en avec effusion, comme un enfant bien né parle de son père, comme un ami sincère et dévoué parle de son ami. Entrons généreusement dans la pensée et dans les dispositions de saint Paul, lorsqu'il s'écriait : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?... Non, rien ne nous en séparera, ni la vie, ni la mort.* (Rom., VIII, 35-39.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je devais vous aimer, ô mon doux Jésus, je devais vous aimer par devoir, parce que vous êtes mon Dieu, et que toutes les pensées de mon esprit, tous les sentiments de mon cœur, tous les actes de ma volonté vous sont dus; je devais vous aimer par reconnaissance, puisque vous m'avez aimé le premier et que vous avez tout fait pour moi; je devais vous aimer au moins par intérêt, puisque ma tranquillité en ce monde et mon bonheur futur en dépendent; et cependant, loin de vous aimer, je vous ai souvent offensé! Oh! pardonnez-moi, je vous en prie, par l'intercession de Marie, votre auguste Mère.

Je prends la résolution de...

278e SUJET.

NOUS DEVONS ESPÉRER EN JÉSUS-CHRIST.

Quand il me tuerait, j'espérerais en lui. (Job, XIII, 15.)

Si nous sommes justes, Jésus-Christ nous place dans son cœur et nous présente à son Père; si nous sommes tièdes, il nous sollicite au bien, nous réchauffe par ses caresses, par les grâces sacramentelles et par mille autres moyens qu'il emploie; si nous sommes pécheurs, c'est précisément pour nous qu'il s'est fait homme, car il proteste qu'*il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (1); qu'en qualité de bon Pasteur, il laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui s'est égarée (2),

(1) S. Matth., IX, 13. — (2) S. Luc, XV, 4.

Qui que nous soyons, mettons donc notre confiance en lui, et soyons persuadés qu'il nous accueillera avec une bonté toute paternelle. Non, celui qui appelle le pécheur, qui le sollicite, qui l'engage par les motifs les plus pressants à venir à lui ne nous délaissera pas ; non, ce bon Pasteur, qui court après le pécheur qui s'égare et le fuit, n'abandonnera pas le pécheur repentant qui revient à lui, qui le cherche sincèrement.

Est-ainsi que nous en avons agi envers notre divin Sauveur? Avons-nous eu en lui toute la confiance qu'il a droit d'attendre de nous, après les bontés sans nombre qu'il ne cesse de nous prodiguer chaque jour?

Tout en nous convainquant que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, sommes-nous persuadés qu'avec sa grâce nous pouvons tout ce qu'il exige de nous? que sa grâce qui nous rend tout-puissants dans l'ordre du salut, et qui nous est absolument nécessaire, ne nous fera jamais défaut, parce que cet aimable Rédempteur en étant le maître et le dispensateur, il veut très certainement nous la donner dans la mesure de nos besoins et qu'il nous l'offre en effet, quelque indignes nous en soyons?

Pensons-nous que la plus grande peine que nous puissions faire au cœur de notre Seigneur Jésus-Christ, ce serait de nous défier de sa bonté pour nous, après en avoir reçu tant de preuves?

Mais, persuadés qu'il ne faut pas tenter Dieu, ni provoquer sa juste indignation, avons-nous fait ce qu'il demande de nous, pour asseoir notre espérance sur de solides fondements? avons-nous évité le mal qui nous est défendu? Avons-nous pratiqué le bien qui nous est commandé? Remplissons-nous les devoirs de notre état? Pouvons-nous dire avec David : *J'espère en vous, Seigneur, et mon espérance ne sera pas trompée, parce que je vous cherche dans toute la sincérité de mon âme?* (Ps. XXX, 2; CXVIII, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si je suis encore sujet à tant de défauts, à tant de faiblesses, à tant d'imperfections, c'est que je n'ai pas espéré en vous, Seigneur Dieu tout-puissant ;

car il est écrit: *Celui qui espère au Seigneur est heureux* (1). Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de mon peu de confiance en vous et des défauts qui en ont été la suite. Vous serez désormais mon unique appui; je n'en veux point d'autre: je vous en demande la grâce par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie, mère de la sainte espérance (2).

Je prends la résolution de...

279e SUJET.

NOUS DEVONS NOUS UNIR A JÉSUS-CHRIST.

Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. (S. Jean, XV, 4.)

Nous unir à Jésus-Christ, c'est le faire régner dans notre cœur par un amour tendre et généreux, c'est l'attirer en nous par le désir sincère et efficace de lui plaire en toutes choses ; nous unir à Jésus-Christ, c'est en quelque sorte, nous fondre et nous identifier à sa personne; nous unir à Jésus-Christ, c'est entrer dans ses vues et le faire dominer sur toutes nos pensées, nos paroles, nos actions; c'est nous tenir en sa compagnie, n'agir qu'en lui, avec lui et par lui. ainsi l'expérimentait saint Paul, lorsqu'il disait: *Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (3). C'est lui qui m'anime, qui me dirige, qui me conduit; c'est lui qui respire, qui pense, qui parle, qui souffre, qui prie en moi : mes yeux, ma langue, mes mains, mon cœur, lui servent comme d'organes pour aimer et servir Dieu, pour le faire connaître, aimer et servir, en travaillant à la conversion et à la sanctification des âmes. Pour moi, je suis comme si j'étais mort; mais Jésus-Christ vit en moi : ma vie est absorbée dans la sienne tout mon être est comme perdu en lui.

Oh ! que cette union avec Jésus-Christ est belle ! qu'elle est glorieuse ? quelle est consolante ! qu'elle est méritoire ! qu'elle est avantageuse ! qu'elle est nécessaire ! Elle est belle de la beauté de Jésus-Christ, glorieuse de sa gloire, consolante de son amour, méritoire et avantageuse de ses mérites

(1) Prov., XVI, 20. — (2) Eccli., XXIV, 24. — (3) Gal., II, 20.

infinis, elle est nécessaire et sans elle point de grâce, point de mérites, point de bonheur éternel!

Sommes-nous unis à Jésus-Christ? Nos pensées, nos affections, nos paroles, nos œuvres, sont-elles les pensées, les affections, les paroles, les œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ penserait-il ce que nous pensons? dirait-il ce que nous disons? ferait-il ce que nous faisons, et comme nous le faisons? Le Père éternel voit-il en nous quelque chose qui ressemble à son Fils, quelque trait de conformité avec le cher objet de ses complaisances?

Est-ce à l'ombre des mérites de ce divin Rédempteur que nous nous présentons à Dieu? Nous tenons-nous en sa compagnie? Est-il avec nous, dans la maison, dans nos occupations, à la chapelle?

Le prenons-nous pour compagnon, lorsque notre devoir nous oblige à sortir de notre solitude? Marchons-nous avec lui dans les rues? Est-il notre premier et principal conseiller dans les diverses circonstances de la vie? En un mot, pourrions-nous nous appliquer ces paroles de saint Paul : *Votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.?* (Col., III, 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quelle douleur, quelle confusion pour moi, d'avoir peut-être vécu pour moi-même, pour mes passions, pour le monde, et si peu pour vous! pour vous qui êtes la vie de ma vie, la vraie vie de mon âme! Attirez-moi donc à vous, ô bon et très aimable Jésus! Que je vive désormais de votre vie sur la terre, pour mériter de vivre avec vous dans l'éternité : c'est la grâce que je vous demande par la passion et la mort que vous avez souffertes pour moi, et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

280e SUJET.

NOUS DEVONS IMITER JÉSUS-CHRIST.

Les prédestinés doivent lui être conformes. (Rom., VIII, 29.)

Adorons notre Seigneur Jésus-Christ se faisant homme pour être tout à la fois notre Sauveur et notre modèle. Il

est notre Sauveur : nous devons puiser dans le trésor de ses mérites pour nous enrichir de biens spirituels. Il est notre modèle : nous devons l'imiter, marcher sur ses traces, aimer ce qu'il a aimé, haïr ce qu'il a haï ; penser, parler, agir, comme il a pensé, parlé, agi.

Cette tâche est difficile ; mais elle n'est pas impossible, avec la grâce de Dieu : la conduite des saints en est une preuve : c'est dans le secours de la grâce, c'est dans les exemples de ce divin Sauveur que nous trouverons le pouvoir et le vouloir.

Pour nous faciliter la pratique du bien, le Fils du Dieu, cet aimable Sauveur, cet adorable modèle, s'est fait homme et s'est rendu visible, afin que l'ayant sans cesse devant les yeux, nous puissions marcher sur ses pas, suivre ses exemples et nous appliquer ses mérites.

Jésus-Christ, dit saint Pierre, *a souffert pour nous, nous laissant un* grand *exemple afin que nous suivions ses traces* (1), et que nous puissions faire mourir en nous les sentiments et les inclinations du vieil homme, détruire le corps du péché (2).

Quand on nous propose l'imitation de Jésus-Christ, cela ne doit pas s'entendre des choses surnaturelles qu'il a faites, comme ses miracles ; mais des vertus qu'il a pratiquées. Il a été humble : travaillons à le devenir. Il a été pauvre, soyons pauvres, au moins d'esprit et de cœur ; supportons avec amour et une sainte résignation les privations que commande notre état.

Jésus-Christ était doux, patient, compatissant, charitable ; il était ennemi du monde : il ne le fréquentait que pour remplir la mission dont il s'était chargé, toujours par nécessité, et jamais par curiosité, ni par aucun motif humain. Pour imiter Jésus-Christ, soyons donc doux, patients, compatissants, charitables ; soyons ennemis du monde, ne le fréquentons qu'autant qu'il est absolument et rigoureusement nécessaire, et uniquement pour remplir les devoirs que notre missiou nous impose. Jésus-Christ a souffert tous les jours de sa vie et il est mort sur la croix : souffrons généreusement

(1) I S. Pierre, II, 21. — (2) Rom., VI, 6.

comme lui, et en union avec lui, les peines, les épreuves, les afflictions. Comme Jésus-Christ, n'ayons en vue que la gloire de Dieu, notre sanctification et celle du prochain; et, soit que nous mangions, soit que nous buvions, ou *quelque chose que nous fassions en parole ou en œuvre, faisons tout au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, rendant par lui gloire au Père éternel* (1).

Voyons donc si nous sommes fidèles à suivre cet ordre de l'Esprit saint : *Faites tout suivant le modèle qui vous a été montré* (2). *Imitez-moi*, disait saint Paul, *comme moi-même j'imite Jésus-Christ.* (I Cor., IV, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Combien je suis éloigné de vous ressembler, ô mon aimable Sauveur! Je suis ennemi des afflictions, je crains toujours de souffrir trop; l'amour du monde vit encore en moi; la gloire de Dieu et le salut des âmes, mon propre salut me touchent peu. J'étais bien compris dans la pensée de votre apôtre, lorsqu'il disait en pleurant : *Il y en a parmi vous qui sont les ennemis de la croix de Jésus-Christ* (3). Je vous en demande pardon, ô mon adorable Maître, par les mérites de vos larmes et de vos souffrances, et par les sept douleurs de votre Mère immaculée.

Je prends la résolution de...

281e SUJET.

DÉVOTION AU SAINT NOM DE JÉSUS.

Aucun autre nom, sous le ciel (que celui de Jésus), n'a été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés.
(Act., IV, 12.)

Oh! que ce nom est saint et vénérable! qu'il est digne de nos respects les plus profonds et de nos adorations les plus sincères! C'est le nom du Verbe divin, Dieu de toute éternité, comme le Père et le Saint-Esprit, et fait homme dans le temps; c'est le nom de notre Sauveur, de notre Rédempteur, de notre Bienfaiteur par excellence. Ce nom

(1) Col., III, 17. — (2) Exod., XXV, 40. — (3) Philipp., III, 18.

divin renferme toute la sagesse, toute la sainteté, toute la bonté, toute la miséricorde de Dieu. C'est par ce nom adorable que toutes les faveurs, toutes les grâces, toutes les bénédictions du temps et de l'éternité nous sont données. C'est le nom au-dessus de tout autre nom; il fait trembler l'enfer, il console la terre, il réjouit le ciel!

Voyons maintenant quelle est notre conduite, quels sont nos sentiments, quelle est notre vénération envers cet adorable nom. Le respectons-nous comme le nom de notre Dieu, de notre Maître souverain? L'aimons-nous comme le nom du plus tendre des pères, du plus généreux bienfaiteur? L'invoquons-nous avec confiance dans nos peines, dans nos épreuves, dans nos tentations? Le prononçons-nous avec le respect le plus profond et la vénération la plus tendre et la plus affectueuse? Pensons-nous que le Père éternel *a donné ce nom au-dessus de tout nom*, à notre adorable Sauveur, *afin que tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genou* pour l'adorer? (Philipp., II, 9 et 10.)

Pause....

Acte de contrition. — O Jésus, mon divin Maître, j'ai connu trop tard votre adorable nom; je l'ai trop peu aimé, trop peu révéré, trop peu respecté! je vous en demande pardon; désormais, ce nom sacré sera toute ma confiance et mon amour. Il fera mes plus chères délices dans le temps; il fera ma gloire et mon bonheur dans l'éternité. Je vous en demande la grâce par l'entremise et au nom de Marie, la bonne, la tendre, l'immaculée Marie.

Je prends la résolution de...

282e SUJET.

NOS DEVOIRS ENVERS MARIE MÈRE DE DIEU.

Marie, de laquelle est né Jéeus..., fils du Très Haut.
(S. Matth., I, 16; S. Luc, I, 32.)

La bonté infinie de Dieu voulant retirer le genre humain de l'état déplorable où l'avait plongé la chute du premier homme, a prédestiné Marie pour être la Mère de

Jésus-Christ notre Sauveur, et l'a préservée du péché originel, en prévision de cette incomparable dignité.

Examinons avec quel respect nous avons honoré les privilèges incommunicables dont l'auguste Marie a été favorisée.

L'avons-nous regardée comme la créature la plus parfaite de Dieu?

Sommes-nous persuadés qu'elle est élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu?

Lui avons-nous rendu, autant qu'il nous a été possible, tout l'honneur et toute la vénération que méritent ses admirables prérogatives?

Nous sommes-nous fait un bonheur de la louer et de la faire louer, de célébrer ses fêtes avec la plus tendre piété, et de nous y préparer par un redoublement de ferveur?

Sommes-nous heureux de la voir honorée et aimée, et y contribuons-nous de tout notre pouvoir!

Prenons-nous un soin particulier d'inspirer aux enfants une tendre dévotion pour cette auguste Reine du ciel et de la terre?

Sommes-nous persuadés, avec saint Augustin, que lors même que toutes les créatures, tous les sables de la mer, tous les brins d'herbe, tous les atomes de l'air seraient changés en autant de langues, elles ne suffiraient pas pour célébrer les louanges de Marie?

N'avons-nous pas quelques reproches à nous faire sur notre peu de zèle à son égard?

Pensons-nous que Jésus-Christ ne refuse rien à Marie sa mère, et qu'il lui dit avec beaucoup plus de raison que Salomon à la sienne : *Demandez, ma mère, car il ne serait pas juste de vous renvoyer mécontente?* (III Rois, II, 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quand je pense au peu d'attention avec lequel je récite souvent la salutation angélique, j'ai bien sujet d'en être confus; je vous demande pardon de cette faute, ô mon Dieu! et je fais une ferme résolution de ne plus réciter les prières en l'honneur de Marie qu'avec

une attention digne de celle qu'il s'agit de louer, et, pour y parvenir,

Je prends la résolution de...

283e SUJET.

NOS DEVOIRS ENVERS MARIE NOTRE MÈRE.

Voilà votre mère. (S. Jean, XIX, 27.)

Jésus-Christ, du haut de sa croix, voulut bien nous donner pour mère Marie, sa propre mère, et nous recommander à sa sollicitude comme ses propres enfants.

Mais si Marie est notre mère, notre tendre mère, si elle nous regarde et nous traite comme ses enfants, nous, de notre côté, nous devons aussi la regarder comme telle, et nous conduire à son égard comme des enfants bien nés.

Or, des enfants bien nés doivent ressembler à leur mère; ils doivent l'aimer, la respecter, lui obéir, faire ce qu'elle désire et éviter ce qui pourrait la contrister, l'affliger, la chagriner.

Est-ce ainsi que nous en avons usé envers Marie notre bonne mère? En quoi lui ressemblons-nous? Avons-nous les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes affections que cette tendre mère? L'imitons-nous dans la pratique des vertus dont elle nous a donné de si grands exemples? Aimons-nous comme elle l'humilité, la pauvreté, la retraite, la sainte pureté? Comme elle, et autant que notre faiblesse nous le permet, aimons-nous Jésus notre Maître? le servons-nous fidèlement? nous attachons-nous à lui à la vie et à la mort!

Aimons-nous Marie? l'aimons-nous comme la mère la plus tendre, la plus affectueuse, la plus généreuse? l'aimons-nous, après Jésus son divin Fils, comme l'objet le plus digne de toutes nos affections? Tâchons-nous de lui prouver notre amour par une confiance sans bornes dans tous nos besoins spirituels et temporels, comme des enfants ont recours à leur bonne mère, dès qu'ils souffrent, qu'ils sont dans la peine?

Comprenons-nous combien doit être grand notre respect

pour Marie? Elle est la véritable Mère de Dieu, puisqu'elle est Mère de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme! Notre respect est-il sincère et le montrons-nous toutes les fois que l'occasion s'en présente? Respectons-nous son saint nom, ses images, le saint scapulaire et tout ce qui nous met en rapport avec elle? Comment disons-nous le chapelet, l'*Angelus*, les litanies et les autres prières que nous lui adressons?

Obéissons-nous à Marie? Nous mettons-nous en peine de savoir ce qu'elle veut de nous, ce qu'elle désire, ce qu'elle souhaite? Faisons-nous notre possible pour éviter ce qui, dans notre conduite, pourrait lui déplaire, la contrister? En un mot, lui avons-nous marqué notre obéissance, en accomplissant toutes ses volontés qui sont les mêmes que celles de son divin Fils?

Avons-nous eu à cœur de lui être agréables, en accomplissant avec la même ponctualité que les serviteurs des noces de Cana, l'avis qu'elle leur donna en ces termes : « Faites tout ce que mon Fils vous dira (1)? »

Mettons-nous en pratique, à l'égard de Marie, le précepte de l'ancien Tobie à son fils : *Honorez votre mère tous les jours de votre vie?* (Tobie, IV, 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — O Marie! vous êtes pour moi la plus tendre des mères; mais puis-je dire que je suis votre digne enfant? Vous m'avez comblé de faveurs; mais vous en ai-je toujours témoigné ma reconnaissance? Vous ai-je obéi, vous ai-je honorée, comme j'aurais dû le faire, et comme vous le méritez? Hélas! j'ai bien des fautes à me reprocher là-dessus! Je m'en repens, ô ma bonne mère, et je suis résolu, avec la grâce de Dieu, de réparer le passé. Aidez-moi à réaliser mon ferme propos, et à exécuter *la résolution que je prends de...*

(1) S. Jean, II, 5.

284e SUJET.

NOS DEVOIRS ENVERS MARIE NOTRE PROTECTRICE.

Elle a gardé son peuple comme la prunelle de ses yeux.
(Deut., XXXII, 10.)

Dieu étant infiniment bon, ne rejette la prière de personne; mais il est certain que plus celui qui le prie lui est agréable, plus aussi son cœur s'attendrit, et plus les grâces qu'il accorde sont abondantes. Mais, s'il en est ainsi, quel pouvoir la très sainte Vierge ne doit-elle pas avoir auprès de lui, elle si sainte, et si digne d'être écoutée!

D'un autre côté, nous savons que Marie est pleine de bonté pour nous, qu'elle est notre mère, notre tendre mère, et que, par conséquent, elle doit s'intéresser grandement à notre sort, à notre vrai bonheur en ce monde et surtout pour l'autre.

Mettons donc notre confiance en sa protection, recommandons-lui nos besoins, recourons à elle dans toutes les circonstances de notre vie; dans les tentations, pour qu'elle nous aide à les surmonter; dans les épreuves, pour obtenir la grâce de les supporter avec courage et en vue de Dieu; dans nos travaux et nos entreprises, pour les lui recommander; quand nous nous préparons à recevoir les sacrements, pour obtenir la grâce d'en approcher dignement et d'en profiter. Prions-la pour nous; prions-la pous nos parents, nos amis, nos élèves.

Voyons maintenant quelle est notre conduite, voyons si nous avons eu recours à cette tendre mère toutes les fois que nos besoins le demandaient.

Hélas! n'est-ce pas pour avoir négligé de recourir à elle, que nous avons fait tant de chutes, et si peu de progrès dans les vertus de notre saint état?

N'est-ce pas par défaut de confiance dans sa puissante protection, que nous sommes si lâches dans la poursuite de la perfection, et dans la pratique des moyens qui nous sont donnés pour y parvenir?

Invoquons-la désormais avec une sainte ferveur et nous pourrons dire comme le prophète disait du Seigneur : *Mon cœur a espéré en elle, et j'ai été secouru.* (P. XXVII, 7.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je le reconnais, ô mon Dieu : je n'ai pas eu assez de confiance en la protection de Marie, et je ne me suis appuyé que sur moi-même ; voilà la cause de toutes mes misères : je m'en repens, je les déplore dans toute l'amertume de mon âme, et je me propose, avec le secours de votre sainte grâce, de recourir sans cesse à celle que vous m'avez donnée pour protectrice contre les attaques de l'ennemi de mon salut. C'est pourquoi

Je prends la résolution de...

285e SUJET.

NOS DEVOIRS ENVERS MARIE NOTRE MODÈLE.

Regardez, et faites selon le modèle. (Exode., xxv, 40.)

Dieu nous propose dans la très sainte Vierge un modèle admirable de toutes les vertus, et nous invite à l'imiter, si nous voulons marcher avec assurance dans le chemin de la perfection. Examinons quel soin nous avons eu de le faire.

Marie n'a jamais commis de péché ; et nous, n'en avons-nous pas commis un grand nombre, peut-être même depuis que nous nous sommes consacrés à Dieu ?

Marie n'était pas, comme nous, sous l'empire de la concupiscence, et cependant elle évitait toutes les occasions qui auraient pu la porter au mal ; et nous, qui avons tant de penchants vicieux, quel soin avons-nous pris de nous éloigner du danger ? Au lieu d'éviter les occasions du péché, ne nous y sommes-nous pas témérairement exposés ?

Marie a mené une vie recueillie et mortifiée ; et nous, ne nous laissons-nous pas aller à la dissipation ? Ne cherchons-nous pas les occasions de contenter la nature et de satisfaire nos sens ?

Marie a été un modèle d'obéissance ; et nous, ne demeurons-nous pas attachés à notre volonté, et ne faisons-nous pas difficulté de nous soumettre au joug de la discipline et à celui de nos règles ?

Marie a vécu dans la retraite, quoique le monde ne lui offrît aucun danger ; et nous, qui avons éprouvé mille fois

combien son commerce nous a été funeste, ne cherchons-nous pas à nous le procurer?

Marie a toujours été parfaitement soumise à la volonté de Dieu ; et nous, ne sommes-nous pas en opposition à cette volonté simple quand elle contrarie la nôtre? Ne murmurons-nous pas contre les obstacles que la Providence juge à propos de mettre à l'accomplissement de nos désirs, à la réalisation de nos projets?

Marie gardait ordinairement le silence, et ne le rompait que pour glorifier Dieu ou exercer la charité; et nous, qui avons tant de fois éprouvé les torts que notre langue a faits à notre âme, ne violons-nous pas, presque continuellement, la règle qui nous prescrit la pratique de cette vertu?

Marie ne perdait jamais Dieu de vue; elle ne vivait que pour lui et ne cherchait en tout qu'à lui plaire : et nous, ne négligeons-nous pas l'exercice de sa sainte présence quoiqu'elle soit un des soutiens intérieurs de notre Institut, et que nos règles nous la recommandent si fortement?

Enfin, Marie acquérait à chaque instant de nouveaux mérites, par le fidèle usage qu'elle faisait des grâces de Dieu ; et nous, à cause de notre peu de fidélité, ou même par notre résistance à la grâce, ne reculons-nous pas, au lieu d'avancer? Efforçons-nous donc désormais d'imiter Marie, que Dieu, dans un tout autre sens qu'il ne l'a inspiré à Salomon, *a proposée en exemple à tous les peuples de la terre.* (II Paral., VII, 20.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que j'ai de sujet de me confondre, ô mon Dieu, en voyant combien j'ai eu peu de soin d'imiter le modèle que vous m'avez donné dans la personne de Marie! Je vous demande pardon de ma négligence et de toutes les fautes qui en ont été la suite. Je vous supplie humblement, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de cette tendre mère, de me faire réparer le passé et mener désormais une conduite toute contraire à celle qui s'est vue en moi jusqu'à présent. C'est pourquoi

Je prends la résolution de...

286e SUJET.

DU CHAPELET ET AUTRES PRATIQUES DE DÉVOTION ENVERS MARIE.

Je louerai assidûment votre nom, et je le glorifierai dans mes actions de grâces. (Eccli., LI, 15.)

La dévotion envers la très sainte Vierge, qui est une marque de prédestination, nous a été léguée par notre vénérable Instituteur, qui, a l'exemple de tous les fondateurs d'ordres, nous l'a recommandée autant par ses exemples que par ses paroles. Outre la consécration à cette Reine du ciel qui nous est prescrite matin et soir, et le soin de recourir à elle à la fin de chacun de nos exercices, nous devons ne passer aucun jour sans réciter le chapelet, et le dire aussi en marchant par les rues. Examinons comment nous nous sommes acquittés de cette obligation.

Persuadés que les chrétiens, et plus encore les religieux, ne doivent jamais perdre de vue les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, avons-nous eu soin de les méditer en récitant le chapelet ?

Pensons-nous qu'il n'y a pas de prières plus agréables à Dieu que l'oraison dominicale et la salutation angélique, dont le chapelet est composé ?

Avons-nous eu pour cette prière l'estime qu'elle mérite et qu'en ont eue les saints, et l'avons-nous récitée avec toute la piété et l'attention convenables ?

N'avons-nous passé aucun jour sans payer ce tribut d'hommage à la très sainte Vierge ?

Loin de nous laisser aller à l'ennui, sous prétexte de la répétition fréquente du *Pater* et de l'*Ave*, avons-nous compris que le premier nous ayant été donné par Jésus-Christ lui-même, et le second ayant le Saint-Esprit et l'Eglise pour auteurs, rien ne peut égaler leur efficacité ?

Sommes-nous fidèles à réciter dévotement, trois fois par jour, cette belle prière appelée l'*Angelus*, et avons-nous soin de ranimer notre foi et notre amour pour Jésus et Marie, avant de leur payer ce tribut de louange? Sommes-nous persuadés que la fidélité à cette sainte pratique est très

propre à nous attirer des grâces particulières, et que nous ne saurions la négliger sans en ressentir un grave préjudice?

Avec quel sentiment portons-nous le scapulaire? Avons-nous soin de dresser, chaque jour, notre intention pour gagner les indulgences attachées à cette sainte pratique?

Quel usage faisons-nous de cette pieuse invocation: « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous? »

Saluons-nous dévotement Marie, cette Reine du ciel, lorsque nous passons devant quelqu'une de ses images?

Avons-nous appliqué à Marie ce que dit le prophète royal, en parlant du Seigneur, et pensant à sa bonté: *Je la louerai pendant ma vie... je célébrerai sa gloire tant que je vivrai?* (Ps. CXLV, 2.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Mon Dieu, je reconnais que j'ai souvent manqué de réciter le chapelet, et plus souvent encore de le réciter avec la dévotion que mérite l'auguste Reine du ciel. Pardon, Seigneur, de ma négligence passée; je suis résolu de la réparer de mon mieux, et de m'unir aux dispositions avec lesquels ses plus zélés serviteurs lui rendent ce devoir.

Je prends la résolution de...

286e SUJET *bis*.

DÉVOTION A SAINT JOSEPH.

Voici le serviteur fidèle à qui Dieu a confié le soin de sa famille. (S. Matth., XXIV, 45.)

Nul saint, dans le ciel, après l'auguste Marie, qui soit plus digne de notre vénération et de notre confiance, que saint Joseph.

Il est le digne époux de cette auguste Vierge, le fidèle gardien de son incomparable pureté. Il est le père nourricier du Verbe incarné, et le substitut de Dieu même, dans la conduite extérieure de la sainte famille.

Les prophètes avaient annoncé la venue de Jésus-Christ: saint Joseph a eu le bonheur de le posséder dans sa maison,

de le voir, de le serrer dans ses bras, de le nourrir du fruit de son travail et de ses sueurs! Quelle admirable mission, quelle sublime vocation!

Pénétrés de ces pensées, avons-nous considéré à quelle haute sainteté ce glorieux patriarche a dû s'élever, ayant sans cesse devant les yeux les exemples de Jésus et de Marie!

Avons-nous médité sur sa profonde humilité, sur son obéissance sans bornes, sur son union intime avec Dieu, sur sa tendre sollicitude envers Jésus et Marie?

Avons-nous pensé au pouvoir que ses vertus lui ont donné sur le cœur de Jésus et de Marie, et, par conséquent, à l'efficacité de son intercession?

Avons-nous eu recours à sa puissante médiation pour obtenir les vertus dont nous avons besoin dans la position où la Providence nous a placés?

Avons-nous pensé que saint Joseph, ayant eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie, avait mérité de devenir le Patron de la bonne mort, et lui avons-nous souvent recommandé notre dernière heure et le jugement que nous aurons à subir?

Pour mériter ces faveurs et la protection spéciale de ce grand saint, nous sommes-nous appliqués à la pratique des vertus qui ont brillé en lui avec le plus d'éclat?

Avons-nous pris quelque part à son humilité, à son obéissance, à son amour ardent pour Jésus et Marie, à son application au silence, à la fuite du monde, à son esprit de prière et de recueillement, à son exactitude à remplir fidèlement les devoirs de sa charge?

Avec quelle attention, avec quelle piété récitons-nous les prières qui nous sont prescrites en son honneur?

Avons-nous soin de recourir à lui avec confiance dans les différentes circonstances de notre vie, dans nos peines, nos tentations, nos difficultés?

Sommes-nous dans l'usage de faire quelques neuvaines à son intention, pour obtenir telle grâce, pour être délivrés de telle tentation, pour acquérir telle vertu?

Pensons-nous que c'est l'Eglise elle-même qui nous invite à ces pieuses pratiques en nous répétant ces belles paroles d'un ancien roi d'Egypte, et qu'elle applique à notre

saint Patron : *Allez à Joseph?* Oui, allons à Joseph, mais ayons soin de *faire tout ce qu'il nous dira.* (Gen., XLI, 55.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — J'aurais pu obtenir beaucoup de grâces, ô mon Dieu, par l'intercession du grand saint Joseph, et j'ai souvent négligé un moyen aussi efficace. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, cette négligence, et faites qu'à l'avenir je sois plus fidèle à recourir à ce glorieux Protecteur dans tous mes besoins, dans toutes mes difficultés, et daignez accorder votre bénédiction aux prières que je lui adresserai et aux efforts que je me propose de faire pour imiter ses sublimes vertus. Je vous demande cette grâce par les mérites de Jésus-Christ, votre cher Fils, et par la médiation de Marie.

Je prends la résolution de...

286e SUJET *bis* *.

NOS DEVOIRS ENVERS NOTRE ANGE GARDIEN.

Il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et de vous garder dans toutes voies. (Ps. XC, 11.)

Dieu, dans son infinie miséricorde, nous a donné un de ses anges pour nous garder, pour veiller sur nous, pour nous accompagner dans toutes nos démarches. Ce prince de la cour céleste ne nous quitte pas un moment : lors même que nous avons le malheur d'offenser Dieu, il pleure comme pleurent les anges et les élus du paradis, mais il ne nous abandonne pas.

Notre ange gardien nous inspire de bons sentiments envers Dieu, de salutaires pensées pour notre sanctification, de saints désirs pour le bien et l'accomplissement de nos devoirs.

Il prie pour nous, se faisant notre avocat auprès de Dieu, plaidant sans cesse notre cause, et sollicitant les grâces dont nous avons besoin.

Notre ange gardien offre à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres; c'est ce que figuraient les anges que Jacob vit montant et descendant par l'échelle qui tenait de la terre au ciel.

Notre ange nous défend contre les attaques des démons. Les mauvais esprits rôdent sans cesse autour de nous pour

nous porter à offenser Dieu ; mais notre bon ange se fait notre protecteur : il combat pour nous, et il nous rend toujours victorieux lorsque nous secondons son action.

Notre ange gardien nous assiste dans les dangers de la vie. En effet, quel est celui qui ne sera pas obligé de convenir que sa vie aurait été compromise dans telle ou telle circonstance, si son bon ange ne l'avait secouru ! Quel est le pécheur que le démon n'aurait pas fait périr au moment de son péché, pour ne pas risquer cette proie, et qui, aujourd'hui, serait dans l'enfer sans l'aide charitable de son ange gardien !

Pour tous ces bienfaits, n'est-il pas juste que nous aimions notre ange gardien comme un ami tendre, sincère et tout dévoué ? que nous soyons reconnaissants pour tous les services qu'il nous rend chaque jour ? que nous soyons dociles à ses avis, à ses conseils, à ses inspirations ? que nous respections sa présence, évitant tout ce qui pourrait le contrister et l'affliger ?

Est-ce ainsi que nous en avons usé ? Avons-nous remercié le Seigneur pour la faveur qu'il nous a accordée en nous donnant, pour nous garder, un des princes de la cour céleste ?

Avons-nous reconnu les immenses services que nous rend sans cesse cet esprit bienheureux ? L'avons-nous aimé ? l'avons-nous remercié ? l'avons-nous respecté ? Pensons-nous combien nous lui déplaisons lorsque, en sa présence et sous ses yeux, nous déplaisons à Dieu ! Prenons garde de blesser les yeux de ces anges qui contemplent sans cesse la face de notre Père céleste, qui est dans les cieux. (S. Matth., XVIII, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je n'avais pas compris, Seigneur, l'étendue de la faveur que vous m'avez faite, en me confiant à la garde de l'un de vos anges ! Je n'avais pas compris non plus ce que je devais à cet esprit céleste, et c'est pourquoi je l'ai si souvent affligé, peiné, contristé en vous offensant ! Pardon, ô mon Dieu, pardon par les mérites de Jésus-Christ mon adorable Sauveur, par l'intercession de Marie et de mon saint ange.

Je prends la résolution de...

286e SUJET *bis* **.

NOS DEVOIRS ENVERS LES SAINTS.

Nous sommes les enfants des saints. (Tob., II, 18.)

Une multitude de saints de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions et de toutes langues, comme nous le dit saint Jean dans son Apocalypse (1), sont dans le ciel où ils règnent et régneront pendant les siècles des siècles, c'est-à-dire pendant toute l'éternité.

Quoique jouissant d'un bonheur que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur compris (2), sur la terre, ces bienheureux nous aiment tendrement en Dieu notre Créateur, en Jésus-Christ notre divin Rédempteur et en Marie notre tendre Mère; ils s'occupent de nous, prennent une part toute spéciale à ce qui nous regarde; nous devons donc les payer de retour, c'est-à-dire les aimer, les honorer, les prier et les imiter, autant qu'il nous est possible.

Nous devons aimer les saints : ce sont nos frères, ils ont été baptisés en Jésus-Christ comme nous, ils ont appartenu à l'Église militante, plusieurs même sont nos parents. Et quel est, en effet, le chrétien qui ne puisse dire que, par la grâce de Dieu, il a tout lieu de croire que telle ou telle personne de sa famille est dans le ciel !

Nous devons honorer les saints : respecter leur personne, leur nom, leurs reliques, leurs images et tout ce qui a rapport à eux; ce sont les amis du grand Roi de l'éternité.

Nous devons prier les saints : ils sont tout-puissants auprès de Dieu; ce sont ses amis, ses favoris, et par conséquent ils peuvent nous obtenir toutes les grâces et tous les secours dont nous avons besoin pour parvenir à leur bonheur.

Nous devons imiter les saints : tous ces bienheureux, à l'exception des enfants morts avant d'avoir l'usage de la raison, ont été comme nous sujets à toutes les misères corporelles et spirituelles de l'humanité; ils ont été peinés, tentés, plusieurs même ont été pécheurs; et cependant ils se sont sanctifiés : tous ont porté la croix, tous ont surmonté leurs inclinations,

(1) Apoc., VII, 9. — (2) I Cor., II, 9.

tous sont morts en saints? Pourquoi ne pas les imiter? pourquoi, comme dit saint Augustin, ne pourrions-nous pas faire ce que tels ou tels ont fait, puisque nous avons les mêmes grâces, les mêmes secours et les mêmes motifs?

Voyons maintenant où nous en sommes à cet égard. Pensons-nous à l'immense félicité dont jouissent les saints, afin de nous exciter au désir de l'obtenir nous-mêmes? Aimons-nous les saints comme des amis sincères, des parents, des frères en Jésus-Christ?

Honorons-nous ces bienheureux et respectons-nous ce qui a rapport à leur personne? Les prions-nous avec piété, avec confiance et avec persévérance?

Tâchons-nous de les imiter? *Les uns*, dit saint Paul, ont été *tourmentés sur les chevalets..., les autres ont souffert les moqueries, les verges, et de plus les prisons, ont été lapidés, sciés, mis à de grandes épreuves ; ils sont morts par le glaive...*, etc. (Héb., XI, 35-37.) Dieu n'en demande pas autant de nous : mais ne demande-t-il que ce que nous faisons? Les saints qui sont dans le ciel, y seraient-ils s'ils n'avaient pas fait plus que nous faisons?

Pause.....

Acte de contrition. — Combien n'ai-je pas à rougir, ô mon Dieu, en considérant tout ce que vos saints ont fait et souffert pour vous être fidèles, et voyant le peu que je fais pour votre service. Pardonnez-moi, Seigneur, la négligence que j'ai mise à imiter ces beaux modèles; et accordez-moi la grâce, par les mérites infinis de Jésus-Christ, couronne de tous les saints, et de Marie leur Reine, de vivre désormais comme ils ont vécu, afin que je parvienne au bonheur de vous bénir et de vous louer avec eux pendant toute l'éternité.

Je prends la résolution de...

286e SUJET *bis* ***.

NOS DEVOIRS ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE.

C'est une bonne et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. (II Mach., XII, 46.)

Il y a un purgatoire, c'est une vérité de foi ; dans ce pur-

gatoire il y a un feu dévorant, et dans ce feu il y a des âmes qui souffrent de cruelles peines, parce qu'elles sont sorties de ce monde étant coupables de fautes vénielles, ou n'ayant pas suffisamment satisfait à Dieu pour des fautes plus considérables.

Chacune de ces âmes ne pouvant plus satisfaire par elle-même, demande nos suffrages; elle fait entendre aux oreilles de notre foi ces touchantes paroles : *O vous du moins qui êtes* mes frères, *mes amis,* mes parents, *ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a frappée* (1).

Voyons maintenant quelle a été notre conduite à l'égard de ces saintes âmes. Avons-nous prêté une oreille sensible à leurs prières? Avons-nous cherché à les soulager par les moyens que l'Eglise nous offre, qui sont la prière, le jeûne et l'aumône?

Par la *prière,* c'est-à-dire par de ferventes supplications adressées par la miséricordieuse bonté de Dieu, par l'assistance au saint sacrifice de la messe, par de ferventes communions, par l'application des nombreuses indulgences que nous pouvons gagner à leur intention?

Par le *jeûne,* c'est-à-dire par la mortification de nos sens, par les privations auxquelles nous pouvons nous condamner en vue de satisfaire à la justice divine et de faire pénitence pour ces saintes âmes?

Par l'*aumône,* en exercant selon notre pouvoir, envers le prochain, les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, surtout celles qui font l'essence de notre profession?

Ah! que nous serions coupables si, pouvant adoucir les peines de ce père, de cette mère, de ce frère, de cette sœur, de ce parent, de cet ami, et même les en delivrer entièrement, nous étions insensibles à leurs soupirs, nous étions indifférents à leur triste sort!

Prions donc pour ces saintes âmes, recommandons-les à Dieu pendant le saint sacrifice de la messe, et dans nos communions; ayant soin de leur faire l'application des indulgences que nous pouvons gagner: offrons à Dieu, pour leur soulagement, quelques mortifications, condamnons-nous à quelques privations.

(1) Job, XIX, 21.

Mais en soulageant les âmes qui nous sont chères, ne nous négligeons pas nous-mêmes. Evitons jusqu'aux moindres fautes qui pourraient nous conduire dans le purgatoire. Satisfaisons pendant cette vie à la divine justice et ne remettons point à le faire dans ce lieu de souffrances, car Jésus-Christ, la Vérité éternelle, nous assure *que nous n'en sortirons pas que nous n'ayons payé jusqu'au dernier sou.* (S. Matth., v, 26.)

Pause.....

Acte de contrition. — O divin Sauveur qui nous dites, dans votre saint Evangile, qu'on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres, et que vous tenez pour fait à vous-même, ce que nous aurons fait au plus petit de vos disciples, daignez me pardonner la négligence que j'ai mise à vous prier pour les âmes du purgatoire, et acceptez pour leur soulagement tout le mérite des bonnes œuvres que je ferai, avec le secours de votre sainte grâce, et que je vous offre d'avance par les mains de Marie ma bonne mère.

Je prends la résolution de...

287e SUJET.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE.

Prenez cet enfant, et me le nourrissez, et je vous en récompenserai. (Exode, ii, 9.)

Instruire les enfants, leur apprendre à connaître, à aimer, à servir Dieu; les instruire des vérités de la foi, leur donner les moyens de mériter le ciel par la fuite du péché et la pratique de la vertu, après l'administration des sacrements et l'offrande du saint sacrifice, est l'œuvre la plus grande, la plus élevée, la plus méritoire que l'on puisse exercer sur la terre. Saint Paul disait même que Dieu ne l'avait pas envoyé pour baptiser, mais bien pour instruire (1) les ignorants. Oh! qu'elles sont belles, les démarches de ceux qui vont enseigner la bonne nouvelle du salut! dit l'Esprit saint (2); qu'ils sont beaux, les pas qu'ils font pour aller annoncer la

(1) I Cor., i, 17. — (2) Rom., x, 15; Isaïe, lii, 7; Nahum., i, 15.

parole de Dieu, parler de Jésus-Christ et de ses mystères ; de Marie, de ses grandeurs et de ses bontés pour nous !

Est-ce ainsi que nous avons su apprécier notre vocation, et le bonheur que nous avons de participer à la sainte mission de tout ce qu'il a eu de plus grand sur la terre, sous le rapport religieux : des missionnaires, des apôtres et de Jésus-Christ lui-même ? Avons-nous exercé cet emploi avec zèle et dans la vue de faire glorifier Dieu sur la terre, de lui gagner des âmes et de lui attacher les cœurs de nos élèves ? Comprenons-nous combien sont heureux ceux qui passent toute leur vie dans ces honorables fonctions, qui comptent des quarante et cinquante années aussi utilement employées ? Oui, certes, c'est bien à de semblables ouvriers que s'adressent ces paroles encourageantes de Jésus-Christ : *Celui qui fera et qui enseignera, sera appelé grand dans le royaume des cieux* (1) ; il brillera dans le ciel comme les astres dans le firmament... pendant toute l'éternité. (Dan., XII, 3.)

Pause ....

Acte de contrition. — Oui, mon Dieu, il est bien vrai que si j'avais compris la dignité de mon ministère, et que j'eusse rempli avec zèle tous les devoirs qu'il commande, j'aurais puissamment contribué à l'établissement de votre règne dans les âmes ; mais j'ai bien des fautes à me reprocher sur cet article si important, et qui regarde le principal but de ma profession religieuse ; je les déplore et je vous en demande humblement et sincèrement pardon par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, et, pour vous marquer la sincérité de mon repentir,

288e SUJET.

QUALITÉS NÉCESSAIRES A UN BON MAITRE.

Venez, mes enfants, écoutez-moi ; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. (Ps. XXXIII, 12.)

Pour être vraiment digne de son emploi, un maître doit y être appelé de Dieu ; car faisant l'office d'ambassadeur, et

(1) S. Matth., V, 19.

portant la parole au nom de Jésus-Christ et de son Église, il doit avoir mission et autorité pour exercer dignement son ministère, il doit en avoir surtout une grande estime. En effet, comment ne pas estimer un emploi si propre à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, à faire éviter le péché et pratiquer la vertu ?

Un bon maître doit être instruit, et bien posséder ce qu'il est obligé d'enseigner, surtout en fait de religion ; sans cette condition, ce serait un *aveugle* qui voudrait *conduire d'autres aveugles* (1).

Il doit être prudent, et, par conséquent, ne rien faire sans prévoir les suites que ses démarches, ses paroles peuvent avoir.

Il doit être exemplaire, afin de prouver par ses œuvres la vérité de ce qu'il annonce.

Il doit pratiquer le bien qu'il enseigne aux autres, et éviter ce qu'il leur défend ; sans quoi on pourrait lui dire : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (2).

Il doit être humble : un orgueilleux est peu propre à parler des humiliations de Jésus-Christ et de la nécessité d'être humble pour entrer dans le ciel.

Un bon maître doit être détaché de tout et de lui-même, ne cherchant ni son intérêt, ni son repos, mais seulement la gloire de Dieu et le salut de ses élèves.

Il doit être constant et courageux, ne se laissant pas abattre par les difficultés qu'il peut rencontrer dans son emploi.

Il doit être homme de prière; car s'il est nécessaire de semer par de bonnes instructions, il ne l'est pas moins d'arroser par la prière.

Est-ce ainsi que nous comprenons notre position ? Faisons-nous tous nos efforts pour acquérir les qualités qui nous sont nécessaires ? Ne passons-nous pas trop légèrement sur les défauts contraires à ces qualités ? Prenons-nous les moyens de nous en corriger ? Font-ils le sujet de notre examen particulier ? Nous apercevons-nous de quelques progrès ? Prenons-nous pour nous ce conseil si sage : *Prenez bien garde à tout ce que vous ferez ; car ce n'est pas la justice de l'homme que*

(1) S. Matth., xv, 14. — (2) S. Luc, iv, 23.

vous exercez, c'est celle du Seigneur. Que la crainte du Seigneur soit toujours avec vous, et apportez tous les soins imaginables à vous acquitter de votre devoir. (II Paral., XIX, 6 et 7).

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Je vous remercie, ô mon Dieu, de la connaissance que vous me donnez aujourd'hui de la noblesse de mon emploi, des obligations qu'il m'impose, et des qualités que je dois posséder pour l'exercer dignement. J'ai bien des fautes à me reprocher à cet égard ; je vous en demande pardon, et, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, je vous prie de me faire la grâce d'acquérir ces qualités qui me sont si nécessaires.

Je prends la résolution de...

289e SUJET.

DES MOTIFS QUI DOIVENT ANIMER UN BON MAITRE.

Je ne cherche point ma gloire, ni la satisfaction de ma propre volonté. (S. Jean, V, 30. — *Ibid*, VIII, 50.)

Comme c'est des motifs qui nous animent que nos actions tirent tout leur mérite ou leur démérite, il nous importe beaucoup d'examiner nos dispositions à ce sujet, afin de mériter la bénédiction de celui *qui ne juge ni sur le rapport des yeux, ni sur un ouï-dire* (1), mais qui *sonde les cœurs et les reins* (2).

En nous dévouant à l'instruction de la jeunesse, nous sommes-nous inspirés des motifs de religion, seuls dignes de Dieu, et capables de nous soutenir dans les diverses difficultés que nous pouvons rencontrer ?

Examinons donc bien sérieusement si nous sommes animés par ce mobile. Cherchons-nous uniquement la gloire de Dieu, notre salut et celui de nos élèves ? L'amour-propre, le désir de plaire, n'ont-ils pas quelque part dans les motifs qui nous font agir ? L'inclination naturelle, l'affection particulière pour quelque élève, ne sont-elles pas le mobile de quelques-unes de nos démarches, de quelques-uns des sacrifices que nous imposent nos devoirs ? Hélas ! que nous serions mal avisés,

(1) Isaïe, XI, 3. — (2) Ps. VIII, 10.

si de pareils motifs avaient été jusqu'à présent ceux de notre conduite!

Oh! désormais visons plus haut; n'ayons que Dieu en vue, et faisons en sorte de pouvoir dire à nos élèves, comme le grand apôtre aux Corinthiens : « Ce n'est ni votre approbation, ni celle de vos parents, ni vos biens que je cherche, mais c'est le salut de vos âmes, ce sont vos plus chers intérêts. » (II Cor., XII, 15.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Seigneur, si des motifs chrétiens m'avaient toujours animé, que de mérites je me serais acquis! Hélas! combien de fois me suis-je égaré, en me dirigeant par des motifs indignes de vous et de ma vocation sainte! Que de grâces j'ai perdues, en perdant le mérite de mes actions! Je vous en demande pardon, ô mon Dieu! par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

290e SUJET.

DES PRIÈRES.

Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant des mains pures vers le ciel. (I Tim., II, 8.

Des enfants, qui, sous la conduite d'un maître, et surtout d'un maître religieux, s'accoutumeraient à prier sans modestie, sans piété, sans attention, seraient grandement exposés à ne jamais le faire d'une manière convenable ni méritoire devant Dieu.

Il importe donc infiniment que nous prenions toutes les précautions possibles pour les préserver d'un aussi grand malheur. Examinons maintenant comment nous nous comportons à cet égard.

Faisons-nous tous nos efforts pour obtenir que les enfants prient avec toute l'attention, toute la retenue et toute la modestie dont ils sont capables? Le défaut de zèle sur cette matière peut nous rendre très coupables, et attirer sur nous une grande responsabilité.

Avons-nous soin d'accoutumer les enfants à dresser leur intention pendant la prière; leur faisons-nous sentir, au-

tant qu'il est possible, ce qu'ils doivent à Dieu, qui les voit et les entend, et ce qu'ils doivent lui demander?

Exigeons-nous que toute occupation cesse pendant la prière, et éloignons-nous d'eux tout ce qui pourrait les distraire?

Faisons-nous en sorte que les prières se disent assez lentement pour que tous les élèves puissent articuler les mots d'une manière distincte et convenable; qu'ils puissent se suivre et se comprendre eux-mêmes?

Tâchons-nous d'établir, dans cet exercice, ce ton grave qui annonce les sentiments de foi, cette piété qui touche le cœur et qui sanctifie l'esprit, cette modestie extérieure qui contient tous les yeux et fait tenir le corps dans une posture édifiante?

Mais n'oublions pas que, si toutes ces préoccupations sont nécessaires en classe, pour les prières qui s'y disent, elles le sont bien plus à l'église, pendant les saints offices, et en présence des fidèles qui y assistent.

Examinons notre conduite à ce sujet; voyons si nos élèves ont quelque goût pour la prière; si nous leur recommandons de prier et de bien prier le matin, le soir, de recourir à Dieu dans les dangers, de lui exposer leurs besoins avec confiance, Enfin, sachons bien que s'il était permis d'excéder dans l'exercice du zèle, ce devrait être particulièrement pour obtenir des prières bien faites et ne pas tomber sous l'anathème prononcé en ces termes : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence!* (Jér., XLVIII, 10.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Dieu, d'avoir manqué de zèle et de piété pendant les prières des enfants, et du scandale que j'ai pu leur donner en ne me conformant pas exactement à tout ce qui m'est recommandé touchant cet exercice; je vous prie, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, de m'accorder la grâce de prendre désormais toutes les précautions nécessaires pour que les élèves confiés à mes soins fassent toujours bien leurs prières.

Je prends la résolution de...

291e SUJET.

DU CATÉCHISME.

Malheur à moi, si je n'annonce pas dignement la parole de Dieu! (I Cor., IX, 16.)

La fin principale de l'Institution des Écoles chrétiennes étant l'enseignement des vérités de la religion, contenues dans le catéchisme, nous devons premièrement nous appliquer à l'étude d'un cours de religion; secondement, prendre une connaissance exacte de la leçon du catéchisme du diocèse, que nous avons à expliquer journellement, et n'être jamais assez téméraires pour nous présenter en classe sans cette sérieuse préparation.

Pénétrés de ces sentiments, nous disposons-nous à cette importante leçon avec toute l'application convenable? Savons-nous ce que nous devons dire avant de la commencer?

Expliquons-nous exactement le catéchisme du diocèse? Avons-nous soin que les enfants le sachent et le comprennent autant que leur âge et leur capacité peuvent le permettre? Faisons-nous le catéchisme d'une manière intéressante et capable d'attirer l'attention des élèves? Au lieu de les interroger sans cesse par des demandes et des sous-demandes, adressées tantôt à l'un et tantôt à l'autre, afin de soutenir leur application, n'avons-nous pas la mauvaise habitude de parler beaucoup, comme si nous prêchions, et ainsi de perdre le temps?

Faisons-nous le catéchisme tous les jours et pendant tout le temps destiné à ce saint exercice?

Faisons-nous le catéchisme avec le zèle que demande son importance; et les élèves, en nous écoutant, peuvent-ils dire que nous sommes bien pénétrés et bien convaincus de ce que nous disons? Pensons-nous que c'est un des moyens les plus efficaces pour leur inspirer le respect et la pratique des saintes vérités dont nous les instruisons?

Pour nourrir notre zèle et l'enflammer tous les jours d'une nouvelle ardeur, considérons-nous la grandeur de Dieu, dont nos élèves sont les enfants; les souffrances et la mort que Jésus-Christ a endurées pour les racheter?

Pensons-nous à la valeur d'une âme et au sort qui lui est réservé pour toute l'éternité? Ranimons donc notre foi; et, pour cet effet, pénétrons-nous de ces paroles d'un prophète : *Ceux qui auront été savants* dans la science des saints *brilleront comme les feux du firmament; et ceux qui en instruisent un grand nombre dans les voies de la justice, brilleront comme les étoiles dans toute la durée de l'éternité.* (Dan., XII, 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir appelé à la fonction si honorable de catéchiser les enfants; mais, en même temps, je vous demande pardon de toutes les fautes que j'y ai commises, soit en faisant mal mes instructions religieuses, soit en ne m'y préparant pas bien. Je vous demande aussi pour l'avenir, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce de les faire toujours du mieux qu'il me sera possible, et, pour y réussir,

Je prends la résolution de...

292e SUJET.

BON EXEMPLE.

Soyez l'exemple des fidèles. (I Tim., IV, 12.)

Les enfants apprennent plus par les yeux que par les oreilles, c'est-à-dire qu'ils pratiquent plutôt ce qu'ils voient faire que ce qu'on leur dit.

D'après ce principe, voyons si nous sommes, pour les élèves confiés à nos soins, des guides sûrs, des modèles assez parfaits pour qu'en nous imitant, et en suivant nos conseils, ils puissent parvenir au salut. N'oublions pas que les enfants sont naturellement portés à regarder comme un saint le religieux chargé de les instruire, de les former à la pratique de la vertu. Ils étudient ses paroles, ses actions, ses démarches; ils cherchent à deviner les pensées de son esprit, les affections de son cœur et les intentions qui le font agir au dedans et au dehors de la classe, soit avec eux-mêmes, soit avec leurs parents, soit avec les personnes qui viennent le voir.

Il est donc bien important que le maître soit parfaitement édifiant à l'église, dans l'école et partout; qu'il fasse avec respect le signe de la croix, qu'il dise avec piété les prières de la classe, et qu'il assiste aux offices avec une grande modestie; qu'il veille sur ses yeux avec un très grand soin, soit dans l'église, soit dans les rues; qu'il évite tout ce qui ressentirait l'impatience à l'égard de certains enfants, et la familiarité envers d'autres; qu'il soit réservé à l'égard des personnes du dehors, ne leur parlant que par nécessité et toujours en présence de témoins; qu'il évite de se procurer aucun entretien, soit verbalement, soit surtout par écrit, sous quelque prétexte que ce puisse être, si le devoir ne l'exige pas expressément.

Enfin, le maître ne doit jamais oublier que toutes ses paroles, toutes ses démarches, ont non seulement les élèves pour témoins, mais encore le public; que rien n'échappe, que tout est apprécié, et que chacun se croit en droit d'exiger de lui une conduite parfaitement en rapport avec l'habit qu'il porte et les hautes fonctions qu'il exerce. Il n'atteindra jamais mieux ce but qu'en s'appliquant ce que saint Paul dit de lui-même : *Je me ferai toujours un devoir d'honorer mon ministère.* (Rom., XI, 13.)

Pause.....

Acte de contrition. — Quel sujet de douleur et de confusion pour moi, Seigneur, en comparant ma conduite avec mes obligations, me voyant si éloigné de la perfection qu'exige mon emploi ! Comment ai-je pu consentir à toutes ces fautes que je déteste, et dont je vous demande pardon ! Oui, pardonnez-moi, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

293e SUJET.

DU ZÈLE.

Je me suis fait tout à tous, pour les sauver tous. (I Cor., IX, 22.)

Celui qui a sérieusement médité sur la grandeur de Dieu, sur les récompenses promises à la vertu, sur les châtiments réservés au péché, et, par suite, sur la nécessité du salut,

pourrait-il manquer de courage et d'ardeur pour travailler, d'abord à sa propre sanctification, et ensuite à celle des âmes qui lui sont confiées? Pourrait-il n'être pas animé d'un saint zèle, à la vue de cette multitude d'enfants qui, les yeux fixés sur lui quand il leur parle de Dieu et de ses saints mystères, semblent lui dire d'une voix unanime : « Oh ! nous vous en supplions, comprenez nos besoins présents et nos dangers futurs; n'oubliez pas que le ciel ou l'enfer doit être notre partage. Parlez-nous de manière à persuader nos esprits, à toucher nos cœurs, à gagner notre volonté et à l'attacher pour toujours à la pratique de la vertu et à la fuite du mal. Nous serons sauvés si vous avez pitié de nous; nous nous perdrons, si vous nous délaissez, si vous nous instruisez sans zèle, sans persuasion, sans conviction de votre part ! »

Est-ce ainsi que nous avons compris la grandeur de nos obligations ? Avons-nous pensé qu'il s'agit de procurer le salut éternel à une multitude d'enfants ou de les envoyer, pour ainsi dire, dans l'enfer ?

Avons-nous instruit ces pauvres enfants avec le zèle que demande cette pensée de l'éternité ? Ce zèle a-t-il été ardent jusqu'à dévorer nos âmes (1), a-t-il été sincère, éclairé, persévérant ? Avons-nous prié le Seigneur de bénir nos travaux ? Oh ! que nous serions coupables s'il en était autrement, si nous avions négligé un devoir si important, si essentiel ! Oh ! qu'alors nous mériterions bien qu'on nous appliquât ces paroles de Jérémie : *Les enfants ont demandé du pain et il ne s'est trouvé personne pour le leur distribuer* (2) ! Ces enfants devaient être des saints ; ils devaient glorifier Dieu et jouir d'un éternel bonheur ! par votre faute ils seront des réprouvés, ils souffriront, ils maudiront Dieu et vous maudiront vous-mêmes éternellement. Vous deviez leur donner la vie, et vous leur avez donné la mort. Maintenant rendez compte de votre conduite et de leur perte : *Rendez âme pour âme.* (Exode, XXI, 23.)

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, je devais, comme David, vous édifier, non un temple matériel, mais des temples

(1) Ps. LXVIII, 10. — (2) Lament., IV, 4.

vivants et spirituels dans l'âme de mes élèves. Oh! que je suis éloigné d'avoir les sentiments de ce saint roi, lorsqu'il méditait l'exécution de son louable projet: *Je ne me donnerai pas de repos que je n'aie trouvé... un tabernacle pour le Dieu de Jacob* (1)! Et cependant il ne s'agissait pas du salut d'une âme, mais simplement de la construction d'un temple matériel. Je vous demande pardon d'avoir eu si peu de zèle jusqu'à présent. Je vous promets qu'avec la protection de Marie et de Joseph, je ferai mieux à l'avenir, et, pour cela, *Je prends la résolution de...*

294e SUJET.

BON ORDRE ET DISCIPLINE DE L'ÉCOLE.

Que tout se fasse dans la bienséance et avec ordre. (II Cor., XIV, 40.)

L'édification publique, la réputation d'une école, la tranquillité du voisinage demandent que les enfants se rendent aux classes ou à l'église sans bruit, sans désordre, sans confusion, et qu'ils en sortent de même.

Il faut que les élèves soient exacts à se rendre en classe ou à l'église aux heures déterminées; s'ils arrivent trop tôt, ils sont exposés à de grands dangers; s'ils arrivent trop tard, ils sont privés de la première leçon, et quelquefois même de la première prière. Rendons-nous compte maintenant de ce qui se passe.

Comment se comportent nos élèves en se rendant à la classe? Y viennent-ils trop tôt ou trop tard?

Combien y en a-t-il ordinairement, au commencement de la sainte messe?

Combien en arrive-t-il pendant la durée du saint sacrifice? combien après?

Combien y en a-t-il de présents au *Veni sancte?* Combien en arrive-t-il pendant la prière?

Si quelque personne étrangère se trouvait en classe lors de ces arrivées successives pendant ces premiers exercices, n'aurions-nous pas à en rougir?

Mais Dieu n'y est-il pas? Ne sait-il pas si nous prenons,

(1) Ps. CXXXI, 5.

ou non, les moyens nécessaires pour faire cesser ces désordres?

Pensons-y sérieusement, et n'oublions pas qu'un jour il nous faudra rendre compte de cette négligence. Pour prévenir une telle confusion et nous porter à faire énergiquement notre devoir, encourageons-nous par ces paroles que nous adresse l'Esprit saint : *Veillez sur le troupeau qui vous a été confié* (1) ; *soyez pleins de force et acquittez-vous avec soin de vos devoirs, et le Seigneur vous traitera favorablement.* (II Paral., XIX, 11.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je suis coupable, Seigneur ; n'entrez pas en jugement avec votre serviteur. J'ai négligé bien des choses dans l'accomplissement de mes devoirs; mes élèves ont manqué de ponctualité par ma faute. Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je vous prie, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, de me donner le courage et la force que vous me commandez; et, pour vous prouver le désir que j'ai de mieux faire à l'avenir,

Je prends la résolution de...

295e SUJET.

DE LA VIGILANCE.

Soyez vigilant,... acquittez-vous des fonctions d'un prédicateur de l'Évangile, remplissez votre ministère. (II Tim., IV, 5.)

La vigilance, qui rend un maître diligent et exact à remplir tous ses devoirs, lui est nécessaire pour lui-même et pour les élèves dont la Providence l'a établi l'ange gardien visible. Il doit veiller sur toutes leurs actions et sur toutes leurs démarches, pendant tout le temps qu'il les a sous sa conduite, persuadé que s'il en était autrement, il se rendrait coupable des fautes qu'ils commettraient.

Voyons maintenant si nous nous acquittons exactement de nos devoirs à ce sujet. Prenons-nous les moyens que la sagesse et la vertu peuvent inspirer pour ne jamais perdre nos élèves de vue? Savons-nous ce qu'ils font dans la classe lors-

(1) Act., XX, 28.

qu'ils s'y rendent, et lorsqu'ils en sortent pour retourner chez eux ?

Prenons-nous tous les moyens possibles pour qu'ils récitent posément toutes les prières, tant dans l'église que dans l'école ? Ne laissons-nous pas sortir plusieurs enfants à la fois pour satisfaire à leurs besoins ? Ne plaçons-nous pas des élèves hors de notre surveillance immédiate, sous prétexte de les faire travailler à des leçons spéciales ? Enfin, sommes-nous de véritables anges gardiens de ces enfants, les empêchant de faire le mal et leur apprenant, par nos paroles et par nos actions, à faire le bien avec la perfection convenable à leur âge ? Est-ce ainsi que nous veillons sur le troupeau qui nous est confié ? Pourrions-nous dire, avec notre divin Sauveur, au Père céleste : *Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez confiés ?* (S. Jean, XVII, 12.)

Pause....

Acte de contrition. — O mon Dieu, je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises, en ne veillant pas bien sur mes élèves ; je vous demande aussi pardon de celles que les élèves ont commises par suite de ce peu de vigilance, et je vous prie de m'accorder, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce de réparer tout le passé par une attention plus soutenue à l'avenir.

Je prends la résolution de...

296e SUJET.

SUR LE SILENCE ET SUR LE BON USAGE DE LA PAROLE.

La parole dite en son temps est comme des pommes d'or sur un lit d'argent. (Prov., XXV, 11.)

Le silence doit être la vertu par excellence d'un maître qui veut réussir dans son emploi ; moins il parlera, plus ses élèves garderont eux-mêmes le silence, et plus ils seront attentifs à ses leçons, à ses ordres, à ses défenses.

La classe la plus en désordre sera immédiatement rétablie dans son état normal, dès que le maître, surtout s'il est nouveau, saura garder le silence, tout en se rendant compte de ce qui se passe, et prenant note des principaux auteurs du trouble.

C'est donc un grand défaut, dans un maître, de rompre souvent le silence, sous prétexte de faire connaître aux élèves ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils doivent éviter; de leur parler sans cesse de récompense s'ils sont fidèles à tel ou tel point ; de répéter également des menaces s'ils y manquent. Sans doute il convient de faire connaître aux élèves ce qu'ils ont à faire ou à éviter; mais une fois le devoir exposé, c'est l'action du maître qui décide de l'ordre, et non ses paroles.

Est-ce ainsi que nous avons compris l'utile emploi du silence ? Ne l'avons-nous pas souvent oublié ? N'avons-nous pas même provoqué le désordre, le bruit dans la classe par notre facilité à parler pour des riens, pour des choses qui auraient parfaitement pu être entendues, comprises par signe ? Avons-nous prévu ce que la nécessité nous obligeait d'annoncer, afin de le faire avec le moins de paroles possible ?

Ne nous sommes-nous pas laissés aller quelquefois à une certaine démangeaison de parler, et cela, pour n'avoir pas assez fait attention que les mêmes règles qui nous imposent le silence au dedans de la communauté, nous le prescrivent aussi dans la classe, et que nous ne pouvons l'y interrompre que dans les temps, les circonstances et avec les précautions qu'elles indiquent ?

Enfin n'avons-nous pas oublié que c'est à nous, plus qu'à tout autre, qu'il convient de méditer souvent ces paroles de notre divin Sauveur : *Les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites?* (S. Matth., XII, 36.)

Pause.....

Acte de contrition. — Que de fautes j'aurais évitées si j'avais mieux gardé le silence dans la classe ! Je vous demande pardon, ô mon Dieu, de mon peu de vigilance sur un article si important au bon ordre, et je vous prie de vouloir bien vous-même gouverner ma langue, puisque c'est à vous seul qu'il appartient de le faire (1).

Je prends la résolution de...

(1) Prov., XVI, 1.

297e SUJET.

ÉGALITÉ DE CONDUITE.

L'homme qui a l'esprit partagé, est inconstant dans toutes ses voies. (S. Jacq., I, 8.)

L'égalité, l'uniformité, l'invariabilité de conduite sont nécessaires au maître, pour obtenir sur les élèves l'autorité dont il a besoin, et se concilier leur respect aussi bien que leur affection.

Au lieu de tendre à ce but, en nous appliquant fidèlement à la pratique des moyens qui nous sont donnés pour arriver à la fin que nous nous proposons, n'en avons-nous pas arbitrairement substitué d'autres plus conformes à nos inclinations et à nos vues personnelles?

N'avons-nous pas varié sans cesse dans notre conduite, prenant un jour un moyen et l'abandonnant le lendemain, ou permettant un jour ce que nous avions défendu la veille? Ne nous arrive-t-il pas de faire des promesses ou des menaces légèrement, arbitrairement, sans en prévoir les bons et les mauvais effets, et ensuite de n'en tenir aucun compte; de donner des pénitences ou des ordres justes, mais sans en poursuivre l'exécution; de compromettre ainsi notre autorité et de donner lieu au désordre, provoquant par là de nouvelles pénitences par nos continuels changements?

Pour nous tenir dans l'exécution constante de nos saints règlements, réfléchissons mûrement sur ces paroles du Seigneur : *Vous ferez tout ce qui vous est prescrit,... sans vous détourner à droite ni à gauche* (1); et sur celles de Moïse : *Le Seigneur vous soutiendra, pourvu que vous écoutiez ses ordonnances..., que vous les gardiez, et que vous les pratiquiez sans vous en détourner à droite ni à gauche.* (Deut., XXVIII, 13 et 14.)

Pause.....

Acte de contrition. — Vous êtes toujours le même (2), ô mon Seigneur et mon Dieu! et ma grande perfection serait de vous imiter autant qu'il m'est possible; mais je

(1) Jos., I, 7. — (2) Hébr., I, 12.

suis assez présomptueux pour vouloir me distinguer en suivant mon propre conseil. Je vous demande pardon des fautes que j'ai commises par mes continuelles variations, et, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie, je vous demande aussi la grâce d'être à l'avenir plus persévérant dans l'exécution de mes saints règlements.

Je prends la résolution de...

298e SUJET.

SUR LA PRUDENCE.

La prudence vous gardera. (Prov., II, 11.)

Par la pratique de la prudence, un bon maître connaît, discerne et emploie les moyens les plus sûrs et les plus propres pour parvenir à la fin louable et légitime qu'il se propose dans l'exercice de ses fonctions; cette vertu lui indique ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, afin de prévenir les désagréments que pourrait lui occasionner un parti pris légèrement et sans réflexion.

La prudence demande donc qu'on ne précipite rien, qu'on remette à une autre époque ce qui ne peut se faire avec sécurité et une sorte de certitude au moment présent. Un maître vraiment prudent ne dit donc jamais une parole, ne se permet aucune démarche, ne prend aucun parti sans avoir réfléchi sur les suites qui peuvent en résulter par rapport aux élèves, aux parents, à l'autorité civile, etc.

Un maître prudent fait peu d'avertissements, donne peu d'avis, dans la crainte d'y accoutumer les élèves : mais il pèse bien ce qu'il demande, afin de pouvoir l'exiger. Il ne fait jamais de ces menaces générales qui, tombant sur un trop grand nombre de choses, ou sur un trop grand nombre d'élèves, ne pourraient être exécutées sans de graves inconvénients. Il n'impose jamais de pénitence sans avoir examiné d'abord si elle est juste et méritée, si elle est en rapport avec les forces physiques et morales des coupables, quel effet elle produira. S'il croit devoir réduire une tête dure, un caractère difficile, il ne l'entreprend jamais sans avoir demandé conseil à qui de droit, pour savoir quel moyen il doit prendre,

et il ne serait pas plus convenable de le remettre entre les mains de ses parents. Enfin la prudence exige qu'on agisse jamais au hasard, dans un premier moment d'enthousiasme ou d'impatience, soit vis-à-vis des élèves, soit dans ses rapports avec le clergé, les magistrats, les membres de l'autorité scolaire.

Voyons si nous sommes fidèles à pratiquer les règles que nous prescrit la prudence dans l'exercice de notre emploi et lorsqu'il s'agit d'assumer quelque responsabilité. Faisons-nous quelques prières pour obtenir le don précieux de la prudence? Avons-nous soin de faire connaître nos difficultés à ceux qui nous dirigent, afin qu'aidés de leurs conseils, nous agissions toujours très prudemment? Réglons-nous désormais d'après cette belle maxime de Salomon : *La sagesse repose dans le cœur de l'homme prudent, et il enseignera tous les ignorants* (Prov., XIV, 33); c'est-à-dire, elle se fera connaître au milieu des insensés.

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Vous me recommandez, ô mon bon Maître! d'être prudent, et prudent comme le serpent, mais simple comme la colombe (1) : que de fautes j'aurais de moins à me reprocher, si j'avais été fidèle à cette recommandation! Je vous en demande pardon, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie, la Vierge très prudente.

Je prends la résolution de...

299e SUJET.

DE LA PATIENCE.

La patience vous est nécessaire, afin que... vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis. (Hébr., x, 36.)

La patience nous fait supporter avec soumission à la volonté de Dieu tous les maux de cette vie, particulièrement les peines attachées à l'éducation de la jeunesse. Examinons comment nous avons pratiqué cette vertu jusqu'à présent, et comment nous voulons la pratiquer à l'avenir.

Connaisons-nous les suites funestes que pourrait avoir la

(1) S. Matth., x, 16.

conduite d'un maître inquiet, impatient, précipité, qui voudrait établir à la fois, dans une classe dont il prend la direction, tous les usages qu'il croirait bons, ou y réformer tous les abus qu'il croirait y remarquer ; qui voudrait que tous ses désirs fussent accomplis aussitôt qu'il les a conçus ; et cela de son propre mouvement, sans conseil et même sans prendre le temps convenable pour prévoir les inconvénients qui pourraient en résulter ? Avons-nous bien compris que l'inconsidération, la vivacité, la précipitation, loin d'être des signes de force et de vigueur, sont pour l'ordinaire des preuves de faiblesse et d'incapacité, et n'ont le plus souvent pour résultats que de trop justes repentirs ?

Avons-nous fait attention à ce que dit l'Esprit saint, que *l'homme patient vaut mieux que le plus grand capitaine ; et que celui qui domine son cœur vaut mieux que celui qui emporte les villes d'assaut* (1) ?

Avons-nous souvent pensé qu'un maître impatient est exposé à devenir injuste, dur envers ses élèves ; à leur infliger des pénitences plus propres à les rebuter, à les décourager qu'à les rendre meilleurs, et à leur inspirer l'amour de la vertu ? Que par une telle conduite, il se rend méprisable aux yeux de ses élèves et même de leurs parents, toujours instruits, et quelque fois même témoins de ses procédés ?

Sommes-nous bien persuadés que toute punition, toute pénitence, que nous infligerions dans un moment de chagrin d'impatience, d'émotion, ne pourrait avoir que de très fâcheux résultats ? Ne nous est-il pas arrivé, dans des moments d'impatience, de pousser, de rudoyer les élèves sans prévoir les mauvaises suites d'une semblable conduite ? Demandons à Dieu cette patience, ce calme dont nous avons besoin dans la conduite des enfants, et pensons à ce que dit notre adorable Maître, que ce sera *par la patience* que *nous posséderons nos âmes*. (S. Luc, XXI, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — O Dieu bon ! vous m'avez confié des enfants qui sont toujours à vous ; vous me les avez con-

(1) Prov., XVI, 32.

fiés pour que par mon travail, ma douceur et ma patience, je les rende dignes de vous (qui êtes leur père et le mien) autant que la chose est possible ; mais combien de fois ne me suis-je pas éloigné de vos intentions par des duretés, des impatiences, des vivacités envers ces enfants ! je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, et, de plus, des grâces assez fortes pour exécuter la résolution particulière que *je prends de...*

300e SUJET.

L'IMPARTIALITÉ.

Dieu ne fait pas acception des personnes. (Rom., II, 11.)

Une fois admis à l'école, tous les élèves ont un droit égal aux soins du maître, à son affection, à ses récompenses.

Des élèves qui seraient négligés, rebutés, mal vus, murmureraient, se plaindraient à leurs parents, et ne tireraient aucun profit des leçons du maître.

Parmi les privilégiés, les uns deviendraient hautains, suffisants, difficiles à conduire ; les autres seraient l'objet de la jalousie de leurs condisciples qui, les voyant environnés d'attentions particulières, ne manqueraient pas de critiquer leur conduite, d'exagérer leurs défauts, et, par suite, de les dégoûter de l'école.

Voyons maintenant quelle est notre conduite. Ne nous laissons-nous pas aller à rebuter, à repousser certains enfants, parce qu'ils ne nous reviennent pas, que nous avons quelque antipathie à leur égard ?

N'y en a-t-il pas, au contraire, pour lesquels nous avons des attentions spéciales, des prédilections, des amitiés trop naturelles, leur prodiguant des récompenses peu méritées, leur parlant en particulier, les caressant sous prétexte de les encourager : en un mot, nous laissant conduire à leur égard par de fâcheuses inclinations que les autres élèves découvrent toujours et dont ils sont justement scandalisés ? S'il en était ainsi, nous devrions gémir amèrement sur notre conduite, la déplorer et nous corriger immédiatement, sans quoi nous nous exposerions à de funestes mécomptes.

Hâtons-nous donc de mettre en pratique ces paroles de l'Esprit saint : *Vous ne ferez rien contre l'équité, et vous ne jugerez point injustement. N'ayez point d'égard contre la justice, à la personne du pauvre, à cause de sa misère ; ne respectez pas, contre la justice, la personne de l'homme puissant. Jugez votre prochain selon la justice* (1). *Vous ne mettrez aucune différence entre les personnes, vous écouterez le petit comme le grand, et vous n'aurez aucun égard à la condition de qui que ce soit, parce que le jugement appartient à Dieu, parce que vous tenez la place de Dieu dans le jugement que vous rendez* (2). Repassons-nous souvent dans notre esprit, et méditons-nous attentivement cette maxime de l'Esprit saint : *Le double poids et la double mesure sont abominables devant Dieu ?* (Prov., xx, 10).

Pause.....

Acte de contrition. — O mon Dieu, combien je suis aveugle dans mes affections ! Pardonnez-moi, Seigneur, toutes les fautes que j'ai faites en m'attachant trop naturellement à certains élèves, et en montrant de la froideur à d'autres, parce qu'ils ne me plaisaient pas : c'est une injustice dont je me repens, et je vous en demande pardon, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de ..

300e SUJET *bis*.

GRATUITÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

Vous avez reçu gratuitement ; donnez gratuitement.
(S. Matth., x, 8.)

Par le vœu d'enseigner gratuitement, nous nous engageons, en ce qui nous concerne, non seulement à apporter tous nos soins pour bien instruire les enfants et pour les élever chrétiennement ; mais encore à ne rien exiger ni recevoir quoi que ce soit, de leur part ou de la part des parents, pour rétribution, par présent, ou pour quelque autre raison que ce puisse être, et à ne point employer les parents des écoliers à quelque travail, dans l'espérance qu'ils le feront sans de-

(1) Lévit., xix, 15. — (2) Deut., i, 17.

mander de salaire. Agir autrement, serait manquer essentiellement à un devoir prescrit par la règle et confirmé par la bulle d'approbaton, article 5e.

Le public, les parents et même les enfants connaissent si bien nos devoirs à ce sujet, que la moindre transgression de cette règle serait un vrai scandale.

Est-ce ainsi que nous nous sommes comportés au sujet de la gratuité qui nous est personnelle? N'avons-nous jamais rien reçu de la part des parents, pour nous, ce qui serait non seulement contraire à la gratuité de l'enseignement, mais encore au vœu de pauvreté? N'avons-nous rien reçu non plus pour la maison, sous des prétextes que la cupidité pourrait peut-être chercher à justifier, mais qu'une conscience délicate ne saurait jamais admettre? Imitons-nous le grand apôtre qui disait aux Corinthiens : « Ma gloire, n'est pas précisément d'annoncer l'Évangile, mais de l'annoncer gratuitement (1); » et dans un autre endroit : *Ce ne sont pas vos biens, c'est vous que je cherche?* (II Cor., XII, 14.)

Pause.....

Acte de contrition. — Il me serait bien doux, ô mon Dieu, de pouvoir me rendre le glorieux témoignage d'avoir toujours agi avec tout le désintéressement que demande mon emploi, et de n'avoir cherché que le salut des enfants et votre gloire; mais s'il en était autrement, je vous prierais instamment, Seigneur, de vouloir bien oublier le passé et de m'accorder pour l'avenir la grâce de ne jamais chercher, ni mes intérêts, ni aucun avantage temporel, mais uniquement votre gloire. Je vous demande cette faveur par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

301e SUJET.

SERVICES QU'UN MAITRE REND A SES ÉLÈVES.

Je donnerai tout très volontiers, et je me donnerai encore moi-même, pour le salut de vos âmes. (II Cor., XII, 15.)

Ne croirait-on pas rendre un grand service à quelqu'un,

(1) I Cor., IX, 15-18.

si on lui procurait des moyens infaillibles pour conserver une parfaite santé jusqu'à la vieillesse la plus avancée, pour faire en peu de temps une brillante fortune, pour réussir dans toutes ses entreprises et s'assurer un parfait bonheur ici-bas?

Mais que serait ce service, en comparaison de celui qu'on rend à un enfant, lorsqu'on lui apprend à connaître Dieu, à se connaître lui-même, à savoir d'où il vient, où il va, quelle est sa fin dernière? en lui apprenant à aimer, à servir Dieu son créateur, Jésus-Christ son rédempteur; à honorer, à prier Marie sa bonne mère? en lui indiquant les moyens infaillibles de conserver son âme pure et de la sanctifier? en l'introduisant dans la voie qui procure la vraie fortune, la fortune du ciel?

Examinons maintenant si nous nous acquittons dignement de cette noble fonction. Nous efforçons-nous de procurer aux enfants cette éducation si précieuse, si nécessaire à l'homme, dans les diverses positions où il peut se trouver; cette éducation seule capable de le modérer dans la prospérité et de le soutenir dans l'adversité; cette éducation qui, s'emparant de tout l'homme, en fait une nouvelle créature, éclaire son esprit de la vraie lumière, remplit son cœur de sentiments dignes de sa haute destinée, et dirige toutes ses actions vers sa fin principale, qui est sa sanctification; cette éducation chrétienne qui seule est capable de le maintenir dans la bonne voie, ou de l'y ramener s'il avait le malheur de s'en écarter?

Sans doute, tous nos élèves ne profiteront pas complétement de nos services, tous ne répondront pas à nos vues; mais notre peine ne sera pas perdue pour tous. Non, non, ce ne sera pas sans quelques résultats favorables au salut de son âme, qu'un enfant aura écouté tant d'instructions religieuses; qu'il aura passé dans l'innocence et dans la crainte de Dieu le temps de son éducation; qu'il aura prié avec ferveur Jésus et Marie; qu'il aura pieusement assisté à un grand nombre de messes; qu'il aura souvent purifié sa conscience par de bonnes confessions; que Jésus-Christ aura pris souvent possession de son cœur, qu'il y aura répandu ses bénédictions.

Ces pensées doivent nous encourager, nous soutenir puissamment dans l'exercice de nos fonctions, et nous faire com-

prendre combien il nous sera glorieux et méritoire de pouvoir nous appliquer ce que saint Paul disait de lui-même et de ceux qui prêchaient l'Évangile avec lui : *Vous savez que nous avons agi envers chacun de vous, comme un père en userait à l'égard de ses enfants.* (I Thess., II, 10 et 11).

Pause.....

Acte de contrition. — C'est avec une bien vive douleur, ô mon Dieu, que je vous demande pardon de n'avoir pas répondu à votre attente dans l'éducation des enfants que vous avez confiés à mes soins ; mais, ouvrant les yeux, sur les fâcheux résultats de mes omissions et pour moi et pour ces enfants, je vous demande, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, la grâce de mieux faire à l'avenir.

Je prends la résolution de...

302e SUJET.

SERVICES QU'UN BON MAITRE REND A L'ÉGLISE.

Jésus-Christ est le chef de l'Église :... il l'a acquise par son sang. (Coloss., I, 18. — Act., XX, 28.)

Nous sommes enfants de l'Église, nous devons donc l'aimer comme un enfant bien né fait à l'égard de sa mère ; nous devons la respecter, l'assister et lui obéir.

Tous les chrétiens ont de semblables obligations à remplir, mais tous ne les connaissent malheureusement pas ; plusieurs d'entre eux sont même hostiles à cette Église sainte et l'abreuvent d'amertume !

Qui donc instruira ces pauvres enfants de leurs devoirs envers cette sainte mère ? Les ministres de l'Église ? mais ils ne le peuvent que dans les limites de leurs rapports avec les fidèles ; ils ne peuvent pas se faire instituteurs. Les pères et mères ? mais un grand nombre d'entre eux ne sont pas instruits eux-mêmes. C'est donc le maître instituteur de ces enfants qui demeure chargé de ce devoir, et personne n'est plus en état que lui de s'en acquitter, s'il est animé d'un bon esprit, de l'esprit chrétien ; c'est sur lui que l'Église se repose de ce soin.

Heureux donc les enfants qui ont le bonheur d'être instruits par un maître bien pénétré de l'étendue de ses obligations à cet égard, qui en sent l'importance et qui les remplit avec tout le zèle et toute l'intelligence dont il est capable !

Par le ministère d'un tel maître, l'Église est aimée, respectée, obéie et assistée; elle voit avec bonheur s'accroître le nombre de ses enfants; ses ministres sont honorés, ses sacrements fréquentés; ses cérémonies sont respectées et suivies, et le peuple chrétien n'est plus qu'un peuple de frères.

Eh bien ! connaissons-nous et remplissons-nous tous nos devoirs envers les enfants et envers l'Église ? Instruisons-nous ces enfants de ce qu'ils doivent à cette mère ? Nos exemples, comme nos paroles, les portent-ils à les remplir fidèlement, avec amour et bonheur ? Nous ne pouvons trop aimer l'Église de Jésus-Christ, car *elle est la colonne et la base de la vérité.* (I Tim., III, 15.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande bien pardon, ô mon Sauveur Jésus, d'avoir eu si peu de zèle pour la sainte Église, votre Épouse : je n'ai ni bien connu ni bien rempli mes obligations à son égard, en instruisant la jeunesse; mais, avec votre grâce, que je vous demande par vos mérites infinis, et par l'intercession de Marie, je vais m'appliquer plus que jamais à gagner des enfants à cette bonne mère. C'est pourquoi je

Je prends la résolution de...

302e SUJET *bis*.

SERVICES QU'UN BON MAITRE REND AUX FAMILLES.

L'enfant sage est la joie de son père, et le méchant est la tristesse de sa mère. (Prov., x, 1.)

Apprendre à un enfant à aimer, à respecter ses parents et à leur obéir, c'est porter la joie, la paix et le bonheur dans la famille. On pourrait même dire, pour beaucoup de cas, que c'est y porter la piété et la pratique de la vertu, par l'influence que la bonne conduite et les bons procédés d'un enfant peuvent exercer sur le cœur d'un père et d'une mère.

Pénétré de ces pensées, un maître s'appliquera soigneusement à instruire ses élèves sur leurs devoirs envers leurs parents. Il insistera spécialement sur les articles suivants :

1° Avec quelle tendresse un enfant doit aimer ses parents, et leur témoigner sa reconnaissance pour tout ce qu'ils ont fait et pour ce qu'ils font encore pour lui ;

2° Combien il doit les respecter, puisqu'ils tiennent à son égard la place de Dieu, et, par suite, comment il doit leur parler, leur exposer ses besoins ; comment il doit les aborder, le matin à son lever, et le soir avant d'aller prendre le repos de la nuit ;

3° Avec quelle docilité il doit exécuter leurs ordres, et même prévenir leurs simples désirs connus ;

4° Que s'il s'agissait de choses défendues, avec quel respect il doit leur exposer l'impossibilité où il est de se rendre à leurs désirs ; avec quelles instances il doit les prier, les conjurer de ne pas le forcer d'agir ainsi contre les lois de Dieu ou de l'Eglise ;

5° Combien il doit avoir à cœur de leur rendre, par ses industrieuses attentions à leur égard, la vie douce et agréable, se trouvant heureux d'être et de rester en leur compagnie, prenant une vive part à ce qui les intéresse et par des procédés dignes d'un enfant vraiment chrétien, les consolant dans leurs afflictions, les soutenant dans leurs épreuves, et les dédommageant de tout ce qui pourrait les peiner ;

6° Comment il doit supporter leurs défauts, les attribuant au caractère, à l'âge, aux infirmités, et surtout n'en parlant à personne, sous quelque prétexte que ce puisse être ;

7° Comment il devra les assister, dans le cas où ces chers parents se trouveraient dans le besoin, se condamnant alors à toutes les privations possibles plutôt que de les laisser souffrir ;

8° Avec quel empressement il devra, en cas de maladie grave, les préparer à recevoir les sacrements, prier pour eux pendant leur vie et après leur mort ;

9° Combien il doit être réservé dans les demandes qu'il leur adresse, concernant ses besoins ;

10° Quel soin il doit avoir des choses qui sont à son usage.

afin d'éviter des dépenses de fantaisie ou qui gèneraient ses chers parents.

Est-ce ainsi que nous avons compris l'éducation des enfants qui nous sont confiés? Est-ce d'après ces principes que nous avons agi? Pouvons-nous dire avec saint Paul : *J'ai bien travaillé... j'ai bien semé?* et, de plus, avons-nons prié Dieu de *donner l'accroissement* à cette bonne semence? (I Cor., III, 6).

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, que mes travaux auraient été utiles aux enfants, à leurs parents et à votre gloire si je m'étais acquitté dignement de mes devoirs de bon maître! Pardonnez-moi les fautes que j'ai commises sur ce point, et accordez-moi la grâce de mieux faire à l'avenir. Je vous en prie par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

303e SUJET.

IMPORTANCE DES SERVICES QU'UNE ÉCOLE CHRÉTIENNE REND A LA SOCIÉTÉ.

Ayez soin de bien élever (les enfants), les intruisant selon le Seigneur. (Éphés., VI, 4.)

Un enfant élevé chrétiennement n'oubliera pas que, si le premier de tout les commandements l'oblige d'aimer Dieu de tout son cœur, le second, qui lui est semblable, l'oblige d'aimer son prochain comme soi-même, en vue de Dieu.

Il aimera donc ses camarades, évitera de les chagriner, de les désobliger, et surtout de les scandaliser. Loin de là, il fera en sorte de leur être utile et agréable, et s'efforcera de les porter au bien par ses bons exemples.

Connaissant ses devoirs envers le prochain, il l'aimera, lui rendra service, évitera tout ce qui pourrait le blesser dans sa personne, dans ses biens, dans sa réputation.

Se souvenant que toute autorité vient de Dieu, il respectera tous ceux qui en sont revêtus, il sera plein d'égards et de reconnaissance pour eux, se souvenant sans cesse des immenses services que nous en recevons tous.

Comme il a été dit plus haut, il respectera les ministres de la religion, et mettra fidèlement leurs avis en pratique.

Plein de tendresse pour tous ceux qui souffrent, il fera son possible pour soulager les pauvres dans leur détresse, cherchera à consoler les affligés, et s'il ne peut autrement leur être utile, il leur donnera au moins de bonnes paroles, de bons conseils, les engagera à supporter en vue de Dieu et de leur salut, les peines, les épreuves, les contrariétés qui leur arrivent.

Est-ce ainsi que nous entendons l'instruction des enfants? Les principes que nous leur inculquons sont-ils de nature à les former ainsi à la vertu, à l'union entre eux, au respect envers leurs supérieurs, à l'amour envers leurs parents, etc. ?

Est-ce sous ces heureux auspices que nous dirigeons dans la carrière sociale leurs pas encore chancelants? Pouvons-nous moralement nous rassurer sur ce que chacun de nos élèves *craignant Dieu, fera le bien*, et qu'*étant affermi dans la justice, il possédera la sagesse?* (Eccli., xv, 1.)

Pause.....

Acte de contrition. — Donnez-moi, Seigneur, votre esprit de sagesse, de conseil et de force, afin que je puisse diriger les enfants que vous m'aviez confiés, dans la pratique de tout ce que vous exigez d'eux. Accordez-moi le pardon de toutes les fautes que j'ai commises à cet égard, depuis que vous m'avez appelé à cette sublime fonction, et la grâce de les réparer par un zèle persévérant jusqu'à ma mort; je vous en supplie par les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ et par l'intercession de Marie immaculée.

Je prends la résolution de...

304e SUJET.

SUR LES MAUVAIS EFFETS DU DÉCOURAGEMENT.

Malheur à ceux qui manquent de cœur,... qui ont perdu la patience. (Eccli., II, 15 et 16.)

Se décourager serait un mal presque irrémédiable dans un maître; s'imaginer qu'on ne réussira jamais serait une des erreurs les plus dangereuses. Plusieurs excellents maîtres,

qui font aujourd'hui parfaitement la classe, ont éprouvé bien des peines, bien des difficultés dans les commencements. Ils ont appris, par expérience, que celui qui veut sincèrement, qui veut constamment, qui consulte, qui étudie, et qui prend de bons moyens, peut beaucoup, et que, tôt ou tard, il réussira, même au delà de ses espérances !

Il faut donc qu'un jeune maître s'arme de courage ; qu'il étudie bien ses règlements ; qu'il demande conseil à ceux qui ont plus de lumières que lui ; qu'il soit constant, silencieux dans la classe ; qu'il tienne les élèves toujours occupés ; mais il faut surtout qu'il prie beaucoup, qu'il demande le secours et le courage à celui qui peut tout, et qui se plaît infiniment à seconder le bon vouloir de ceux qui travaillent pour sa gloire.

Examinons notre conduite à ce sujet. Avons-nous fait notre possible pour réussir dans notre emploi ? Avons-nous étudié les moyens qui nous sont donnés par nos règlements, tels que le silence, la vigilance, la fixité, le soin de tenir les élèves continuellement occupés ? Avons-nous demandé les conseils dont nous avions besoin, afin de savoir ce qu'il fallait faire ou éviter pour réussir, et les avons-nous suivis ? Avons-nous eu recours à Dieu, et lui avons-nous demandé les lumières et les grâces dont nous avions besoin ? L'amour-propre, le dépit de ne pas faire aussi bien que les autres, le manque d'énergie et de bonne volonté, ne sont-ils pas la première cause de nos découragements ? Qu'il n'en soit plus ainsi désormais ; au contraire, armons-nous de courage, et ne cessons de dire avec le prophète : *Le Seigneur mon Dieu est mon protecteur ; c'est pourquoi je ne serai point confondu..... Que celui qui marche dans les ténèbres, et qui n'a point de lumière, espère au Seigneur, et qu'il s'appuie sur son Dieu.* (Isaïe, L, 7 et 10).

Pause.....

Acte de contrition. — C'est par orgueil, par pusillanimité, par paresse, que je me laisse aller au découragement ; Seigneur, puisque vous êtes toujours avec moi, que puis-je craindre ? Ce sont aussi les fautes que je commets souvent qui m'ôtent la confiance : je vous demande pardon et de ces

fautes et de mon découragement, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

305e SUJET.

SUR LES RAPPORTS RÉCIPROQUES DES MAITRES D'UN MÊME QUARTIER.

Trois choses sont approuvées devant Dieu et devant les hommes : (la première est) l'union des frères. (Eccli., xxv, 1 et 2.)

Des maîtres et surtout des religieux qui ne seraient pas unis entre eux, offenseraient Dieu, scandaliseraient le prochain et se perdraient eux-mêmes. D'après ces principes, examinons sérieusement quelle est notre conduite. Avons-nous pour nos frères une affection cordiale, et égale envers tous ? Nous faisons-nous un plaisir de leur rendre service ? leur parlons-nous avec respect et déférence ? sommes-nous honnêtes et prévenants à leur égard ? évitons-nous tout ce qui pourrait les blesser, leur faire de la peine ? Lorsque nous avons occasion de parler de leur conduite, soit entre nous, soit au dehors, avons-nous soin que nos paroles fassent connaître l'estime et le respect que nous avons pour eux ? Avons-nous pour ceux qui sont au-dessus de nous, comme directeur, inspecteur, chef de quartier, les égards qui leur sont dus ?

Les personnes du dehors, et particulièrement les enfants qui sont témoins de nos rapports réciproques, peuvent-ils dire de nous ce qu'on disait des premiers chrétiens : *Voyez combien ils s'aiment ?*

Pensons-nous à la grandeur du scandale que nous donnerions au public et surtout aux enfants, s'ils s'apercevaient que nous ne nous aimons pas ; que nous ne sommes pas unis ; que nous ne nous entendons pas ; que nous ne nous supportons pas les uns les autres ; que nous ne nous soutenons pas réciproquement ; que nous ne faisons pas respecter nos autres confrères par nos élèves ? Quel scandale pour ces pauvres enfants, s'ils s'apercevaient que nous nous parlons sans respect, sans déférence, sans honnêteté ? s'ils voyaient que nous nous rebutons, que nous nous repoussons mutuel-

lement! Eh! ne nous y trompons pas : les enfants sont plus clairvoyants qu'on ne le pense; ils remarquent tout, ils examinent tout, ils tirent des conséquences de tout : une parole un peu aigre, un signe, un haussement d'épaule peut les scandaliser.

Pour éviter ce malheur, aimons-nous sincèrement les uns les autres *comme Jésus-Christ nous a aimés* (1). Aimons-nous en vue de Dieu ; aimons-nous comme les enfants d'un même Père qui est dans le ciel, comme les membres d'un même institut : *C'est ainsi que nous accomplirons la loi de Jésus-Christ* (2); nous prouverons que nous sommes ses disciples, et nous mériterons pour nous et pour les autres les plus abondantes bénédictions. O vous qui êtes forts, *supportez les faibles, soyez patients à l'égard de tous!* (I Thess., v, 14.(

Pause.....

Acte de contrition. — Oserais-je me dire chrétien, me dire votre disciple, ô mon Sauveur Jésus, si je n'aimais pas mes frères, et particulièrement ceux qui me sont associés dans le même emploi, ceux de ma communauté? Ne permettez pas, Seigneur, qu'il m'arrive à l'avenir de faire la moindre chose contre l'amour que je dois à mes frères en vue de vous; je suis déjà assez coupable à cet égard pour le passé, je vous en demande humblement pardon, ô mon doux Rédempteur, par vos mérites infinis et par l'intercession de Marie.

Je prends la résolution de...

306e SUJET.

RAPPORTS DES MAITRES AVEC LES ÉLÈVES.

Si quelqu'un sandalise un seul de ces petits... il vaudrait mieux... qu'on le jetât au fond de la mer. (S. Matth., xviii, 6.)

Un maître qui se respecte agit toujours, à l'égard de ses élèves, avec la plus grande réserve et la plus sévère circonspection. Il ne leur parle jamais en particulier sans témoins; il ne se trouve jamais seul à seul avec aucun d'eux, en aucun endroit de la classe, de la maison, du jardin, etc.

(1) Éphés., v, 2. — (2) Galat., vi, 2.

Considérant qu'en vertu de leur baptême les enfants sont comme autant de vases sacrés, que personne ne peut toucher sans commettre un sacrilège, à moins d'une permission spéciale; un maître ne se permet ni jeu, ni épanchement, ni la moindre familiarité à leur égard; il évite avec le plus grand soin tout rapprochement, toute caresse, tout contact des mains ou autrement.

Il n'oublie pas que tout ce qu'il ferait ou dirait de tant soit peu déplacé, à l'un d'entre eux, serait dit et répété aux parents, et que bientôt les autres enfants et le public même en parleraient.

Il comprend combien serait coupable et criminel celui qui, spécialement chargé de la conduite des enfants, les scandaliserait au lieu de les édifier, de les porter au bien, d'être leur ange gardien visible.

Il sait qu'à tout jamais les enfants se souviendraient qu'un homme revêtu d'un habit religieux, un homme dont la vie devait avoir quelque rapport avec celle des anges, les aurait scandalisés, aurait été la cause de leur ruine spirituelle.

Il sait à quelles inquiétudes, à quelles appréhensions serait exposé le maître dont l'avenir dépendrait d'un mot, d'une simple révélation d'un élève ! Aussi, avec quelle attention ne veille-t-il pas sur ses paroles, sur ses démarches, sur tous ses actes, pour ne se permettre rien qui puisse compromettre et avilir son ministère, humilier ses confrères sa famille, et le faire rougir lui-même, s'il était surpris dans un moment d'oubli ! ! !

Pour soutenir la dignité de son ministère et ne pas s'exposer à des tentations dangereuses, un maître prudent ne confie jamais les emplois de l'école aux élèves pour lesquels il ressentirait quelque affection naturelle. Il évite de se faire rendre, par ces enfants, même le plus léger service, comme serait de se faire apporter son manteau, son chapeau, un livre, etc.; il évite surtout de les avoir auprès de lui sous quelque prétexte que ce soit. S'il donne des récompenses, c'est toujours au mérite et non à l'inclination; en un mot, il agit avec une telle réserve, une si grande impartialité, que sa conduite est toujours à l'abri d'une juste critique et de la plus sévère censure.

Est-ce ainsi que nous en usons ? Est-ce ainsi que nous nous comportons vis-à-vis de nos élèves ? Avons-nous sur nous-mêmes assez d'empire pour ne nous permettre envers eux aucune familiarité, pour réprimer tout sentiment trop naturel, trop humain ?

Ne nous permettons-nous jamais à leur égard ni paroles, ni démarches, ni actes dont nous aurions à rougir si nous étions surpris, si l'enfant le rapportait à ses parents, à un ecclésiastique, à nos supérieurs ? Pensons-nous à cette parole de Notre-Seigneur : *Ce que vous aurez dit* et fait *en secret, à l'oreille..., sera publié sur les toits.* (S. Luc, XII, 3.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vous demande pardon, ô mon Dieu ! de tout ce qu'il a pu y avoir d'indiscret, d'irréfléchi, de trop naturel dans ma conduite envers mes élèves, et je vous prie, par les mérites de votre Fils, le très saint enfant Jésus, et par l'intercession de Marie immaculée, de me donner toujours l'esprit de votre crainte, afin qu'il m'accompagne et me dirige en tous les temps, en tous les lieux, et spécialement dans tous mes rapports avec ceux dont je suis chargé.

Je prends la résolution de...

307e SUJET.

SUR LES RAPPORTS DES MAITRES AVEC LES MEMBRES DU CLERGÉ.

Que les prêtres... soient doublement honorés. (I Tim., V, 17.)

Obligé, par notre état, d'avoir des rapports assez fréquents avec messieurs les membres du clergé, avons-nous suivi les règles que la foi et la prudence nous donnent à ce sujet ? Avons-nous révéré en eux l'auguste caractère dont ils sont revêtus ? Leur avons-nous toujours parlé avec respect, lors même que nous pensions avoir quelque sujet de peine contre eux ?

Avons-nous fait tout ce qui dépendait de nous pour leur être agréables, et lorsqu'il ne s'est agi que de prévenances, de quelques actes de civilité, de condescendance, de com-

plaisance, avons-nous eu l'honnêteté de nous y prêter? Si même il a fallu faire quelques sacrifices, avons-nous été assez généreux pour nous les imposer?

Avons-nous évité, dans nos rapports avec eux, tout ce qui ressentirait la hauteur, la fierté, l'orgueil, un certain laisser-aller, et surtout les familiarités, les confidences, étant bien persuadés qu'elles engendrent toujours le mépris, les divisions, etc.?

N'avons-nous pas eu l'indiscrétion de leur adresser dans des moments de peine, de trouble ou de mauvaise humeur, des lettres, des billets capables de les blesser, et ainsi de nous exposer à de graves inconvénients?

Dans les rencontres difficiles et où les règlements auraient pu être compromis, avons-nous été prudents, sages et respectueux dans nos représentations, nous en sommes-nous référés à la décision de nos supérieurs?

Ne nous sommes-nous pas permis de parler de quelqu'un d'eux, soit à des personnes du dehors, soit entre nous, d'une manière peu convenable, peu charitable et contraire au respect qui leur est dû? Si l'on nous en a parlé de la sorte, n'avons-nous pas eu l'imprudence d'applaudir à ces discours et d'y ajouter même nos propres impressions, sans penser que par un procédé aussi blâmable nous chargions notre conscience, nous scandalisions notre prochain, nous offensions Dieu, et que, de plus, nos paroles pouvaient avoir de très fâcheuses conséquences; car étant redites à d'autres ou à ceux mêmes dont nous nous sommes entretenus, elles ne pourraient être que mal interprétées, etc.?

Avons-nous profité des exemples de vertu que les prêtres nous ont donnés, et pris en bonne part ce qui aurait pu paraître en eux de moins édifiant, excusant toujours l'intention, et ne nous donnant pas même la liberté de blâmer l'action?

Avons-nous, autant que nos règlements peuvent le permettre, suivi les bons avis qu'ils nous ont donnés? Avons-nous agi envers eux avec une parfaite dépendance, pour ce qui regarde l'instruction religieuse et la direction spirituelle de nos élèves? Enfin, les avons-nous honorés comme étant les ministres et les représentants de Jésus-Christ sur

la terre, nous souvenant de ces paroles de l'Esprit saint : *Vous ne toucherez pas à mes oints?* (Ps. CIV, 15.)

Pause.....

ACTE DE CONTRITION. — Seigneur, où seraient ma foi et ma religion, si je ne respectais pas vos ministres, qui, malgré toutes les faiblesses attachées à notre pauvre humanité, sont néanmoins vos lieutenants, vos ambassadeurs, vos représentants! Je vous demande très humblement pardon des fautes que j'aurais pu commettre à leur égard, et je vous supplie de m'accorder, par vos mérites infinis, et par l'intercession de Marie, la grâce de ne voir jamais dans les prêtres que l'auguste caractère dont vous les avez revêtus, et les pouvoirs sacrés que vous leur avez confiés.

Je prends la résolution de...

308e SUJET.

SUR LES RAPPORTS DES MAITRES AVEC LES MEMBRES DE L'AUTORITÉ CIVILE.

Soyez soumis pour l'amour de Dieu, soit au souverain, soit aux gouverneurs ;... car c'est la volonté de Dieu. (I S. Pierre, II, 13-15.)

Nos emplois nous mettant souvent en rapport avec les membres de l'autorité civile : magistrats, hauts fonctionnaires, inspecteurs, etc., etc., avons-nous été honnêtes et d'une conduite convenable à leur égard? Les avons-nous accueillis avec déférence, lorsqu'il nous ont visités? Leur avons-nous parlé avec le respect que commande la place qu'ils occupent, et la discrétion qu'exigent la sagesse et les devoirs de notre profession!

Avons-nous supporté avec patience, en vue de Dieu et pour le plus grand bien, ce qui, dans leurs procédés, aurait pu nous peiner ou blesser notre amour-propre? Avons-nous su, dans ces occasions, nous conformer aux règles de la prudence, et présenter nos raisons avec toute la déférence et la douceur possibles, évitant avec soin ce qui ressentirait l'aigreur, l'impatience, la mauvaise humeur?

N'avons-nous pas eu l'imprudence de faire passer à un

homme revêtu d'une autorité supérieure l'impression de nos mécontentements à l'égard d'un de ses subalternes, ne prévoyant pas les suites fâcheuses que peuvent avoir de telles plaintes, de telles révélations !

Avons-nous évité, surtout dans ces occasions, tous rapports par écrit, devant être persuadés qu'ils attirent toujours à leurs auteurs d'amers regrets ?

Lorsque, d'après nos règles, il ne nous a pas été possible de nous conformer à ce qu'on demandait de nous, avons-nous prié honnêtement les personnes avec lesquelles nous avions à traiter, de nous permettre de renvoyer la chose à la décision de nos supérieurs, évitant de trop faire apercevoir notre opposition à ce sujet ? Enfin, avons-nous suivi le conseil que nous donne l'apôtre saint Paul par ces paroles : *Rendez à chacun ce qui lui est dû... la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur* (1) ; et à ce que Jésus-Christ dit lui-même : *Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes ?* (S. Matth., x, 16.)

Pause.....

Acte de contrition. — Mon Dieu, je vous demande très humblement pardon des fautes que j'aurais pu commettre dans mes rapports avec les personnes revêtues d'une autorité qui émane toujours de vous. Accordez-moi par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie et de Joseph, la grâce d'être toujours, à leur exemple, parfaitement obéissant à tous ceux que vous avez revêtus de votre autorité sur la terre.

Je prends la résolution de...

309e SUJET.

SUR LES RAPPORTS DES MAITRES AVEC LES PARENTS OU AVEC LES BIENFAITEURS DE LEURS ÉLÈVES.

Celui qui aime le danger y périra (Eccli., III, 27.)

Les rapports inévitables que nous sommes obligés d'avoir avec les parents des élèves, peuvent devenir dangereux pour notre faiblesse, si nous ne prenons pas un grand soin

(1) Rom., XIII, 7.

d'éviter tout ce qui pourrait compromettre notre vocation, scandaliser le public et même les élèves, offenser Dieu et le faire offenser.

Avons-nous soin de borner nos entretiens avec les parents des élèves au pur nécessaire, sans y laisser entrer ce qui ne serait propre qu'à nous rappeler les idées du monde, dont nous devons être séparés d'esprit et de cœur autant que nous le sommes de corps ?

N'avons-nous avec ces personnes, surtout à l'égard des mères, des sœurs, des parentes, des bienfaitrices de ces enfants, que des rapports absolument indispensables ? Ces rapports n'ont-ils pas été trop fréquents, et les visites trop prolongées ? Ne nous sommes-nous pas permis de leur parler sans témoins ?

Avons-nous évité tout ce qui ressentait l'épanchement, la familiarité, le laisser-aller, la curiosité, les entretiens sur les affaires du temps, de la ville, ou de la famille, en un mot, toute parole qui ne regarderait pas la fin que nous devons nous proposer dans ces sortes de rapports avec les parents ?

Au lieu de suivre ces règles de prudence, ne nous sommes-nous pas exposés légèrement et volontairement à certaines tentations à ce sujet ? N'avons-nous pas parlé à ces personnes sans nécessité, sans permission, trop fréquemment ?

N'avons-nous pas eu l'imprudence de provoquer certaines visites, d'aller au-devant de certaines communications ? Sommes-nous en garde contre notre faiblesse pour ne pas nous en rapporter à nous-mêmes à ce sujet ? et lorsque nous avons éprouvé quelque inclination à ces épanchements, à ces communications, avons-nous eu soin d'en parler à notre directeur ?

Avons-nous fait attention que tous les instants que nous passons à parler au-delà du nécessaire avec des parents ou autres personnes, constituaient une grave injustice à l'égard de nos élèves, auxquels nous devons tout notre temps, et que nous sommes responsables des fautes qu'ils ont commises pendant notre absence ou par notre défaut de vigilance ?

Avons-nous pris en bonne part les charitables avis et les avertissements qui nous ont été faits à cet égard ? Savons-nous que de ne pas craindre de tomber dans ces occasions,

c'est être déjà presque tombé? Cette sentence de l'Esprit saint fait-elle impression sur nous : *Celui qui rompt la haie* (c'est-à-dire qui ne prend pas les précautions prescrites par la règle) *sera mordu par le serpent* infernal? (Eccl., x, 8.)

Pause.....

Acte de contrition. — Si je n'ai pas fait de plus grandes fautes dans mes rapports avec le monde, c'est à votre grâce que j'en suis redevable. ô mon Dieu! Plus d'une fois, souvent peut-être, je me suis exposé volontairement, parce que j'aime encore le monde et ses vanités, et que je n'étouffe pas en moi le désir de le connaître, de le voir, et de prendre part à tout ce qui s'y passe. Je vous en demande pardon par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et par l'intercession de Marie, la Vierge très prudente.

Je prends la résolution de...

310e SUJET.

BON EMPLOI DU TEMPS EN CLASSE.

J'honorerai mon ministère pour donner, si je le puis, de l'émulation à mes frères. (Rom., xi, 13 et 14.)

Le temps destiné à la classe n'est pas à nous : il est aux familles, il est aux enfants, il est à Dieu.

Un ouvrier à qui l'on paie un salaire qu'il n'a pas gagné, parce qu'il a perdu son temps, est certainement obligé de restituer ce qu'il a indûment reçu.

Or, on perd le temps quand on l'emploie mal, quand on l'emploie à ne rien faire ou à faire des riens; quand on parle trop longuement aux parents, à des confrères, à des élèves en particulier.

On perd le temps quand on l'emploie pour soi, pour des amis, pour des connaissances, ou pour des élèves en particulier, au préjudice des autres.

On perd le temps lorsque, faute d'avoir prévu ce qu'on doit faire, ou d'avoir pris les mesures et les précautions nécessaires, on ne peut commencer un exercice, une leçon, au temps fixé par le règlement.

Avons-nous pensé que faire perdre une minute à soixante, à quatre-vingt-dix enfants, c'était perdre une heure, une heure et demie, etc. ?

Avons-nous compris qu'une leçon mal donnée, parce qu'elle a été mal préparée, est une vraie perte de temps dont il faudra rendre compte à Dieu ?

Avons-nous prévenu les circonstances, les occupations, les difficultés qui pourraient nous détourner de nos devoirs pendant la classe, et, par suite, nous faire perdre le temps ?

Avons-nous donné à chaque leçon le temps qui lui est destiné, sans nous permettre d'avancer un exercice, de le retarder, ou de lui en substituer un autre ?

Sans nous permettre une précipitation déplacée dans notre conduite, avons-nous cependant évité les lenteurs, les négligences, un certain laisser-aller qui sont une vraie perte de temps ?

Enfin, avons-nous, comme de fidèles serviteurs, donné à chacun de nos élèves et à tous, en général, tous les soins que nous leur devons, et pouvons-nous, avec justice, nous appliquer à nous-mêmes ces paroles de Notre-Seigneur : *Heureux le serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera faisant son devoir... distribuant à ses domestiques, dans le temps convenable, leur mesure de blé!* (S. Matth., XXIV, 46; S. Luc, XII, 42.)

Pause.....

Acte de contrition. — Je vois bien en ce moment, ô mon Dieu, que je n'ai pas employé comme je le devais le temps de la classe, celui qui est destiné soit à l'enseignement civil, soit à celui de la religion et aux exercices de piété : je vous demande très humblement pardon de cette coupable négligence dans mes fonctions, et de l'injustice que j'ai commise envers vous et à l'égard de mes élèves. Accordez-moi la grâce de me conduire plus religieusement à l'avenir; je vous en supplie, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la très sainte Vierge.

Je prends la résolution de...

311e SUJET.

SUR L'ÉTUDE.

Que tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de juste, tout ce qu'il y a de saint, tout ce qu'il y a d'aimable tout ce qui fait une bonne réputation, tout ce qu'il y a de vertu, tout ce qu'il y a de louable en fait de discipline ; que ce soit là ce qui occupe vos pensées. (Philipp., IV, 8).

Il suffit d'avoir la foi pour comprendre que l'enseignement des vérités de la religion doit tenir le premier rang dans le cœur et dans les affections d'un maître chrétien, et surtout d'un maître religieux ; mais il est cependant certain que négliger les autres parties de l'instruction serait manquer à son devoir, parce que ce serait priver les enfants de certaines connaissances dont ils pourraient avoir besoin plus tard, pour gagner leur vie.

Et d'ailleurs, comment un maître pourrait-il s'attacher ses élèves et leur faire goûter la connaissance de la religion ; comment mériterait-il la confiance des parents, si les uns et les autres ne trouvaient pas dans son école ce qu'ils pourraient trouver dans d'autres ? Il est donc important que toutes les parties de l'enseignement primaire soient très soigneusement suivies dans une école chrétienne.

Mais comment donner utilement une leçon si on ne l'a pas étudiée et soigneusement préparée ? Comment instruire les autres si l'on n'est pas instruit soi-même ?

Voyons maintenant qu'elle est notre conduite à cet égard. Employons-nous utilement le temps qui nous est donné pour nous instruire, pour préparer nos leçons de lecture, d'écriture, d'orthographe, d'arithmétique, etc., etc. ?

Préparons-nous chacune de ces leçons comme s'il s'agissait de la donner devant un ecclésiastique, un magistrat, un inspecteur, un de nos supérieurs, etc., etc. ?

Ne nous est-il pas souvent arrivé de perdre le temps de l'étude, ou de l'employer à des bagatelles, à ne rien faire ou à faire des riens ?

N'avons-nous pas quelquefois, pendant l'étude, distrait nos confrères par notre légèreté, notre dissipation ou par des conversations inutiles ?

Avons-nous, par esprit de corps et pour le plus grand bien de l'Institut, communiqué aux jeunes maîtres les connaissances dont ils ont besoin et les moyens de réussir dans l'enseignement?

Étudions-nous sérieusement et en vue de Dieu ? Étudions-nous avec ordre et avec méthode, ne laissant jamais un objet, ne passant jamais d'une partie à une autre sans posséder parfaitement ce qui précède?

Au lieu de nous attacher fortement aux choses nécessaires à ce que nous devons enseigner, ne cherchons-nous pas à contenter notre amour-propre, nos goûts, nos inclinations, en nous appliquant à l'étude de certaines parties dont nous n'avons aucun besoin, et qui d'ailleurs demanderaient des préliminaires que nous ne possédons pas encore?

En un mot, étudions-nous en Dieu, pour Dieu, avec esprit de foi, comme doit le faire un religieux qui a véritablement à cœur l'accomplissement de toutes ses obligations, et sommes-nous pénétrés de ces paroles du Sage : *Celui qui craint Dieu, ne néglige rien?* (Ecclé., VII, 19.)

Pause.....

Acte de contrition. — J'aurais pu faire plus de bien, ô mon Dieu, et rendre mon enseignement religieux plus utile à mes élèves, si j'avais préparé toutes mes leçons avec plus de soin, si j'avais mieux employé le temps qui m'est donné pour m'instruire ; je viens donc, Seigneur, vous demander humblement pardon de ma négligence et vous promettre de me corriger; c'est ce que j'attends de votre bonté, par la vie si laborieuse de Jésus-Christ lorsqu'il était sur la terre, et par la médiation de Marie, ma bonne et tendre avocate.

Je prends la résolution de...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Pages.

ABANDON à la Providence, 86e sujet. 123
— à la volonté de Dieu, 89e sujet 128
ABSOLUTION, voir PÉNITENCE.
ACTIONS (sanctification des) ordinaires, 161e sujet ; — (conditions intérieures) qui doivent sanctifier nos), 162e sujet ; — (conditions extérieures) qui doivent sanctifier nos), 163e sujet . . 232-235
AFFLICTIONS (avantages des), 235e sujet 343
— (PEINES et), 232e sujet 338
AMES (nos devoirs envers les) du purgatoire, voir PURGATOIRE.
AMITIÉS particulières, 109e sujet 154
AMOUR que Jésus nous témoigne dans l'Eucharistie, voir EUCHARISTIE.
AMOUR DE DIEU, 90e sujet. Manière d'aimer Dieu, 91e sujet ; — (degrés de l'), 92e sujet ; — (qualités de l'), 93e sujet ; — (perfection de l'), 94e sujet ; — (preuves de l'), 95e sujet ; — (obstacles à l'), 96e sujet 130-137
AMOUR DU PROCHAIN, 102e sujet. — Motifs de la CHARITÉ fraternelle, 103e sujet ; — (qualités de l'), 104e sujet ; — (effets de l'), 105e sujet ; — SUPPORT du prochain, 107e sujet ; — (défauts opposés à l'), 108e sujet 145-153
AMOUR-PROPRE. Voir ORGUEIL.
ANGE GARDIEN (nos devoirs envers notre), 286e sujet *bis**. 422
AUTORITÉ CIVILE (rapports des maîtres avec les membres de l'), voir EDUCATION.

BAPTÊME (promesse du), 128e sujet ; — (effets du sacrement de), 129e sujet . . . . . 182 et 183
BIENFAITEURS (rapports des maîtres avec les), voir ÉDUCATION.
BON EXEMPLE en général, 123e sujet 175
— dans la classe. Voir EDUCATION.

BON ORDRE et discipline de l'école. Voir ÉDUCATION.
BONNES OEUVRES (pratique des), 156e sujet 225

CALOMNIE, 111e sujet 157
CANDEUR religieuse. Voir SIMPLICITÉ.
CARACTÈRE (réforme du). Voir EXAMEN PARTICULIER.
CATÉCHISME (du). Voir ÉDUCATION.
CHAGRINS (troubles et). Voir TROUBLES.
CHAPELET (du). Voir MARIE.
CHARITÉ. Voir AMOUR DU PROCHAIN.
CHASTETÉ (le vœu de), 261e sujet. 382
Pour le reste. Voir VERTU (LA SAINTE).
CHOSES (fidélité aux petites). Voir FIDÉLITÉ (infidélité aux petites). Voir INFIDÉLITÉ.
CHRÉTIEN (fin du), 5e sujet. 5
CHUTES (avantages qu'on retire de ses) Voir PÉNITENCE (VERTU DE).
CLERGÉ (rapports des maîtres avec les membres du). Voir ÉDUCATION.
CŒUR (de la garde du), 183e sujet 265
— (partage du), 97e sujet. 139
COMMUNION. Voir EUCHARISTIE.
COMPTE (reddition de). Voir REDDITION.
CONDUITE (égalité de). Voir ÉDUCATION.
CONFÉRENCES spirituelles et leur utilité, 42e sujet. . . . 58
CONFESSION. Voir PÉNITENCE.
CONFIANCE (injure que fait à Dieu le défaut de), 87e sujet. 125
— en la miséricorde de Dieu, 88e sujet. 126
CONNAISSANCE de soi-même, 45e sujet. 62
CONSCIENCE, 44e sujet. 61
— (Ouverture de). Voir REDDITION.
CONSERVATION (bienfait de la), 3e sujet. 3
CONTRITION. Voir PÉNITENCE.
COUCHER (le), 18e sujet 23
CRÉATION (la), 1er sujet 1
CRÉATURES (bon usage des), 6e sujet 7
CROIX (il faut porter sa), 233e sujet ; — (comment il faut porter sa), 234e sujet . . . . . 340 et 341

DÉCOURAGEMENT (sur les mauvais effets du). Voir ÉDUCATION.
DÉVOTION, 167e sujet. 240
DISCIPLINE (bon ordre et) de l'école. Voir ÉDUCATION.
DISCRÉTION, 231e sujet. 337

DISSIPATION, 182e sujet 264
DISTRACTIONS. Voir ORAISON.
DOUCEUR (la) et ses marques, 204e sujet. 297

ÉCOLE, voir ÉDUCATION.
ÉDUCATION de la jeunesse, son importance, 287e sujet. . 427
MAITRE (qualités nécessaires à un bon), 288e sujet ; — (motifs qui doivent animer un bon), 289e sujet. 428-430
PRIÈRES, 290e sujet.— CATÉCHISME, 291e sujet.— BON EXEMPLE, 292e sujet. — ZÈLE, 293e sujet. — BON ORDRE et DISCIPLINE de l'école, 294e sujet. — VIGILANCE, 295e sujet. — SILENCE, et bon usage de la parole, 296e sujet. — ÉGALITÉ de conduite, 297e sujet. — PRUDENCE, 298e sujet. — PATIENCE, 299e sujet. — IMPARTIALITÉ, 300e sujet. — GRATUITÉ, 300e sujet *bis*. . . . 431-446
SERVICES qu'un bon maître rend à ses élèves, 301e sujet ; — à l'Église, 302e sujet ; — qu'une école chrétienne rend aux familles, 302e sujet *bis* ; — à la société, 303e sujet 447-452
DÉCOURAGEMENT (mauvais effets du), 304e sujet. 453
RAPPORTS réciproques des maîtres d'un même quartier, 305e sujet ; des maîtres avec les élèves, 306e sujet ; — avec les membres du clergé, 307e sujet ; avec les membres de l'autorité civile, 308e sujet ; — avec les parents ou avec les bienfaiteurs de leurs élèves, 309e sujet 455-461
TEMPS (bon emploi du), 310e sujet. 463
ÉTUDE (sur l'), 311e sujet 465
ÉLÈVES (rapports des maîtres avec les), voir ÉDUCATION.
ENFER (sur l'), 246e sujet. 360
ENTRETIENS. Voir RÉCRÉATIONS.
ESPÉRANCE (nature, excellence, nécessité de l'), 85e sujet. 122
ESPRIT de foi, voir FOI ; — du monde. Voir MONDE.
ÉTAT RELIGIEUX (vocation à l'), 20e sujet ; — (dans quelle intention l'on doit embrasser l'), 20e sujet *bis* ; — (avantages de l'), 21e sujet. — Amour et estime qu'un religieux doit avoir pour son état, 22e sujet ; — (devoirs qu'impose l'), 23e sujet ; obligation qu'impose l'état religieux de travailler au salut des âmes, 24e sujet ; — (de la perfection à laquelle nous oblige l'), 25e sujet. — Moyens à employer pour être heureux en communauté, 26e sujet. — Esprit qui doit animer un bon religieux, 27e sujet. — Esprits incompatibles avec la religion, 28e sujet. — TENTATIONS contre la vocation, 29e sujet. 25-40
ÉTERNITÉ bienheureuse et moyens de se la procurer, 248e sujet. 363
ÉTUDE. Voir ÉDUCATION.

EUCHARISTIE (présence de Jésus-Christ dans l'), 141e sujet. 201
(Amour que Jésus-Christ nous témoigne dans l'), 142e sujet. 203
Communion, 143e sujet ; — (préparation éloignée à la sainte), 144e sujet ; — (préparation prochaine à la sainte), 145e sujet ; — (effets de la sainte), 146e sujet ; — (fruits que doit produire la sainte), 147e sujet ; — (action de grâces après la sainte), 148e sujet. — Communion fervente, 149e sujet ; — tiède, 150e sujet ; — indigne, 151e sujet ; spirituelle, 152e sujet 205-219
Messe (sainte), son excellence, 153e sujet ; — (intentions qu'il faut avoir en entendant la), 154e sujet ; — (dispositions pour bien entendre la), 155e sujet. 220-224
EXAMEN qui doit précéder la confession. Voir Pénitence.
EXAMEN GÉNÉRAL de la journée, 46e sujet ; — nécessité de l'), 47e sujet ; — (qualités que doit avoir l'), 48e sujet. . . 64-67
EXAMEN PARTICULIER (nature, importance de l'), 49e sujet. — Moyens de rendre nos examens efficaces, 50e sujet ; — Examen de prévoyance, 50e sujet *bis* ; — (comment il faut faire l'), 51e sujet 68-77
Caractère (réforme du), 51e sujet 72
Passions naissantes (réforme des), 52e sujet 74
Passion dominante, 53e sujet 75
EXERCICES journaliers de piété. Voir Piété.

FAUTES (des) volontaires, 119e sujet. 169
FERVEUR, 166e sujet. 239
FIDÉLITÉ aux petites choses, 164e sujet 236
FIN de l'homme, 4e sujet ; — du chrétien, 5e sujet . . . 4 et 5
FOI, sa nécessité, 79e sujet ; — (qualités de la), 80e sujet ; — (l'Esprit de), 81e sujet ; — (puissance et efficacité de la) contre le péché, 82e sujet ; — contradiction entre notre foi et nos œuvres, 83e sujet ; — (cause de notre peu de), 84e sujet . . 114-121
FORCE (la) chrétienne, 115e sujet 163
GARDE du cœur. Voir Cœur.
GRACE (de la), 112e sujet ; — (coopération à la), 113e sujet. — Besoin que nous avons du secours de Dieu, 114e sujet. 159-162
GRATUITÉ, vœu qu'on en fait. Voir Éducation.

HOMME (dignité de l'), 2e sujet ; — (fin de l'), 4e sujet. . . 2-4
HUMILITÉ (de l') en général, son excellence, 188e sujet ; — nécessité de l'), 189e sujet ; — (avantages de l'), 190e sujet ; — (marques de l') dans un cœur, 191e sujet ; — (caractères de l'), 192e sujet ; — (motifs d'), 193e sujet ; — (des quatre degrés de l'), 194e sujet ; — Jésus-Christ modèle d'), 195e sujet . . 273-248

HYPOCRISIE. Voir ORGUEIL.

IMPARTIALITÉ (l'). Voir ÉDUCATION.
INFIDÉLITÉ aux petites choses, 165e sujet 238
INTENTION (pureté d'). Voir PURETÉ.

JÉSUS (dévotion au saint nom de), 281e sujet. 411
JÉSUS-CHRIST (nos devoirs envers), 275e sujet ; — (nous devons nous appliquer à connaître), 276e sujet ; — (nous devons aimer Notre-Seigneur), 277e sujet ;— (nous devons espérer en), 278e sujet ; — (nous devons nous unir à), 279e sujet ; — (nous devons imiter), 280e sujet 402-409
JOSEPH (dévotion à saint), 286e sujet *bis*. 420
JOURNÉE (offrande de la), 9e sujet 10
JUGEMENT (du), 244e sujet ; du religieux, 245e sujet. 357 et 358

LECTURE spirituelle, 41e sujet. 56
LEVER (sur le), 8e sujet 9

MALADIES, 239e sujet 349
MALHEUR d'être toujours le même, voir TIÉDEUR.
MARIE (nos devoirs envers) Mère de Dieu, 282e sujet ; — notre mère, 283e sujet ; — notre protectrice, 284e sujet ; — notre modèle, 285e sujet ; — (du CHAPELET et autres pratiques de dévotion envers), 286e sujet. 412-419
MÉDISANCE, 110e sujet 156
MESSE (la sainte). Voir EUCHARISTIE.
MODESTIE et retenue, 205e sujet ; — (avantages de la), 206e sujet ; — dans nos rapports avec le prochain, 207e sujet ;— dans l'église, 208e sujet ; — dans nos paroles, 209e sujet ; — dans les récréations, 210e sujet ; — dans le réfectoire, 211e sujet . 299-307
MONDE (l'esprit du), 184e sujet ; — (danger des rapports avec le), 187e sujet 267-272
MORT (de la), 241e sujet ; — du bon religieux, 242e sujet ; — du mauvais religieux, 243e sujet. 352-355
MORTIFICATION (de la), 212e sujet ; — (nécessité de la), 213e sujet ; — des facultés de l'âme, 214e sujet ; — de l'esprit et du jugement, 215e sujet ; — de la volonté, 216e sujet ; — de l'amour-propre, 217e sujet ; — de la mémoire, 218e sujet ; — de l'imagination, 219e sujet ; — de la vue, 220e sujet ; — de l'ouïe, 221e sujet ; — du goût, 222e sujet 303-324

OBÉISSANCE (de l'), 262e sujet ; — (nécessité de l'), 263e sujet ; — avantages de l'), 264e sujet ; — (trois degrés dans l'), 265e sujet; — (qualités de l'), 266e sujet ; — (défauts dans l'), 267e sujet ; — (le vœu d'), 268e sujet 383-391
ŒUVRES (pratique des bonnes). Voir Bonnes œuvres.
OISIVETÉ (l'), 14e sujet. 17
ORAISON (l'), 67e sujet ; — (estime de l'), 68e sujet ;— (nécessité de l'), 69e sujet ; — (efficacité de l'), 70e sujet ; — (préparation à l'), 71e sujet ; — (première partie de l'), 72e sujet ; — (seconde partie de l'), 73e sujet ; — (des résolutions qu'il faut prendre à l'), 74e sujet ; — (Distractions dans l'), 75e sujet ; — Sécheresses dans l'), 76e sujet ; — (bonheur du religieux fidèle à l'), 77e sujet ; — (triste état d'un religieux sans), 78e sujet 93-112
ORGUEIL (l'), 196e sujet ; — (preuves de l') dans une âme, 197e sujet ; — Amour-propre (suite de l'), 198e sujet ; — Hypocrisie (suite de l'), 199e sujet ;— (des suites de l'amour-propre et de l'), 200e sujet ; — (Présomption, vice procédant de l'), 202e sujet ; — (Susceptibilité, vice procédant de l'), 203e sujet . . 285-296
ORGUEILLEUX (graves déceptions de l'), 201e sujet . . . 293
OUVERTURE de conscience. Voir Reddition.
PAIX intérieure, 58e sujet. 83
PARADIS (le), 247e sujet 361
PARTAGE du cœur. Voir Cœur.
PASSION dominante. Voir Examen particulier.
PASSIONS naissantes (réforme des). Voir Examen particulier.
PATIENCE. Voir Éducation.
PAUVRETÉ (de la) en général, 254e sujet ;— religieuse, 255e sujet ; — (le vœu de), 256e sujet ; — (esprit de), 257e sujet. 371-376
PÉCHÉ (du), en général, 116e sujet ; — mortel, 117e sujet ; — véniel, 118e sujet. 165-167
PEINES (des) et afflictions. Voir Afflictions.
PÉNITENCE (sacrement de) en général, 130e sujet 185
Examen qui doit précéder la confession, 131e sujet ;— (manière de faire l'), 132e sujet 186-188
Contrition, 133e sujet 189
Confession (de la) et de ses qualités, 134e sujet ; — (défauts à éviter dans la), 135e sujet. . . . . 191 et 192
Absolution (dispositions pour recevoir l'), 136e sujet. . 194
Satisfaction, 137e sujet 195
PÉNITENCE (de la vertu de), de sa nécessité, 138e sujet.— Avantages que les vrais pénitents retirent de leurs chutes, 139e sujet ; — (de l'esprit de), 140e sujet 197-200

PERMISSIONS (des), 269e sujet. 393
— supposées ou tacites, 270e sujet 394
PERSÉVERANCE dans son état, 272e sujet. 397
PETITES choses. Voir FIDÉLITÉ, INFIDÉLITÉ.
PIÉTÉ (exercices journaliers de), 11e sujet. 13
PRÉSENCE de Dieu, 177e sujet ; — (fruits de la), 178e sujet. 257 et 258
PRÉSOMPTION. Voir ORGUEIL.
PRIÈRE (la), 59e sujet ; — (nécessité de la), 60e sujet ; — (efficacité de la), 61e sujet ; — (attention, 1re condition de la), 62e sujet ; — (pureté d'intention, 2e condition de la), 63e sujet ; — (humilité, 3e condition de la), 64e sujet ; — (confiance, 4e condition de la), 65e sujet ; — (persévérance, 5e condition de la), 66e sujet 85-95
PRIÈRE (des) dans les classes. Voir ÉDUCATION.
PROCHAIN (support du). Voir AMOUR DU PROCHAIN.
PROPRETÉ (exercice de), 10e sujet 12
PROVIDENCE (abandon à la). Voir ABANDON.
PRUDENCE, 230e sujet 336
— dans l'école. Voir ÉDUCATION.
PURETÉ D'INTENTION, 157e sujet ; — (preuves qu'on a la), 158e sujet ; — (avantages de la), 159e sujet ; — (marques du défaut de), 160e sujet. 227-231
PURGATOIRE (nos devoirs envers les saintes âmes du), 286e sujet *bis**** 425

RAPPORTS (sur les) réciproques, etc. Voir ÉDUCATION.
RÉCRÉATIONS, 17e sujet 21
— (entretiens pendant les), 43e sujet. 59
RECUEILLEMENT, 179e sujet ; — (nécessité du), 180e sujet ; — fruits et avantages que procure la pratique du), 181e sujet. 260-263
REDDITION DE COMPTE, 55e sujet ; — (nécessité de la), 56e sujet ;
— — (objections contre la), 57e sujet. 78-82
RÈGLES (les) en général, 30e sujet ; — (l'avantage des), 31e sujet. 41-43
OBSERVATION (l') des règles, 32e sujet ; — (principes relatifs à l'), 33e sujet ; elle est très agréable à Dieu, 34e sujet ; elle honore le religieux, 35e sujet ; elle honore l'Institut, 36e sujet ; elle fait le bonheur du religieux, 37e sujet ; elle édifie le prochain et le porte à Dieu, 38e sujet 44-52
VIOLATION (la) des règles fait le malheur du religieux, 39e sujet ; elle est la ruine et le déshonneur de l'Institut, 40e sujet. 53-55
RELACHEMENT, 168e sujet. 242
RÉNOVATION. Voir VŒUX.

REPAS (les), 16e sujet. 20
— (comment on doit prendre ses), 223e sujet. 326
RÉSOLUTIONS. Voir ORAISON.
RÉVEIL (le), 7e sujet. 8

SAINTS (nos devoirs envers les), 286e sujet *bis*** 424
SALUT (le), 249e sujet 365
SANTÉ (du trop grand soin de sa), 240e sujet 350
SATISFACTION. Voir PÉNITENCE.
SCANDALE (du), 120e sujet; — (suites du), 121e sujet; — (réparation du), 122e sujet. 170-173
SCRUPULES, 238e sujet 347
SÉCHERESSES. Voir ORAISON.
SENS (vie des), 228e sujet 333
SERVICE de Dieu, en général, 98e sujet. Obligation de servir Dieu, 99e sujet; — (dignité du), 100e sujet. Comment il faut servir Dieu, 101e sujet 140-144
SERVICES qu'un bon maître, etc. Voir ÉDUCATION.
SILENCE (du), 224e sujet; — (fautes contre le), 225e sujet; — (avantages du), 226e sujet: — (suites funestes de la violation du), 227e sujet. 327-331
SILENCE, dans l'école. Voir ÉDUCATION.
SIMPLICITÉ, ou candeur religieuse, 229e sujet 334
SOMMEIL (le), 19e sujet 24
SOUVENIR de la vocation, de la prise d'habit, et de l'émission des vœux, 274e sujet 400
STABILITÉ (le vœu de) 271e sujet 395
SUPPORT du prochain. Voir AMOUR DU PROCHAIN.
SUSCEPTIBILITÉ (la). Voir ORGUEIL.

TEMPS (emploi du), 15e sujet. 19
— (bon emploi du) en classe. Voir ÉDUCATION.
TENTATIONS contre sa vocation. Voir ÉTAT RELIGIEUX.
TENTATIONS en général, 124e sujet; — (utilité des), 125e sujet; — (manière de combattre les), 126e sujet 176-179
TIÉDEUR, 170e sujet; — (marques de la), 171e sujet; — (causes de la), 172e sujet; — (suites ou effets de la), 173e sujet; — (remèdes contre la), 174e sujet. Comparaison entre le religieux fervent et le religieux tiède, 175e sujet. MALHEUR d'être toujours le même, 176e sujet 245-255
TRAVAIL (le), 12e sujet; — (sanctification du), 13e sujet. 14-16
TRISTESSE (la) et ses différentes sortes, 236e sujet 344

TROUBLES et chagrins, 76e sujet *bis* 109
— (la cause des), 237e sujet 346

UNION (de l') qui doit régner entre les membres d'un même institut ou d'une même communauté, 166e sujet. 150

VERTU (fausse), 169e sujet 244
VERTU (SAINTE), (manière de se comporter dans les tentations contraires à la), 258e sujet ; — (grandeur du péché contraire à la), 259e sujet ; — (moyens propres pour conserver la), 260e sujet. 378-381
VIE des sens. Voir SENS.
VIE religieuse. Voir ÉTAT RELIGIEUX.
VIGILANCE chrétienne, 127e sujet 181
— dans l'école, voir ÉDUCATION.
VISITES (des) reçues, 185e sujet ; — rendues, 186e sujet. 268-270
VOCATION religieuse. Voir ÉTAT RELIGIEUX.
VOEUX (des) en général, 250e sujet ; — (excellence des), 251e sujet ; — (utilité des), 252e sujet ; — (obligations qu'imposent les), 253e sujet 366-370
RÉNOVATION des vœux, 273e sujet 399

ZÈLE (du). Voir ÉDUCATION.

PHILIPPE, Brother.
Sujets d'examens particuliers.

BQT
2216
.Z6P5
F7,